4791

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 3155
Sala Grande
Scansia 9. 8 Palchetto
N.° d'ord. 13

Polon. XXXVIII-51
(14

EXERCICES
DE PIÉTÉ
POUR TOUS LES JOURS
DE L'ANNÉE.

SEPTEMBRE.

EXERCICES
DE PIÉTÉ,
POUR TOUS LES JOURS
DE L'ANNÉE.

CONTENANT l'explication du Mystere, ou la vie du Saint de chaque jour ; avec des Réflexions sur l'Epître, une Méditation sur l'Évangile de la Messe, et quelques Pratiques de Piété propres à toutes sortes de personnes.

Par le Pere JEAN CROISET.

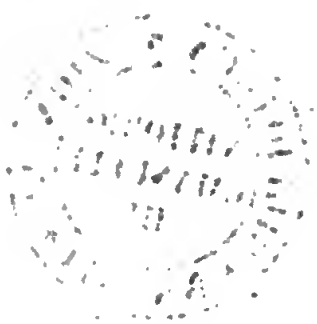
DERNIERE ÉDITION.

SEPTEMBRE.

BIBLIOTECA NAZIONALE
VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

A LYON;
Chez ROBERT et GAUTHIER, Libraires.

1804.



TABLE

DES Titres contenus dans ce neuvieme Volume.

PREMIER JOUR.

SAINT GILLES, ABBÉ, Page 1
L'Epître de la Messe, 8
Réflexions sur l'Epître, 9
L'Evangile de la Messe, 11
Méditation. Des faux plaisirs, 12
Pratiques de Piété, 15

SECOND JOUR.

SAINT ÉTIENNE, PREMIER ROI DE HONGRIE, 17
L'Epître de la Messe, 26
Réflexions sur l'Epître, 27
L'Evangile de la Messe, 29
Méditation. Qu'il y a moins de peine à se sauver qu'à se perdre. 31
Pratiques de Piété, 35

TROISIEME JOUR.

SAINTE SÉRAPIE, VIERGE, ET STE. SABINE, VEUVE, MARTYRES. 36
L'Epître de la Messe, 43
Réflexions sur l'Epître, 44
L'Evangile de la Messe, 46
Méditation. De l'esprit du monde, 47
Pratiques de Piété, 50

QUATRIEME JOUR.

LA COMMEMORAISON DES FIDELLES TRÉPASSÉS, 52
L'Epître de la Messe, 58
Réflexions sur l'Epître, 59
L'Evangile de la Messe, 61
Méditation. De l'incertitude de l'heure de la mort. ib.
Pratiques de Piété, 65

CINQUIEME JOUR.

SAINT LAURENT JUSTINIEN, EVÊQUE ET CONFESSEUR, 67
L'Epître de la Messe, 74
Réflexions sur l'Epître, 75
L'Evangile de la Messe, 76
Méditation. Du bon usage que nous devons faire des talens que Dieu nous a donnés, 78
Pratiques de Piété, 81

SIXIEME JOUR.

SAINT BERTIN, ABBÉ DE SITHIEU, 82
L'Epître de la Messe, 90
Réflexions sur l'Epître, ibid.
L'Evangile de la Messe, 93
Méditation. Des divertissemens des gens du monde, ib.
Pratiques de Piété, 97

SEPTIEME JOUR.

SAINTE REINE, VIERGE ET MARTYRE. 98
L'Epître de la Messe, 107
Réflexions sur l'Epître, ibid.
L'Evangile de la Messe, 110
Méditation. De la Tentation, 111
Pratiques de Piété, 114

HUITIEME JOUR.

LA NATIVITÉ DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE. 115
L'Epître de la Messe, 125
Réflexions sur l'Epître, 127
L'Evangile de la Messe, 128
Méditation. Sur la Nativité de la sainte Vierge, 130
Pratiques de Piété, 134

NEUVIEME JOUR.

LA FÊTE DU SAINT NOM DE MARIE, 136
L'Epître de la Messe, 146
Réflexions sur l'Epître, 147
L'Evangile de la Messe, 149
Méditation. De la dévotion au saint Nom de Marie, 150
Pratiques de Piété, 154

DIXIÈME JOUR.

SAINT NICOLAS DE TOLENTIN, CONFESSEUR. 155
L'Epître de la Messe, 164
Réflexions sur l'Epître, 165
L'Evangile de la Messe, 166
Méditation. De l'incertitude de l'état où nous sommes, 167
Pratiques de Piété, 170

ONZIEME JOUR.

SAINT PATIENT, ARCHEVÊQUE DE LYON, 171
L'Epître de la Messe, 176
Réflexions sur l'Epître, 177
L'Evangile de la Messe, 178
Méditation. De la Charité Chrétienne, 179
Pratiques de Piété, 182

DOUZIEME JOUR.

SAINT GUY *ou* GUIDON, CONFESSEUR, 184
L'Epître de la Messe, 191
Reflexions sur l'Epître, 192
L'Evangile de la Messe, 194
Méditation. Que l'esprit de recueillement et de retraite est nécessaire à tous, ibid.
Pratiques de Piété, 198

TREIZIEME JOUR.

SAINT MAURILLE, EVÊQUE D'ANGERS, 199
L'Epître de la Messe, 208
Réflexions sur l'Epître, 209
L'Evangile de la Messe, 211
Méditation. De la vie du siecle, ibid.
Pratiques de Piété, 215

QUATORZIEME JOUR.

L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX, 216
L'Epître de la Messe, 224
Réflexions sur l'Epître, 225
L'Evangile de la Messe, 227
Méditation. De l'amour des Croix, 228
Pratiques de Piété, 231

QUINZIEME JOUR.

SAINT AICHARD, ABBÉ DE JUMIEGES, 233
L'Epître de la Messe, 240
Réflexions sur l'Epître, 242
L'Evangile de la Messe, 243
Méditation. De la dévotion envers la Ste. Vierge, 245
Pratiques de Piété, 248

SEIZIEME JOUR.

SAINT CORNEILLE, PAPE, ET S. CYPRIEN, EVÊQUE ET MARTYRS, 249
L'Epître de la Messe, 262
Réflexions sur l'Epître, 263
L'Evangile de la Messe, 265
Méditation. Qu'il n'y a de vrai mal sur la terre que le péché, 266
Pratiques de Piété, 268

DIX-SEPTIEME JOUR.

LA COMMÉMORAISON DES SACRÉS STIGMATES DONT S. FRANÇOIS REÇUT MIRACULEUSEMENT L'IMPRESSION, 270
L'Epître de la Messe, 276
Réflexions sur l'Epître, 277
L'Evangile de la Messe, 278
Méditation. De la Pénitence nécessaire à tous, 280
Pratiques de Piété, 283

DIX-HUITIEME JOUR.

SAINT THOMAS DE VILLE-NEUVE, EVÊQUE, 285
L'Epître de la Messe, 296
Réflexions sur l'Epître, 297
L'Evangile de la Messe, 299
Méditation. Des œuvres de miséricorde, 300
Pratiques de Piété, 303

DIX-NEUVIEME JOUR.

SAINT JANVIER, EVÊQUE, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS, 305
L'Epître de la Messe, 313
Réflexions sur l'Epître, 314
L'Evangile de la Messe, 316
Méditation. De la persévérance, 317
Pratiques de Piété, 320

VINGTIEME JOUR.

SAINT EUSTACHE ET SES COMPAGNONS ; MARTYRS, 321
L'Epître de la Messe, 332
Réflexions sur l'Epître, 333
L'Evangile de la Messe, 334
Méditation. Combien les maximes de Jesus-Christ sont opposées à celles du monde, 335
Pratiques de Piété, 338

VINGT-UNIEME JOUR.

S. MATTHIEU, APÔTRE ET EVANGÉLISTE, 340
L'Epître de la Messe, 348
Réflexions sur l'Epître, 349
L'Evangile de la Messe, 351
Méditation. De la fidélité à la grace de la vocation, ibid.
Pratiques de Piété, 355

VINGT-DEUXIEME JOUR.

S. MAURICE ET SES COMPAGNONS, MARTYRS, 356
L'Epître de la Messe, 366
Réflexions sur l'Epître, 367
L'Evangile de la Messe, 369
Méditation. Qu'il n'y a de vrai mal sur la terre que le péché, 370
Pratiques de Piété, 373

VINGT-TROISIEME JOUR.

SAINT LIN, PAPE ET MARTYR, 374
L'Epître de la Messe, 380
Réflexions sur l'Epître, 381
L'Evangile de la Messe, 383
Méditation. De la fin de l'Homme, 384
Pratiques de Piété, 388

VINGT-QUATRIEME JOUR.

LA FÊTE DE LA SAINTE VIERGE, SOUS LE TITRE DE NOTRE-DAME DE LA MERCI, 389
L'Epître de la Messe, 397
Réflexions sur l'Epître, 398
L'Evangile de la Messe, 400
Méditation. Quels biens la sainte Vierge procure à ses Serviteurs, ibid.
Pratiques de Piété, 404

VINGT-CINQUIEME JOUR.

SAINT FIRMIN, EVÊQUE ET MARTYR, 405
L'Epître de la Messe, 412
Réflexions sur l'Epître, 413
L'Evangile de la Messe, 415
Méditation. Des assemblées mondaines, 416
Pratiques de Piété, 419

VINGT-SIXIEME JOUR.

SAINT CYPRIEN, ET SAINTE JUSTINE VIERGE, MARTYRS. 420
L'Epître de la Messe, 430
Réflexions sur l'Epître, 431
L'Evangile de la Messe, 432
Méditation. Des fruits de Pénitence, 434
Pratiques de Piété, 437

VINGT-SEPTIEME JOUR.

SAINT CÔME ET SAINT DAMIEN, MARTYRS, 439
L'Epître de la Messe, 446
Réflexions sur l'Epître, 447
L'Evangile de la Messe, 448
Méditation. De la solitude intérieure, 449
Pratiques de Piété, 452

VINGT-HUITIEME JOUR.

S. WENCESLAS, DUC DE BOHÊME, MARTYR, 453
L'Epître de la Messe, 464
Réflexions sur l'Epître, 465
L'Evangile de la Messe, 467
Méditation. De la confiance en Dieu, ibid.
Pratiques de Piété, 470

VINGT-NEUVIEME JOUR.

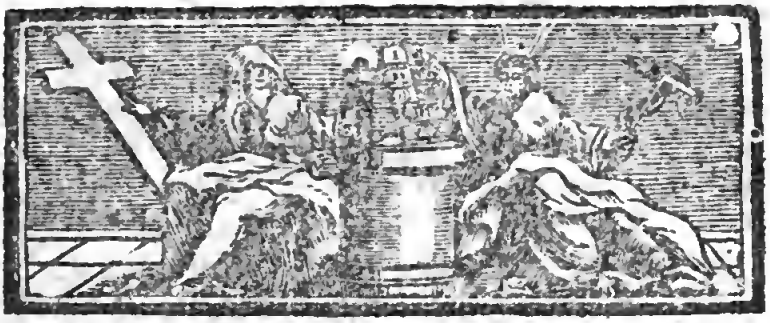
LA FÊTE DE SAINT MICHEL, ARCHANGE, 472
L'Epître de la Messe, 482
Réflexions sur l'Epître, 483
L'Evangile de la Messe, 485
Méditation. De la dévotion aux saints Anges, 486
Pratiques de Piété, 489

TRENTIEME JOUR.

SAINT JÉRÔME, DOCTEUR DE L'EGLISE, 490
L'Epître de la Messe, 501
Réflexions sur l'Epître, 502
L'Evangile de la Messe, 503
Méditation. Que rien ne coûte à qui aime Dieu, 504
Pratiques de Piété, 507

Fin de la Table du Tome neuvieme.

EXERCICES



EXERCICES DE PIÉTÉ POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

SEPTEMBRE.

PREMIER JOUR.

SAINT GILLES, ABBÉ.

SAINT GILLES étoit d'Athenes, d'une famille illustre, issue des anciens Rois du Pays. Ses parens étoient Chrétiens, et leur piété exemplaire les distingnoit encore plus que l'éclat de leur naissance et leurs grands biens. Ils prirent un grand soin de l'éducation de leur fils; ils le firent élever dans toutes les sciences humaines; et quoiqu'il excellât par la vivacité et la pénétration de son esprit dans ces belles connoissances, il fit encore de plus grands progrès dans la science de la Religion et du salut. Sa piété, qui sembloit

avoir prévenu l'usage de la raison, crut avec l'âge. La lecture des livres saints, et les exemples de tant de grands hommes illustres par leur sainteté, firent bientôt sa principale étude. Sa tendre charité pour les pauvres fut un présage visible, dès son enfance, de sa sainteté. Il étoit encore enfant, et il donnoit aux pauvres jusqu'à sa robe; et le plaisir qu'il trouvoit dans la solitude, fit bien juger que le monde n'étoit pas de son goût. Les jeux, les divertissemens les plus ordinaires à la jeunesse, lui furent toujours inconnus. L'étude et la priere furent ses seuls amusemens; quand il n'étoit point au logis, on le trouvoit toujours à l'Eglise. La pureté de ses mœurs, sa modestie, sa vie austere dans un âge qu'on appelle la saison des plaisirs, devinrent l'admiration du public, et l'on en faisoit l'éloge tous les jours, dans toutes les écoles d'Athenes.

Il étoit encore fort jeune lorsqu'il se vit l'héritier de tous les biens de sa famille, par la mort de ses parens. Il n'eut pas beaucoup à délibérer sur l'usage qu'il en feroit. Son parti fut d'abord pris. Ayant fortement imprimé dans son esprit, et encore mieux gravé dans son cœur ce conseil que Jesus-Christ donnoit au jeune homme qui aspiroit à la vie parfaite : Allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres; notre Saint n'hésita pas un moment. Il vend tous ses biens, et les distribue à tous ceux qui étoient dans l'indigence. Une action si généreuse par un motif si parfait, lui gagna le cœur de Dieu, qui le combla des plus grandes faveurs, et l'honora du don même des miracles. Etant un jour de fête à l'Eglise, un possédé se mit à hurler d'une maniere si horrible, que tout le monde en fut effrayé, et l'Office divin interrrompu. S. Gilles ne pouvant souffrir que le démon causât un si grand désordre dans le lieu saint, s'approche de lui, et lui commande au nom de Jesus-Christ de

sortir du corps de ce possédé, et de se taire. Le démon obéit ; ce pauvre malheureux fut délivré, et toute l'assemblée ravie d'admiration à la vue de ce miracle.

Ce ne fut pas-là la seule merveille qu'il opéra. Un pauvre homme ayant été piqué d'un serpent, alloit expirer, lorsqu'on s'apperçut que S. Gilles sortoit de l'Eglise. On courut à lui, et on lui fit voir celui qui se mouroit. Il en eut pitié ; et ayant fait une courte priere au Seigneur, le mourant se trouva guéri sur l'heure. Toute la ville le regarda dès-lors avec vénération et avec respect. Le Saint ne s'en fut pas plutôt apperçu, que son humilité en fut alarmée ; et ne pouvant souffrir l'estime qu'on faisoit de sa vertu, il résolut de se dépayser ; et en attendant l'occasion de s'embarquer, il se retira dans une Isle déserte. Il s'y seroit arrêté, s'il n'eût craint le voisinage d'Athenes ; de sorte qu'ayant trouvé un vaisseau prêt à mettre à la voile, il s'embarqua pour passer en France.

La joie qu'il eut de se voir inconnu et méprisé, fut bientôt interrompue par un nouveau miracle. A peine étoient-ils au large, qu'une furieuse tempête s'éleva, et leur fit craindre un triste naufrage. Le vaisseau faisoit eau de tous côtés ; l'équipage effrayé ne manœuvroit plus : les flots alloient les engloutir, lorsque notre Saint touché de la désolation où étoient tous les matelots, se met en priere. A peine eut-il levé les mains au Ciel, que le vent tomba, l'orage finit, le Ciel devint serein, et la mer calme. Après quelques jours d'une heureuse navigation, on vint aborder sur les côtes de Provence. Ayant appris que saint Césaire, Archevêque d'Arles, qu'il connoissoit par réputation, étoit encore en vie, il résolut de s'aller rendre le disciple d'un si saint Prélat, pour apprendre les voies de la perfection sous un si habile Maître. Saint Césaire

reconnut bientôt la vertu et le mérite de cet étranger ; il le voulut avoir auprès de lui, le retint deux ans ; et saint Gilles ne l'eût point quitté, si le don des miracles qui l'accompagnoit par-tout, ne lui eût inspiré le désir de chercher une plus grande retraite. Il passa le Rhône sans en rien dire au saint Prélat, et alla se cacher dans une affreuse forêt voisine. Il y trouva un saint Hermite nommé Veredine, vénérable par son âge et par sa sainteté, que Dieu honoroit même du don des miracles. La compagnie d'un si saint homme fit d'autant plus de plaisir à saint Gilles, qu'il trouvoit en lui non-seulement un habile Maître de la vie spirituelle, mais encore un abri, pour ainsi dire, à son humilité ; parce que si Dieu continuoit de le favoriser du don des miracles, il lui seroit aisé, disoit-il, d'en référer tout l'honneur à l'ancien, à qui Dieu faisoit depuis long-temps la même grace. Cette pensée tranquillisa quelque temps notre Saint : mais voyant que les malades ayant découvert sa retraite, venoient de toutes parts implorer le secours de ses prieres, pour obtenir de Dieu la santé par son intercession ; et que c'étoit l'opinion générale de tous les habitans d'alentour, que c'étoit après Dieu aux mérites de notre Saint qu'on devoit l'abondante fertilité d'un terroir, qui jusqu'alors avoit été stérile ; il prit enfin la résolution de se si bien cacher, qu'il seroit à l'abri de tous les traits de la vanité, et qu'il ne seroit plus découvert de personne.

Dans ce dessein, saint Gilles sort de son hermitage ; et après avoir erré long-temps dans cette épaisse forêt, trouve une grotte enfoncée dans un affreux rocher, dont l'entrée étoit bouchée par d'épaisses et piquantes broussailles. Charmé d'avoir enfin découvert un antre si conforme à ses souhaits, il se met à genoux, et levant les mains et les yeux vers le Ciel, remercie le Seigneur de

lui avoir donné une si douce retraite. Le pays étoit affreux, sec, et si stérile, qu'à peine pouvoit-il trouver des racines fades et ameres pour se nourrir ; mais Dieu qui a toujours un soin particulier de ceux qui ne cherchent que lui et qui sacrifient tout pour lui plaire, pourvut à tout. A peine le saint Solitaire étoit arrivé dans sa grotte, qu'une biche vint à lui, et après l'avoir caressé à sa maniere, le nourrit de son lait, ne manquant point de venir tous les jours à la même heure lui présenter sa mamelle. Ce soin d'une providence si marquée consola merveilleusement notre Saint, qui ne cessoit jour et nuit d'en remercier le Seigneur, et de chanter continuellement ses louanges.

Saint Gilles passa plusieurs années dans sa solitude, ne conversant qu'avec Dieu, contemplant sans cesse ses grandeurs et ses divines perfections, et vivant plus en Ange qu'en homme, lorsque le Seigneur voulant découvrir aux Fidelles ce trésor caché, permit que Childebert, Roi de France, vint faire une partie de chasse dans cette forêt, qu'on croyoit inhabitable. Ses chasseurs ayant rencontré la biche qui nourrissoit le Saint, la poursuivirent si vivement, que cette bête toute épuisée vint se réfugier dans la caverne aux pieds du Saint, tandis que la meute de chiens qui la pressoit, s'arrêta tout court, n'osant forcer l'entrée. Les chasseurs étonnés de voir arrêter les chiens courans, tirent quelques fleches à travers les broussailles, l'une desquelles blessa S. Gilles. Comme on s'entretenoit le soir de cette aventure en présence du Roi, ce Prince voulut le lendemain forcer lui-même cet endroit, et savoir ce qui avoit pu arrêter ses chiens de meute. On fut fort étonné quand on découvrit la grotte du Saint, et qu'on vit la biche couchée à ses pieds, sans que les chiens pussent jamais approcher de l'antre. Le Roi s'étant approché avec respect du Saint Solitaire, lui demanda son nom, son pays, et la

maniere dont il vivoit dans cette affreuse solitude. Charmé de ses réponses, et touché de sa sainteté, il voulut lui faire de riches présens; mais le saint homme l'en remercia, lui disant que Dieu le nourrissoit depuis long-temps du lait de cette biche. Ce Prince voyant du sang sur la robe du Saint, connut qu'il avoit été blessé; il voulut le faire panser; mais l'Homme de Dieu ne voulut jamais permettre qu'on mît un appareil sur sa plaie, disant qu'il ne vouloit pas se priver de l'occasion qu'il avoit de souffrir, et qu'il seroit bien fâché qu'elle fût sitôt guérie.

Le Roi ayant reconnu la haute sainteté de cet admirable Solitaire, ne put se passer d'avoir chaque jour un entretien avec lui, et il en fut chaque jour plus charmé. Ce Prince n'ayant pu obtenir de lui qu'il acceptât les riches presens qu'il lui offroit, le pria de lui dire du moins ce qu'il pourroit faire dans ce lieu qui lui fût agréable. Le Saint lui dit qu'il ne pourroit rien faire qui fût plus agréable à Dieu dans ce pays, que de bâtir un Monastere où la régularité des Monasteres de la Thebaïdes régnât dans toute sa vigueur. Ce Prince n'eût pas besoin d'une plus forte sollicitation. Le Monastere fut bientôt bâti, et aussi-tôt rempli d'excellens sujets, qui venoient en foule pour vivre sous la conduite de saint Gilles; ce ne fut pas sans peine qu'on l'obligea, malgré toute sa répugnance, d'en prendre soin. On vit alors fleurir dans ce désert ces prodiges de pénitences et de toutes les vertus qu'on n'avoit encore admiré que dans ceux de l'Egypte et de la Thébaïde.

Le Roi étant à Orléans eut besoin des sages conseils du saint Abbé; il le fit venir. Son voyage fut célebre par un grand nombre de miracles, qui rendirent son nom fameux par toute la France. L'un des plus intéressans fut la conversion du Roi. Ce Prince avoit la conscience chargée d'une faute

grieve, qu'il ne pouvoit se résoudre de confesser. Saint Antonin qui a écrit la vie de notre Saint, dit que le Roi pria un jour extraordinairement le Saint de prier Dieu pour lui. Saint Gilles s'étant mis en prieres, eut une vision Un Ange lui apparut, et ayant mis un billet sur l'Autel, assura notre Saint que sa priere avoit été exaucée. Saint Gilles ayant pris ce billet, le porta au Roi. Ce Prince le lut, et trouva que Dieu fléchi par les prieres de son serviteur, vouloit bien lui pardonner ce péché, pourvu qu'il le confessât, et qu'il en fît pénitence. Ce Monarque le fit, et sa conversion fut visiblement l'effet des prieres de ce saint Homme.

Le saint Abbé étant de retour en son Monastere, il y passa quelque temps dans la pratique de toutes les vertus. Sa dévotion l'obligea de faire un voyage à Rome, au tombeau des Apôtres saint Pierre et saint Paul. Il n'oublia rien pour y être inconnu; mais sa haute vertu le trahit. Le Pape voulut le voir; il le reçut avec beaucoup d'estime et de vénération, et lui donna deux statues des saints Apôtres. Notre Saint plein de confiance en Dieu, mit ces deux statues de cyprès sur le Tibre, dit saint Antonin, et en arrivant à son Monastere, il les trouva à la porte. Enfin, après avoir gouverné son Monastere durant plusieurs années avec une sagesse et une édification qui en fit durant long-temps un Séminaire de Saints, plein de jours et de mérites, il y mourut de la mort des Saints, le premier Septembre, vers la fin du sixieme siecle. Les merveilles que Dieu opéra à son tombeau par son intercession, y attirerent tant de gens, qu'il s'y forma bientôt une Ville, à qui on donna le nom de Saint-Gilles. L'Abbaye fut long-temps aux Bénédictins. Elle passa ensuite à l'Ordre de Cluny, et elle fut enfin sécularisée. Le Corps du Saint y demeura jusqu'à ce

que les troubles excités dans le pays par les Albigeois, obligerent les Catholiques de le transporter à Toulouse dans l'Eglise de saint Saturnin, où on le garde dans une riche chasse.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

INTERCESSIO nos, quæsumus Domine, Beati Ægidii Abbatis commendet: ut quod nostris meritis non valemus, ejus patrocinio assequamur. Per Dominum, etc.

NOUS vous supplions Seigneur, par l'intercession du Bienheureux Gilles, Abbé, de nous rendre agréables à votre divine Majesté, afin que nous obtenions par ses prieres ce que nous ne pouvons espérer de nos mérites. Par Jesus-Christ, etc.

L'ÉPITRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 45.

DILECTUS Deo et hominibus, cujus memoria in benedictione est. Similem illum fecit in gloria Sanctorum, et magnificavit eum in timore inimicorum, et in verbis suis monstra placavit. Glorificavit eum in conspectu regum, et jussit illi coram populo suo, et ostendit illi gloriam suam. In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum, et elegit eum ex omni carne. Audivit enim eum, et vocem ipsius, et induxit illum in nubem. Et dedit illi coram præcepta, et legem vitæ et disciplinæ.

IL a été chéri de Dieu et des hommes, et sa mémoire est en bénédiction. Le Seigneur lui a donné une gloire égale à celle des Saints; il l'a rendu célebre et redoutable à ses ennemis: il a appaisé des monstres par ses paroles. Le Seigneur l'a glorifié devant les Rois, il lui a donné sa Loi en présence de son peuple; il lui a fait voir sa gloire. Il l'a fait Saint par sa foi et par sa douceur, et il l'a choisi d'entre tous les hommes: Car il lui a fait entendre sa voix; et il l'a fait entrer dans la nuée; et il lui a donné publiquement ses préceptes et sa loi, pour régler sa vie et ses mœurs.

L'Auteur du Livre de l'Ecclésiastique, dont on a déjà parlé plusieurs fois, fait ici l'éloge magnifique de Moyse, et dans la suite du chapitre celui d'Aaron et de Phinées. Comme ces éloges conviennent parfaitement à la plupart des Saints de la nouvelle Loi, il ne faut pas être surpris si les mêmes Epîtres reviennent si souvent dans les Fêtes.

RÉFLEXIONS.

Il l'a fait saint par sa foi et par sa douceur. C'est-à-dire, il l'a rempli d'une foi vive, et d'une douceur à l'épreuve de toutes les contradictions, et capable de lui gagner tous les cœurs. La douceur est une bonté, un calme, une modération de l'ame qui se porte à faire du bien par son propre penchant. C'est une vertu inséparable de l'humilité, et voilà pourquoi elle est rare. Elle est peu compatible avec les passions; semblable à ces fleurs qui ne viennent que dans un fonds pur et cultivé, et que les ronces étouffent. La douceur est la vertu des belles ames, et comme une disposition naturelle à toutes les vertus; elle est comme essentielle à la véritable piété. Sans cet esprit de douceur, nulle vertu chrétienne; le zele même le plus ardent pour la gloire de Dieu, est condamné par le Sauveur lui-même, dès qu'il manque de cette douceur (*a*). Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes, disoit le Fils de Dieu à deux de ses plus chéris disciples, lorsqu'ils demandoient la permission de faire descendre le feu du Ciel sur des Samaritains qui avoient refusé de les recevoir. Le portrait le plus marqué et le plus ressemblant du Sauveur du monde, fait par le Prophete, roule presque tout sur sa douceur; on diroit que cette vertu seule fait son caractere: Voici mon serviteur, dit Dieu par Isaïe (*b*), parlant du

(a) *Luc.* 9. (b) *Ch.* 42.

Rédempteur; voici mon serviteur, dont je prendrai la défense : voici mon elu, dans lequel mon ame a mis toute son affection : je répandrai mon esprit sur lui, et il rendra justice aux nations : il ne criera point, il n'aura point d'égard aux personnes, et on n'entendra point sa voix dans les rues : il ne brisera point le roseau cassé, et il n'éteindra point la meche qui fume encore. Il a été offert, dit ailleurs le même Prophete (*a*); il a été offert, parce que lui-même l'a bien voulu, et il n'a point ouvert la bouche. Il sera mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger; il demeurera dans le silence, sans ouvrir la bouche, comme un agneau est muet devant celui qui le tond. Nul des Saints qui n'ait imité ce divin modele! Il accordera ses plus grandes graces à ceux qui sont doux, dit le Sage (*b*) : *Mansuetis dabit gratiam.* Dieu s'est levé, dit David, pour faire miséricorde, et sauver tous ceux qui sont doux sur la terre. *Ut salvos faceret omnes mansuetos terræ* (c). Soyez doux envers tout le monde, disoit l'Apôtre à son cher Timothée (*d*) : *Audiant mansueti, et lætentur.* Que ceux qui ont cette douceur se réjouissent, parce qu'ils ont une vertu qui est comme la base de toutes les autres. Manque-t-on de douceur, il est bien à craindre que les vertus qu'on se flatte d'avoir, ne soient que des passions déguisées sous le masque spécieux de vertus. La piété chrétienne ignore tout ce qui a de l'amertume et du fiel. Cette humeur inquiete et inquiétante, cette humeur dure, âpre, chagrine de plusieurs prétendus dévots, publie et démontre leur peu de vertu. Ce zele amer, dur et piquant, développe le véritable motif de la maligne ardeur qui les brûle. On prend alors pour chaleur de santé, ce qui est une véritable fievre. Parcourez

(a) *Is.* 53. (b) *Prov.* 3.
(c) *Psal.* 75. (d) *Psal.* 33.

toutes les sectes des hérétiques, vous y trouverez un zele de parti plein d'amertume, et même cruel. Il n'y a que dans la religion Chrétienne où le zele pur de la gloire de Dieu joigne à l'ardeur une douceur inaltérable. On n'y épargne pas le péché, mais on n'aigrit jamais l'esprit et le cœur du pécheur. Ce n'est pas avec le vinaigre, ni même avec le vin seul qu'on guérit les plaies; l'huile entre toujours dans le baume qui donne la santé.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 19.

In illo tempore: dixit Simon Petrus ad Jesum: Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te: quid ergo erit nobis? Jesus autem dixit illis: Amen dico vobis, quòd vos qui secuti estis me, in regeneratione, cùm sederit Filius hominis in sede majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim Tribus Israël. Et omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit.

En ce temps-là, Pierre dit à Jesus: Voilà que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi: qu'y aura-t-il donc pour nous? Jesus lui répondit: Je vous dis en vérité qu'au temps de la résurrection, lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le siege de sa Majesté, vous qui m'avez suivi, vous serez vous-mêmes assis sur douze sieges, et que vous jugerez les douze Tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté pour mon nom sa maison, ou ses freres, ou ses sœurs, ou son pere, ou sa mere, ou sa femme, ou ses enfans, ou ses héritages, recevra le centuple, et possédera la vie éternelle.

MÉDITATION.

Des faux plaisirs.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le monde, à proprement parler, est la région des faux plaisirs. C'est une terre qui ne porte que des fruits amers, aussi ne sont-ils arrosés pour l'ordinaire que de larmes. Rien de plus éclatant, rien de plus brillant aux yeux : le goût en juge bien autrement : ces dehors si rians, ces avenues toujours fleuries ne sont guere arrosées que de torrens de pleurs et d'amertumes. On ne persuadera guere cela aux jeunes gens qui ne jugent que par les yeux, et par des oui-dire : mais ceux qui en ont goûté, pensent bien autrement. Tout parle dans le monde plaisirs, tout en retentit ; mais y en eut-il jamais un de vrai et de solide ? Chacun dit qu'il est content : pas un qui le soit, et même qui puisse l'être, s'il ne puise tous ses plaisirs du fond de la bonne conscience, s'il cherche d'autre plaisir que dans Dieu. Tout est semé de croix dans le monde, tout y est plein de chagrins ; ils paroissent peu, parce que le monde est une région où la dissimulation regne ; l'art de dissimuler est la premiere leçon qu'on apprend dans l'école du monde, peu qui n'excellent dans cette science. Tel y rit, qui gémit dans le cœur, et qui meurt d'envie de pleurer : cependant il faut pousser jusqu'au bout la dissimulation et la comédie ; tous font le personnage de joyeux, de content : pas un qui, en proie aux passions, n'en soit la triste et malheureuse victime : tout le plaisir qu'on a dans cette comédie, c'est d'en imposer aux au-

tres, c'est de leur cacher jusques aux soupçons de ses amertumes; disons-le : nul autre plaisir que de faire accroire qu'on en a. Mais il y a cependant de beaux jours dans le monde, tous ne sont pas toujours nébuleux; il y en a de sereins, il est vrai; mais y en eut-il jamais de tranquilles ? la possession de ce qu'on désire avec plus d'empressement, de ce qu'on aime avec plus de tendresse, en donne du dégoût. Ce sont les passions qui causent les plaisirs, ou pour mieux dire, qui les promettent, mais qui ne sauroient en donner de purs, de vrais, de constans. L'insatiabilité des passions fait le tourment du cœur humain. Vit-on jamais un avare rassasié de ses gains énormes, ou un ambitieux content de son poste ? Vit-on jamais les Grands, tout comme les petits, pleinement contens de leur élévation, de leurs divertissemens, de leurs plaisirs ? Pourquoi, s'ils sont contens, en chercher tous les jours de nouveaux ? C'est le dégoût qui les rend inquiets; c'est ce fond d'inquiétude qu'ils ne sauroient épuiser, qui les porte à chercher sans cesse à charmer leurs chagrins par le tumulte. Chose étrange ! chacun sent cette vérité expérimentale, et personne n'est bien aise d'en convenir. Les plaisirs des mondains, et de tous ceux qui vivent selon la chair, selon l'esprit du monde, n'étant que dans les sens, ne sauroient tranquilliser un cœur qui n'est pas créé pour les biens sensibles. Que l'esprit et le cœur soient Chrétiens; on sera bientôt désabusé de tous ces faux plaisirs.

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'est pas possible qu'il y ait de vrais plaisirs dans le monde, et par la cause qui les produit, et par le motif qui les anime, et par les tristes suites dont on prévoit toujours

les funestes effets. Il n'y a que les passions qui promettent dans le monde les plaisirs qu'on y cherche : car de quelle autre source en attend-on ? Or chacun ne sait que trop par sa propre expérience, que les passions sont les tyrans du cœur de l'homme ; elles sont cette source féconde de tous les déplaisirs. Qu'on seroit tranquille, qu'on seroit heureux, si l'on étoit délivré de la tyrannie des passions. Il n'y a que la grace de Dieu, il n'y a que la haute vertu qui les dompte. Le monde, l'esprit du monde les nourrit. Craintes, jalousies, inquiétudes, chagrins, dépits et désespoirs, vous n'avez point d'autre principe. Qu'on dissimule tant qu'on voudra ; qu'on prenne chaque jour un nouveau masque ; que la multiplicité des divertissemens enchante ; que le tumulte dans les plaisirs étourdisse ; que les différentes faces par où on les envisage amusent, l'amertume intérieure se répand par-tout. On peut suspendre pour quelque temps le sentiment de la douleur dont l'ame est bourrelée, mais le charme ne dure pas long-temps. Dès que le tumulte cesse, dès que la cessation des rôles qu'on joue arrive, on a beau faire, le cœur sent son vuide, et l'ame ses chagrins. On tâche d'émousser les pointes qui piquent, mais on les sent ; on tâche d'amortir les inquiétudes, par l'espérance des nouveaux plaisirs dont on se flatte, et qu'on se promet toujours devoir être plus doux ; et voilà la nature des plaisirs qui font la félicité des gens du monde, et des ames peu chrétiennes : mais tous les artifices que l'amour propre et les passions mettent en usage, peuvent-ils jamais éteindre la pensée de la mort, qui est toujours suivie de regrets si cruels ? Ces libertins, ces femmes mondaines, ces gens de plaisirs, conservent-ils leur humeur enjouée, leur belle humeur jusqu'à la fin de la vie ? On ne rit jamais jusqu'à la mort, on a recours alors aux larmes et

aux repentirs. Bon Dieu, quelle douceur peuvent avoir des plaisirs dont il faut nécessairement qu'on se repente ! Cet impie qui a oublié Dieu dans tous ses plaisirs; cet homme distingué par son rang, et encore plus par une continuité de divertissemens et de fêtes : ces femmes mondaines, qui regardoient en pitié tous ceux qui menoient une vie chrétienne : toutes ces personnes dont les mœurs ont été toutes païennes, soutiennent-elles leur caractere jusqu'au tombeau ? Et si elles poussent l'insensibilité et l'endurcissement jusqu'au lit de la mort; qui les rassure, et quel doit être leur sort éternel ?

Daignez, Seigneur, dessiller les yeux à tous ceux qui courent une carriere qui les conduit au dernier malheur. Que me serviroit-il, mon Sauveur, d'avoir fait moi-même toutes ces réflexions, et d'être convaincu de la fausseté, du vuide, du poison même de toutes ces joies mondaines, si je m'en laissois encore enivrer ? Accordez-moi, Seigneur, votre grace pour être efficacement désabusé de tous ces faux plaisirs, et pour les réprouver.

Aspirations dévotes durant le jour.

Averte oculos meos ne videam vanitatem. Psal. 118.

Détournez mon cœur et mes yeux, Seigneur, de tous ces faux plaisirs.

Risum reputavi errorem, et gaudio dixi : Quid frustrà deciperis ? Eccl. 2.

J'ai regardé les plaisirs du monde comme une folie, et les joies mondaines comme un faux leurre qui trompe bien des gens.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Ne vous contentez pas de déclamer contre les faux plaisirs du monde, nul des réprouvés

qui ne les condamne encore plus haut. Vous en connoissez le vuide et le néant ; vous convenez du faux brillant et de l'amertume qui est cachée sous cette écorce polie qui impose : ne donnez pas dans le piege ; et connoissant l'erreur, n'en devenez pas vous-même le partisan. Prenez dès ce moment une résolution efficace de vous bannir pour toujours de toutes ces fêtes mondaines. Fuyez avec générosité ces plaisirs profanes, sources infaillibles de tant de malheurs. Bannissez-vous pour toujours de tous les bals, comédies profanes, spectacles, parties de plaisirs, écueils ordinaires de l'innocence. Ne vous contentez pas de vous interdire tous ces divertissemens empoisonnés ; faites tous vos efforts, employez toute votre autorité et toute votre industrie, pour en éloigner toutes les personnes qui dépendent de vous ; et pour quelque raison, sous quelque prétexte que ce soit, ne vous relâchez jamais sur cette conduite. Un Chrétien doit avoir horreur en tout temps de ce qui a toujours fait le divertissement des païens.

2.° Déclarez-vous dans l'occasion pour l'esprit et les maximes de Jesus-Christ ; contre l'esprit et les pernicieuses maximes du monde. Ce monde a tant de partisans et d'avocats qui plaident à pure perte pour faire autoriser toutes ses erreurs ; n'y aura-t-il que les serviteurs de Jesus-Christ qui n'osent pas défendre et suivre ses maximes ! Dites hardiment que vous condamnez les bals, les spectacles, et tous ces divertissemens profanes, si contraires aux maximes de l'Evangile, et à l'esprit de Jesus-Christ.

SECOND JOUR.

SAINT ÉTIENNE, PREMIER ROI DE HONGRIE.

VERS l'an de Notre-Seigneur 372, les Huns, peuple de l'ancienne Sarmatie, aux environs des Marais Méotides, étant sortis de leur pays au nombre de dix-neuf cent mille, sous la conduite du fameux Attila, vinrent s'établir dans la Pannonie, à laquelle ils donnerent leur nom. Après plusieurs révolutions, les Huns revinrent pour la quatrieme fois vers l'an 970, et y établirent une espece de Monarchie gouvernée par des Ducs. Geysa fut le quatrieme Prince de sa nation qui y régna sur la fin du dixieme siecle. Il étoit païen, naturellement sévere aux siens, mais doux et humain aux étrangers qui venoient dans ses Etats, qu'il honoroit de sa bienveillance. Comme ceux-ci étoient la plupart Chrétiens, il conçut par la pureté de leurs mœurs, et dans les entretiens qu'il eut avec eux, une grande idée de la Religion Chrétienne. Saint Adalbert, Evêque de Prague en Boheme, étant informé des bonnes dispositions où étoit le Duc, vint annoncer la foi en Hongrie. Geysa ne l'eut pas plutôt entretenu qu'il devint la plus illustre conquête de l'homme Apostolique. Saint Adalbert l'ayant instruit, le baptisa avec la Duchesse sa femme nommée Sarloth; plusieurs Seigneurs de sa Cour embrasserent la foi, et le Duc, que le Baptême avoit entiérement changé, devint tout un autre homme.

La Princesse avec la grace de la conversion reçut le don de la véritable piété, et avec la piété un désir ardent de détruire le paganisme dans toute la Hongrie. Le Duc n'avoit pas un

zele moins ardent. Occupée des moyens qu'elle devoit prendre pour venir à bout d'un si pieux dessein, elle vit en songe le Martyr saint Etienne qui l'assura qu'elle accoucheroit bientôt d'un fils qui exécuteroit le grand ouvrage que son mari et elle avoient tant à cœur, et que ce fils seroit *non*-seulement le premier Roi, mais encore l'Apôtre de la nation Hongroise.

Leur joie fut bientôt complette par la naissance de cet heureux fils, qui vint au monde l'an 978, à qui on donna le nom d'Etienne au Baptême. Le Duc et la Duchesse n'épargnerent rien pour le faire élever dans les maximes les plus saintes de notre Religion, et dans tous les sentimens de la piété Chrétienne. Ils ne négligerent pas aussi de lui donner d'excellens maîtres pour lui former l'esprit aux lettres et aux sciences humaines. Le jeune Prince étoit né avec de si belles dispositions pour la vertu, avec un cœur si noble, si généreux et si droit, avec un esprit si brillant et si docile, que son riche naturel laissa peu à faire à l'éducation. Il fit dans peu d'années des progrès prodigieux dans les sciences et dans la vertu, et dès sa jeunesse il devint le Prince le plus accompli de son siecle.

Il sut merveilleusement profiter des instructions de saint Adalbert. Ce saint Prélat s'appliqua à former ce jeune cœur. Les maximes de l'Evangile dont il lui faisoit chaque jour des leçons, furent si fort de son goût, qu'il n'en put jamais goûter d'autres. Cette tendre dévotion envers la sainte Vierge, qui lui fit dans la suite bâtir tant de magnifiques temples en son honneur, parut presque dès son berceau. Son assiduité à la priere lui tint lieu de divertissemens, et les exercices de piété furent les exercices de sa jeunesse. On ne parloit que de la vertu du Prince de Hongrie dans toutes les Cours; et ses sujets, quoique Païens, et d'un naturel féroce et grossier, le re-

gardoient avec admiration, et l'aimoient avec tendresse. Sa douceur, son affabilité, ses manieres nobles et gracieuses, jointes à une charité inépuisable pour les pauvres, lui gagnerent d'abord tous les cœurs; et en devenant l'admiration des Grands, il devint l'amour des peuples. Une sagesse si prématurée, avec une si éclatante piété, obligerent son pere à l'associer au gouvernement de l'Etat dès l'âge de quinze ans, et à se décharger sur lui des plus grandes affaires.

Le Duc son pere, et saint Adalbert étant morts en une même année, qui étoit 997, il se trouva en état, malgré sa jeunesse, de gouverner ses peuples par lui-même. Ses premiers soins furent d'établir une paix solide avec tous ses voisins, afin que rien ne pût le troubler dans le dessein qu'il forma d'abord de bannir de ses Etats le paganisme. Il commença par vouloir réformer les mœurs de ses sujets, et leurs coutumes qui étoient encore toutes barbares. Il les assembloit par troupes dans son Palais, et les instruisoit lui-même en Apôtre. Les grandes conversions qui se faisoient tous les jours, irriterent furieusement les Prêtres des Idoles, qui voyant diminuer chaque jour leur autorité avec leurs revenus, animerent les païens qui faisoient le plus grand nombre des Hongrois, à se révolter contre le jeune Prince. Ils avoient pour chef Cap, Comte de Zegzard, qui se trouvant même assez puissant pour disputer de la souveraineté avec le Duc, leva de nombreuses troupes, et alla mettre le siege devant Vesprin, la premiere ville après Strigonie. Le Duc leva une armée composée de Chrétiens, qui ne se trouvoient guere en état de résister à la prodigieuse armée des rebelles. Il eût été facile au saint Duc d'avoir la paix; il n'avoit qu'à laisser les infidelles vivre en paix dans leur idolâtrie: mais les motifs de Religion prévalurent sur les raisons d'Etat. Plein

de confiance, il implore l'assistance de celui pour la gloire duquel il combattoit, et de celle sous la protection de laquelle il avoit mis tout son Royaume. Quoique beaucoup inférieur en nombre, il marche à l'ennemi ; on donne la bataille ; elle fut sanglante et opiniâtre. Comme le jeune Duc étoit aussi brave que saint, il y paya bien de sa personne. Il se trouvoit par-tout, et par-tout il portoit la victoire; elle fut complette. Les païens rebelles furent entiérement défaits ; le Comte Cap leur chef fut tué, et toute cette nombreuse foule de révoltés taillée en pieces. Le saint Duc rapporta toute la gloire du triomphe au Dieu des armées, pour lequel il avoit combattu ; et après avoir fait rendre par-tout de solemnelles actions de graces à Dieu, il bâtit un magnifique Monastere sur le lieu même où s'étoit donné la bataille.

Délivré de tous les obstacles, il mit tous ses soins à bannir les restes de l'idolâtrie de tous ses Etats. Il fit venir de saints Religieux de toutes parts pour y prêcher l'Evangile. Comme le Prince étoit toujours à la tête de ces Ouvriers Apostoliques, les succès furent d'abord merveilleux, et la conversion du pays universelle. Voyant que tous ses Etats étoient Chrétiens, il les divisa en onze Dioceses, et destina Strigonie pour être le Siege du Métropolitain. Après avoir fait ce plan, il l'envoya à Rome, pour le faire approuver par le Saint Siege. Un saint Prêtre nommé Attric ou Anastase, Abbé Bénédictin, fut à la tête de cette Ambassade. Il étoit chargé de rendre de la part du Duc ses soumissions au Pape Silvestre II ; de le prier de prendre sous la protection du Saint Siege cet Etat nouvellement chrétien ; de vouloir bien confirmer tout ce qu'il avoit fait pour la Religion dans la Hongrie, et d'agréer qu'il prît le nom et la qualité de Roi, afin de donner encore plus de poids à ce qu'il devoit faire dans la suite.

Cet Ambassadeur arriva à Rome dans le temps

qu'y vinrent aussi ceux de Boleslas Duc de Pologne, qui s'étoit converti trente ans auparavant avec la Nation, et qui demandoit aussi la même grace. Les Ambassadeurs de Boleslas avoient déjà eu audience de sa Sainteté, laquelle voulant reconnoître les grands services que lui et son Pere Micislas avoient rendus à la Religion, avoit déjà fait préparer une couronne d'or pour l'envoyer au Duc de Pologne. Mais le Pape ayant appris d'Anastase dans l'audience qu'il lui donna, tout ce qu'avoit fait pour la Foi le Duc Etienne, résolut de lui donner la préférence. Il lui accorda le titre et la qualité de Roi, et lui envoya la couronne; il y ajouta le présent d'une riche Croix pour la faire porter devant lui; il autorisa par une Bulle la disposition qu'il avoit faite des Evêchés, et les Evêques qu'il avoit nommés pour les remplir, et le reconnut comme l'Apôtre de son nouveau Royaume.

Saint Etienne ayant reçu les marques de sa nouvelle Royauté, assembla à Strigonie le Clergé de son Royaume avec la Noblesse du Pays, reçut l'onction Royale des mains des Prélats qu'il avoit fait venir; et reconnoissant bien que toute puissance vient de Dieu, et que c'étoit de lui qu'il tenoit son Royaume, il se rendit lui et tous ses successeurs feudataires du Saint Siege.

Ces commencemens si glorieux firent des jaloux. Quelques Princes de ses voisins virent avec peine cet accroissement de grandeur, et résolurent d'entamer cette naissante Monarchie. Celui de Transilvanie, quoique son cousin, entra en armes sur ses terres, et y fit de grands dégâts. Le Roi marcha contre lui à la tête des troupes qu'il avoit assemblées, lui donna bataille, le défit, le fit prisonnier, et pour tout prix de sa liberté, il n'exigea de lui que sa conversion et celle de ses peuples. Les Bulgares lui donnerent plus d'exercice, ils lui firent la guerre avec de plus grandes forces, mais avec aussi peu de succès; il les vainquit et les

obligea de lui demander la paix, qu'il leur accorda sans se prévaloir de ses victoires. Il contracta une étroite alliance avec l'Empereur saint Henri ; il épousa Gisele sa sœur, Princesse d'une grande piété, qui parut lui avoir été singuliérement destinée par la divine Providence; jamais mariage ne fut plus assorti. Les inclinations de la Reine ne furent jamais que celles du Roi ; même zele pour la Religion, mêmes exercices de piété, mêmes dévotions, mêmes libéralités pour l'Eglise et pour les pauvres.

Tout étant tranquille dans le Royaume, le saint Roi ne s'appliqua plus qu'à rendre heureux ses sujets, qu'à réformer les abus, et qu'à rendre la Religion Chrétienne florissante.

Comme sa dévotion favorite étoit celle qu'il avoit envers la sainte Vierge, qu'il appeloit sa souveraine Dame, titre qui devint familier à tous les Hongrois ; il fit bâtir un Temple magnifique à son honneur dans la ville d'Albe, que l'on commença de surnommer la Royale, à cause qu'il la choisit pour le lieu ordinaire de son séjour, et parce que depuis les Rois s'y faisoient couronner dans la célebre Eglise de la Mere de Dieu, où ils ont choisi aussi leur sépulture. Peu de Provinces dans ses Etats, peu de Villes même dans ces Provinces où le saint Roi ne fondât quelque Monastere, où il ne bâtît quelque Eglise, ou il ne fondât quelque Hôpital. Il ne renferma pas même dans son Royaume ses royales et pieuses libéralités, il fit bâtir et fonda des Eglises et des Hôpitaux pour les Hongrois à Rome, à Jérusalem et à Constantinople. Uniquement appliqué à faire fleurir la Religion dans ses Etats, à extirper les vices et les abus, à faire régner par-tout la justice et la piété, et à rendre heureux son peuple ; il fit de très-sages Lois pour abolir les coutumes barbares de ses sujets, et pour empêcher, par la sévérité des châtimens, les vols, l'homicide, l'adultere, les blasphêmes, et toutes sortes de débauches et d'impié-

tés; et afin de faire durer ces Réglemens, il dressa une espece de Code, où il rassembla toutes les Lois les plus salutaires en cinquante-cinq chapitres. Sa charité pour les malheureux étant née pour ainsi dire avec lui, il prit les veuves et les orphelins sous sa Royale protection, et il pourvut par une libéralité et une sagesse qui a peu d'exemples, à la subsistance des pauvres familles, et cela avec tant d'ordre et de succès, que l'on disoit que sous son regne la Hongrie n'avoit point de pauvres.

Un jour voulant faire l'aumône lui-même, il se déguisa pour n'être pas connu. Les premiers gueux qu'il trouva lui ayant vu sortir une bourse remplie de l'argent qu'il vouloit distribuer, se jeterent brutalement sur lui, le jeterent par terre, le meurtrirent de coups, puis lui ayant arraché des mains la bourse qu'il tenoit, s'enfuirent. Le Roi se laissa outrager sans dire mot, et s'étant relevé tout couvert de boue, et meurtri de coups, s'adressant à la sainte Vierge sa chere mere: Voyez, lui dit-il, ô Reine des Cieux, ma souveraine Dame, voyez comme vos soldats ont traité celui que vous avez fait Roi. Si c'étoient des ennemis de la Religion, je verrois ce que j'aurois à faire; mais puisque ce sont les gens de votre Fils mon Sauveur, c'est avec joie que je reçois cette aventure, et je vous en fais mes remercîmens. Toute la vengeance qu'il tira de la brutalité de ces mendians, fut d'augmenter ses aumônes.

Il donnoit la plus grande partie de la journée aux affaires publiques de la Religion, de l'Etat et de la Justice, qu'il rendoit lui-même a ses peuples. Jamais Prince ne fut d'un plus facile accès; les plus pauvres étoient toujours les premiers écoutés, et l'on disoit communément, que les Hongrois avoient un Roi, qui étoit encore plus leur pere. Il assistoit tous les jours à la Messe avec une dévotion, une modestie, et un respect qui en

inspiroit à tous les assistans. Le reste des heures du jour étoit consacré à de bonnes œuvres ; il disoit agréablement que c'étoit-là sa chasse, ses jeux et ses divertissemens. Il consacroit la plus grande partie de la nuit à la méditation et à la priere. Mais la nuit qui précédoit sa communion, ce qui arrivoit fort souvent, ce n'étoit qu'une veille. Ses austérités répondoient à son innocence et à sa ferveur. Jeûnes, cilices, instrumens de pénitence, macérations de corps, tout lui étoit familier, et Dieu révéloit souvent ses plus secretes mortifications par des miracles.

Saint Etienne étoit trop agréable aux yeux de Dieu, pour être exempt des adversités. Il en eut de très-vives, qui mirent à de dures épreuves sa haute vertu. Il fut long-temps malade, et souffrit de cruelles douleurs durant trois ans, sans que sa joie et sa tranquillité parussent jamais altérées. La mort qui lui avoit enlevé tous ses enfans, ne lui avoit laissé que son fils aîné Emery, jeune homme doué des plus brillantes qualités qui puissent former un grand Prince. Elevé par un pere qui en lui servant de Maître étoit aussi le plus parfait modele qu'il eût à imiter, il marchoit à grands pas sur ses traces : et parfait imitateur de ses vertus, il suivoit scrupuleusement toutes les saintes maximes que le Roi lui avoit données, et dont notre Saint avoit même composé un livre pour son instruction. Dieu lui ôta cet aimable fils, qui étoit en la fleur de son âge. Saint Etienne sentit vivement cette perte, et ce ne fut que dans sa Religion et dans sa vertu qu'il put trouver quelque consolation dans une affliction si accablante. On peut dire qu'il ne parut jamais plus saint qu'en cette adversité.

Les Besses, peuples barbares, ayant fait une irruption sur ses terres, furent si touchés de la vertu du saint Roi, qu'ils lui députerent soixante des principaux d'entre eux, pour lui demander son

son amitié. Sa piété seule les avoit désarmés ; elle les charma encore plus, lorsqu'ayant été dépouillés par des coureurs du pays, le Roi leur fit rendre tout ce qui leur avoit été pris, quoiqu'il pût se dédommager par cet avantage du dégât qu'ils avoient fait dans ses Provinces.

L'Empereur saint Henri son beau-frere étant mort, Conrad son successeur entra avec une puissante armée en Hongrie. Il fallut, malgré son amour pour la paix, marcher contre lui à la tête de son armée. L'horreur qu'il avoit de voir répandre le sang de ses sujets, l'obligea de s'adresser à Dieu, et à sa Protectrice ordinaire la sainte Vierge. A peine eut-il achevé sa priere, qu'on vit les troupes de Conrad se retirer avec tant de précipitation, qu'on eût pris leur retraite pour une défaite entiere, sans qu'on ait jamais su ce qui avoit obligé cette formidable armée de se retirer.

Il y avoit déjà quelques années que le saint Roi tenoit presque toujours le lit par des maladies fréquentes, lorsque quelques Seigneurs mécontens de l'exactitude inexorable avec laquelle ce Prince faisoit exercer la justice, résolurent par le plus noir et le plus exécrable de tous les crimes, de l'assassiner. Un d'eux entra dans sa chambre le soir, tenant une épée nue, cachée sous son manteau. Le Roi entendant du bruit, demanda qui étoit-là. Sa voix effraya tellement l'assassin, que laissant tomber son épée, il vint se jeter à ses pieds, avoua son crime, et implora sa clémence. Le Roi lui pardonna, et avec ce pardon, le convertit. Enfin ce saint Prince ayant eu révélation de sa mort, s'y prépara par une nouvelle ferveur qui acheva de perfectionner sa vertu; et après avoir reçu les derniers Sacremens, il rendit tranquillement son esprit à son Créateur le jour même de l'Assomption, que ce saint Roi avoit rendu la fête la plus solemnelle de la nation Hongroise. Ce fut le 15 d'Août de l'an 1033, à la soixantieme année de

son âge, et la quarante-unieme de son regne. Le deuil dans le Royaume fut universel, et chacun pleuroit moins un Roi qu'un Apôtre et un pere. Il fut enterré avec pompe dans la magnifique Eglise de Notre-Dame d'Albe-Royale, qu'il avoit fait bâtir. Les larmes des pauvres firent un des plus beaux endroits du convoi funebre. Les miracles qu'il avoit faits durant sa vie, et qui continuerent de se faire à son tombeau, et l'héroïsme de ses vertus, obligerent le Saint Siege à lui décerner les honneurs dus aux Saints, et le Pape Innocent XI fixa sa fête au 2 de Septembre.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

CONCEDE, quæsumus, Ecclesiæ tuæ, omnipotens Deus: ut beatum Stephanum Confessorem tuum, quem regnantem in terris propagatorem habuit, propugnatorem habere mereatur gloriosum in cœlis. Per Dominum, etc.

DIEU tout-puissant, nous vous supplions de faire la grace à votre Eglise, d'avoir pour un de ses glorieux défenseurs dans le Ciel, le bienheureux Etienne, votre Confesseur, qui l'a établie et étendue dans tout son Royaume pendant qu'il vivoit sur la terre: Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 31.

BEATUS vir qui inventus est sinè macula, et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris. Quis est hic, et laudabimus eum! Fecit enim mirabilia in vita sua. Qui pro-

HEUREUX celui qui a été trouvé sans tache, et qui n'a point couru après l'or, et n'a point mis son espérance dans l'argent, et dans les trésors. Qui est celui-là, et nous le louerons, parce qu'il a fait

batus est in illo, et perfectus est, erit illi gloria æterna : qui potuit transgredi, et non est transgressus ; facere mala, et non fecit : ideò stabilita sunt bona illius in Domino, et eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia Sanctorum.

des œuvres merveilleuses pendant sa vie ! Celui qui a été ainsi éprouvé, et trouvé parfait, aura une gloire éternelle ; qui a pu violer le commandement de Dieu, et ne l'a pas violé ; qui a pu faire le mal, et ne l'a pas fait ; c'est pourquoi ses biens ont été affermis dans le Seigneur, et toute l'Eglise des Saints publiera ses aumônes.

Saint Jérôme assure qu'il a vu le livre de l'Ecclésiastique d'où cette Epître est tirée, qu'il l'a vu, dis-je, en Hébreu. Les Rabbins le citent assez souvent en cette langue. La raison pourquoi ils ne l'admettent point dans le Canon des Ecritures, dit le Rabbin Salomon, c'est parce qu'il reconnoît la pluralité des personnes en Dieu.

RÉFLEXIONS.

Heureux celui qui a été trouvé sans tache, et qui n'a point couru après l'or. Le texte de la Vulgate porte : Heureux le riche qui a été trouvé sans tache : *Beatus dives.* Il faut que les richesses, les honneurs qui les accompagnent, et l'abondance qui les suit, soient de grands obstacles à l'innocence, et au salut. La pauvreté effraie, pour ainsi dire, la plupart des passions, elles se cachent durant l'obscurité ; du moins l'adversité les rends souples, timides et tranquilles ; mais l'opulence les rend fieres, elle les rend impérieuses ; et en les tirant de la contrainte où l'obscurité les tenoit comme liées, elle les met toutes en liberté. On fait aisément le mal qui plaît et qui flatte, sur-tout quand on le peut faire impunément. On diroit que l'opulence ôte la honte de mal-faire, et que quand on est riche, les richesses parent tout, et dorent, pour ainsi dire, jusqu'au libertinage, jusqu'à l'irréligion et

à l'impiété. Une belle livrée, un magnifique équipage, des appartemens somptueux, une table splendide, excusent tout, jusqu'à une ostentation d'indévotion qui scandalise, qui révolte même, et indigne les moins dévots, pour peu qu'ils ayent encore de religion. A la vérité, rien n'est plus étonnant que la conduite de ces mondains aisés, qui ne laissent point cependant de faire profession d'être Chrétiens. Ce n'est plus la Religion qui regle leur esprit et leur cœur, c'est la qualité, c'est l'emploi, ce sont leurs richesses qui sont la regle de leurs désirs, et de leurs pensées; on peut même ajouter, et de leurs devoirs de religion. A-t-on un nom, une place qui distingue; ce n'est presque jamais en faveur de la piété qu'est la distinction. Une riche succession, un négoce heureux nous tire-t-il de la poussiere; on oublie bientôt sa premiere condition. On peut dire, et il est vrai, que l'amour-propre fait toujours fortune avec la personne. L'orgueil, la délicatesse, la mollesse et le plaisir se séparent rarement de la prospérité. On diroit que l'indévotion et l'oisiveté sont aujourd'hui des preuves de noblesse, du moins sont-elles les effets ordinaires de l'opulence, sur-tout parmi les femmes du monde; elles croiroient la plupart faire preuve de roture, si elles veilloient à leur famille, à leur ménage. Ont-elles du bien: outre le luxe et les parures qui absorbent tout leur temps, jusqu'à leur loisir, elles croiroient s'avilir, si elles s'appliquoient aux devoirs de leur état. De quelle sorte de gens sont composées ces académies de jeux, ces assemblées d'oisiveté, ces parties de plaisirs, ces cercles d'où l'esprit du monde bannit tout ce qui n'est pas de son goût, et où tout ce qui concourt à éteindre tout sentiment de piété et de religion se rassemble? On rougit d'y paroître chrétien; tout comme les Fidelles lâches et timides n'osoient pas autrefois

paroître chretiens parmi les infidelles. On commence même à abolir la plupart des pratiques chretiennes les plus anciennes, les plus ordinaires aux vrais Fidelles. Ce n'est plus l'usage aujourd'hui chez les gens de qualité, chez les gens riches de bénir la table; on laisse ces devoirs de piété aux Religieux, au petit peuple : l'abus est criant, il est vrai; mais est-il moins autorisé par le grand nombre? et l'on s'étonne après cela que l'innocence se trouve si peu avec l'abondance et les richesses! ces riches cependant, ces mondains deviennent Chrétiens à la derniere maladie, lorsque les approches de la mort les effraient, lorsqu'ils ne sont plus en état d'être aussi libertins, aussi dissolus, aussi impies que quand ils n'étoient point malades : et ces repentirs sont surnaturels? et ces conversions sont sinceres? et ces pénitences forcées mettent en Paradis des gens qui ne crient miséricorde que dans le danger?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc.
Chap. 19.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Homo quidam nobilis abiit in regionem longinquam accipere sibi regnum, et reverti. Vocatis autem decem servis suis, dedit eis decem mnas, et ait ad illos : Negotiamini dum venio. Cives autem ejus oderunt illum : et miserunt legationem post illum dicentes: Nolumus hunc regnare super nos. Et factum est ut rediret accepto regno : et

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples cette parabole : Un Seigneur allant dans un pays éloigné pour prendre possession d'un Royaume et s'en revenir après, appela dix de ses serviteurs, leur partagea dix marcs d'argent, et leur dit : Faites-les valoir jusqu'à ce que je revienne. Or, les gens de son pays le haïssoient, et ils envoyerent des députés après lui, pour dire : Nous ne voulons point de cet homme-là pour notre Roi. Cependant après s'être

jussit vocari servos, quibus dedit pecuniam, ut sciret quantum quisque negociatus esset. Venit autem primus dicens : Domine, mna tua decem mnas acquisivit. Et ait illi : Euge bone serve ; quia in modico fuisti fidelis, eris potestatem habens super decem civitates. Et alter venit dicens : Domine, mna tua fecit quinque mnas. Et huic ait : Et tu esto super quinque civitates. Et alter venit dicens : Domine, ecce mna tua, quam habui repositam in sudario : timui enim te, quia homo austerus es, tollis quod non posuisti, et metis quod non seminasti. Dicit ei : De ore tuo te judico, serve nequam. Sciebas quòd ego homo austerus sum, tollens quod non posui, et metens quod non seminavi : et quare non dedisti pecuniam meam ad mensam, ut ego veniens, cum usuris utique exegissem illam ! Et astantibus dixit : Auferte ab illo mnam, et date illi qui decem mnas habet. Et dixerunt ei : Domine, habet decem mnas. Dico autem vobis, quia omni habenti dabitur, et abundabit : ab eo autem qui non habet, et quod habet auferetur ab eo.

mis en possession du Royaume, il revint, et fit appeler les serviteurs auxquels il avoit donné son argent, pour savoir combien chacun l'avoit fait valoir. Le premier qui vint, dit : Seigneur, votre marc en a produit dix autres. Il lui répondit : Voilà qui va bien, bon serviteur, parce que vous avez été fidelle en peu de chose, vous aurez intendance sur dix villes. Le second vint, et dit : Seigneur, votre marc en a produit cinq autres. Pour vous, lui répondit-il, que cinq villes vous soient soumises. Il en vint un autre, qui dit : Seigneur, voilà votre argent que j'ai gardé dans un mouchoir ; car je vous craignois, parce que vous êtes un homme rigide ; vous retirez ce que vous n'avez pas avancé, et vous moissonnez ce que vous n'avez pas semé. Méchant serviteur, lui dit-il, je vous juge sur vos propres paroles. Vous saviez que je suis un homme rigide, qui retire ce que je n'ai point avancé, et qui moissonne ce que je n'ai point semé ; et d'où vient que vous n'avez pas mis mon argent à la banque, en sorte qu'à mon retour je pusse le retirer avec intérêts ? Et il dit à ceux qui étoient présens : Otez-lui le marc qu'il a, et donnez-le à celui qui a dix marcs. Ils lui dirent : Seigneur, il en a dix. Et moi je vous dis qu'à tout homme qui a, on lui donnera, et il sera dans l'abondance ; mais à celui qui n'a pas, on lui ôtera même ce qu'il a.

MÉDITATION.

Qu'il y a moins de peine à se sauver qu'à se perdre.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est point d'erreur en fait de morale plus commune et plus universellement répandue que la fausse idée qu'on a de la vertu et du péché. On regarde celle-là comme un fruit tout hérissé d'épines ; on se représente celui-ci comme une fleur toujours épanouie, d'un feu brillant, d'une odeur exquise, qu'il ne coûte rien de cueillir; tandis qu'on ne peut recueillir les fruits de la vertu sans se piquer, et qu'avec beaucoup de sueur. Comme ces préjugés ne consultent que les sens, ils ne disent rien qui ne prenne; la vertu ne se présente jamais que sous un air humble, modeste et mortifié. On ne parle dans l'école de la vertu que des violences qu'il faut se faire, que des passions qu'il faut vaincre, que des croix qu'il faut continuellement porter. Ces leçons ne plaisent pas à un jeune cœur, ni à l'amour-propre ; ce n'est pas merveille si la vie chrétienne, la vie sainte rebute, en révoltant tous les sens; au lieu que la vie tiede, imparfaite, licencieuse, n'a rien qui ne flatte les sens, rien qui ne plaise aux passions, rien qui ne soit du goût de l'amour-propre. A ne juger de la vie chrétienne, et de la vie licencieuse que par ces dehors, rien n'est plus vrai; ces sentimens, ces préjugés sont tous conformes à l'expérience. Mais à en juger par la foi, et même par la raison, rien n'est plus faux que cette idée. Consultons ce que le Saint-Esprit nous en dit dans l'Ecriture, écoutons ce que Jesus-Christ nous

enseigne lui-même, nous sentirons la fausseté de ces préjugés qui sont devenus si communs. Voici ce que le Saint-Esprit fait dire aux impies, à ces gens de plaisirs, à ces esclaves de leurs passions : *Erravimus in viâ veritatis.* Nous nous sommes égarés de la voie de la vérité ; nous le voyons à présent que le prestige est levé, à présent que l'illusion s'est évanouie, à présent que nous raisonnons sans préjugés. Nous nous sommes égarés de la voie de Dieu, de la voie du salut. Nous nous sommes livrés à nos désirs ; nous avons satisfait nos sens, nous nous sommes laissés entraîner au torrent de nos passions ; nous avons suivi l'esprit du monde ; nous nous sommes damnés. Mais ça été sans doute pour n'avoir pas voulu se faire aucune violence, et pour avoir voulu suivre une voie large, un chemin uni et aisé. Ecoutons leur triste aveu sur cet article : *Lassati sumus in viâ iniquitatis et perditionis.* Hélas ! bien-loin de prendre le chemin le plus facile et le plus plein, nous avons pris le plus raboteux, le plus difficile. Les avenues en étoient riantes et fleuries ; mais à peine y avons-nous été engagés, que nous nous sommes senti piqués de toutes parts par les épines : *Ambulavimus vias difficiles.* Nous y avons eu plus à souffrir dans un mois, que les plus gens de bien n'ont eu à souffrir durant toute leur vie. Nul Religieux, nul Pénitent, nul Anachorete n'a mené une vie plus austere. Quels chagrins dans le cœur, quelles inquiétudes dans l'esprit, quels dépits, quelles violences, quelles contraintes, quelles sujétions dans le monde, dans cette compagnie de libertins, de gens fourbes, emportés, vindicatifs ! *Lassati sumus ;* nous nous sommes lassés, épuisés, tués pour nous perdre ! *Talia dixerunt in inferno hi qui peccaverunt.* Voilà ce que les pécheurs disent dans les enfers ; c'est bien temps de connoître ses égaremens et sa folie !

SECOND POINT.

Considérez que le Fils de Dieu ne s'explique pas moins clairement sur cette morale. Je veux vous apprendre, dit-il, une vérité que le monde ne sauroit comprendre : C'est que mon joug est doux, et mon fardeau léger. Laissez dire à ceux qui ignorent les vérités expérimentales de ma doctrine. On exagere fort dans le monde les difficultés imaginaires qu'on se forge à plaisir dans mon service; les ames lâches, les cœurs libertins et corrompus sont persuadés, et tâchent de persuader aux autres que rien n'est plus triste, que rien n'est plus dur que de me servir, qu'il en coûte horriblement de faire son salut; et moi, dit Jesus-Christ, je dis le contraire ; je dis qu'il n'est point de douceur pareille à celle qu'on goûte à mon service, je dis que les pécheurs souffrent plus en se perdant, que mes plus fervens serviteurs dans les exercices même les plus rigoureux de la pénitence. La douceur du service se ressent de la douceur du maître qu'on sert. *Discite à me quia mitis sum.* Il est certain que les passions sont les tyrans du cœur de l'homme; ce n'est cependant que de ces tyrans que le pécheur doit attendre tous ses plaisirs, et toute sa félicité. Que cette seule réflexion prouve bien la vérité qu'on médite ! Désabusons-nous, les passions les plus flatteuses, les plus heureuses même selon l'esprit du monde, ne cessent pas d'être des passions, et par conséquent d'être des sources fécondes et intarissables d'inquiétudes, de jalousies, de craintes, de haines, de vengeances, de troubles, de frayeurs, de pleurs et de chagrins. On dissimule, il est vrai, mais le cœur en est-il moins serré, déchiré, affligé ? On sert le monde; et c'est à son service qu'on se perd : mais quel service plus dur que celui du monde !

Un courtisan se fait plus de violence, a plus de déboires et plus de chagrins dans un jour à la Cour, qu'un vrai serviteur de Dieu n'en a dans toute sa vie. Quelle contrainte, quelle gêne, quels cruels déplaisirs au milieu même des divertissemens! Les jours de fêtes ne sont pas les plus tranquilles ni les plus sereins. Femmes du monde, gens d'affaires, gens de plaisirs, ne vous nommeroit-on pas avec plus de raison gens de déplaisirs, gens esclaves, gens malheureux, gens à plaindre? Et malgré toute votre fierté et votre dissimulation étudiée, pouvez-vous ne pas porter envie à ces ames saintes, ces ames tranquilles et bienheureuses, qui ont, dès cette vie, un avant-goût des joies célestes! Non, vous n'attendez pas à être au lit de la mort, pour envier le sort des gens de bien. Il y a des croix dans tous les états de la vie, des adversités, des afflictions; mais les pécheurs en sont-ils exempts dans le leur? Ils en sentent toute l'amertume; au lieu que les vrais serviteurs de Dieu ont le secret de les rendre non-seulement méritoires, mais douces, agréables; et leur espérance bien fondée d'être récompensés au centuple, ne suffiroit-elle pas pour adoucir tout ce que les événemens les plus fâcheux ont de plus amer? Avouons qu'il y a plus de contrainte et de violence à se faire, plus de peines à souffrir, plus de chagrins à dévorer pour se perdre, qu'il n'y en a à se sauver.

Faites, Seigneur, que toutes ces réflexions si vraies, si convaincantes, si justes, me désabusent de tous ces faux plaisirs, et fassent évanouir toutes mes craintes. Que j'ai de honte et de regrets d'avoir été si long-temps dans l'erreur.

Aspirations dévotes durant le jour.

Beati immaculati in via, qui ambulant in lege Domini. Psal. 118.

Heureux ceux qui sont toujours dans l'innocence, et qui marchent fidellement dans la Loi du Seigneur.

Dicis : Quòd dives sum : et nescis quia tu es miser. Apoc. 3.

Pécheur, vous dites que vous êtes heureux, et vous ne savez pas que vous êtes misérable.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° CONVAINCU d'une vérité si essentielle, agissez désormais selon l'esprit de cette importante vérité. Soyez bien persuadé qu'il y a plus de peine à se perdre, qu'à se sauver; et n'oubliez rien pour en persuader les autres, sur-tout par votre conduite. Gardez-vous bien de vous laisser jamais effrayer par ces termes de recueillement, de mortification, de croix, de pénitences, de retraite. Il n'y a que les ames foibles, lâches, timides; il n'y a que les génies bornés et peu chrétiens qui soient effarouchés par l'écorce, sans avoir goûté le fruit. Pratiquez la vertu, menez une vie véritablement chrétienne; il faudra un peu de courage et de fermeté au commencement pour vaincre les préjugés. Ne vous étonnez point des alarmes des sens; n'écoutez point les vaines frayeurs de l'amour-propre. Les passions se révoltent d'abord, mais on les dompte plus aisément qu'on ne pense. Soyez sûr que la grace vient à bout de tout.

2.° Entreprenez la vertu avec un grand courage. Le démon n'est insolent que quand il trouve des ames lâches. Il ne faut qu'une résolution ferme, qu'une détermination hardie pour le désarmer. Si vous paroissez timide dès le commencement; si ce fier ennemi du salut s'apperçoit que vous avez la moindre défiance, il vous fera la guerre à toute outrance. Plein de confiance en la bonté du Maître que vous servez,

et en la puissance de la grace, affrontez vous-même tous ses retranchemens. A l'égard d'une ame généreuse et chrétienne, rien n'est plus lâche que le démon.

TROISIEME JOUR.

SAINTE SÉRAPIE, VIERGE, ET STE. SABINE, VEUVE, MARTYRES.

SAINTE SÉRAPIE étoit une fille d'Antioche en Syrie, née de parens Chrétiens, qui durant le premier feu de la persécution, passerent en Italie avec leur jeune fille, qu'ils eurent grand soin d'élever dans les plus saintes maximes de la Religion, en lui inspirant dès le berceau, de l'horreur pour le monde. Ses parens étant morts, la jeune orpheline fut recherchée pour sa rare beauté, pour son esprit, et pour ses belles qualités, par les plus considérables de Rome. Sérapie, qui avoit résolu de n'avoir jamais d'autre époux que Jesus-Christ, eut le courage et le bonheur d'éviter tous les pieges qu'on lui tendoit, et aima mieux être servante d'une jeune veuve, que Dame Romaine.

Cette veuve étoit l'illustre Sabine, fille d'un Gentilhomme nommé Hérode, de la Province d'Ombrie, qui avoit paru avec beaucoup de distinction dans Rome sous l'Empereur Vespasien, et elle étoit veuve d'un Officier appelé Valentin, qui s'étoit fort distingué à l'armée. Elle étoit païenne, et comme elle avoit de grands biens, elle brilloit à Rome. Sérapie n'eut pas demeuré deux mois avec Sabine, qu'elle gagna son cœur; et au lieu de servante, devint sa chere amie. Sérapie qui avoit infiniment d'esprit, et encore plus de piété, sut si bien profiter de la tendre

amitié de Sabine, que par ses entretiens et par ses exemples elle lui dessilla les yeux en fait de Religion, lui fit voir le ridicule et l'impiété des superstitions païennes, d'une maniere si sensible, qu'elle la convertit à la foi de Jesus-Christ; et lui ayant fait recevoir le Baptême, elle eut la consolation de la voir une des plus ferventes Dames Chrétiennes. La voyant dans cette haute piété, elle lui conseilla de se retirer dans une de ses terres en Ombrie, appelée Vendine. Quelques filles Chrétiennes les suivirent dans leur retraite; il s'y forma une petite société, et la maison de Sabine devint un Monastere religieux. Sérapie s'y distinguoit par sa ferveur et par sa piété, servant de modele à toutes ses compagnes. Elles servoient Dieu paisiblement toutes ensemble dans leur retraite, avec beaucoup de douceur et de tranquillité, lorsque vers l'an 125, il s'éleva une nouvelle persécution contre l'Eglise. Le Gouverneur d'Ombrie, nommé Berylle, sachant que tout étoit Chrétien chez Sabine, lui envoya un ordre pour se faire amener toutes les filles qui étoient retirées dans sa maison. Sabine s'en excusa, et n'en voulut laisser sortir aucune. Sérapie prévoyant le mauvais effet que feroit ce refus, animée d'une vive confiance en Jesus-Christ, pria Sabine de lui permettre d'aller elle seule parler au Juge, espérant que son divin Epoux ne l'abandonneroit pas, et qu'elle pourroit, avec le secours du Ciel, conjurer cet orage. Sabine qui connoissoit le danger où elle seroit exposée, et qui l'aimoit comme une personne à qui elle étoit redevable, aprés Dieu, de son salut, n'oublia rien pour l'en détourner; mais voyant qu'elle la pressoit vivement, elle ne douta point que ce ne fût une inspiration de Dieu, elle voulut l'accompagner chez le Gouverneur, et s'y fit porter en litiere.

Berylle qui connoissoit la qualité et le mérite

de Sabine, la reçut avec honneur, et se contenta de lui dire, qu'il étoit surpris qu'une personne de son rang s'avilît jusqu'à vouloir suivre les extravagances des Chrétiens, à la persuasion d'une misérable sorciere. C'étoit le nom que les païens donnoient à Sérapie, depuis qu'on avoit su que c'étoit elle qui avoit converti à la foi de Jesus-Christ sainte Sabine, ce qu'on attribuoit à des sortileges et à des enchantemens. Sabine lui répondit que les Chrétiens ignoroient tout ce qu'on appelle sortilege, et que ce qu'il appeloit les enchantemens de Sérapie, étoient les purs effets de la grace du Dieu des Chrétiens, qui seul a le cœur des hommes entre les mains; et qu'elle souhaiteroit bien qu'il fût lui-même assez heureux pour éprouver la vertu de cette sorte de charmes. Berylle ne répliqua point; Sabine prenant congé, se retira chez elle avec Sérapie.

On crut que Berylle ayant vu avec quelle générosité Sabine avoit fait cette confession, il la laisseroit vivre en paix avec ses filles. Mais trois jours après il envoya prendre Sérapie par des Archers, qui la menerent au Prétoire pour y être interrogée juridiquement et selon les formes. Sabine effrayée de cet enlévement, la suivit à pied, et entrant chez le Juge, employa les prieres, les offres et les larmes pour l'empêcher de maltraiter une personne qui lui étoit si chere, et à qui on ne pouvoit rien reprocher; n'ayant pu rien obtenir, elle revint dans sa maison fondant en larmes. Cependant Berylle faisant approcher Sérapie, lui demanda d'abord si elle ne voudroit pas sacrifier aux Dieux que les Empereurs adoroient. Sérapie, sans paroître effrayée, répond: Qu'étant Chrétienne, elle ne reconnoissoit, ne craignoit et n'adoroit que le Dieu tout-puissant, Créateur de toutes choses, et qu'elle s'étonnoit qu'on lui proposât d'adorer de fausses divinités, qu'elle ne regardoit que comme des démons. Que

je vous voie du moins sacrifier à votre Christ, lui dit le Juge. Rien n'est plus aisé, répond Sérapie, car je lui offre sans cesse des sacrifices, en l'adorant et le priant nuit et jour. Quelle sorte de sacrifice, répart Berylle, offrez-vous à ce Christ, et où est son temple ? Le sacrifice que je lui offre, dit la Sainte, et qui lui est le plus agréable, c'est de me conserver pure par une vie chaste, et de porter les autres par mes paroles et mes exemples à faire profession de la même pureté. Est-ce donc là ce que vous appelez le temple de votre Dieu, répart le Juge, et sont-ce là ses sacrifices ? Et que pourriez-vous trouver de plus digne du vrai Dieu, répart la Sainte, que de l'honorer et le servir par l'innocence des mœurs et la sainteté de la vie ? Vous êtes donc vous-même le temple de votre Dieu, dit le Juge ? Oui, répart la Sainte, si par sa grace je vis dans l'innocence et dans la pureté. Je trouverai bien le moyen, répart Berylle, que vous ne soyez plus ce temple. Mon Dieu à qui dès mon enfance je suis dévouée, répond Sérapie, saura bien empêcher que ce temple ne soit souillé. Sur cela le Juge ordonne à deux infames jeunes Egyptiens, de forcer la Vierge dans son cachot. Mais elle pria Dieu avec tant de ferveur, de ne pas permettre que son épouse fût violée, qu'un Ange éclatant d'une lumiere éblouissante, parut à la porte du cachot, et il effraya si fort ces deux libertins, qu'ils tomberent à demi-morts sur la place. Le Concierge ayant eu ordre du Préfet, le lendemain matin, de ramener Sérapie devant son Tribunal, vint lui dire qu'il avoit trouvé les deux Egyptiens sans parole, sans presque aucun sentiment, étendus demi-morts sur la place. Cet événement le surprit. Il demande à la Sainte par quels charmes elle avoit pu réduire ces deux jeunes hommes dans cet état. Je ne me sers point d'autres charmes, répond-elle, que de la toute-

puissance de mon Dieu, qui n'a pas permis que sa servante fût insultée. La priere et la confiance en notre Dieu sont notre ressource; voilà tous les charmes des Chrétiens.

Cessons donc tous ces artificieux discours, dit Berylle, d'un ton colere et emporté; ou sacrifie sur l'heure même à Jupiter, ou attends-toi à perdre la vie. La menace que vous me faites, dit Sérapie, met le comble à mon bonheur et à ma joie. Vous me demandiez quel sacrifice j'offrirois à mon Dieu, je vous réponds maintenant que ce sera celui de ma vie; trop heureuse si je puis donner mon sang pour la gloire d'un Dieu de qui j'ai reçu la vie, et de qui j'attends la bienheureuse éternité. Le Préfet irrité par une réponse si chrétienne, la fit battre cruellement à coups de bâton, et la trouvant invincible, il prononça contre elle la sentence de mort, et la condamna à être décapitée. L'exécution de cet arrêt fut la consommation du martyre de sainte Sérapie. Ce fut vers le milieu du second siecle que cette héroïne Chrétienne ajouta la couronne du martyre à celle de la virginité. Sainte Sabine qui avoit été informée de tout ce qui s'étoit passé, eut soin de retirer son corps, et de lui faire de magnifiques funérailles. Aussi en fut-elle bientôt avantageusement récompensée; car s'étant retirée dans sa maison après le martyre de sa chere amie sainte Sérapie, elle ne s'occupoit plus que du bonheur des Saints, et passoit les jours et les nuits en prieres. Le désir de donner son sang et sa vie pour Jesus-Christ, devenoit tous les jours plus ardent, et elle ne doutoit point que sa chere Sérapie ne lui en obtînt la grace. Elle ne l'attendit pas long-temps. Berylle respecta toujours sa qualité, son nom et sa vertu, et il n'osa jamais inquiéter sainte Sabine. Il la laissoit en toute liberté dans sa maison, et lui laissoit faire toutes ses bonnes œuvres. Mais le temps

de son gouvernement et de sa Préfecture étant fini, il eut un successeur qui n'eut pas les mêmes égards pour notre Sainte. Elpide, homme fier et cruel, qui n'avoit du respect pour personne, n'eut pas plutôt appris la profession ouverte que sainte Sabine faisoit d'être Chrétienne, qu'il la fit arrêter, et l'ayant fait comparoître devant lui, la traita avec autant de hauteur que s'il eût ignoré sa qualité et l'éclat de sa naissance. Il l'envoya ensuite en prison, et la fit ferrer comme une vile criminelle. Jamais Princesse ne monta sur le trône avec plus de joie, que Sabine en ressentit entrant dans son cachot. Est-il possible, s'ecrioit-elle dans ces transports de consolations spirituelles que Dieu répandoit dans son ame! est-il possible que j'aye part à la même couronne que Sérapie! Quel honneur, quel bonheur pour moi de donner ma vie pour Jesus-Christ! C'est aux prieres de ma chere Sérapie, ajoutoit-elle, que je dois cette grace. Le lendemain, Elpide qui s'attendoit que la prison auroit ébranlé la foi de Sabine, la fit venir comme une criminelle devant son Tribunal; et d'un air méprisant, et d'un ton élevé: Comment avez-vous osé vous avilir jusqu'à prendre parti parmi les Chrétiens, qui font gloire d'être gueux, et qui méprisent, par un pitoyable ensorcellement, les richesses et les honneurs autant que la vie? Il faut avoir l'ame bien basse pour prendre un si vil parti. Permettez-moi de vous dire, Seigneur, répond Sabine, que vous avez une fausse idée de la religion Chrétienne, et que vous n'en connoissez ni la noblesse, ni l'excellence, ni le prix. Ce n'est pas bassesse de mépriser les richesses et les honneurs de la terre, pour mériter ceux du Ciel; on gagne trop dans cet échange pour n'être pas une preuve de sagesse; et s'il y a une grandeur d'ame, c'est dans ce mépris des biens de la terre qu'elle paroît. Bien loin de dégénérer de la noblesse de ma nais-

sance en étant Chrétienne, je lui procure un éclat qui ne ternit point. Si quelque chose doit faire rougir une personne de qualité, une personne même tant soit peu raisonnable, ajouta-t-elle, c'est de s'humilier devant de viles idoles, qui n'ont de prix et de valeur que celle de la matiere dont on les fait, et que la main de l'ouvrier leur donne; quelle honte d'offrir des sacrifices à des démons!

Elpide, qui jusqu'alors paroissoit interdit, entendant parler Sabine avec une modestie et une majesté qui charmoit tous les assistans, sembla se réveiller, et ne se servant plus de termes injurieux comme il avoit fait, lui dit: Croyez-moi, Madame, quittez tous ces préjugés imposans, retournez dans la Religion de vos Peres. Les Empereurs adorent nos dieux, il faut que vous les adoriez vous-même, et je vous prie, ne vous opiniâtrez point dans vos extravagantes chimeres, vous m'obligeriez de vous traiter avec la derniere rigueur. Vous êtes le maître, Seigneur, et vous pouvez m'ôter la vie, mais vous ne me ferez jamais changer de Religion. Appelez chimeres et extravagances vos infames superstitions païennes, et non pas les vérités chrétiennes. Je suis Chrétienne, et je n'adore que le vrai Dieu, qui est le celui des Chrétiens. Elpide se voyant poussé à bout par la constante magnanimité de la Sainte, prononça l'arrêt, par lequel il confisquoit tous ses biens, et la condamna à perdre la tête. Entendant cet arrêt, Sabine ne put pas contenir sa joie; et levant les yeux au Ciel: Je vous remercie, Seigneur, s'écria-t-elle, de la grace que vous me faites; je remets mon ame entre vos mains. A peine eut-elle achevé ces paroles, que le bourreau lui coupa la tête; et par une rencontre que la providence avoit ménagée, son glorieux martyre arriva le même jour que celui de sainte Sérapie, un an après. Ce fut le 29 d'Août; mais

parce que ce jour-là est destiné pour la mémoire du martyre de saint Jean-Baptiste, l'Eglise a fixé la fête de ces deux Saintes au troisieme de Septembre, qui est le jour auquel leurs corps furent levés et transportés à Rome, vers l'an 430, dans l'Eglise qui fut alors bâtie sur le Mont-Aventin, sous le nom de sainte Sabine.

La Messe à l'honneur de ces deux Saintes, est celle qu'on dit d'ordinaire à l'honneur de plusieurs saintes Martyres.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DA nobis, quæsumus Domine Deus noster, sanctarum Martyrum tuarum Serapiæ et Sabinæ palmas incessabili devotione venerari: ut quas dignâ mente non possumus celebrare, humilibus saltem frequentemus obsequiis. Per Dominum, etc.

SEIGNEUR notre Dieu, faites-nous la grace d'honorer, par une continuelle dévotion, les victoires de vos saintes Martyres Sérapie et Sabine; afin que si nous ne pouvons pas leur rendre de dignes honneurs, nous leurs rendions au moins nos humbles devoirs. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epitre de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 10 et 11.

FRATRES, qui gloriatur, in Domino glorietur. Non enim qui seipsum commendat, ille probatus est: sed quem Deus commendat. Utinam sustineretis modicum quid insipientiæ meæ, sed et supportate me: Æmulor enim vos Dei æmulatione. Despondi enim vos uni viro, Virginem castam exibere Christo.

MES Freres, que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur; car ce n'est pas celui qui se fait valoir, qui mérite d'être approuvé, mais c'est celui que Dieu fait valoir. Je souhaiterois que vous supportassiez un peu ma folie: et en effet supportez-moi; car je suis jaloux de vous, comme Dieu l'est: aussi vous ai-je engagés à un seul Epoux, qui est Jesus-Christ, pour vous remettre entre ses mains comme une Vierge sans tache.

Saint Paul n'avoit pas le plus à souffrir de la part des Païens ; les faux freres exercerent bien plus sa patience : c'étoient ces faux Apôtres qui, en le rabaissant, en le décriant, et en parlant de lui avec mépris, tâchoient d'empêcher le fruit de sa prédication. C'est ce qui l'obligea d'écrire aux Corinthiens cette seconde Lettre.

RÉFLEXIONS.

Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur. Ou les choses dont on se fait honneur, dont on se glorifie, ne sauroient se rapporter à Dieu, et alors la gloire que l'on en tire est bien vaine : ou ce sont des avantages dont nous ne sommes revêtus que pour en user selon ses vues, et alors l'homme est bien injuste de se les approprier à lui-même. En effet quel mérite donne à la personne un train magnifique, une riche parure, un habit somptueux, une naissance illustre, des terres nobles, un grand nom ? Si la personne qui se montre avec ce grand étalage de vanité n'a nulle vertu, nul mérite, en reçoit-elle beaucoup de ces étoffes précieuses, de ces carrosses magnifiques et de ces beaux chevaux ? Un nom illustre donne-t-il de l'esprit à qui n'en a point ? et dans cette haute place d'honneur, sous cette hermine de Magistrat, dans ces éclatans emplois qui attirent les respects de tant de flatteurs et de cliens, l'indévotion perd-elle ce qu'elle a de méprisable et de pernicieux ? et les mœurs corrompues deviennent-elles saines ? Les dons estimables de Dieu, sont respectables par-tout où ils se rencontrent ; mais si ceux qui en sont favorisés en tirent de la vanité, les dons ne perdent pas pour cela leur prix, et leur juste valeur : mais ceux qui s'en approprient la gloire commettent une espece de larcin qui les rend criminels. *Ce n'est pas celui qui se fait valoir qui mérite d'être approuvé.* La vanité de se louer,

ne fût-elle qu'une foiblesse, qu'en pensent les hommes ? Cela seul ne ravit-il pas aux actions les plus louables ce qu'elles auroient de mérite ; ou du moins ne le ternit-il pas ? On se décrie quand on se loue. Rien ne prouve mieux un mérite superficiel, une vertu imaginaire, un petit génie que cet encens qu'on se donne ; ceux qui sont présens n'en peuvent supporter l'odeur, il n'y a que celui qui s'en parfume qui en soit entêté. Pourquoi relever les talens que Dieu nous a donnés : c'est un acteur qui s'en fait accroire, parce qu'on lui a prêté un habit éclatant, ou des bijoux d'un grand prix dont il se pare. Hélas ! il ne faut qu'un accident d'apoplexie, qu'une maladie de quelques jours, qu'un accident, qu'une chûte, pour éteindre le plus bel esprit, pour faner dans un jour ces fleurs éclatantes, et pour faire disparoître pour toujours les plus riches talens. Pourquoi relever le peu de bien dont nous sommes capables ? Pourquoi le mettre dans un jour où nous croyons qu'il peut nous attirer l'approbation des hommes ? Dieu, pour qui nous devons uniquement travailler, le voit assez, sans que nous prenions tant de soin de l'exposer aux yeux des hommes. Cet empressement à vouloir en être vus, prouve que ce n'est que pour les hommes que nous travaillons. Si Dieu nous veut dans des postes où leur estime nous soit nécessaire, il saura bien leur montrer sans nous, que nous sommes dignes de les occuper. Toute vanité a quelque chose de puérile ; celle qui nous porte à nous louer sans cesse nous-mêmes, tient de l'imbécillité.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 13.

In illo tempore, dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Simile est regnum Cœlorum thesauro abscondito in agro : quem qui invenit homo, abscondit, et præ gaudio illius vadit, et vendit universa quæ habet, et emit agrum illum. Iterùm, simile est Regnum Cœlorum homini negotiatori, quærenti bonas margaritas. Inventâ autem unâ pretiosâ margaritâ, abiit, et vendidit omnia quæ habuit, et emit eam. Iterùm simile est Regnum Cœlorum sagenæ missæ in mare et ex omni genere piscium congreganti. Quam, cùm impleta esset, ducentes, et secùs littus sedentes, elegerunt bonos in vasa, malos autem foràs miserunt. Sic erit in consummatione sæculi. Exibunt Angeli, et separabunt malos de medio justorum, et mittent eos in caminum ignis : Ibi erit fletus, et stridor dentium. Intellexistis hæc omnia ! Dicunt ei : Etiam. Ait illis : Ideo omnis scriba doctus in Regno Cœlorum, similis est homini patrifamilias, qui profert de thesauro suo nova et vetera.

En ce temps-là : Jesus dit cette parabole à ses Disciples : Le Royaume des Cieux est semblable à un trésor enterré dans un champ. L'homme qui l'a trouvé le cache ; et de la joie qu'il en a, il va vendre tout ce qu'il possede, et achete ce champ. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un Négociant qui cherchoit des perles fines. Ayant trouvé une perle de grand prix, il alla vendre tout ce qu'il avoit, et il l'acheta. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un filet, qui étant jeté dans la mer, ramasse de toutes sortes de poissons ; quand il est plein, les gens le tirent, et s'asséyant sur le rivage, ils mettent les bons à part dans des vaisseaux, et jettent dehors les méchans. Il en sera de même à la consommation des siecles. Les Anges viendront ; ils sépareront les méchans d'avec les Justes, et ils les jetteront dans la fournaise ardente. C'est-là que l'on pleurera, et que l'on grincera les dents. Avez-vous compris toutes ces choses ! Oui, lui dirent-ils. C'est pour cela que tout Docteur qui est savant dans le Royaume des Cieux, est semblable à un pere de famille qui tire de son magasin ce qu'il y a de nouveau et de vieux.

MÉDITATION.

De l'esprit du monde.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que Jesus-Christ n'a point de plus uel ennemi, pour ainsi dire, que l'esprit du onde. On peut dire que ce tyran fier de ses con-ıêtes et du nombre de ses partisans a pris la place :s plus puissans ennemis du Christianisme. La :rsécution qu'il fait aujourd'hui à l'Eglise est plus :rnicieuse, ce semble, que celle des Diocléens. C'est cet esprit séducteur qui, pour se :nger des anathemes que le Fils de Dieu a lan-:s contre lui, met tout en œuvre pour décrier la octrine de Jesus-Christ, et ses maximes. C'est :t esprit réprouvé qui persécute par-tout les gens e bien, qui tourne en raillerie les plus augustes lysteres de la Religion, qui méprise les plus :rribles vérités, et qui emploie tous ses artifices our éteindre l'esprit de Jesus-Christ au milieu ıême du Christianisme. C'est cet esprit qui donne u dégoût de toutes les pratiques de piété, et qui 'availle, hélas! avec tant de succès à établir sur :s ruines de la Religion les maximes qui regnent ujourd'hui dans le monde. C'est lui qui a presque anni cet esprit de modestie, de retenue et de simlicité; qui a fait disparoître la droiture et la onne foi; qui a réduit à rien parmi les Grands et :s personnes de qualité les devoirs de Religion: nfin c'est cet esprit du monde qui se communiuant et se répandant, a défiguré toute la face de a terre, que l'Esprit de Dieu avoit si saintement t si heureusement renouvellée. Tout l'univers est ujourd'hui rempli de l'esprit du monde; et l'on

peut dire que l'esprit du monde est comme l'esprit dominant qui conduit tout. En effet, n'est-ce pas l'esprit du monde que l'on consulte dans les affaires, qui regne dans les conversations, qui fait les liaisons et les sociétés, qui regle les usages et les coutumes ? On juge selon l'esprit du monde, on parle selon l'esprit du monde, on agit et on se gouverne selon l'esprit du monde. On voudroit même, pour ainsi dire, servir Dieu selon l'esprit du monde, et accommoder sa Religion à l'esprit du monde ; et parce que cet esprit du monde est un esprit de mensonge, un esprit d'erreur, un esprit d'imposture, de relâchement et d'hypocrisie, de-là vient qu'il n'y a rien dans le monde que de faux et d'apparent. Faux plaisirs, faux honneurs, fausses joies, fausses amitiés, fausses prospérités, fausses promesses, fausses louanges : voilà pour les biens extérieurs. Fausses vertus, fausse prudence, fausse modération, fausse probité, fausse dévotion, fausse humilité, faux zele, fausses charités, fausses conversions, fausse pénitence : de là vient que les hommes du monde pleins de cet esprit, semblent n'avoir point d'autre étude que d'en imposer aux autres, et de se tromper eux-mêmes. Le monde est une scene, dit l'Apôtre, où tout se passe en figure. Bon Dieu ! quand est-ce que les Chrétiens ouvriront les yeux pour voir la malignité d'un esprit qui damne tant de gens !

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'est rien de plus à craindre dans toutes sortes d'états, que cet esprit de libertinage et d'irréligion. C'est ce pernicieux esprit qui, à mesure qu'il s'empare du monde, y fait éclipser les plus vives lumieres, non-seulement du Christianisme et de la Religion, mais de la droite raison même. Cependant c'est cet esprit du monde qui s'insinue, et qui s'introduit par-tout.

Ce

Ce n'est pas seulement dans les Palais des Grands que cet esprit du monde exerce un souverain empire, c'est dans les conditions particulieres, c'est parmi le peuple, c'est jusques dans les plus saints états, jusques dans l'Eglise, jusqu'au pied du sanctuaire. Je vois, dit saint Bernard, et je le vois avec douleur, que tout l'empressement et tout le zele de bien des Ministres de l'Eglise consiste à faire valoir leurs droits, à s'enfler de leur dignité, à jouir de leurs revenus, et en abuser. Est-ce l'esprit de Dieu, qui inspire ce zele ambitieux et intéressé, cette magnificence orgueilleuse, cette licence, cette indévotion dont on ne rougit plus ? Voilà, disoit ce Pere, l'esprit du monde placé jusques dans le sanctuaire. Mais les Religieux en sont-ils tous exempts ? D'où viennent ces brigues, ces partis, ces artifices pour primer, jusques dans la poussiere, et dans l'obscurité de la solitude ? Hé, Seigneur, que cet esprit orgueilleux, si opposé au vôtre, fait de progrès et de dégâts jusques dans le lieu saint ; il monte même jusques dans les chaires ; il se glisse jusques sur votre morale, il crie, il déclame contre lui-même ; il a souvent l'effronterie et l'insolence de prêcher même la morale la plus sévere, et de corrompre l'éloquence de la chaire par une affectation étudiée à vouloir plus plaire à l'esprit que toucher le cœur par une majestueuse simplicité. Voilà cet esprit réprouvé de Jesus-Christ qui regne aujourd'hui dans tous les états, sans que personne presque s'en défie. C'est une maladie populaire, c'est une mortelle contagion contre laquelle on ne pense plus à se garantir. De là cette corruption des mœurs presque universelle ; de là cette espece d'irréligion avec laquelle on s'apprivoise ; de là ces maximes scandaleuses qu'on débite sans honte ; de là ces abus qui minent insensiblement les fondemens de la Religion. On viole presque sans remords les préceptes les plus saints ;

le jeûne et l'abstinence si essentiels, pour ainsi dire, aux Chrétiens, sont presque inconnus aujourd'hui à ce qu'on appelle beau monde, gens aisés. La priere du matin et du soir n'est guere plus que pour l'artisan et les domestiques. Le saint usage de bénir la table, et de remercier Dieu après le repas, se perd. On paroît à l'Eglise comme aux spectacles, ou souvent avec plus de décence et de retenue dans une assemblée profane, qu'au pied de l'Autel. Voilà ce qu'a déjà produit l'esprit du monde. Hé, mon Dieu, que ne doit-on pas craindre de ces progrès !

Donnez-moi votre esprit, Seigneur, et éteignez en moi par votre grace ce malheureux esprit du monde, pour lequel j'ai véritablement de l'horreur, bien résolu de le bannir et de le proscrire tout le temps de ma vie. Faites, Seigneur, que je ne sois animé que de votre esprit.

Aspirations dévotes durant le jour.

Cor mundum crea in me Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis. Psal. 50.

Renouvelez en moi, Seigneur, cette pureté de cœur, et cette droiture d'esprit dans laquelle marchent tous vos fidelles serviteurs.

Ne projicias me à facie tua, et Spiritum sanctum tuum ne auferas à me. Psal. 50.

Ne me rejetez pas de votre présence, ô mon Dieu, et faites que je ne sois animé que de votre esprit.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Si ce malheureux esprit du monde peut aveugler et séduire un homme séparé du monde, que ne doivent pas craindre ceux qui, par la nécessité de leur état, se trouvent exposés à tous les dangers et à toutes les tentations du monde ! Conce-

vez, dès ce jour, une horreur extrême de ce pernicieux esprit, qui est d'autant plus dangereux, qu'il sait se déguiser et se parer même des motifs les plus spécieux et les plus plausibles. Soyez continuellement en garde contre un ennemi si rusé et si subtil. On est aujourd'hui dans cette malheureuse disposition de consulter l'esprit du monde dans presque tout ce qu'on entreprend, préférablement à l'esprit de Dieu, qui n'est jamais écouté, dès qu'il se trouve en concurrence avec ce fier ennemi de la Religion et de l'Evangile. C'est l'esprit du monde qui préside à toutes ces fêtes mondaines, à ces assemblées profanes, à ces parties scandaleuses de plaisirs, à ces ambitieux projets, à ces parures, à ces magnificences, à ces modes toutes païennes. Interdisez-vous tous ces usages si peu chrétiens. L'esprit du monde est l'ennemi déclaré de Jesus-Christ, déclarez-vous l'ennemi irréconciliable de l'esprit du monde, et prenez garde qu'il n'ait aucune part à tout ce que vous ferez.

2.° Chose étrange! on ne se contente pas d'avoir l'esprit du monde, on le communique, on travaille à le répandre. Un pere l'inspire à ses enfans; il leur en fait des leçons; il leur en donne des regles; il les éleve selon cet esprit, et il se damne avec eux selon cet esprit. Les meres sont encore plus zélées pour inspirer ce pernicieux esprit à leurs filles; et ce qui est surprenant, celles qui sur le retour de l'âge, ont pris le parti de la dévotion, et qui ont renoncé aux pompes mondaines, sont souvent les plus ardentes à transmettre à leurs filles cet esprit qui leur fournit tant de sujets de se repentir et de pleurer. Apprenez à leurs dépens à être plus sages.

QUATRIEME JOUR.

LA COMMÉMORAISON DES FIDELLES TREPASSES.

LA charité qu'on a dans l'Eglise pour les morts, est toujours utile aux vivans, non-seulement parce qu'elle nous fait des amis dans le Ciel, dont la protection ne peut que nous être avantageuse, mais encore parce qu'elle sert merveilleusement à nous détacher de ce monde, dont nous ne voyons jamais mieux la vanité et la figure qui passe, que quand nous prions pour les Morts.

Le triste souvenir de ces personnes qui ne sont plus, et qui nous ont si tendrement aimés, qui nous étoient si cheres; de ces amis de confiance, qui faisoient nos plus doux plaisirs; de ces puissans appuis de notre fortune naissante: ce triste souvenir est un grand remede pour nous guérir de ces prestiges éblouissans qui séduisent le cœur et l'esprit.

Quand on pense que ce pere, que cette mere qui ont usé leur vie pour nous laisser du bien, ne sont plus, et que c'est pour le repos de leur ame qu'on prie. Quand on pense que cet époux, que cette épouse qui faisoit toute notre consolation, a fini ses jours, et qu'enseveli dans les horreurs de la mort, et dans les feux terribles destinés à le purifier, demande le secours de nos prieres. Quand on se représente tant de Fidelles qui ont été vivans comme nous, et comme nous ont occupé ces premieres places, possédé ces emplois éclatans, bâti ces superbes maisons, brillé dans toutes les compagnies; peut-on ne pas penser que nous aurons un jour le même sort qu'eux; que comme eux nous serons réduits à

n'avoir plus qu'un petit coin dans un tombeau ; comme eux, nous serons dépouillés de tous ces riches meubles, de tous ces équipages pompeux; de tous ces gros héritages ; et comme eux, nous aurons dans peu de jours un extrême besoin des prieres des Fidelles : Heureux encore si, comme eux, nous sommes en état d'en profiter.

On ne sauroit, ce semble, prier pour les morts, qu'on ne pense à la mort ; et cette pensée si propre à nous désabuser de tant de faux brillans qui éblouissent, de tant de charmes séduisans qui enchantent ; cette pensée si propre à ôter le goût des plaisirs, reviendra-t-elle si souvent sans effet ?

On peut dire que la mort est le tombeau des passions, et que la pensée de la mort en est le souverain remede. Les passions n'ont guere plus de force, quand on ne les regarde que comme des sources de regrets et de repentirs : à la mort on ne les regarde pas sous une autre face ; on ne peut pas même comprendre comment on a pu les envisager autrement.

Reste-t-il à la mort quelques traces de ces idées chimériques qu'on avoit du monde, et de la prétendue félicité dont il repaît ses partisans ? Ces entêtemens de sa propre excellence, cette furieuse démangeaison de se pousser, ces désirs immenses de s'enrichir, subsistent-ils parmi ces tristes débris de nos corps ? Persévérent-ils au milieu de ce dépouillement universel de toutes choses ? Reste-t-il du moins un souvenir fort consolant de tout ce qui a flatté notre orgueil, de tout ce qui a satisfait notre cupidité, de tout ce qui a fait notre prétendue félicité sur la terre ?

On pense, on réfléchit, on médite quand on est sur le point d'entrer et de se perdre dans cette épouvantable éternité ; mais est-ce le temps de penser, et de se préparer à la mort quand on meurt ?

A ce dernier moment on perd presque de vue cette poignée de jours qu'on a vécu ; et si l'on se ressouvient encore de ce qu'on a été, ce n'est que pour sentir avec plus d'amertume ce qu'on va devenir, et ce qu'on est déjà.

J'étois puissant ; je possédois de grandes terres ; j'avois acheté les plus belles charges ; j'avois de beaux droits et de gros revenus ; je possédois les plus beaux Bénéfices : *Et solum mihi superest sepulchrum.* Et tout cela s'est évanoui, et il ne me reste plus que le tombeau !

Ces maisons magnifiques, ces superbes palais, reproches muets, mais éloquens de la vanité des mortels, où l'on avoit rassemblé tout ce que l'art a de plus exquis et de plus fin, tout ce que les pays les plus éloignés ont de plus précieux et de plus rare : ces maisons de plaisance, où l'on passoit de si beaux jours ; ces riches meubles d'un si bon goût ; ces magnifiques étalages de parures et de bijoux ; ce nombreux cortege d'adorateurs ou de flatteurs ; ce fastueux équipage, qui faisoit tant d'honneur : tout cela n'est plus pour moi, mes héritiers s'en sont déjà saisis, ils en sont les maîtres ; il ne me reste plus qu'un noir et horrible sépulcre : *Et solum mihi superest sepulchrum.* Que ces réflexions, que cet objet, que ces vérités bien rapprochées sont propres pour réprimer les passions, et pour en amortir le feu. Heureux qui n'attend pas à la mort à se servir d'un si puissant remede !

A la mort point de réflexion qui n'afflige, point d'objet qui n'effraye, point de coup d'œil, pour ainsi dire, qui ne soit amer. *In amaritudinibus moratur oculus meus.* On ne voit rien qui ne soit un nouveau sujet d'amertume. Le passé fait gémir, le présent alarme la raison et la foi, l'avenir cause des frayeurs horribles. On se repent de ce qu'on a été : mais regret d'ordinaire fort stérile. On est au désespoir de n'avoir pas pensé à

ce qu'on devoit être : mais remords alors inutiles. On pleure, on a un chagrin mortel de n'avoir pas prévenu par de fréquentes réflexions, et par une vie plus réguliere le déplorable état où l'on est : mais larmes ameres et infructueuses, repentirs qui arrivent trop tard.

Que sert à présent à cette personne d'avoir été si distinguée durant sa vie par son esprit, par sa dignité, par ses richesses, par son rang, par ses charges ? La mort vient de la confondre avec les plus vils des mortels.

Que servent à présent à cette femme qui vient d'expirer, toutes ces parures de prix, et tout ce fastueux étalage ? Sa fierté, son ambition et sa délicatesse ont expiré avec elle : son partage, c'est la pourriture et les vers : *Cùm glorietur homo hæreditabit vermes* (a). Bon Dieu, que la mort fait tomber de prestiges !

Que fait-on quand on s'occupe durant la vie du souvenir de la mort ? On anticipe, pour ainsi dire, ce dernier jour, ce dernier moment, ces lumieres vives et pénétrantes ; et sans attendre que la catastrophe et le dénouement des intrigues du monde nous développent malgré nous ce mystere de vanité, nous nous le développons à nous-mêmes par de saintes réflexions.

Quand on se propose le tableau de la mort, on y contemple, dès maintenant, toutes les choses du monde dans le même point de vue où la mort nous les fera considérer. On les apperçoit, on en juge comme on en jugera alors ; on les reconnoît frivoles, trompeuses, méprisables ; on se reproche de s'y être attaché ; on déplore son aveuglement, comme on le déplorera à cette derniere heure. Dans une disposition si chrétienne du cœur et de l'esprit, la passion la plus violente se refroidit, la concupiscence n'est plus si vive, la cupidité n'est plus si affamée ; gran-

(a) *Eccl.* 12.

deurs mondaines, biens périssables, plaisirs superficiels, tout cela n'est qu'un éclat morne, qu'un attrait languissant et émoussé, qu'un goût fade, dès que tout cela ne paroît qu'à travers les ombres de la mort.

Pensez à la mort, dit le Sage, et vous vous conserverez dans l'innocence (*a*) : *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.* Pensez à la mort, et vous ne serez plus infatué de vous-même, et vous ne serez plus si vif sur vos droits, si jaloux de votre autorité, si sensible sur vos intérêts, si âpre au gain, si déraisonnable dans vos emportemens, si dur aux autres, si indulgent à vous-même, si peu Chrétien par-tout. Pensez à la mort, et dès-lors vous aurez de la douceur, de la retenue, de l'honnêteté, de la modération, de la patience ; l'image de la mort rappelle, pour ainsi dire, toutes les vertus.

Cependant on ne veut point penser à la mort : et pourquoi ? Doute-t-on si l'on mourra ? Est-on sûr de bien mourir ? Une sainte mort est-elle un ouvrage si aisé ou si indifférent ? est-elle d'une si petite conséquence, qu'elle ne mérite pas qu'on y pense ? De la mort dépend le sort éternel ; peu de gens meurent bien : mais peut-il arriver autrement, tandis que si peu de gens pensent à la mort ?

La pensée de la mort effraie, elle trouble les plaisirs et les beaux jours de la vie ; et c'est pour cela qu'on l'éloigne. Mais pourquoi n'en fait-on pas de même de tout ce qui trouble notre repos ?

On a un procès criminel ; il s'agit de tout son bien, de l'honneur d'une famille, de la vie même : si l'on vient à le perdre, quelle désolation ! quel malheur ! Cette seule pensée fait frémir. Pourquoi n'éloigne-t-on pas cette triste et chagrinante pensée ? Pourquoi au contraire la porte-t-on partout ? On ne pense qu'à son procès, on ne parle

(a) *Eccl.* 7.

que de son procès ; nul jour, peu d'heures dans le jour où cette pensée ne revienne ; elle trouve place par-tout, à la table, dans les compagnies, au jeu, et par-tout nul objet qui ne lui cede. A la vérité elle n'est pas inutile : on agit, on instruit, on sollicite, on consulte, on prend toutes les mesures que la prudence suggere ; on n'a que cette affaire dans l'esprit, parce qu'on n'en a point qui tienne plus au cœur : et que diroit-on d'un homme qui, ayant ce procès, n'en voudroit pas entendre parler, en éviteroit même jusqu'à la pensée, par la raison qu'elle effraie, et qu'elle déplaît ?

Faut-il faire ici l'application, et faire sentir l'imprudence, disons mieux, la folie de ceux qui ne veulent point penser à la mort, de peur d'être effrayés par un objet si triste ? Mais ignore-t-on qu'il dépend de nous, avec le secours de la grace, que notre mort soit consolante, qu'elle soit même douce et précieuse devant Dieu ; et un grand moyen pour cela, c'est de penser continuellement à la mort. Peut-on raisonnablement se promettre qu'on fera une sainte mort, quand on ne daigne pas y penser durant la vie ? C'est une vraie tentation que l'horreur qu'on a d'une si salutaire pensée. Malheur à qui y succombe. A moins qu'on ne doute si l'on mourra, on ne peut, sans folie, rejeter la pensée de la mort. Certainement, si dans nos délibérations, si dans tous nos desseins, si dans le commerce du monde nous pensions à la mort, nous nous épargnerions bien des repentirs. On craint la pensée de la mort, parce qu'on craint l'effet que produit nécessairement cette salutaire pensée. Si l'on pensoit souvent à la mort, on ne seroit plus si mondain, si enjoué, si libertin : si l'on pensoit souvent à la mort, on ne seroit plus si assidu au jeu, si âpre au gain, si entêté des vanités du monde ; on ne paroîtroit plus au bal, on ne seroit plus de toutes les parties de plaisirs, on s'interdiroit certaines assemblées et

certaines conversations ; les spectacles ne seroient plus de notre goût : si l'on pensoit souvent à la mort, on prendroit bientôt le parti de la retraite et de la réforme : et voilà justement ce que l'on n'est pas d'humeur d'entreprendre. La pensée de la mort fait devenir plus sage ; et l'on ne veut pas encore devenir meilleur.

Penser à la mort sans se réformer, c'est folie ; ne pas penser à la mort de peur d'être obligé de se réformer, c'est impiété. Quel malheur, bon Dieu ! de mourir sans avoir presque jamais pensé à la mort.

La Messe est celle qu'on dit ordinairement pour les Defunts.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

FIDELIUM, Deus omnium Conditor et Redemptor, animabus famulorum, famularumque tuarum, remissionem cunctorum tribue peccatorum ; ut indulgentiam quam semper optaverunt, piis supplicationibus consequantur : Qui vivis, et regnas, etc.

O DIEU, Créateur et Rédempteur de tous les Fidelles, accordez aux ames de vos serviteurs et de vos servantes la rémission de tous leurs péchés ; afin qu'elles obtiennent par les très-humbles prieres de votre Eglise le pardon qu'elles ont toujours souhaité : Vous qui étant Dieu, vivez et régnez, etc.

L'ÉPITRE.

Leçon tirée du Livre de l'Apocalypse. Chap. 14.

IN diebus illis, audivi vocem de cœlo, dicentem mihi : Scribe : Beati mortui, qui in Domino moriuntur. Amodò jam dicit Spiritus, ut requiescant à laboribus suis. Opera enim illorum sequuntur illos.

AU même temps, j'ouis une voix qui venoit du Ciel, et qui me dit : Ecrivez : Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur ; dès-à-présent l'Esprit leur dit de se reposer après leurs travaux ; car leurs œuvres les suivent.

On sait que le Livre de l'Apocalypse est le Livre des révélations de Jesus-Christ faites à saint Jean relégué pour la foi dans l'Isle de Pathmos sur la fin du regne de Domitien, c'est-à-dire, vers l'an de Notre-Seigneur 95. *Ce Chapitre d'où cette Epître est tirée, fait l'éloge en peu de mots de ceux qui meurent de la mort des Saints.*

RÉFLEXIONS.

On a beau vivre dans l'opulence, et dans la splendeur ; naissance, richesses, honneurs, rien ne nous exempte des miseres de cette vie. Nous vivons dans la région des pleurs, les ris n'y naissent que par artifice. L'Arrêt qui condamne les hommes au travail est universel, nul qui en soit exempt. Les conditions, l'âge même, n'en dispensent personne. On donne des larmes avant qu'on soit, pour ainsi dire, en état de donner du sang. Les chagrins naissent avec nous. Le travail du corps n'est pas toujours le plus fatigant, l'esprit et le cœur ont leurs peines, qui sont d'autant plus dures, qu'elles sont moins visibles. Les croix intérieures sont les plus pesantes ; jamais on ne gémit plus amérement, que quand on gémit en secret. Les larmes coulent dès le berceau, et elles ne tarissent pas même sur le trône. La joie est moins incompatible avec les travaux du corps, qu'avec les inquiétudes de l'esprit. Ceux-là ont des intervalles de repos ; mais les soins, les chagrins, les amertumes que causent les passions, fatiguent sans relâche. Voilà le sort de tous les hommes sur la terre ; ou travaux corporels, ou peines intérieures, et souvent même les deux ensemble. N'attendons de calme et de repos qu'après cette vie. Heureux à qui l'Esprit dit de se reposer après leurs travaux. Une joie pleine, une tranquillité fixe, un doux repos, ne regnent que dans l'autre vie. Mais remarquez que ce re-

pos est une récompense des bonnes œuvres, et que ce n'est qu'aux Morts qui meurent dans le Seigneur, qu'on dit : Reposez-vous après vos travaux. Quelle différence de sort ! le juste et l'impie meurent également, leur vie a été également laborieuse. Mais les travaux du juste sont suivis d'un repos éternel ; tandis que les fatigues, les sueurs, et les soins des impies sont suivis d'une éternité de supplices. Pleurs dans ce monde ; feux inextinguibles dans l'autre : et avec ces feux, rage, désespoir, grincemens de dents sans fin. O qu'heureux sont ceux qui meurent dans le Seigneur ! Mon Dieu ! que la mort des gens de bien est précieuse ! qu'elle est digne d'envie ! Elle est, à proprement parler, la fin de tous les travaux, et le commencement d'une félicité rassasiante, pure et éternelle. Tous les hommes courent leur carrière, sans se mettre en peine la plupart quel en sera le terme. La course est laborieuse, l'Esprit nous dira-t-il de nous reposer après nos travaux ? Consultons nos œuvres. Heureux qui a travaillé pour le Ciel ; heureux qui a vécu dans la retraite, et dans les exercices d'une édifiante piété ; heureux qui s'est banni de ces assemblées pleines de périls ; heureux qui a passé ses jours au service de Dieu, et dans les saints exercices de la pénitence. Travaillons pour le salut durant cette vie, l'éternité sera assez longue pour nous reposer.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 6.

In illo tempore : Dixit Jesus turbis Judæorum : Ego sum panis vivus, qui de cælo descendi. Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum : et panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita. Litigabant ergo Judæi ad invicem, dicentes : Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum ! Dixit ergo eis Jesus : Amen, amen dico vobis : nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis. Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam : et ego ressuscitabo eum in novissimo die.

En ce temps-là : Jesus dit à un grand nombre de Juifs : Je suis le pain vivant qui suis descendu du Ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement : et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. Sur cela les Juifs disputoient entr'eux, disant : Comment cet homme-ci nous peut-il donner sa chair à manger ! Et Jesus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis : si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair, et boit mon sang, a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour.

MÉDITATION.

De l'incertitude de l'heure de la mort.

PREMIER POINT.

Considérez qu'il est certain que nous mourrons. Mais quand mourrons-nous ! Sera-ce tôt, sera-ce tard ! Nous n'en savons rien. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce jour peut être le dernier de ma vie ;

c'est qu'on meurt toujours plutôt qu'on ne pense ; c'est que le Fils de l'homme viendra certainement à l'heure qu'on s'y attend le moins. Quelque précaution que vous puissiez prendre, vous ne laisserez pas d'être surpris : que sera-ce, si vous n'en prenez point !

Il y a peu de morts qui ne soient imprévues : nulle qui ne soit subite à l'égard de celui qui meurt. Tout conspire à tromper, ce semble, un homme mourant, et lui-même est d'accord avec ceux qui le trompent. Quel homme avez-vous vu mourir, qui ne se promît du moins de vivre encore jusqu'au lendemain !

Quelle manie ! On sait que la mort est certaine, mais on ne la considere qu'à la fin d'une longue carriere : on l'envisage comme dans un éloignement, dans un âge bien avancé : et quand cet âge avancé est venu, il ne l'est jamais assez pour nous ôter l'espérance de vivre néanmoins encore une année. Quelque bien établie que soit notre santé, il n'y a qu'un pas de la vie à la mort. Où est l'homme sage qui voulût nous assurer un an de vie au péril de la sienne ! C'est cependant à la fin de cette année-là que je renvoie ma conversion.

L'homme ignore la fin de ses jours, dit le Sage ; et comme le poisson, lorsqu'il se joue dans les eaux, et l'oiseau dans les airs, sont pris tout-à-coup, l'un à l'hameçon, l'autre au filet (*a*) ; ainsi les hommes se laissent malheureusement surprendre à la mort, lorsqu'ils pensent jouir du moment le plus agréable de leur vie.

De tous ceux dont nous avons appris la mort depuis un an, y en a-t-il un seul qui s'attendît de mourir cette année ! Et de tous ceux qui mourrons cette année, y en a-t-il un seul qui ne s'attende de vivre plus d'un an !

Qui peut m'assurer aujourd'hui que je serai

(a) *Eccl.* 9.

demain en vie ? C'est donc à dire que je puis mourir aujourd'hui. Mais ce jour décisif de mon sort seroit-il le commencement d'une heureuse éternité, si ce jour devoit être le dernier de ma vie ? Je frémis à cette seule proposition : cette seule pensée alarme ma conscience. Hélas ! que deviendrois-je, si dans deux heures je devois paroître devant Dieu, s'il me falloit aller rendre compte au Juge Souverain du temps que j'ai perdu, de l'abus que j'ai fait de tant de graces ? Que deviendrois-je, si chargé de péchés, sans avoir commencé de faire pénitence, il me falloit aller dans peu d'heures entendre et subir le dernier arrêt ? Le cas peut arriver ; qu'est-ce qui me rassure ?

SECOND POINT.

Considérez quelle folie ce seroit à un voyageur, si à la veille de son départ, au lieu de penser à faire des provisions pour son voyage, il ne pensoit qu'à faire de nouveaux établissemens, qu'à acquérir des fonds qu'il doit abandonner dans peu de jours, qu'à lier une société qu'il doit rompre à toute heure. Sommes-nous sages d'agir comme si nous devions toujours vivre ? Que faisons-nous, quand nous vivons sans penser à la mort ?

Si je savois que je dusse mourir demain, je m'y préparerois aujourd'hui. Hélas ! ce sera peut-être plutôt ; je puis mourir ce soir ; je puis mourir au moment que j'y pense. Si cela arrivoit, serois-je prêt ? Et le serai-je davantage si je meurs sans y avoir pensé ?

Un homme condamné à mort par un arrêt irrévocable, peut-il, sans avoir perdu l'esprit, se livrer à la joie, et ne penser qu'à vivre ? *Statutum est hominibus semel mori.* L'arrêt est porté contre tous les hommes de mourir une fois.

C'est un Dieu qui nous a condamnés à la mort ; de cette mort dépend notre sort éternel. On ne meurt qu'une fois ; et cependant personne n'y pense ! Est-ce une chose fort aisée de bien mourir ? En est-ce une indifférente de mourir mal ?

Qu'il est horrible de mourir sans être prêt ! Et combien croyons-nous qu'il nous fallût de temps pour l'être ? Un mois suffiroit-il pour être en état de paroître devant ce souverain Juge ! Les affaires de la conscience ; une vie de trente ou quarante ans ; ce cahos d'iniquité peut-il être débrouillé en peu de semaines ? Mais combien de temps prétendons-nous y mettre ? et sommes-nous assurés seulement d'un jour ?

Quoi, mon Dieu ! il est certain que ceux qui auront le plus pensé à la mort, seront encore surpris : Que sera-ce de ceux qui n'y pensent point, qui ne veulent pas même qu'on y pense ?

Chose étrange ! ce n'est que par rapport au salut qu'on ne pense pas à l'incertitude de l'heure de la mort ; car par rapport à l'intérêt temporel, personne qui n'y pense. Sociétés de commerce, contrats de mariage, conventions privées, mémoires secrets, tout est plein de précautions contre cette fatale incertitude. On ne sait pas, dit-on, ce qui peut arriver ; on peut mourir ; il est d'un homme sage de prévenir les fâcheux accidens de la vie : et pour le salut, et pour les affaires de la conscience, et pour nous assurer d'une heureuse éternité, quelle prévoyance ?

Après toutes ces réflexions, Seigneur, commettrai-je moi-même encore la même faute ? Non, mon doux Jesus, je ne veux plus risquer mon salut. Je vais regarder désormais chaque jour comme le dernier de ma vie ; et je vais vivre, moyennant votre sainte grace, comme si je devois mourir chaque jour.

Aspirations dévotes durant le jour.

Paucitatem dierum meorum nuntia mihi. Psal. 101. Seigneur, faites que j'aye sans cesse devant les yeux la briéveté de la vie, et l'incertitude de l'heure de la mort.

Ne revoces me in dimidio dierum meorum. Psal. 101. Ne m'arrêtez point, grand Dieu, au milieu de ma course.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° PUISQUE chaque jour peut être le dernier de ma vie, n'est-ce pas la plus insigne de toutes les folies de passer un seul jour de la vie sans penser à la mort? Y avez-vous beaucoup pensé? Le procès d'où dépend votre bonheur, ou votre malheur éternel, peut se juger chaque jour. Pensez tous les matins si tout est prêt; s'il n'y a point de nouveaux éclaircissemens à donner; s'il ne vous reste rien à faire. On peut dire que l'image, ou du moins la mémoire de la mort est épandue par-tout. Débris des plus vieux édifices; magnificence des nouveaux; révolution des saisons; éguliere succession des heures et des jours; rapiité du temps, cours des astres : tout nous prêche mort selon son langage. Les modes qui passent, s meubles qui s'usent, histoires, peintures, mbeaux, tout porte le souvenir de la mort : n'en oignez pas vous-même la pensée, et entendez usieurs fois le jour tout ce qui vous dit que us mourrez. Outre le Crucifix que vous devez oir destiné pour vous être présenté à la mort, que vous devez avoir devant les yeux tous les rs de la vie, servez-vous de certaines pieuses tiques très-propres à nous préparer à la mort. Quelques-uns mettent au pied de leur Crux, sur leur bureau, ou dans leur cabinet, cet cle : *Soyez prêt, parce qu'à l'heure que vous ne ez pas, le Fils de l'homme viendra.* 2.° D'au-

tres ont l'image de la mort, ou auprès de leur lit, ou du moins à leur oratoire, et ne passent jamais jour sans faire quelques réflexions sur la mort. 3.° Il y a des Dames pieuses qui ayant destiné le drap dans lequel elles veulent être ensevelies, le mettent parmi leurs hardes les plus précieuses, afin que toutes les fois qu'elles voient ces parures, ces étoffes de prix, ces riches meubles, elles apperçoivent le drap dans lequel on doit les ensevelir. 4.° Quelques-uns ne manquent jamais de lire une fois le mois leur testament, non-seulement pour examiner si tout est dans l'ordre, et s'il n'y a rien à changer; mais singuliérement pour y voir le choix qu'ils ont fait de leur sépulture. Profitez de ces pieuses industries.

2.° Puisque l'heure de notre mort est incertaine, et que certainement quelque vigilance que vous puissiez avoir, vous serez surpris, gardez-vous bien de renvoyer à la mort ce que vous pouvez faire durant la vie. Confessions extraordinaires, ou générales, réconciliations, restitutions. La derniere maladie n'est propre que pour nous faire exercer la patience. Le Sauveur ne nous ordonne pas de nous préparer alors, mais d'être prêt. Examinez s'il ne nous reste rien à faire, descendez même dans le détail. Voyez quelle regle, quelle bonne œuvre, quelle pratique de dévotion vous négligez. Faites aujourd'hui quelque priere, ou quelque aumône pour le soulagement des Ames du Purgatoire, etc. Ces petites pratiques de piété, cette réforme de mœurs et de conduite, vous combleront de joie à cette derniere heure, et vous épargneront bien des regrets cuisans. Ne vous contentez pas d'approuver ces avis, mettez-les en pratique. Et n'écoutez plus cette puérile délicatesse qui éloigne la pensée de la mort. La vue du tombeau est un puissant remede pour les maladies de l'ame. Nulle passion qui ne s'affoiblisse par la pensée de la mort.

CINQUIEME JOUR.

AINT LAURENT JUSTINIEN, EVÊQUE ET CONFESSEUR.

NT LAURENT JUSTINIEN, dont l'Eglise cé-
e en ce jour la mémoire, étoit de l'illustre
son des Justiniani, si célebre à Venise, à
es, dans le Royaume de Naples, dans l'Isle
Corse, et dans celle de Chio. Il vint au monde
enise le premier Juillet de l'an 1381. Il étoit
de Bernard Justinien, et de Quirine qui étoit
ore plus considérable par sa vertu que par la
lesse de son sang. Laurent étoit né avec un si
reux naturel, et avec des inclinations si no-
s et si chrétiennes, que les soins que prirent
parens de lui donner une belle éducation, ne
virent qu'à leur faire voir de plus près la beauté
son génie, et les excellentes qualités de son
nd cœur. Sa mere devenue veuve fort jeune,
toute son application à bien élever Laurent.
nsidérant un jour la modestie, la retenue, et
sagesse extraordinaire de ce jeune enfant, et
grandeur d'ame qui convenoit peu à son âge,
ignit que ce ne fût là l'effet d'une fierté natu-
le, et d'un orgueil secret. Elle lui déclara ce
elle appréhendoit; le petit Laurent lui répondit
souriant : Ne craignez rien, ma mere, je n'ai
une seule ambition, c'est de devenir un grand
viteur de Dieu, et plus dévot que tous mes
res.

Sa conduite vérifia bientôt sa prédiction. Ja-
ais enfant ne le fut moins. Sa premiere jeunesse
t un prodige d'innocence et de vertu. Au milieu
ne foule de jeunes gens voluptueux et libertins,
ns un siecle où la corruption des mœurs sem-

bloit avoir inondé toute la terre, ce jeune Gentilhomme riche, bien fait, plein d'esprit, devint à l'âge de dix-huit à vingt ans un modele parfait de toutes les vertus, et l'admiration de toute la ville.

Une ame si privilégiée n'étoit pas destinée pour le monde; le Seigneur l'avoit formé pour être l'ornement de l'état Religieux, et la gloire du Clergé. Quoique notre Saint vécût dans le monde en parfait Religieux, il soupiroit sans cesse cependant après une plus grande retraite. L'attrait qu'il avoit pour l'oraison, le goût qu'il trouvoit à la priere, lui rendoient insupportables les entretiens les plus innocens. La macération de la chair accompagnoit la ferveur de l'esprit. Laurent appliquoit toutes ses bonnes œuvres, et tous ses exercices de piété, pour obtenir de Dieu la grace de connoître à quel état de vie il étoit appelé; la volonté de Dieu ayant toujours été la regle de sa conduite. Il ne délibéra pas long-temps. Etant un jour en oraison aux pieds du crucifix, et devant l'image de la sainte Vierge, il sentit son cœur tout embrasé d'une nouvelle ferveur; et renonçant alors généreusement à toutes ces séduisantes espérances dont le monde le flattoit, et à tous les avantages de sa famille, il résolut de ne vivre plus que pour Dieu, et de ne servir jamais d'autre Maître. Ayant achevé sa priere, il se retira chez les Chanoines Réguliers de Saint-Georges d'Alga, qui étoit une isle à demi-lieue de la ville. Il demanda instamment d'être reçu. Sa vertu, son nom, ses belles qualités, tout sollicitoit pour lui; aussi fut-il reçu sur l'heure même.

Il n'eut pas à changer de vie, en changeant d'état. Il fallut même dans la Religion modérer sa ferveur, et les rigueurs de ses pénitences. Il fut mis sous la discipline de son oncle maternel, Marin Quirino, homme de sainte vie, qui avoua bientôt que son éleve étoit plus avancé dans les voies de Dieu que celui qu'on avoit préposé pour

le conduire. Il n'avoit encore alors que dix-neuf ans, et les progrès extraordinaires qu'il fit dans la vertu et dans la science des Saints, le rendirent dès-lors un modele de perfection à tous ses freres. Dès le premier jour de son noviciat il se prescrivit certaines pratiques de piété qu'il n'omit plus jusqu'à la fin de sa vie. Son abstinence et son jeûne furent très-rigoureux et continuels, ses veilles excessives. Il restoit à l'Eglise depuis Matines jusqu'après Prime ; et quelque violent que fût le froid durant l'hiver, il n'approchoit jamais du feu, quoiqu'il fût d'une complexion fort délicate, et fort foible. Il se fit une loi de ne jamais boire hors du repas, quelque ardente que fut sa soif durant les plus grandes chaleurs de la saison ; et quelques Peres anciens lui ayant ordonné de la part du Chapitre de modérer ses austérités : J'obéirai, répondit-il ; mais Dieu saura bien me dédommager de votre trop grande indulgence. En effet, il fut attaqué peu de jours après des écrouelles ; on voulut le guérir, et le fer et le feu qu'on lui appliqua plusieurs fois en le faisant horriblement souffrir, firent admirer sa patience. Le nom de Jesus et de Marie furent les seules marques de l'extrême douleur qu'il sentit dans ces cruelles opérations. Encore se reprocha-t-il sa lâcheté, en comparant ce qu'il souffroit, avec les tourmens des Martyrs qui avoient si souvent enduré les lames ardentes.

Comme l'humilité fut toujours sa vertu favorite, il ne souhaitoit rien si ardemment que de passer toute sa vie dans l'humiliation et dans l'obscurité ; mais ses Supérieurs n'eurent point d'égard à ses répugnances sur cet article. Ils lui firent recevoir les Ordres sacrés, et l'éleverent aux premieres dignités de son Ordre. Sa dévotion à l'Autel attiroit les Fidelles en foule pour entendre sa Messe ; et les larmes qu'il répandoit durant l'adorable sacrifice, touchoient tous les assistans, et

réveilloient leur foi. On ne consulta point son âge, ni le peu de temps qu'il étoit dans la Religion, pour l'élever aux supériorités. On lui fit occuper les premieres places ; et il les remplit toujours avec dignité. Les sages Réglemens qu'il fit lorsqu'il fut élu Général, l'ont fait regarder comme le véritable Fondateur de la Congrégation de Saint-Georges. Il avoit été élu Général pour la seconde fois de son Ordre, lorsque l'an 1433, le Pape Eugene IV, parfaitement instruit du mérite et de l'éminente vertu de l'homme de Dieu, le fit Evêque de Venise. Il eut beau s'en défendre, il fallut obéir. Il fut sacré, et il passa en prieres dans l'Eglise, au pied de l'Autel, toute la nuit qui précéda son sacre.

L'Episcopat ne lui fit rien changer des austérités de la vie Religieuse qu'il avoit menée parmi les Chanoines Réguliers de Saint-Georges. Il ne relâcha rien de son assiduité à la priere. Il augmenta même ses veilles pour avoir plus de temps à donner durant le jour à son peuple ; et quelque soin qu'il eût de cacher ses mortifications et ses abstinences, il lui fut impossible de dérober au public une partie de ses plus secretes austérités. Sa modestie et sa simplicité chrétienne parurent avec éclat dans le réglement de sa maison, et dans la frugalité de sa table. Quoiqu'il fût élevé à un des plus grands Sieges de l'Eglise, ce fut toujours sa piété et son humilité qui réglerent son domestique et son train. Il disoit que c'étoit la vertu seule qui donnoit de l'éclat à sa dignité, et il voulut que les pauvres partageassent toujours avec lui son revenu, et qu'ils composassent, pour ainsi dire, son domestique et sa famille.

La dureté avec laquelle il traitoit son corps en tout temps, ne diminua jamais rien de son affabilité, et de la douceur qu'il avoit pour tout le monde ; ce fut aussi ce qui lui gagna le cœur d'un chacun, et lui facilita la réforme de son

Clergé, qui voyant son désintéressement merveilleux, et touché de ses grands exemples, se soumit à tout ce qu'il voulut pour le rétablissement de la discipline. La réformation des abus prévint souvent ses ordonnances. Les ouailles aimoient et estimoient trop le Pasteur, pour vouloir s'écarter du bercail; on écoutoit avec docilité et avec respect sa voix; et dès sa premiere visite, tout le Diocese changea de face. Ayant été outragé par les railleries piquantes de quelques libertins, il n'employa que sa modération et sa patience pour les convertir. L'impiété la plus fiere ne put jamais tenir contre sa vertu; sa douceur désarma les plus insolens; et leur conversion fut regardée comme l'un de ses plus grands miracles. Sa charité extraordinaire envers les pauvres en opéra beaucoup. Il est arrivé souvent qu'après s'être épuisé et avoir emprunté de l'argent pour subvenir à leurs besoins, il se trouvoit secouru de Dieu par des voies imprévues. Un de ses parens lui ayant demandé quelques secours pour avoir de quoi marier une de ses filles selon sa qualité, le saint Evêque qui étoit sourd à la voix de la chair et du sang, lui répondit que s'il lui donnoit une petite somme, elle lui serviroit de peu, et s'il lui en donnoit une considérable, il commettroit une espece de larcin, en lui donnant le bien des pauvres.

On n'a jamais mieux compris le grand bien que peut faire un saint Prélat dans son Diocese, que durant l'Episcopat de notre Saint. Il avoit peu de revenus, mais il avoit beaucoup de zele. Il nourrissoit une multitude de pauvres qui sembloient devoir l'appauvrir. Peu de familles ruinées qui ne trouvassent auprès de lui du secours. Non-seulement il augmenta le nombre des Chanoines de sa Cathédrale, et fonda des places pour que l'Office divin se fît avec plus de dignité; mais il établit encore un grand nombre de Collégiales dans des

Eglises de son Diocese, qui à peine avoient eu jusqu'alors un Prêtre. Il fonda lui seul quinze Maisons Religieuses, qu'il pourvut de tout; il réforma le luxe des habits, et les mœurs de tout son Diocese.

Le Pape Nicolas V, plein d'estime et de vénération pour sa haute vertu, cherchoit l'occasion de l'élever en quelque poste, d'où cette grande lumiere pût se répandre dans l'Eglise avec plus d'étendue, lorsque Dominique Micheli, Patriarche de Grade mourut l'an 1451. Le Pape prévoyant bien que le Sénat et toute la Ville de Venise ne consentiroient jamais qu'on leur ôtât le saint Prélat, transféra le titre de Patriarche de Grade au Siege de Venise, à la seule considération de notre Saint. Il ne fut pas aisé de le faire consentir à accepter cette nouvelle dignité; il fallut toute l'autorité du Pape pour vaincre sa répugnance; tout ce qui avoit de l'éclat révoltoit sa profonde humilité. L'âge n'affoiblit jamais sa ferveur. Il disoit la Messe tous les jours avec une nouvelle dévotion; son amour pour Jesus-Christ, et sa tendresse envers la sainte Vierge croissoient avec ses jours; aussi Dieu le combloit-il tous les jours de nouvelles graces. Un saint Hermite, qui vivoit très-saintement depuis plus de trente ans dans l'Isle de Corfou, assura à un noble Vénitien que Dieu étoit extrêmement irrité contre la ville de Venise, et qu'elle auroit déjà ressenti les terribles effets de sa colere, si les prieres du saint Patriarche ne l'eussent désarmé.

Il y avoit déjà quelque temps que ses forces diminuoient, sans qu'on pût jamais obtenir de lui qu'il relachât rien de ses travaux apostoliques, de ses austérités et de son abstinence, lorsque disant la Messe le jour de Noël, il se sentit extraordinairement embrasé du desir de jouir de Dieu, et de le voir face à face. Au sortir de l'Autel il prit la fievre, et en peu de jours il fut réduit

réduit à l'extrémité. Il avoit toujours couché sur la dure, et l'on ne put pas même obtenir durant sa derniere maladie qu'il fût moins mal couché. Jesus-Christ est mort sur une Croix, disoit-il à ceux qui le sollicitoient de changer de lit, et vous voudriez qu'un pécheur comme moi mourût dans la mollesse. Il ne voyoit qu'avec peine les soins et les empressemens qu'on avoit pour le soulager. On ne put le résoudre à user des moindres soulagemens, jusqu'à refuser d'interrompre son abstinence; enfin, après avoir reçu les derniers Sacremens, consolant lui-même ses domestiques qui fondoient en larmes, leur disant que le plus beau jour de sa vie ne devoit pas être pour eux un jour de pleurs, il rendit tranquillement son esprit au Seigneur le 8 de Janvier de l'an 1455, âgé de 73 ans et demi, plein de jours et comblé de mérites, doué du don de Prophétie et de celui des miracles, qui continuerent après sa mort. On convient que les ouvrages qu'il a laissés au public sont des fruits d'une piété solide, plutôt que d'une érudition étudiée. Il est difficile de les lire sans en sentir l'onction.

On fut obligé d'exposer son corps durant plusieurs jours à la vénération des peuples qui accoururent en foule de toutes parts à la nouvelle de sa mort. La contestation survenue touchant son inhumation, entre le Chapitre de l'Eglise Patriarchale, et les Religieux de Saint-Georges, fut cause qu'il demeura ainsi découvert en dépôt dans la sacristie de la grande Eglise, pendant soixante-sept jours, sans qu'au bout d'un si long terme il y parût aucune marque de corruption. Dieu a rendu son tombeau glorieux par un grand nombre de miracles, qui, joints à l'éminente sainteté de sa vie, obligerent le Pape Clément VII, après toutes les formalités nécessaires, à le déclarer Bienheureux; et le Pape Alexandre VIII le canonisa solemnellement l'an 1690; et sa fête

a été fixée par ordre du Saint-Siege au cinq de Septembre, qui fut peut-être le jour de la translation de ses Reliques.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DA, quæsumus omnipotens Deus, ut Beati Laurentii Confessoris tui atque Pontificis venerandasolemnitas, et devotionem nobis augeat, et salutem : Per Dominum, etc.

NOUS vous supplions, ô Dieu Tout-Puissant, de faire croître dans nous, en cette vénérable solemnité de votre Confesseur et Pontife saint Laurent Justinien, l'esprit de piété, et le désir de notre salut: Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPITRE.

Leçon tirée de la premiere Épître de saint Paul aux Corinthiens. Chap. 2.

FRATRES, ego cùm venissem ad vos, veni non in sublimitate sermonis, aut sapientiæ, annuntians vobis testimonium Christi. Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum. Et ego in infirmitate, et timore, et tremore multo fui apud vos : et sermo meus, et prædicatio mea, non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostentione spiritûs et virtutis : ut fides vestra non sit in sapientia hominum, sed in virtute Dei.

MES Freres, lorsque je vins chez vous, ce ne fut point avec la sublimité du langage, ou de la sagesse, que je vins vous faire part du témoignage qu'a rendu Jesus-Christ, car je n'ai point fait état parmi vous de rien savoir sinon Jesus-Christ, et Jesus-Chrit crucifié. Et tandis qui j'ai été chez vous, j'ai été dans l'humiliation, dans de grandes craintes et de grandes inquiétudes. Au reste, mes discours et mes prédications n'avoient rien des discours insinuans de la sagesse humaine : mais l'Esprit-Saint et sa vertu y étoient visibles, afin que la sagesse humaine ne soit pas le fondement de votre foi, mais que ce soit la vertu divine.

Saint Paul déclare d'abord dès le commencement de cette Lettre aux Corinthiens, que ce n'est point par des termes choisis, ni par une éloquence imposante qu'il leur a prêché Jesus-Christ crucifié, mais d'une maniere simple et humble; la parole de Dieu n'a pas besoin d'artifices, ni de fard pour persuader.

RÉFLEXIONS.

Lorsque je vins chez vous, ce ne fut point avec la sublimité du langage. Quel scandale, quel contradiction, si les Ministres de l'Evangile cherchoient par des discours étudiés à se faire applaudir, dans le temps même qu'ils prêchent l'humilité, et les anéantissemens d'un Dieu humilié, au lieu que la divine parole doit, ainsi que la foudre, alarmer et frapper; elle ne feroit plus que briller inutilement, ainsi que de foibles éclairs, et amuser des auditeurs tranquilles. C'est ce que le même Apôtre appelle ailleurs corrompre la parole de Dieu : *Adulterantes verbum Dei.* La parole de Dieu a-t-elle besoin d'artifices et de fard pour persuader! Sa vertu dépend-elle de notre éloquence! Douze pauvres Pêcheurs, grossiers, ignorans, idiots, étoient-ils fort habiles dans l'art de parler! Dans quelle école avoient-ils étudié les fleurs et les figures de Rhétorique! Ils ont prêché, ces Apôtres, avec une simplicité étonnante ces incompréhensibles vérités, cette morale dure et révoltante, et ils les ont prêchées à des Grecs qui se piquoient d'une sagesse toute humaine, et d'une science de raison; ils les ont prêchées, ces vérités, à des Romains fiers et sensuels, à tous les peuples les plus barbares : ces Grecs, ces Romains, ces peuples ont soumis leur raison, leur prétendue sagesse, leur esprit, et toutes leurs lumieres aux vérités de la Foi, tout l'Univers s'est converti. Le premier discours de saint Pierre a converti au milieu de Jérusalem

plus de quatre mille personnes : est-ce à l'élégance des expressions, aux tours ingénieux des Orateurs, au brillant des pensées, et à l'éloquence artificielle des Prédicateurs que toutes ces merveilleuses conquêtes sont dues ? N'est-ce pas cet art purement humain qui émousse aujourd'hui la pointe de ces grandes vérités, et en diminue toute la force ? Une nuée de Prédicateurs qui font retentir toutes les chaires, convertit-elle dans dix ans un pécheur ? c'est pourtant les mêmes vérités qu'on prêche. D'où vient cette stérilité d'une même semence ? C'est que l'apprêt qu'on y met, souvent en ôte toute la vertu. Ce n'est plus une parole divine qu'on prêche, c'est une parole purement humaine : faut-il être surpris si elle produit si peu de fruit ? Heureux qui fait état de ne savoir que Jesus-Christ crucifié. Les mondains, les personnes immortifiées, sensuelles, les gens de plaisir ont-ils cette science ? Ah, que la seule vue de Jesus en Croix nous découvre de vérités ! J'y vois un prodige d'amour, un terrible exemple de justice, un motif et un modele de pénitence bien persuasifs. J'y vois jusqu'où Jesus nous a aimés, jusqu'où Jesus a haï le péché, jusqu'où je dois le haïr, ce péché, et aimer Jesus. Oublions tout le reste pour bien graver dans notre cœur de si nécessaires leçons.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 25.

IN illo tempore, dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Homo quidam peregrè proficiscens, vocavit servos suos, et tradidit illis bona sua. Et uni

EN ce temps-là, Jesus dit cette parabole à ses Disciples : Un homme allant faire un voyage hors de son pays, appela ses serviteurs, et leur mit ses biens entre les mains

dedit quinque talenta, alii autem duo alii verò unum, unicuique secundùm, propriam virtutem, et profectus est statim. Abiit autem qui quinque talenta acceperat, et operatus est in eis, et lucratus est alia quinque. Similiter et qui duo acceperat, lucratus est alia duo. Qui autem unum acceperat, abiens fodit in terram, et abscondit pecuniam Domini sui. Post multum verò temporis venit Dominus servorum illorum, et posuit rationem cum eis. Et accedens qui quinque talenta acceperat obtulit alia quinque talenta, dicens : Domine, quinque talenta tradidisti mihi, ecce alia quinque superlucratus sum. Ait illi Dominus ejus : Euge serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam, intra in gaudium Domini tui. Accessit autem et qui duo talenta acceperat, et ait : Domine, duo talenta tradidisti mihi : ecce alia duo lucratus sum. Ait illi Dominus ejus : Euge serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam, intra in gaudium Domini tui.

Il donna cinq talens à l'un, à l'autre deux, et un à l'autre, à chacun suivant son habileté, et aussi-tôt il partit. Celui qui avoit reçu cinq talens, s'en alla, les fit profiter, et en gagna cinq autres : pareillement celui qui en avoit reçu deux, en gagna deux autres ; mais celui qui n'en avoit reçu qu'un, s'en alla creuser dans la terre, et cacha l'argent de son maître. Long-temps après, le maître de ces serviteurs revint, et compta avec eux. Celui qui avoit reçu cinq talens étant venu, en présenta cinq autres, et dit : Seigneur, vous m'avez donné cinq talens, en voilà cinq de plus que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur, puisque vous avez été fidelle en peu de choses, je vous donnerez un grand bien à gouverner, entrez dans la joie de votre Seigneur. Celui qui avoit reçu deux talens, vint ensuite, et dit : Seigneur, vous m'avez donné deux talens, en voilà deux de plus que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur, puisque vous avez été fidelle en peu de choses, je vous donnerai un grand bien à gouverner, entrez dans la joie de votre Seigneur.

MÉDITATION.

Du bon usage que nous devons faire des talens que Dieu nous a donnés.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que ce Seigneur qui va faire un voyage hors de son pays, dit saint Grégoire, est notre Rédempteur. C'est ce divin Seigneur qui nous a enrichis de ses dons. Quel bien avons-nous que nous n'ayons reçus de lui ? Talens naturels, dons de la grace, trésors des Sacremens, faveurs particulieres, biens communs, la vie même ; c'est de ce divin Maître que nous tenons tout ce que nous avons ; c'est de sa bonté que nous devons recevoir tout ce que nous espérons. Car, qui ne sait que tous les biens de la nature, tous les trésors de la grace, toutes les richesses de la gloire sont en sa disposition ? Quels sentimens de respect et d'amour ne devons-nous pas avoir pour un si grand et si aimable Maître ! Mais quelle doit être notre éternelle reconnoissance, et quel usage devons-nous faire de tous ces biens ? On peut dire que nous sommes tous les économes de ce grand Maître. Il nous a confié tous les talens, tous les biens que nous avons ; mais il ne nous les a confiés que pour les faire valoir ; nul dont il ne nous demande un compte exact, nul que nous ne soyons obligés de faire valoir pour sa gloire. Quel usage avons-nous fait jusqu'ici de tous ces biens ? Mais quelle a été notre reconnoissance ! Avons-nous regardé toutes ces qualités de l'esprit et du corps, tous ces biens de la vie et de la fortune, ces graces et ces secours surnaturels comme de purs bienfaits

de sa miséricorde ? N'avons-nous pas abusé de ces biens ? Quelle gloire Dieu en a-t-il tirée ? Ignorons-nous que si nous abusons de ces biens, si nous les employons à d'autres usages qu'à ceux à quoi ils sont destinés, si nous les dissipons comme l'économe infidelle, Dieu les retirera ? Il ne nous donnera plus le temps ni les moyens de travailler ; il punira notre infidélité et notre négligence dans toute la rigueur de sa justice, et nous laissera dans une pauvreté accablante qui sera sans ressource : *Dominus meus aufert à me villicationem.* Combien de gens inutiles aujourd'hui dans le monde, dans l'Eglise, dans l'état Religieux. Ils avoient reçu de grands talens, ils avoient de grands biens, et par conséquent de grands moyens de se sanctifier, ils avoient reçu de grandes graces. Le mauvais usage qu'ils en ont fait, la négligence qu'ils ont eue, la perte ou du moins l'inutilité par leur faute, de tous ces talens ; tout cela va servir de pieces au procès : et quel en sera le jugement ? et quelle en sera la sentence ?

SECOND POINT.

Considérez que si les dons et les talens sont différens, la fin est toujours la même. Dieu distribue ses graces, ses faveurs, ses bienfaits à qui il lui plaît, et autant qu'il lui plaît. Dans cette différente distribution des différens sujets, dans cette inégalité de talens donnés aux serviteurs, Dieu a également pour motif sa gloire et leur salut. Dieu veut que chacun fasse valoir les talens avec tout l'empressement, le zele et l'application possible. Le gain et les fruits répondent-ils toujours à l'intention du Maître ? Et tous les serviteurs mériteront-ils de ce Maître des éloges de leur fidélité ? Quel usage fait-on de ces biens de la nature, de la fortune, de la grace

qu'on a reçus ? Quel usage de ces qualités de l'esprit et du corps, de ces secours surnaturels, de ces graces de prédilection et de bienveillance ? On fait valoir ses talens, on n'enfouit pas ses trésors, on n'enterre pas ses belles qualités ; mais met-on tout cela à profit pour le Ciel ? On n'est pas oisif, mais est-on des serviteurs bons et fidelles ? Le monde n'exige-t-il point le revenu de tous ces biens, ne travaille-t-on pas pour le monde préférablement à la fin qu'on doit se proposer comme Chrétien dans l'usage qu'on fait de ses talens ? Quel compte à rendre à Dieu de l'emploi qu'on aura fait de ces belles qualités de l'esprit, toutes employées, usées même dans la bagatelle ; de ces belles qualités du corps, qui n'auront peut-être servi qu'à la perte de l'ame ; de ces richesses consacrées au luxe, à la bonne chere, à la vanité ; de cette santé dont on aura fait un si mauvais usage ? Dieu ne vous avoit-il fait grand, noble, riche, que pour avoir le moyen de lui déplaire, de l'offenser plus librement ? N'a-t-on reçu de Dieu ces talens spirituels, cet esprit vif et pénétrant, ce génie supérieur, ce brillant, que pour être plus fier, plus ambitieux, plus orgueilleux, et peut-être même plus dangereux ennemi de Dieu, en se servant de son esprit pour faire triompher le vice, pour excuser le libertinage, pour insinuer, pour répandre l'esprit du monde, et peut-être même pour défendre et soutenir l'erreur ? Ces parures si riches, ces trophées de la plus fiere vanité ; toutes ces folles dépenses en splendides repas, en meubles somptueux et magnifiques équipages ; ces jeux où l'on perd souvent dans une nuit tout le revenu d'une année ; ces dépenses encore bien plus criminelles ; tout cela, est-ce ce que Dieu se proposoit en vous donnant plus de bien qu'aux autres ? Ou il faut dire que Dieu ne vous a rien donné ; ce qui seroit une impiété et un blasphême

des plus horribles ; ou il faut avouer qu'on aura un compte bien terrible à rendre à Dieu de tous les biens corporels et spirituels qu'on a reçus.

Mon Dieu, j'avoue que je n'ai aucun bien que je n'aye reçu de vous, et je déclare que je ne veux point en avoir que pour votre gloire. Je gémis, Seigneur, quand je pense à l'usage que j'en ai fait. *Patientiam habe in me, et omnia reddam tibi :* donnez-moi du temps, et je vous payerai tout.

Aspirations dévotes durant le jour.

Patientiam habe in me, et omnia reddam tibi. Matth. 18.

Donnez-moi encore du temps, Seigneur, et je vous promets que vous serez seul la fin de l'usage que je ferai désormais de tous les biens que vous m'avez donnés.

Omnia propter semetipsum operatus est Dominus. Prov. 16.

Je sais, mon Dieu, que vous avez tout fait pour votre gloire, aussi ne veux-je avoir d'autre fin de toutes mes actions que vous.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° NOUS avons tout reçu de la libéralité de Dieu ; nul bien, nul talent qui ne soit un don de sa bonté ; nous n'attendons que de lui tout ce qui flatte nos espérances. Nous ne sommes que les fermiers, ou tout au plus les économes de ce souverain Maître : nous savons que nous lui devons rendre un compte exact de tout ce que nous en avons reçu, et cependant qui pense à ce compte qu'on a à rendre ! On emploie les biens et les talens reçus, comme si c'étoient des fruits de notre propre fonds. Passions, cupidités, plaisirs, propre intérêt, amour-propre ; voilà

la fin ordinaire de l'usage que nous faisons de tous ces biens. Vit-on jamais un déréglement plus universel et plus étrange ? N'avez-vous rien à vous reprocher sur ce point ? examinez aujourd'hui quel usage vous avez fait jusqu'ici de vos talens et de vos biens. La vanité, l'ambition, le plaisir ne sont-ils jamais entrés dans les motifs et la fin de cet usage ? ne regardez pas ce point de morale comme un conseil de perfection : c'est ici un précepte positif et formel de devoir ; nul n'est dispensé de cette obligation. Quelle surprise, quelle frayeur, quel désespoir à ce dernier moment, quand le souverain Maître demande qu'on rende compte de la recette. Mettez en pratique une si intéressante réflexion.

2.° Prenez, dès ce jour, une résolution vive et efficace d'avoir toujours en vue votre Dieu dans l'usage que vous faites, et que vous ferez désormais de tous vos talens et de tous vos biens. Etes-vous dans le sacré Ministere, faites que la gloire de Dieu, que le salut des ames, que votre propre salut, soient le principal motif et comme le premier mobile de toutes vos fonctions. Etes-vous dans le monde, n'employez votre bien que dans la même vue. Votre salut dépend du bon usage que vous faites de vos biens.

SIXIEME JOUR.

SAINT BERTIN, ABBÉ DE SITHIEU.

SUR la fin du septieme siecle et le commencement du huitieme, Dieu donna au monde Chrétien un exemple de détachement parfait, et un modele excellent de la perfection Religieuse dans la personne de saint Bertin. Il étoit proche parent de saint Omer, d'une des plus

nobles familles du pays, et des plus riches. Il naquit à Goldenthar d'où étoit saint Omer, ou du moins dans le territoire de Constance sur le haut Rhin, qui sépare le pays des Suisses de la Souabe. Cette vertu prématurée qui se fit admirer, dès les premieres années du jeune Bertin, fut le fruit de l'éducation Chrétienne qu'on lui donna, et sur-tout l'effet de la grace abondante dont Dieu l'avoit prévenu dès son enfance.

L'éclat de sa naissance, l'opulence de sa maison, son excellent esprit, et toutes les belles qualités dont il étoit doué, et qui le distinguoient même dans sa famille, tout cela promettoit de grands avantages au jeune Bertin, et lui ouvroit une florissante carriere. Le monde lui présentoit à pleines mains tout ce qu'il avoit de plus flatteur et de plus tentant; nul poste, nulle place de distinction où il ne pût raisonnablement aspirer; tout lui promettoit les plus exquises douceurs de la vie, dans un âge où la seule apparence des honneurs éblouit, et où l'espérance des plaisirs séduit et enchante. Le jeune Bertin fut peu susceptible de tous ces attraits. Le goût qu'il avoit pour la priere et pour les livres de piété, la vie admirable des Saints dont il lisoit assidument l'histoire, la méditation fréquente des grandes vérités de notre Religion, et une dévotion tendre envers la sainte Vierge: tout cela ne lui inspiroit que du dégoût pour les plus brillans établissemens, et un amour singulier pour la retraite. Celle que venoit de faire saint Omer le toucha. Cet illustre parent prévenu de la même grace que Bertin, avoit tout quitté pour suivre Jesus-Christ, et s'étoit allé renfermer dans la célebre Abbaye de Luxeu dans le Comté de Bourgogne. Notre Saint qui méditoit depuis long-temps la fuite du monde, ne crut plus devoir délibérer. Cet exemple le détermina; et sans écouter la chair et le sang, prévenu de

la même grace, il résolut de prendre le même parti, et se détermina à le suivre. Il avoit deux amis nommés Mommolein et Ebertran, qui, unis par la conformité de génie et d'inclination, n'eurent pas plutôt appris son dessein, qu'ils voulurent lui tenir compagnie dans sa retraite. Ils partirent tous trois pour Luxeu. Ils y furent reçus avec tendresse par l'Abbé saint Walbert, qui gouvernoit cette célebre et sainte Communauté depuis la mort de saint Eustache, successeur de saint Colomban, qui en avoit été le Fondateur, et qui l'avoit rendu illustre par sa sainteté et ses miracles.

La ferveur de plus de cinq cents Religieux qui vivoient plutôt en Anges qu'en hommes dans cette sainte Abbaye, augmenta encore par celle de ces nouveaux venus. Saint Omer qui y étoit depuis quelques années s'y distinguoit avec éclat dans la pratique de toutes les vertus. Saint Bertin se le proposa d'abord pour modele; et quelque grand progrès qu'eut déjà fait saint Omer dans l'exercice des vertus religieuses, saint Bertin l'eut bientôt atteint. Sa modestie, son humilité, sa mortification, sa piété et son assiduité à la priere, s'y firent d'abord admirer. Les plus anciens avoient de la peine à comprendre qu'un jeune Gentilhomme doué de tant de belles qualités, à la fleur de son âge, fût arrivé presque au sommet de la perfection, deux mois après être sorti du monde. Il est vrai que son recueillement intérieur, son exacte observation des moindres regles de son Institut, les rigueurs étonnantes de ses austérités, lui abrégerent bien le chemin; et la nombreuse Communauté de Luxeu ne douta point, dès ces commencemens, que ce jeune Novice ne dût être un jour un des plus grands Saints de l'Abbaye.

Saint Bertin ayant achevé le temps de ses épreuves, fit sa profession avec ses deux com-

pagnons. Leur mérite et la vue des grands services qu'ils pouvoient rendre à l'Eglise, porta leur Supérieur à les faire ordonner Prêtres après avoir reçu tous les Ordres sacrés. La Prêtrise donna un nouveau relief aux éminentes vertus de saint Bertin. Les dispositions avec lesquelles il avoit reçu les Ordres sacrés, lui firent recevoir cette abondance de graces et de dons surnaturels qui accompagnent le Sacerdoce, quand celui qui le reçoit est si bien disposé. Saint Bertin ne paroissoit jamais à l'Autel qu'on ne crût y voir un Séraphin, tant l'amour divin dont son cœur étoit embrasé, se manifestoit alors par ses divines ardeurs et par ses larmes. Saint Omer avoit été fait Evêque de Terouenne, Ville des Pays-Bas en Artois, et il travailloit avec un succès merveilleux à défricher un champ qui avoit été long-temps en friche. L'Abbé de Luxeu, apprenant que ce saint Evêque avoit un grand besoin d'ouvriers Evangéliques qui pussent seconder son zele dans cette vigne du Seigneur, ne crut pas pouvoir trouver de meilleurs sujets que saint Bertin avec Mommolein et Ebertran qui le regardoient toujours comme leur Maître dans la perfection Religieuse. Ils partirent ensemble avec la bénédiction de l'Abbé, laissant toute la Communauté dans le regret de perdre de vue de si grands modeles. Saint Omer les reçut avec cette joie qui est propre aux Saints, et dont la vertu est toujours le principe. Il ne leur eut pas plutôt donné leur mission, qu'ils s'appliquerent avec un zele que Dieu ne pouvoit pas manquer de bénir, à l'instruction des peuples.

Ayant trouvé un champ qui étoit abandonné depuis près d'un siecle, et qui n'avoit même été cultivé auparavant que d'une maniere assez imparfaite et fort superficielle, ils eurent bien des fatigues et des rebuts à souffrir dans un aussi grand travail qu'étoit celui de déraciner tout à la

fois l'idolâtrie et les vices qui y régnoient, et de civiliser ces peuples la plupart encore barbares.

Ces hommes Apostoliques, puissans en œuvres et en paroles, recueillirent bientôt une abondante moisson. Dieu bénit leurs travaux, et tout le pays en changeant de Religion et de mœurs, changea de face. Notre Saint n'ayant plus rien qui arrêtât sa ferveur, se livra tout à son zele. Ses travaux ne lui firent rien relâcher de ses austérités; l'onction de ses paroles étoit un effet de sa tendre dévotion : ses exemples persuadoient autant que ses discours ; et cette grande douceur qui fit en partie son caractere, à l'exemple de Jesus-Christ, lui gagna le cœur de ces peuples.

Tandis que saint Bertin cultivoit avec ses deux compagnons cette terre inculte, qui commençoit à porter déjà tant de fruits, un Seigneur du pays, nommé Ardcald, touché des merveilles qu'opéroient ces hommes Apostoliques sous la direction de saint Omer, en reconnoissance de la grace de sa conversion, vint offrir au saint Prélat la terre de Sithieu avec ses dépendances pour en faire l'usage qu'il jugeroit le plus convenable à la gloire de Dieu et à l'utilité des peuples. Saint Omer voyant tous les jours tant de conversions, et jugeant qu'il falloit une retraite à ceux qui cherchoient à servir Dieu hors du commerce du siecle, consentit qu'on y fondât un Monastere pour saint Bertin et ses compagnons, où pussent se retirer ceux qui voudroient vivre dans la solitude. Ce fut là l'origine de la célebre Abbaye de Sithieu, qui fut dans l'Artois durant long-temps, un Séminaire de Saints, comme l'Abbaye de Luxeu l'étoit dans la Bourgogne. Le Monastere fut bientôt bâti, et aussi-tôt peuplé. Le saint Evêque vouloit en donner d'abord la conduite à saint Bertin; mais notre Saint à qui la seule ombre de Prélature faisoit peur, sut si bien faire et

apporta tant de raisons, que saint Omer consentit que Mommolein gouverneroit ce Monastere.

La nouvelle Abbaye de Sithieu devint bientôt célebre dans tout le pays ; et l'on y vit revivre ces grands exemples de mortification et de sainteté qu'on avoit admiré dans les anciennes Communautés les plus vantées. L'oraison y étoit continuelle, et la psalmodie n'y cessoit jamais. L'abstinence et le jeûne le plus rigoureux étoient un des premiers articles de l'Institut. Quoiqu'ils fussent assez bien rentés, leur nourriture n'étoit d'ordinaire que de racines, du pain et de l'eau, ils assistoient les pauvres du reste. Le Chœur ne désemplissoit ni jour ni nuit, parce qu'on y chantoit à toutes les heures les louanges de Dieu, et les plus pénibles travaux ne les dispensoient jamais de ces saintes veilles.

Après la mort de saint Eloi Evêque de Noyon et de Tournay, qui arriva l'an 659, l'Abbé Mommolein fut choisi pour lui succéder ; et sans écouter les raisons et les larmes de saint Bertin, il fut mis à sa place. Ce fut proprement sous le gouvernement de notre Saint que l'Abbaye de Sithieu devint une des plus célebres du Royaume ; dès que le bruit se répandit que saint Bertin en étoit Abbé, on vint de tous côtés se ranger sous sa conduite. Le nombre des Religieux devint si grand, que le Monastere se trouvant trop resserré, il fallut penser à en bâtir un autre d'une plus grande étendue. Notre Saint ayant obtenu de saint Omer l'Eglise de Notre-Dame qu'il avoit bâtie à quelque distance du Monastere, fit construire de nouveaux édifices dans le même fonds de Sithieu, près de cette Eglise, et y transporta ses Religieux du vieux Monastere qui n'étoit composé que de quelques méchantes cellules. Cette nouvelle Abbaye fut dédiée sous le nom de la sainte Vierge et de saint Pierre.

La réputation de notre Saint croissant tous les

jours, on vit venir dans le Monastere de Sithieu les Seigneurs les plus qualifiés, pour passer le reste de leurs jours dans la pénitence, et dans les exercices de la piété sous sa discipline : le nombre crut jusqu'à un point, que le nouveau Monastere ne pouvant plus les contenir, il fallut penser à un nouvel établissement. Un Seigneur nommé Hermar vint lui offrir son Château de Wormhoult, et le Saint en fit bientôt un second Monastere qu'il mit sous la protection de saint Martin, qui fut aussi le titulaire de l'Eglise.

Saint Bertin joignant toujours ses exemples à ses exhortations, eut la consolation de voir ce grand nombre de Religieux retracer dans le désert de Sithieu ces grands exemples de pénitence, de régularité et de ferveur, qu'on avoit cru jusqu'alors n'être jamais sortis des déserts de la Palestine. Se trouvant épuisé des forces du corps, et tout abattu sous le poids de ses austérités et de son grand âge, il voulut absolument se démettre de sa supériorité, pour avoir le plaisir de vivre et de mourir dans la dépendance. Il s'en démit en effet entre les mains de son cher disciple Rigobert, et ne s'occupa plus que de Dieu dans sa retraite. Il se retira dans un hermitage dédié à la sainte Vierge près le cimetiere de ses Religieux, où il passoit jour et nuit en prieres.

Le Comte Walbert avoit donné sa confiance à notre Saint, et ne manquoit pas plusieurs fois tous les ans de venir faire ses dévotions dans l'Eglise du Monastere. Ayant reçu une lettre qui pressoit son retour, peu après avoir communié, il partit sans demander la bénédiction du Saint, contre son ordinaire. Un des Religieux nommé Dodo, étonné du départ précipité du Comte, témoigna son étonnement à saint Bertin. Hélas ! répondit le Saint en soupirant, Dieu l'en a déjà puni d'une maniere bien sévere. A peine l'homme de Dieu avoit achevé, qu'un des domestiques du

Comte arrive, se jette aux pieds du Saint, et le prie d'avoir pitié de son maître, qui étant tombé de cheval, étoit à demi-mort, ayant eu le corps tout brisé, et sembloit aller rendre l'ame. Le Saint se fait apporter du vin qui fut trouvé miraculeusement, le bénit, et l'envoie au malade. Celui-ci n'en eut pas plutôt goûté, qu'il fut entiérement guéri, et vint demander lui-même au Saint sa bénédiction, en lui demandant pardon de sa faute.

Saint Bertin passa le reste de ses jours dans la contemplation, s'assujettissant d'ailleurs à toutes les pratiques de la discipline réguliere comme un simple novice. Enfin après avoir passé quelques années à ne faire que se préparer à la mort, il mourut le 5 de Septembre de l'an 709, à l'âge de 96 ans, ou selon quelques-uns 112. Il fut enterré dans l'Eglise de Saint-Martin, où Dieu déclara sa sainteté par un grand nombre de miracles. L'an 846, Folquin Evêque de Terouenne, craignant qu'on ne lui enlevât ce trésor, le cacha, et il ne fut retrouvé que 204 ans après. Ses Reliques furent depuis mises dans une châsse d'argent enrichie d'or et de pierres précieuses, où il est exposé à la vénération des Fidelles.

La Messe à l'honneur de ce Saint est celle qu'on dit d'ordinaire à l'honneur des Saints Abbés.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

INTERCESSIO nos, quæsumus Domine, Beati Bertini, Abbatis commendet, ut quod nostris meritis non valemus, ejus patrocinio assequamur. Per Dominum, etc.

NOUS vous supplions, Seigneur, que l'intercession du Bienheureux Bertin, Abbé, nous rende agréables à votre divine Majesté; afin que nous obtenions par ses prieres ce que nous ne pouvons espérer de nos mérites. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 45.

DILECTUS Deo et hominibus, cujus memoria in benedictione est. Similem illum fecit in gloria Sanctorum, et magnificavit eum in timore inimicorum, et in verbis suis monstra placavit. Glorificavit eum in conspectu Regum, et jussit illi coram populo suo, et ostendit illi gloriam suam. In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum, et elegit eum ex omni carne. Audivit enim eum, et vocem ipsius, et induxit illum in nubem. Et dedit illi coram præcepta, et legem vitæ et disciplinæ.

IL a été chéri de Dieu et des hommes, et sa mémoire est en bénédiction. Le Seigneur lui a donné une gloire égale à celle des Saints; il l'a rendu célebre et redoutable à ses ennemis: il a appaisé des monstres par ses paroles. Le Seigneur l'a glorifié devant les Rois: il lui a donné sa Loi en présence de son peuple; il lui a fait voir sa gloire: il l'a fait Saint par sa foi et par sa douceur, et il l'a choisi d'entre tous les hommes: Car il lui a fait entendre sa voix; et il l'a fait entrer dans la nuée; et il lui a donné publiquement ses préceptes et sa loi, pour régler sa vie et ses mœurs.

Toute cette Epître tirée du quarante-cinquieme Chapitre de l'Ecclésiastique, est un raccourci de toute l'histoire de Moyse dont elle fait le caractere en peu de mots. Peu de Saints Abbés dont elle ne fasse le portrait. Il faut gagner le cœur des inférieurs par la sagesse, l'exemple et la douceur; il faut avoir même de la fermeté pour gouverner avec succès.

RÉFLEXIONS.

Il lui a donné publiquement ses préceptes et sa loi, pour régler sa vie et ses mœurs. Est-ce aux seules personnes religieuses, aux personnes dévotes, au seul petit troupeau que ces paroles

sont adressées ? Y a-t-il dans notre Religion deux différentes tables de la Loi, deux différentes regles des mœurs, deux Evangiles ? Cette demande faite par un Chrétien, quelque surprenante qu'elle soit, n'est pas étrange, ni sans fondement. Car s'il n'y a pas une regle des mœurs pour les riches, pour les gens de qualité, pour les jeunes Dames, pour tout ce qu'on appelle mondains et gens du monde; une regle des mœurs, dis-je, toute différente de celle que l'Evangile contient pour tous les Fidelles; que doit-on penser de leur sort éternel ? Quoi ! ces deux sœurs dont l'une s'est consacrée à Dieu dans le cloître, presque dès l'enfance, où, sans avoir jamais perdu l'innocence, elle passe ses jours dans les rigueurs de la pénitence et sur la croix; et l'autre nourrie dans l'esprit du monde, et peut-être dans le péché, passe ses jours dans les plaisirs, dans les joies mondaines et dans le faste : ces deux vies si opposées, si contraires, ont la même regle des mœurs, sont soumises aux mêmes commandemens, ont le même Evangile pour Loi, sont obligées indispensablement à suivre le même esprit et les mêmes maximes ! Voilà ce qui révolte non-seulement toute notre foi, mais encore toute notre raison, tout le bon sens. Mais l'état religieux est bien différent de l'état des gens du monde; cela est vrai : mais que conclure de cette grande différence ? L'état religieux ne se propose que de garder plus parfaitement la Loi de Jesus-Christ; que de se mettre à l'abri des tempêtes si fréquentes qui font échouer, et qui renversent si souvent les colosses mêmes; que d'éviter les pieges et les écueils; que de mettre en pratique les leçons que Jesus-Christ fait à tous les Fidelles. Ce soin de son salut, ces sages précautions pour ne pas pécher, ce désir et cette attention de plaire à Dieu, imposent-ils un nouveau joug, de nouveaux

droits, une nouvelle Religion plus sévere? Au contraire. Une vie licencieuse, criminelle et libertine, une vie molle, délicieuse, telle qu'est celle des mondains, dispense-t-elle des plus essentielles Lois du Christianisme? Il n'y auroit donc dans notre Religion qu'à secouer le joug de sa morale, qu'à violer ses plus saintes Lois, qu'à ne plus garder ses Commandemens, qu'à ne rien faire de ce que Jesus-Christ nous a enseigné, pour n'être plus obligé de régler notre vie sur l'Evangile. Sur quel endroit de l'Ecriture ce chimérique privilege est-il fondé? sur quelle autorité porte-t-il? en trouve-t-on parmi les Saints quelque exemple? Il n'y a donc dans notre Religion qu'une regle des mœurs, il n'y a qu'une seule Loi, il n'y a qu'un Evangile, le même pour les Religieux et pour les mondains, le même pour les pauvres et pour les riches. Gens du monde, femmes mondaines, gens de plaisirs, applaudissez-vous après cela dans vos déréglemens, faites-vous honneur de votre vie licencieuse! assemblez l'autorité visible de tous les libertins et des mondains, ce seront de fortes pieces pour vous, quand vous paroîtrez devant le souverain Juge. Et l'on ne veut pas croire après cela que le nombre des Elus soit si petit! on se dispense quelquefois dans l'état même religieux, des observances religieuses! on prétend avoir des privileges fondés sur l'âge, sur le mérite, sur les emplois! Quels en sont les titres? On trouve bien que les saints Religieux, ces grands modeles que l'Eglise expose à notre vénération, bien loin d'user de ces dispenses licencieuses, de ces privileges abusifs, ont redoublé leurs austérités, ont augmenté leur ferveur, ont été encore plus grands observateurs de la Loi, à mesure qu'ils croissoient en âge et en mérites. Bon Dieu, que la mort développera des Mysteres d'iniquité!

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon S. Matthieu.
Chap. 19.

In illo tempore : Dixit Simon Petrus ad Jesum : Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te : quid ergo erit nobis! Jesus autem dixit illis : Amen dico vobis, quòd vos qui secuti estis me, in regeneratione, cùm sederit Filius Hominis in sede majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim Tribus Israël. Et omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit.

En ce temps-là : Pierre dit à Jesus : Voilà que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi : qu'y aura-t-il donc pour nous ! Jesus lui répondit : Je vous dis en vérité qu'au temps de la résurrection, lorsque le Fils de l'Homme sera assis sur le siege de sa Majesté, vous qui m'avez suivi, vous serez vous-mêmes assis sur douze sieges, et que vous jugerez les douze Tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté pour mon nom sa maison, ou ses freres, ou ses sœurs, ou son pere, ou sa mere, ou sa femme, ou ses enfans, ou ses héritages, recevra le centuple, et possédera la vie éternelle.

MÉDITATION.

Des divertissemens des gens du monde.

PREMIER POINT.

Considérez que rien n'est plus étonnant que de voir avec quelle avidité on cherche à se divertir dans le monde, dans une Religion cependant qui ne prêche rien tant que la croix et la mortification des passions. Les plaisirs sont aujourd'hui de toutes les saisons et de tous les âges,

On ne demande pas s'il convient à un Chrétien de mener une vie molle, oisive et délicieuse : combien de Chrétiens aujourd'hui regardent ceux qui ne sont pas en état de vivre dans la mollesse, dans l'oisiveté, dans les délices, comme des gens qui sont à plaindre, comme des gens malheureux. Et les Chrétiens qui vivent de la sorte croient à notre Evangile ; c'est-à-dire, que tandis qu'ils vivent dans les plaisirs, ils sont prêts de donner leur sang pour soutenir qu'une vie molle, oisive, délicieuse, n'est pas chrétienne ; et qu'on ne peut être disciple de Jesus-Christ, si l'on ne porte chaque jour sa croix, si l'on ne se mortifie chaque jour ! Trouvez, imaginez une contradiction plus monstrueuse. C'est cependant celle que nous présente la licencieuse conduite de la plupart des gens du monde. Que conclure de ces deux morales si opposées ? Mais quelle fin, mon Dieu, de ces criantes contradictions ! On se divertit, dit-on, il est vrai ; mais on ne fait point de mal dans tous ces divertissemens. Le séjour à la campagne est un délassement des laborieuses occupations de la ville. L'automne est la saison des parties de plaisirs. Quel mal y a-t-il dans ces jeux innocens, dans ces assemblées d'amitié, dans ces divertissemens peu interrompus à quoi on emploie tout le temps qu'on passe à la campagne ? Mais où trouve-t-on dans l'Evangile qu'il y ait un temps dans la vie qu'il soit permis de passer dans la mollesse, dans les divertissemens, dans les plaisirs, et dans l'oubli de Dieu ? On ne fait point de mal : et n'en est-ce pas un assez grand de ne faire nul bien, à qui est obligé d'en faire à toute heure, et qui sera irrémissiblement réprouvé pour n'en avoir pas assez fait ? On ne fait point de mal : eh quoi ! une vie passée en mille inutilités, une vie enivrée d'oisiveté et de mollesse est une vie chrétienne ! Et si elle n'est pas chrétienne, n'est-elle pas un

grand mal! Une ame sans la grace est une terre seche et sans eau, qui ne peut produire que des feuilles sans fruit. Des graces sans correspondance et sans bonnes œuvres, sont des talens enfouis dont il faudra cependant rendre un terrible compte. En bonne foi, une vie que les affaires et les divertissemens du monde partagent tour à tour, et occupent toute entiere, est-elle propre à faire valoir ces talens, dont le monde fait si peu de cas, quoiqu'ils soient d'un si grand prix? Voilà cependant la vie de la plupart des gens du monde : quel en sera le sort?

SECOND POINT.

Considérez que les divertissemens aujourd'hui dans le monde sont les pieges les plus ordinaires et les plus dangereux que le démon tende à l'innocence; on peut dire que tout y est empoisonné, non pas d'un poison violent et précipité, mais d'un poison lent et insensible. Entretiens, jeux, repas, assemblées, spectacles, tout y est d'autant plus à craindre, que tout y paroît moins suspect, moins contagieux. Ce ne sont point de ces accès violens d'une impiété effrontée ou d'un déréglement déclaré; l'esprit du monde qui y regne, n'y exerce point un empire tumultueux et arrogant. Il s'insinue dans l'esprit et dans le cœur avec douceur, et par des manieres aisées et polies. Tout y est selon les regles d'une civilité, d'une politesse charmante. On se garde bien d'y préconiser le vice et l'irréligion : on se contente d'y faire l'éloge de ces personnes peu scrupuleuses, qui ont un esprit liant, un naturel doux et complaisant, un goût exquis pour les plaisirs et les parures. La vertu y est toujours dépeinte avec de sombres couleurs; une raillerie fine et jolie de la dévotion sert de temps en temps à divertir l'assemblée. Ainsi s'insinue ce

poison qui ôte d'abord tout le goût de la piété. On y rougiroit, si on y passoit pour dévot : le mot de dévotion y est toujours regardé comme un reproche, et souvent même comme une injure. On craindroit de se décrier, si l'on y faisoit paroître quelque sentiment chrétien. Que produit cet air contagieux ? un dégoût nécessaire de la dévotion, une mollesse presque incurable. On sort de ces conversations mondaines, de ces assemblées si peu chrétiennes, de ces divertissemens à demi-païens, avec un goût pour la mondanité qui peut passer pour une espece de charme. Prieres, pratiques de piété, exercices, devoirs de Chrétien, tout est impraticable, tout fuit. La foi s'affoiblit, et peu à peu l'esprit du Christianisme s'éteint. Qu'on justifie tant qu'on voudra ces divertissemens habituels, ils seront toujours l'écueil de la piété et même de l'innocence. On n'est pas long-temps indévot sans devenir tôt ou tard libertin. Et l'on demande après froidement : Quel mal il y a dans ces divertissemens qu'on appelle honnêtes ? Mais pour peu qu'on connoisse le monde, avec quel front ose-t-on assurer que ces spectacles, la célebre école de toutes les passions, et si on l'ose dire, le rendez-vous de tous les vices, soient innocens ; qu'il n'y a point de mal dans ces entretiens tendres et affectueux, dans ces assemblées où la médisance la plus mordante est souvent le moindre crime, dans ces jeux où souvent la moindre perte qu'on fasse est celle de l'argent, dans ces parties de plaisirs où la licence semble avoir droit de ne pas faire rougir, dans ces repas où regne d'ordinaire l'intempérance ! on ose dire qu'il n'y a point de mal, où tout est tentation, où tout est contagion, où du moins tout est piege.

Eh, Seigneur, daignez par votre grace me désiller les yeux de l'ame pour voir tous ces dangers ; daignez toucher mon cœur, pour rendre

les

les réflexions que je viens de faire efficaces, en les rendant pratiques. C'en est fait, mon Dieu, je ne prendrai plus de divertissemens qui ne soient chrétiens.

Aspirations dévotes durant le jour.

Gaudio dixi : Quid frustra deciperis ! Eccl. 2. Trompeurs divertissemens, pourquoi me feriez-vous jamais donner dans vos pieges !

Quale gaudium mihi erit, qui in tenebris sedeo ! Tob. 5.

Quelle joie puis-je avoir, moi qui suis toujours dans les ténebres !

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° On a déjà dit ailleurs, et on ne le sauroit dire trop souvent, pour détruire la fausse idée qu'on a dans le monde, que la dévotion exclut tout divertissement, et que pour se sauver, il faudroit se faire hermite. On ne prétend pas interdire à toutes sortes de personnes toutes sortes de divertissemens. Il y en peut avoir d'innocens ; il y en a donc qui sont permis. La fin doit régler les plaisirs. Un esprit trop long-temps appliqué, demande quelque délassement. Un corps lassé par le travail, a besoin de quelque relâche. Les divertissemens doivent distraire, mais ils ne doivent pas occuper. Ils doivent laisser de la joie, et jamais du repentir. Un trop long usage les rend nuisibles. La passion n'en doit être ni l'ame, ni la regle ; et pour être licites, il faut qu'ils soient toujours chrétiens. De quelque condition que vous soyez, n'employez jamais à vos divertissemens les jours de Dimanches et de Fêtes. On ne prétend pas interdire aux Artisans, et aux personnes occupées toute la semaine, quelque honnête divertissement ces

jours-là ; mais il faut que les devoirs de Chrétiens soient remplis, et que la sainteté du jour soit respectée.

2.° Pour les personnes aisées, pour qui tous les jours de la semaine sont des jours de Fêtes par rapport à leur loisir, il est indigne que s'ils ont une partie de plaisir à faire, ils choisissent le saint jour du Dimanche ou de Fête. Evitez cet abus.

SEPTIEME JOUR.

SAINTE REINE, VIERGE ET MARTYRE.

ON croit que la ville d'Alise au Diocese d'Autun en Bourgogne, ou Alexie dans le pays Duesnois qui fait partie de l'Auxois, près de la ville de Flavigny, si célebre dans l'Histoire par le siege que César y mit environ cinquante-deux ans avant la naissance de Jesus-Christ ; on croit, dis-je, que la ville d'Alexie, aujourd'hui Alise, a donné naissance à sainte Reine, l'une des plus illustres Martyres du troisieme siecle. Elle vint au monde vers l'an 238, de parens distingués dans le pays par leur qualité, et encore plus par leur attachement aux superstitions païennes. Elle perdit sa mere peu de jours après sa naissance ; ce qui obligea son pere, nommé Clément, de la mettre en nourrice. Celle à qui elle fut confiée se trouva heureusement être Chrétienne, sans que son pere, païen outré, en sût rien. Jamais enfant ne fut plus aimable dès le berceau ; aussi devint-elle si chere à sa nourrice, qu'elle ne la regarda plus que comme sa propre fille. La divine Providence qui avoit choisi Reine au milieu du Paganisme pour confondre l'idolâtrie, et pour

faire triompher la foi Chrétienne par une jeune fille de seize à dix-huit ans, lui fit trouver dans sa vertueuse nourrice tous les moyens et tous les secours pour être une fervente Chrétienne.

Les premieres leçons qu'elle lui donna, furent sur la Religion. Reine savoit à peine bégayer sa pensée, qu'elle disoit qu'elle vouloit être Chrétienne. Elle le fut. Sa nourrice lui ayant appris les premiers principes de la Religion, lui fit donner secretement le baptême. Ayant sucé, pour ainsi dire, avec le lait les vérités du Christianisme, on la vit croître en sagesse et en piété, à mesure qu'elle croissoit en âge. Tout son plaisir étoit d'entendre parler du prix de la virginité et de la gloire du martyre.

Dieu l'ayant douée d'une beauté rare et d'un esprit excellent, elle comprit d'abord que la vertu qu'elle chérissoit tant, étoit une fleur que le grand hâle fanoit, et qui ne se conservoit qu'à l'ombre et dans la retraite. Elle ne paroissoit presque jamais en public; elle passoit la plus grande partie du jour dans les oratoires secrets des Chrétiens, et le reste du temps à la chambre. Tout le temps qu'elle ne donnoit point à la priere, elle l'employoit à lire les Actes des Martyrs, et tout son plaisir étoit de lire les victoires des Vierges qui avoient remporté la palme du martyre. Embrasée de l'amour de Jesus-Christ, elle résolut de n'avoir jamais d'autre Epoux que lui, et elle choisit pour sa mere la Reine des Vierges. Elle voua à Dieu dès ses premieres années sa virginité, et toute jeune, délicate, d'une foible santé, ne soupiroit qu'après le martyre. Sa chere nourrice avoit grand soin de la confirmer dans ces pieux sentimens; elle l'instruisoit de tout ce qu'il y a de plus saint et de plus parfait dans la Religion; et prévoyant bien qu'elle auroit de grands combats à soutenir à cause de sa rare beauté, elle la prévenoit sur tout ce qu'elle pouvoit avoir

à craindre. Reine ne paroissoit jamais plus résolue que lorsqu'on lui dépeignoit plus vivement les supplices les plus affreux, et les tourmens les plus horribles. Comptez, ma bonne, disoit-elle à sa nourrice d'un ton ferme et déterminé, comptez qu'avec la grace de mon divin Epoux rien ne sauroit jamais m'effrayer, et les bourreaux seront plutôt las de me tourmenter, que moi de souffrir. Jesus-Christ ne m'abandonnera pas, c'est en lui que je mets toute ma confiance. La pieuse nourrice pleuroit de joie et de tendresse entendant ceci; et l'embrassant tendrement: J'espere, lui dit-elle, que je vous reverrai bientôt comme une illustre Vierge et Martyre. Son pressentiment se vérifia bientôt. Son pere étoit si content de la Demoiselle chez qui sa fille avoit été nourrie et élevée, qu'il n'avoit point voulu l'entirer que pour l'établir; et quoique le bruit courût que sa fille étoit Chrétienne, il n'avoit jamais voulu l'approfondir, soit qu'il ne le crût point, soit qu'il ne voulût point éclaircir des soupçons qui l'auroient obligé de la retirer de sa pension, et peut-être de maltraiter sa fille. Cependant les partis avantageux qui se présentoient, et les premiers Seigneurs du pays qui la recherchoient en mariage, obligerent Clément de lui proposer celui qu'il croyoit convenir le mieux à sa qualité, et devoit la rendre la premiere Dame de la Bourgogne.

Reine écouta avec modestie la proposition que son pere lui en fit; lorsqu'elle crut devoir parler: Mon cher pere, lui dit-elle d'un ton ferme mais respectueux, je sais que vous m'aimez avec tendresse, et que vous ne cherchez qu'à me rendre heureuse, et que c'est pour cela que vous me proposez ce riche parti; mais s'il s'en trouvoit un autre qui me fût plus avantageux, ne seriez-vous pas plus aise que je le prisse? Sans doute, répart le pere; mais quel parti, ma fille, y a-t-il dans

toute la Province que celui que je viens de vous proposer ? Celui d'être Chrétienne, répond la Sainte, et d'avoir éternellement pour Epoux celui qui est véritablement notre seul Dieu, notre Créateur, notre Sauveur, et notre souverain Juge. Quoi ! ma chere fille, s'écrie le pere, seroit-il possible qu'on vous eût fasciné l'esprit jusqu'à ce point que de vouloir embrasser l'extravagante secte des Chrétiens ? On m'avoit bien voulu persuader que vous donniez dans ces ridicules superstitions ; mais je n'avois jamais pu croire que vous fussiez devenue folle. Vous avez raison, mon cher pere, répond la fille, je ne fus jamais si sage que depuis que j'ai eu le bonheur d'être Chrétienne, et j'espere que vous ne serez pas plutôt instruit des vérités de notre sainte Religion que vous cesserez vous-même d'être païen. Le Pere, soit par indignation, soit par tendresse, lui tourna le dos, et lui dit d'un ton de colere en la quittant : Vous y penserez, et vous verrez si vous aimerez mieux m'avoir pour tyran que pour pere. Reine se voyant libre, courut toute transportée de joie raconter à sa nourrice l'entretien qu'elle venoit d'avoir avec son pere. Celle-ci l'embrassant la félicita de ce généreux début, et l'exhorta à se préparer au combat par la priere. En effet, son pere furieusement irrité du parti qu'avoit pris sa fille, l'appela, et commença de la maltraiter, après qu'il eut éprouvé l'inutilité de ses menaces et de ses caresses.

Cependant Olibrius, Gouverneur des Gaules sous l'Empereur Dece, vers l'an 253, venant de Marseille, se rendit à Alise, où à peine fut-il arrivé, qu'on lui raconta l'aventure de Reine. Le Gouverneur à qui on avoit fait un magnifique récit de sa rare beauté, de son esprit et de toutes ses belles qualités, voulut la voir. Reine se présenta, et Olibrius ne l'eut pas plutôt vue, qu'il en fut épris. Il la reçut avec respect ; et l'ayant

fait asseoir, loua fort sa beauté, et lui fit une déclaration capable de tenter toute autre fille. Reine tenant toujours par modestie les yeux baissés, lui dit qu'ayant le bonheur d'être Chrétienne, elle avoit résolu d'être Vierge jusqu'à la mort, et qu'elle préféroit la Virginité à toutes les couronnes. Le Gouverneur ne parut point se rebuter. Il continua à lui dire des douceurs, et la renvoyant, lui dit qu'il espéroit que le lendemain elle seroit plus traitable. Vous vous trompez, Seigneur, répondit-elle, si vous croyez que je change jamais de résolution; je ne crains ni les belles promesses, ni les tourmens; mon parti est pris, prenez le vôtre.

Le pere de la Sainte l'ayant retirée chez lui, employa tous les artifices imaginables pour la pervertir: il employa même les plus durs traitemens; et voyant qu'il n'avançoit rien, fut lui-même par une espece de désespoir la déférer au Gouverneur des Gaules. Celui-ci la fit encore venir devant lui, résolut de l'intimider, et d'employer même les tourmens pour la vaincre. Mais sa présence le désarma, et l'adoucit. Il lui parla dans des termes également tendres et respectueux, et puis prenant un air un peu plus sérieux: Est-il possible, Mademoiselle, lui dit-il, qu'une fille de votre esprit, de votre mérite, et de votre qualité, se soit avilie jusqu'à ce point que de vouloir être la servante d'un misérable Galiléen qui a expiré sur un gibet, et qui a une secte extravagante, qui n'est composée que de vils esclaves? Ayez, ma fille, et plus d'honneur, et plus de générosité; vous m'avez plu, je ne veux point avoir d'autre épouse que vous, et par là vous allez devenir l'une des premieres Dames de l'Empire. Notre Sainte écoutoit toutes ces flatteries avec beaucoup d'indifférence et de froideur; et dès que le Gouverneur eut fini: Seigneur, lui dit-elle, celui que vous appelez Ga-

liléen est le vrai Dieu; c'est lui-même qui a choisi le genre de mort qu'il a souffert pour notre salut, aussi s'est-il ressuscité lui-même par sa propre vertu ; ses miracles, dont les Païens même n'ont pas pu disconvenir, prouvent sa toute-puissance et sa divinité ; et les sentimens qu'il inspire à une jeune fille, et la générosité qu'il me donne pour mépriser les espérances les plus flatteuses, et les plus terribles tourmens, ne sont pas encore aujourd'hui le moindre de ses miracles. Cette réponse piqua le Gouverneur. Puisque ma bonté pour vous ne peut pas vous gagner, nous verrons si les supplices ne vous rendront pas plus sage. Et sur le champ il l'envoya en prison. Reine ne put contraindre sa joie, elle la fit éclater et sur son visage et par ses paroles. Elle passa toute la nuit en prieres dans le cachot. Dieu la combla de douceurs spirituelles qui lui inspirerent un nouveau courage et une nouvelle ferveur ; elle commença dès-lors de se flatter qu'elle auroit le bonheur de mourir Vierge et Martyre.

Olibrius ne put se résoudre de la laisser plus long-temps en prison. Sa passion condamnoit déjà sa dureté, et lui faisoit espérer d'en venir à bout par ses caresses et par sa persévérance. Il se la fit ramener, lui parla d'une maniere encore plus gracieuse, la pria de ne se pas opposer à sa fortune et à son propre bonheur, et n'oublia rien pour ébranler sa constance. Reine remercia Olibrius de toutes ses honnêtetés ; mais elle lui parla sur le fait de la Religion, et sur sa résolution de n'avoir jamais d'autre Epoux que son Dieu, d'une maniere si précise, si résolue et si généreuse, que le Gouverneur en fut outré. Sa passion se changeant en fureur, il ordonne qu'on serre son corps d'un cercle de fer qu'on voit encore aujourd'hui dans l'Abbaye de Flavigny. Ce cercle étoit fermé par un cadenas qui tenoit à une chaîne de fer, dont les deux extrémités étoient

attachées à la muraille. Et comme il avoit un voyage à faire en Allemagne, il ordonna qu'on la laissât en cet état dans la prison jusqu'à son retour, à moins qu'elle ne renonçât à la foi pour devenir païenne. Ce nouveau supplice étoit cruel. Notre Sainte fut près d'un mois sans pouvoir s'asseoir, ni se coucher; continuellement jour et nuit dans une posture si gênante, elle eut bien des combats à soutenir durant tout ce temps. Son pere, ses parens, tout ce qu'il y avoit de gens de distinction dans Alise, venoient sans cesse tenter sa constance et sa foi : cette jeune fille de quinze ans fut inébranlable, de sorte qu'Olibrius étant de retour ne put pas croire qu'elle persévérât dans ses premiers sentimens; il la fit comparoître devant lui. Dès qu'il l'apperçut, sa tendresse se ralluma; il la pria, la sollicita, la conjura par tout ce qu'il y a de plus fort de renoncer à la Religion Chrétienne : voyant que tout étoit inutile, il commanda qu'on la mît sur le chevalet, qu'on la déchirât à coups de fouets armés de pointes de fer, et qu'on la fit souffrir de la maniere la plus cruelle. Comme toute la Ville étoit accourue à ce spectacle affreux, on ne vit pas plutôt ruisseler le sang de ce corps tendre et délicat, qu'il se fit des cris de tous côtés qui effrayerent le tyran, et l'attendrirent. Il fit cesser cette grêle de coups, et fit ramener dans la prison notre Sainte. Elle passa toute la nuit en prieres. Dieu la consola dans une vision. Elle vit une grande Croix qui touchoit de la Terre au Ciel, au haut de laquelle étoit un colombe dont l'éclat et la blancheur dissipa bientôt toute l'obscurité du cachot. Elle entendit en même temps une voix céleste qui lui disoit : Courage, digne Epouse de Jesus-Christ, votre virginité et votre patience vous ont déjà mérité une couronne que vous recevrez au plutôt; votre Croix vous servira d'échelle pour arriver à la gloire qui vous est préparée.

Sainte Reine ne sentit plus aucune douleur dès qu'elle eut entendu cette voix, et elle se sentit animée d'un nouveau courage. Le lendemain Olibrius se croyant déshonoré, s'il étoit vaincu par une fille de quinze ans, ordonna qu'on appliquât le feu à toutes ses plaies. Il la fit brûler avec des torches ardentes ; et pour rendre encore plus sensible son tourment, il la fit plonger dans une cuve pleine d'eau froide. La Sainte ne sentit aucune douleur dans tous ces tourmens, et elle ne cessoit de représenter au peuple qui étoit étonné de sa tranquillité, de sa joie, quelle étoit la puissance du Dieu des Chrétiens, qui changeoit en délices les tourmens les plus affreux et les plus horribles supplices. Tandis que notre Sainte exhortoit le peuple à se convertir, elle vit la même colombe qui lui avoit apparu dans la prison, qui tenant une couronne précieuse au bout de son bec, vint la poser sur sa tête ; et l'on entendit une voix miraculeuse qui disoit : Venez, Reine ; venez régner éternellement dans le Ciel avec votre divin Epoux, venez recevoir l'inestimable récompense qui est due à votre persévérance. Comme cette merveille fut entendue de tous ceux qui étoient présens, huit cents et cinquante personnes se convertirent. Cet événement faisant craindre quelque soulevement, le Gouverneur ordonna qu'incessamment Reine eût la tête coupée. C'est ainsi que cette jeune Héroïne Chrétienne consomma son martyre le 7 de Septembre vers l'an de Jesus-Christ 253, sous l'Empire de Dece.

Son saint Corps fut enterré par les Chrétiens à Alise, où il fut caché durant tout le temps de la persécution. Mais la paix étant rendue à l'Eglise, on leva ce saint Corps, qui fut mis dans une riche châsse. On bâtit une Chapelle sur son tombeau, et peu après un Monastere. La dévotion des peuples qui viennent de toutes parts pour implorer le secours de la Sainte pour toutes sortes de mala-

dies, a fait si fort multiplier les bâtimens, que c'est maintenant une petite Ville du nom de sainte Reine. L'Abbé Widrad, Fondateur du célebre Monastere de Flavigny, orna et enrichit beaucoup le tombeau de la Sainte. Il répara même son petit Monastere, qui fut mis depuis dans la dépendance de celui de Flavigny. L'an 864, Egil Abbé de Flavigny, ayant eu permission du Roi Charles le Chauve, et de Jonas Evêque d'Autun, fit transférer avec beaucoup de solemnité et de pompe le corps de sainte Reine dans l'Eglise de son Abbaye, où il est honoré encore aujourd'hui par un concours prodigieux de peuples qui viennent de toutes parts pour implorer son intercession.

La Messe à l'honneur de cette Sainte est celle qu'on dit d'ordinaire à l'honneur des Vierges et Martyres.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, qui inter cætera potentiæ tuæ miracula, etiam in sexu fragili victoriam martyrii contulisti; concede propitius, ut qui Beatæ Reginæ Virginis et Martyris tuæ natalitia colimus, per ejus ad te exempla gradiamur. Per Dominum nostrum, etc.

O DIEU, qui entre les autres merveilles de votre puissance, avez fait remporter la victoire au sexe même le plus fragile; faites-nous la grace, qu'en suivant l'exemple de votre Vierge et Martyre sainte Reine, dont nous célébrons la fête, nous puissions aller à vous. Par N. S., etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 1.

FRATRES : Videte vocationem vestram, quia non multi sapientes secundùm carnem, non multi potentes, non multi nobiles : sed quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes : et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia : et ignobilia mundi, et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret : ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus. Ex ipso autem vos estis in Christo Jesu, qui factus est nobis sapientia à Deo, et justitia, et sanctificatio, et redemptio : ut quemadmodum scriptum est : Qui gloriatur, in Domino glorietur.

MES Freres : Voyez ce que vous êtes d'appelés, et qu'il n'y en a pas beaucoup parmi vous qui fussent sages selon la chair, ou puissans, ou nobles ; mais ce qui est plein de folie devant le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les sages ; et ce qui est foible devant le monde, il l'a choisi pour confondre ce qu'il y a de plus fort. Il a choisi enfin ce qu'il y avoit de moins noble et de plus méprisable, mêmes les choses qui ne sont point, pour détruire celles qui sont, afin que nul homme n'ait de quoi se glorifier devant lui. Or, c'est par lui que vous êtes ce que vous êtes en Jesus-Christ, qui a été établi de Dieu pour être notre sagesse, notre justice, notre sainteté, et notre rédemption ; afin que, suivant ce qui est écrit, quiconque se glorifie, ce soit dans le Seigneur qu'il se glorifie.

Saint Paul dans ce Chapitre montre que la sagesse du monde a été réprouvée, et que les simples ont été choisis ; et comme le salut est renfermé dans la mort de Jesus-Christ qui est une folie pour le monde, et la vertu et la sagesse de Dieu pour ceux qui croyent, Dieu a choisi ce qu'il y a de plus foible et de plus vil.

RÉFLEXIONS.

Ce qui est foible selon le monde, il l'a choisi pour confondre ce qu'il y a de plus fort. Les voies de

Dieu sont essentiellement différentes des nôtres. Nous pensons, nous raisonnons, nous agissons en hommes. Dieu ne pense, et n'agit qu'en Dieu. L'homme dans ses desseins n'agit jamais plus sagement que quand il trouve dans les moyens qu'il choisit, une connexité avec la fin qu'il cherche. Dieu ne paroît jamais mieux ce qu'il est, que quand il se sert des moyens tout contraires à la fin. Le Seigneur, dit saint Augustin, prévoyant que s'il commençoit par rappeler à la Religion le Sénateur, l'homme riche, l'Orateur, ils diroient : C'est ma dignité, ce sont mes richesses, c'est mon éloquence qu'on a choisie. Venez, vous pauvres, a-t-il dit, vous n'avez rien, vous ne savez rien, vous n'êtes comptés pour rien, dès là vous êtes propres à faire éclater ma miséricorde et ma puissance; me servant de vous pour gagner les Grands, pour confondre les savans, pour convertir le monde, on ne pourra me dérober la gloire de ce grand ouvrage. Dieu devoit faire, ce semble, ce miracle : mais en pouvoit-il faire un plus marqué, un plus grand ? Douze pauvres Pêcheurs encore plus grossiers et plus idiots qu'ils n'étoient pauvres, sont envoyés à Rome, à Jérusalem, à Athenes pour convertir les Juifs, les Grecs, et les Romains, et avec eux toutes les Nations et tous les peuples les plus barbares. Quel dessein, quel projet plus extravagant, plus insensé, plus chimérique, selon tout le bon sens, toutes les lumieres de la raison, selon toute la portée de la sagesse humaine. Si du moins ces hommes méprisables par leur naissance, par leur figure, et par leur grossiéreté, eussent eu à prêcher une nouvelle Religion conforme aux lumieres de la raison, une morale agréable aux sens, et qui flattant la chair, favorisât et les passions et l'amour-propre, le dessein de ces douze Pêcheurs ne laisseroit pas d'être risible, et passeroit pour extravagant. Comment ! des gens de ce caractere entreprendre

de faire changer de face à tout l'Univers, en introduisant une Religion toute nouvelle ! Ainsi doit raisonner la sagesse humaine. Ses lumieres sont courtes, et son pouvoir est encore plus borné. Mais reconnoissons visiblement le doigt de Dieu dans cette merveille : ces douze idiots entreprennent de faire adorer comme le seul Dieu, Jesus-Christ qui a expiré sur une Croix ; entreprenant de faire croire les mystéres incomprehensibles de la Trinité, de l'Incarnation, de la Résurrection, de l'Eucharistie, ils l'entreprennent sans armes, sans richesses, sans artifices, sans éloquence, sans aucun appui humain ; au contraire tout les contredit, tout crie à l'imposture, à la folie, au sortilege : ils l'entreprennent, et ils en viennent à bout. Le Grec soumet tout son esprit, le Romain son orgueil avec ses superstitions, le Juif ses préjugés ; on renverse les idoles avec les autels des faux dieux, et la Croix devient l'objet de leur culte. Toutes les puissances de l'enfer ont beau se joindre aux puissances de la terre pour éteindre le Christianisme dans le sang des Chrétiens, la foi ne fait jamais plus de progrès. De jeunes filles de quinze ans se jouent des tourmens les plus cruels, bravent la barbarie des tyrans, et font triompher la foi jusques dans les derniers retranchemens de l'idolâtrie. Libertins qui avez étouffé votre foi, attribuez ces merveilles au pur hasard. Impies qui n'avez plus de foi, raillez de ces merveilles, et faites-vous un mérite même de votre impie incrédulité. Ne croyez rien, révoquez même tout en doute, comme vous faites : vous deviendrez Chrétiens, pour ainsi dire, dans l'enfer durant toute l'éternité. Non, puissances de la terre, riches du siecle, vous ne fûtes pas les instrumens dont Dieu se servit pour fonder sa Religion : vous ne fûtes que les obstacles dont il fit triompher avec éclat des hommes sans lettres et sans crédit. Bon Dieu ! que notre Religion porte

un caractere de vrai et de surnaturel bien marqué. La divinité s'y fait sentir, et s'y montre plus visiblement que dans aucun autre miracle.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon S. Matthieu. Chap. 19.

In illo tempore accesserunt ad Jesum Pharisæi tentantes eum, et dicentes: Si licet homini dimittere uxorem suam, quâcumque ex causâ! Qui respondens, ait eis: Non legistis, quia qui fecit hominem ab initio, masculum et feminam fecit eos! Et dixit: Propter hoc dimittet homo patrem et matrem, et adhærebit uxori suæ, et erunt duo in carne una. Itaque jam non sunt duo, sed una caro. Quod ergo Deus conjunxit, homo non separet. Dicunt illi: Quid ergo Moyses mandavit dare libellum repudii, et dimittere! Ait illis: Quoniam Moyses ad duritiem cordis vestri permisit vobis dimittere uxores vestras: ab initio autem non fuit sic. Dico autem vobis: Quia quicumque dimiserit uxorem suam, nisi ob fornicationem, et aliam duxerit, mœchatur: et qui dimissam duxerit, mœchatur. Dicunt ei discipuli ejus: Si ita est causa hominis cum uxore, non expedit nubere. Qui dixit illis: Non omnes capiunt

En ce temps-là, les Pharisiens s'approcherent de Jesus pour le sonder, et lui dirent: Est-il permis à un homme de renvoyer sa femme pour quelque sujet que ce soit? Il leur répondit: N'avez-vous pas lu que celui qui a fait l'homme au commencement du monde, fit l'un mâle, et l'autre femelle, et qu'il dit: C'est pour cela que l'homme laissera son pere et sa mere, et qu'il s'attachera à sa femme, et ils seront deux en une seule chair. Ainsi, ce que Dieu a joint, que l'homme ne le sépare pas. D'où vient donc, lui dirent-ils, que Moyse a réglé qu'on donnât un acte de divorce à la femme, et qu'on la renvoyât? Il leur répondit: C'est à cause de la dureté de votre cœur que Moyse vous a permis de renvoyer vos femmes; mais il n'en a pas été de même au commencement du monde. Or, je vous dis que quiconque renverra sa femme, hors que ce soit pour adultere, et en épousera une autre, devient adultere lui-même; et que celui qui épousera celle qu'on aura renvoyée,

verbum istud, sed quibus datum est. Sunt enim eunuchi, qui de matris utero sic nati sunt : et sunt eunuchi, qui facti sunt ab hominibus : et sunt eunuchi, qui seipsos castraverunt propter regnum cælorum Qui potest capere, capiat.

devient adultere aussi. Ses disciples lui dirent : Si telle est la condition d'un homme à l'égard de sa femme, il n'est pas expédient de se marier. Sur quoi il leur dit : Tous ne comprennent pas cela ; il n'y a que ceux à qui il a été donné. Car il y a des eunuques qui sont venus tels du ventre de leur mere ; il y en a qui ont été fait eunuques par les hommes, et il y en a qui se sont eux-mêmes fait eunuques pour le Royaume des Cieux. Qui peut comprendre cela, le comprenne.

MÉDITATION.

De la Tentation.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la tentation est et un danger, et une épreuve. C'est un piège que l'ennemi du salut nous tend. Aussi ingénieux, aussi habile que malin, il étudie notre humeur, notre naturel, et singuliérement ce penchant particulier que chacun a au mal, et à un certain mal, c'est-à-dire, la passion dominante. Dès qu'il a découvert le foible de la place, il commence par détruire et séparer les dehors de ce côté-là ; pratiques de piété, délicatesse de conscience, régularité exacte, éloignement de certains objets, dévotions affectueuses, modestie scrupuleuse, fidélité dans les petites choses, crainte des plus légeres fautes, pénitences, mortifications ; voilà ce qu'on appelle les dehors, les ouvrages avancés, les fortifications qui couvrent le corps de la place. Dès que ces ouvrages sont détruits, la place ne tient pas long-temps. Le démon sait prendre son temps en ennemi fin et rusé, il sait profiter de

toutes les occasions pour surprendre la place. On compte toujours sur une certaine bonne volonté, sur une ancienne horreur de péchés griefs, on se promet une vigoureuse résistance. Mais a-t-on laissé affoiblir ce qui servoit de guide contre le torrent ? s'est-on apprivoisé avec les petites fautes ? les grandes arrivent brusquement, presque sans qu'on y pense. Le démon est aux aguets ; dès qu'il trouve l'ame, pour ainsi dire, à découvert, il attend la présence de certain objet, la vivacité, la saillie de certaine passion, la disposition du cœur favorable. Alors l'ennemi se présente, il fait jouer tous ses ressorts, il met en œuvre tous ses artifices, le coup mortel est donné avant qu'on pense à se mettre en garde. Mon Dieu, que de victoires perdues, que d'esclaves faits dans un jour ! Il y a des tentations tumultueuses, elles sont pernicieuses, mais du moins elles surprennent peu. Il y en a de muettes, et elles ne sont pas les moins à craindre. Il y en a de flatteuses, de polies, d'amies, pour ainsi dire, et ce sont celles qui ne portent jamais leurs traits à faux. La vie de l'homme est une guerre continuelle, tout est plein de pieges, tout est danger. Malheur à qui n'est pas continuellement les armes à la main ; malheur à qui n'est pas toujours en garde. Quelle est sur ce point notre conduite, notre vigilance, notre attention, notre travail ! Veillez et priez sans cesse, dit le Sauveur, de peur que vous ne soyez surpris par un ennemi qui ne dort jamais. N'avons-nous rien à nous reprocher sur cet article ?

SECOND POINT.

Considérez que la tentation n'est pas toujours l'ouvrage de l'ennemi du salut. Nous sommes souvent nos propres tentateurs ; nous nous dressons nous-mêmes nos propres pieges, et nous nous creusons les précipices dans lesquels nous nous

précipitons. Nos passions sont nos plus dangereux et nos plus puissans tentateurs. Nous prenons plaisir de nourrir les bêtes feroces qui nous dévorent. Combien de fois, ennuyés de notre tranquillité, allons-nous chercher les sources funestes de nos plus dangereuses inquiétudes ? et nous attribuons ensuite au démon ces chûtes malheureuses dont nous sommes seuls les auteurs. On va chercher la tentation jusques dans son fort ; on va agacer de plein gré les appas, pour ainsi dire, qui n'étoient pas nés pour nous. On fait des frais pour trouver des dangers dont on étoit exempt par sa condition, par son âge. On se rend à plaisir dans ces assemblées où toutes les tentations sont réunies ; on va par pur chox dans ces spectacles où l'on sait que tous les artifices de l'ennemi sont rassemblés. On lie des conversations où l'on n'ignore pas que le poison se trouve sans déguisement et sans fard. On excite avec soin un feu éteint ; et l'on dit après l'embrasement, que le démon a causé l'incendie. Quelle fatale nécessité avoit-on d'aller assister aux spectacles, de boire, pour ainsi dire, par les yeux et par les oreilles le poison le plus mortel ? Auroit-on bonne grace d'attribuer au démon ces discours tendres et contagieux ? Vous vous exposez de plein gré à un air empesté, et vous criez ensuite contre le ravage que fait la contagion dans votre ame ! Un solitaire d'état et de profession sort sans nécessité de son désert où son innocence étoit à l'abri. Une personne religieuse veut voir de plus près le monde ; elle se répand en conversations toutes mondaines, en joies toutes profanes, en discours vains et pernicieux ; et l'on se plaint ensuite de son peu de dévotion, des distractions de son esprit, de ses égaremens, de ses chûtes funestes. Avouons que nous sommes pour l'ordinaire les seuls artisans de nos plus déplorables malheurs. Le tentateur n'est pas toujours notre plus redoutable ennemi : n'attribuons qu'à nous-mêmes nos disgraces, nos chûtes.

Mon Dieu, que de réflexions ne me fournit point ma propre malice, et que de reproches contre moi-même ne naissent point de ces réflexions. Quelle victoire dois-je attendre des tentations que je cherche moi-même, et où je m'expose de plein gré? Accordez-moi votre grace, Seigneur, contre les tentations; mais ne permettez pas que je me tente moi-même. J'espere que je n'aurai plus rien à me reprocher désormais sur ce point.

Aspirations dévotes durant le jour.

Beatus homo qui semper est pavidus.
Heureux l'homme qui est toujours en crainte.
Cum timore et tremore operamini salutem vestram.
Travaillons à notre salut avec crainte et frayeur.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° La plupart des tentations naissent dans notre fonds. Toutes trouvent des intelligences et de l'appui dans nous-mêmes. Il faut être autant en garde contre notre propre cœur. Tous les sens nous trahissent dans l'occasion. Les passions les plus muettes, les plus éteintes, se réveillent au moindre signal. On s'expose avec sécurité dans les occasions, sous le prétexte que tout est soumis, que tout est en regle. Mais on n'y est pas plutôt engagé que la passion se révolte. Peu de personnes qui n'ayent fait cette triste expérience. Soyez sage vous-même à vos dépens, ou du moins aux dépens des autres. Fuyez les moindres occasions; ne comptez ni sur votre persévérance, ni sur vos victoires, ni sur vos pénitences, ni sur votre âge, ni sur votre dévotion. Nos passions ne meurent

jamais avant nous, et elles ne vieillissent jamais. Fuyez les assemblées, les conversations, les entretiens fréquens avec des personnes de différent sexe. Fuyez les spectacles profanes, les parties de plaisir où l'esprit du monde regne. C'est sagesse de se défier de tout. Le prétexte de piété, de charité, de bonnes œuvres a été souvent l'écueil de la plus rigide dévotion.

2.° Le séjour qu'on fait à la campagne dans la belle saison, favorise trop le tentateur pour n'être pas un séjour à craindre. La retraite même et la solitude ne sont pas à l'abri des tentations. Imitez ces grandes ames qui à toutes les heures du jour renouvellent leur vigilance par un acte intérieur, ou même par quelque courte priere vocale. Prenez garde sur-tout dans certains épanouissemens de cœur, la tentation n'est jamais plus à craindre que dans la joie.

HUITIEME JOUR.

La Nativité de la Très-Sainte Vierge.

C'est aujourd'hui le jour de la naissance de la très-sainte Vierge Marie, chante l'Eglise : *Nativitas est hodiè sanctæ Mariæ Virginis.* Célébrons cet heureux jour, ajoute-t-elle, avec toute la solemnité possible : *Nativitatem hodiernam solemniter celebremus;* célébrons-le avec alégresse : *cum jucunditate.* Votre naissance, ô Vierge Mere de Dieu, a comblé de joie tout l'univers : *Nativitas tua, Dei Genitrix Virgo, gaudium annuntiavit universo mundo.* Le Ciel nous a fait aujourd'hui un présent magnifique et d'une valeur inestimable, dit saint Bernard : *Pretiosum hodiè munus cælum nobis largitum est.* C'est proprement en ce jour que les épaisses ténebres dans lesquelles le monde

étoit enseveli depuis plus de cinq mille ans, ont commencé d'être dissipées par la naissance de cette brillante aurore, attendue depuis si long-temps, et depuis si long-temps l'objet des vœux des plus saints Patriarches et des Prophetes. Célébrons tous la naissance de la Mere de Dieu, s'écrie S. Jean Damascene, par laquelle le genre humain a été rétabli, et qui a changé en joie la tristesse qu'Eve notre premiere mere nous avoit causée : *Dei Genitricis natalem complectamur, per quam mortalium genus redintegratum est; per quam primigenia matris Evæ mæror, in lætitiam mutatus est* (a). Comme l'aurore est la fin de la nuit, dit l'Abbé Rupert, de même cette nativité a été la fin de nos maux, et le commencement d'une félicité bien consolante : *Sicut aurora finis præteritæ noctis est, sic nativitas Virginis finis dolorum et consolationis fuit initium* (b). Quelle joie plus pure, plus sainte et plus pleine que celle que cet heureux jour inspire à toute l'Eglise par la naissance de celle que les oracles des Prophetes avoient annoncée, dit S. Jérôme : *Vaticinium Prophetarum* (c). Naissance qui est le gage des divines promesses, dit saint Jean Damascene : *Pignus promissionis;* et comme l'assurance et le vœu de la future naissance d'un Dieu : *Genitale votum nasciturі Dei.*

Tous les siecles, depuis la création du monde, sembloient disputer entr'eux, dit saint Jean de Damas, à qui auroit la gloire de voir l'heureuse naissance de la sainte Vierge : *Certabant sæcula quodnam ortu Virginis gloriaretur.* Ce temps enfin déterminé de toute éternité dans les secrets de la sagesse divine ; ce temps fortuné, si désiré et si long-temps attendu, arriva. Ce fut l'an cinq mille cent quatre-vingt-trois depuis la création du monde. Depuis le déluge, deux mille neuf

(a) *Serm. in Nat.* (b) *Lib. 6. in Cant.*
(c) *In Michæ. 6.*

cent quarante et un. Depuis la naissance d'Abraham, mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf. Depuis Moyse, et le temps que le peuple d'Israël sortit de l'Egypte, mille quatre cent quatre-vingt-quatorze. Depuis que David fut oint et sacré Roi, mille seize. Vers la soixante-cinquieme semaine, selon la Prophétie de Daniel, dans la cent quatre-vingt et dixieme olympiade. L'an, depuis la fondation de Rome, sept cent trente-six. La vingt-sixième année de l'Empire d'Octavien Auguste. Au sixieme âge du monde, cette bienheureuse fille prédestinée dans les décrets éternels pour être la Mere du Verbe fait chair, ayant été par un privilege singulier, conçue sans péché, et neuf mois s'étant écoulés depuis son Immaculée Conception, naquit à Nazareth, ville de Galilée, à trente lieues de Jérusalem, le huitieme de Septembre.

Jamais naissance plus recommandable, et par la noblesse du sang, et par les circonstances prises de la part des parens, et par la sainteté et le mérite de cette jeune enfant, qui en naissant devient le sujet de la consolation de tout l'Univers, et l'admiration de toute la Cour céleste. Son Pere, saint Joachim, étoit du sang Royal, fils de Barbanther, qui descendoit de David par Nathan. Cette branche de la famille Royale étoit originaire de Judée; mais devenue pauvre des biens de la fortune, par une providence singuliere de Dieu, qui ne vouloit pas que les proches parens du Sauveur fussent d'une autre condition que lui, elle s'étoit comme dépaysée, et s'étant établie à Nazareth, elle passoit pour être de Galilée. Sainte Anne sa mere étoit fille de Mathan, Prêtre de Bethléem, de la Tribu de Lévi, et de la famille d'Aaron, laquelle étoit parmi les Juifs la famille Sacerdotale; de sorte que le sang Royal et la famille Sacerdotale se trouverent heureusement réunis dans la personne de Marie leur fille.

Jamais Epoux, dit saint Jean de Damas, ne se trouverent mieux assortis : humeur, sentimens, inclination, tout prouvoit que c'étoit Dieu qui avoit fait ce mariage. Comme Dieu étoit le seul objet de leurs désirs, et que leur cœur ne soupiroit qu'après la venue du Messie, leurs jours se passoient presque tous dans la retraite, et la priere occupoit tout leur loisir. C'étoient deux astres brillans, dit sainte Brigitte, qui, quoique cachés dans l'humiliation d'une vie obscure, ne laissoient pas d'éblouir les Anges mêmes par leur éclat, et de charmer tout le Ciel par leur piété et par une pureté peu commune.

Il y avoit plusieurs années que saint Joachim et saint Anne vivoient dans cette paix, dans cette union, et dans tous ces exercices de piété qui édifioient si fort le public, lorsque le Seigneur voulut faire sortir ce rejeton mystérieux de la tige de Jessé, dont parloit Isaïe, et faire paroître enfin cette Aurore si attendue qui devoit précéder de peu le divin Soleil, qui étoit le Messie. C'est le sentiment commun, que saint Joachim et sainte Anne étoient déjà sur le retour de l'âge sans avoir eu d'enfans, et sans espérance d'en avoir. Cette stérilité qui étoit regardée alors comme une malédiction de Dieu, et comme la plus ignominieuse disgrace qui pût arriver à une famille, parce qu'elle lui ôtoit toute espérance de prétendre jamais à avoir quelque affinité avec le Messie promis ; cette stérilité étoit depuis long-temps un sujet d'humiliation à saint Joachim et à sainte Anne, et comme l'âge, et encore plus leur maniere de vivre dans une parfaite continence, selon sainte Brigitte, leur avoit ôté depuis long-temps toute espérance d'avoir des enfans, ils se contentoient de répandre leur cœur devant Dieu ; et soumis à ses volontés, ils ne demandoient que ce qui étoit pour sa gloire. On croit que ces deux saints Epoux eurent révélation qu'ils auroient une

fille qui seroit bénie entre toutes les personnes de son sexe, et dont Dieu vouloit bien se servir pour le salut d'Israël. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'ils eurent la très-sainte Vierge, qui naquit miraculeusement, dit saint Jean de Damas, d'une mere stérile; et qui en délivrant par sa naissance ses parens de l'ignominie de la stérilité, les rendit les deux personnes du monde les plus heureuses et les plus respectables. *Quid autem est*, dit ce Saint, *cur Virgo Mater ex sterili orta sit* (a)? Mais pourquoi a-t-il fallu que cette Vierge Mere soit née d'une mere stérile? C'est parce qu'il falloit, répond-il, que ce qui étoit si nouveau sous le soleil, n'arrivât que par une voie extraordinaire; et que celle qui étoit elle-même le plus insigne de tous les miracles, naquît miraculeusement: *Quoniam scilicet oportebat, ut ad id quod solum sub sole novum erat, ac miraculorum omnium caput, via per miracula sterneretur.* Il étoit juste que la nature cédât à la grace, et qu'elle lui laissât toute la gloire de son fruit: *Natura gratiæ cedit, ac tremula stat, progredi non sustinens. Quoniam itaque futurum erat ut Dei Genitrix ac Virgo ex Anna oriretur, natura gratiæ fœtum antevertere minimè ausa est: verùm tantisper expectavit, dùm gratia fructum suum produxisset.* La Vierge Mere de Dieu devant naître de sainte Anne, dit ce Pere, la nature n'a pas osé, pour ainsi dire par respect, concourir à ce qui devoit être l'ouvrage de la grace, elle s'est comme arrêtée, pour laisser à la grace tout le temps de produire son fruit.

Il est aisé de comprendre quelle fut la joie de ce pere fortuné, de cette bienheureuse mere au moment que cette bienheureuse fille vit le jour. Eclairés d'une lumiere surnaturelle, ils comprirent aisément que Dieu ne l'avoit formée que pour lui, et qu'ils ne l'avoient qu'en dépôt. Une

(a) *Serm. 1. de Nat.*

naissance si miraculeuse fut pour eux un préjugé certain du mérite et de l'excellence de cette sainte enfant. O heureux parens, s'écrie saint Jean de Damas, d'avoir donné au monde une Vierge qui sera en même temps la Mere de Dieu, sans cesser d'être votre fille. *Virginem enim Dei Matrem mundo peperitis :* Heureux les flancs, Vierge Sainte, qui vous ont portée, et heureuses les mamelles que vous avez sucées ! Que tous les Fidelles s'empressent, s'écrie le dévot Serge de Hierapolis (*a*), de venir saluer cette Fille qui vient de naître, parce qu'avant sa naissance elle étoit déjà prédestinée pour être la Mere de son Dieu ; et avec elle le monde renaît et se renouvelle. Venez peuples, venez nations sous quelque climat que vous soyez, s'écrie saint Jean de Damas, venez, vous, de quelque âge et de quelque condition que vous puissiez être, venez célébrer la naissance de cette Vierge, avec laquelle naît, pour ainsi dire, notre salut. *Hodie mundi salus inchoavit : jubilate Deo omnis terra ; cantate, et exultate, et psallite* (b). Fut il jamais un plus juste sujet de joie ! et en quel jour doit paroître davantage notre alégresse, puisqu'on peut dire avec saint Ildefonse, que c'est dans la Nativité de la sainte Vierge qu'a commencé en quelque maniere l'heureuse naissance de Jesus-Christ ! *In Nativitate Virginis, felix Christi est inchoata Nativitas* (c). Dieu n'avoit regardé jusqu'ici la terre que comme une région de pleurs, destinée pour le séjour des criminels. Mais au moment que Marie paroît dans le monde, Dieu trouve un objet qui lui plaît trop, pour paroître toujours si irrité.

Quelques jours après que sainte Anne fut relevée de couche, on porta la sainte Enfant au Temple, où, après les prieres accoutumées, on

(a) *Lib. 1. de Deipara.* (b) *Orat. 1. de Nat.*
(c) *Serm. 3. de Nat.*

lui

lui donna le nom de Marie. Saint Ambroise, saint Bernard et plusieurs autres saints Peres assurent que ce saint Nom lui fut donné du Ciel, comme le plus propre à signifier la grandeur, la dignité et l'excellence de Marie, et qu'il fut révélé à sainte Anne et à saint Joachim. *Dignitas Virginis annuntiatur ex nomine*, dit saint Chrysologue.

On donne la gêne à son esprit, on épuise tous les artifices et les secrets de l'éloquence, pour faire de magnifiques éloges à la naissance des Princes. En effet, que dire d'un enfant qui vient de naître? louer sa noblesse, c'est faire l'éloge de ses aïeux. Nul sujet plus mince et plus vide que sa personne dans ces premiers momens. Pour l'avenir, tout ce qu'on peut prévoir de plus sûr, c'est qu'il ne peut manquer d'être sujet à bien des miseres. On ne sait s'il sera bon ou méchant, ingénieux ou imbécille; en un mot, il n'a rien fait encore, et on ignore ce qu'il fera. Il n'en est pas de même de Marie. Quoiqu'elle ne vienne que de naître, il est certain qu'elle a déjà beaucoup fait, et nous ne pouvons pas ignorer ce qu'elle doit faire à l'avenir. Marie vient au monde comblée de mérites, et nous savons qu'infailliblement elle comblera le monde de bonheur et de bénédictions.

Il n'y a point de doute que la plus belle ame qui ait jamais été créée avant l'ame de Jesus-Christ, n'ait été celle de la sainte Vierge; et l'on peut dire que de tous les ouvrages du Créateur, ce fut le plus excellent : *Opus quod solus opifex supergreditur*, dit le bienheureux Pierre Damien. La beauté du corps étoit proportionnée à celle de cette belle ame. On sait que dès le premier moment que cette ame si pure fut unie à ce beau corps, celle-là fut sanctifiée, et celui-ci commença à prêter ses organes pour toutes les fonctions de la vie raisonnable. Marie conçue sans

péché, reçut dès ce premier moment de sa vie avec la grace sanctifiante le parfait usage de la raison ; dès-lors son esprit fut éclairé de toutes les lumieres de la sagesse, et enrichi de toutes les connoissances morales et naturelles. Mais quelle fut la mesure de cette grace qu'elle reçut ; et quel fut le premier emploi de cette raison si éclairée ? Cette grace fut si abondante, que saint Vincent-Ferrier assure qu'elle surpasse celle de tous les Saints et de tous les Esprits célestes : *Virgo sanctificata fuit in utero super omnes Sanctos et omnes Angelos.* Dès ce premier moment où tous les Saints ont été un objet d'horreur aux yeux de Dieu, Marie a été l'admiration des célestes Intelligences, et la bien-aimée de Dieu.

Voilà quelle a été la sainte Vierge dès le premier instant de sa Conception. Ce fonds de graces, de lumieres, de sagesse et de vertus ayant multiplié à tous les momens, concevons, s'il est possible, quel a été le trésor de mérites dont elle s'est trouvée enrichie au jour de sa naissance. Quel sujet plus digne de nos admirations, de nos respects, de nos éloges, ajoutons et du culte de toute l'Eglise, que la naissance de cette sainte Enfant ! on ne doit pas être surpris si après quinze ans l'Ange la trouve et la salue pleine de graces, et si les saints Peres parlant de la grace dont Marie se trouve comblée après soixante et douze ans de vie, ils se servent de termes si forts. Saint Epiphane a eu raison de dire que cette grace est immense ; saint Augustin, qu'elle est ineffable ; Denys le Chartreux, qu'elle est comme infinie : *Mariæ sanctitas est infinita.* Saint Jean-Chrysostôme appelle Marie le trésor de toute grace. Saint Jérôme dit que la grace s'est toute versée dans son sein ; et saint Bernardin de Sienne ose même assurer qu'elle en a reçu autant qu'on en peut donner à une pure créature : *Tanta gratia Virgini data est, quanta uni et puræ creaturæ dari possibile est.*

Certainement si les peuples ont coutume de témoigner une si grande alégresse lorsqu'il naît des enfans à leur Souverain, parce qu'il leur naît à eux des Rois et des Maîtres, faut-il s'étonner que la naissance de Marie ait rempli de joie le ciel et la terre, comme chante l'Église; puisqu'elle doit être la Reine et des Anges et des hommes; notre unique espérance après Jesus-Christ, dit saint Epiphane. Notre caution auprès de Dieu, dit saint Augustin. Notre Médiatrice auprès du Médiateur, dit saint Bernard. Le remede de tous nos maux, dit saint Bonaventure. Notre paix, notre joie, notre bonne Mere, dit saint Ephrem. Enfin, notre gloire, notre consolation, notre vie, comme chante toute l'Eglise.

Marie est issue des Patriarches et des Rois; mais ce qui la releve devant Dieu, ce n'est ni l'éclat de leurs dignités, ni leur grandeur, ni leur puissance, ni leurs actions éclatantes; la sainteté seule qui a fait le bonheur de sa Conception, fait seule encore le bonheur et la gloire de sa Nativité. Elle naît, non point comme les Grands du monde dans la splendeur, non point comme les Rois de la terre au milieu des pompes et du faste du siecle; mais sans ces vaines pompes, sans cette splendeur mondaine, sa naissance toute obscure qu'elle paroît, est préférable à celle de tous les Grands et de tous les Rois. Nul d'eux qui n'ait été conçu dans le péché, et qui ne soit né dans la haine de Dieu, et enfant de colere; au lieu que Marie est déjà en naissant l'objet des complaisances divines, la Fille bien-aimée du Très-haut, comblée de ses bénédictions les plus abondantes, et enrichie de tous les dons de son Esprit. Voilà ce qui fait sa véritable grandeur; et c'est ainsi que le Roi de gloire honore celle qu'il veut honorer.

Croissez, Vierge naissante, croissez, et pour le Dieu qui vous fait naître, et pour nous en

faveur de qui vous naissez. Vous lui devez un jour donner la naissance, à ce Dieu même de qui vous la recevez aujourd'hui ; vivez et croissez pour lui préparer son tabernacle. En se renfermant dans votre sein, il doit vous conférer le plus auguste caractere, et vous élever à la Maternité divine. Vivez et croissez pour une si haute dignité et pour la plus glorieuse destinée. C'est par vous qu'il veut venir à nous et nous tirer de l'esclavage ; vivez et croissez pour notre salut, et pour nous donner ce Sauveur qui en naissant de vous, vous rend par-là la Mere de tous les Fidelles.

On auroit sujet d'être surpris qu'une fête si intéressante et si sainte n'ait pas été célebre dès les premiers siecles de l'Eglise, si l'on ne savoit la raison qui empêchoit les premiers Fidelles, encore plus dévots à Marie, et plus zélés pour son culte que nous, à ne pas donner sujet aux Païens, et aux peuples grossiers, nourris la plupart dans l'idolâtrie, de croire que les Chrétiens honoroient comme une Déesse la Mere de leur Dieu. C'est ce qui empêchoit les Fidelles dans ces premiers jours si nébuleux de faire éclater leur zele envers la sainte Vierge par des fêtes solemnelles ; ils se contentoient de rendre leurs hommages à Marie par leur dévotion tendre, et par un culte muet et secret. Mais, dès que le calme fut rendu à l'Eglise, et que les Pasteurs eurent la liberté d'instruire publiquement le troupeau, le culte public et solemnel envers la sainte Vierge fleurit par tout le monde chrétien ; on célébra ses Mysteres avec pompe et solemnité ; on solemnisa ses Fêtes avec magnificence ; les Grecs et les Latins convinrent toujours en ce point de Religion malgré le schisme ; et la Nativité de la sainte Vierge fut une des principales fêtes des Chrétiens. *Ortum Virginis didici in Ecclesia*, dit saint Bernard, *et ab Ecclesia indubitanter haberi festivum atque sanctum ; firmissimè*

cum Ecclesia sentiens eam accepisse in utero ut sancta prodiret. C'est l'Eglise elle-même, dit ce grand Saint, qui m'a appris à célébrer le jour de la Nativité de la sainte Vierge avec toute la dévotion et la solemnité possible. Croyant fermement avec toute l'Eglise qu'ayant été sanctifiée dans le sein de sa mere, elle est un digne objet de notre culte dès le premier moment qu'elle a vu le jour.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

FAMULIS tuis, quæsumus Domine, cælestis gratiæ munus impertire; ut quibus Beatæ Virginis partus extitit salutis exordium, Nativitatis ejus votiva solemnitas, pacis tribuat incrementum. Per Dominum, etc.

ACCORDEZ, s'il vous plaît, Seigneur, à vos serviteurs le don de votre grace céleste, afin que comme ils ont reçu le commencement de leur salut dans l'enfantement de la bienheureuse Vierge, ils reçoivent l'accroissement de toutes sortes de bénédictions dans la solemnité de sa Nativité. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 8.

DOMINUS possedit me in initio viarum suarum, antequam quidquam faceret à principio. Ab æterno ordinata sum, et ex antiquis antequam terra fieret. Nondum erant abyssi, et ego jam concepta eram: Necdum fontes aquarum eruperant: necdum montes gravi mole constiterant: ante colles ego parturiebar. Adhuc terram non fecerat, et flumina, et cardines orbis

LE Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies; avant qu'il créât aucune chose, j'étois déjà. J'ai été établie dès l'éternité, et dès le commencement avant que la terre fût créée. Les abymes n'étoient point encore, lorsque j'étois déjà conçue: les fontaines n'étoient point encore sorties de la terre. La pesante masse des montagnes n'étoit pas encore formée; j'étois enfantée avant

terræ. Quando præparabat cœlos, aderam : quando certâ lege et gyro vallabat abyssos : quando æthera firmabat sursùm, et librabat fontes aquarum : quando circumdabat mari terminum suum, et legem ponebat aquis ne transirent fines suos. Quando apendebat fundamenta terræ, cum eo eram cuncta componens : et delectabar per singulos dies, ludens coram eo omni tempore, ludens in orbe terrarum : et deliciæ meæ esse cum filiis hominum. Nunc ergo, filii, audite me. Beati qui custodiunt vias meas. Audite disciplinam, et estote sapientes, et nolite abjicere eam. Beatus homo qui audit me, et qui vigilat ad fores meas quotidie, et observat ad postes ostii mei. Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem à Domino.

les collines. Il n'avoit point encore créé la terre, ni les fleuves, ni affermi le monde sur ses poles. Lorsqu'il préparoit les Cieux, j'étois présente, lorsqu'il environnoit les abymes de leurs bornes, et qu'il leur prescrivoit une loi inviolable. Lorsqu'il affermissoit l'air au-dessus de la terre, et qu'il dispensoit dans leur équilibre les eaux des fontaines. Lorsqu'il renfermoit la mer dans ses limites, et qu'il imposoit une loi aux eaux, afin qu'elles ne passassent point leurs bornes Lorsqu'il posoit les fondemens de la terre, j'étois avec lui, et je réglois toutes choses. J'étois comblée de délices, me jouant sans cesse devant lui. Me jouant dans le monde; et mes délices sont d'être avec les enfans des hommes. Ecoutez-moi donc maintenant, mes enfans. Heureux ceux qui gardent mes voies. Ecoutez mes instructions, soyez sages, et ne les rejetez point. Heureux celui qui m'écoute, qui veille tous les jours à l'entrée de ma maison, et qui se tient à ma porte. Celui qui m'aura trouvée, trouvera la vie, et puisera le salut de la bonté du Seigneur.

C'est du Livre des Proverbes de Salomon que cette Epître est tirée. Ce Livre est sans contredit le plus beau et le plus important de ses ouvrages. C'est un riche trésor de connoissances utiles, dit saint Jérôme. Ce qu'il dit dans l'Epître de ce jour regarde proprement la Sagesse éternelle, le Verbe du Pere, la seconde Personne de la Trinité. L'Eglise l'attribue aujourd'hui dans un sens mystique à la très-sainte Vierge, qui de toute éternité a été prédestinée Mere de Dieu, et l'objet de ses complaisances.

RÉFLEXIONS.

Celui qui m'aura trouvée, trouvera la vie, et puisera le salut de la bonté du Seigneur. Et l'Esprit-Saint ajoute immédiatement : *Mais celui qui péchera contre moi, blessera son ame. Tous ceux qui me haïssent, aiment la mort.* Rien ne prouve mieux ce que tous les Saints Peres ont toujours cru, que la marque la plus visible de prédestination, c'est la véritable dévotion envers la sainte Vierge, et que rien ne doit faire plus craindre pour le salut que le manque de cette dévotion. Celui qui servira dignement Marie, dit saint Bonaventure, sera justifié et sauvé ; mais celui qui négligera son service, mourra dans ses péchés. *Qui dignè coluerit Mariam, justificabitur ; et qui neglexerit eam, morietur in peccatis suis* (a). C'est ce qui a fait dire au savant Idiot : Qu'ayant trouvé Marie, on trouve tout le bien ; car elle aime ceux qui l'aiment ; et ce qui est plus admirable, elle rend les plus grands services à ses serviteurs. *Inventâ Mariâ invenitur omne bonum : ipsa namque diligentes se imò sibi servientibus servit* (b). Ce n'est pas dans ses propres mérites que Marie nous fait trouver notre salut ; mais distributrice, disent les Peres, des graces du Sauveur, elle puise dans le trésor des miséricordes du Rédempteur ces graces abondantes qu'elle répand, pour ainsi dire, sur ceux qui l'aiment. Elle écarte de dessus la tête de ses chers enfans ces traits empoisonnés que l'ennemi du salut lance sans cesse contre eux ; elle conjure ces orages qui menacent ses serviteurs ; elle leur fait éviter bien des dangers et des pieges ; et par ces importans services dont nous sommes redevables à la tendresse toute-puissante de cette aimable Mere, elle paye bien avantageusement

(a) *In Psal.* 1. (b) *Præf. in Cant.*

le zele que nous avons à la servir. La véritable dévotion envers la sainte Vierge caractérise tous les Elus de Dieu. Nul saint qui ne l'ait honorée, qui ne l'ait aimée comme sa chere Mere, et qui n'ait eu pour elle ce zele ardent, ce zele tendre que sent un fils bien né pour ses parens. Nul ennemi du Fils qui ne l'ait été de la Mere: ce fiel malin, cette amertume impie vient du même principe, et a toujours ce double objet. Hait-on la mere, quelle extravagance de s'imaginer qu'on a les bonnes graces du Fils? De là, ce déchaînement monstrueux de tous les hérétiques contre la dévotion envers la sainte Vierge. Dans le tribunal de l'erreur, nul dévot de Marie qui ne soit déclaré indiscret; prieres, confiance, pratiques de piété, tout passe pour superstition dans l'esprit et dans le cœur de tous ceux qui sont rebelles à l'Eglise. Réjouissez-vous, Vierge sainte, vous avez seule confondu, fait mourir, éteint toutes les hérésies: *Gaude Maria Virgo, cunctas hæreses sola interemisti.* Ce vieux serpent fera, mais inutilement, tous ses efforts pour vous mordre; et ceux qu'il a infectés de son venin, ne cesseront jamais de crier contre votre culte, et de décrier votre dévotion.

L'ÉVANGILE.

Le commencement du saint Evangile selon S. Matthieu. Chap. 1.

LIBER Generationis Jesu Christi Filii David, filii Abraham. Abraham genuit Isaac: Isaac autem genuit Jacob: Jacob autem genuit Judam et fratres ejus: Judas autem genuit Phares, et Zaram de Tha-

GÉNÉALOGIE de Jesus-Christ fils de David, fils d'Abraham. Abraham fut pere d'Isaac: Isaac de Jacob: Jacob de Juda et de ses freres: Juda eut de Thamar Phares et Zara: Phares fut pere d'Esron, et Esron d'Aram. Aram

mar. Phares autem genuit Esron : Esron autem genuit Aram : Aram autem genuit Aminadab : Aminadab autem genuit Naasson : Naasson autem genuit Salmon : Salmon autem genuit Booz de Rahab : Booz autem genuit Obed ex Ruth : Obed autem genuit Jesse : Jesse autem genuit David Regem : David autem Rex genuit Salomonem ex ea quæ fuit Uriæ. Salomon autem genuit Roboam : Roboam autem genuit Abiam : Abias autem genuit Asa : Asa autem genuit Josaphat : Josaphat autem genuit Joram : Joram autem genuit Oziam : Ozias autem genuit Joatham : Joatham autem genuit Achaz : Achaz autem genuit Ezechiam : Ezechias autem genuit Manassem : Manasses autem genuit Amon : Amon autem genuit Josias : Josias autem genuit Jechoniam et fratres ejus in transmigratione Babylonis. Et post transmigrationem Babylonis, Jechonias genuit Salathiel : Salathiel autem genuit Zorobabel : Zorobabel autem genuit Abiud : Abiud autem genuit Eliacim : Eliacim autem genuit Azor : Azor autem genuit Sadoch : Sadoch autem genuit Achim : Achim autem genuit Eliud : Eliud autem genuit Eleazar : Eleazar autem genuit Mathan : Mathan autem genuit Jacob : Jacob autem genuit Joseph virum Mariæ, de quâ natus est Jesus, qui vocatur Christus.

fut pere d'Aminadab : Aminadab de Naasson, Naasson de Salmon : Salmon eut Booz de Rahab : Booz eut Obed de Ruth : Obed fut pere de Jessé, et Jessé de David qui a été Roi. Le Roi David eut Salomon, de celle qui avoit été femme d'Urie. Salomon fut pere de Roboam, Roboam d'Abias, Abias d'Asa. Asa fut pere de Josaphat : Josaphat de Joram, Joram d'Ozias : Ozias fut pere de Joathan : Joathan d'Achaz, Achaz d'Ezechias. Ezechias fut pere de Manassès, Manassès d'Amon, Amon de Josias. Josias eut pour fils Jechonias et ses freres vers le temps que se fit la transmigration à Babylone. Et depuis la transmigration qui se fit à Babylone, Jechonias eut pour fils Salathiel. Salathiel eut Zorobabel. Zorobabel eut Abiud : Abiud Eliacim, Eliacim Azor. Azor fut pere de Sadoc, Sadoc d'Achim, Achim d'Eliud. Eliud fut pere d'Eleazar. Eleazar de Mathan, Mathan de Jacob, et Jacob fut pere de Joseph l'Epoux de Marie, de laquelle est né JESUS qu'on appelle Christ.

MÉDITATION.

Sur la Nativité de la sainte Vierge.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il suffit de savoir que cette bienheureuse fille qui naît, et dont l'Eglise célebre en ce jour avec tant de solemnité la naissance, ne naît que pour être la Mere de Dieu. Il ne faut pas d'autres raisons pour comprendre le juste sujet de cette fête, et pour entrer dans le sens de l'Eglise en solemnisant avec toute la dévotion, la joie et la célébrité possible cette sainte Nativité. La sainte Vierge naît, et ce qui distingue cette naissance, ce qui la rend heureuse, ce qui rend ce premier moment qu'elle voit le jour, digne de tous nos respects et de notre commune joie, ce n'est point la gloire de ses ancêtres, ni la noblesse de son origine. Que ceux qui sont prévenus des idées du monde estiment ces avantages naturels. Issue des Patriarches et des Rois, ce qui vous releve devant Dieu, Vierge Sainte, ce qui excite notre alégresse, notre vénération, notre confiance, notre amour, ce n'est ni l'éclat de leurs dignités, ni leur grandeur, ni leur puissance, ni leurs actions mémorables; la sainteté seule qui a fait le bonheur de votre Conception, fait seule encore le bonheur de votre glorieuse Nativité. Notre bonheur ne sauroit venir aussi d'une autre source. On se réjouit beaucoup à la naissance des Grands, mais malgré tous les applaudissemens des hommes, malgré tous les honneurs qu'on leur rend dans le berceau, comme ils ont été conçus dans le péché, ils naissent dans le péché

enfans de colere, dignes de la haine de Dieu, et exposés aux plus rigoureux châtimens de sa justice. Quelque honneur, quelque respect qu'on leur rende, ils ne sauroient de long-temps faire la moindre grace par eux-mêmes à leurs Courtisans. Au lieu que la sainte Vierge est déjà en naissant l'objet des complaisances divines, la fille bien-aimée du Très-Haut, comblée de ses bénédictions les plus abondantes, et enrichie de tous les dons de son esprit; et son pouvoir auprès de Dieu est si grand dès le moment de sa naissance, qu'elle peut nous faire plus de bien elle seule en naissant, que tous les Saints ensemble durant le cours de toute leur vie, et dans leur séjour même dans la gloire. Quelles graces ne peut-elle pas nous obtenir dans son berceau! et avec quelle bonté, avec quelle complaisance ne reçoit-elle point dans son berceau nos premiers hommages? Si la naissance de Marie est un sujet de joie pour nous, ne peut-on pas dire que notre confiance, notre dévotion, notre amour pour Marie au jour de sa Nativité est un sujet de joie pour elle? Les honneurs qu'on rend à Marie naissante, gagnent son cœur; et notre dévotion en ce jour ne sauroit manquer de plaire extraordinairement à ce divin Fils, qui a si fort à cœur les honneurs qu'on rend à sa Mere. Si les honneurs qu'on rend à un Prince réduit dans un état obscur et humiliant, lui sont plus agréables et plus doux que ceux qu'on lui rend lorsqu'il est sur le trône, et brillant au milieu d'une magnifique Cour, de quel œil et avec quel plaisir la sainte Vierge ne doit-elle pas regarder la dévotion que ses chers serviteurs ont pour le Mystere de sa Nativité? Dans cet état pauvre, foible et obscur dans lequel elle naît, être honorée avec empressement, être respectée comme la Dame souveraine de l'Univers, comme la Médiatrice des hommes. Cette dévotion seule

doit l'engager à répandre ses plus signalées faveurs sur ses dévots si zélés pour sa gloire.

SECOND POINT.

Considérez que la Nativité de la très-sainte Vierge est un des sujets de méditation des plus consolans que nous puissions avoir, et qui nous fournit un fonds de réflexions toutes plus salutaires. Rien n'excite plus notre confiance, notre tendresse, notre dévotion, notre respect envers la Mere de Dieu, que les prérogatives de sa glorieuse naissance. Car si nous considérons Marie en elle-même dans le berceau, son élection, ses graces, ses vertus, sa sainteté, ses mérites, sa gloire, ses privileges; tout est sujet d'admiration aux Anges mêmes, tout attire leur vénération et leur amour : quel effet ne doivent pas produire ces considérations dans l'esprit et dans le cœur des hommes! Si nous la considérons par les rapports qu'elle a avec nous, elle est notre Reine, notre Avocate, notre Corédemptrice, notre bonne Mere; elle est notre espérance, comme chante l'Eglise; elle est notre caution auprès de Dieu, comme parle saint Augustin; elle est notre Médiatrice auprès de notre souverain Médiateur, comme dit saint Bernard; elle est le remede de tous nos maux, comme publie saint Bonaventure; elle est notre paix, notre joie, notre consolation, pour parler comme saint Ephrem; elle est enfin notre gloire, notre couronne et notre vie, ainsi qu'elle est appelée par l'Eglise même. Voilà quelle est la bienheureuse Fille que nous honorons aujourd'hui dans son berceau; voilà les titres, les prérogatives, les qualités de Marie naissante. Mais elle n'est pas encore Mere de Dieu : elle l'est dans les décrets éternels et dans les idées de Dieu, à qui durant toute l'éternité tout est présent. Elle n'a

été conçue sans aucune tache, elle n'est née toute sainte que pour être Mere de Dieu ; et quoique le Prince qui naît ne soit pas encore Roi, il suffit qu'il doive l'être, et qu'il soit né pour l'être, pour mériter d'être honoré et respecté des peuples ; quels doivent être nos respectueux sentimens pour la toute-puissante et toute aimable Mere de Dieu, qui nous est, pour ainsi dire, toutes choses, et à qui il semble que nous tenions lieu de toutes choses. De tous les jours de la vie des Grands, il n'y a que celui de la naissance qui soit tous les ans un sujet de joie, de félicitation, de complimens, de fêtes ; il n'en est pas toujours un juste sujet. Cet usage fait voir l'amour et le respect qu'on a pour un Prince qu'on honore dès le jour de sa naissance. Notre joie pour Marie naissante, notre vénération, notre culte, sont bien plus justes ; nos respects sont bien mieux fondés. Marie vient au monde comblée de mérites ; et nous savons qu'infailliblement elle comblera le monde de bonheur et de bénédictions. Marie naît pour être la Mere de Dieu, et par conséquent pour être la Mere des hommes, la Dame souveraine des hommes, notre espérance, notre asile, notre refuge, notre consolation. Un Chrétien peut-il n'être pas empressé à rendre ses devoirs, ses hommages, son culte à cette Souveraine, dès le moment qu'elle a commencé de voir le jour ? Devons-nous attendre qu'elle soit mourante au pied de la Croix, ou triomphante dans la gloire ? Toutes les célestes Intelligences ne manquerent pas de lui rendre leurs hommages dès qu'elle parut sur la terre, la regardant dès-lors comme la Reine de tous les Esprits bienheureux ; quels doivent être nos empressemens, notre joie, nos vœux, notre tendresse envers elle au jour de sa naissance ! Et si les Grands du monde regardent le jour de leur naissance chaque année comme le jour de leur

fête ; s'ils ne sauroient ce jour-là refuser aucune grace ; si c'est le jour de leurs libéralités, pensons-nous que Marie ce jour-là soit moins gracieuse envers nous, ou moins libérale ?

Non, Vierge sainte, nous ne le pensons pas ; et ce seroit avoir un sentiment indigne de votre auguste dignité et de votre bon cœur si bienfaisant, que de douter de votre amour pour nous au jour de cette fête. Je suis bien résolu de ne m'en point rendre indigne en ce précieux jour.

Aspirations dévotes durant le jour.

Nativitas tua, Dei Genitrix Virgo, gaudium annuntiavit universo mundo. L'Egl.

Votre Nativité, très-sainte Vierge Mere de mon Dieu, a comblé de joie tout le monde.

Cum jucunditate Nativitatem Beatæ Mariæ celebremus. L'Egl.

Célébrons avec une grande joie la Nativité de la très sainte Vierge Marie.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1°. IL est aisé de comprendre de quelle importance c'est d'avoir la protection de la sainte Vierge. Il est certain que nous ne pouvons obtenir nulle grace que par sa faveur, et que par sa faveur, il n'est point de grace que nous ne puissions obtenir. Quand elle n'auroit pas été choisie pour être la Mere du tout-Puissant, quand son Fils ne lui auroit pas remis tous ses trésors entre les mains, il est tout visible que les seuls mérites de sa vie rendroient son intercession toute-puissante, et qu'un mot de sa bouche seroit plus efficace auprès de Dieu, que si tous les Saints du paradis s'unissoient pour le prier : quel est donc son crédit étant Mere de Dieu, et

comme la trésoriere de toutes ses graces? En effet, étant bonne comme elle est envers tout le monde, étant sans cesse auprès de Jesus son cher Fils pour demander la grace pour les plus insignes pécheurs, pourroit-elle oublier ceux qui l'honorent? Il ne faut bien souvent qu'une petite priere, qu'un vœu, qu'une offrande, qu'une neuvaine, qu'un pélerinage, pour obtenir des miracles par son crédit; que ne fera-t-elle pas pour un amour tendre et constant, pour des services réglés et continuels, pour une dévotion affectueuse et solide? Mettez en elle toute votre confiance après Jesus-Christ, et ne passez aucune heure du jour sans avoir recours à Marie. C'est une pratique de piété bien utile et bien chrétienne de dire l'*Ave Maria* toutes les fois que l'heure sonne. Pratiquez cette dévotion.

2°. Honorez en particulier le jour de sa naissance, honorez souvent durant l'année Marie enfant, et sur-tout le premier moment qu'elle vint au monde. Cette pratique est très-agréable à la sainte Vierge. Plusieurs grands Saints ont eu une dévotion particuliere à sa Nativité, et ils ont reçu de grandes graces par la pratique de cette dévotion. Imitez un si bel exemple. Honorez tous les Samedis par quelque courte priere, ne fût-ce qu'un *Ave Maria*, tous ces mysteres de la sainte Vierge, et sur-tout son immaculée Conception, sa Nativité et son Assomption.

NEUVIEME JOUR.

LA FÊTE DU SAINT NOM DE MARIE,

Qui se célebre le Dimanche dans l'Octave de la Nativité.

LA protection toute-puissante de la très-sainte Vierge a toujours été la grande ressource des Fidelles dans les besoins pressans; leur confiance en cette Mere de miséricorde n'a jamais été frustrée dans les plus grandes calamités; l'Eglise a toujours senti son secours, sur-tout contre les plus formidables efforts des ennemis du nom chrétien; et l'institution de la fête de ce jour sera un monument éternel de cette protection toute-puissante.

L'an 1683, les Turcs fiers des succès qu'ils avoient eus sur les Impériaux, formerent le dessein de pousser leurs conquêtes jusqu'au-delà du Danube et du Rhin, et menaçant toute la Chrétienté, vinrent avec une armée de deux cent mille hommes, mettre le siege devant Vienne. La consternation fut générale; les peuples craignant de tomber entre les mains des Infidelles, sortoient des Villes, et abandonnoient tout. L'Empereur n'ayant pas assez de troupes pour résister à l'armée Ottomane, fut contraint de sortir de Vienne avec les deux Impératrices, les Archiducs et les Archiduchesses, et de prendre la route de Lintz; tandis que le Prince Charles de Lorraine, craignant d'être enveloppé, venoit se retirer sous le canon de la ville. On brûla les fauxbourgs. Le 14 d'Août les Turcs ouvrirent la tranchée du côté de la porte Impériale, et s'y logerent malgré

le feu des Assiégés; ayant ensuite occupé le Tabor, enfermerent la Ville de toutes parts, et mirent le feu au palais de la Favorite, brûlerent les maisons de plaisance des Grands, dans le fauxbourg de Léopoldstadt, et remplirent tous les dehors de Janissaires. Un fâcheux accident augmenta leur courage, en diminuant celui des assiégés. Le feu prit à l'Eglise des Ecossois, consuma ce superbe bâtiment, et gagnant l'Arsenal, où étoient les poudres et les munitions, alloit ouvrir la Ville aux Turcs, si par une protection bien marquée de la très-sainte Vierge, le propre jour de son Assomption, le feu ne se fût comme arrêté pour donner le loisir de tirer les munitions et les poudres. Une faveur si visible de la Mere de Dieu ralluma le courage du soldat et des habitans, en rallumant leur confiance en leur puissante Protectrice. Les Turcs eurent beau le 22 faire un grand feu vers le Bastion du Danube, les boulets, les bombes, les grenades en abattant les maisons, n'empêcherent pas les habitans d'implorer jour et nuit le secours du Ciel dans les Eglises, ni les Prédicateurs de les exhorter à mettre toute leur confiance, après Dieu, en celle dont ils avoient tant de fois éprouvé la protection. Le 31, les assiégeans pousserent leurs travaux jusques à la contrescarpe, et s'approcherent tellement des Impériaux que les soldats des deux partis se battoient souvent avec les pieux des palissades dans le fossé. Vienne, ce boulevard de la Chrétienté, étoit presque réduite en poudre, lorsque le jour de la Nativité de la sainte Vierge, les Chrétiens ayant redoublé leurs prieres, leur dévotion, leur ferveur et leurs vœux, reçurent comme par miracle un avis certain d'un prompt secours qui ranima leur courage. En effet, le lendemain second jour de l'Octave de la Nativité, on vit toute la montagne de Kalemberg couverte de troupes auxiliaires. Une joie incroyable calma

alors toutes les frayeurs. Sobieski, Roi de Pologne, vint le 12 à la Chapelle de saint Léopold, avec le Prince Charles; ils y entendirent la Messe, et le Roi voulut la servir, ayant tout le temps les bras étendus en croix, hors les momens où le Prêtre avoit besoin de son ministere. Après y avoir communié, après s'être mis sous la protection de la Mere de Dieu, et reçu la bénédiction qui fut donnée à toute l'armée, ce Prince se leva, et dit tout haut : Nous pouvons marcher présentement sous la protection de la sainte Vierge, avec une entiere assurance qu'elle nous assistera. L'armée chrétienne descendant alors des montagnes, s'avança vers le camp des Turcs, qui après avoir soutenu quelques temps le combat, se retirerent de l'autre côté du Danube avec tant de précipitation, qu'ils laisserent dans le quartier du Grand-Vizir l'Etendard de l'Empire Ottoman, et les queues de cheval qui sont les marques ordinaires de sa dignité, et qu'on porte même devant Sa Hautesse. Jamais victoire ne coûta moins de sang aux vainqueurs, et il n'en fut jamais de plus complette. Les Turcs laisserent toutes leurs tentes, la plus grande partie de leurs équipages, toutes leurs munitions de guerre et de bouche, toute leur artillerie, montant à cent quatre-vingts pieces de canon ou mortiers, et près de cent mille hommes sur la place. La lassitude de l'armée Chrétienne empêcha les Généraux de poursuivre les ennemis. On voyoit les soldats chargés de butin entrer dans la Ville, chassant devant eux de grands troupeaux de bœufs que les Turcs avoient laissés dans leur camp : on les voyoit enrichis de leurs dépouilles. L'Empereur Léopold Ignace, encore plus illustre par sa haute piété que par son insigne valeur et par sa sagesse, ayant appris la défaite des Turcs, se rendit le jour même à Vienne, fit chanter le *Te Deum* avec toute la solemnité possible, reconnoissant bien qu'une victoire si

inespérée étoit visiblement l'effet du secours du Ciel, et singuliérement de la protection visible de la sainte Vierge. Ce religieux Prince fit mettre dans la grande Eglise le grand Etendard qu'on avoit trouvé dans la tente du Grand-Vizir; il étoit de crin de cheval marin, travaillé à l'aiguille, et brodé de fleurs et d'arabesques, la pomme étoit de cuivre doré, et le bâton couvert de feuilles d'or. L'Etendard de Mahomet qu'on arbore toujours au milieu du camp, et près de la tente du Grand-Vizir, étoit de brocard d'or à fond rouge; le tour de brocard d'argent et vert; et les lambrequins de brocard incarnat et argent, bordés de lettres Arabes. Le bâton de l'Etendard étoit surmonté d'une pomme de cuivre doré avec des houpes de soie verte. Cet Etendard fut envoyé à Rome, et présenté au Pape Innocent XI. Ce saint Pontife persuadé que c'étoit singuliérement à la protection spéciale de la sainte Vierge qu'on devoit cette célebre victoire, ordonna qu'en reconnoissance d'un si grand bienfait, la fête du saint Nom de Marie établie déjà depuis long-temps dans plusieurs Provinces de la Chrétienté, se célébreroit désormais universellement dans toute l'Eglise, et fixa cette fête au Dimanche qui se trouve dans l'Octave de la Nativité.

A la vérité, après la fête du saint Nom de Jesus, il étoit juste qu'on célébrât celle du saint Nom de Marie. Ce nom Auguste, si respectable aux Anges même, ne le devoit pas être moins aux hommes. Ni le ciel, ni la terre, Bienheureuse Marie, s'écrioit saint François, ne connoît point de Nom après celui de votre cher Fils, dont les Fidelles reçoivent plus de graces, conçoivent plus d'espérance, et goûtent plus de douceur que de votre Nom. *Post singulare illud dilecti Filii tui, ô Maria, non aliud nomen cælum, et terra nominat, unde tantùm gratiæ, tantùm spei, tantùm suavitatis piæ mentes concipiant.*

Heureux celui qui respecte, qui chérit votre Nom, ô Vierge sainte, s'écrie S. Bonaventure, votre faveur le soutiendra dans ses peines, et produira en lui du fruit en abondance, arrosé qu'il sera des vives sources de la grace du Rédempteur. *Beatus qui diligit nomen tuum, Virgo Maria; gratia tua animum ejus confortabit, tanquam fontibus irrigatum, in eo fructum propagabit* (a). O Nom auguste de Marie! ajoute-t-il, comment votre Nom ne seroit-il pas célebre, puisqu'on ne peut pas même le prononcer, sans que celui qui le prononce n'en tire du fruit. *O celeberrimum nomen Mariæ! quomodo posset nomen tuum non esse celebre, quod etiam nominari non potest sinè nominantis utilitate.* Que votre Nom est glorieux! qu'il est admirable ce Nom, Vierge Sainte! puisque ceux qui l'invoquent avec confiance, ne craignent point à l'heure de la mort. *Gloriosum et admirabile est nomen tuum! qui illud retinent, non expavescunt in puncto mortis.* De quelle paix, et de quelle abondance de graces ne jouissent pas ceux qui honorent sans cesse votre saint Nom? *Pax multa*, c'est toujours le même saint Bonaventure; *pax multa observantibus nomen tuum, Mater Dei.*

Ce nom est d'une telle vertu, dit le savant Idiot Raimond Jordan Abbé de Celles; il est d'une telle excellence, que le Ciel applaudit, la terre se réjouit, les Anges même tressaillent de joie toutes les fois qu'on le prononce. *Tantæ virtutis est, et excellentiæ hoc nomen, ut cælum rideat, terra lætetur, Angeli congaudeant cùm Maria nominatur.* Oui, ajoute ce saint homme, c'est toute la très-sainte Trinité, qui vous a donné ce Nom respectable, afin qu'en l'entendant, toutes les Puissances des cieux, de la terre et des enfers, fléchissent le genou: *Dedit tibi, Maria, tota Trinitas nomen, ut in*

(a) *In Psal. Virg.*

nomine hoc, omne genu flectatur cælestium, terrestrium, et infernorum. Certainement, dit saint Bernard, la Mere de Dieu ne pouvoit pas avoir un nom qui lui convînt mieux que celui de Marie, ni qui signifiât mieux ses grandeurs, son excellence, sa dignité. *Nomen Virginis Mariæ, quod interpretatum Maris stella dicitur, et Matri Virgini convenienter aptatur* (a). Marie est cette belle et brillante Etoile élevée sur cette vaste et grande mer du monde : *Ipsa est præclara et eximia Stella, super hoc mare magnum et spatiosum necessariò sublevata.* Elle guide ceux qui sont embarqués sur cette orageuse mer. Perdre de vue cette étoile, c'est se mettre dans la funeste nécessité de s'égarer, de donner bientôt sur les écueils, c'est courir à un triste naufrage. *Ne avertas oculos à fulgore hujus sideris, si non vis obrui procellis.* Les tempêtes sont fréquentes sur cette vaste mer, les écueils s'y trouvent par-tout : nul port, nul abri exempt des coups de vent, et à couvert des orages : voulez-vous éviter le naufrage, regardez toujours cette Etoile : *Respice Stellam*, dit ce grand Saint ; appellez Marie à votre secours, invoquez sans cesse le saint Nom de Marie : *Voca Mariam.* Etes-vous comme en butte à bien des malheurs ; êtes-vous secoué, ébranlé par les adversités ; êtes-vous comme accablé par les facheux accidens de la vie, invoquez le saint Nom de Marie, dit Albert le Grand : *Si adversitates tribulationum te jactent et superant te, quasi prosternant, invoca Mariam* (b). Le Nom de Marie, disoit saint Antoine de Padoue, est un sujet de joie et de confiance à tous ceux qui le prononcent avec dévotion et avec respect ; il est plus doux à la bouche que le miel, plus agréable à l'oreille qu'un chant mélodieux, plus délicieux dans le cœur que la joie la plus consolante : *nomen Virginis Mariæ, mel in ore,*

(a) *Hom. super Missus est.* (b) *In cap. 1. Luc.*

melos in aure, jubilus in corde. Quel nom après celui de Jesus, dit le célebre Alain de Citeaux, l'un des plus illustres ornemens de l'Université de Paris, quel nom doit-on publier avec plus d'éloge que celui de Marie? Quel nom doit être plus souvent en la bouche des Fidelles que celui de Marie? N'a-t-on pas eu raison de le comparer à une huile répandue dont l'odeur exquise se répand de tous côtés. *Cujus nomen præconisatur in mundo nisi Virginis hujus*, dit ce grand homme (a), *cujus laus celebratur in ore populi fidelis, nisi Virginis Mariæ. Unde eleganter fama, et gloria nominis ejus oleo effuso comparatur.* Saint Anselme porte encore plus loin la vénération de ce saint Nom. Souvent, dit-il, on obtient plutôt grace et miséricorde en réclamant le Nom de Marie, qu'en invoquant le saint Nom de Jesus : *Velocior est nonnumquam salus, memorato nomine Mariæ, quàm invocato nomine Jesu* (b). L'Eglise n'entend pas plutôt le Nom de Marie, dit le savant Pierre de Blois, qu'elle fléchit le genou en terre, pour le respect qu'elle porte à ce saint Nom; et on ne l'entend jamais prononcer, que la dévotion des peuples ne se réveille : *Ecclesia audito nomine Mariæ genua terræ infigit; quia præ nominis reverentia, quasi mare confragosum sonant vota populorum.*

C'est dès la naissance du Christianisme, dès les premiers jours de l'Eglise, que les Fidelles se sont accoutumés à ne point séparer ces deux augustes Noms de Jesus et de Marie. On ne prononçoit guere l'un sans l'autre dans ces premiers temps de ferveur. La Religion n'a pas vieilli dans l'Eglise. Comme les vrais Fidelles ont encore aujourd'hui pour le Fils même amour et même respect, aussi ont-ils pour la Mere même vénération et même tendresse; c'est ce qui joint d'ordinaire ces deux augustes Noms dans le cœur

(a) *In cap. Cantic.* (b) *Lib. de excell. Virg.*

et dans la bouche des Chrétiens. Il semble que l'on peut dire de Marie avec quelque proportion, ce que saint Paul a dit du Verbe incarné dont elle est la Mere, qu'elle est autant au-dessus des plus hautes Intelligences du Ciel, que le Nom qu'elle porte, et qui lui a été donné comme une marque de sa grandeur, nous marque une plus grande distinction : *Tantò melior Angelis, quantò differentius præ illis nomen hæreditavit Maria*, dit saint Pierre-Chrysologue, *latinè Domina nuncupatur.* C'est la Souveraine des hommes et des Anges ; c'est notre Dame par excellence, et par une prérogative singuliere ; et c'est de la sorte que tous les Peres de l'Eglise, et tous les peuples l'appellent communément. Ce nom retient partout le même caractere de grandeur et de souveraineté ; puisqu'il signifie toujours notre Souveraine, comme son Fils porte le nom de notre Seigneur, et de notre Souverain.

Saint Bernard qui ne laïsse aucune occasion de marquer les tendres sentimens de son cœur envers cette Mere de bonté et de miséricorde, faisant allusion au saint Nom qu'elle porte, et au secours que ceux qui navigent tirent de l'étoile qui les conduit, exprime éloquemment l'assistance que nous devons attendre de cette divine Mere, par la dévotion affectueuse que nous devons avoir en son saint Nom, *Et nomen Virginis, Maria* (a) : que cet auguste Nom, dit-il, convient merveilleusement bien à la sainte Vierge ! outre la signification de Reine, de Dame, de Souveraine que ce Nom porte avec soi, il signifie encore l'Etoile de la mer : *Quod interpretatum Maris Stella dicitur.* Marie n'est-elle pas cette belle, cette brillante, cette célebre Etoile sortie de Jacob, dont la lumiere éclaire tout le monde, dont l'éclat resplendissant s'éleve jusqu'au Ciel, pénetre les enfers, et répandant ses bénignes

(a) *Homil. 2. super Missus est.*

influences sur toute la terre, échauffe encore plus les cœurs que les corps, et en nourrissant les vertus, fait sécher et éteint même les vices? Qui que vous soyez, continue-t-il, qui n'ignorez pas que dans le courant de ce siecle comme dans une mer orageuse, vous êtes sans cesse battu de la tempête, et emporté par les flots : *Ne advertas oculos à fulgore hujus sideris, si non vis obrui procellis;* ne détournez jamais les yeux de cet Astre, si vous ne voulez pas être submergé. *Si insurgant venti tentationum*, si les tentations comme autant de vents impétueux vous agitent : *Si incurras scopulos tribulationum*, si vous êtes en danger d'aller échouer contre les écueils des accidens fâcheux, des déplaisirs, levez les yeux vers cet Astre, invoquez le Nom de Marie : *Respice Stellam, voca Mariam.* Si le feu de la colere, ou les désirs malins de l'avarice vous dévorent; si l'orgueil excite des tempêtes dans votre cœur; si la concupiscence vous met en danger de faire naufrage : *Si jactaris superbiæ undis, si carnis ille celebra naviculam concusserit mentis;* recourez à Marie : *Respice ad Mariam.* Si vous êtes troublé de l'horreur de vos péchés, si votre conscience est alarmée de leur nombre et de leur griéveté, si la crainte des jugemens de Dieu vous porte au désespoir, et affoiblit votre confiance, *Cogita Mariam*, pensez à Marie; ce saint Nom appaisera vos alarmes, et réveillera votre confiance et votre amour. *In periculis, in angustiis, in rebus dubiis :* dans tous les dangers de la vie, dans tous les mauvais pas de cette dangereuse carriere, dans les affaires épineuses, et les plus fâcheux accidens, *Mariam cogita, Mariam invoca :* recourez à Marie, invoquez le Nom de Marie, que ce saint Nom soit sans cesse dans votre bouche, et qu'il soit encore plus gravé dans votre cœur : *Non recedat ab ore, non recedat à corde.* Souvenez-vous que tant que vous ne

ne perdrez point Marie de vue, vous ne sauriez vous égarer. *Ipsam cogitans non erras :* que tant que vous aurez sa protection vous n'aurez rien à craindre : *Ipsâ protegente non metuis ;* et vous saurez par une heureuse expérience que c'est à juste titre qu'elle porte le Nom de Marie ; c'est-à-dire, de Mere de miséricorde, d'Etoile de la mer, de Dame, et de refuge des pécheurs : *Et sic in semetipso experieris, quàm meritò dictum sit : Et nomen Virginis Maria* *.

Remplissez, divine Marie, remplissez toute l'étendue de votre Nom. Soyez honorée dans le Ciel, révérée sur la terre, redoutée dans l'enfer. Régnez, après Dieu, sur tout ce qui est au-dessous de Dieu ; mais sur-tout régnez dans mon cœur. Vous serez ma consolation dans mes peines, ma force dans mes foiblesses, mon conseil dans mes doutes. Au seul Nom de Marie, toute ma confiance se réveillera, tout mon amour s'embrasera. Que ne puis-je le graver profondément dans tous les esprits, ce saint Nom ! que ne puis-je le mettre dans la bouche de tous les hommes, et les engager tous à le célébrer avec moi ! Marie : ô Nom sous lequel nul ne doit désespérer ! Marie : ô Nom tant de fois attaqué, mais toujours victorieux, toujours glorieux ! Marie : ô Nom toujours agréable, toujours salutaire à mon ame ! Nom qui me rassure dans mes craintes, qui m'excite dans mes langueurs, qui me soutient dans mes entreprises. Chaque jour de ma vie je le prononcerai, et toujours en le prononçant, je le joindrai au sacré nom de Jesus. Le Fils me rappellera le souvenir de la Mere, et la Mere me rappellera le souvenir du Fils. Jesus et Marie : voilà ce que ma bouche répétera mille fois à la mort. Jesus et Marie : voilà ce que mon cœur, au défaut de la bouche, ne cessera point de redire intérieurement. On me les fera entendre jusqu'à

* *P. Le Val.*

mon dernier soupir, ce Nom de Jesus, ce Nom de Marie, et jusqu'à mon dernier soupir, ce seront pour moi des Noms de confiance, de tendresse, de bénédiction et de salut. Ainsi soit-il.

La Messe de ce jour est à l'honneur du saint Nom de Marie.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

CONCEDE, quæsumus, omnipotens Deus, ut Fideles tui, qui sub sanctissimæ Virginis Mariæ Nomine et protectione lætantur, ejus piâ intercessione à cunctis malis liberentur in terris, et ad gaudia æterna perveníre mereantur in Cœlis. Per Dominum nostrum, etc.

NOUS vous supplions, Dieu Tout-Puissant, de nous accorder, que tous vos fidelles serviteurs qui mettent avec joie leur confiance sous le nom et la protection de la très-sainte Vierge Marie, soit délivrés par son intercession de tous les maux qui sont si fréquens sur la terre; et qu'ils méritent d'arriver à la joie éternelle dont jouissent les Bienheureux dans le Ciel. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du livre de la Sagesse. Chap. 24.

EGO quasi vitis fructificavi suavitatem odoris, et flores mei fructus honoris, et honestatis. Ego mater pulchræ dilectionis, et timoris, et agnitionis, et sanctæ spei. In me gratia omnis viæ et veritatis, in me omnis spes vitæ et virtutis. Transite ad me omnes qui concupiscitis me, et à generationibus meis implemini. Spiritus enim meus

J'AI porté du fruit d'une agréable odeur, comme la vigne; et mes fleurs sont des fruits de gloire et d'abondance. Je suis la Mere du pur amour, de la crainte, de la science, et de l'espérance sainte. En moi est toute la grace de la voie et de la vérité, en moi est toute l'espérance de la vie et de la vertu. Venez à moi vous tous qui me désirez avec ardeur, et

super mel dulcis, et hæreditas mea super mel et favum : Memoria mea in generationes sæculorum. Qui edunt me, adhuc usurient : et qui bibunt me, adhuc sitient. Qui audit me, non confundetur ; et qui operantur in me, non peccabunt. Qui elucidant me, vitam æternam habebunt.

remplissez-vous des fruits que je porte ; car mon esprit est plus doux que le miel, et mon héritage surpasse en douceur le miel le plus excellent. La mémoire de mon Nom passera dans la suite de tous les siecles. Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif. Celui qui m'écoute ne sera point confondu ; et ceux qui agissent par moi ne pécheront point. Ceux qui me glorifient, auront la vie éternelle.

Toutes ces plantes que l'Ecriture nomme ici en particulier, qui ont toutes des fruits exquis et des vertus merveilleuses, marquent les différentes vertus qui brillent dans la sainte Vierge dans un sublime degré de perfection, et cette allégorie mystérieuse fait son portrait.

RÉFLEXIONS.

La mémoire de mon Nom passera dans la suite de tous les siecles. On n'en dira pas tant de tous ces noms pompeux dont on se pare tant dans le monde, dont on se fait tant d'honneur. Que laissent après eux ces grands noms, que le souvenir d'un château, d'une place que le temps a ruinée, d'une terre qui dans chaque siecle a changé peut-être plusieurs fois de maître. Plusieurs ont été illustres par les hauts faits de ces Héros qu'on prône beaucoup : mais quelle vénération a-t-on pour ces grands Noms, et quelle vertu ont-ils dans la bouche des hommes ? Hélas ! la plupart de ces noms magnifiques font aujourd'hui le même effet dans l'histoire que tant d'autres aussi majestueux font dans la fable. Après tout, quel mérite donne un grand nom à qui n'a point de vertu. Il n'en est pas de même du saint Nom de Marie : sa mémoire a passé dans tous les siecles

depuis dix-sept cents ans, et passera dans la suite de tous les siecles à venir jusqu'à la fin du monde, toujours aussi respectable, aussi digne de la vénération des Fidelles que le premier jour qu'il fut imposé, toujours aussi significatif, aussi expressif du mérite plein et presque infini de la personne qui le porte; toujours aussi propre à réveiller notre confiance en la très-sainte Vierge, que le sacré Nom de Jesus à exciter notre amour, et notre espérance envers le Sauveur. Tous ces noms fastueux de maison et de terre sont bien vides; ce sont des titres de noblesse, mais non pas de mérites et de vertus. Le saint Nom de Marie présente une idée bien plus noble, et bien plus consolante : il nous fait souvenir que cette bienheureuse créature, bénie entre toutes les femmes, a reçu la plénitude des graces; qu'elle a été par un privilege unique, plus pure, plus sainte, plus immaculée, plus agréable à Dieu au premier instant de sa conception, que tous les Anges et les Saints ensemble ne le sont aujourd'hui dans la gloire. Il nous dit, ce saint Nom, que celle qui le porte est la Mere de Dieu, la Reine du ciel et de la terre, notre Médiatrice auprès de Dieu; il nous dit qu'elle est notre puissante Protectrice, notre Avocate, notre derniere ressource auprès de notre Souverain Juge; notre consolation, notre grande espérance, comme l'appelle saint Augustin; notre vie, comme chante l'Église; qu'elle est la Mere de la grace, la Mere de miséricorde, et notre chere Mere, envers laquelle une filiale tendresse, une dévotion véritable et religieuse, est une marque de prédestination. Ne pourroit-on pas dire de ce saint Nom avec proportion, ce que saint Paul dit du sacré Nom de Jesus : *Nomen quod est super omne nomen.* Nom auguste, Nom respectable, Nom que le Ciel lui a donné, et qui est au-dessus de tout Nom. C'est la mémoire de ce saint Nom qui passera dans la suite de tous les siecles.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc.
Chap. 1.

In illo tempore : Missus est Angelus Gabriel à Deo in civitatem Galilææ, cui nomen Nazareth, ad Virginem desponsatam viro, cui nomen erat Joseph, de domo David, et nomen Virginis Maria. Et ingressus Angelus ad eam dixit : Ave gratiâ plena : Dominus tecum : Benedicta tu in mulieribus. Quæ cùm audisset turbata est in sermone ejus, et cogitabat qualis esset ista salutatio. Et ait Angelus ei : Ne timeas Maria, invenisti enim gratiam apud Deum : Ecce concipies in utero, et paries filium, et vocabis nomem ejus Jesum. Hic erit magnus, et Filius Altissimi vocabitur, et dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus : et regnabit in domo Jacob in æternum, et regni ejus non erit finis. Dixit autem Maria ad Angelum : Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco ! Et respondens Angelus, dixit ei : Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi. Ideoque et quod nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei. Et ecce Elizabeth cognata tua, et ipsa

En ce temps-là : Dieu envoya l'Ange Gabriel dans une ville de Galilée, nommée Nazareth, à une Vierge, qui avoit pour Epoux un homme de la maison de David, appelé Joseph, et cette Vierge se nommoit Marie. L'Ange étant entré chez elle, lui dit : Je vous salue, vous qui êtes pleine de grace : le Seigneur est avec vous : vous êtes bénie entre les femmes. A ces paroles de l'Ange elle se troubla, et elle songeoit ce que vouloit dire cette sorte de salut : Marie, ne craignez point, lui dit l'Ange, vous avez trouvé grace devant Dieu ; vous allez devenir enceinte : vous mettrez au monde un fils, et vous lui donnerez le nom de Jesus. Il sera grand, et on l'appellera le Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu le mettra sur le trône de David son Pere : il régnera éternellement dans la maison de Jacob, et son regne n'aura point de fin. Alors Marie dit à l'Ange : Comment se fera-t-il ; car je ne sais ce que c'est que d'avoir commerce avec un homme ! L'Ange lui répondit : Le Saint-Esprit viendra en vous d'en-haut, et la vertu du Très-Haut se répandra sur vous comme

concepit filium in senectute sua : et hic mensis sextus est illi, quæ vocatur sterilis, quia non erit impossibile apud Deum omne verbum. Dixit autem Maria : Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundùm verbum tuum.

une ombre ; et c'est pour cela que le saint Enfant qui naîtra de vous, sera appelé Fils de Dieu. Voilà même que votre cousine Elizabeth est devenue grosse d'un fils en sa vieillesse : et celle qu'on appelle stérile, est à présent dans son sixieme mois : car rien n'est impossible au regard de Dieu. Marie dit alors : Voici la servante du Seigneur, que votre parole s'accomplisse en moi.

MÉDITATION.

De la dévotion au saint Nom de Marie.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est point de Saints qui n'ayent eu une dévotion singuliere au saint Nom de Marie, et qui n'ayent ressenti les effets salutaires de cette douce dévotion. Je serai trop heureux, disoit saint Gregoire de Nazianze, si je puis avoir à la bouche le Nom de Marie, au moment que je rendrai l'ame ; la porte du Ciel ne peut manquer de m'être ouverte sans délai, comme l'Arche fut ouverte à la colombe qui se présenta ayant le rameau d'olivier au bec. Mais pour avoir ce nom de salut à la bouche lorsque nous mourrons, il faut l'avoir eu dans le cœur pendant la vie. C'est d'ordinaire le dernier mot qu'on prononce au lit de la mort, et le dernier qu'on entend. Que ce saint Nom est consolant à qui en a goûté toute la douceur durant le cours d'une longue vie ! Jesus et Marie ; voilà les deux Noms sacrés qui doivent signer pour ainsi dire notre passe-port. Avec ces Noms respectables aux Anges, formidables aux démons, on ne sauroit être mal reçu du sou-

verain Juge. Combien importe-t-il de se les rendre familiers durant la vie, pour qu'ils nous soient un sujet de joie, de confiance, et de consolation à l'heure de la mort. Les ennemis de notre salut, ces puissances de ténebres frémissent aux seuls Noms de Jesus et de Marie; ils ne peuvent les entendre sans prendre la fuite: c'est ce que comprend parfaitement l'Eglise lorsqu'elle invite ses Ministres à les répéter sans cesse aux oreilles de ses enfans mourans; c'est-à-dire, dans ces momens critiques et décisifs du sort éternel, dans ces momens où toutes les puissances de l'enfer font leurs derniers efforts pour effrayer, pour tenter, pour jeter dans le désespoir les Fidelles. Qu'un véritable serviteur de Marie a de confiance alors en la toute-puissante intercession de cette bonne Mere! et qu'il prononce avec plaisir un Nom qui écarte si fort ces redoutables ennemis du salut, en rassurant une conscience toujours alarmée! Le seul Nom que la très-sainte Vierge reçoit dans sa naissance, nous fait connoître et ce qu'elle est, et ce que nous devons nous promettre d'elle. On la nomme Marie, et ce nom mystérieux, dans ses différentes significations exprime ses grandeurs, et ranime notre espérance. Il nous apprend qu'elle aura dans le ciel et sur la terre un pouvoir souverain, et qu'elle est la Reine des Anges et des hommes. Cet auguste titre ne peut convenir à nul autre mieux qu'à vous, Vierge sainte, ni même aussi justement qu'à vous, puisqu'en qualité de Mere de Dieu vous avez vu non-seulement le monde, mais encore le Maître du monde soumis à votre obéissance: faites que je ressente les doux effets de ce saint Nom que je prétends avoir encore plus dans mon cœur que dans ma bouche, et que j'espere de n'avoir si souvent à la bouche, que parce que je l'aurai éternellement et profondément gravé dans le cœur.

SECOND POINT.

Considérez que le Nom de Marie est après le Nom de Jesus le plus auguste, le plus saint, et le plus vénérable de tous les noms. Aussi voit-on que tous les saints Peres se sont presque servi des mêmes termes, soit qu'ils eussent à parler du Nom du Fils, soit qu'ils parlassent de celui de la Mere. Ils leur ont attribué les mêmes avantages, ils leur ont donné presque les mêmes qualités. Les Fidelles des premiers siecles ont eu pour ces deux Noms un si profond respect, une vénération si affectueuse, si particuliere, que l'on jugeoit aisément que c'étoit le même principe qui les faisoit agir. Ils savoient par leur heureuse expérience que le Nom de Marie, aussi-bien que celui de Jesus, est la terreur de l'enfer, la joie du Ciel; qu'il appaise les tempêtes, qu'il calme la mer, qu'il dissipe les orages; que dans les chagrins, il nous console; que dans les adversités, il nous fortifie; que dans les maladies, il nous soulage; qu'il est, pour ainsi dire, une digue qu'on peut opposer aux plus fortes passions; qu'il a la vertu de conjurer les tentations les plus violentes, de produire dans l'ame la paix la plus douce; que cet auguste Nom enfin est comme l'abregé des titres et des grandeurs de la Mere de Dieu. De là vient que dès la naissance de la sainte Vierge les Fidelles se sont accoutumés à ne point séparer ces deux augustes Noms de Jesus et de Marie; car il est constant qu'on ne prononçoit guere l'un sans l'autre dans les premiers siecles de l'Eglise, soit à cause de la tendresse mutuelle de la Mere et du Fils, dont ces Noms leur étoient les symboles les plus naturels; soit à cause de la vertu de ces deux Noms, et des secours efficaces dont ils étoient de sûrs gages. Peut-on en effet prononcer le saint Nom de Marie, sans se souvenir

que c'est la Mere d'un Dieu qui a tout pouvoir auprès de lui ; que c'est la Mere des hommes, qui les aime tous avec tendresse ; que c'est le refuge et l'avocate des pécheurs, qui veut ardemment leur salut ? Il est vrai que le Nom de Marie n'a rien de consolant pour les pécheurs endurcis qui veulent persévérer dans leurs crimes. Mais il est une source abondante de douceurs et de consolations pour un pécheur qui, à la vérité, par une vie déréglée a encouru la disgrace de son Dieu, mais qui touché d'un sincere repentir cherche à rompre ses liens, et à revenir de ses égaremens. Quels vifs sentimens de douleur, de regret, de repentir, de confiance, ne ressent point un tel pécheur en prononçant avec dévotion, avec respect, le saint Nom de Marie ! A ce seul Nom toute la foi et la Religion se réveillent dans un pécheur pénitent. A ce doux Nom toute la piété s'embrase dans une ame juste. Marie : à ce Nom je pense que la sainte Vierge est la Mere de mon Dieu et la mienne. Marie : à ce Nom je pense que j'ai une Avocate auprès de mon Sauveur, une Médiatrice auprès du divin Médiateur, une Protectrice toute-puissante auprès de mon Souverain Juge. Marie : à ce Nom toute la tendresse d'un Fils pour sa chere Mere s'excite, toute la dévotion s'allume, toute la charité s'embrase, toute notre espérance s'augmente. Marie : ah ! qu'il est doux, qu'il est consolant de prononcer à la mort le saint Nom de Marie, quand on l'a porté gravé dans son cœur durant sa vie !

Remplissez, divine Marie, remplissez toute l'étendue de votre Nom. Soyez honorée dans le Ciel, révérée sur la terre, redoutée dans l'enfer. Régnez après Dieu sur tout ce qui est au-dessous de Dieu ! mais sur-tout régnez dans mon cœur. Vous serez désormais ma consolation dans mes peines, ma force dans mes foiblesses, mon conseil dans mes doutes. Que ne puis-je le graver

profondément dans tous les esprits, ce saint Nom Que ne puis-je le mettre dans la bouche de tous les hommes, et les engager tous à le célébrer avec moi, qui ne cesserai chaque jour de ma vie ! chaque jour de ma vie, je le prononcerai, je le respecterai, je l'honorerai, pour le prononcer avec plus de confiance à l'heure de ma mort.

Aspirations dévotes durant le jour.

Gloriabuntur in te omnes qui diligunt nomen tuum, quoniam tu benedices justo. Psal. 5.

Vous comblerez de gloire et de bénédictions, Vierge sainte, tous ceux qui aiment et honorent votre saint Nom.

Quàm admirabile est nomen tuum in universa terra ! Psal. 8.

Que votre Nom est devenu admirable dans tout l'univers, Vierge sainte !

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LE Nom de Marie réjouit les Anges, console les hommes et fait fuir les démons. Après le Nom de Jesus, il n'y en a point de plus doux, il n'y en a point de plus puissant, il n'y en a point de plus salutaire que celui de Marie. Ayez-le sans cesse à la bouche, dit saint Bernard, mais qu'il soit encore plus profondément gravé dans le cœur. Prononcez-le souvent pendant le jour, mais prenez garde que la coutume ne diminue le respect que vous devez avoir pour un nom si respectable. Commencez la journée par prononcer avec dévotion les saints Noms de Jesus et de Marie après avoir fait le signe de la croix ; terminez-la de même. Comme ce seront les dernieres paroles qu'on vous exhortera de dire, et que vous entendrez à l'heure de la mort, faites qu'elles vous soient familieres durant la vie. Ç'a toujours été un pen-

chant, un instinct comme naturel à tous les Chrétiens, de prononcer les saints Noms de *Jesus*, *Maria*, dans tous les événemens imprévus, dans tous les accidens même tristes. C'est la Religion qui, dès les commencemens de l'Eglise, a inspiré ces deux termes, *Jesus*, *Maria*, comme une interjection admirative, ou comme une exclamation passionnée, à la place de tant d'interjections païennes qu'elle proscrit. Prononcez-les toujours avec une piété chrétienne.

2.° C'est l'Eglise elle-même qui vous apprend ce saint usage. Elle ne commence aucune de ses Heures, qu'après le signe de la croix elle ne récite le *Pater* et l'*Ave Maria*. Elle veut que tous ses Ministres dans toutes leurs sacrées fonctions, et même dans le divin Sacrifice, fassent par respect pour ce saint Nom, une inclination de tête, toutes les fois qu'ils le prononcent. Faites-la, ayez le même respect, la même vénération toutes les fois que vous prononcerez le saint Nom de Marie. Ce sont ces Noms sacrés de Jesus et de Marie, qu'il faut apprendre les premiers aux enfans, et ceux qu'ils doivent le plus souvent entendre.

DIXIEME JOUR.

SAINT NICOLAS DE TOLENTIN, CONFESSEUR.

SAINT NICOLAS, surnommé de Tolentin, du nom de la ville où il a fait le plus de séjour, et où il a fini sa sainte vie, étoit du Bourg-Saint-Ange près de Fermo, ville de la Marche d'Ancone. Il vint au monde vers l'an 1239. Ses parens, d'une condition médiocre, étoient peu accommodés des biens de la fortune, mais ils étoient distingués par une probité exemplaire, et riches en vertus. Ils n'avoient jamais eu d'enfans, et sa

mere nommée Aimée étoit déjà dans un âge qui ne lui promettoit guere d'avoir de la famille. Etant un jour en prieres, elle se sentit intérieurement portée de faire un pélerinage de dévotion à saint Nicolas Evêque de Myre, espérant que par son intercession elle pourroit obtenir un fils qui seroit un fidelle imitateur de ses vertus, et comme lui un grand Saint dans l'Eglise. Ayant communiqué sa pensée à son mari appelé Compagnon, ils résolurent tous deux de faire ensemble ce voyage. Etant arrivés à Bari, ils furent faire leur priere dans l'Eglise de Saint-Nicolas. Harassés de la fatigue du chemin, ils s'endormirent dans l'Eglise. Ce Saint leur apparut en songe habillé de ses habits Pontificaux, et leur prédit qu'ils auroient bientôt un fils à qui ils devoient donner son nom, les assurant qu'il se rendroit célebre par la pureté de ses mœurs et par la sainteté de sa vie.

L'événement vérifia bientôt cette vision. Aimée accoucha neuf mois après d'un fils à qui ils donnerent le nom de Nicolas au Baptême. Cet enfant de prieres fut dès-lors tout l'objet de leur tendresse et de leurs soins. Le jeune Nicolas parut les mériter presque dès le berceau par la douceur de son naturel, et par un penchant pour la vertu qui se fit remarquer dès sa naissance.

Croissant en âge, il croissoit en sagesse, et la priere fut le seul exercice qui lui plût. Il suffisoit qu'on lui dît qu'on le meneroit à l'Eglise, pour le rendre content. Comme il n'avoit devant les yeux que des exemples de vertus dans la vie exemplaire de ses parens, et qu'il n'entendoit d'eux que des leçons de piété, il fit des progrès dans une si bonne école qui passoient son âge. Ayant oui dire que saint Nicolas étant encore enfant, jeûnoit trois fois la semaine, il voulut en faire autant, et dès l'âge de sept ans, jusqu'à sa mort,

il garda inviolablement cette pratique. Sa modestie à l'Eglise, et sa tendre dévotion, sur-tout envers la sainte Vierge, le firent admirer. On eût dit voir un Ange au pied des Autels, lorsqu'on le voyoit entendre la Messe. Son visage tout enflammé, sa dévotion, son respect, ses larmes à l'élévation du très saint Sacrement, firent croire à tous les habitans qu'il voyoit visiblement Jesus-Christ dans la sainte Hostie.

On admiroit singuliérement son amour pour la pureté : tout jeune enfant il fuyoit les caresses et la vue même des femmes. Il passoit les heures entieres en oraison avec autant d'application d'esprit que les personnes les plus exercées dans la vie spirituelle. Il avoit une avidité étonnante pour la parole de Dieu, et il l'écoutoit avec toute la modestie et tout le recueillement des personnes les plus âgées. Il eut dès son enfance une tendresse toute particuliere pour les pauvres, il les conduisoit lui-même dans la maison de son pere, et partageoit avec eux tout ce qu'il avoit pour son petit entretien.

Comme il avoit l'esprit excellent, il fit en peu de temps de merveilleux progrès dans l'étude ; mais ses études n'affoiblirent et n'interrompirent jamais ses exercices de piété, ni sa ferveur. Tant de belles qualités le firent pourvoir d'un Canonicat dans l'Eglise de Saint-Sauveur du Bourg Saint-Ange. Cet état sembloit devoir satisfaire l'inclination qu'il avoit fait paroître dès le berceau pour l'Eglise, pour les Offices divins et pour les autres exercices de piété ; mais comme ce bénéfice le fixoit dans le monde, il ne put se résoudre à le garder. La solitude avoit pour lui des attraits, et l'état Religieux lui paroissoit le seul parti qu'il eût à prendre. Comme il délibéroit sur le choix des différens Instituts, il entendit une prédication d'un Religieux de l'Ordre de ceux qu'on appelle Hermites de Saint-

Augustin, sur le mépris du monde. Il fut autant édifié du zele du Prédicateur, que touché de la vérité du sujet ; et le bon Religieux ne fut pas plutôt descendu de la chaire, que le jeune Chanoine alla l'aborder, lui ouvrit son cœur, lui déclara ses desseins et le pria de le faire recevoir dans son Ordre. Ce Pere n'eut pas de peine à découvrir l'esprit de Dieu, dans cette généreuse résolution. Une vocation si marquée n'avoit pas besoin d'épreuves. Le Religieux le mena sur l'heure même prendre congé de ses parens, qui pleins de religion et de piété n'écouterent, ni la voix de leur intérêt, ni celle de la chair et du sang, et consentirent volontiers au parti que leur fils alloit prendre. De là, s'étant rendus au Couvent, Nicolas y fut admis au Noviciat, où sa dévotion, sa mortification et sa ferveur le firent bientôt admirer de tout le monde.

Le Novice n'avoit pas encore douze ans achevés, qu'on le proposoit aux plus anciens de la maison comme un modele. Tous convenoient qu'on avoit reçu plutôt un Ange qu'un homme ; et on trouva en lui tant d'innocence, tant de sagesse, tant de vertus, que quoiqu'il n'eût pas l'âge pour faire profession, on obtint la dispense pour la lui faire faire. Après un engagement si solemnel, le jeune Religieux ne crut pas devoir mettre des bornes à sa ferveur et à son zele. On n'a guere vu d'humilité plus sincere, ni plus profonde que celle de notre Saint. Il regardoit le moindre Religieux du Couvent comme son Supérieur, et ses emplois n'étoient jamais assez bas, assez pénibles ; et l'on avoit coutume de dire que pour délasser le Frere Nicolas de ses exercices laborieux, pour lui faire un plaisir exquis, il falloit lui procurer quelque humiliation imprévue.

Son innocence et sa pureté furent toujours dans un degré de perfection éminent. Cette délicate

vertu ne fut jamais fanée, et l'on fut si persuadé que la pureté faisoit son caractere, qu'on résolut même après sa mort, de ne le peindre qu'avec un lis à la main. Sa grande mortification fut comme l'aliment ordinaire qui nourrissoit cette admirable pureté. Il ajouta le jeûne du Lundi à celui du Mercredi, du Vendredi et du Samedi qu'il observoit très-rigoureusement chaque semaine. Il s'interdit pour toujours l'usage de la viande, et dès l'âge de quinze ans, notre Saint devint un prodige d'austérités et de pénitence. Il portoit continuellement un rude cilice avec une ceinture de fer hérissée de pointes dont il ceignoit ses reins ; et comme si ces innocentes cruautés n'eussent pas suffi pour satisfaire le désir ardent qu'il avoit de macérer sa chair, il la déchiroit encore tous les jours avec une chaîne de fer, dont il se donnoit la discipline.

Un de ses parens, Supérieur d'un riche Monastere d'un Ordre mitigé, le voyant si exténué à la fleur de son âge, n'oublia rien pour lui faire changer d'état, et le faire passer dans son monastere. La seule proposition qu'il lui en fit l'alarma. Il lui répondit qu'il n'étoit point entré dans la Religion pour y vivre délicieusement, et que Dieu l'ayant appelé dans l'état où il étoit, il vivroit et mourroit dans son Ordre. Une vision des Anges qu'il eut d'abord après cette conversation, le consola merveilleusement, et lui fit comprendre combien Dieu avoit agréé sa généreuse persévérance.

Les Supérieurs considérant les grands biens que faisoient dans l'Ordre ses exemples, résolurent de lui faire changer souvent de Couvent, pour montrer un si rare exemple de vertu à tout l'Ordre. On l'envoya d'abord à Recanati, près de Notre-Dame de Lorette ; quelques temps après à Macerata, puis à Saint-Genès, ensuite à Cingole, après au désert de Valmane près de Pasaro, et enfin en plusieurs autres Monasteres de l'Ordre ;

jusqu'à ce qu'enfin ils fixerent sa demeure à Tolentin, ville Episcopale de la Marche d'Ancone. Pendant qu'il étoit à Cingole, il fut ordonné Prêtre par l'Evêque d'Osmo.

On ne croyoit pas que sa dévotion pût recevoir des accroissemens, tant elle paroissoit parfaite. La Prêtrise cependant fit bien voir ce que peut la grace de l'Ordination dans un sujet si bien disposé. Le nouveau Prêtre déjà si saint, n'eut pas plutôt paru à l'Autel, que sa vertu reçut un nouvel éclat, et sa ferveur une ardeur toute nouvelle. C'étoit un Ange par-tout, mais c'étoit un Séraphin durant la Messe. Le feu divin dont son cœur étoit embrasé, se manifestoit par les douces larmes qui couloient tout le temps de ses yeux, et par les divines ardeurs qui paroissoient sur son visage. On couroit à la Messe du Saint comme au sacrifice de propitiation pour tous les assistans; on en ressentoit sensiblement les effets : et sa vertu passoit jusque sur les ames qui étoient detenues dans le Purgatoire.

Durant les trente années qu'il demeura dans le Couvent de Tolentin, son zele pour le salut des ames fit des fruits merveilleux. Il prêchoit presque tous les jours, et tous les jours ses prédications étoient signalées par quelque conversion éclatante. Soit qu'il catéchisât le peuple, soit qu'il instruisît dans la conversation : en chaire, ou dans le confessionnal, par-tout on trouvoit un Apôtre. Tout le temps qui lui restoit après ces sacrées fonctions, étoit employé à la priere et à la contemplation des choses célestes. C'étoit durant ces communications intimes avec Dieu, que son ame sembloit jouir déjà des délices de la béatitude.

Sa patience fut mise long-temps à l'épreuve par de fréquentes maladies qui ne purent jamais altérer cet air doux et gracieux qui lui gagnoit tous les cœurs. C'étoit durant ces longues infirmités

qu'il étoit plus intimément uni à Dieu. Plus son corps étoit affoibli, plus son ame étoit fervente. La méditation sur la Passion du Sauveur étoit le souverain remede à tous ses maux. Durant tout ce temps-là il ne relâcha jamais rien de son abstinence. Etant un jour réduit à l'extrémité, les Supérieurs, de l'avis des Médecins, lui ordonnerent par obéissance de prendre de la viande : il eut beau prier, solliciter, il fallut obéir ; mais ayant pris seulement une gorgée de bouillon, il crut avoir satisfait à l'obéissance, et pressa avec tant d'instance ses Supérieurs de ne rien changer dans ses austérités, qu'on fut contraint de le laisser vivre et mourir dans sa grande abstinence. Cependant le démon qui n'avoit jamais pu troubler la tranquillité de son ame par des spectres affreux, par des secousses violentes du lieu où il prioit, par des coups même qui sembloient devoir l'assommer, et par cent autres effrayans artifices, fit de nouveaux efforts pour le faire donner dans ses pieges, par une ruse qui n'avoit rien que de spécieux. Il lui suggéra malignement que sa vie austere étoit l'effet d'une secrete vanité, et que sa grande abstinence de viande, de laitage et de poisson, dont toute la Communauté se servoit, étoit une singularité orgueilleuse. Cette crainte inquiéta furieusement notre Saint. Mais Jesus-Christ lui ayant apparu, le rassura contre ces malignes frayeurs, en lui découvrant l'artifice de l'ennemi, et ses ruses. Le Saint ainsi éclairé et aguerri, augmenta encore dans sa vieillesse ses austérités, et ajouta l'amertume de l'aloës au peu de pain et de légumes qui faisoient toute sa nourriture.

Se trouvant, durant une grande maladie, extraordinairement affoibli, il crut que sa derniere heure étoit proche. Il se sentit tout-à-coup effrayé par la crainte des Jugemens de Dieu. Comme sa grande et ordinaire ressource étoit la

Mere de Dieu, il s'adressa à elle avec confiance. La Sainte Vierge lui apparut, et le rassurant contre toutes ses frayeurs, le laissa dans une douce paix qui ne fut jamais plus altérée. On assure que ce fut cette Mere de miséricorde qui lui ordonna de se faire apporter quelques petits morceaux de pain qu'elle bénit, et qu'en ayant mangé, il se trouva sur le champ sans fievre. C'est en mémoire de cette merveille, que tous les ans le jour de sa fête, on bénit dans les Eglises de son Ordre, de petits pains avec des prieres approuvées par le Pape Eugene IV; et Dieu donne à ces petits pains, ainsi bénis, qu'on nomme les Pains de saint Nicolas, une vertu miraculeuse contre toutes sortes de maladies. On raconte un nombre prodigieux de miracles que Dieu faisoit tous les jours pour autoriser sa charité. Faisant un jour la quête par la ville, une pauvre femme lui donna le seul pain qui lui restoit, avouant ingénument qu'elle n'avoit plus ni blé ni farine. Le Saint touché de cette charité héroïque, pria Dieu de la récompenser largement. Il fut exaucé, car cette pauvre femme ne fut pas plutôt arrivée au logis, qu'elle trouva une quantité prodigieuse de farine pour nourrir durant long-temps sa famille.

Le Seigneur voulant enfin récompenser l'innocence, la dévotion et la pénitence de son fervent serviteur, le favorisa de la vue et du chant harmonieux des Anges les six derniers mois de sa vie. La sainte Vierge et saint Augustin lui apparurent plusieurs fois, lui faisant goûter par avance les douceurs du Ciel durant les derniers jours qu'il vécut sur la terre. Enfin, après avoir reçu avec une ferveur toute nouvelle les derniers Sacremens, il rendit son ame innocente à son Créateur, le 10 Septembre de l'an 1309, à la soixante et dixieme année de son âge.

Son corps fut enterré dans la chapelle où il

avoit coutume de dire la Messe. Son tombeau devint d'abord glorieux par les miracles que Dieu y opéra par son intercession. Le Pape Eugene IV le canonisa l'an 1446. Un Religieux Allemand, poussé par un zele indiscret pour son pays, ouvrit durant la nuit la châsse où étoit ce saint Corps, en enleva les deux bras, et partit pour l'Allemagne. Après avoir marché avec précipitation toute la nuit, il fut fort surpris de se trouver le matin dans le Couvent. Cette merveille lui fit avouer son pieux larcin. Ce qui obligea de fermer ce précieux trésor dans un coffre-fort, à trois clefs, dont l'une est gardée dans le Couvent, l'autre est entre les mains des Magistrats, et la troisieme est gardée par l'illustre famille Mauvicienne.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit

ADESTO, Domine, supplicationibus nostris, quas in Beati Nicolai Confessoris tui solemnitate deferimus; ut qui nostræ justitiæ fiduciam non habemus, ejus qui tibi placuit, meritis adjuvemur. Per Dominum, etc.

SEIGNEUR, écoutez favorablement les humbles prieres que nous vous faisons dans la solemnité de votre bienheureux Confesseur Nicolas; afin que ne mettant point notre confiance en notre justice, nous soyons assistés par les mérites de celui qui a eu le bonheur de vous plaire. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 4.

FRATRES : Spectaculum facti sumus mundo, et Angelis, et hominibus. Nos stulti propter Christum, vos autem prudentes in Christo : Nos infirmi, vos autem fortes : vos nobiles, nos autem ignobiles. Usque in hanc horam et esurimus, et sitimus, et nudi sumus, et colaphis cædimur, et instabiles sumus. Et laboramus operantes manibus nostris : Maledicimur, et benedicimus : persecutionem patimur, et sustinemus. Blasphemamur ; et obsecramus : tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus, omnium peripsema usque adhuc. Non ut confundam vos, hæc scribo, sed ut filios meos charissimos moneo, in Christo Jesu Domino nostro.

MES Freres : Nous sommes devenus un spectacle au monde, aux Anges et aux hommes. Nous sommes fous pour l'amour de J. C. ; mais vous, vous êtes sages en Jesus-Christ. Nous sommes foibles, et vous êtes forts : vous êtes des gens célebres, et nous des gens obscurs. Jusqu'à cette heure nous souffrons la faim, la soif et la nudité ; on nous charge de coups ; nous n'avons point de demeure certaine ; nous nous fatiguons à travailler de nos propres mains : on nous donne des malédictions, et nous rendons des bénédictions : nous sommes persécutés, et nous soutenons la persécution. On nous outrage de paroles, et nous faisons des prieres ; on nous a traités, jusqu'à présent, comme ce qu'il y a de plus vil au monde, comme le rebut de tous les hommes. Ce n'est point pour vous donner de la confusion que j'écris ceci ; mais ce sont des avis que je vous donne comme à mes enfans bien-aimés en Jesus-Christ Notre-Seigneur.

Les Corinthiens sont repris par saint Paul dans ce Chapitre, de ce qu'ils se glorifioient des Ministres de l'Evangile qui leur avoient prêché, et des dons sur-tout qu'ils avoient reçus, comme s'ils ne les tenoient que d'eux-mêmes, et ainsi s'estimant beaucoup, ils méprisoient les Apôtres, dont saint Paul fait ici un portrait bien ressemblant, en faisant le précis de leurs travaux Apostoliques.

RÉFLEXIONS.

Des hommes destinés à la mort, obligés de combattre des bêtes féroces à la vue d'un grand peuple qui se repaît de ce cruel spectacle ; c'est l'idée que saint Paul se formoit des hommes Apostoliques, et c'est de ce tas de persécutions, de mauvais traitemens et d'outrages qu'il se glorifioit. L'erreur, l'idolâtrie, les passions furent les monstres qu'ils eurent à combattre ; les Anges et les hommes furent les spectateurs du combat ; mais le Seigneur lui-même s'y rendit encore plus attentif pour soutenir et animer ses Athletes ; et le monde, qui ne cherchoit qu'à les insulter, devint le prix du combat et la conquête qui suivit la victoire. Ce seul miracle vaut tous les autres qui se sont faits pour prouver la vérité de notre Religion, rien en effet ne démontre mieux qu'elle est divine. A ce tableau raccourci des souffrances et des humiliations de l'Apôtre, nous ne devons pas être moins pénétrés de reconnoissance que d'amiration. C'est pour annoncer la foi à ceux de qui nous l'avons reçue, que saint Paul et les autres Apôtres ont tant souffert. Où est donc la promesse que Jesus-Christ a fait à ses Apôtres que rien ne leur manqueroit ? tout leur manque, excepté les humiliations, les croix, les souffrances. Disons mieux : les Apôtres ne manquent de rien, dès-là qu'ils ne manquent point de courage pour soutenir les travaux de l'Apostolat, et pour tout sacrifier aux intérêts de leur Maître. L'Apôtre en servant l'Autel, vit du travail de ses mains. Quels reproches, bon Dieu ! ont ici à se faire ces Ministres oisifs, qui voudroient quelquefois vivre de l'Autel, sans même travailler pour l'Autel : c'est la piété des Fidelles qui a enrichi les Ministres du Seigneur ; afin que n'étant plus distraits par les soins temporels, ils fussent plus en état et plus obligés

de travailler au salut des ames ; et ces richesses ne sont-elles pas pour quelques-uns d'eux l'occasion d'une honteuse et souvent même criminelle oisiveté ! On ne reconnoît pas moins les Disciples de Jesus-Christ aux outrages et aux malédictions qu'ils reçoivent des impies et des libertins, qu'aux bénédictions que Dieu donne à leur zele et aux bienfaits dont ils comblent ceux qui les traitent mal. Le bien rendu pour le mal est une victoire bien glorieuse qu'on remporte sur soi-même et sur son ennemi ; c'est un charme secret qui le désarme ; ou s'il y résiste, c'est la plus sensible vengeance qu'on puisse tirer de lui. Il n'appartient qu'à celui qui a formé le cœur de l'homme, d'en changer ainsi les sentimens les plus naturels, et de nous apprendre à ne nous venger des injures que par des bénédictions et des bienfaits ; et c'est-là sans doute ce qui contribua le plus à l'établissement de la foi. Il étoit plus aisé de résister aux miracles des Fidelles, que de ne pas se rendre à leur patience. *Non ut confundam vos, hæc scribo.* Un Pasteur charitable qui ne reprend que pour corriger, se souvient toujours qu'il est pere; ainsi tempérant à propos l'autorité de maître, par la bonté paternelle, il rectifie par l'amour ce que la crainte auroit de trop servile ; et par la crainte il rend plus efficace l'amour qu'il inspire à ceux qui lui sont soumis.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc.
Chap. 12.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Nolite timere pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Ne craignez point, petit troupeau : car il a plu à votre Pere de vous donner le Royaume. Vendez

Vendite quæ possidetis, et date eleemosynam. Facite vobis sacculos qui non veterascunt, thesaurum non deficientem in cœlis: quò fur non appropiat, neque tinea corrumpit: ubi enim thesaurus vester est, ibi et cor vestrum erit.

ce que vous possédez, et donnez l'aumône : faites en sorte d'avoir des bourses qui ne s'usent point, un trésor inépuisable dans le Ciel, d'où les voleurs n'approchent point, et où le ver ne gâte rien : car où est votre trésor, là est aussi votre cœur.

MÉDITATION.

De l'incertitude de l'état où nous sommes.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est rien dans cette vie qui dût nous effrayer davantage que l'incertitude où nous sommes tous de l'état où est notre ame, et de celui où nous serons durant toute l'éternité. Il n'y a qu'une foi à demi-éteinte, qu'un aveuglement déplorable, qui puissent étouffer nos alarmes et nous rassurer. Nous ne savons si nous sommes en état de grace ou de péché. Quelque réguliere que soit notre vie, quelque irréprochable qu'elle paroisse : *Nemo scit*, nous ne savons pas si nous sommes dans l'amitié de Dieu ou dans sa disgrace. *Nomen habes quòd vivas*, disoit l'Ange à l'Evêque de Sardes, vous passez pour vivant, et vous êtes mort. Eût-on passé sa vie dans le plus affreux désert, eût-on vieilli dans les rigueurs de la plus austere pénitence, eût-on fait les plus grands sacrifices pour Dieu, on ne peut point compter qu'on soit en état de grace : *Nemo scit.* Les Antoine, les Paul, les Hilarion ont vécu dans cette effrayante incertitude, et ils ont craint jusqu'à la mort ; et des gens chargés de bien des péchés, des gens continuellement parmi les écueils de l'innocence, des gens qui vivent

dans les plaisirs, des gens nourris dans la mollesse, sont tranquilles sur leur sort éternel : En bonne foi, qui nous rassure ? Et si la pensée de l'éternité nous effraye, comment peut-elle produire si peu d'amendement ? On vit dans la triste incertitude de son salut ; et l'on persévere dans les plaisirs ! et l'on vit dans la tiédeur ! et l'on passe ses jours dans l'indolence ! Comprenons-nous ce mystere d'iniquité ? Tout nous effraye à l'heure de la mort, jusqu'à la vue du Crucifix, jusqu'au seul nom de Sacrement d'Extrême-Onction, jusqu'au seul nom de Viatique ; c'est cette triste incertitude de notre état et de notre sort, qui nous cause ces cruelles alarmes ; et l'on passe ses jours dans l'oubli de Dieu ! et l'on fait tout ce qu'on peut pour rendre ce sort, ce salut plus incertain ! Peut-être qu'à force de n'y plus penser comme font les lâches Chrétiens ; peut-être qu'à force de s'étourdir sur l'avenir comme font les libertins ; peut-être qu'en détournant la pensée de l'état de notre conscience, nous aurons moins à craindre ? oseroit-on dire sérieusement qu'on le croit ? *Nemo scit.* Cruelle incertitude ! et quand nous serions en état de grace, savons-nous que nous persévérerons ? Quel sujet n'avons-nous pas de travailler à notre salut avec crainte et tremblement, comme dit l'Apôtre, sachant qu'il n'est ni état, ni vertu, ni sainteté qui puisse nous délivrer de cette effrayante incertitude ; et nous passons nos jours dans les délices, dans la mollesse, dans la joie ! Comprenez l'iniquité, l'imbécillité même de cette conduite.

SECOND POINT.

Considérez que tout conspire durant cette vie, à nous entretenir dans cette incertitude et dans cette crainte : Les obstacles pour notre salut qui viennent du dehors, les tentations, les exemples, les occasions. Ceux qui viennent de nous-mêmes, nos

nos passions, nos inclinations, nos habitudes; le secret impénétrable de notre persévérance et de notre prédestination. Ce sont là de puissans motifs pour confondre notre présomption, et pour vaincre notre lâcheté et notre mollesse. Dieu a voulu nous laisser toute la vie dans notre effrayante incertitude; Dieu a voulu nous faire un secret impénétrable de notre destinée, pour nous faire travailler sans cesse et avec ferveur à notre salut. Hélas! avec toute cette incertitude, avec tous ces sujets de craindre et de trembler, on ne laisse pas de se livrer aux dangers, de se rendre esclave de ses passions; on ne laisse pas de vivre dans le déréglement et dans la licence: que seroit-ce si l'on étoit sûr de son sort? Si l'on étoit averti de sa prédestination, quelle precaution prendroit-on pour se préserver de la contagion? Quelle violence se feroit-on pour ne se laisser pas entraîner au torrent? Quels soins prendroit-on pour dompter ses passions, pour mener une vie chrétienne? Auroit-on le courage de se vaincre? Régleroit-on sa vie sur la regle des mœurs? Quels efforts feroit-on pour vivre selon les maximes de l'Evangile? Je sais, diroit un libertin, que je serai damné, livrons-nous à tous les désordres. Je sais, diroit un Chrétien lâche et imparfait, que je serai sauvé: qu'est-il besoin de me mortifier et de me faire tant de violence? pourquoi faire de bonnes œuvres? pourquoi se gêner en rien? Je sais certainement quel doit être mon sort; inutilement contrarierai-je mes inclinations et mes habitudes. Et de là, bon Dieu! quels désordres dans l'univers! quels déréglemens dans les mœurs! quelle confusion dans la Religion même! Admirons, et adorons la Sagesse Divine dans cette incertitude de notre sort, et qu'elle nous serve à nous faire travailler sans cesse à notre salut avec tremblement et avec crainte.

C'est ce que je vais faire, Seigneur, avec le secours de votre grace. J'ai tout sujet de craindre pour mon salut, mais j'en ai encore plus d'espérer en votre miséricorde; ma confiance égalera pour le moins ma frayeur.

Aspirations dévotes durant le jour.

Beatus homo qui semper est pavidus. Prov. 8.
Heureux celui qui craint toujours pour son salut.

Delicta quis intelligit ! Ab occultis meis munda me, et ab alienis parce servo tuo. Psal. 18.
Hé, Seigneur! qui peut connoître parfaitement tout ce qui le rend coupable devant Dieu? Purifiez donc mon ame des taches que je n'y apperçois pas; et préservez votre serviteur de la contagion du monde.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° N'OUBLIEZ jamais cette belle leçon que fait saint Paul écrivant aux Philippiens: Mes Freres, travaillez à votre salut avec crainte et tremblement. C'est dans cette vue que Dieu a voulu nous laisser dans l'incertitude de notre sort. Mais gardez-vous bien de donner dans un excès de crainte que le démon inspire, et qui dégénere toujours en découragement et en désespoir. Nous devons craindre, mais d'une crainte douce, tranquille et filiale, nous souvenant sans cesse que la réprobation est toujours notre véritable ouvrage; nous ne savons pas si Dieu nous a pardonné nos péchés, mais nous savons certainement que Dieu pardonne infailliblement tous les péchés dont on est véritablement repentant. C'est une marque sûre que Dieu nous a pardonné certainement nos péchés quand on change de vie. Rien ne prouve mieux ce

pardon qu'une conversion persévérante. Quelque incertain qu'on soit si l'on est en état de grace, il ne tient qu'à vous d'être moralement sûr que vous êtes en grace, en vous convertissant parfaitement dès ce jour.

Pour vous rassurer dans votre incertitude, il faut dans votre crainte, 1.° Fuir généreusement tout ce qui peut vous perdre, tout ce qui peut vous être une occasion de péché: 2.° Résister hardiment à tous les ennemis domestiques de notre salut, et sur-tout au plus formidable, qui est la passion dominante: 3.° Espérer avec une entiere confiance en la bonté et en la miséricorde d'un Dieu mort pour notre salut, et qui n'a rien tant à cœur que ce salut même: 4.° Demander tous les jours, et plusieurs fois le jour, sur-tout à l'élévation de la sainte Hostie, la grace de la persévérance. Pratiquez ces quatre points.

ONZIEME JOUR.

SAINT PATIENT, ARCHEVÊQUE DE LYON.

SAINT PATIENT, dont l'Eglise célebre la fête en ce jour, vint au monde vers le commencement du cinquieme siecle. Il est probable qu'il étoit de Lyon aussi-bien que son ami le célebre Sidonius Apollinaris, tous deux d'une famille distinguée par sa noblesse, et encore plus par sa probité, et par les grands biens qu'elle possédoit. On ne sait rien de certain de ses premieres années, ni des emplois qu'il eut dans le monde; on sait seulement que sa famille, l'une des plus considérables de la Province, étoit depuis long-temps honorée des premieres dignités; ce qui nous fait croire que son éducation fut conforme et à sa naissance et à sa Religion. Les premieres connois-

sances que nous donne l'histoire de sa vie, nous le font voir comme un des plus vertueux du Clergé dans lequel il étoit entré, comme un des plus savans de son temps.

Rien ne démontre mieux le mérite de notre Saint, que le choix qu'on fit de lui pour gouverner une si grande Eglise, si respectable par son ancienneté, et par le grand nombre d'hommes illustres en doctrine et en sainteté que ce Siege primatial a donnés à toute l'Eglise. Saint Patient fut élu Evêque de Lyon vers la fin du Pontificat de saint Hilaire Pape, ou vers le commencement de celui de saint Simplice, c'est-à-dire, vers l'an 467.

Saint Patient ne se vit pas plutôt élevé sur le Siege Episcopal, qu'il s'étudia à acquérir toutes les vertus que l'Apôtre saint Paul exige d'un Evêque; et il les posséda dans un éminent degré. Sa piété, sa charité, son zele répondirent parfaitement à sa dignité. Sa sollicitude pastorale n'eut d'autres bornes que celles de son vaste Diocese, et rien ne put borner sa charité; aussi faisoit-elle en partie son caractere. Son riche patrimoine fut celui de tous les malheureux, comme ses revenus étoient proprement ceux des pauvres. Son zele étant aussi immense que sa charité, le Diocese de Lyon changea bientôt de face. Rien ne put résister aux instructions pathétiques du saint Pasteur, soutenues par ses pieuses libéralités, et par ses exemples.

Vers l'an 470, il ordonna Jean Evêque de Châlons en qualité de son Métropolitain, où se trouva saint Euphrone Evêque d'Autun, et les autres Prélats de la Province Lyonnaise. Saint Sidoine Appollinaire son Diocésain, qui fut depuis Evêque de Clermont, ne parle de notre Saint qu'avec des éloges magnifiques, et témoigne qu'il ne lui manquoit aucune des vertus qui forment les grands et les saints Prélats. Sa grande charité

fit sur-tout l'admiration de tout le peuple. Une cruelle famine succéda aux dégâts infinis que les Goths venoient de faire dans toute la France, et sur-tout dans la partie méridionale et dans le Lyonnais. On ne vit jamais une pareille désolation. On ne voyoit par-tout que morts ou mourans par une disette générale des secours de la vie. Notre Saint touché vivement de cette désolation publique, mit tout en œuvre pour soulager tant de malheureux. Il fit venir à grands frais des grains de tous les pays étrangers, et les fit distribuer à tous les pauvres. Sa vigilance et sa pénétration lui faisoient découvrir les miseres les plus cachées du fond des Provinces; et comme il n'étoit pas moins touché de la honte et des miseres des pauvres absens, que des plaintes et des cris de ceux qui étoient sous ses yeux, il n'étoit pas moins appliqué à essuyer les larmes de ceux qu'il ne pouvoit voir, que celles des personnes qui s'exposoient à sa vue. Il établit des magasins de blé le long de la Saône et du Rhône jusqu'aux Provinces éloignées; et par cette héroïque charité, il sauva les Villes d'Arles, d'Orange, de Viviers, de Valence, de Saint-Paul-trois-Châteaux, d'Avignon, et de Riez, qui le regardoient comme un second Joseph, et comme le libérateur de toutes ces Provinces. L'Auvergne et l'Aquitaine ressentirent aussi les doux effets de ses libéralités; et l'on ne doutoit point que les blés ne se multipliassent entre ses mains par un insigne miracle.

La grandeur et la solidité de la vertu de notre Saint ne parurent pas moins dans toutes ses autres actions; doux, affable, libéral envers tout le monde, il n'étoit dur qu'à lui-même. Tout le monde étoit bien venu chez le saint Prélat. On y étoit traité splendidement; ce qui fit que le Roi Gondebaud qui tenoit alors sa Cour à Lyon, louoit par-tout ses repas, tandis que la Reine publioit

avec admiration sa sobriété et ses jeûnes. Une charité si universelle et si bienfaisante lui gagnoit d'abord le cœur de tous ceux qu'il tâchoit d'attirer à Dieu ; nul aussi qui pût se défendre des pieux artifices de son zele. Tout fleurissoit, tout croissoit sous sa main dans la maison du Seigneur; il n'y avoit que le nombre des hérétiques qui diminuoit de jour en jour par les soins et l'application qu'il apportoit à les convertir, par la force miraculeuse de ses discours, et par la vertu de ses bons exemples. On ne peut dire le nombre prodigieux d'hérétiques qu'il convertit. Sa douceur, son affabilité, sa modestie et ses belles manieres, humaniserent l'humeur farouche et cruelle d'Evarin Roi des Goths. Ce Prince Arien avoit rempli la France de carnages, désolant tout. Notre Saint sut si bien l'adoucir et le gagner, qu'il lui fit changer entierement de conduite : ce que tout le monde regarda comme un miracle. Ce qui lui restoit de revenu après l'entretien des pauvres, étoit employé à bâtir ou réparer les Eglises. La plupart de celles de Lyon sont les fruits de sa magnificence. Sidonius loue sur-tout un magnifique temple que notre Saint avoit fait bâtir ; on croit que c'est l'Eglise de Saint-Just, ou celle de Saint-Irenée. Mais rien ne donne une plus juste idée du mérite extraordinaire et de la haute vertu de notre Saint, que ce qu'en dit saint Sidonius dans la célebre Lettre qu'il lui écrivit au nom des Etats du Languedoc et d'Auvergne.

" Rien ne nous rapproche plus de la vertu des
„ Bienheureux dans le Ciel, que la charité que
„ nous avons pour les malheureux sur la terre.
„ Vous me demanderez à quel propos je fais cette
„ proposition ? C'est à vous, grand Prélat, que
„ je l'adresse. Vous à qui il ne suffit pas d'appor-
„ ter du soulagement à la pauvreté qui vous est
„ connue, mais qui allez chercher jusqu'aux ex-
„ trémités des Gaules tout ce qu'il y a d'indigens

„ et de malheureux; vous pourvoyez aux besoins „ sans vous mettre en peine de connoître les „ personnes. Il n'est pas nécessaire de se présen- „ ter à votre porte, votre charité va trouver les „ pauvres jusques dans les lieux les plus incon- „ nus. Votre vigilance pastorale passe jusqu'aux „ Provinces étrangeres. Il suffit que vous sachiez „ qu'il y a des malheureux, vous n'avez pas be- „ soin d'entendre leurs gémissemens; mais si „ vous faites tant de charités aux étrangers, quels „ biens ne faites-vous pas chaque jour à vos „ ouailles. Vous bannissez la pauvreté de votre „ ville par vos pieuses libéralités. Votre douceur „ rend victorieux tous les jours votre grand zele. „ Le Roi admire le nombre des pauvres que vous „ nourrissez, et la Reine votre abstinence et „ vos jeûnes. Je passe sous silence les magni- „ fiques ornemens dont vous enrichissez l'Eglise „ qui vous a été confiée. On ne sait si l'on doit plus „ admirer les nouveaux temples que vous bâtis- „ sez, ou les anciens que vous réparez. Nul hé- „ rétique qui ne se rende à votre zele. Les con- „ versions des Ariens et des Photiniens en sont „ une grande preuve. Quelques-unes de ces „ grandes vertus peuvent vous être communes „ avec d'autres saints Prélats; mais on peut dire „ que votre charité n'a point d'exemple. Vous „ avez plus sauvé de pays, que les Goths n'en ont „ ruiné. Vous avez seul rempli les greniers tout „ le long de la Saône et du Rhône: que de villes, „ que de vastes pays, que de provinces vous re- „ connoissent pour leur Libérateur, leur Pas- „ teur, et leur Pere; et comme un autre Joseph, „ on peut dire que vous avez seul sauvé le „ Royaume, etc. „

Saint Patient assista l'an 475 au Concile d'Arles. On y admira son esprit, son savoir, mais encore plus sa haute vertu. On l'honoroit par-tout comme un Saint, par-tout on ne l'appeloit que le modele

parfait des Prélats, et l'ornement de l'Eglise. Enfin plein de jours et de mérites, il mourut de la mort des Justes, à Lyon le 11 de Septembre l'an 491. On peut aisément s'imaginer quelle fut la douleur de toute la Ville et de toute la Province à la mort de leur saint Pasteur. Les pauvres sur-tout firent un des plus beaux ornemens de ses magnifiques funérailles. Il fut enterré dans l'Eglise de Saint-Just. Ses reliques y furent trouvées long-temps après; et elles y furent religieusement conservées jusques à ce qu'au seizieme siecle elles furent dissipées avec beaucoup d'autres dans les troubles des Huguenots, qui ruinerent l'Eglise de Saint-Just, et plusieurs autres.

La Messe à l'honneur de ce Saint, est celle qu'on dit d'ordinaire à l'honneur des Saints Confesseurs et Pontifes.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

EXAUDI, quæsumus Domine, preces nostras, quas in Beati Patientis Confessoris tui atque Pontificis solemnitate deferimus; et qui tibi dignè meruit famulari, ejus intercedentibus meritis, ab omnibus nos absolve peccatis. Per Dominum, etc.

EXAUCEZ, Seigneur, les prieres que nous vous offrons en la fête de votre Confesseur et Pontife saint Patient; et comme il vous a dignement servi, délivrez-nous aussi de tous nos péchés, en considération de ses mérites. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 13.

FRATRES: Charitas patiens est, benigna est: Charitas non æmulatur, non agit perperam, non inflatur, non est ambitiosa, non quærit quæ sua sunt, non irritatur.

MES Freres: La charité est patiente, elle est pleine de bonté. La charité n'est point jalouse; elle ne fait rien mal à propos, elle ne s'enfle point; elle n'est point ambitieuse; elle ne cherche point ses propres intérêts; elle ne s'emporte point,

Saint Paul après avoir fait l'énumération des dons du Saint-Esprit, apprend aux Corinthiens à ne s'en pas prévaloir au préjudice de la charité qu'ils doivent avoir les uns pour les autres. Il fait voir l'excellence de cette vertu, et il en découvre les principaux effets.

RÉFLEXIONS.

La charité est patiente. L'Apôtre en commençant le portrait de la charité, l'a achevé en deux traits. En effet, la patience, pour souffrir de nos freres; la bonté, pour les empêcher de souffrir, et pour leur procurer tout le bien que nous pouvons: c'est au fond ce qui fait toute la douceur, tout l'esprit, et presque tout l'exercice de la charité. Il y a une grandeur d'ame qui a quelque chose de l'héroïsme, de supporter l'humeur, le naturel, les défauts même de ceux avec qui nous vivons; cette patience à souffrir de nos freres, est au-dessus de la vertu ordinaire; rien aussi ne prouve mieux le peu de vertu que l'impatience. Nous avons des défauts qu'il faut bien que les autres supportent; pourquoi ne vouloir pas souffrir les leurs? rien aussi ne fait mieux l'éloge et le portrait d'une ame noble, héroïque, et vraiment Chrétienne, que cette bonté toujours compatissante, et toujours bienfaisante, qui porte l'ame à ressentir souvent plus vivement les miseres d'autrui que les siennes propres, et qui ne trouve point de plus doux plaisir que de soulager les malheureux. La marque d'une belle ame, c'est d'avoir de la compassion pour les affligés. C'est quelquefois par orgueil que nous plaignons les malheurs de nos ennemis; et nous ne leur donnons des marques de compassion, que pour leur faire sentir que nous sommes au-dessus d'eux. La véritable compassion ne s'arrête point à des attendrissemens extérieurs, ni à de simples larmes,

elle demande des secours effectifs. La compassion qui précede ou qui accompagne l'aumône, est un don plus grand que l'aumône même. La charité est le seul amour qui joint la prudence et la sagesse avec l'ardeur et la vivacité. Tout autre amour est aveugle quand il est ardent; et c'est le caprice, l'indiscrétion, la témérité, la folie même quelquefois qui le conduisent: pour aimer le prochain comme on le doit, il faut avoir d'humbles sentimens de soi-même. L'orgueil n'inspire que du mépris pour les autres: et comment aimer ce qu'on méprise, ou mépriser ce qu'on aime? Il est peut-être encore plus difficile de souffrir sans jalousie les bonnes qualités de ceux avec qui nous vivons, que de supporter patiemment leurs défauts; mais la charité ne connoît pas cette envie maligne, qui fait le tourment et la honte de l'amour-propre. Chose étrange! rien ne devroit être plus commun parmi les Fidelles que la charité. Jesus-Christ ne nous recommande rien tant que l'amour pour nos freres. La charité est la vertu propre des Chrétiens: *In hoc cognoscunt omnes.* Et cependant la charité est aujourd'hui une vertu rare. Jesus-Christ a-t-il aujourd'hui beaucoup de vrais Disciples?

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc.
Chap. 11.

In illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis: Nemo lucernam accendit, et in abscondito ponit, neque sub modio: sed suprà candelabrum, ut qui ingrediuntur, lumen videant. Lucerna corporis tui, est oculus tuus. Si

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples: On n'allume point une lampe pour la mettre dans un lieu caché, ou sous le boisseau; mais on la met sur le chandelier, afin que ceux qui entrent voient la lumiere. Votre œil est le flambeau de votre

oculus tuus fuerit simplex: totum corpus tuum lucidum erit : si autem nequam fuerit, etiam corpus tuum tenebrosum erit. Vide ergo ne lumen, quod in te est, tenebræ sint. Si ergo totum corpus tuum lucidum fuerit, non habens aliquam partem tenebrarum, erit lucidum totum : et sicut lucerna fulgoris illuminabit te.

corps. Si vous avez l'œil net, tout votre corps aura de la lumiere ; mais si vous avez l'œil gâté, votre corps sera aussi dans les ténebres. Prenez donc garde que la lumiere que vous avez ne soit que ténebres. Si donc tout votre corps a de la lumiere, sans qu'il y ait en lui aucunes ténebres, tout aura de la lumiere ; et c'est comme un flambeau allumé qui vous éclairera.

MÉDITATION.

De la Charité Chrétienne.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ de quelle importance est le premier commandement de la loi : Vous aimerez le Seigneur Dieu de tout votre cœur, et de toute votre ame ; le second qui ordonne d'aimer son prochain comme soi-même, est semblable à ce premier. Ce sont deux commandemens ; mais ce n'est presque, pour ainsi dire, qu'une seule chose qui est commandée, puisqu'on peut dire que l'amour dont les Chrétiens s'entr'aiment n'est qu'une même vertu, qu'un même amour avec l'amour dont Dieu lui-même veut être aimé. Ce n'est qu'une même chose que nous aimons, soit que nous aimions Dieu, ou que nous aimions nos freres par cette charité chrétienne ; parce que nous n'aimons que Dieu dans nos freres, et parce que nous n'aimons nos freres que pour Dieu. Que Dieu est bon, d'avoir uni si étroitement ces deux préceptes !

Voilà mon commandement, dit le Sauveur,

c'est que vous vous entr'aimiez, comme je vous ai aimés. C'est le commandement de notre bon Maître, dit saint Jean; et si nous le faisons, tout est fait. La marque, dit le Fils de Dieu, à quoi tout le monde connoîtra que vous êtes mes Disciples, c'est si vous vous entr'aimez. O l'excellente raison pour nous porter à aimer nos freres! faut-il nous proposer un autre motif? C'est le commandement singulier et favori de Jesus-Christ; c'est la marque à quoi on connoît ses Disciples; c'est ce que nous pouvons faire de plus agréable à Jesus-Christ.

Quelle erreur de s'imaginer qu'on aime Dieu, si l'on n'aime pas son prochain! Quand il n'y auroit qu'une seule personne au monde que nous n'aimerions pas comme nous-mêmes, c'est en vain que nous nous flattons d'aimer Dieu. Dévotion fausse, amour de Dieu imaginaire, dès qu'il y a la moindre jalousie, la moindre aigreur, la plus légere aversion dans le cœur. Quel sera donc le sort de ceux qui retiennent le bien d'autrui, ou qui se plaisent à noircir la réputation de leurs freres? A quoi doivent s'attendre ces cœurs malins, ces esprits aigres, qui pour marquer leur vengeance, ou du moins leur envie, ou quelqu'autre passion, prétendent ne haïr que les défauts d'autrui, et veulent se faire un mérite de toute la malignité de leur faux zele!

La charité chrétienne ignore ces capricieux détours. C'est le propre des insectes venimeux de s'attacher aux plaies; la charité n'apperçoit que les vertus des freres; elle excuse, elle interprete en bonne part jusqu'à leurs défauts.

Hé, Seigneur, que la marque qui caractérise vos enfans fait peu mon caractere! Et que le peu de charité que j'ai eu jusqu'ici pour mon prochain, me prouve sensiblement le peu d'amour que j'ai eu pour vous!

SECOND POINT.

Considérez que l'amour de Dieu est trop lié avec l'amour du prochain, pour pouvoir subsister sans cette charité fraternelle. *Si quelqu'un dit qu'il aime Dieu*, dit ce Disciple bien-aimé, *à moins qu'il n'aime son frere, il ment : Mendax est.* Mais quelle doit être la mesure, pour ainsi dire, le modele de cette charité ? c'est l'amour que nous avons pour nous-mêmes. Hé, Seigneur, qu'il y a donc peu de gens dans le monde qui ayent la charité !

Considérons toutes les qualités de notre amour-propre : Quelle attention à chercher ses commodités et à écarter tout ce qui peut attrister, tout ce qui peut nuire ? Rien n'est plus ingénieux à cacher, à dissimuler nos défauts. Quelle âpreté à défendre ses intérêts; quelle ardeur à se procurer tous les avantages ! L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs; il excuse jusqu'aux plus grossieres imperfections, il approuve tout ce qui le flatte. A ces traits, reconnoissez-vous l'amour que vous avez pour vos freres ? Est-ce même affection, même sensibilité, même douceur, même indulgence ? Ces envies noires, ces dédaigneuses froideurs, ces malignes interprétations, ces impitoyables arrêts, ces mordantes censures, ces duretés, prouvent-elles que nous aimons notre prochain comme nous-mêmes ? Cependant c'est ici un des points essentiels de la Religion, c'est ici comme la base de toute la Morale Chrétienne. *In hoc cognoscent omnes* (a). C'est la marque à quoi l'on connoît les Disciples de Jesus-Christ; c'est le commandement spécial et distinctif du Sauveur. Ne le pas garder, c'est être dans sa disgrace : *Manet in morte* (b); et cependant y en a-t-il un moins observé, plus universellement, plus tranquillement violé ?

(a) *Joan.* 13. (b) 1, *Joan.* 3.

Nous admirons la charité chrétienne d'un saint Patient, nous convenons quecette vertu a brillé, a primé même dans tous les Saints; elle est la vertu favorite de tous les prédestinés, sans elle on n'a nul droit à la joie du Seigneur; elle entre seule dans l'arrêt qui fait les Bienheureux; est-elle aujourd'hui la vertu générale de tous les Fidelles? O mon Dieu, quel fond de réflexions, de justes craintes, et de cruels regrets!

Dans quelle erreur ai-je vécu jusqu'ici, Seigneur, en me flattant d'avoir de l'amour pour vous, tandis que j'en avois si peu pour mes freres. Ma conduite avec le secours de votre grace, va prouver désormais combien je déteste mon égarement.

Aspirations dévotes durant le jour.

Testis mihi est Deus, quomodò cupiam omnes vos in visceribus Jesu Christi. Philip. 1.

Oui, Seigneur, permettez-moi de vous dire, que vous m'êtes témoin combien tendrement j'aime tous mes freres dans les entrailles de Jesus-Christ.

Si diligamus invicem, Deus in nobis manet. 1. Joan. 4.

Si nous nous entr'aimons, Dieu demeure en nous.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° QU'IL est à craindre que le défaut de charité ne rende inutiles, et exécrables même aux yeux de Dieu, bien des jeûnes, bien des prieres, bien des mortifications et des travaux essuyés, ce semble, pour Jesus-Christ, mais devenus secs faute de charité chrétienne! Que de personnes, ce semble, fort dévotes, après mille et mille exercices de piété, après avoir passé

leurs jours dans la solitude; ou consumé leurs biens et leur vie au service du prochain, se trouveront les mains vides à l'heure de la mort, pour avoir négligé de se rendre parfaits dans la charité chrétienne! Que servira d'avoir usé son corps par des pénitences, d'avoir exercé sur soi-même autant de cruautés que les tyrans en ont exercées sur les Martyrs, si l'on ne peut supporter les imperfections, et les perfections de ses freres? Je porte toutes mes croix avec une force invincible, nulle persécution ne m'ébranle; je me réjouis au milieu même des adversités; mais je m'afflige de la prospérité d'autrui, ses succès me font de la peine: *Nihil sum.* Toute ma prétendue vertu, toute ma patience est comptée pour rien. Je me fais un plaisir de rendre les derniers services aux pauvres; je m'humilie, je me méprise même sans peine; mais je sens un secret plaisir de voir les autres humiliés: *Nihil mihi prodest.* Dehors trompeurs, fausse apparence de piété, hypocrisie. Ne mesurez votre dévotion que sur la charité. Prenez une forte résolution dès ce moment, d'exceller, avec le secours de la grace, dans la charité chrétienne, c'est-à-dire, non-seulement de visiter, d'assister, d'honorer tous les pauvres comme vos freres, mais de n'avoir désormais que des manieres douces et honnêtes à l'égard de tout le monde. Quittez ces airs hautains, ces termes injurieux, ces tons éternellement courroucés, ces manieres dures et piquantes; souvenez-vous que vos valets et tous vos domestiques sont vos freres; soyez d'une délicatesse infinie sur l'intérêt d'autrui, et sur sa réputation. Excusez toujours votre prochain, soyez touché de ses malheurs; réjouissez-vous de ses prospérités; ayez pour tout le monde une charité bienfaisante, constante, universelle; que votre amour propre, pour ainsi dire, soit la regle de votre charité.

2.° Le précepte si précis de la charité doit toujours faire un des points principaux de votre examen. Le zele extraordinaire, et la charité immense de S. Patient doit vous porter à le prier de vous obtenir cette si importante vertu. La charité pure, infatigable, bienfaisante, universelle, a fait son caractere; demandez-la à Dieu par son intercession.

DOUZIEME JOUR.

SAINT GUY *ou* GUIDON, CONFESSEUR.

SAINT GUIDON ou Guy, surnommé le Pauvre d'Anderlecht, vint au monde sur la fin du onzieme siecle, dans un Village de Brabant, de parens fort pauvres, mais craignant Dieu, qui n'ayant pas les moyens de lui donner une éducation supérieure à la bassesse de sa naissance, ne s'appliquerent qu'à l'élever dans la crainte de Dieu, lui inspirant dès le berceau une grande horreur du péché, et une tendre dévotion envers la sainte Vierge. A la vérité l'heureux naturel du jeune Guidon épargna bien des soins à ceux qui étoient chargés de son éducation; il n'eut jamais que des inclinations chrétiennes. La bassesse de sa condition lui plut avant qu'il fût en âge d'en pouvoir connoître le prix. L'humiliation inséparable de l'état vil et pauvre dans lequel il étoit né, lui fit toujours plaisir. Il respectoit les Grands, mais il ne leur porta jamais envie. L'amour qu'il conçut pour la pauvreté depuis qu'il eut appris que Jesus-Christ et ses Apôtres en avoient fait profession, lui fit aussi aimer les pauvres; ses propres besoins ne l'empêcherent pas de les assister en toutes manieres, partageant toujours avec eux ce qui à peine pouvoit suffire

pour sa nourriture ; et tout ce qu'il pouvoit obtenir de son pere étoit pour eux.

Etant encore enfant, on apperçut en lui un attrait merveilleux pour la priere. Il ne se déroboit de la présence de ses parens que pour aller à l'Eglise. Sa douceur, sa docilité, sa modestie, sa sagesse même dans un âge où la vivacité excuse les petites mutineries des enfans, furent un présage de cette éminente vertu qui fit son caractere. Cette assiduité, cette respectueuse immobilité dans l'Eglise, si opposée au naturel vif et inquiet des enfans, le faisoient admirer, et on ne l'appeloit communément que l'Ange du Village.

Rien ne pouvoit faire plus de plaisir à des parens vertueux, qui ne pouvoient guere laisser d'autre héritage à leur fils qu'un fonds de vertu, en lui donnant une éducation chrétienne. Guidon étant un jour dans le Village de Lacke à une petite demi-lieue de Bruxelles, il entra dans l'Eglise qui étoit dédiée à la sainte Vierge, pour y faire ses prieres. Le Curé s'étant apperçu de cet enfant qui depuis plus d'une heure étoit à genoux au pied de l'Autel, fut touché de la modestie, de la gravité, et du respect qui paroissoit dans sa posture. Il l'appelle, et l'entretient. Encore plus charmé de ses discours qui ne respiroient que la piété, et un bon sens qui étoit beaucoup au-dessus de son âge, il s'informe de ses paroissiens, et apprenant que sa vertu répondoit parfaitement à ses beaux sentimens, lui propose de rester au service de son Eglise. Rien ne pouvoit être plus du goût de notre jeune Saint : Guidon accepte l'offre avec d'autant plus de plaisir qu'il ne soupiroit qu'à se voir attaché au service de quelque Eglise. Quoiqu'il n'eût guere que douze ou quatorze ans, il fut établi Garde, ou *Courte-lay* de l'Eglise de Notre-Dame de Lacke, office qui répond à celui des Bedeaux, qui servent sous les Sacristains et les Marguilliers,

et qu'on appelle Clercs dans les Cures. Toute son occupation étoit de balayer l'Eglise, de parer les Autels, de plier les ornemens, de prendre soin du linge de la sacristie, et de tous les autres meubles, de sonner les cloches, de porter l'eau-bénite, et la croix quand on portoit aux malades le saint Sacrement, et de servir les Messes.

La propreté, le bon ordre, et sa ponctualité dans toutes ces choses extérieures, faisoient aisément juger de la pureté de son ame, et du réglement de ses mœurs. On disoit que le Clerc édifioit pour le moins autant que les Prêtres. Il donnoit à la priere tout le temps que lui laissoit son emploi. C'étoit toujours au pied de l'Autel qu'il se délassoit de ses occupations extérieures; il y passoit d'ordinaire les nuits en oraison; et si, accablé de sommeil, il étoit obligé de prendre quelque repos, c'étoit toujours sur le pavé de l'Eglise. Sa dévotion, peinte sur son visage, en inspiroit à tous ceux qui le voyoient. Son air toujours riant, les yeux baissés, ne regardant jamais une femme en face, une modestie de Religion plus que de naturel, qui se faisoit sentir, un recueillement intérieur au milieu de ses occupations les plus distrayantes: tout cela le fit autant admirer du public, que chérir des Prêtres qui desservoient cette Eglise.

La subsistance qu'il tiroit de son emploi n'étoit que fort modique; elle ne laissoit pas de fournir aux aumônes que son jeûne continuel et ses grandes abstinences lui donnoient le moyen de faire tous les jours. A la vérité on ne peut guere imaginer une vie plus innocente que celle de Guidon, ni en même temps plus austere et plus pénitente. Outre ses veilles presque continuelles, il macéroit son corps par des austérités que l'amour tendre qu'il avoit pour Jesus-Christ crucifié, toujours ingénieux à mortifier ses sens, lui faisoit entreprendre. La pénétration de son

esprit, jointe à une extrême délicatesse de conscience, lui faisoit découvrir les plus minces imperfections, qu'il punissoit toujours avec la derniere rigueur, et qu'il expioit par un torrent de larmes. On le voyoit souvent prosterné devant l'image de la sainte Vierge, implorant sa protection pour obtenir le pardon de ses péchés. Cette vie pénitente cependant n'eut jamais rien d'austere ni de grossier; on étoit charmé de la maniere douce, honnête, polie même avec laquelle il parloit à tout le monde; et il fit bien voir par sa conduite que la véritable vertu civilise même les esprits et les naturels les plus grossiers.

Mais rien n'égaloit la charité qu'il faisoit paroître pour les pauvres, au service desquels il donnoit ordinairement tout le loisir qu'il pouvoit trouver. Un Marchand de Bruxelles charmé des admirables vertus du Contre-lai, et ayant surtout observé le zele ardent qu'il avoit pour le soulagement des pauvres, lui tendit un piege dans lequel notre Saint donna sans se defier. Après lui avoir témoigné l'estime qu'il faisoit de sa vertu, et lui avoir marqué la bonne volonté qu'il avoit pour lui : Je veux, lui dit-il, seconder vos bonnes intentions, et vous faire trouver de quoi satisfaire la grande charité que vous avez pour les pauvres. Ce n'est pas pour ne les soulager que par quelques morceaux de pain que Dieu vous donne tant de penchant pour faire l'aumône; si vous aviez un peu plus de bien, les pauvres en seroient mieux. Tant que vous serez aussi pauvre qu'eux, ce zele ardent que vous avez pour leur faire du bien sera fort inutile. L'emploi que vous exercez convient peu à la charité que vous avez. Si vous me voulez croire, vous aurez bientôt de quoi tirer de la misere vos parens, et faire de grandes aumônes aux pauvres. Commencez par quitter cet habit de

gueux; voilà de quoi vous habiller d'une maniere qui ne rebute pas les gens; venez-vous-en avec moi, je veux vous associer à mon commerce.

Un motif si spécieux flattoit trop l'inclination de Guidon pour le laisser indifférent. Peut-être que l'intention du Marchand étoit bonne; ce dessein cependant ne laissoit pas d'être une ruse de l'ennemi, et Guidon donna trop légérement dans le piege. Il quitte brusquement son emploi, et suit son bienfaicteur à Bruxelles. Dieu qui n'avoit permis cet écart que pour l'instruire à ses propres dépens, et lui faire voir que dans les voies de Dieu le propre esprit est un mauvais guide, ne permit pas qu'il demeurât long-temps dans l'illusion que l'on avoit faite à sa simplicité. Le mauvais succès qu'eut son nouveau négoce, lui fit ouvrir les yeux sur la faute qu'il avoit faite, et l'accident qui lui arriva fut le commencement de la longue pénitence qu'il fit pour expier ce petit égarement. Descendant peu de jours après sur la riviere, dans une barque chargée pour son compte et celui de son Marchand, la barque s'ensabla avec danger de s'ouvrir. Guidon faisant tous ses efforts avec une perche pour se tirer du péril, la perche cassa entre ses mains, et il lui en entra un tronçon si avant dans le bras, qu'il ne fut pas possible de le retirer. Ce triste accident lui fit ouvrir les yeux. Il sentit tout le venin de l'illusion; et sans délibérer un moment, il quitte Bruxelles, pour revenir à Lacke, et reprend son premier emploi, où il ne songea plus qu'à expier son péché par les larmes, la priere, les jeûnes et les rigueurs de la plus austere pénitence. Sa plaie pouvant être un obstacle aux exercices de son emploi, il supplia avec tant de ferveur la Sainte Vierge de le guérir, et sa priere fut accompagnée de tant de larmes, que cette Mére de miséricorde

en eut pitié. Le tronçon sortit de la plaie sans douleur, et avant que Guidon eût achevé sa priere, il se trouva miraculeusement guéri.

L'expérience qu'il avoit commencé de faire du tracas du monde, fit croître sa ferveur au service de Dieu, à un point qu'il parut encore plus saint à son retour que devant. Ses larmes cependant ne tarissoient point, et l'idée qu'il avoit de l'énormité d'une faute qui auroit paru fort légere à tout autre, augmenta si fort dans son esprit, qu'il ne crut pas pouvoir satisfaire à la justice divine, s'il n'entreprenoit, pour achever la pénitence qu'il en vouloit faire, le laborieux pélerinage de Rome et de la Terre-Sainte. Ayant pris congé du Prêtre qui desservoit l'Eglise dont il étoit le Bedeau, il se rendit à Rome à pied, et mendiant son pain pendant tout le voyage. Après avoir fait ses dévotions au tombeau des saints Apôtres à Rome, il partit pour Jérusalem, visita les saints Lieux, joignant beaucoup d'austérités volontaires aux fatigues excessives des chemins, exposé sans soulagement à toutes les rigueurs de la saison, et n'interrompant jamais son jeûne. Après avoir passé sept ans dans ces laborieux pélerinages, il revint à Rome, où se trouva Vondulfe Doyen de l'Eglise d'Anderlecht, qui accompagné de quelques-uns de ses amis, alloit faire le voyage de la Terre-Sainte. C'étoit un Ecclésiastique d'une éminente vertu, qui ayant reconnu notre Saint, l'obligea par ses instantes prieres à refaire avec lui le voyage de Jérusalem. Un motif de charité le fit résoudre à ce second pélerinage. A peine ces nouveaux Pélerins se furent-ils acquittés des devoirs de piété dans les Lieux saints, qu'ils furent attaqués d'une maladie contagieuse. Le saint Doyen mourut le premier, tous ses compagnons le suivirent de près, et l'on ne peut dire avec quel soin, quelle charité, Guidon les servit durant leur derniere maladie. Vondulfe étant sur le point de mourir, après avoir

remercié Guidon des grands services de charité qu'il leur avoit rendus, lui dit que c'étoit la volonté de Dieu qu'il s'en retournât en Flandres. Notre Saint, après avoir rendu à tous les derniers devoirs, partit pour Anderlecht, où il donna la nouvelle de la mort de Vondulfe. Le Sous-Doyen retint Guidon chez lui, pour avoir la consolation de garder un Saint, et de profiter de ses exemples. Saint Guidon n'y fit pas un long séjour; Dieu lui fit connoître qu'il vouloit récompenser ses travaux, et sa pénitence. Il s'y prépara par un renouvellement de ferveur et un surcroît d'austérités, jusqu'à ce qu'étant une nuit en prieres dans sa chambre, une lumiere céleste la rendit plus éclairée qu'en plein jour, et on entendit une voix surnaturelle qui disoit : Venez, bon et fidelle serviteur, entrez dans la joie du Seigneur, qui veut être lui-même votre récompense. Ce fut en ce moment qu'il expira, l'an 1112, le 12 de Septembre.

L'opinion de sa sainteté y attira d'abord un peuple infini. Les Chanoines l'enterrerent avec une pompe digne d'un Saint, dont Dieu manifestoit la gloire par un grand nombre de miracles. On bâtit quelques années après une magnifique Eglise en son honneur; on y fit la translation de son corps avec beaucoup de solemnité, et il est honoré encore tous les jours par un concours continuel de peuple.

La Messe à l'honneur de ce Saint, est celle qu'on dit d'ordinaire à l'honneur des Confesseurs non Pontifes.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

ADESTO, Domine, supplicationibus nostris, quas in Beati Guidonis Confessoris tui solemnitate deferimus; ut qui nostræ justitiæ fidem non habemus, ejus qui tibi placuit, meritis adjuvemur. Per Dominum, etc.

SEIGNEUR, écoutez favorablement les humbles prieres que nous vous faisons dans la solemnité de votre Confesseur le bienheureux Guidon, afin que ne mettant point notre confiance en notre justice, nous soyons assistés par les mérites de celui qui a eu le bonheur de vous plaire. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître de l'Apôtre Saint Paul aux Corinthiens. Chap. 1.

PAULUS Apostolus Jesu Christi per voluntatem Dei, et Timotheus frater, Ecclesiæ Dei, quæ est Corinthi, cum omnibus sanctis, qui sunt in universa Achaia. Gratia vobis et pax à Deo Patre nostro et Domino Jesu Christo. Benedictus Deus, et Pater Domini nostri Jesu Christi, Pater misericordiarum, et Deus totius consolationis, qui consolatur nos in omni tribulatione nostra; ut possimus et ipsi consolari eos qui in omni pressura sunt, per exhortationem, quâ exhortamur et ipsi à Deo.

PAUL Apôtre de Jesus-Christ, par l'ordre de Dieu, et Timothée son frere, à l'Eglise de Dieu qui est à Corinthe, et à tous les Saints qui sont dans toute l'Achaïe. Que Dieu notre Pere, et Jesus-Christ Notre-Seigneur vous donne la grace et la paix. Béni soit Dieu le Pere de Jesus-Christ Notre-Seigneur, le Pere des miséricordes, et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos tribulations, afin que par les choses que Dieu nous dit pour nous encourager nous-mêmes, nous puissions aussi de notre côté consoler ceux qui sont accablés de toutes sortes de maux.

L'Apôtre marque dès le commencement de cette Epître, de combien d'adversités dans tous ses voyages de charité, le Seigneur l'a délivré, afin que lui-même fût plus en état d'encourager et de consoler ceux qui se trouveroient dans de pareils dangers et dans des adversités semblables.

RÉFLEXIONS.

Quelle source de consolation pour un Chrétien! que de s'assurer bien de la divine volonté dans tous les partis qu'il prend! Nous le supposons assez, que Dieu nous veut dans un emploi pour peu que notre goût et notre intérêt s'y rencontrent; mais ne nous trompons-nous jamais! Notre inclination, notre amour-propre, la passion même n'a-t-elle point de part à ces emplois de prédilection, à ces choix de condition, d'état, de genre de vie, pour lesquels on ne consulte guere que la chair et le sang! La volonté de Dieu n'y entre que comme un motif étranger, dont on se sert pour tranquilliser la conscience toujours alarmée sur les suites d'un état de vie au choix duquel d'ordinaire le seul amour-propre a eu part. On s'étonne quelquefois de ces événemens funestes, de ces accidens tristes et accablans, de ces révolutions de fortune si subites, de ces malheurs de familles qui rendent tous les jours de la vie si nébuleux. Quand ce n'est pas Dieu qui nous a mis dans l'état où l'on est; quand ce n'est pas la divine Providence qui nous a mis en place; quand, pour suivre sa passion, son intérêt, son ambition, on s'est ingéré par intrusion dans le sacré Ministere; quand on a voulu être seul, pour ainsi dire, l'artisan de sa fortune et de son sort, doit-on être surpris de tout ce qui arrive de fâcheux! On a troublé l'ordre d'une Providence particuliere, on a dérangé cette économie si sage, qui seule pouvoit

pouvoit nous conduire à notre derniere fin par les moyens sûrs et aisés qu'elle nous avoit préparés. Quelle merveille si l'on s'égare, et si dans ce déplorable égarement, on fait tant de faux pas! on trouve des dangers et des pieges presque partout, et par-tout tant d'affreux précipices; nous n'écoutons que l'esprit du monde, nous ne consultons que notre intérêt et notre goût dans tout ce que nous entreprenons. Saint Paul en jugeoit-il ainsi, lui qui ne trouvoit que des peines et des contradictions à essuyer dans le cours de son Apostolat? L'illusion se glisse jusque dans la dévotion. C'est aujourd'hui dans bien des gens une dévotion purement naturelle, et un peu trop humanisée, qui fait le fond des exercices de piété: jugez de leur valeur et de leur mérite; peu d'états dans la vie plus sujets à l'illusion. Il n'est point de masque que l'amour-propre prenne plus aisément et plus volontiers que celui de la piété; sous cet abri les passions regnent sans crainte. De là tant de délicatesse, tant de sensibilité, tant d'imperfections subtilisées chez ces dévots. Les passions ne sont jamais plus vives que quand elles sont déguisées. D'où viennent ces prédilections de bonnes œuvres, cet attachement opiniâtre au lieu, aux personnes, aux emplois! Quand c'est un zele pur qui fait agir, quand c'est la charité qui anime tout, quand Dieu seul est l'objet et la fin de notre conduite, le cœur n'est plus esclave de ses désirs, et la mortification fait le caractere de la personne. Dès qu'on a un autre guide que Dieu, on s'égare à tous les pas.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc.
Chap. 12.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Nolite timere pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum. Vendite quæ possidetis, et date eleemosynam. Facite vobis sacculos, qui non veterascunt, thesaurum non deficientem in cœlis : quò fur non appropiat, neque tinea corrumpit. Ubi enim thesaurus vester est, ibi et cor vestrum erit.

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : Ne craignez point, petit troupeau ; car il a plu à votre Pere de vous donner le Royaume. Vendez ce que vous possédez, et donnez l'aumône. Faites en sorte d'avoir deux bourses qui ne s'usent point ; un trésor inépuisable dans le Ciel, d'où les voleurs n'approchent point, et où le ver ne gâte rien ; car où est votre trésor, là est aussi votre cœur.

MÉDITATION.

Que l'esprit de recueillement et de retraite est nécessaire à tous.

PREMIER POINT.

Considérez que l'esprit de dissipation, que cet épanchement au-dehors, que ce dégoût si naturel et si universel qu'on a pour la retraite et le recueillement, sont de toutes les ruses du démon les plus pernicieuses, et celles cependant dont on se défie le moins. L'ennemi du salut sachant combien l'esprit de recueillement est nécessaire, et pour se convertir, et pour persévérer dans la pratique de la vertu, n'oublie rien pour en éloigner tout le monde. Il sait que c'est dans la re-

traite et le recueillement qu'on raisonne en chrétien, et qu'on fait des réflexions salutaires, que l'esprit de dissipation et l'épanchement au-dehors étouffent dans leur naissance, et écartent d'un cœur chrétien. C'est pour cela qu'il a grand soin de donner à tout le monde une idée affreuse et rebutante de ce recueillement. Tous les portraits qu'il en présente aux yeux révoltent tous les sens. Ce n'est qu'à travers des couleurs sombres que ce repos de l'ame se montre. La mélancolie se répand sur le cœur au seul nom de retraite, on ne distingue presque plus l'état de recueillement intérieur de celui du tombeau. Cependant l'esprit de retraite est toute autre chose. C'est un état doux et paisible, à l'abri du trouble, du tumulte et du tracas des passions. C'est une situation tranquille d'un cœur toujours calme et d'un esprit serein, dans lequel l'ame a le loisir de s'examiner, de se connoître; au lieu que dans l'état de dissipation elle se fuit. Faut-il être surpris s'il y a dans le monde si peu de conversions, quoiqu'il y ait tant de gens qui ont grand besoin de se convertir? Le tumulte, la dissipation leur en ôtent toute pensée; comment pourroient-ils en connoître la nécessité? Ce n'est que dans le recueillement qu'on entend la voix de Dieu, et la voix de la conscience. C'est dans ce calme qu'on apperçoit ces taches que la dissipation empêche de découvrir. C'est dans cette paix intérieure qu'on réfléchit, qu'on raisonne; et par ce raisonnement, par ces réflexions on goûte les vérités de la Religion. Une ame dissipée est comme ces malades d'une fievre chaude qui s'agitent sans cesse, et quoiqu'en danger de mort, ils ne sentent point leur mal; au lieu que lorsque l'ardeur de la fievre s'est ralentie, lorsque le malade est tranquille, il sent tout son mal. Dans le monde, lorsqu'on est dans un épanchement universel, lorsqu'on se livre tout à l'extérieur,

on n'apperçoit aucune faute. Quel mal fais-je, dit cette femme mondaine, cet homme continuellement au-dehors, cette personne Religieuse si dissipée? Quel mal fais-je? rentrez dans la retraite, rendez-vous à vous-même, soyez dans le recueillement; et alors vous verrez sensiblement le mal que vous aurez fait. Dans quelque état qu'on soit, le salut et en grand danger sans le recueillement.

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'est peut-être rien de plus important au salut que l'esprit de retraite et de recueillement. Les bonnes œuvres, de quelque nature qu'elles soient, sans cet esprit, peuvent être des fruits utiles au prochain, mais ils épuisent l'arbre qui les porte, lequel séchera bientôt. Le zele le plus ardent et le plus fructueux, devient tout naturel sans cet esprit. Personne aussi n'a plus besoin de cet esprit de recueillement que les hommes Apostoliques. Ce n'est que dans la retraite que l'Esprit-Saint descend sur les Apôtres; et ce n'est pas sans mystere que le Sauveur du monde se retiroit si souvent dans la solitude. Ce n'étoit pas pour lui, c'étoit pour nous qu'il nous donnoit cet exemple. Belle leçon pour tous ceux qui travaillent au salut du prochain. Nulle dévotion solide, véritable, sans cet esprit, qui est comme l'ame de la piété chrétienne, un cœur distrait ne fut jamais long-temps dévot. C'est la retraite qui nourrit la dévotion. C'est le recueillement qui sert comme de rempart à l'innocence. Une ame distraite, un esprit dissipé; un cœur épanché au dehors est une place sans dehors, ouverte à tous les traits de l'ennemi, exposée continuellement à être insultée. De là ces chûtes funestes qui étonnent tant de gens; de là ces dévotions si seches et sans progrès, de là ces

directions si infructueuses. On fréquente les Sacremens, on met en pratique toutes les leçons de spiritualité ; on est de toutes les bonnes œuvres ; on lit, on écoute, on prie, et cependant on est toujours plus imparfait ; dira-t-on : Je n'ai pas assez de graces ? Hélas ! Dieu sait bien que nous ne pouvons rien sans elles, et Dieu a plus à cœur notre perfection que nous-mêmes. D'où vient donc cette sécheresse et cette stérilité ? Elle vient du manque de recueillement intérieur. On reçoit des graces, mais elles s'exhalent, pour ainsi dire, par la dissipation du cœur ; le recueillement seul est comme le secret qui les arrête, et qui fait qu'elles produisent tout leur fruit. Le corps s'affoiblit par la dissipation des esprits vitaux : toute dissipation trop grande est mortelle. Raisonnons de même de la dissipation intérieure ; elle est toujours le principe de nos langueurs spirituelles, de nos dégoûts, de nos foiblesses, et par conséquent de nos lâchetés. L'esprit de retraite, cet esprit intérieur, ce recueillement qui est inséparable de la modestie, de l'esprit d'oraison, de la paix intérieure ; du frein de toutes les passions, est l'ame de la dévotion. Aussi soyons persuadés que le démon n'oublie rien pour détruire ce rempart de la piété, et ces dehors qui écartent l'ennemi de la place. Quel malheur pour une ame dévote de donner dans ce piege, et d'échouer à cet écueil !

Donnez-moi, Seigneur, cet esprit de recueillement intérieur que vous me faites connoître être si nécessaire pour le salut. Je sens bien que c'est à ma dissipation que je dois attribuer, et mon indévotion, et mes rechûtes. Mais j'espere que par le secours de votre grace je vaincrai cet obstacle de mon salut.

Aspirations dévotes durant le jour.

Dirige in conspectu tuo viam meam. Psal 5.

Conduisez toujours mes pas, Seigneur, en votre présence, et selon votre esprit.

Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine. Psal. 54.

O que je reconnois bien, Seigneur, qu'il n'y a de sureté que dans le recueillement et dans la retraite! C'est aussi le parti que je prends.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° MARCHEZ sans cesse en ma présence, dit Dieu, et vous serez bientôt parfait. De toutes les pratiques de piété, celle-ci est la plus importante; sans elle toutes les autres sont sans fruit. Etudiez-vous au recueillement; Dieu ne se fait guere sentir dans le tumulte: *Non in commotione Dominus;* et un cœur ouvert à tous les objets, une ame dans un continuel épanchement au-dehors, et sans cesse occupée de mille soins superflus et de pensées inutiles, n'est guere en état d'entendre la voix de celui qui ne parle au cœur que dans le recueillement. Appliquez-vous à acquérir cette paix intérieure. Réprimez ces saillies de naturel, cette précipitation à parler, même dans les occasions les plus saintes et sur les sujets les plus pieux. Ce qu'on appelle zele, n'est souvent qu'un effet de l'humeur. Evitez cette multiplicité d'occupations qui ne sert qu'à distraire. Il ne faut pas être mou ni oisif, mais il faut être maître de soi-même et posé.

2.° Ne soyez jamais tellement au-dehors que votre esprit de recueillement en souffre. Vous devez vous prêter aux affaires extérieures, mais non pas vous y livrer. Prenez chaque matin la

résolution de marcher continuellement en la présence de Dieu, vous serez toujours recueilli et modeste. Parlez peu, et agissez par-tout comme un homme qui ne perd jamais Dieu de vue. A chaque heure, rentrez dans vous-même par un doux retour envers Dieu. Avant que de commencer votre étude, votre travail, votre priere, soyez quelques momens recueilli; ce silence est merveilleux pour rendre une ame intérieure et spirituelle; ne le négligez point.

TREIZIEME JOUR.

SAINT MAURILLE, EVÊQUE D'ANGERS.

VERS le milieu du quatrieme siecle, Dieu voulut donner un nouvel exemple de vertu à tout le monde chrétien, dans la personne de saint Maurille. Il naquit en Italie dans une petite ville du Milanez, de parens chrétiens, encore plus respectables par leur solide piété, que par leur qualité et le rang qu'ils tenoient dans l'Empire. Leur premier soin fut de donner à leur fils une éducation chrétienne. Maurille eut le bonheur d'être instruit dans la religion, et formé dans la piété par saint Martin, qui revenant de la Pannonie, où il avoit heureusement retiré sa mere des ténebres de l'idolâtrie, et fait plusieurs autres éclatantes conversions, s'étoit arrêté auprès de la ville de Milan, où ayant commencé à mener une vie monastique, il élevoit les jeunes enfans dans la crainte de Dieu, et dans les exercices de la piété chrétienne.

Ce fut sous un si habile maître que Maurille apprit les premiers principes de cette éminente vertu à laquelle Dieu l'appeloit. Mais il ne put pas être long-temps dans une si bonne école.

Auxence Evêque Arien ayant chassé saint Martin du Milanez, Maurille continua ses études dans le Monastere, jusqu'à ce que saint Ambroise informé de la haute piété et des rares qualités du jeune Maurille, l'obligea de sortir de sa retraite pour le faire Lecteur de son Eglise, persuadé qu'il ne pouvoit pas rendre un plus important service à tout le Clergé. Le jeune Lecteur devint bientôt par sa modestie, par sa sagesse et par sa vertu, l'admiration de tous ceux dont il étoit l'exemple. Mais la providence l'appeloit ailleurs.

Son Pere Gouverneur de la Province étant mort, Maurille qui ne se proposoit que ce qu'il y avoit de plus parfait dans l'Évangile, crut qu'il devoit suivre le conseil que donne le Sauveur, de quitter pour l'amour de lui, ses biens et ses parens, et tout ce qu'il avoit de plus cher dans sa patrie. Dans ce dessein, il abandonne tout, et ayant appris que saint Martin avoit été fait Evêque de Tours, et qu'il avoit bâti un Monastere qui étoit déjà devenu un Séminaire de Saints, il se rendit auprès de lui pour augmenter le nombre de ses Disciples. Les progrès qu'il y fit dans les voies de Dieu, répondirent aux espérances que saint Martin et saint Ambroise en avoient conçues. Son amour ardent pour Jesus-Christ, sa dévotion tendre envers la sainte Vierge, une ponctualité extrême à tous les devoirs de la vie monastique, une mortification étonnante de tous ses sens, une charité universelle envers ses freres, une humilité profonde, une ferveur en tout temps, et dans tous ses emplois, fit juger au saint Evêque de Tours qu'un sujet si excellent, doué de tant de belles qualités, ne devoit pas être enseveli dans les bornes étroites d'une cellule. Il le promut aux Ordres sacrés, en quoi il suivoit le jugement et le projet de saint Ambroise qui l'avoit fait Lecteur; et enfin, sans écouter les ingénieuses défaites de son humilité, il l'éleva à la Prêtrise.

Ce caractere auguste, respectable aux Anges même, réveilla en Maurille tous les désirs de la plus haute perfection. Le nouveau Prêtre augmenta toutes ses pratiques de piété, et les rigueurs de sa vie austere. Le feu divin dont son cœur étoit embrasé, ne se manifesta pas seulement à l'Autel, il se fit sentir sur-tout par les ardeurs, et les effets merveilleux de son zele.

L'Anjou étoit un pays où les abus et la licence régnoient parmi les Chrétiens; c'étoit presque une terre en friche. Notre Saint y étant envoyé, la cultiva avec tant de succès qu'on vit d'abord un changement surprenant dans les mœurs : les fruits répondirent abondamment à ses travaux, et en peu de temps il en devint l'Apôtre. Ayant appris qu'il y avoit dans un village voisin d'Angers un ancien temple dédié aux faux dieux, où les peuples alloient encore faire des vœux, et offrir de l'encens aux idoles; touché sensiblement de voir triompher encore ce reste du paganisme au milieu de la chrétienté, il s'y rend sans autres armes que celles de sa foi, de sa confiance en Dieu, et de la priere. Il eût été fort inutile d'employer pour le détruire des secours humains, il n'eut recours qu'aux divins. Il se mit en prieres en vue du temple, leve les mains et les yeux au Ciel, résolu de ne cesser d'importuner le Pere des miséricordes, et le Dieu de toute consolation, qu'il n'eût obtenu la miraculeuse destruction de ce temple infame. Il ne l'attendit pas long-temps. Quoique le Ciel parût serein, on en vit descendre un tourbillon de feu, qui consuma en moins de rien le temple et les idoles. Une merveille si frappante fut une grande disposition à la conversion de ces païens. Saint Maurille les ayant instruits, les convertit tous à la foi de Jesus-Christ, et bâtit sur les ruines du Temple consumé, une Eglise au vrai Dieu qu'il desservit durant douze

ans, illustrant sa sainte vie et ses apostoliques travaux d'un nombre prodigieux de miracles.

Un pauvre homme nommé Saturne étoit né avec les mains si desséchées qu'elles n'avoient jamais eu aucun mouvement des nerfs; c'étoient deux petites masses de chair fort inutiles. Il lui sembla durant le sommeil entendre une voix qui lui disoit : Va trouver le Serviteur de Dieu Maurille, et prie-le de faire le signe de Croix sur tes mains, et en même temps tu en recouvreras l'usage. Il n'eut pas besoin d'une seconde jussion. Dès qu'il fut jour, il va se jeter aux pieds du Saint, lui raconte sa vision, et le supplie au nom de Jesus-Christ de faire ce miracle. Saint Maurille voyant que Dieu vouloit par-là autoriser sa mission, se met en priere, et faisant ensuite le signe de la Croix sur ses mains, les guérit si parfaitement que ceux qui ne les avoient jamais vues, ne pouvoient s'imaginer qu'elles eussent jamais été malades.

On lui amena une femme aveugle et possédée d'un démon si furieux, qu'il falloit la tenir continuellement garrottée. Le Saint en fut touché, et par un prodige peu commun, il n'eut pas plutôt jeté un seul regard sur cette possédée, qu'elle fut délivrée du démon; et puis faisant sur ses yeux le signe de la Croix, lui rendit la vue. On vint lui dire que les païens des pays voisins effrayés de l'incendie miraculeux qui avoit consumé le temple de Calonne, avoient rassemblé toutes leurs idoles dans un lieu souterrain où ils alloient continuellement leur rendre un culte abominable; il n'en fallut pas davantage pour ranimer son zele. Saint Maurille se rend dans ce lieu de profanation; sa seule présence effraya tous les démons; on les entendit s'écrier tous avec d'horribles hurlemens: Pourquoi, Maurille, nous persécutes-tu par-tout? tu viens encore nous chasser de ce dernier retranchement; ne nous accorderas-tu jamais ni paix, ni treve? Le Saint encore plus

animé par leurs plaintes, fait le signe de la Croix, et au nom de Jesus-Christ, leur défend de paroître désormais. On entend à l'instant ces esprits de ténebres s'enfuir en hurlant. Maurille victorieux de tout l'enfer, fait mettre toutes ces idoles en un monceau, y met lui-même le feu, et les réduit en cendres. A cette merveille tous ces Idolâtres furent convertis; et le Saint profitant de leur premiere ferveur, bâtit sur le lieu même un célebre Monastere, qui fut bientôt rempli d'un grand nombre de saints Religieux, qui sanctifierent en peu de temps par la bonne odeur de leurs vertus toute cette contrée.

A son retour dans son Église il y trouva une troupe de Marchands, qui par un infame trafic un peu trop toléré en ce temps-là, alloient en Espagne vendre des Esclaves Chrétiens de l'un et de l'autre sexe. Un de ces esclaves s'étant échappé vint se réfugier dans l'Eglise de notre Saint, et prosterné à ses pieds, le supplia de le tirer de l'esclavage. Un objet si touchant l'attendrit. Il va prier le Marchand d'avoir pitié de ce malheureux qui avoit été enlevé par surprise. Ses prieres ne furent point écoutées. Le Marchand dur à tout ce que put lui dire le Saint de plus fort et de plus touchant, ne voulut jamais relâcher son esclave. Alors saint Maurille eut recours à son refuge ordinaire qui étoit le Seigneur. Il s'enferme dans son Eglise, passe la nuit en prieres et en pleurs aux pieds de Jesus-Christ, et il apprend le matin que le Marchand étoit à l'agonie. En effet, peu d'heures après il expira, laissant tous ses compagnons dans une frayeur extrême. La crainte d'un pareil malheur les oblige de venir tous se jeter aux pieds du Saint, et fondant en larmes, convaincus du crédit qu'il avoit auprès de Dieu, le supplient d'avoir pitié d'eux et du défunt, en lui obtenant encore le temps de se reconnoître, et de faire pénitence. S. Maurille se

laissa fléchir. Il retourne à la priere, et elle fut si efficace, que le mort ressuscita, et le premier usage qu'il fit de sa nouvelle vie après avoir demandé pardon de sa dureté, fut de donner la liberté à son esclave. Cet exemple fut suivi, et tous ces malheureux recouvrerent une liberté dont ils promirent tous de faire un saint usage.

Tant de merveilles rendirent le nom de Maurille fameux. L'Evêque d'Angers qu'on croit avoir été Prosper, étant mort, on ne délibéra pas de choisir pour Evêque saint Maurille. On n'eut pas peu à faire pour vaincre l'éloignement que son humilité lui inspiroit pour toutes les dignités. Il fallut l'enlever de force de son Eglise paroissiale, et le mener à Angers. Il n'eût même jamais pu consentir à son ordination sans un miracle. Car saint Martin son Métropolitain qui avoit eu beaucoup de part à cette promotion, entrant dans l'Eglise Cathédrale avec notre Saint, une colombe d'une blancheur extraordinaire parut visiblement sur la tête de saint Maurille, et y resta jusqu'à la fin de la consécration. Elle fut faite par saint Martin, qui assuroit qu'outre le Saint-Esprit qui avoit paru visiblement sous la figure d'une colombe, une multitude d'Anges avoit encore assisté à son sacre. Le nouvel Evêque passa toute la nuit suivante dans son Eglise pour demander à Dieu le véritable esprit de l'Apostolat. Les merveilles qui accompagnerent depuis toutes ses fonctions, firent assez connoître qu'il en avoit reçu la plénitude. Les travaux Apostoliques de l'Episcopat ne lui firent rien relâcher de ses premieres austérités, il les augmenta même, pour rendre, disoit-il, plus efficace son zele.

Les bénédictions que Dieu donnoit à sa sollicitude pastorale, ne purent point éteindre la répugnance qu'il avoit de se voir sur un Siege si éclatant. La mort d'un jeune enfant qui expira sans avoir reçu le Sacrement de Confirmation

quoique ce ne fût pas par sa faute, réveilla tous ses dégoûts. Le désir de vivre inconnu, lui fit prendre enfin la résolution de quitter son Evêché, de se dépayser pour passer le reste de ses jours dans la solitude. Etant sorti secrétement de la ville, il se rendit au premier port de mer, où ayant trouvé un vaisseau prêt à mettre à la voile, il s'embarqua, et partit pour l'Angleterre. Etant en pleine mer, il s'apperçut qu'il avoit emporté, sans y penser, les clefs des reliques de son Eglise. Comme il pensoit au moyen de les renvoyer, les tenant à la main, une secousse imprévue du vaisseau, les fit tomber dans la mer. Alors touché de cet accident, levant les yeux au Ciel : voilà qui est fait, s'écria-t-il, je ne retourne plus dans le pays que j'ai quitté que ces clefs ne se retrouvent. Dès qu'il fut débarqué, il prit un habit pauvre, et ne cherchant qu'à être inconnu, il se mit pour Jardinier chez un Seigneur qui fut d'abord pris par sa douceur et sa modestie. Dieu bénit son petit travail ; tout le monde étoit charmé de la vertu du Jardinier étranger, et chacun en faisoit l'éloge.

Cependant le Clergé et le peuple d'Angers ne se furent pas plutôt apperçus de la fuite de leur saint Pasteur, que la désolation fut universelle dans tout le Diocese. On résolut de l'aller chercher, quelque part du monde qu'il fût ; quatre de ses Diocésains furent envoyés, qui durant l'espace de sept ans parcoururent inutilement toute l'Europe. Enfin attendant qu'un vaisseau qui devoit faire voile pour l'Angleterre appareillât pour s'y embarquer, ils trouverent une pierre sur le rivage, sur laquelle ces mots étoient écrits : Par ici passa Maurille Evêque d'Angers tel jour de telle année. Cette heureuse découverte leur donna un nouveau courage de le chercher. Ils s'embarquent. Ils alloient à toutes voiles, lorsqu'un gros poisson s'élance tout à coup dans le

vaisseau ; cet événement les surprit. Ils le furent bien plus, lorsque l'ayant ouvert, ils trouverent dans le ventre du poisson les clefs de leurs Reliques. Ils crurent d'abord que leur saint Evêque seroit noyé, mais ils eurent tous quatre séparément la nuit suivante une vision qui les rassura, leur promettant qu'ils trouveroient enfin saint Maurille. En effet, à peine furent-ils arrivés en Angleterre qu'ils apprirent qu'il y avoit chez un Seigneur Anglois un étranger qui, sous le nom de Jardinier, cachoit un mérite et une vertu extraordinaire. Il ne leur fut pas fort difficile de le trouver. L'ayant apperçu dans le jardin, ils se jeterent à ses pieds, et le conjurerent par leurs prieres et par leurs larmes de revenir trouver ses ouailles. Le saint homme se sentit attendri ; mais il leur dit qu'il avoit promis à Dieu qu'il ne retourneroit jamais dans leur pays qu'il n'eût retrouvé les clefs de leurs Reliques. Ceux-ci les lui montrant, lui raconterent ce qui leur étoit arrivé, Alors le saint Evêque reconnoissant la volonté de Dieu si marquée par cette merveille, consent à son retour. Il est aisé de concevoir quelle fut l'admiration et la vénération de tous ceux qui l'avoient vu en Angleterre ; mais il est difficile d'imaginer avec quelle joie et quel respect il fut reçu de tout son peuple à Angers. L'Historien de sa vie, que Surius croit être Fortunat Evêque de Poitiers, assure que notre Saint avant son départ d'Angleterre apprit d'un Ange dans une vision, que Dieu le vouloit dans son Eglise, et que pour comble de faveurs il lui accordoit la résurrection du jeune enfant, dont la mort précipitée avant qu'il eût reçu le Sacrement de Confirmation, avoit servi de prétexte à sa fuite. Le même Historien dit que saint Maurille ne fut pas plutôt arrivé à Angers qu'il se rendit au tombeau de l'enfant ; il le fit ouvrir, et animé d'une vive confiance en Dieu, il se mit en orai-

son, gémit long-temps fondant en larmes, et que le fruit de sa priere fut la résurrection du mort ; qu'il lui donna la confirmation sur le champ, qu'il l'appela René à cause de cette seconde naissance ; qu'il en prit un soin particulier, qu'il le forma à la vertu, dans laquelle il fit de si grands progrès qu'il fut jugé digne de succéder à saint Maurille. Quelque incroyable que paroisse ce fait, il a pour garant le saint Evêque de Poitiers qui vivoit le siecle suivant, saint Grégoire Evêque de Tours encore plus voisin du temps auquel ce miracle étoit arrivé, et l'ancienne tradition de l'Eglise d'Angers, si bien prouvée dans la savante dissertation faite par les Chanoines de cette Cathédrale.

Le reste de la vie de notre Saint fut une suite continuelle de miracles, et d'exemples des plus admirables vertus, et un grand modele de la vie Apostolique. Il ne relâcha rien de sa premiere ferveur, il augmenta même ses pénitences. En carême il ne prenoit pour toute nourriture que du pain d'orge trempé dans de l'eau et du sel, une fois seulement en trois jours, et coucheit en tout temps sur la dure. Dur à lui-même il ne le fut jamais aux autres ; la douceur de Jesus-Christ fit en partie son caractere. On le voyoit le visage toujours riant ; ses paroles, ses manieres aisées et gracieuses lui gagnoient tous les cœurs ; et l'on disoit que jamais homme ne fut plus mortifié, et ne rendit la vertu plus aimable. Sa seule présence corrigeoit les abus ; aussi vit-on, sous un si saint Pasteur, changer de face tout son Diocese. Il abolit une fête toute païenne qui se passoit durant sept jours toute en danses et en festins sur une roche proche d'Angers ; et pour sanctifier un lieu profané jusqu'alors par la dissolution, il y bâtit une magnifique Eglise à l'honneur de la sainte Vierge. Enfin plein de jours et de mérites, il finit une si sainte vie par la mort des Saints vers l'an 437,

âgé de près de quatre-vingt-dix ans, le 13 du mois de Septembre. Il fut enterré avec solemnité dans un tombeau qu'il avoit lui-même fait dresser dans une espece de cimetiere auprès d'Angers, lequel Dieu rendit le jour même glorieux par beaucoup de miracles.

La Messe de ce jour est celle de l'Octave de la Nativité de la sainte Vierge.

L'oraison à l'honneur de saint Maurille est celle qui suit.

DA, quæsumus omnipotens Deus, ut beati Maurillii Confessoris tui atque Pontificis veneranda solemnitas, et devotionem nobis augeat, et salutem. Per Dominum nostrum, etc.

NOUS vous supplions, ô Dieu tout-puissant, de faire croître dans nous, en cette vénérable solemnité de votre Confesseur et Pontife saint Maurille, l'esprit de piété, et le désir de notre salut. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître de l'Apôtre S. Paul aux Corinthiens. Chap. 5.

FRATRES : Charitas Christi urget nos : æstimantes hoc, quoniam si unus pro omnibus mortuus est, ergo omnes mortui sunt : et pro omnibus mortuus est Christus : ut et qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei, qui pro ipsis mortuus est, et resurrexit. Itaque nos ex hoc neminem novimus secundùm carnem. Et si cogno-

MES Freres : parce que l'amour de Jesus-Christ nous presse, dans la pensée que si un seul est mort pour tous, tous conséquemment sont morts, et que Jesus-Christ est mort pour tous ; afin que ceux qui vivent, ne vivent point désormais à eux-mêmes, mais à celui qui est mort et ressuscité pour eux. C'est pour cela que nous ne regardons plus personne de

vimus secundùm carnem Christum : sed nunc jam non novimus.

côté de la chair ; et si nous avons regardé Jesus-Christ du côté de la chair, nous ne le regardons plus maintenant de ce côté-là.

Dans le Chapitre d'où cette Epitre est tirée, saint Paul voulant porter tous les hommes à aimer Jesus-Christ, leur propose pour motif la mort de Jesus-Christ pour tous les hommes qui étoient morts à la grace par le péché du premier homme ; et comme tous étoient morts, Jesus-Christ est mort pour tous, nul n'est excepté du bienfait de la Rédemption.

RÉFLEXIONS.

Que toute la terre soit arrosée du sang de Jesus-Christ, c'est l'effet de sa charité ; mais que toute la terre soit encore couverte de pécheurs, Ministres Evangéliques, ce Sauveur ne l'imputera-t-il pas au refroidissement de la vôtre ? Il est venu apporter le feu divin sur la terre ; et que souhaite-t-il, sinon qu'on l'allume ? à qui s'en prendra-t-il si ce feu s'éteint faute d'être excité ? Pour s'intéresser vivement avec un vrai zele au salut du prochain, il faut être persuadé, et penser, comme saint Paul, que de tant d'ames qui courent à leur perte, il n'y en a pas une que Dieu ne veuille sincerement sauver. Restreindre le bienfait de la Rédemption à un petit nombre d'Elus, c'est ôter aux Ministres zélés la confiance qui les soutient, lorsqu'ils assurent que ce n'est point au hasard, mais selon les vues, selon la volonté de Jesus-Christ, qu'ils travaillent. Rien n'est plus capable d'éteindre le zele que cette erreur. Pourquoi passer les mers, pourquoi se consumer en de vains travaux, pour faire entrer dans le bercail un nombre infini de gens qui ne peuvent pas entendre la voix du Pasteur, n'ayant jamais été, et ne pouvant pas même être de ses ouailles ?

Qui peut animer ce zele, si l'on croit par cette hérétique opinion, qu'il y a un grand nombre de gens pour qui Jesus-Christ ne soit pas mort ! Mais qui peut même exciter et nourrir la confiance dans les Fidelles, s'ils sont persuadés qu'il y a des gens qui ne sauroient avoir part à la mort du Sauveur ? Nulle hérésie plus propre à établir la corruption des mœurs. Le seul doute si Jesus-Christ est mort pour tous les hommes, éteint le courage des pécheurs, et la confiance des Justes. A quoi bon me mortifier ! à quoi bon me faire toute la vie une violence accablante ! si Dieu n'est pas mort pour moi, tous mes efforts, toutes mes victoires sont inutiles, c'est me mortifier à pure perte. Et si ce divin Sauveur a daigné mourir pour le salut de mon ame, eussé-je persévéré jusqu'à la mort dans les derniers désordres, qui peut m'empêcher de mourir de la mort des Saints ! Imaginez une erreur plus pernicieuse ; aussi nul hérétique de cette espece, dont les mœurs ne soient corrompues sous le masque même de la piété. Que les conséquences de votre mort, Seigneur, sont peu connues ! il est aisé de dire, quand on ne les a pas pénétrées, que vous ne demandez point une si haute perfection de tous ceux que vous voulez sauver. Mais quand l'on considere que, mort pour tous les hommes, vous leur faites à tous un devoir de ne vivre plus que pour vous, de ne vivre que selon les préceptes et les maximes de l'Evangile, on ne voit pas trop ce qu'on peut apporter de tempérament à la plus austere piété, ni ce qu'on peut mettre de différence entre une vie qui vous doit être toute consacrée, et une abnégation entiere. On a beau dire qu'on ne voit rien de criminel, ni de condamnable dans certaines attaches que l'on conserve pour les objets sensibles : dès qu'elles sont selon la chair, selon les vues, selon les désirs de la chair, elles ne peuvent plus s'accorder avec

un état, où il n'y a que ce qui se rapporte à Dieu qui doive nous occuper. Jugez si l'esprit du monde, si les maximes du monde peuvent convenir à des gens qui sont indispensablement obligés de vivre selon l'esprit et les maximes de Jesus-Christ.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 11.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Venite ad me omnes, qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos. Tollite jugum meum super vos, et discite à me, quia mitis sum, et humilis corde : et invenietis requiem animabus vestris : jugum enim meum suave est, et onus meum leve.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Venez tous à moi, vous qui avez de la peine, et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Mettez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez du repos pour vos ames ; car mon joug est doux, et mon fardeau est léger.

MÉDITATION.

De la vie du siecle.

Premier Point.

Considérez que la vie du siecle, est une vie tumultueuse, peu chrétienne, pleine d'inquiétudes, de chagrins, et toujours suivie de cruels repentirs. Que les gens du monde s'étudient à nous en faire les plus rians portraits ; qu'ils ne se servent que de termes pompeux et imposans ; qu'ils n'employent que des couleurs brillantes, leur dissimulation et leurs artifices ne changent rien à la nature de l'état. Sous tous ces masques fardés,

sous tous ces dehors fleuris, sous toutes ces apparences toujours riantes, la vie du siecle est une dure servitude, c'est la région des croix et des pleurs. Ceux qui se récrient le plus contre cette expérimentale vérité, en sentent la réalité plus que les autres. Et tandis qu'ils affectent effrontément un air étudié de liberté; tandis qu'ils vantent tant leurs plaisirs, qu'ils font parade de leur félicité chimérique, ils avouent dans leur cœur qu'il n'y a eu jamais une condition plus esclave, plus pénible, plus malheureuse que la leur. Quelle gêne plus désagréable, bon Dieu, que celle où l'on vit dans le monde! Il faut y souffrir les uns, y ménager les autres, y dépendre de tous. On n'ignore pas les menées d'un concurrent, la mauvaise volonté d'un ennemi caché, les ruses et les artifices malins de la jalousie; cependant il faut tout dissimuler, tout dévorer sans qu'on laisse échaper le moindre signe de défiance. Il faut être toujours en garde tandis qu'on donne les marques les plus empressées et les plus menteuses d'une amitié qui n'est que dans les termes étudiés d'un compliment. Car la véritable et sincere amitié ne se trouva jamais dans la vie du siecle. Tout s'y fait au gré des passions; elles y regnent en tyran, et leur tyrannie y est servilement applaudie. Hé, mon Dieu, fut-il jamais une contrainte plus universelle, et une servitude plus dure, une vie plus pleine de déplaisirs et de chagrins! Quel jour serein durant cette vie mondaine? Quel jour sans trouble, sans orage, sans accident fâcheux? On regarde la vie sainte comme une vie affreuse; on s'imagine qu'un cloître est une affreuse prison; on envisage la condition des personnes Religieuses comme un esclavage: hélas! les gens du siecle ont plus de violence à se faire dans un mois, plus de chagrins, plus de déboires à dévorer, et moins de liberté, que les plus austeres Religieux n'en sauroient avoir dans toute

leur vie. Il n'est pas jusqu'à leurs plaisirs qui ne soient amers. Beaucoup de tumulte, beaucoup de bruit dans leurs divertissemens ; en fut-il jamais un seul doux et tranquille ? Quelle partie de plaisir, quel jeu, quel repas, quelle fête mondaine qui ne soit suivie de chagrins ? La dépense n'est jamais la seule perte qu'on y fait. L'envie, la médisance, l'ingratitude, et mille autres amertumes sont tout le revenant-bon de ces aventures. Hé, Seigneur, quel sort plus malheureux que celui de tous ceux qui servent tout autre Maître que vous ?

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'est personne parmi tous ceux qui vivent de la vie du siecle qui ne puisse dire, et qui ne dise en effet quelque jour : *Per totam noctem laborantes nihil cepimus* (a). Nous avons eu bien de la peine toute la nuit, et nous n'avons rien pris. Voilà le précis de la vie des gens du siecle. Nuit sombre que leur vie ; elle se passe toute dans les ténebres causées par le manque de foi et de méditation sur les vérités éternelles ; par l'embarras et la tumulte des affaires qui offusquent l'esprit ; par la fougue des passions qui affoiblissent non-seulement les sentimens de la Religion, mais encore les lumieres de la raison ; enfin par un amour aveugle pour les choses sensibles, pour les plaisirs et pour tout ce qui flatte les sens. De là vient cette insensibilité, ce dégoût pour tout ce qui regarde la Religion, cet aveuglement même qui est commun à la plupart de ceux qui menent une vie si peu chrétienne : *Non est qui cogitet corde.* Portons compassion à ceux qui passent leurs jours dans de si épaisses ténebres, et remercions la miséricorde de Dieu qui nous en a retirés. Ces ténebres ne sont pas tran-

(a) *Luc*, 1.

quilles, *laborantes*; on souffre, on se fatigue, on use sa santé et sa vie, on se fait de continuelles, violences, et tout cela pour ne rien gagner: *Nihil cepimus.* Rien pour le Ciel et pour l'éternité; car que servent tous ces travaux pris et dévorés au service du monde, et par l'esprit du monde? que servent-ils pour l'autre vie? Que servent ces inquiétudes éternelles, ces jalousies dévorantes, ces chagrins, seul salaire d'un Maître dur et ingrat? Que servent même ces regrets et ces repentirs, fruits naturels de la vie du siecle? En bonne foi, ceux qui vivent selon l'esprit et les maximes du monde, croient-ils mener une vie chrétienne? Ne seroit-ce pas se jouer de la Religion, si l'on s'imaginoit qu'il suffit pour être chrétien d'avoir son Extrait-baptistere? car qu'ont souvent de plus, ces gens ennemis de l'esprit et des maximes de Jesus-Christ? ces gens qui s'interdisent les Sacremens, et qui n'ont part au festin de Jesus-Christ que quand on ne leur porte, presque malgré eux, le saint Viatique? Peut-on dire qu'on est Chrétien, quand on ne l'est que quand on reçoit le Baptême, et qu'on ne le paroît qu'à la mort. Telle est la vie de la plupart des gens du siecle. Peu de ces sortes de gens qui fassent cette méditation; leur conduite n'en est pas moins à plaindre, parce qu'elle n'en est pas moins criminelle. Ceux qui la feront ne sauroient s'empêcher d'avouer, ou du moins de sentir la solidité et la vérité de toutes ces réflexions; heureux s'ils vouloient se rendre aux salutaires sollicitations de la grace.

Faites, Seigneur, que je sois de ce nombre; puisque vous me faites la grace de les faire ces réflexions, faites qu'elles soient efficaces en moi. Ainsi soit-il.

Aspirations dévotes durant le jour.

Scimus quoniam ex Deo sumus, et mundus totus in maligno positus est. Joan. 5.

Oui, mon Dieu, nous savons que nous sommes enfans de Dieu, et que le monde est tout entier sous la puissance du malin Esprit.

Vidi iniquitatem et contradictionem in civitate; et labor in medio ejus, et in justitia. Psal. 54.

Oui, Seigneur, je ne trouve dans le siecle qu'iniquité et contradiction; beaucoup de peines et de péchés.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° L'ESPRIT du monde se glise par-tout, et par-tout où il regne, regne l'iniquité, le trouble et l'affliction d'esprit. Ces lieux saints et éloignés du tumulte, l'asile jusqu'ici de la tranquillité et de l'innocence, ont été forcés, pour ainsi dire, par cet ennemi du salut. La contagion a pénétré jusques dans l'état Religieux; et avec elle ont pénétré ces déréglemens qu'on croyoit ne pouvoir se trouver que dans le siecle. L'esprit d'oisiveté, de lâcheté, d'immortification, de relâchement et de molesse s'insinue quelquefois dans le désert, le démon se mêle quelquefois avec les enfans de Dieu; et de là ces tristes exemples. Examinez aujourd'hui si vous n'êtes point atteint de ce mal contagieux. Voyez si c'est l'esprit de ferveur, de régularité, de mortification, de dévotion qui vous anime. Si vous trouvez du relâchement dans votre conduite, de l'altération dans vos sentimens, de la foiblesse, de la tiédeur, du dégoût dans votre cœur, courez incessamment au remede, et bannissez de votre esprit et de votre cœur, tout ce qui a le caractere de ce malin

Esprit, en menant une vie fervente, mortifiée, réguliere, une vie toute opposée à celle du siecle.

2.° Dans toutes vos entreprises, dans toute votre conduite, dans toutes vos actions, examinez quel esprit vous anime. Vous en serez bientôt éclairci par vos propres sentimens et par vos actions. Ayez horreur du luxe, de la bonne chere, des plaisirs purement mondains, du jeu, des spectacles, et de tout ce qui caractérise les mondains. Soyez chrétiens jusques dans vos divertissemens; que la piété, la modestie et la mortification fassent par-tout votre caractere.

QUATORZIEME JOUR.

L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX.

L'EXALTATION de la sainte Croix est une Fête instituée pour célébrer la mémoire du jour que la Croix sacrée, sur laquelle le Sauveur du monde Jesus-Christ a consommé le grand ouvrage de notre rédemption, fut rapportée solemnellement par l'Empereur Héraclius à Jérusalem, d'où elle avoit été enlevée quatorze ans auparavant par Chosroës Roi de Perse. L'Eglise, toujours empressée à rendre à ce précieux instrument de notre salut tout le culte qui lui est dû, a institué cette fête pour honorer ce Bois sacré, en célébrant tous les ans la mémoire des merveilles qu'il opéra en ce jour, qu'on peut appeler celui de son triomphe.

Chosroës II, fils d'Hormisdas Roi de Perse, ayant été mis sur le Trône l'an 591, fut si inhumain que de faire mourir à coups de bâton son propre pere. Ce détestable parricide le rendit si odieux à ses Sujets, qu'il fut obligé de prendre la fuite. Il vint se réfugier à Constantinople auprès

auprès de l'Empereur Maurice. Ce bon Prince le reçut avec beaucoup de bonté, et le rétablit sur son Trône. Phocas, qui de simple Centurion s'étoit avancé aux premiers emplois de l'armée, s'étant fait proclamer Empereur l'an 601, poursuivit Maurice jusques auprès de Chalcédoine où il fit mourir quatre de ses fils en sa présence, et ensuite lui fit couper la tête. Chosroës résolut de venger la mort de son bienfaicteur. Il déclara la guerre à Phocas; il entra dans la Syrie, se saisit de la Palestine, de la Phénicie, de l'Arménie et de la Cappadoce, et mit tout à feu et à sang dans tout l'Orient jusques aux portes de Constantinople. Héraclius fils du Gouverneur d'Afrique, animé par les cris des peuples qui ne pouvoient plus souffrir les tyrannies de Phocas, aborda avec une armée navale près de Constantinople; et ayant défait les troupes du Tyran, le prit lui-même prisonnier, et lui fit couper la tête. Héraclius ayant été proclamé Empereur l'an 610, n'oublia rien pour faire la paix avec le Roi de Perse. Celui-ci fier de ses premieres conquêtes, méprisa toutes les offres de l'Empereur, et recommença ses courses dans les terres de l'Empire. Il entra dans la Palestine, mit le siege devant Jérusalem l'an 615, la prit et emporta en Perse le plus précieux trésor qu'eussent les Chrétiens dans l'Orient, c'est-à-dire, la Croix sur laquelle Jesus-Christ étoit mort pour le salut de tous les hommes. S'étant saisi de tous les vases sacrés, il emmena en Perse un grand nombre d'esclaves Chrétiens, entre lesquels étoient Zacharie Patriarche de Jérusalem, qui ne perdit jamais la Croix de vue. Les infidelles la porterent en triomphe dans la ville de Crésiphon sur le Tigre, où ils prétendoient en ériger un trophée à leur idolâtrie. Mais la Croix toute captive qu'elle paroissoit au milieu de ses ennemis, ne laissa pas de s'y faire respecter, comme avoit fait autrefois

l'Arche du Seigneur, au milieu des Philistins. Nul des Persans n'osa toucher à ce gage précieux de notre salut. Ce sacré Bois resta toujours dans son étui d'argent, dans lequel sainte Hélene mere de l'Empereur Constantin l'avoit fait renfermer, sans que Chosroës, quoiqu'avide d'argent, osât jamais s'en saisir, par respect pour cette précieuse Relique. Héraclius lui demanda une seconde fois la paix, se soumettant aux conditions les plus honteuses. Le Persan enflé de ses victoires, surtout depuis que Sarbazara l'un de ses Généraux eut pris Chalcédoine, qu'on regardoit comme un des fauxbourgs de Constantinople, répondit aux Ambassadeurs qu'il l'accorderoit, mais à condition que l'Empereur et tous ses sujets Chrétiens renonceroient à Jesus-Christ, pour ne plus adorer que le Soleil qui étoit le Dieu des Perses. Cette insolente proposition fit horreur à tous les Chrétiens ; l'Empereur Héraclius animé d'une juste indignation, déclara à tous ses Officiers qu'il étoit prêt de donner jusqu'à la derniere goutte de son sang pour venger cette impie insolence. Le Clergé, les maisons Religieuses et tous les Chrétiens donnerent largement de leurs biens à l'Empereur pour soutenir une guerre si légitime, qu'on ne regarda plus dès-lors que comme une guerre de Religion ; et l'Empereur ayant fait la paix avec le Kan des Avares qui l'attaquoit du côté de la Thrace, se mit à la tête des troupes, et partit pour la Perse. Etant à la vue de l'armée ennemie, il prit en main une image miraculeuse du Fils de Dieu, parcourut tous les rangs, faisant souvenir le soldat que c'étoit pour la querelle de Jesus-Christ qu'ils alloient combattre, que c'étoit aussi sur le secours tout-puissant du Dieu des armées qu'ils devoient compter. Leur confiance ne fut pas vaine. On donna la bataille ; les Perses, quoique fort supérieurs en nombre, et accoutumés depuis long-temps à vaincre, furent entiè-

rement défaits. L'année suivante fut encore plus glorieuse pour les Chrétiens. L'Empereur battit les Perses en plusieurs occasions, et obligea Chosroës à abandonner la ville de Gazac où étoit le célebre temple du Feu. Héraclius étant entré dans cette Ville, trouva dans le Palais la statue de Chosroës assise sous un dôme qui représentoit le Ciel. Autour de la statue étoient le Soleil, la Lune et les Etoiles, et des Anges debout portant des sceptres d'or. L'Empereur fit bruler ce palais, et ce temple, et toute la Ville; puis poussant ses conquêtes, il entra en Albanie, délivra par pitié cinquante mille prisonniers qu'il emmena avec lui, et conquit en peu de temps plusieurs Provinces.

Pendant qu'Héraclius poussoit ses conquêtes dans le pays ennemi, Constantinople étoit assiégée par les Avares, qui avoient rompu la paix, et par l'armée des Perses qui étoit à Chalcédoine. Les habitans eurent recours à la sainte Vierge dans cette extrémité. Leurs prieres furent exaucées. L'armée des Barbares périt par la contagion; et harcelés sans cesse par les vigoureuses sorties des assiégés, les ennemis leverent le siege. L'Empereur voyant que le Ciel se déclaroit visiblement pour lui, alla chercher Chosroës jusques dans le centre de la Perse. Il le trouva bientôt. Les Chrétiens parurent étonnés voyant la supériorité des troupes ennemies. Héraclius les rassura; et portant toujours l'image de Jesus-Christ: Mes enfans, leur dit-il, c'est pour Dieu que nous combattons; avec son secours chacun de vous en battra mille. En effet, les deux armées en étant venues aux mains, Chosroës fut entiérement défait, toute son armée taillée en pieces, presque tous ses Officiers faits prisonniers, et lui obligé de prendre la fuite. Enfin ce Roi barbare devenu odieux à tous ses sujets, fut abandonné. Syroës son fils aîné qu'il avoit voulu déshériter pour

mettre son cadet sur le trône, ayant été proclamé Roi, fit inhumainement mourir son pere en prison, en le faisant percer de fleches durant cinq jours, pour rendre sa mort plus cruelle. Il demanda ensuite la paix à Héraclius, aux conditions qu'il lui plairoit la lui accorder. La principale fut qu'il lui rendroit la précieuse Croix du Sauveur, que les Perses retenoient depuis quatorze ans dans la Ville de Crésiphon, et qu'il mettroit en liberté le Patriarche Zacharie avec tous les Chrétiens esclaves. Syroës accepta toutes ces conditions, et ce sacré trésor fut d'abord porté en triomphe à Constantinople. Tout le peuple sortit au-devant avec des rameaux d'olivier et des flambeaux allumés, chantant des hymnes et des cantiques. Ce fut l'an 628 que la Croix du Sauveur fut tirée des mains des Perses.

L'année suivante 629, l'Empereur Héraclius s'embarqua, pour la rapporter à Jérusalem, et rendre graces à Dieu de ses victoires. Il est aisé de s'imaginer quel fut le concours et la joie des Fidelles, de voir revenir dans Jérusalem ce Bois sacré, ce Trône adorable des miséricordes du Sauveur du monde. On s'y rendit de toutes parts. Tout le Clergé et le peuple vinrent au-devant, chacun s'empressant d'honorer le triomphe de la vraie Croix, qui venoit, pour ainsi dire, de triompher des plus mortels ennemis du Christianisme. L'Empereur couvert de ses plus riches habits voulut porter lui-même sur le Calvaire ce sacré fardeau. Précédé par le Clergé, et accompagné du Patriarche et de tous les Grands de la Cour, au milieu d'une foule innombrable de peuple, il chargea la Croix sur ses épaules; mais étant arrivé à la porte qui mene au Calvaire, il fut fort surpris de ne pouvoir plus avancer. Cette merveille étonna tout le monde. Le Patriarche découvrit aisément la cause de cet événement. Prenez garde, mon Prince, lui dit-il, qu'avec

cette pourpre et ces habits superbes dont vous êtes revêtu, vous ne soyez pas assez conforme à l'état pauvre et humilié où étoit Jesus-Christ, lorsque portant cette même Croix, il sortit par cette porte pour aller sur le Calvaire. L'Empereur touché de ces paroles dont il pénétroit le véritable sens, quitte ses magnifiques habits, ôte ses souliers; et couvert d'une robe fort simple, tête nue, et dépouillé de toutes les marques de sa dignité, marche sans peine jusques sur le Calvaire, où ayant remis en sa place ce Bois sacré, prie le Patriarche de la tirer de son étui pour la montrer à tout le peuple. Le Patriarche en reconnut les sceaux tous entiers, l'ouvre avec la clef qu'on gardoit dans le trésor, et l'ayant adorée, en donne la bénédiction aux Fidelles, puis la remet dans son étui, et la place dans le même lieu, d'où quatorze ans auparavant elle avoit été enlevée par les Perses. Ce fut le quatorzieme du mois de Septembre de l'an 629 que Dieu voulut exalter la gloire de ce précieux instrument de notre salut par cette pompe auguste qui fut accompagnée de plusieurs miracles. L'Empereur fit ensuite de grandes libéralités à l'Eglise de Jérusalem, pour tâcher de lui faire perdre le souvenir de ses calamités passées. Il répara les Lieux Saints, rétablit le Patriarche et les Ministres Ecclésiastiques dans leurs dignités, et laissa par-tout des marques éclatantes d'une piété insigne.

Dans la suite du temps il fut ordonné que tous les ans on feroit une Fête solemnelle en mémoire de ce rétablissement, laquelle fut toujours très-célebre sur-tout en Orient; et ce jour-là il venoit à Jérusalem des Pélerins de tous les endroits du monde.

On doit remarquer que long-temps avant cet événement, on célébroit dans l'Eglise Grecque et dans la Latine une solemnité en l'honneur de

la Croix sous le même nom d'Exaltation, et le même jour du mois de Septembre, en mémoire des paroles de Jesus-Christ qui dit, en parlant de sa mort : Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi. *Cùm exaltatus fuero à terra, omnia traham ad meipsum* (a). Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, vous connoîtrez alors qui je suis. *Cùm exaltaveritis Filium hominis, tunc cognoscetis quia ego sum* (b). Le Cardinal Baronius dit qu'au temps de l'Empereur Constantin le Grand, la Croix fut exaltée dans tout l'Univers, par la liberté qu'eurent les Fidelles de prêcher l'Evangile, et de bâtir des Eglises. On appela aussi l'Exaltation de la vraie Croix, la solemnité qui se fit à Jérusalem avec tant de magnificence et de célébrité, lorsque l'Impératrice sainte Hélene ayant trouvé ce Bois sacré, la fit placer dans la magnifique Eglise qu'elle fit bâtir sur le Calvaire; et dès-lors toute l'Eglise Grecque et Latine célebra le quatorzieme de Septembre une Fête solemnelle sous le nom de l'Exaltation de la sainte Croix. Le Sacramentaire de saint Grégoire en fait mention; et Canisius rapporte le Ménologe des Grecs, qui en parle de la sorte : *Exaltatio pretiosæ et vivificæ Crucis sub Imperatore Constantino Magno.* L'Exaltation de la précieuse et vivifiante Croix, sous le regne de l'Empereur Constantin le Grand. L'Auteur contemporain de la vie de saint Eutyche Patriarche de Constantinople, assure que longtemps avant l'Empire d'Héraclius, ce Patriarche étant rappelé de son exil par les Empereurs Justin et Tibere, il passa par un Monastere où il célébra la Fête de l'Exaltation de la Croix le quatorzieme de Septembre : *Postquam salutiferæ etiam Crucis memoriam die quartadecimâ mensis Septembris splendidè celebravimus, Monasterio benedixit.* Leontius Evêque de Naples dans l'Isle

(a) *Joan.* 12. (b) *Joan.* 8.

de Chypre écrivant la vie de saint Simeon, surnommé Salus, parle de la Fête de l'Exaltation de la sainte Croix qui se célébroit avec beaucoup de solemnité et un grand concours de Fidelles, comme déjà établie dans l'Eglise long-temps avant l'Empire d'Héraclius : *Tempore Justiniani*, dit-il, *cum accederent ii qui Christi erant amantes, et pro more sancta Christi loca cupiebant adorare quæ sunt in sancta civitate, in exaltatione pretiosæ et vivificæ Crucis; nôrunt autem omnes qui illic adesse consuevêre in hoc sancto, et omnibus laudibus celebrando festo, quòd ex universo orbe terrarum multitudo populorum quæ Crucem et Christum diligit, etc.* Il est probable que l'Empereur Héraclius choisit à dessein le quatorzieme de Septembre pour rapporter la sainte Croix dans la même place d'où elle avoit été enlevée quatorze ans auparavant par les Perses, comme un jour déjà consacré depuis long-temps à l'Exaltation de la Croix ; et que ce fut la dévotion et la confiance que l'Empereur Constantin eut toujours en elle, qui déterminerent les Souverains Pontifes à établir cette fete particuliere.

La Messe de ce jour est à l'honneur de la sainte Croix.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Deus, qui nos hodiernâ die Exaltationis sanctæ Crucis annuâ solemnitate lætificas : præsta quæsumus, ut cujus mysterium in terra cognovimus, ejus redemptionis præmium in cælo mereamur. Per eumdem Dominum, etc.

O Dieu, qui nous donnez chaque année en ce jour un nouveau sujet de joie dans la solemnité de l'Exaltation de la sainte Croix ; faites que comme nous en avons connu le mystere sur la terre, nous recevions aussi dans le Ciel les fruits de la Rédemption que Jesus-Christ votre Fils a opérée en elle. Par le même Jesus-Christ Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPITRE.

Leçon tirée de l'Épître de l'Apôtre saint Paul aux Philippiens. Chap. 2.

FRATRES : Hoc enim sentite in vobis, quod et in Christo Jesu : qui cùm in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo : sed semetipsum exinanivit, formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo. Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. Propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen, quod est super omne nomen : ut in nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium, et infernorum : et omnis lingua confiteatur, quia Dominus Jesus Christus in gloria est Dei Patris.

MES Freres, entrez pour cela dans les mêmes sentimens qu'a eus Jesus-Christ, lui qui étant l'image de Dieu, n'a point cru que d'être égal à Dieu ce fût pour lui une usurpation : qui cependant s'est anéanti lui-même, prenant la figure d'esclave, s'étant fait semblable aux hommes ; et s'étant trouvé dans la condition de l'homme il s'est abaissé de lui-même, ayant été obéissant jusqu'à mourir, et à mourir sur la Croix. C'est pour cela aussi que Dieu l'a élevé, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom ; afin qu'au nom de Jesus, tout ce qu'il y a dans le ciel, sur la terre, et dans les enfers, fléchisse le genou ; et que toute langue confesse que le Seigneur Jesus-Christ est dans la gloire de Dieu le Pere.

Saint Paul étant à Philippes, Colonie Romaine, y convertit d'abord bien des gens à la foi de Jesus-Christ. Les Magistrats, l'ayant fait mettre en prison, le firent battre de verges lui et Silas. Le tremblement de terre qui ébranla toute la ville la nuit suivante, obligea les Magistrats à le mettre en liberté. Il conserva toujours une tendresse singuliere pour les Fidelles de Philippes ; et étant à Rome, il leur écrivit cette admirable Lettre, pour les remercier des aumônes qu'ils lui avoient envoyées.

RÉFLEXIONS.

Entrez dans les mêmes sentimens qu'a eus Jesus-Christ. Est-ce aux seuls Philippiens que saint Paul parle? Quelle raison auroit-on d'exempter d'une leçon si salutaire le reste des Chrétiens? Sommes-nous moins les disciples de ce divin Sauveur que ceux à qui cet Apôtre adresse sa Lettre? Et si nous prétendons faire notre salut, si nous voulons être véritablement Chrétiens, devons-nous penser autrement que Jesus-Christ pense? Devons-nous avoir d'autres sentimens que lui? Toute la Religion roule sur deux principes, le dogme, et la morale. Il faut croire fermement toutes les vérités de la Foi, et il faut vivre constamment selon toutes les regles de la morale chrétienne. Suivre la morale de Jesus-Christ sans avoir la foi, c'est une pure chimere. Croire tout ce que la foi nous apprend, et ne pas vivre selon les maximes de l'Evangile, c'est une insigne folie accompagnée d'impiété; car en bonne foi, si l'on croit tout ce que notre Religion nous enseigne : Amour d'un Dieu infini et infiniment tendre, prévenant, bienfaisant, incompréhensible, excessif : Incarnation du Verbe, Mystere où tout esprit créé se perd : Vie d'un Dieu-Homme pauvre, souffrances extrêmes, mort douloureuse et humiliante de Jesus-Christ : Rédemption surabondante de tous les hommes, sans qu'un seul ait été excepté : Eternité bienheureuse, patrie céleste, centre de tous les biens, notre unique héritage : Miracle continuel de l'amour extrême, et de la présence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie, notre douce consolation, source inépuisable de confiance : Jugement terrible sur la conformité de notre vie avec la souveraine regle des mœurs, vérité inaltérable de l'Evangile : Difficultés multipliées de

l'affaire unique que nous ayons, qui est celle de notre salut; maximes du monde essentiellement opposées à l'unique regle des mœurs; esprit du monde souverainement contraire à l'esprit de Jesus-Christ; vie mortifiée, vie dure, vie innocente, vie pénitente pour être une vie chrétienne: voilà l'abrégé de notre croyance. Douter d'un seul article en matiere de foi, c'est être infidelle. Maximes de l'Evangile, Morale inaltérable de Jesus-Christ; avoir une autre regle de conduite, c'est se damner, c'est être réprouvé, c'est se perdre. Voilà les sentimens de Jesus-Christ, sont-ce les nôtres? Ces Grands du monde, ces gens d'affaires, ces hommes tout charnels, ces femmes opiniâtrément mondaines entrent-elles dans ces sentimens, étudient-elles cette souveraine, cette unique regle des mœurs? tous ceux qui se disent aujourd'hui Chrétiens, sont-ils de vrais Fidelles? ces personnes esclaves de leurs passions, tristes victimes de la mondanité; ces gens de plaisirs qui passent leurs jours dans l'inimitié de Dieu, et dans sa disgrace; ces Chrétiens de nom, l'opprobre aujourd'hui du Christianisme: car bien des gens, comme disoit S. Paul aux Philippiens (*a*), et " nous pouvons le dire „ avec bien plus de raison aujourd'hui, bien des „ gens ont une autre conduite que celle de „ l'Evangile. Ce sont ceux dont je vous disois „ souvent, continue le même Apôtre, et je le „ dis encore maintenant les larmes aux yeux, „ que ce sont des ennemis de la Croix de Jesus- „ Christ, dont la fin est le dernier malheur; „ qui n'ont point d'autre Dieu que leur ventre, et qui font gloire de leur propre déshonneur; qui n'ont du goût que pour les choses de la terre. Ce portrait convient-il à peu de gens? et ce grand nombre de gens à qui ce portrait convient, sont-ils bien fondés à s'attendre qu'ils auront une

(a) *Ch.* 3.

heureuse destinée? Mon Dieu, que la conduite de la plupart des hommes prouve sensiblement combien le nombre des élus est petit!

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 12.

In illo tempore : Dixit Jesus turbis Judæorum : Nunc judicium est mundi : nunc princeps hujus mundi ejicietur foràs. Et ego si exaltatus fuero à terra, omnia traham ad meipsum. (Hoc autem dicebat, significans quâ morte esset moriturus). Respondit ei turba : Nos audivimus ex lege, quia Christus manet in æternum, et quomodo tu dicis : Oportet exaltari Filium hominis ! Quis est iste Filius hominis ? Dixit ergo eis Jesus : Adhuc modicum, lumen in vobis est. Ambulate dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant : et qui ambulat in tenebris, nescit quò vadat. Dùm lucem habetis, credite in lucem, ut filii lucis sitis.

En ce temps-là : Jesus dit aux Juifs : C'est à cette heure qu'on va faire justice au monde : le Prince du monde va être chassé : et moi quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi ; (or, il disoit cela pour faire entendre de quel genre de mort il avoit à mourir). Des gens de la troupe lui répondirent : Nous savons par la Loi que le Christ est pour toujours ; et comment dites-vous ; Il faut qu'on éleve le Fils de l'homme ! Quel est ce Fils de l'homme ? A cela Jesus leur dit : Vous avez encore de la lumiere pour un peu de temps ; marchez tandis que vous avez de la lumiere, de peur que la nuit ne vous surprenne. Celui qui marche dans les ténebres ne sait où il va. Pendant que vous avez de la lumiere, croyez en la lumiere, afin que vous soyez des enfans de lumiere.

MÉDITATION.

De l'amour des Croix.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il est étonnant qu'on n'aime point les croix après tout ce que Jesus-Christ nous a appris des avantages qui sont renfermés dans les souffrances. On peut bien dire que c'est ici cette pierre précieuse pour laquelle ceux qui en connoissent le prix vendent tout pour l'acheter. C'est un trésor caché qui rend heureux ceux qui le trouvent. Bienheureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui souffrent, heureux ceux qui passent leurs jours dans l'adversité, dit le Sauveur du monde. Le Fils de Dieu ne s'est pas trompé en nous donnant ces leçons, en prononçant ces oracles. L'Evangile est plein de ces vérites; tout nous prêche le prix des Croix, la nécessité des Croix, la douceur inimaginable des fruits de la Croix; outre l'exemple de Jesus-Christ, nous avons celui de tous les Saints. Nul qui n'ait aimé les Croix; plusieurs ont donné tous leurs biens, ont quitté tous leurs biens pour trouver ce champ fertile en ronces et en épines. On en a vu demander à Dieu de souffrir, ou de mourir plutôt que de vivre sans souffrances. On en a entendu s'écrier : Prolongez ma vie, Seigneur, pour prolonger mes souffrances. Enfin il s'en est trouvé qui ont demandé à Dieu d'assaisonner toutes leurs souffrances des plus piquantes humiliations : *Pati et contemni pro te.* Tels ont été les sentimens des Saints touchant les Croix. Quelle différence, bon Dieu, de ces sentimens avec les nôtres! On regarde les adversités comme des malheurs. On met toute son industrie à les éviter; on les fuit comme des disgraces. D'où

vient ce dégoût et cette horreur qu'on a des Croix ? n'est-ce point de notre peu de foi, de notre peu d'amour pour Dieu, de l'empire qu'a sur nos cœurs notre amour-propre ? On n'a qu'une foi chancelante, qu'une foi languissante, qu'une foi morte ; et voilà ce qui nous empêche d'entrer dans le sens des oracles de Jesus-Christ, et de comprendre ses Mysteres. On n'aime Dieu qu'en spéculation ; et voilà ce qui nous ôte le courage de l'imiter et de le suivre. On s'aime soi-même ; on est esclave de ses passions, on n'est plus qu'un homme charnel ; la Religion a peu d'empire sur notre esprit et sur notre cœur ; on ne défere qu'à ses sens, on ne consulte que son amour-propre ; et voilà ce qui nous empêche d'aimer les Croix. Mais si la Croix est la seule voie qui conduit au Ciel, s'il a fallu que le Sauveur souffrît pour entrer dans sa gloire, ses serviteurs et ceux qui se glorifient d'être ses disciples, y entreront-ils par une autre voie ?

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'y a que ceux qui n'ont pas goûté les fruits de la Croix qui ne l'aiment pas. Le seul nom de Croix alarme ; mais qui ? des gens du monde, nourris dans les plaisirs ; des gens esclaves des passions et des sens, des gens livrés à la mollesse. Voilà ceux qui se récrient contre les croix : *Gustate et videte*, dit le Prophete : commencez par en goûter les fruits, et ensuite vous jugerez s'il faut s'en tenir à l'écorce ; vous verrez s'il est vrai qu'il n'y ait que de l'amertume dans les adversités, si l'on y est en proie à la douleur et à la tristesse. Ceux qui en ont goûté, par une heureuse expérience, savent de quelles douces consolations ces prétendues amertumes sont assaisonnées. Il est vrai, les sens sont, pour ainsi dire, en disgrace ; le naturel est gêné ;

l'amour-propre souffre un étrange supplice : mais ne compte-t-on pour rien la vertu toute-puissante et l'onction de la grace, qui fait trouver un plaisir exquis dans ce qui révolte l'amour-propre et les sens ? Ne compte-t-on pour rien la douce consolation qu'on a de porter la livrée de Jesus-Christ, d'être traité comme l'enfant de la maison; et non pas comme l'esclave ? Ne compte-t-on pour rien l'assurance qu'on a de mourir avec joie, si l'on vit dans l'affliction, et qu'on ait soin de rendre ses afflictions et ses croix saintes ? On peut dire qu'il se passe dans l'exercice pénible des croix quelque chose de semblable à ce qui arrivoit dans le martyre de ces Héros Chrétiens dont nous honorons la mémoire. Croyez-vous qu'ils fussent abandonnés à toute la vivacité de la douleur, à toute la rigueur des tourmens, à toute la rage et la fureur des Juges ? Et qui est-ce qui eût jamais pu naturellement résister à cette infinie multiplicité de cruautés et de barbarie que l'enfer inventa pour tourmenter les Chrétiens ? Dieu qui permettoit que ses fidelles et chers serviteurs fussent si maltraités, savoit bien les dédommager et adoucir leurs peines. On voyoit de jeunes personnes tendres, délicates, affronter les tourmens, faire éclater leur joie au milieu des supplices. On voyoit des hommes, des femmes, des vieillards triompher de joie, et sentir une consolation dans l'ame, qui charmoit toute la vivacité des supplices qu'on exerçoit sur leurs corps. Les Païens même qui ignoroient ce mystere en étoient étourdis, et attribuoient à la magie ce qui étoit le pur effet de la grace du Redempteur et de la toute-puissance de notre Dieu. Il est vrai, la grace a des charmes, mais bien différens de ceux dont le démon se sert. Voilà à peu près ce qui arrive aujourd'hui à l'égard de ceux qui vivent dans les croix. Dieu a le secret d'en adoucir et le poids et les pointes. On peut dire que les adversités, les croix, les

afflictions, la pauvreté, les disgraces ont succédé dans le Christianisme, aux persécutions des tyrans. C'est une espece de martyre muet que la vie de ceux qui portent la Croix; mais Dieu n'y opere guere moins de miracles : les adversités ne rebutent pas moins les sens et la nature, que les feux et les échafauds. Mais Dieu n'a pas moins de soin et de bonté pour les affligés aujourd'hui, qu'il en avoit alors pour les Martyrs. Aimons les Croix, et les Croix nous deviendront délicieuses.

Faites, Seigneur, que je comprenne bien ce mystere, que j'en fasse moi-même l'heureuse expérience. Donnez-moi cet amour de la Croix, et j'aurai infailliblement le vôtre. Je ne saurois aimer la Croix, que je n'aime celui qui y a été attaché.

Aspirations dévotes durant le jour.

Absit mihi gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi. Gal. 6.

Dieu me garde de me glorifier d'autre chose que de la Croix de Jesus-Christ.

Placeo mihi in infirmitatibus, in contumeliis, in necessitatibus, in persecutionibus, in angustiis pro Christo. 2. Cor. 2.

Oui, Seigneur, je mets toute ma joie dans mes afflictions, dans les opprobres, dans les miseres, dans les persécutions, dans les déplaisirs que je veux endurer pour Jesus-Christ.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° JESUS trouve assez de gens aujourd'hui qui soupirent après son Royaume céleste, dit l'Auteur du livre de l'Imitation de Jesus-Christ; mais il ne trouve presque personne qui veuille porter sa Croix. Plusieurs désirent ses consolations; mais

peu se plaisent à ses souffrances. Plusieurs souhaitent de participer à ses joies ; mais peu se montrent assez généreux pour prendre part à ses peines. Plusieurs le suivent jusques à la table et à la fraction du pain ; mais peu jusqu'à boire le Calice de sa passion. Plusieurs l'aiment lorsqu'ils sont contens, et qu'il répand ses bénédictions sur eux ; mais dès qu'il les afflige tant soit peu, ils sont dans l'abattement et dans la tristesse. Ne soyez pas de ses serviteurs lâches et intéressés. Vous ne sauriez aimer Jesus-Christ sur la Croix, que vous n'aimiez la Croix ; ne regardez jamais votre Crucifix sans écouter l'exhortation qu'il vous fait des souffrances. On veut avoir par-tout le Crucifix devant les yeux : à l'oratoire, à la ruelle du lit, sur l'autel ; et cet objet sacré ne fait nulle impression sur le cœur de ceux qui le regardent. Que votre Crucifix désormais soit votre Directeur, votre Maître. Aimez les croix, et vous aimerez Jesus-Christ crucifié.

2.° Les croix naissent par-tout, jusques sur le trône. Ne cherchez pas à les arracher, mais à vous les rendre méritoires. Souvenez-vous qu'elles sont toujours un effet de la miséricorde et de la bonté de votre Dieu. Dès qu'il vous arrive une affliction, ne manquez pas d'en remercier Dieu sur l'heure, par quelque courte priere, ne fût-ce qu'un *Gloria Patri*. Ne parlez pas un autre langage à vos amis, à vos enfans, à votre domestique. Inspirez-leur à tous l'amour des croix, surtout par votre exemple.

QUINZIEME JOUR.

SAINT AICHARD, ABBÉ DE JUMIEGES.

SAINT AICHARD, qu'on appelle plus communément Saint Achard, étoit d'une des plus nobles familles de Poitou. Son pere Anscaire s'étoit fort distingué dans les armées sous le Roi Clotaire, et Ermene sa mere se distinguoit encore plus par sa haute piété parmi les Dames de la province. Le soin qu'elle prit de donner elle-même une éducation chrétienne à son fils unique, eut tout le succès qu'elle pouvoit souhaiter. Elle trouva un naturel si heureux dans Aichard, un cœur si porté à la vertu, un esprit si doux, si pliant, si docile, que les dispositions naturelles laisserent peu à faire à l'éducation. Lorsqu'il fut en état de commencer ses études, on le mit en pension dans l'Abbaye de Saint-Hilaire de Poitiers, sous la discipline d'un saint Religieux nommé Ansfride, encore plus célebre par sa piété que par son savoir. Les progrès qu'il fit en peu de temps sous un tel maître obligerent son pere, qui avoit toujours un esprit guerrier, de le tirer de cette école, pour lui faire apprendre de bonne heure à faire des armes, le destinant au service, où il étoit sûr qu'il se rendroit digne des premiers emplois. La vertueuse mere avoit bien d'autres vues sur la fortune de son fils. Elle n'avait d'autre désir que de le voir un Saint, et elle ne cessoit de représenter à son mari que s'ils aimoient leur fils, ils ne devoient pas lui souhaiter une autre fortune. Durant ce pieux débat, Aichard qui n'avoit alors que seize ans, fut appelé. Le pere lui déclara d'un ton décisif et absolu la destination qu'il faisoit de lui pour les armes, sans consulter

son inclination. Aichard lui répondit avec cette respectueuse soumission qui lui étoit comme naturelle, qu'il seroit toujours soumis à toutes ses volontés, et qu'il trouveroit toujours son plaisir dans son obéissance ; qu'il le supplioit seulement de lui permettre de lui représenter très-humblement qu'il ne croyoit pas que ce fût la volonté de Dieu qu'il restât dans le monde ; et qu'ayant appris à l'âge de sept ans, que sa mere se trouvant en danger de sa vie dans son accouchement, l'avoit dévoué au service du Seigneur, il avoit dès-lors ratifié le vœu de sa mere, en promettant à Dieu qu'il ne serviroit jamais d'autre Roi que lui. Le pere fut touché d'une réponse si sage et si chrétienne ; il ne put même retenir ses larmes ; et prenant un air et un ton tout différent : Vous prenez un trop bon parti, mon fils, lui dit-il, pour que je m'y oppose. Dieu mérite bien d'être préféré aux Princes de la terre ; puisque vous avez résolu de vous consacrer absolument à son service, j'y consens.

Aichard ayant eu le consentement de son pere, ne pensa plus qu'à exécuter son dessein. Dès l'âge de dix ans il menoit une vie toute religieuse. Sa piété, son assiduité à la priere, sa tendre dévotion envers la sainte Vierge, et ses pénitences étoient au-dessus de son âge ; aussi son innocence ne perdit jamais rien de son premier éclat. La réputation où étoit l'Abbaye de Saint Jouin, aux extrémités du Poitou, le détermina à entrer dans ce Monastere. Sa vertu s'y fit bientôt admirer, et les plus anciens augurerent par les merveilleux progrès qu'il fit dès son Noviciat, que ce jeune Religieux seroit un jour une des plus éclatantes lumieres de l'Eglise.

Ses parens se voyant sans héritiers, vinrent lui faire donation de tous leurs biens. Notre Saint qui, en quittant le monde, avoit renoncé à tous ses grands biens, leur en laissa la disposition en-

lière. Ils résolurent donc de bâtir un Monastere dans une de leurs terres nommée Quinçay, à une lieue et demie de Poitiers, sous la discipline de saint Filbert Abbé de Jumieges, lequel fuyant la persécution d'Ebroin Maire du Palais, avoit été ravi d'aise d'y trouver un asile. Dès que le Monastere fut achevé, saint Filbert, instruit du mérite et des grandes qualités d'Aichard, l'en établit le premier Abbé. Il eut beau résister par humilité à ce choix, il fallut obéir, et l'on vit bientôt le nouveau Monastere de Quinçay devenir un modele de régularité pour tous les autres du Royaume.

Cependant Ebroin ne voulant point permettre que saint Filbert retournât à Jumieges, il fallut penser à trouver un Abbé. La réputation de notre Saint détermina les Moines de Jumieges à le demander pour leur Supérieur. L'expédient parut venir du Ciel. Saint Filbert se trouvoit tout porté à Quinçay pour remplacer saint Aichard, tandis que saint Aichard remplaceroit saint Filbert à Jumieges. Ansoalde, Evêque de Poitiers, eut de la peine à consentir que notre Saint quittât son Diocese. Mais saint Filbert, qui regardoit le Monastere de Jumieges comme le chef-d'œuvre de ses établissemens, ne put se résoudre à en céder la conduite à un autre qu'à saint Aichard dont il connoissoit le mérite. Saint Filbert se contenta d'être simple Religieux à Quinçay; et s'étant démis de l'Abbaye de Jumieges en faveur de saint Aichard, celui-ci fut contraint de changer de Monastere. Il se rendit à Rouen pour recevoir la bénédiction de saint Ouen, qui en étoit Archevêque, et de là il se rendit à Jumieges. Il y trouva neuf cents Religieux, qui furent bientôt consolés de la perte qu'ils avoient faite de saint Filbert leur premier Abbé, dès qu'ils eurent connu la sainteté et le mérite de celui qui avoit pris sa place.

Ses exemples furent d'abord les seules exhortations, muettes à la vérité, mais efficaces, qu'il leur fit. Son assiduité à la priere, sa modestie, sa douceur, jointes à l'austérité de sa vie, leur firent souhaiter ardemment d'entendre parler celui qu'ils voyoient si bien faire. Il leur fit des leçons de spiritualité, d'une maniere si pathétique, il les exhorta à l'amour de Dieu et de la sainte Vierge, avec tant d'éloquence et d'onction, il leur parla de l'abnégation de soi-même, de l'oubli du monde et de tous les objets créés, avec tant d'énergie, que l'on vit croître la ferveur et la pratique de toutes les vertus dans cette nombreuse Communauté, en un point que parmi plus de neuf cents Religieux qu'elle contenoit, il y en avoit peu qui ne fissent des miracles.

Leur Abbé en avoit le don depuis long-temps. Un jour, priant Dieu dans sa cellule, il apperçut le démon qui tenant une cognée rouge de feu, coupoit un grand arbre sous lequel les freres travailloient actuellement, espérant d'en écraser une partie par la chûte. Mais s'étant transporté sur les lieux, il le chassa par le signe de la Croix, et fit voir aux Religieux l'arbre à demi-coupé et brûlé par le pied, jetant une odeur de soufre insupportable. Ils proposerent au saint Abbé s'il vouloit qu'ils achevassent de le couper, pour ôter au démon l'occasion de leur nuire. Non, mes freres, leur répondit-il, laissons-le sur pied, pour servir de monument de la grace que Dieu vous a faite en vous préservant de la malice de cet ennemi de votre salut. Il servira, en le voyant, à renouveler votre reconnoissance, et à vous avertir que vous devez être continuellement sur vos gardes contre les artifices du malin esprit.

Il avoit coutume, après que les Religieux étoient retirés dans leurs cellules, de visiter tous les dortoirs avec la Croix et l'eau-bénite, pour en chasser cet Esprit de ténebres qui ne cesse de

tendre des pieges en tout temps aux serviteurs de Dieu, et sur-tout durant le repos de la nuit. Il eut plusieurs visions, dont il se servit toujours utilement pour conserver ce nombre surprenant de Religieux dans l'esprit de ferveur, dans la plus exacte régularité, et dans l'innocence, malgré tous les efforts que faisoit l'enfer pour les porter à se relâcher. Ayant connu dans une extase qu'il n'avoit plus que quelques mois à vivre, il augmenta ses prieres, ses dévotions et ses austérités.

Etant un jour en prieres à la tête de tous ses Religieux, il sentit son cœur saisi d'une vive douleur, causée par la crainte qu'il eut qu'après sa mort ses enfans, qu'il avoit élevés avec tant de soin dans la pratique des plus héroïques vertus, ne vinssent à se relâcher, et à déchoir de cette haute perfection où ils étoient arrivés, par les graces qu'il leur avoit obtenues du Ciel, par ses soins et par le secours de ses exemples. Vivement touché de cette appréhension, il se sentit pressé de demander à Dieu qu'il lui plût appeler à lui, avant sa mort, tous ceux qui seroient en danger de se relâcher et de se perdre dans la suite. Il fut exaucé. La nuit suivante, le saint Abbé étant au chœur avec tous ses Religieux, il vit d'un côté un Ange habillé de blanc tout éclatant de lumiere, qui tenoit une baguette à la main de laquelle il touchoit plusieurs Religieux, et de l'autre un démon qui jetant feu et flammes par les yeux, enrageoit de dépit et faisoit des contorsions horribles. Etonné par cette vision, et rêvant sur ce qu'elle pouvoit signifier, il ouit l'Ange qui faisoit de grands reproches au démon, de ce qu'il osoit paroître dans un lieu si saint, et parmi ce grand nombre de vrais serviteurs de Dieu, qui par leur parfaite obéissance aux moindres volontés de leur Supérieur, par leur profonde humilité, par la régularité la plus exacte, et par les rigueurs continuelles de la pénitence, s'étoient

conservés dans une extrême pureté de mœurs, et avoient tous le bonheur d'avoir leurs noms écrits dans le livre de vie. Puis s'approchant du saint Abbé : Dieu a exaucé, lui dit-il, votre demande. Avertissez tous ceux que j'ai touchés de ma baguette de se disposer à aller paroître dans quatre jours devant Dieu, et les autres qui leur survivront, d'augmenter toujours en ferveur pour conserver leur innocence.

Après l'Office, le saint Abbé assembla tous ses Religieux, leur raconta sa vision, et sans avertir personne en particulier, les exhorta tous à se préparer à finir heureusement leur carriere. Il est aisé de comprendre quelle fut la joie de cette troupe prédestinée de fervens serviteurs de Dieu, et avec quelle ferveur et quelle dévotion ils se préparerent tous à faire dans quatre jours la mort des justes. Après avoir passé tout ce temps dans les exercices des plus parfaites vertus, après s'être tous confessés comme pour mourir, ils passerent toute la nuit qui précéda le quatrieme jour dans l'Eglise. Dès la pointe du jour, ayant tous reçu la divine Eucharistie, le saint Abbé fit chanter quelques Pseaumes ; après quoi étant tous en oraison, près de quatre-vingts passerent tranquillement au repos du Seigneur. Peu de temps après plusieurs autres expirerent avec la même tranquillité, et il s'en trouva en tout cent cinquante qui moururent ce jour-là de la mort des justes. On ne s'apperçut de leur mort que par un rejaillissement de lumiere dont leurs corps parurent éclatans. Ceux qui leur survécurent, portant une sainte envie à leur heureux sort, redoublerent si ardemment leur ferveur, que l'on ne regarda plus le Monastere de Jumieges que comme le séjour des Anges terrestres. On enterra avec beaucoup de dévotion cette troupe de Bienheureux qui étoient morts dans le Seigneur. Notre Saint ne leur survécut guere. Il eut

révélation du jour qu'il devoit suivre ses enfans. Il employa les sept jours qui précéderent sa mort à instruire ses Religieux de tout ce qui pouvoit servir ou nuire à leur perfection; à leur apprendre les moyens de se prémunir contre le tentateur, et à les exhorter à une charité parfaite, à une mortification continuelle, à une régularité exacte, à une délicatesse de conscience toujours plus grande, à une confiance affectueuse et tendre en Jesus-Christ et en la sainte Vierge, sous la protection spéciale de laquelle il avoit mis son Monastere, et à la pratique persévérante de toutes les vertus. Le jour de sa mort, quoiqu'épuisé, quoiqu'accablé par les accès violens d'une fievre ardente qu'il avoit jusques-là dissimulée, il assembla tous les freres, et faisant un dernier effort : Mes chers enfans, leur dit-il, n'oubliez jamais mes derniers avis et comme le testament de votre pere. Je vous conjure au nom de Jesus-Christ notre divin Sauveur, de vous aimer les uns les autres, et de ne jamais laisser entrer dans votre cœur rien qui puisse refroidir, ou altérer cette parfaite charité qui fait en partie le caractere des élus. Inutilement auriez-vous passé vos jours dans la pratique des plus héroïques vertus, et vieillis sous le joug rigoureux de la pénitence, il ne faut qu'une aversion contre le moindre de ses freres pour irriter le cœur de Dieu. Le Martyre même ne sauroit vous rendre agréables à Dieu, si vous n'aimiez pas vos freres : conservez avec soin parmi vous cette charité fraternelle qui est comme l'ame de toutes les Communautés. En prononçant ces dernieres paroles, il leva les yeux et les mains vers le Ciel, et mourut de la mort des Justes, le 15 de Septembre, vers l'an de Notre-Seigneur 680, âgé d'environ 63 ans. Il avoit été célebre par ses miracles, il le devint encore davantage, par ceux qui se firent à son tombeau après sa mort. On bâtit à Jumieges une

Eglise consacrée en son honneur. L'irruption des Barbares dans le pays, fit qu'on porta ses Reliques à Hapres entre Cambray et Valenciennes ; elles sont demeurées depuis en la disposition des Moines de Saint-Wast d'Arras.

La Messe de ce jour est celle de l'Octave de la Nativité de la sainte Vierge.

L'Oraison qu'on dit à l'honneur de ce Saint est celle qui suit.

INTERCESSIO nos, quæsumus Domine, Beati Aichardi Abbatis commendet, ut quod nostris meritis non valemus, ejus patrocinio assequamur. Per Dominum, etc.

NOUS vous supplions, Seigneur, que l'intercession du bienheureux Aichard Abbé, nous rende agréables à votre divine Majesté ; afin que nous obtenions par ses prieres ce que nous ne pouvons espérer de nos mérites. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 8.

DOMINUS possedit me in initio viarum suarum, antequam quidquam faceret à principio. Ab æterno ordinata sum, et ex antiquis antequam terra fieret. Nondum erant abyssi, et ego jam concepta eram : Necdum fontes aquarum eruperant : necdum montes gravi mole constiterant : ante colles ego parturiebar. Adhuc terram non fecerat, et flumina, et cardines orbis terræ. Quando præparabat cælos, aderam : quando

LE Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies ; avant qu'il créât aucune chose, j'étois déjà. J'ai été établie dès l'éternité, et dès le commencement avant que la terre fût créée. Les abymes n'étoient point encore, lorsque j'étois déjà conçue : les fontaines n'étoient point encore sorties de la terre. La pesante masse des montagnes n'étoit pas encore formée ; j'étois enfantée avant les collines. Il n'avoit point encore créé la terre, ni les

certà

certà lege et gyro vallabat abyssos : quando æthera firmabat sursùm, et librabat fontes aquarum : quando circumdabat mari terminum suum, et legem ponebat aquis ne transirent fines suos. Quando apendebat fundamenta terræ, cum eo eram cuncta componens : et delectabar per singulos dies, ludens coram eo omni tempore, ludens in orbe terrarum : et deliciæ meæ esse cum filiis hominum. Nunc ergo, filii, audite me. Beati qui custodiunt vias meas. Audite disciplinam, et estote sapientes, et nolite abjicere eam. Beatus homo qui audit me, et qui vigilat ad fores meas quotidie, et observat ad postes ostii mei. Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem à Domino.

fleuves, ni affermi le monde sur ses poles. Lorsqu'il préparoit les Cieux, j'étois présente, lorsqu'il environnoit les abymes de leurs bornes, et qu'il leur prescrivoit une loi inviolable. Lorsqu'il affermissoit l'air au-dessus de la terre, et qu'il dispensoit dans leur équilibre les eaux des fontaines. Lorsqu'il renfermoit la mer dans ses limites, et qu'il imposoit une loi aux eaux, afin qu'elles ne passassent point leurs bornes Lorsqu'il posoit les fondemens de la terre, j'étois avec lui, et je réglois toutes choses. J'étois comblée de délices, me jouant sans cesse devant lui. Me jouant dans le monde; et mes délices sont d'être avec les enfans des hommes. Ecoutez-moi donc maintenant, mes enfans. Heureux ceux qui gardent mes voies. Ecoutez mes instructions, soyez sages, et ne les rejetez point. Heureux celui qui m'écoute, qui veille tous les jours à l'entrée de ma maison, et qui se tient à ma porte. Celui qui m'aura trouvée, trouvera la vie, et puisera le salut de la bonté du Seigneur.

Quelques Juifs ont cru que Salomon fit le Cantique des Cantiques étant encore jeune, parce qu'il s'y nomme simplement Salomon; les Proverbes dans un âge mur, et que le dernier de ses ouvrages fut l'Ecclésiaste. Ce qui est plus vraisemblable, c'est que ce Prince composa ses Proverbes dans le temps où il étoit plus rempli de l'esprit de sagesse et de ces vives lumieres qui le firent appeler le plus sage des Rois. Il parle lui-même de ses Proverbes dans le Livre de l'Ecclésiaste.

RÉFLEXIONS.

Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies. La sainte Vierge a été durant toute l'éternité l'objet des complaisances de Dieu ; parce qu'il n'est point de moment en sa vie où elle n'ait été en grace par un privilege singulier, et par conséquent toujours agréable aux yeux de Dieu, toujours regardée comme la Fille bien aimée du Pere, comme la véritable Mere du Fils, comme l'Epouse sans tache du Saint-Esprit. On peut entendre par les voies de Dieu les opérations de Dieu au-dehors ; création des Anges et des hommes, Mystere ineffable de l'incarnation, merveilles ordinaires par lesquelles Dieu se manifeste à nous, Dieu nous parle. Or Dieu a possédé Marie, Dieu a aimé Marie d'une maniere singuliere au commencement de ses voies ; il l'a eue en vue dans toutes ses divines opérations, dans tous ses mysteres. Comme le Mystere de l'Incarnation étoit comme le chef-d'œuvre de la bonté, de la miséricorde et de la toute-puissance de Dieu, Marie qui devoit avoir tant de part à cet admirable Mystere, ne pouvoit pas manquer d'être présente à ses yeux comme la plus accomplie, la plus parfaite, la plus noble, la plus sainte, la plus respectable de toutes les pures créatures. Nul instant dans sa vie où Dieu n'ait dit d'elle : *Tota pulchra es, amica mea ; et macula non est in te.* Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, et il ne se trouvera jamais aucune tache en vous. Voilà ce que Dieu aime, ce que Dieu loue et ce que Dieu estime ; et en cela même il récompense ses propres dons. Dieu n'aime, Dieu n'estime que l'innocence. Eussiez-vous toutes les qualités les plus brillantes, fussiez-vous comblé de ses dons les plus précieux,

Dieu estime ses dons; mais si la personne sur qui il les a répandus n'est pas dans l'innocence, il méprise, il hait cette personne. Salomon a été doué d'une sagesse éminente, Judas avoit reçu le don des miracles: mais Salomon et Judas souillent leur ame par le péché, ils deviennent par-là exécrables aux yeux de Dieu, ils sont l'objet de sa plus terrible colere. Mon Dieu, quel cas fait-on aujourd'hui dans le monde de ce trésor, de cette perle précieuse, de cette innocence! on l'expose sans crainte, on la sacrifie sans remord, on la perd sans regret. Quelle belle qualité est estimable sans cet éclat! et sans innocence, quel vrai mérité! mais sans innocence, quelle vertu! O quand on est dans la disgrace du Seigneur, doit-on s'applaudir beaucoup d'avoir les suffrages et les applaudissemens des hommes! que servent les faveurs des Grands à qui est un objet d'horreur aux yeux de Dieu!

L'ÉVANGILE.

Le commencement du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 1.

LIBER Generationis Jesu Christi Filii David, filii Abraham. Abraham genuit Isaac: Isaac autem genuit Jacob: Jacob autem genuit Judam et fratres ejus: Judas autem genuit Phares, et Zaram de Thamar. Phares autem genuit Esron: Esron autem genuit Aram: Aram autem genuit Aminadab: Aminadab autem genuit Naasson: Naasson autem genuit Salmon: Salmon autem

GÉNÉALOGIE de Jesus-Christ fils de David, fils d'Abraham. Abraham fut pere d'Isaac: Isaac de Jacob: Jacob de Juda et de ses freres: Juda eut de Thamar Phares et Zara: Phares fut pere d'Esron, et Esron d'Aram. Aram fut pere d'Aminadab: Aminadab de Naasson, Naasson de Salmon: Salmon eut Booz de Rahab: Booz eut Obed de Ruth: Obed fut pere de Jessé, et Jessé de David qui a été Roi. Le Roi David

genuit Booz de Rahab : Booz autem genuit Obed ex Ruth : Obed autem genuit Jesse : Jesse autem genuit David Regem : David autem Rex genuit Salomonem ex ea quæ fuit Uriæ. Salomon autem genuit Roboam : Roboam autem genuit Abiam : Abias autem genuit Asa : Asa autem genuit Josaphat : Josaphat autem genuit Joram : Joram autem genuit Oziam : Ozias autem genuit Joatham : Joatham autem genuit Achaz : Achaz autem genuit Ezechiam : Ezechias autem genuit Manassem : Manasses autem genuit Amon : Amon autem genuit Josiam : Josias autem genuit Jechoniam et fratres ejus in transmigratione Babylonis. Et post transmigrationem Babylonis, Jechonias genuit Salathiel : Salathiel autem genuit Zorobabel : Zorobabel autem genuit Abiud : Abiud autem genuit Eliacim : Eliacim autem genuit Azor : Azor autem genuit Sadoch : Sadoch autem genuit Achim : Achim autem genuit Eliud : Eliud autem genuit Eleazar : Eleazar autem genuit Mathan : Mathan autem genuit Jacob : Jacob autem genuit Joseph virum Mariæ, de quâ natus est Jesus, qui vocatur Christus.

eut Salomon, de celle qui avoit été femme d'Urie. Salomon fut pere de Roboam, Roboam d'Abias, Abias d'Asa. Asa fut pere de Josaphat : Josaphat de Joram, Joram d'Ozias : Ozias fut pere de Joathan : Joathan d'Achaz, Achaz d'Ezechias. Ezechias fut pere de Manassès, Manassès d'Amon, Amon de Josias. Josias eut pour fils Jechonias et ses freres vers le temps que se fit la transmigration à Babylone. Et depuis la transmigration qui se fit à Babylone, Jechonias eut pour fils Salathiel. Salathiel eut Zorobabel. Zorobabel eut Abiud : Abiud Eliacim, Eliacim Azor. Azor fut pere de Sadoc, Sadoc d'Achim, Achim d'Eliud. Eliud fut pere d'Eleazar. Eleazar de Mathan, Mathan de Jacob, et Jacob fut pere de Joseph l'Epoux de Marie, de laquelle est né JESUS qu'on appelle Christ.

MÉDITATION.

De la dévotion envers la sainte Vierge.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'y a que les seuls hérétiques qui n'aiment point la sainte Vierge, et qui désapprouvent même le culte qu'on lui rend. Ennemis du Fils, pourroient-ils ne le pas être de la Mere ? Ce n'est pas sans raison que l'Eglise chante tous les jours qu'elle a detruit elle seule toutes les hérésies : *Cunctas hæreses sola interemisti.* L'erreur naît toujours avec une haine secrete contre la Mere de Dieu ; l'hérésie répand nécessairement ce venin dans le cœur de ses partisans. Chose étrange ! les hérétiques ont beau dissimuler leur haine contre la sainte Vierge, cette aversion se fait jour jusqu'à travers les éloges que les hérétiques affectent quelquefois de lui donner : ce sont des louanges seches et décharnées, toutes spéculatives, qui ne servent qu'à étouffer ce culte intérieur, cette dévotion pure et pratique, cet amour réel et sincere qui lui est dû. La Religion a une conduite bien différente. Tout ce qu'elle publie d'avantageux à la Mere de Dieu, tend à établir son culte, et à inspirer à tous les Fidelles une tendre dévotion envers cette Mere des élus. Nul vrai Fidelle qui n'ait, qui ne sente cette tendre dévotion envers la sainte Vierge. On peut dire que tous les Saints sont nés avec cette confiance et cet amour. Cette véritable dévotion ne se réduit pas à de simples éloges, ni à des termes purement spéculatifs. Elle naît de l'estime, de la vénération singuliere, du profond respect et de l'amour tendre que la Religion nous inspire pour la Mere

de Dieu ; de là ce culte particulier, inférieur à la vérité à celui qu'on rend à Dieu Créateur et Maître souverain de toutes les Créatures, mais supérieur à celui qu'on rend aux Saints et à tous les Esprits Bienheureux dont la sainte Vierge est la Reine. De là cette tendresse que tous les vrais Fidelles doivent avoir pour leur bonne Mere, le refuge des pécheurs, leur consolation, leur Avocate, leur Médiatrice auprès du Sauveur, leur asile. De là cette confiance en celle qui est la Mere de miséricorde, dont nous expérimentons tous les jours la protection et le crédit. De là enfin ce zele pour l'honorer, et pour étendre par-tout son culte. La véritable dévotion envers la sainte Vierge a tous ces caracteres, on la reconnoît à ces traits. C'est une illusion de s'imaginer qu'il suffit, pour être dévot envers la Mere de Dieu, d'avoir une dévotion ordinaire, de célébrer ses fêtes, et de lui faire peu sa cour. La véritable dévotion se manifeste par des marques moins équivoques.

SECOND POINT.

Considerez que pour être véritablement dévot à la sainte Vierge, il faut fuir toutes sortes de péchés, il faut vivre dans l'innocence : comment la plus pure de toutes les créatures pourroit-elle aimer une ame qui a en soi une laideur horrible, qui est le péché ? quelle tendresse pourroit-elle avoir pour une personne qui est rebelle, désobéissante à son cher Fils, et son ennemie déclarée ? Elle est la Reine des Saints, elle n'aime que les Saints, et les pécheurs qui veulent devenir Saints, et qui s'adressent à elle. Quelle erreur de s'imaginer que pourvu qu'on lui rende régulièrement certains devoirs de piété, pourvu qu'on soit enrôlé dans quelques-unes de ces Sociétés qui lui sont consacrées, pourvu qu'on ait du

zele pour son culte, on peut être du nombre de ses enfans, quoiqu'on passe ses jours dans le péché. Peut-on être dans la disgrace de son Fils, et être dans les bonnes graces de la Mere! quelle extravagance! Pour être véritablement dévot à cette divine Mere, il faut lui rendre tous les jours quelque culte particulier, recourir à elle dans nos besoins, lui adresser régulièrement quelque priere fervente. Cette exactitude est une marque peu équivoque de l'estime, du respect, de l'amour, de la confiance que nous avons en elle. N'être dévot à la sainte Vierge que par intervalle, que par occasion, c'est n'avoir qu'une dévotion superficielle; c'est une dévotion d'humeur, d'accident, de saison. La véritable dévotion est habituelle, elle est de tous les temps; et dans tout les temps elle opere et donne des preuves de sa vertu. Un des principaux effets de cette dévotion ardente et sincere envers la sainte Vierge, c'est d'étudier, de méditer, d'imiter ses actions, ses vertus, sa conduite; ce désir vif et efficace d'imiter sa pureté, son humilité, sa charité, sa douceur, sa modestie, est la preuve la plus visible de la véritable dévotion. Voulons-nous être véritablement dévots à la Mere de Dieu, vivons dans une extrême pureté; ayons une humilité sans fard, une charité sans acception de personne, une douceur indépendante de tous les accidens, une modestie inaltérable; dès-lors nous aurons les vertus qui caractérisent les vrais dévots de Marie, et qui nous mettront à l'abri des illusions qui se glissent souvent dans la dévotion.

Obtenez-les-moi ces vertus, Vierge sainte, sans lesquelles je ne saurois être du nombre de vos véritables dévots. Vous savez que c'est sincérement que je vous les demande, parce que c'est de tout mon cœur que je les désire. Daignez me les obtenir par votre bonté.

Aspirations dévotes durant le jour.

Fac me unum de mercenariis tuis. Luc. 15.
Faites, Vierge sainte, que je sois un de vos véritables serviteurs.

Servus tuus sum ego. Psal. 118.
Oui, Vierge sainte, je fais gloire d'être du nombre de vos serviteurs.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° ON peut dire qu'il y a beaucoup de dévots de la sainte Vierge : dans plusieurs de ces dévots apparens, peu de dévotion. C'est faussement qu'on se pare de ce titre spécieux, si l'on manque des qualités sur quoi ce titre porte. La pureté est comme la base de la dévotion à la sainte Vierge. Sans cette vertu peut-on plaire à celle à qui on veut être dévot, et peut-on lui être dévot sans lui plaire ? Que ce soit cette inestimable vertu qui soit comme le fondement de toute votre dévotion envers la Mere de Dieu. Elle est la Mere de la pureté ; une ame souillée, un cœur impur lui fait horreur : étudiez-vous à vivre dans une innocence constante, et dans une pureté de corps et de cœur qui soit à l'épreuve de tous les accidens.

2.° Ne vous étudiez pas moins à imiter les autres vertus de la sainte Vierge. L'humilité a toujours été sa vertu favorite : la modestie a fait en partie son caractere : soyez humble, soyez modeste, si vous voulez être dévot envers la Mere de Dieu. Un moyen excellent pour avoir cette modestie et cette humilité, c'est de la demander à Dieu par ce motif particulier d'être par-là plus dévot à la sainte Vierge. Appliquez-vous dès ce jour à avoir cette modestie et cette humilité, profitant de toutes les occasions, qui

ne seront pas rares. Et pratiquant cet acte d'humilité, en étant retenu et modeste, ayez en vue d'imiter celle que vous aimez et que vous servez.

SEIZIEME JOUR.

SAINT CORNEILLE, PAPE, ET S. CYPRIEN, EVÊQUE ET MARTYRS.

SAINT CORNEILLE succéda à saint Fabien Martyr l'an de Notre-Seigneur 251, dans un temps où la persécution de Dece contre l'Eglise étoit si violente, que depuis le martyre de saint Fabien, on fut près de seize mois sans pouvoir s'assembler pour élire un Pape. Le feu de la persécution dans Rome s'étant un peu ralenti depuis la révolte de Julius Valens, le Clergé de Rome composé alors de 46 Prêtres, de sept Diacres, de sept Sous-Diacres, de 42 Acolythes, de 52 tant Exorcistes que Lecteurs et Portiers; élut tout d'une voix saint Corneille, qui étoit un des Prêtres de l'Eglise Romaine. Ce choix unanime, applaudi de tous les Fidelles dont le nombre étoit alors prodigieux dans Rome, et de tous les Evêques de la Chrétienté, dans les circonstances du temps, donne une haute idée de son mérite et de sa haute vertu, et fait seul son éloge. Celui qu'en fait saint Cyprien, ne nous fait pas moins connoître le mérite de notre Saint. " Après „ avoir été élevé, dit-il, à l'Episcopat, sans „ brigue, sans violence, et par la seule volonté „ de Dieu, à qui il appartient de faire les Evê„ques, combien n'a-t-il pas fait paroître de „ vertu, de résolution et de foi, de s'être assis „ hardiment dans la Chaire Episcopale, en un „ temps où un Tyran ennemi des Evêques de „ Dieu, jetoit feu et flammes contre eux, et

„ eût mieux aimé un Compétiteur du Trône,
„ qu'un Evêque de Rome? Ne sommes-nous pas
„ obligés de louer hautement sa foi et son cou-
„ rage? Ne devons-nous pas mettre au rang des
„ Confesseurs et des Martyrs, celui qui s'est
„ tenu si long-temps assis en attendant ses bour-
„ reaux, et que les ministres du Tyran vinssent
„ venger sur lui par l'épée, par les croix, par
„ le feu, ou par quelque autre genre extraordi-
„ naire de supplice, les mépris généreux qu'il
„ faisoit de ses édits détestables, de ses mena-
„ ces, et de ses tourmens? Ainsi, quoique la
„ bonté et la puissance de Dieu ait protégé
„ l'Evêque qu'il avoit élu, l'on peut dire néan-
„ moins que Corneille a souffert par son zele et
„ sa fermeté tout ce qu'il pouvoit souffrir; et
„ qu'il a vaincu le Tyran par ses vertus Episco-
„ pales, avant qu'il eût été vaincu par la force
„ des armes. „

Ce furent les grandes vertus, et le mérite singulier de notre Saint; son savoir, dont il avoit donné des preuves éclatantes contre les hérétiques en plusieurs occasions; sa piété, qui le faisoit appeler depuis long-temps le saint Prêtre; une modestie, et une humilité qui fut la seule opposition qu'il fallût surmonter dans son ordination; enfin une douceur et une charité qui le fit toujours regarder comme le pere des pauvres.

Il ne fut pas plutôt élevé sur le Saint Siege, qu'il donna des preuves de sa vertu, de son zele et de l'intrépidité de sa foi. Novat Prêtre d'Afrique, grand scélérat, qui pour éviter sa condamnation à Carthage, étoit venu se cacher à Rome, craignant tout de la fermeté et de la sainteté du nouveau Pape et de son union et sa bonne intelligence avec saint Cyprien, mit en œuvre tous ses artifices pour se mettre à couvert des censures. Voyant qu'il n'y réussissoit point, il résolut de

former un schisme. Ayant lié amitié avec Novatien Prêtre de Rome, aussi méchant que lui, il résolut de l'élever au Pontificat en la place de Corneille. Après avoir publié des calomnies atroces contre le saint Pape, ils subornerent trois Evêques étrangers et ignorans; après leur avoir donné un grand repas, ils les obligerent d'ordonner Novatien Evêque de Rome. Ce fut là le premier schisme dans l'Eglise Romaine. Jamais ordination ne fut plus irréguliere, et par rapport à la forme et par rapport au sujet. Les deux schismatiques ajouterent bientôt l'hérésie au schisme; ils soutinrent qu'il ne falloit point recevoir à pénitence ceux qui étoient tombés dans quelque péché après le Baptême. Leurs Disciples qu'on nomma Novatiens, ajouterent à leurs erreurs la nécessité de rebaptiser les pécheurs, et l'improbation des secondes noces. Saint Corneille tint un Concile à Rome l'an 251, où Novatien fut condamné, et ses erreurs proscrites; singuliérement celle de ne point recevoir à pénitence ceux qu'on appeloit les Laps, ou les tombés, c'est-à-dire, ceux qui dans la persécution avoient abandonné la foi par la crainte des supplices. Saint Corneille eut beaucoup à souffrir de ces hérésiarques et de leurs sectaires. Son zele cependant et sa vertu n'en reçurent qu'un nouvel éclat. On ne peut dire les travaux qu'il eut à dévorer pour préserver son troupeau de la contagion : sa sollicitude pastorale lui fit étendre ses soins sur tout le monde chrétien; et tout le monde admira la divine Providence pour avoir donné à l'Eglise dans des temps aussi nébuleux, un si saint Pape.

Cependant la persécution qui s'étoit beaucoup ralentie sur la fin du regne de Dece, se renouvela sous son successeur Gallus. Notre Saint n'avoit pas négligé les Fidelles durant le calme; aussi la nouvelle persécution les trouva préparés contre tous les dangers. Le Pasteur donna l'exemple à

tout le troupeau. Il fut arrêté le premier. Il confessa la foi de Jesus-Christ, au milieu des tourmens, avec un courage et une intrépidité qui effraya les Juges en lassant les bourreaux. Sa fermeté, et sa constance au milieu des plus grands supplices, fit craindre aux Païens qu'un si grand exemple ne rendît encore plus inébranlable la foi des Chrétiens, qui à la premiere nouvelle de la détention du saint Pape, parurent hardiment dans le champ de bataille prêts à défendre la cause de Jesus-Christ au prix de leur sang. C'est ce qui obligea les Officiers de l'Empereur de le condamner à mort. Ce fut le 14 de Septembre de l'an 252 que ce grand Saint couronna sa vie par un glorieux Martyre. Plusieurs croient que ce fut à Civita-Vecchia où il avoit été d'abord exilé; saint Jérôme dit que ce fut à Rome. Comme sa précieuse mort arriva le jour de l'exaltation de la sainte Croix, l'Eglise a transféré sa fête au 16 de Septembre.

L'Eglise célebre ce même jour le glorieux Martyre de saint Cyprien Evêque de Carthage, l'ornement de l'Epicospat, une des plus grandes lumiere de son siecle. Il étoit natif d'Afrique; quelques-uns même croient qu'il étoit de Carthage, d'une famille de Sénateurs, aussi distinguée par ses grands biens que par son ancienne noblesse. On ignore ce qui se passa dans sa jeunesse; on sait seulement qu'il fut instruit dans tous les arts libéraux, et que comme il avoit un esprit vif, aisé, sublime et brillant, il fit des progrès si extraordinaires dans les belles-lettres, que suivant son inclination, il enseigna avec un applaudissement universel la Rhétorique à Carthage. Ses écrits montrent qu'il savoit en perfection toutes les délicatesses de cet art. Mais il avoit le malheur de n'être pas Chrétien; ce qui le plongea dans tous les déréglemens d'une jeunesse licencieuse. Il étoit marié, et il avoit des enfans, lorsque la Providence qui l'avoit choisi pour en faire un

ornement de l'Eglise, fit trouver un saint Prêtre nommé Cecile, qui découvrant les belles qualités de l'esprit et du cœur dont Dieu l'avoit doué, eut pitié de lui en voir faire un si mauvais usage. Il lia amitié avec lui, et par ses fréquens entretions, il lui apprit la science du salut qu'il avoit ignorée jusqu'alors. La grace lui ayant dessillé les yeux, elle embrasa bientôt son cœur. Cyprien résolut de se convertir. A peine fut-il Catéchumene qu'il prit la résolution de vivre en continence, et persuada à sa femme la même vertu. Ayant reçu le Baptême, il laissa à ses enfans une partie de ses grands biens, et distribua le reste aux pauvres.

Cyprien ne fut pas plutôt devenu Chrétien, qu'il devint Saint. Rien ne fut jamais médiocre dans ce grand homme. Par reconnoissance pour le Prêtre Cecile qui l'avoit converti, il prit le surnom de Cecilius à son Baptême. Il se retira le jour même dans la retraite, du consentement de sa femme, et ne s'appliqua plus qu'à l'étude des saintes lettres, et à la science du salut. Il y fit de si grands progrès, que dans moins de cinq ans il devint un des plus savans hommes de son temps, et un des plus grands Saints de son siecle. Aussi n'étoit-il encore que Néophyte, c'est-à-dire, nouveau baptisé, qu'il fut élevé à la dignité Sacerdotale par les vœux de tout le Clergé et du peuple. Il n'eut pas plutôt été ordonné Prêtre, qu'il fut regardé comme le modele de perfection de tout le Clergé, et l'ornement en particulier de l'Eglise d'Afrique. Aussi ne délibéra-t-on pas un moment pour l'élever à l'Episcopat dès que le Siege de l'Eglise de Carthage vint à vaquer. Ce fut l'an 248, que Donat Evêque de Carthage étant mort, le Clergé et le peuple n'eurent qu'une voix pour demander saint Cyprien pour Evêque. Il eut beau se cacher, il fut enlevé, et ordonné dans l'Eglise au milieu des acclamations, en présence d'un grand nombre d'Evêques.

Elevé sur le premier Siege de l'Eglise d'Afrique, il ne relâcha rien de sa vie humble, modeste, ni de ses grandes austérités. Il n'eut de revenus que pour les pauvres. Ses exemples suffirent pour réformer les mœurs, et tous les abus qui s'étoient glissés même parmi les Clercs; il eut toujours un zele généreux pour maintenir la discipline Ecclésiastique; sa charité fut immense envers tout le monde; et quoiqu'il eût à essuyer de furieuses tempêtes, il ne cessa jamais de prendre tous les soins possibles de son troupeau. Ce fut deux ans ou environ après son ordination que commença la persécution de Dece. Le désir que notre Saint eut toujours de donner son sang pour Jesus-Christ l'eût porté à aller d'abord affronter les supplices en se présentant le premier aux tyrans; mais on lui représenta le danger où il laisseroit son peuple, et dans quelle désolation seroit le cher troupeau par la mort précipitée du Pasteur. Cette considération l'obligea de se cacher, sachant que les Païens n'en vouloient qu'à l'Evêque, persuadés que le troupeau seroit bientôt dispersé s'ils avoient une fois fait périr le Pasteur. On n'entendoit dans l'amphithéatre que les cris des Païens qui demandoient qu'on leur livrât Cyprien, pour avoir le plaisir de le voir expirer dans les supplices. Il sortit donc de Carthage, après avoir déclaré aux Fidelles les motifs de sa retraite, et il demeura caché près de la ville, d'où il ne cessoit de veiller sur ses ouailles, et de pourvoir à leurs besoins. On ne peut exprimer les travaux et les soins qu'il prit pour son cher troupeau, et quelle fut sa sollicitude Pastorale pour animer les forts, pour soutenir les foibles, pour les encourager tous dans ces jours de persécution. Il écrivit du lieu de sa retraite plusieurs lettres à son peuple, à son Clergé, aux Confesseurs et au Clergé de Rome, dont le Siege étoit encore vacant. Il faisoit venir dans des lieux écartés, tantôt les uns, tantôt les

autres, pour les animer et les fortifier dans la foi. Il fit en sorte que durant la nuit on enterrât les corps des Saints Martyrs, et qu'on donnât tous les soulagemens possibles à ceux qui avoient été mis à la torture ; qu'on pansât leurs plaies, et qu'on ne laissât manquer de rien les saints Confesseurs.

Une furieuse peste qui ravagea dans ce même temps cette grande Ville, lui fournit de nouvelles occasions de faire éclater son zele Pastoral. Il pourvut efficacement aux besoins spirituels et corporels des malades qui étoient abandonnés. Sa charité immense s'étendit même jusques sur les Païens ; il en convertit un grand nombre en les assistant, et fit des conquêtes à Jesus-Christ au milieu de la persécution même.

Comme il avoit de temps en temps des regrets sur sa retraite qui lui paroissoit une lâcheté, il consulta Rome qui le rassura, et qui loua sa conduite. Cependant malgré les travaux et les fruits de son zele, plusieurs Chrétiens de Carthage eurent le malheur de renier la foi par la crainte des tourmens ; les uns en secret, en obtenant à force d'argent des billets ou des attestations des Magistrats, qui témoignoient qu'ils avoient idolâtré ; les autres publiquement, en offrant de l'encens aux faux dieux, ou en mangeant des viandes immolées. Saint Cyprien en gémit, et n'oublia rien pour les exciter à la pénitence de leur apostasie. Plusieurs en eurent honte, et résolurent de revenir dans le bercail ; mais effrayés de la rigueur de la pénitence prescrite par les Canons, ils eurent recours aux Confesseurs, et aux Martyrs qui étoient dans les prisons, comme à de puissans intercesseurs, et en tirerent des billets de réconciliation, par lesquels ces Martyrs demandoient qu'on les réconciliât en diminuant leur pénitence. L'Eglise qui avoit beaucoup de considération pour ces généreux Confesseurs

de Jesus-Christ, leur permettoit ces Indulgences; mais ceux qui étoient tombés, en abuserent bientôt, et trouvant des Ministres trop indulgens, se firent admettre à la Communion sans faire aucune pénitence. Plusieurs même de ces apostats faisoient un trafic sacrilege de ces billets, qu'ils vendoient pour de l'argent à ceux qui n'en avoient point pu obtenir à cause de leur mauvaise vie. Toute l'Eglise se récria contre cet abus. Le Clergé de Rome en écrivit à S. Cyprien, qui crioit lui-même plus haut que tous, du fond de sa retraite, contre ces Libellatiques. Ce fut dans ce même temps que le Prêtre Félicissime, homme vain, et de mauvaises mœurs, qui n'avoit jamais pu souffrir l'éclat de la vertu et du trop grand mérite de notre Saint, mit en œuvre tous les artifices pour le décrier, et pour former un schisme dans Carthage. Il y réussit; car s'étant joint à cinq Evêques qui avoient tous apostasié durant la persécution, il fit ordonner le Prêtre Fortunat Evêque de Carthage. Quelque affreuse que fût cette ordination, elle ne laissa pas de trouver des partisans, qui mirent tout en usage pour surprendre la Religion du Pape saint Corneille: mais ils ne purent point y réussir. Le Pape découvrit toute la malignité du parti, et condamna leur fourberie.

Cependant le calme ayant succédé à la persécution, par la mort du Tyran, saint Cyprien retourna dans son Eglise. Il y assembla un Concile provincial l'an 251, dans lequel il régla la pénitence de ceux qui étoient tombés durant la persécution. Les Ecclésiastiques qui étoient tombés dans l'idolâtrie, furent exclus pour toujours du Clergé. Les Libellatiques furent réconciliés; mais ceux qui avoient apostasié publiquement furent condamnés à n'être réconciliés qu'en cas qu'ils tombassent dangereusement malades, pourvu qu'ils eussent déjà commencé de faire pénitence

en santé. Le Prêtre Félicissime fut condamné avec tous ceux qui persistoient encore dans le schisme. Les Novatiens qui étoient à Rome n'ayant pas pu prévenir notre Saint contre le Pape saint Corneille, pour s'en venger, firent élire en Afrique un certain Maxime pour Evêque de Carthage, qui eut le même sort que l'intrus Fortunat ; et toutes les menées de ces schismatiques n'empêcherent pas que saint Cyprien ne rétablît en peu de temps dans sa premiere vigueur, la discipline Ecclésiastique dans Carthage.

La persécution contre les Chrétiens s'étant rallumée sous l'empire de Gallus, le Pape saint Corneille, comme nous avons dit, reçut l'an 252 la palme du Martyre. Lucius qui lui succéda, ayant eu le même sort, le Pape saint Etienne fut élu en sa place l'an 254. Ce fut sous ce saint Pape que s'éleva la célebre dispute entre saint Etienne et saint Cyprien, touchant la validité du Baptême conféré par les hérétiques.

Les Montanistes, qu'on appeloit Cataphrygiens en Orient, s'aviserent par mépris pour l'Eglise, de rebaptiser les Catholiques qui passoient dans leur secte. Tertullien qui au commencement du troisieme siecle sortit de l'Eglise pour s'attacher malheureusement à leurs erreurs, leur inspira probablement ce mépris. Les Evêques Catholiques voulurent leur rendre la pareille. La raison qu'ils avoient, c'est que les Montanistes croyant que Montan étoit le Saint-Esprit, ils sembloient ne baptiser qu'au nom de Montan; mais au Concile national de Synnade ou d'Icone, on alla plus loin, et l'on se détermina à rebaptiser indifféremment tous ceux qui avoient été baptisés par des Hérétiques. C'est-là proprement l'époque de la rebaptisation des Hérétiques ; toute l'Eglise entiere avoit suivi pendant deux siecles une pratique contraire. Quelques Evêques d'Afrique suivirent cette opinion, et sur-tout Agrippin, qui

vers ce temps-là fut élu Evêque de Carthage. Saint Cyprien qui gouverna cette Eglise 48 ou 50 ans après, y ayant trouvé cet usage établi, le retint. Quelques Evêques de Numidie l'ayant consulté sur ce sujet, il tint à Carthage un Concile où se trouverent environ 32 Evêques, qui décideront que le Baptême donné par les hérétiques étoit absolument nul. Saint Cyprien ayant écrit à un de ses amis ce que le Concile avoit déterminé, et apprenant que sa lettre révoltoit les esprits dans les Provinces, assembla un second Concile à Carthage, où se trouverent 71 Evêques, qui confirmerent la décision du Concile précédent, et chargerent saint Cyprien de le faire savoir au Pape. Le Saint le fit. Mais le Pape saint Etienne lui répondit qu'on ne devoit rien innover, mais s'en tenir à la tradition, et ne point rebaptiser ceux dont le Baptême n'avoit point d'autre défaut que d'avoir été administré par des hérétiques. Cette réponse déplut fort à saint Cyprien, et il s'en expliqua à Pompée Evêque de Sabrate, qui étoit de ses amis, d'une maniere qui fait bien voir que les Saints ont quelquefois été un peu trop hommes. Saint Cyprien assembla le 1.er Septembre de la même année un troisieme Concile à Carthage de tous les Evêques de son ressort qui étoit fort étendu. Il s'y trouva 85 Evêques en personne, et deux par Procureurs; chacun y dit librement son avis. Mais quelque nombreux que fût ce Concile, comme le Chef de l'Eglise ne s'y trouvoit point, le Saint-Esprit n'y présida pas; puisque l'erreur y fut confirmée comme dans les deux précédens Conciles. On députa à Rome pour rendre raison au Pape de ce que le Concile d'Afrique avoit conclu. Saint-Etienne ne voulut pas seulement les entendre. S. Denys d'Alexandrie employa ses bons offices auprès de saint Etienne pour le détourner d'excommunier les Evêques d'Afrique et de Cappadoce, qui persé-

véroient dans l'erreur, comme il les en avoit menacés ; et toute l'Eglise condamna bientôt après l'erreur des Rebaptisans dans le célebre Concile œcuménique de Nicée. Saint Jérôme croit que saint Cyprien se rétracta ; et saint Augustin le croit très-vraisemblable. Si l'on ne trouve pas, dit-il, que saint Cyprien ait changé de sentiment, il est néanmoins très-probable qu'il l'a fait, et que ceux à qui son opinion plaisoit, peuvent avoir supprimé sa rétractation.

Dieu a permis, dit le même saint Augustin, que saint Cyprien se soit égaré, pour montrer que l'esprit humain a des bornes ; que les plus grands génies doivent peu compter sur leurs lumieres ; que l'infaillibilité n'est pas le privilege des particuliers, même des plus grands Docteurs ; et qu'il n'y a qu'une soumission sans réserve à l'Eglise qui mette à couvert de l'erreur. S'il avoit été séparé de l'Eglise, continue-t-il, s'il avoit combattu la foi, le martyre ne l'auroit pas sauvé. Mais son sang versé pour l'Eglise, et dans le sein de l'Eglise, a lavé les fautes que lui avoit fait commettre un attachement à la discipline de son Eglise, trop opiniâtre, et trop peu respectueux envers le Chef de l'Eglise. Quoi qu'il en soit, continue le même saint Augustin, s'il s'étoit élevé quelque nuage de la fragilité humaine dans son ame, si éclairée d'ailleurs, il fut bien dissipé par le glorieux éclat de son sang répandu pour Jesus-Christ ; et ainsi le défaut de sa lumiere sur le sujet du Baptême conféré par les Hérétiques, a été compensé par l'abondance de sa charité, et par sa pénitence. *Ut si qua nebula in ejus lucidam mentem ex humanâ conditione irrepserat, gloriosâ serenitate fulgentis sanguinis fugaretur.* Ceux qui ont le plus de charité, ajoute le même Pere, peuvent avoir encore quelque rejeton sauvage que le laboureur arrache tôt ou tard : *Qui fructu prævalent charitatis, possunt tamen aliquid habere*

purgandum quod incultum Agricola non relinquit. Ainsi si ce saint homme s'est trompé sur la doctrine du Baptême des hérétiques, conclut saint Augustin, il a bien expié cette erreur, et par l'abondance de sa charité, et par le martyre. *Quod ergo ille vir sanctus de baptismo aliter sentiens quàm se res habebat, et charitatis ubertate compensatum est, et passionis falce purgatum.*

On assure que cette dispute fut assoupie du vivant même de saint Cyprien. Les Evêques d'Afrique reconnurent leur erreur; ce qui autorise l'opinion de ceux qui croient que notre Saint l'avoit lui-même rétractée.

La persécution contre les Fidelles s'étant renouvelée sur la fin de l'an 256 sous l'Empereur Valerien, le zele de saint Cyprien se ralluma aussi bien que son ardent désir du martyre. Il commença par prémunir les Fidelles par ses éloquentes exhortations, par ses fervens entretiens, et par un écrit qu'il composa tout des sentimens et des paroles même de l'Ecriture sainte. On croit qu'il avoit eu révélation de son martyre; ausi ne voulut-il point se retirer lorsque ses amis le pressèrent de se mettre à l'abri de la tempête. Il fut arrêté par ordre du Proconsul Aspasius Paternus, devant lequel ayant confessé Jesus-Christ avec une magnanimité héroïque, il fut relégué à Curube ville distante de dix à douze lieues de Carthage. Il employa les onze mois qu'il y fut à encourager, à consoler, et à fortifier son cher peuple par ses écrits et par ses soins, avec une sollicitude vraiment pastorale. Galere Maxime successeur d'Aspasius, le rappela, et lui ordonna de demeurer dans des jardins qu'il avoit auprès de Carthage. Enfin le quatorzieme du mois de Septembre de l'an 258 le Proconsul se le fit amener devant lui, l'interrogea sur sa foi, sur sa condition, sur son zele généreux pour les Fidelles. Saint Cyprien ne répondit à tout cela que par ces

mots : Je suis Chrétien, et je fais gloire de l'être. Il confessa la foi de Jesus-Christ, en présence d'un grand peuple, avec une éloquence et une fermeté si héroique, que le Proconsul craignant l'impression que ses paroles faisoient sur les esprits, ordonna qu'on lui coupât la tête le jour même. Ce qui fut exécuté dans un lieu appelé Sexti, tout proche les murailles de Carthage. Le Corps du Saint après avoir demeuré quelque temps exposé dans le lieu de l'exécution, fut enterré par les Chrétiens dans une place des Aires du Procurateur Candide, où l'on bâtit dans la suite une magnifique Eglise en son honneur. Ce saint Corps fut transporté à Arles sous Charlemagne, d'Arles à Lyon, d'où Charles le Chauve le fit porter à Compiegne. On a quatre-vingt-une Lettres de saint Cyprien et plusieurs Traités; son éloquence se fait admirer dans tous ses Ouvrages.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ces deux Saints.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

BEATORUM Martyrum, pariterque Pontificum Cornelii et Cypriani, nos, quæsumus Domine, festa tueantur, et eorum commendet oratio veneranda. Per Dominum, etc.

FAITES, Seigneur, que par ces fêtes de vos bienheureux Martyrs Corneille et Cyprien, nous soyons assistés de leur protection, et que leurs saintes prieres nous rendent agréables à votre divine Majesté. Par N. S., etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 3.

JUSTORUM animæ in manu Dei sunt : et non tanget illos tormentum mortis. Visi sunt oculis insipientium mori : et æstimata est afflictio exitus illorum ; et quod à nobis est iter, exterminium : illi autem sunt in pace. Et si coram hominibus tormenta passi sunt : spes illorum immortalitate plena est. In paucis vexati, in multis benè disponentur: quoniam Deus tentavit eos, et invenit illos dignos se. Tanquam aurum in fornace probavit illos, et quasi holocausti hostiam accepit illos, et in tempore erit respectus illorum. Fulgebunt justi, et tanquam scintillæ in arundineto discurrent. Judicabunt nationes, et dominabuntur populis : et regnabit Dominus illorum in perpetuum.

LES ames des Justes sont dans la main de Dieu, et le tourment de la mort ne les touchera point. Ils ont paru morts aux yeux des insensés : leur sortie du monde a passé pour le comble de l'affliction, et leur séparation d'avec nous, pour une entiere ruine ; mais cependant ils sont en paix. S'ils ont souffert des tourmens aux yeux des hommes, leur espérance est pleine d'immortalité, leurs maux ont été légers, et leur récompense sera bien grande, parce que Dieu les a éprouvés, et les a trouvé dignes de lui. Il les a éprouvés comme l'or dans la fournaise ; il les a reçus comme une hostie d'holocauste, il les regardera favorablement quand leur temps sera venu. Les Justes brilleront de lumiere, et étincelleront comme des feux qui courent au travers des roseaux. Ils jugeront les Nations, et ils domineront les peuples, et leur Seigneur régnera éternellement.

Cette Epître est tirée du Livre intitulé, La Sagesse. *Salomon décrit dans ce Chapitre avec une éloquence divine, le bonheur des Justes au milieu des afflictions de cette vie, et au milieu des plus cruels tourmens, dans lesquels Dieu comble d'une douceur indicible l'ame de ses serviteurs, tandis que leur corps est en proie à la plus horrible barbarie.*

RÉFLEXIONS.

Dieu les a éprouvés. Quand on a goûté Dieu, il semble que nulle épreuve ne doit mettre la vertu en danger. La fidélité au service de Dieu, quand on a goûté les douceurs de la vertu, ne semble-t-elle pas devoir être à toute épreuve ? cependant une fatale expérience ne prouve que trop le contraire. Combien de gens quittent Dieu après l'avoir servi de bonne foi durant quelque temps. Et ne voit-on pas encore tous les jours des gens qui commencent par l'esprit, comme dit l'Apôtre, et qui finissent par la chair ! On a de la peine à comprendre qu'un grand déréglement de mœurs puisse succéder à une piété exemplaire ; et qu'après avoir été dévot de bonne foi, on devienne libertin de profession. Comment ces lumieres si vives qui font voir le mérite de la vertu dans un jour si beau, peuvent-elles s'éteindre tout-à-fait, sans qu'on sente du moins qu'on est devenu aveugle ? Peut-on perdre le goût de la piété, jusqu'à en avoir, pour ainsi dire, de l'horreur, sans que l'ame s'apperçoive qu'elle est malade ! Et après avoir servi Dieu plusieurs années avec ferveur et avec éclat, peut-on se retirer de son service sans regret et sans scandale ! La corruption du cœur passe bientôt jusqu'à l'esprit. On cesse de bien penser, dès qu'on cesse de bien vivre. Quand on ne goûte plus les grandes vérités de la Religion, on les perd bientôt de vue. On ne s'égare jamais peu, quand après avoir connu le bon chemin on s'en éloigne par dégoût. Quelle différence d'un homme dans son bon sens, et de ce même homme dans le délire ! cette maladie le change si fort qu'il est méconnoissable. Que de pitoyables raisonnemens ! quels égaremens dans ses projets ! quelles extravagances ! lui qui raisonnoit si juste peu de jours auparavant ; lui qui agis-

soit avec tant de modération et de sagesse. S'est-il fait un transport au cerveau ; amis, ennemis, proches, étrangers, tout est confondu. Vous avez beau lui faire des leçons : le pere n'est pas plus écouté que le Directeur. La frénésie trouble l'esprit, le malade est le seul qui ne sente point son mal. Il rit, il chante dans un état qui tire des larmes à tous ceux qui s'intéressent à sa santé, à tous ceux qui l'ont connu avant sa maladie ; et quel danger qu'il ne se précipite, pour peu qu'on le laisse en liberté. C'est là l'image d'une personne qui quitte le service de Dieu, la dévotion, après avoir été dévote. L'analogie y est parfaite. Le déréglement des mœurs a des effets pareils à ceux que cause le déréglement des organes. Quelle différence d'un homme autrefois dévot, à ce même homme aujourd'hui libertin ! On diroit que ce n'est plus le même esprit, le même naturel, qu'il a changé de Religion, depuis qu'il a changé de mœurs. Alors sage, honnête, docile, modeste, bienfaisant, modéré, l'esprit exempt de préjugés, le cœur droit, tant que les mœurs ont été pures ; il ne pouvoit comprendre qu'on pût se former une idée de l'homme honnête, différente de celle d'un Chrétien ; la vertu seule lui paroissoit un objet digne d'un grand cœur. La joie que cause une conscience pure étoit la seule qui fût de son goût. Nul plaisir pour lui qui ne fût chrétien ; nulle affaire qui méritât ses soins que celle du salut ; nulle véritable grandeur que celle qui se trouve à servir Dieu, et à lui plaire. A-t-il quitté le parti de la vertu, est-il devenu libertin, on diroit que c'est un tout autre homme. Le libertinage étouffe bientôt tout sentiment de Religion. Ce ne sont plus que fades railleries sur ce qu'il a été, qu'insipides plaisanteries sur la Religion même. Qu'un homme est à plaindre quand il a quitté Dieu !

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc.
Chap. 21.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Cùm audieritis prælia, et seditiones, nolite terreri : oportet primùm hæc fieri, sed nondùm statim finis. Tunc dicebat illis : Surget gens contrà gentem, et regnum adversùs regnum. Et terræ motus magni erunt per loca, et pestilentiæ, et fames, terroresque de cœlo et signa magna erunt. Sed ante hæc omnia injicient vobis manus suas, et persequentur, tradentes in Synagogas et custodias, trahentes ad reges et præsides, propter nomen meum : Continget autem vobis in testimonium. Ponite ergo in cordibus vestris, non præmeditari quemadmodum respondeatis. Ego enim dabo vobis os et sapientiam, cui non poterunt resistere et contradicere omnes adversarii vestri. Trademini autem à parentibus, et fratribus, et cognatis, et amicis, et morte afficient ex vobis. Et eritis odio omnibus hominibus propter nomen meum : et capillus de capite vestro non peribit. In patientia vestra possidebitis animas vestras.

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Quand vous entendrez parler de guerres et de révoltes, ne vous alarmez pas, il faut que ces choses arrivent auparavant; mais ce ne sera pas encore si-tôt la fin. Il leur disoit aussi : Les nations s'éleveront contre les nations, et les Royaumes contre les Royaumes. Il y aura de tous côtés de grands tremblemens de terre, des pestes et des famines, et il paroîtra au Ciel des phénomenes terribles et de grands prodiges : mais avant tout cela on se saisira de vous, on vous persécutera, vous livrant aux Synagogues, vous emprisonnant, vous traînant devant les Rois et devant les Gouverneurs, à cause de mon nom : et cela vous arrivera, afin que vous me serviez de témoins. Mettez-vous donc bien dans l'esprit de ne point songer par avance, comment vous devez répondre; car je vous donnerai des paroles et une sagesse à quoi tous vos ennemis ne pourront résister, ni rien opposer; vous serez livrés par votre pere et votre mere, par vos freres, par vos parens et par vos amis; ils en feront mour

bitis animas vestras. rir quelques-uns d'entre vous; et vous serez en haine à tout le monde à cause de mon nom; cependant il ne se perdra pas un seul des cheveux de votre tête; par votre patience vous serez maîtres de vos ames.

MÉDITATION.

Qu'il n'y a de vrai mal sur la terre que le péché.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'y a de vrai mal sur la terre que celui qui ne peut jamais être regardé comme un bien, qui seul nous prive du vrai bien et de la source même de tous les biens; et tel est le péché.

De quelque biais qu'on le regarde, le péché est toujours péché. Jugeons-en comme Dieu en juge : éternellement le péché sera l'objet de sa haine et de sa colere : éternellement il le sera de notre repentir; et comment le peut-il être aujourd'hui de nos empressemens et de notre complaisance?

Tout ce que nous appelons maux sur la terre, ne sont tels qu'autant qu'ils sont les suites du péché. C'est le péché qui a inondé la terre de tant de malheurs; c'est lui qui a allumé les feux de l'enfer; le péché seul fait les malheureux; la joie et la tranquillité se trouvent par-tout où regne l'innocence. Dieu étant un bien infini, Dieu étant lui-même tout bien, ne sauroit communiquer autre chose. Le péché seul fait tout le mal, en nous privant de ce bien. Est-ce là l'idée qu'on a du péché? Mais le péché est-il un moindre mal, en est-il moins péché, parce que nous en avons une autre idée?

Ces assemblées de plaisirs d'où l'innocence est

toujours bannie; ces divertissemens du Carnaval toujours si criminels; ces spectacles, ces joies profanes, source fatale de tant de désordres; tout cela prouve-t-il qu'on ait une grande horreur du péché: et les personnes même qui ne vivent pas dans de si grands déréglemens, vivent-elles toujours dans une plus grande innocence? On se familiarise avec le péché: s'accoutumera-t-on aussi avec la peine qui doit le suivre?

Eh, Seigneur, que j'ai mal connu jusqu'ici le péché; mais que je le déteste! Augmentez ma douleur, et pardonnez-moi mes péchés.

SECOND POINT.

Considérez que nous avons tort d'appeler maux ce qui peut être utile à notre félicité. Tout peut être utile à une ame fervente, au péché près.

Les disgraces, les persécutions, les maladies, la pauvreté, la mort même, tout peut servir à nous rendre heureux, puisque tout cela peut nous servir pour nous faire saints.

Peu de Saints, qui ne doivent, pour ainsi dire, aux persécutions, à l'adversité, aux souffrances, quelque degré, du moins, de leur élévation dans le Ciel. Que ne doivent pas les Martyrs aux supplices? Vos proches, vos amis vous persécuteront, dit le Sauveur, vous n'en serez pas plus malheureux: toute la malice, toute la rage des plus cruels tyrans ne sauroit vous arracher un seul cheveu de votre tête. Quand on est agréable à Dieu, quand on est chéri de Dieu, qu'a-t-on à craindre? Quelle erreur de regarder la haine du monde comme un mal, quand c'est parce qu'on aime Dieu, parce qu'on sert Dieu, qu'on est haï du monde! Quelles faveurs, quels avantages le monde ne présenta-t-il pas à saint Cyprien pour le pervertir! et au refus de toutes ses séduisantes promesses, que de cruels supplices! Avec

quel courage ce Saint méprise-t-il et les caresses et les tourmens du tyran ; il trouve même un plus rude tourment dans ses caresses : il perd la vie plutôt que de perdre l'amitié de son Dieu. Quand penserons-nous ainsi ! Quand raisonnerons-nous selon ces principes ! Le péché passe-t-il aujourd'hui pour le plus grand de tous les maux ! Est-il regardé même comme un mal par ces personnes qui se font un plaisir, un honneur même de le commettre ! On appelle un mal une perte de bien, une affliction, une persécution, une disgrace, qui sont des sources de bénédictions, selon les desseins de la Providence : mais regarde-t-on le péché comme un grand mal, quand on le regarde comme un moyen de faire fortune !

Dans quel aveuglement, ô mon Dieu, ai-je vécu jusqu'ici ! pardonnez-moi mes iniquités, et daignez exaucer ma priere. Faites, Seigneur, que je souffre plutôt tous les tourmens ; faites-moi souffrir tous les maux de cette vie, plutôt que je commette jamais un seul péché.

Aspirations dévotes durant le jour.

Væ vobis viri impii, qui dereliquistis legem Domini Dei. Eccl. 41.

Malheur à vous, hommes impies, qui avez abandonné la loi de votre Dieu.

Horrendum est incidere in manus Dei viventis. Heb. 10.

Qu'il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant, et de devenir l'objet de sa colere !

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° CONCEVEZ une si grande horreur du péché que vous soyez prêts de perdre les biens, la santé, la vie même plutôt que de perdre la grace. Vous

seriez bien à plaindre si vous étiez dans une autre disposition ; mais parce que les meilleurs sentimens ne servent de rien si l'on n'en vient à la pratique, toutes les fois qu'il vous arrivera quelque chose de fâcheux ou que quelque malheur sera arrivé aux autres, prenez cette sainte coutume de vous dire à vous-même : Nul mal que le péché ; consolons-nous, cette perte de bien ou de santé peut m'être avantageuse : préservez-moi, Seigneur, de tout péché, je ne crains point d'autre mal.

2.° Prenez occasion de tous les fâcheux accidens qui arrivent durant la vie, pour dire à vos enfans, à vos amis, à vos domestiques, qu'il n'y a proprement qu'un seul mal à craindre sur la terre, c'est le péché. Que ce soit-là votre proverbe favori. Répétez-le sans cesse à vos enfans ; dites-vous-le cent fois le jour à vous-mêmes, et ne vous passez pas les plus petits mensonges officieux, les restrictions mentales, qui sont de véritables mensonges déguisés, les moindres impatiences. Tout ce qui peut altérer tant soit peu la charité, vous doit être interdit. Trop d'indulgence pour vous-même, et trop peu pour les autres, est d'ordinaire une source de bien des fautes. Tout ce qui peut faire quelque tort au prochain, quelque léger qu'il soit, et tout ce qui a seulement l'ombre du péché doit vous faire horreur. L'image seule d'un monstre affreux effraie. Répétez souvent ces belles paroles : *Malo mori quàm fœdare animam meam.* J'aime mieux mourir que de souiller jamais mon ame. Ne vous contentez pas d'avoir de l'horreur du péché, ayez-en autant des occasions de pécher, fuyez-les autant que le pêché même. On ne déteste pas le péché quand on n'a pas horreur de l'occasion.

DIX-SEPTIEME JOUR.

LA COMMÉMORAISON DES SACRÉS STIGMATES DONT S. FRANÇOIS REÇUT MIRACULEUSEMENT L'IMPRESSION.

DIEU est admirable dans tous ses Saints. Il est certain cependant qu'il y en a quelques-uns que Dieu a distingués par de si singulieres faveurs, que les merveilles qu'il a opérées en eux, le rendent encore plus admirable lui-même. Le grand saint François d'Assise est de ce nombre. Sa vie est un tissu de faveurs signalées et de faits miraculeux qui manifestent autant la miséricorde du Seigneur, que la haute sainteté de cet homme extraordinaire. La merveille dont l'Eglise a voulu consacrer la mémoire par la fête particuliere qu'elle célebre en ce jour, est certainement une des plus éclatantes. Nous ne ferons que rapporter ici presque mot pour mot ce que saint Bonaventure en a écrit.

L'an 1224, saint François, après s'être démis de son Généralat entre les mains de B. Pierre de Catane, après avoir fait sentir encore en diverses rencontres la puissance de Dieu par ses prédications et ses miracles, se retira sur le Mont Alverne pour y passer son Carême de la Saint-Michel, c'est-à-dire pour y jeûner et y passer en retraite quarante jours, depuis l'Assomption de la sainte Vierge jusqu'à la fin de Septembre. Cette montagne, qui est aux confins de la Toscane, et fait partie de l'Apennin, avoit été donnée à saint François dès l'année 1213, par un Seigneur du pays nommé Orlando Catanio, qui y fit bâtir une petite Eglise pour le Saint, et quelques cellules pour ses Freres. Le Saint s'y étant donc retiré,

étant un jour dans la ferveur de sa priere, eut une forte inspiration d'ouvrir le livre de l'Evangile, persuadé qu'il y trouveroit ce que Dieu demandoit de lui. Ayant donc encore prié quelque temps, il prit le livre sur l'Autel, et le fit ouvrir par Frere Leon, qu'il avoit retenu seul pour compagnon dans cette solitude. Il ouvrit le livre trois fois, et à chaque fois il trouva la Passion de Notre-Seigneur Jesus-Christ; ce qui fit croire à saint François que Dieu demandoit de lui qu'il se rendît encore plus conforme à Jesus-Christ crucifié par un surcroît de pénitences.

Un matin, vers la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, qui est le quatorzieme de Septembre, il se sentit embrasé d'un amour de Dieu si ardent durant sa priere, et d'un si violent désir de devenir conforme à Jesus-Christ crucifié, que toutes les austérités et le martyre même ne lui paroissoient pas capables de pouvoir jamais le satisfaire; lorsqu'il vit tout-à-coup descendre du haut du Ciel, d'un vol très-rapide, un Séraphin qui venoit fondre sur lui. Il avoit six ailes ardentes et lumineuses: deux s'élevoient au-dessus de sa tête, deux étoient étendues pour voler, et les deux autres couvroient tout son corps. Mais ce qu'il y avoit encore de plus merveilleux, c'est que ce Séraphin paroissoit crucifié, ayant les pieds et les mains attachés à une Croix. On peut s'imaginer quelle fut la surprise et l'admiration, quels furent les sentimens d'amour, de joie et de componction, que la vue de ce prodige excita dans l'esprit et dans le cœur de notre Saint. Il comprit alors que ce n'étoit pas par le martyre corporel, mais par l'embrasement de l'esprit, et par l'ardeur de l'amour divin, dit saint Bonaventure, qu'il devoit être transformé dans la ressemblance de Jesus-Christ crucifié. La vision dura quelque temps; après quoi disparoissant, elle laissa en son cœur une ardeur merveilleuse, et une im-

pression encore plus admirable en son corps : car aussi-tôt commencerent à paroître dans ses mains et sur ses pieds les marques des clous, comme il les avoit vus dans l'image du Crucifix séraphique, c'est-à-dire, que ses mains et ses pieds paroissoient percés de clous dans le milieu ; les têtes de clous se voyoient au-dedans des mains et au-dessus des pieds, et les pointes repliées de l'autre côté, et enfoncées dans la chair. A son côté droit paroissoit une cicatrice rouge, comme d'un coup de lance, d'où couloit fort souvent du sang, en si grande abondance que sa tunique et ses fémorales en étoient arrosées. Et ce furent ces cicatrices miraculeuses qu'on appela dès-lors les Stigmates.

Ce grand Saint voyant que ces marques merveilleuses de la bonté de Dieu à son égard, ne pouvoient demeurer long-temps cachées à ses compagnons qui lui étoient les plus familiers ; et craignant d'ailleurs de publier le secret de Dieu, se trouva dans de grandes peines. Il appela quelques-uns de ses Freres qu'il croyoit les plus spirituels, leur proposa sa difficulté en termes généraux, et leur demanda conseil. L'un d'eux fort versé dans les voies de Dieu, jugeant à son air et à ses paroles qu'il avoit vu quelque merveille que son humilité vouloit cacher, lui dit : Mon Frere, sachez que ce n'est pas seulement pour vous, mais encore pour les autres que Dieu vous découvre quelquefois de ses secrets : c'est pourquoi vous devez craindre d'être repris un jour d'avoir enfoui et caché le talent. Saint François touché de ces paroles, soumit son jugement à celui de ses Freres, et leur raconta ingénument tout ce qu'il avoit vu, ajoutant que celui qui lui avoit apparu, lui avoit dit des choses qu'il ne découvriroit jamais à personne. Saint Bonaventure croit que notre Saint, comme un autre saint Paul, avoit entendu des choses pleines de mysteres,

dont il n'est pas permis à un homme de parler. Saint François resta dans sa solitude jusqu'à la fin de son Carême dans des transports d'amour si embrasés et si constans, qu'il ressembloit plus à un Séraphin qu'à un homme mortel. Après les quarante jours, il descendit de la montagne comme un autre Moyse, son visage tout enflammé. Quelque soin que notre Saint prît de cacher à tout le monde, et même à ceux de ses Freres qui lui étoient les plus familiers et les plus chers, ces marques permanentes d'une faveur si insigne, Dieu prit soin lui-même de les manifester par des miracles.

Il s'étoit répandu dans la Province de Rieti une maladie contagieuse sur le bétail, laquelle faisoit périr les moutons et les bœufs, sans qu'on y pût apporter aucun remede. Un grand serviteur de Dieu fut averti en songe d'aller promptement dans l'hermitage des Freres Mineurs où saint François demeuroit alors, de prendre de l'eau où il auroit lavé ses mains et ses pieds, et d'en arroser tout le bétail. Dès qu'il fut jour, ce saint Homme vint à l'hermitage, et ayant obtenu secrétement de cette eau, il en arrosa les bestiaux malades et couchés par terre. Dès que la moindre goutte les eut touchés, on les vit se lever vigoureux, et courir au pâturage; ainsi toute la maladie cessa. C'est saint Bonaventure qui rapporte lui-même cette merveille. C'est encore un fait constant, ajoute le même Saint, qu'avant que saint François eût reçu du Ciel cette grace, il s'élevoit toutes les années, autour du mont Alverne, une nuée qui se fondant en grêle, ruinoit les fruits, et désoloit tout le pays. Depuis que saint François y eut reçu ces sacrés Stigmates, on n'y vit plus paroître de nuages malins; ce que tous les habitans du pays reconnurent être un miracle.

Quelque attentif que fût notre Saint à tenir

cachées ces marques et impressions que Notre-Seigneur avoit faites de ses sacrées plaies sur son corps, il ne put pas empêcher qu'on ne vît celles des mains et des pieds, quoique depuis ce temps-là il marchât chaussé, et tînt presque toujours ses mains couvertes. Les Stigmates furent vus par plusieurs de ses Religieux, qui, quoique très-dignes de foi par leur éminente sainteté, l'assurerent depuis par serment pour ôter tout prétexte de doute. Quelques Cardinaux, amis particuliers du Saint, les virent aussi plus d'une fois, et plusieurs les ont célébrés, et en vers et en prose, comme l'assure saint Bonaventure. Le même Saint ajoute, qu'assistant un jour à un sermon que faisoit le Pape Alexandre IV, ce Pape assura publiquement que pendant la vie du Saint, il avoit vu ces sacrés Stigmates de ses propres yeux: *Summus etiam Pontifex Alexander cùm populo prædicaret coram multis fratribus et meipso, affirmavit se, dùm sanctus viveret, stigmata illa sacra suis oculis conspexisse.* A la mort de saint François, plus de cinquante de ses Religieux, sainte Claire avec toutes ses Sœurs, et une multitude innombrable de séculiers de toutes conditions, satisfirent leur pieuse curiosité, virent à loisir ces Stigmates gravés sur ce saint Corps, les toucherent de leurs mains, comme l'assure encore saint Bonaventure.

Pour ce qui est de la cicatrice du côté, notre Saint la cacha avec tant de soin tant qu'il vécut, que personne ne put la voir que par surprise. Un Frere qui le servoit, nommé Jean de Lodi, lui ayant persuadé par un pieux artifice de tirer sa tunique sous prétexte de la secouer, non-seulement vit cette plaie, mais il y mit même ses doigts, ce qui causa même au Saint une douleur très-vive. Deux autres de ses Religieux satisfirent de la même maniere leur pieuse curiosité; et quand on n'auroit pas eu ces garants de la cer-

titude de ce fait, le sang dont sa tunique et ses fémorales étoient teintes, en auroient été une évidente preuve. Cette plaie miraculeuse fut vue à loisir par bien des gens après sa mort; et l'on peut dire qu'il y a peu de faits dans l'histoire de la vie des Saints, plus avérés que celui des sacrés Stigmates. Saint Bonaventure qui a écrit la vie du Saint, trente ou trente-cinq ans après sa mort, dit que tous ceux qui virent et qui toucherent ces Stigmates trouverent que c'étoient des clous formés miraculeusement de sa chair, et tellement adhérens, que quand on les poussoit d'un côté, ils avançoient de l'autre, comme des nerfs durs, et tout d'une piece. Ces clous étoient noirs comme du fer, mais la plaie du côté étoit rouge, et retirée en rond comme une espece de rose. Une gentilhomme nommé Jérôme, homme d'esprit et d'une grande réputation, ayant peine à croire cette merveille, l'examina plus curieusement que tous les autres, en présence de bien des gens; il toucha, de ses propres mains, les pieds, les mains et le côté du corps du Saint, fit mouvoir les clous, et s'assura si bien de la vérité, qu'il fut depuis un des témoins qui en déposa avec serment le fait de la maniere la plus authentique. Mais quand cette foule de preuves et de témoins ne seroit pas, il suffit que deux grands Papes l'ayent assuré par des bulles, et que l'Eglise en ait établi un fête particuliere qui se célebre en ce jour par tout le monde chrétien, pour éterniser cette merveille.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DOMINE Jesu Christe, qui frigescente mundo ad inflammandum corda nostra tui amoris igne, in carne Beatissimi Francisci Passionis tuæ sacra Stigmata renovasti : concede propitius, ut ejus meritis et precibus crucem jugiter feramus, et dignos fructus pœnitentiæ faciamus. Qui vivis, etc.

SEIGNEUR Jesus-Christ, qui voulant embraser nos cœurs du feu de votre amour dans le refroidissement du monde, avez renouvellé sur la chair du bienheureux François les sacrés Stigmates de votre Passion ; accordez-nous, s'il vous plaît, par ses mérites et ses prieres, la grace de porter sans cesse la Croix, et de faire de dignes fruits de pénitence. Vous qui vivez, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Galates. Chap. 6.

FRATRES : mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi : per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo. In Christo enim Jesu, neque circumcisio aliquid valet, neque præputium, sed nova creatura : et quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos, et misericordia, et super Israël Dei. De cætero nemo mihi molestus sit : ego enim stigmata Domini Jesu in corpore meo porto. Gratia Domini nostri Jesu Christi cum spiritu vestro, Fratres. Amen.

MES Freres : pour moi Dieu me garde de me glorifier d'autre chose que de la Croix de Jesus-Christ, par qui le monde est crucifié à mon égard, et moi je le suis à l'égard du monde : Car, en Jesus-Christ ce qui sert, ce n'est ni d'être circoncis, ni de ne l'être pas, mais d'être une créature toute nouvelle ; et tous ceux qui auront suivi cette regle, la paix et la miséricorde est pour eux, et pour l'Israël de Dieu : du reste, que personne ne me fasse de peine : car je porte en mon corps les marques du Seigneur Jesus. Mes Freres, que la grace de Jesus-Christ Notre-Seigneur accompagne votre esprit. Ainsi soit-il.

Le sujet principal de l'Epître aux Galates d'où celle-ci est tirée, est de combattre de faux Prophetes qui préchoient le pur Judaïsme à ces peuples, et particuliérement la nécessité de la Circoncision.

RÉFLEXIONS.

Je porte en mon corps les marques du Seigneur Jesus. Ces marques sont les glorieuses cicatrices que le Sauveur a bien voulu conserver sur son corps adorable, même après sa résurrection, et qui feront l'admiration et la joie des Bienheureux durant toute l'éternité dans la gloire. Y a-t-il bien des Chrétiens qui puissent aujourd'hui dire comme l'Apôtre, qu'ils sont marqués à ce coin, et que la croix de Jesus-Christ fait en partie leur caractere? La mortification est cependant si nécessaire pour aimer véritablement Jesus-Christ; que c'est la premiere leçon que Jesus-Christ donne lui-même à ceux qui veulent être ses Disciples, et sans elle il ne faut pas s'attendre à être jamais les Disciples de Jesus-Christ : *Si quelqu'un veut venir après moi*, dit cet aimable Sauveur, *qu'il se renonce soi-même, qu'il se charge de sa croix, qu'il me suive; et quicouque ne porte pas sa croix, et ne se hait pas soi-même, ne peut être mon Disciple, et il n'est pas digne de moi.* Aussi tous les Saints ne donnent point de marque plus sûre de la solide piété que la mortification. Quand aurons-nous les mêmes sentimens et la même idée? Il y a deux sortes de mortifications : l'une extérieure, qui ne consiste que dans les macérations du corps; l'autre intérieure, et c'est proprement la mortification de l'esprit et du cœur. Celle-là dompte la sensualité, celle-ci les passions; elles sont toutes deux nécessaires pour arriver à la perfection, et même pour le salut. Les jeûnes, les veilles, les haires et autres sem-

blables mortifications du corps, sont de puissans moyens pour devenir vraiment spirituel. Il est vrai que la sainteté ne consiste pas dans les pénitences extérieures, et elles ne sont pas incompatibles avec l'hypocrisie. Il n'en est pas de même de la mortification intérieure, elle est toujours une marque certaine de la véritable piété, aussi est-elle encore plus nécessaire que l'extérieure, et personne ne peut raisonnablement s'en dispenser. C'est cette violence continuelle qu'il faut se faire sans cesse pour avoir le Royaume des Cieux. Tout le monde n'est pas en état de jeûner, de porter la haire ou le cilice; mais il n'y a personne qui ne puisse mortifier ses désirs, son naturel, ses passions. En vain nous flattons-nous d'aimer Jesus-Christ, si nous ne sommes mortifiés. Il faut se résoudre à une généreuse et constante mortification, si l'on veut affoiblir et détruire cet amour-propre, dont toutes les passions se nourrissent; il faut se résoudre à porter sa croix. Notre salut, notre vie, notre assurance est dans la croix, dit l'Auteur du Livre de l'Imitation de Jesus-Christ; c'est en vain qu'on cherche hors de la croix le salut de l'ame et le chemin de la gloire. Prenez donc la croix, suivez Jesus, et vous parviendrez infailliblement à la vie éternelle.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean.
Chap. 3.

In illo tempore: Erat homo ex Pharisæis, Nicodemus, nomine, Princeps Judæorum. Hic venit ad Jesum nocte, et dixit ei: Rabbi, scimus quia à

En ce temps-là: Un des Pharisiens nommé Nicodeme, homme considérable parmi les Juifs, alla trouver Jesus la nuit, et lui dit Maître, nous savons que

Deo venisti Magister : nemo enim potest hæc signa facere, quæ tu facis, nisi fuerit Deus cum eo. Respondit Jesus, et dixit ei : Amen, amen dico tibi, nisi quis renatus fuerit denuò, non potest videre regnum Dei. Dicit ad eum Nicodemus : Quomodò potest homo nasci, cùm sit senex ! Numquid potest in ventrem matris suæ iteratò introire et renasci ! Respondit Jesus : Amen, amen dico tibi, nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu sancto, non potest introire in Regnum Dei. Quod natum est ex carne, caro est ; et quod natum est ex spiritu, spiritus est. Non mireris quia dixi tibi : Oportet vos nasci denuò. Spiritus ubi vult spirat : et vocem ejus audis, sed nescis unde veniat, aut quò vadat : sic est omnis, qui natus est ex Spiritu. Respondit Nicodemus, et dixit ei : Quomodò possunt hæc fieri ! Respondit Jesus, et dixit ei : Tu es Magister in Israël, et hæc ignoras ! Amen, amen dico tibi, quia quod scimus loquimur, et quod vidimus testamur, et testimonium nostrum non accipitis. Si terrena dixi vobis, et non creditis : quomodò, si dixero vobis cœlestia, credetis ! Et nemo ascendit in cœlum, nisi qui descendit de cœlo, Filius Hominis, qui est

vous êtes envoyé de Dieu pour enseigner : car nul ne peut faire ces miracles que vous faites, si Dieu n'est avec lui. Jesus lui répondit : En vérité, en vérité je vous le dis : Nul ne peut voir le Royaume de Dieu, s'il ne naît une seconde fois. Nicodeme lui dit : Comment un homme qui est vieux peut-il naître ! Est-ce qu'il peut rentrer dans le ventre de sa mere, et naître tout de nouveau ! En vérité, en vérité je vous le dis, repartit Jesus, Nul ne peut entrer dans le Royaume de Dieu, s'il ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint. Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne soyez pas surpris de ce que je vous ai dit : Il faut que vous naissiez une seconde fois. L'esprit souffle où il lui plaît, et vous entendez le son, mais vous ne savez d'où il vient, ni où il va. Il en est ainsi de quiconque est né de l'esprit. Nicodeme lui répondit : Comment cela se peut-il faire ! Quoi, lui dit Jesus, vous êtes Docteur en Israël, et vous ne savez pas cela ! En vérité, en vérité je vous le dis : nous parlons de ce que nous savons, et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu, et vous ne recevez point notre témoignage. Si vous ne me croyez pas lorsque je vous parle le langage de la terre, comment me croirez-vous quand je vous parlerai le langage du Ciel ! Personne

in cœlo. Et sicut Moyses exaltavit serpentem in deserto ; ita exaltari oportet Filium Hominis : ut omnis, qui credit in ipsum, non pereat, sed habeat vitam æternam.

n'est monté au Ciel que celui qui est descendu du Ciel, c'est-à-dire, le Fils de l'Homme qui est au Ciel. Et comme Moyse éleva en haut le serpent dans le désert, il faut que le Fils de l'Homme soit élevé de la même maniere ; afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.

MÉDITATION.

De la Pénitence nécessaire à tous.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le Ciel s'emporte par violence. Renoncer à la mortification et à la pénitence, c'est renoncer au Ciel. Il faut renoncer au monde et à ses plaisirs ; il faut porter sa croix, vaincre ses inclinations, résister à ses passions, dompter son amour-propre ; il faut aimer ses ennemis, se haïr et se persécuter soi-même, c'est ce chemin droit de l'Evangile qu'il faut tenir ; c'est ce chemin semé d'épines qui conduit au Ciel, et par lequel il faut marcher si l'on veut y arriver ; toute autre voie, tout autre sentier égare : le tenons-nous ? ne suivons-nous pas un chemin opposé ? mais quel en doit être le terme ? Il faut nécessairement marcher par ce chemin. Nous sommes pécheurs, il faut faire pénitence. Nous sommes Chrétiens, il faut suivre Jesus-Christ. Nous sommes créés pour le Ciel, il faut y parvenir à quelque prix que ce soit. Ne nous semble-t-il pas que ces raisons sont pour les autres, et qu'elles ne nous regardent point ; du moins est-il vrai qu'on vit aujourd'hui et que l'on pense,

pensable aux justes même, est-elle aujourd'hui la vertu familière à tous les Chrétiens ? Ce chemin parsemé de croix et d'épines n'est rude que lorsqu'on délibère si on le prendra ; dès qu'on y est entrée, et qu'on y marche avec ferveur, on le trouve applani, il est doux, agréable même. Les fleurs dont le chemin que tiennent les gens de plaisirs paroît parsemé, se changent si souvent en épines ; pourquoi ne veut-on pas que les épines dont paroît parsemé le chemin que tiennent les gens de bien, se changent aussi souvent en fleurs ? la vertu qu'on pratique, la grace intérieure dont on est soutenu, l'espérance si bien fondée d'arriver à un terme heureux, adoucissent merveilleusement les épines, et ôtent à la pénitence ce qu'elle a d'âpre, de dur et d'amer. Quelque rude que nous paroisse ce chemin, les Saints y marchoient avec joie, et ils étoient animés par l'exemple de Jesus-Christ. Suivons-les avec courage et avec fidélité, et nous éprouverons les mêmes douceurs, les mêmes consolations et la même facilité.

Second Point.

Considérez la nécessité que nous avons tous, non-seulement d'aimer la pénitence, mais de faire encore de dignes fruits de pénitence. Nous retombons souvent dans les mêmes fautes ; et dans toutes nos Confessions nous nous accusons presque toujours des mêmes péchés, parce que nous ne nous appliquons pas à en connoître la source, ni à sonder notre cœur, ni à prendre les moyens efficaces de nous corriger. Nous nous accusons de distractions, des négligences au

service de Dieu, des imperfections ordinaires; et nous ne pensons pas à étouffer dans nous cet esprit d'orgueil et de vanité qui nous possede; ces aversions secretes, ces malignes jalousies, cet amour déréglé de nous-mêmes qui sont les sources empoisonnées de nos péchés. Nous coupons les branches, mais nous laissons le tronc dans son entier, qui pousse toujours de nouvelles branches. Voulons-nous en venir à bout, coupons jusqu'aux plus petites racines. Nous retombons souvent dans les mêmes fautes, parce qu'avant que de nous confesser, nous ne considérons pas assez la griéveté, ni les suites du péché. Nous retombons dans nos fautes, parce que nous n'avons pas la contrition nécessaire, ni la résolution sincere et efficace que nous devons avoir. Ne rougirions-nous pas de manquer de parole à un homme pour qui nous aurions de la considération? Dieu demande que nous ayons pour lui les mêmes égards: est-ce trop nous demander? Il demande que notre pénitence dont nous connoissons l'indispensable nécessité, porte enfin des fruits, après n'avoir porté jusqu'ici que des fleurs et des feuilles, et que ces fruits viennent à maturité; que ce soient des fruits dignes de lui être présentés, de dignes fruits de pénitence. Commençons aujourd'hui à faire jusqu'à la mort de dignes fruits de pénitence. Détruisons le regne du péché en nous, fuyons-en avec fidélité toutes les occasions. Pratiquons les bonnes œuvres selon notre état, sans relâche. Satisfaisons à la justice de Dieu par une continuelle pénitence. Portons par-tout un cœur contrit et humilié, et un véritable désir de satisfaire à la justice divine, en acceptant du moins avec amour et sans murmure, les peines de cette vie dues à nos péchés.

C'est la grace, Seigneur, que je vous demande pour faire cette pénitence salutaire, dont les Justes même ne sont pas dispensés.

Aspirations dévotes durant le jour.

Tibi soli peccavi, et malum coram te feci. Psal. 50.

J'avoue que j'ai péché, et que vous seul êtes témoin de mon iniquité : soyez témoin aussi de ma pénitence.

Ipse me reprehendo, et ago pœnitentiam in favilla et cinere. Job. 42.

Je m'accuse moi-même, Seigneur, de tous mes péchés, et je vais vous donner désormais de dignes fruits de pénitence.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° L'EXERCICE de la mortification intérieure, est une sorte de pénitence dont personne n'a droit de se dispenser. Elle a été ordinaire à tous les Saints, et connue de tous ceux qui ont un véritable désir d'être parfaits. On n'a qu'à se rendre attentif à l'esprit de Dieu : l'amour de Jesus-Christ est si ingénieux en ce point, que l'industrie et les moyens de se mortifier, qu'il inspire d'abord aux personnes les plus grossieres, sont au-dessus du génie des plus savans, et ne peuvent passer en ce genre pour de petits miracles. Il n'est rien qui ne leur soit une occasion de contrarier leurs inclinations ; il n'y a point de temps ni de lieu qui ne leur paroisse propre pour se mortifier, sans jamais s'écarter des regles du véritable bon sens. Par exemple, il suffit qu'elles ayent grande envie de voir ou de parler, pour les obliger de baisser les yeux, ou de se taire. Le désir d'apprendre des nouvelles, ou de savoir ce qui se passe, ce que l'on fait, ce que l'on dit ; l'envie de voir une personne, de raconter un fait, d'apprendre le succès d'une affaire qui intéresse ; en un mot, tout empressement est un sujet con-

tinuel de mortification, d'autant plus méritoire qu'elle est plus ordinaire, et qu'il n'y a que Dieu seul qui en soit témoin. Imitez une si excellente pratique.

2.° Rien n'est plus fécond que les sujets de la mortification intérieure. Un détail instruira merveilleusement. Un mot dit à propos ; une raillerie faite avec esprit, peut faire honneur dans la conversation, mais elle peut être aussi la matiere d'un beau sacrifice. Il n'est presque point d'heure du jour qu'il ne se présente quelque sujet de mortification. Qu'on soit assis, qu'on soit debout, on ne manquera jamais de trouver une place ou une posture peu commode, sans qu'il en paroisse rien au-dehors. Qu'on soit interrompu cent fois dans une occupation fort sérieuse, cent fois répondra-t-on avec autant de douceur et de civilité que si l'on n'étoit point occupé. La mauvaise humeur d'une personne avec qui on se trouve, les imperfections d'un domestique, l'ingratitude d'un homme qu'on a obligé, peuvent beaucoup exercer la patience d'un homme solidement vertueux. Enfin les incommodités propres du lieu, de la saison, et des personnes qu'on souffre d'une maniere à faire croire qu'on ne s'en apperçoit pas, sont de petites occasions de se mortifier, il est vrai ; mais la mortification en ces petites occasions n'est pas petite ; elle est d'un grand mérite, et l'on peut dire que les plus grandes graces sont le fruit de ces petites mortifications. Ce n'est pas une petite mortification de ne se dispenser en rien des devoirs d'une Communauté ; de se conformer en tout à la vie commune, sans avoir nul égard à ses inclinations, à ses emplois, ni à son âge. Voilà la source la plus féconde des grandes graces, et pour ainsi dire, de la sainteté.

SAINT THOMAS DE VILLE-NEUVE, EVÊQUE.

SAINT THOMAS, surnommé de Ville-Neuve, l'ornement de l'Église d'Espagne, naquit l'an 1488 à Font-Plain, petite ville de la Castille, et fut élevé à trois quarts de lieue de là dans la Villa Nueva de les Infantes, d'où étoit son pere, et d'où notre Saint a pris le surnom de Ville-Neuve. Sa famille n'avoit rien d'éclatant qu'une probité au-dessus du médiocre, et assez de biens pour vivre avec honneur selon sa condition. L'édifiante charité qu'avoient ses parens pour les pauvres, les distinguoit sur-tout. Ils s'étoient fait une loi de ne point thésauriser, mais d'employer tous les ans tout ce qui leur restoit de leurs revenus en aumônes. Ils ne vendoient point leurs grains, ni leurs autres denrées aux Marchands, comme faisoient les autres; mais après avoir prélevé ce qu'il leur falloit pour leur entretien, ils distribuoient tout le reste aux pauvres, qui recouroient à eux avec confiance, comme à leurs bienfaicteurs. Cette vertu de la miséricorde, et de l'aumône, fut le précieux héritage qu'ils laisserent à leur héritier; ils la lui inspirerent dès le berceau. Alfonce Garcia pere de notre Saint, résolut de ne rien oublier pour donner à son fils une éducation chrétienne. Sa mere Lucie Martinez, femme d'une grande piété, lui donna tous ses soins, et elle ne fut pas long-temps à s'appercevoir que la grace agissoit encore plus efficacement qu'elle. Thomas n'avoit encore que sept ans, lorsque son amour pour les pauvres se fit connoître par cent petites industries qui ne pouvoient être que l'effet de l'esprit de Dieu. Tous

les jours on lui voyoit faire quelque chose de nouveau en faveur des pauvres. Tantôt il se privoit lui-même de son manger, pour en faire l'aumône; tantôt il se dépouilloit de ses habits pour en vêtir quelque pauvre enfant. Il ramassoit au logis tout ce qu'il pouvoit trouver propre à les soulager, pour le distribuer aux mendians dont la porte de la maison étoit sans cesse assiégée. Bleds, légumes, viandes, pains, c'étoient la matiere ordinaire de ses pieux larcins. Loin de blâmer cette conduite dans cet enfant, ses parens étoient les premiers à en faire l'éloge.

Sa mere sur-tout prenoit un plaisir singulier à voir l'industrie qu'il avoit pour donner toujours quelque chose à tous les pauvres qui lui tendoient la main. Un jour qu'elle l'avoit habillé de neuf, étant sorti de la maison, il donna son habit au premier pauvre qu'il rencontra, et revint prendre le vieux qu'il avoit quitté. Sa mere surprise de le voir avec son habit vieux, le fut bien plus agréablement quand elle lui entendit dire, qu'il étoit tout accoutumé à celui-ci, et que l'autre étoit meilleur pour les pauvres.

Un autre jour, se trouvant seul au logis, et n'ayant point la clef de la dépense pour donner du pain à six pauvres qui lui en demandoient, il s'avisa de prendre dans la cour six poulets qui suivoient une poule, et les leur distribua. Sa mere, à son retour, étant en peine de savoir ce qu'ils étoient devenus, il lui déclara naïvement ce qu'il en avoit fait, ajoutant avec sa candeur naturelle, que s'il s'en fût présenté un septieme, il lui auroit donné la poule.

Cette vertu de charité étoit accompagnée en lui de toutes les autres qui sont ordinaires aux Saints. Sa douceur et sa modestie charmoient tous ceux qui le voyoient. Les plus petits mensonges, si ordinaires aux enfans, furent inconnus au jeune Thomas. Son ingénuité montroit la

candeur et la pureté de sa belle ame ; cette délicate vertu ne fut jamais flétrie par le moindre brouillard. Son air, ses entretiens, ses manieres en inspiroient l'amour aux plus libertins ; et la dévotion du jeune Thomas en donnoit à tous ceux qui voyoient avec quel respect, et quelle religion il étoit les heures entieres dans l'Eglise.

Les premieres paroles que ses parens lui avoient apprises à prononcer, avoient été les saints Noms de Jesus et de Marie. Aussi eut-il toute sa vie une si tendre dévotion envers la Mere de Dieu, qu'on ne l'appeloit d'ordinaire que l'enfant de Marie, et l'on a remarqué que ce fut toujours quelque Fête de la sainte Vierge, qui fut l'époque de ses plus éclatantes actions. Il prit l'habit Religieux le jour de la Présentation ; il fut fait Evêque le jour de l'Assomption, et il mourut le jour de la Nativité de la sainte Vierge.

Après avoir fait ses premieres études en son pays, que l'excellence de son esprit et son application avoient beaucoup abrégées, ses parens l'envoyerent à l'âge de quinze ans dans la nouvelle Université d'Alcala, que le Cardinal Ximenès avoit fondée. Il s'y distingua bientôt par son esprit, et encore plus par sa vertu. L'écueil ordinaire de l'innocence des jeunes gens, ne servit qu'à rendre celle de Thomas plus pure et plus éclatante. Loin de se laisser entraîner aux mauvais exemples de ceux de son âge, il les attiroit à la pratique de la vertu par les siens. On ne savoit ce que l'on devoit plus admirer en lui, ou les progrès merveilleux qu'il faisoit dans les sciences, ou ceux qu'il faisoit tous les jours dans la piété. Sa réputation prévenoit la maturité de l'âge. Il n'avoit pas encore vingt ans, et on le prenoit déjà pour arbitre des différends. Son humilité avoit beau cacher ses talens, son rare mérite se faisoit jour à travers sa modestie ; aussi ayant

été reçu Maître ès Arts, il fut établi à l'âge de vingt-six ans Professeur de Philosophie. La réputation qu'il y acquit, le fit appeler au bout de deux ans à Salamanque. Il y alla d'autant plus volontiers, que les honneurs qu'on lui rendoit à Alcala, lui étoient plus à charge. Mais sa piété et son mérite l'accompagnant par-tout, par-tout son humilité avoit à souffrir de l'estime et de l'admiration des hommes.

Il y avoit long-temps que Thomas soupiroit après la solitude : les succès et les applaudissemens faisoient croître chaque jour ce desir. Quoiqu'il menât une vie austere et solitaire, et que sa plus grande étude fût celle du salut, le commerce avec les gens du monde, dont il ne pouvoit pas se dispenser, lui devenoit tous les jours plus insupportable. Le dessein qu'il apprit qu'on avoit à Salamanque, et à Alcala, de le fixer dans l'Université en l'élevant aux premieres dignités Ecclésiastiques, le détermina enfin à penser sérieusement à la retraite. Son parti fut bientôt pris. Après s'être instruit de l'esprit et des statuts de plusieurs Ordres Religieux, il se crut appelé à celui des Hermites de Saint-Augustin. La seule proposition qu'il en fit, fut reçue avec une joie extraordinaire de tout l'Ordre. Il y entra l'an 1518, et l'on remarqua que le jour qu'il y fut reçu, se trouva le même que celui auquel le malheureux Luther sortit de l'Ordre : la Providence ayant voulu visiblement dédommager un si saint Ordre, de la désertion de cet Apostat, par la réception d'un si grand Saint.

On s'apperçut bientôt qu'on avoit reçu un Maître de la vie spirituelle, plutôt qu'un Novice. Les exercices les plus pénibles de la Religion, les austérités les plus effrayantes furent des soulagemens pour lui : accoutumé dès l'âge de dix ans aux jeûnes, aux abstinences, aux plus dures macérations du corps, et à une abnégation parfaite de

de sa volonté propre; les rigueurs de la Regle lui parurent des adoucissemens. Aussi, quoiqu'il portât la mortification jusqu'à l'excès, il croyoit, depuis qu'il fut entré dans la Religion, de ne faire plus de pénitence. Jamais Novice ne fut plus exact à remplir tous ses devoirs; jamais Religieux ne fut plus soumis, ni plus humble. On eût dit à voir avec quelle simplicité il agissoit en tout, qu'il avoit oublié qu'il eût été jamais Professeur dans les plus célebres Universités d'Espagne. Sa conduite toujours uniforme, fit croire, ou qu'il étoit né sans passion, ou que Dieu par un privilege singulier les eût éteintes dans son ame. Sa tendre dévotion répondoit et à son innocence, et à sa ferveur; aussi il n'eut pas plutôt fait Profession après son année de Noviciat, qu'il fut fait Prêtre. Le Sacerdoce donna un nouveau lustre à sa vertu; et chargé la même année du soin de distribuer au peuple le pain de la parole de Dieu, il s'acquitta de ce sacré ministere avec tant de dignité et de succès, qu'on ne l'appela plus que l'Apôtre de toute l'Espagne.

Cet emploi réveilla toute sa charité pour les pauvres, que la solitude du Noviciat sembloit avoir suspendue; en sorte qu'on le vit tout à la fois Prédicateur de la parole de Dieu, infirmier des malades, économe des pauvres, et la ressource de tous les malheureux dans tous leurs besoins. Ses Supérieurs craignant de laisser trop longtemps une si éclatante lumiere sous le boisseau, l'envoyerent enseigner la Théologie dans leur école de Salamanque. Ce nouvel emploi dont il s'acquitta avec un applaudissement universel, ne lui fit rien relâcher de sa ferveur, ni de son zele. Sa réputation attira toute la Ville à ses leçons; elles apprenoient également la science des écoles, et celle de la Religion et du salut; et le don de la parole dont il étoit doué, le fit demander pour prêcher dans les plus grandes Villes d'Espagne.

Il prêcha avec des fruits merveilleux à Burgos, et à Valladolid, où toute la Cour l'alloit entendre avec une avidité merveilleuse. Personne n'y parut plus assidu que l'Empereur Charles-Quint, qui le fit ensuite un de ses Théologiens et de ses Prédicateurs ordinaires. Quelqu'un lui ayant demandé d'où il tiroit des pensées si justes, des connoissances si sublimes, une éloquence si moëlleuse et si énergique, accompagnée de tant d'onction : il répondit avec son humilité ordinaire, que le Crucifix étoit le grand Maître des Prédicateurs, et que l'oraison devoit être leur principale école. Il est vrai qu'il y recevoit des lumieres que Dieu seul peut donner; et il y a paru souvent en extase.

Les Religieux de son Ordre le voyant de plus près que les gens de dehors, reconnoissoient aussi encore plus ses grands talens et son mérite. Ils crurent qu'ils devoient le dispenser de ce point de leur institut, qui ordonne de n'élever à la supériorité qu'après sept ans de profession. Il n'y avoit encore que deux ans qu'il étoit Profès, lorsqu'ils le firent Prieur de la Maison de Salamanque, ensuite de celle de Burgos, puis de celle de Valladolid, deux foix Provincial d'Andalousie, et une fois de Castille. Il s'acquitta de tous ces emplois avec tant de dignité et de satisfaction de la part de tous ses inférieurs, qu'on reconnut bien en lui ce que saint Paul écrivoit à Timothée, que la piété sert à tout, et que les Saints excellent en tout ce dont ils sont chargés par les ordres de l'obéissance. La piété et le mérite de notre Saint croissant tous les jours, on ne peut dire avec quelle vénération il étoit regardé dans toute l'Espagne. L'Empereur Charles-Quint ayant condamné à la mort quelques Gentils-hommes criminels de lese-Majesté, avoit refusé leur grace aux Grands d'Espagne, entr'autres à l'Amiral, au Connétable, à l'Archevêque de Tolede, et

même au Prince Philippe son Fils ; mais il ne put la refuser à la priere de l'homme de Dieu. Toute la Cour paroissant surprise de cette distinction : Sachez, répondit l'Empereur, que les demandes du Prieur des Augustins de Valladolid sont pour moi des commandemens de Dieu même. N'est-il pas juste d'accorder quelques graces sur la terre, à un si grand ami de Dieu, à qui nous devons nous adresser pour en obtenir du Ciel ?

Nôtre Saint faisoit la visite des Couvens de sa Province, lorsqu'il apprit que l'Empereur l'avoit nommé à l'Archevêché de Grenade, et qu'il lui en avoit fait expédier le Brevet. Son humilité alarmée lui inspira tant de raisons de le refuser, et sa priere fut si éloquente, que ce Prince fut obligé de se rendre, et d'accepter son refus. Cependant l'Archevêché de Valence étant venu à vaquer par la démission de Georges d'Autriche, transféré à l'Evêché de Liege par le Pape Paul III, l'Empereur qui étoit alors en Flandres, et qui s'étoit su mauvais gré d'avoir trop déféré à l'humilité de notre Saint, le nomma à cet Archevêché. Saint Thomas en reçut le Brevet sans s'émouvoir, espérant que son second refus ne seroit pas moins efficace que le premier ; il fut trompé. Toutes les Puissances Séculieres, Ecclésiastiques et Régulieres conspirerent contre sa résolution. Ses supérieurs le menacerent de l'excommunication, s'il ne se soumettoit à une volonté de Dieu si marquée. Il fallut obéir. Il fut sacré à Valladolid par l'Archevêque de Tolede l'an 1544, et partit incessamment pour se rendre à son Eglise, n'ayant pour tout équipage qu'un Religieux pour son Compagnon, et deux valets du Couvent d'où il venoit. Il marchoit à pied avec son habit de Religieux tout usé, un chapeau qu'il portoit depuis vingt-six ans, et qu'il porta depuis dans tous ses voyages. Sur sa route il eut la pensée d'aller voir sa mere, qui ayant donné sa maison à l'Hôpital,

s'étoit consacrée au service des pauvres. Elle souhaitoit fort de voir son fils avant que de mourir; elle lui écrivit de passer par Ville-Neuve où elle étoit. Notre Saint trouva d'abord cette demande juste ; mais ayant consulté le Seigneur, il reconnut que la chair et le sang avoient trop de part à cette condescendance, et se priva par pure vertu de cette consolation.

Ayant fait son entrée publique dans son Eglise le premier jour de l'an 1545, les Chanoines considérant sa pauvreté, lui firent présent de quatre mille ducats. Il les reçut avec beaucoup de reconnoissance ; mais en leur présence, il les fit porter à l'Hôpital pour le soulagement des pauvres, en leur disant que la pauvreté religieuse n'étant point incompatible avec l'Episcopat, il étoit résolu de vivre selon la maniere qu'il avoit vouée. En effet, vêtu en simple Religieux, il voulut être toujours nourri de même, disant qu'il falloit que ce fût la vertu et les bonnes œuvres qui distinguassent l'Evêque, et non pas la richesse des meubles, les équipages et la somptuosité. Il ne regarda jamais ses revenus que comme le patrimoine des pauvres, qu'il avoit en dépôt pour le leur distribuer. Aussi les pauvres appeloient-ils publiquement son Palais Archiépiscopal leur maison. Peu de jours qu'il ne fît l'aumône à plus de quatre cents, sans ce qu'il donnoit en secret à toutes les familles honteuses. La misere des personnes de qualité ne fut jamais si ingénieuse à se cacher, que sa charité fut industrieuse à la découvrir, et sa libéralité à la soulager. Il n'eut jamais ni crosse, ni chapelle, ni ornemens ; il empruntoit tout de son Chapitre ; il n'eut jamais pour lui que de la vaisselle de terre ; et toute son argenterie consistoit en quelques cuillers d'argent pour les étrangers. Il observa toute sa vie les jeûnes de sa Regle, et fit tous ceux de l'Eglise au pain et à l'eau. Il coucha toujours sur des sarmens, qu'il cachoit sous une couverture de laine.

Son zele pour le salut de ses ouailles répondoit à ses austérités. Jamais Pasteur n'eut tant de soin de son troupeau ; non-seulement il faisoit tous les ans la visite de son Diocese, mais il prêchoit régulierement tous les jours, et souvent même plus d'une fois : il suffisoit de le voir pour être touché, et de l'entendre pour être converti ; aussi dans moins de rien tout le Diocese changea de face. Il passoit tout le jour à visiter les pauvres malades, à instruire les ignorans, à convertir les pécheurs, à accorder les différends, et les deux tiers de la nuit en prieres. Sa sollicitude pastorale s'étendoit singuliérement sur les pauvres filles, sur les enfans-trouvés, sur les prisonniers, et sur les orphelins. Chacun trouvoit dans le saint Prélat, du secours, de la consolation, une puissante protection, un asile.

Le Pape Paul III ayant indiqué à Trente le Concile Général, il se vit dans l'impossibilité d'y aller, à cause de la foiblesse de sa santé usée par ses pénitences et ses grands travaux, et à cause de son grand âge. Il députa en sa place l'Evêque de Nuesca. Peu de Prélats Espagnols qui allant au Concile ne passassent par Valence, pour prendre les avis de notre Saint qu'on regardoit dans l'Eglise comme un Oracle. On assure que ces Evêques se trouvant sur la mer prêts à faire naufrage, réclamerent l'intercession de saint Thomas, qui leur apparut en habits pontificaux, les rassura, et sur le champ la mer fut calme. C'est ce que ces Prélats attesterent à Trente.

Cependant l'idée que s'étoit faite notre Saint des devoirs d'un bon Pasteur, étoit si haute, et son humilité lui inspiroit des sentimens si bas de lui-même, qu'il étoit dans de continuelles frayeurs, à la vue du compte terrible qu'il devoit rendre à Dieu. Cette crainte l'obsédoit jour et nuit, et l'obligea à poursuivre bien des fois la démission de son Evêché, sans qu'on voulût l'entendre ; il

tourna même ses vues du côté de Rome : mais ne trouvant accès nulle part, il s'adressa au Ciél son unique ressource, priant le Seigneur de délivrer son Eglise d'un si indigne Prélat. Ce ne fut pas pour délivrer l'Eglise d'un indigne Pasteur que Dieu l'exauça, mais pour donner à l'Eglise un nouveau Protecteur dans le Ciel, et pour récompenser d'un bonheur éternel une si éclatante vertu, que Dieu se hâta de le tirer de ce monde.

Le jour de la Purification de la sainte Vierge de l'année 1555, étant en prieres, et sentant croître le désir ardent qu'il avoit de jouir de son Dieu, il entendit une voix qui lui dit distinctement : Thomas, ne vous affligez pas davantage, ayez encore patience : le jour de la Nativité de ma Mere, vous recevrez la récompense de tous vos travaux. Depuis ce moment notre Saint fut dans une espece de contemplation continuelle. Sa vie ne fut plus qu'un exercice de pénitence, d'oraison et d'œuvres de charité. Enfin le 29 d'Août il fut attaqué d'une esquinancie accompagnée d'une violente fievre. On connut à la joie extraordinaire dont il parut comblé, que sa derniere heure approchoit. Il voulut recevoir de bonne heure les derniers Sacremens. Trois jours avant sa mort, voulant, pour ainsi dire, que la charité pour les pauvres qui étoit née avec lui, l'accompagnât jusqu'au tombeau, il fit apporter cinq mille ducats qui lui restoient, et les envoya distribuer aux pauvres des pardisses de la ville, avec défense d'en réserver un seul denier. La veille de son décès, ayant su qu'après avoir distribué largement l'aumône à tous les pauvres de la ville, il restoit encore douze cents écus : Ah ! je vous conjure au nom de Dieu, s'écria-t-il, que cet argent soit distribué aux pauvres avant le jour, c'est le plus grand service qu'on puisse me rendre. Il fallut dès le minuit exécuter ses ordres. Apprenant le matin que tout avoit été exécuté

selon ses intentions : Je vous remercie, Seigneur, s'écria-t-il, de la grace que vous me faites de mourir pauvre. Vous m'aviez chargé de l'économie de vos biens, je les ai distribués selon votre volonté. Un moment après le Trésorier de l'Eglise lui ayant rapporté qu'on venoit de lui remettre encore quelque argent : Hâtez-vous, lui dit-il, de l'aller distribuer aux pauvres, et portez incessamment tous les meubles de ma chambre au Recteur du College que j'ai fondé. Pensant ensuite que le pauvre lit sur lequel il mouroit étoit à lui, il en eut quelque scrupule, et appercevant le Geolier des prisons de l'Archevêché qui étoit dans sa chambre : Mon ami, lui dit-il, je vous donne ce lit sur lequel je suis ; toute la grace que je vous demande pour l'amour de Jesus-Christ, c'est de vouloir par charité me le prêter jusqu'à ce que j'expire. Toute l'assemblée fondant en larmes, il se fit administrer l'Extrême-Onction. Ensuite il se fit dire la Messe dans sa chambre, à la fin de laquelle prononçant les saints Noms de Jesus et de Marie, il rendit doucement son ame à son Sauveur, le 8 de Septembre de l'an 1655, en la soixante-septieme année de son âge, qui étoit l'onzieme de son Episcopat. Sa pompe funebre fut des plus magnifiques ; mais rien n'en releva tant l'éclat, que les cris et les larmes de plus de huit mille et cinq cents pauvres qui pleuroient leur bon Pere, et qui ne pouvoient se consoler. Dès le jour même de sa mort, Dieu manifesta sa haute sainteté par un grand nombre de miracles. Son corps fut trouvé encore dans son entier trente-trois ans après sa mort. Il fut solemnellement béatifié l'an 1618 par le Pape Paul V, qui voulut que dans tous ses tableaux, on le peignît tenant à la main une bourse au lieu d'une crosse, avec des troupes de pauvres autour de lui. Il fut enfin canonisé avec les solemnités ordinaires le premier jour de Novembre de l'an 1658 par Alexandre VII,

qui ordonna qu'on en feroit l'Office dans toute l'Eglise.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, qui beatum Thomam Pontificem insignis in pauperes misericordiæ virtute decorasti : quæsumus, ut ejus intercessione, in omnes qui te deprecantur, divitias misericordiæ tuæ benignus infundas. Per Dominum, etc.

O DIEU, qui avez doué le bienheureux Pontife Thomas d'une insigne charité pour les pauvres : nous vous supplions de répandre libéralement, par son intercession, les richesses de votre miséricorde sur tous ceux qui vous adressent leurs prieres. Par N. S., etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 45.

ECCE Sacerdos magnus, qui in diebus suis placuit Deo, et inventus est justus : et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio. Non est inventus similis illi, qui conservaret legem Excelsi. Ideò jurejurando fecit illum Dominus crescere in plebem suam Benedictionem omnium gentium dedit illi, et testamentum suum confirmavit super caput ejus. Cognovit eum in benedictionibus suis : conservavit illi misericordiam suam : et invenit gratiam coram

VOICI ce grand Prêtre qui a plu à Dieu durant sa vie, qui a été trouvé juste, et qui dans le temps de la colere de Dieu est devenu la réconciliation des hommes avec lui. Il ne s'est trouvé personne qui observât comme lui la loi du Très-Haut ; aussi le Seigneur l'a rendu célebre parmi son Peuple comme il le lui avoit promis par serment. Il l'a comblé de la bénédiction de tous les peuples, et il a confirmé son alliance en sa personne ; il l'a connu, et il l'a béni ; il lui a conservé sa miséricorde ;

oculis Domini. Magnificavit eum in conspectu Regum, et dedit illi coronam gloriæ Statuit illi testamentum sempiternum: et dedit illi sacerdotium magnum, et beatificavit illum in gloria Fungi sacerdotio, et habere laudem in nomine ipsius: et offerre illi incensum dignum in odorem suavitatis.

il a trouvé grace devant les yeux du Seigneur. Dieu l'a glorifié devant les Rois, et il lui a donné une couronne de gloire ; il a fait avec lui une alliance éternelle ; il lui a conféré le grand Sacerdoce, et il l'a comblé de bonheur et de gloire, afin qu'il en fît toutes les fonctions avec dignité ; qu'il chantât les louanges du Seigneur ; qu'il annonçât en son nom sa gloire à son peuple ; et qu'il offrît sans cesse à Dieu un encens digne de lui, dont l'odeur lui fût agréable.

Cette Epître est tirée du Livre de l'Ecclésiastique. L'Eglise prend de ce Livre diverses choses qui y sont dites des anciens Patriarches, et les applique aux saints Evêques qui ne se sont acquittés dignement de leur ministere sacré, que parce qu'ils ont eu les vertus de tous ces premiers Saints.

RÉFLEXIONS.

Voici ce grand Prêtre qui a plu à Dieu. Quand est-ce qu'on aura dans le monde une juste idée de la véritable grandeur ? quand cessera-t-on de la faire consister dans une fumée qui ne s'est pas plutôt élevée qu'elle se dissipe ? Dieu ne voit rien de grand dans l'homme que le soin de lui plaire et de le servir. Chose étrange ! c'est toujours le désir de la gloire et de la distinction, qui épuise le revenu, qui est la principale cause des plus folles dépenses. On achete certainement bien cher un peu de poudre qu'on jette aux yeux des gens. Les premieres places élevent bien haut : mais qui est petit, ne devient pas plus grand dans une haute place. Ces magnificences toutes mondaines, ces prodigalités faites à pure perte, ces profusions en présens, en repas, en fêtes, font-elles beaucoup d'honneur à un homme qui n'a nul mérite ?

tandis qu'un verre d'eau donné par charité, a pour récompense le Ciel. Jamais équipage si fastueux, jamais superbe train ne fit tant d'honneur qu'une multitude de pauvres gens qui vous regardent comme leur pere. On a beau faire profession d'être mondain : on est Chrétien ; la Religion se fait jour à travers les plus épais brouillards ; on entend sa voix dans le plus grand tumulte. On sent que rien ne rend plus respectable un Grand, un homme riche, que cette charité chrétienne ; il y a dans cette libéralité une grandeur d'ame, un fond de noblesse, une supériorité de génie qui s'éleve sur tous ces titres secs et infructueux, qui ne sont fondés que sur des terres qui ne donnent jamais nul mérite, et sur des ancêtres qui ne sont plus. Un mauvais cœur, un petit esprit, une ame basse et roturiere ne fut jamis fort charitable. La charité est la vertu des ames nobles ; mais la libéralité en faveur des pauvres est le caractere le plus ordinaire d'un cœur chrétien. On s'étonne de voir tant de révolutions dans la fortune des gens du monde. On ne vit jamais sur le théâtre tant de changemens de scenes ; le même homme fait durant sa vie plus d'un personnage, les terres, les charges, les meubles même changent souvent de maîtres ; du moins peu d'enfans qui héritent de la bonne fortune de leurs peres. La pauvreté ne s'écarte pas fort loin de la porte des riches. La magnificence qui fait le plus de bruit, rappelle bientôt l'indigence ; et l'on voit peu de familles opulentes qui transmettent l'abondance à leurs descendans. On attribue cette inconstance de prospérité à mille accidens qui certainement n'y ont nulle part. La dureté des riches à l'égard des malheureux, est la cause la plus ordinaire de ces révolutions de fortune. On refuse à Dieu les intérêts, pour ainsi dire ; il ne faut pas s'étonner s'il nous enleve le principal. Les fonds ont été mal administrés par le pere ;

doit-on être surpris si le Maître en ôte l'administration aux enfans ! *Aliis locabit agricolis.* Veut-on fixer cette fortune florissante ; veut-on acquérir une véritable grandeur ; veut-on rendre long-temps héréditaires ses fonds et ses revenus ; veut-on assurer pour la postérité cette abondance dans sa famille ! qu'on soit riche en charité, qu'on soit libéral, magnifique même en aumônes, et en œuvres pies. La subsistance des pauvres est un grand titre de prospérité.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 25.

In illo tempore, dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Homo quidam peregrè proficiscens, vocavit servos suos, et tradidit illis bona sua. Et uni dedit quinque talenta, alii autem duo alii verò unum, unicuique secundùm, propriam virtutem, et profectus est statim. Abiit autem qui quinque talenta acceperat, et operatus est in eis, et lucratus est alia quinque. Similiter et qui duo acceperat, lucratus est alia duo. Qui autem unum acceperat, abiens fodit in terram, et abscondit pecuniam Domini sui. Post multum verò temporis venit Dominus servorum illorum, et posuit rationem cum eis. Et accedens qui quinque talenta acceperat obtulit alia quinque talenta, dicens : Domine, quinque talenta tra-

En ce temps-là, Jesus dit cette parabole à ses Disciples : Un homme allant faire un voyage hors de son pays, appela ses serviteurs, et leur mit ses biens entre les mains. Il donna cinq talens à l'un, à l'autre deux, et un à l'autre, à chacun suivant son habileté, et aussi-tôt il partit. Celui qui avoit reçu cinq talens, s'en alla, les fit profiter, et en gagna cinq autres : pareillement celui qui en avoit reçu deux, en gagna deux autres ; mais celui qui n'en avoit reçu qu'un, s'en alla creuser dans la terre, et cacha l'argent de son maître. Long-temps après, le maître de ces serviteurs revint, et compta avec eux. Celui qui avoit reçu cinq talens étant venu, en présenta cinq autres, et dit : Seigneur, vous m'avez donné cinq talens, en voilà cinq de plus que j'ai gagnés.

didisti mihi, ecce alia quinque superlucratus sum. Ait illi Dominus ejus : Euge serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam, intra in gaudium Domini tui. Accessit autem et qui duo talenta acceperat, et ait : Domine, duo talenta tradidisti mihi : ecce alia duo lucratus sum. Ait illi Dominus ejus : Euge serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam, intra in gaudium Domini tui.

Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur, puisque vous avez été fidelle en peu de choses, je vous donnerai un grand bien à gouverner, entrez dans la joie de votre Seigneur. Celui qui avoit reçu deux talens, vint ensuite, et dit : Seigneur, vous m'avez donné deux talens, en voilà deux de plus que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur, puisque vous avez été fidelle en peu de choses, je vous donnerai un grand bien à gouverner, entrez dans la joie de votre Seigneur.

MÉDITATION.

Des œuvres de miséricorde.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que par les œuvres de miséricorde on entend ces œuvres, ces actions de charité qui sont propres aux vrais Fidelles, qui font en partie le caractere des vrais disciples de Jesus-Christ, par lesquelles les Païens distinguoient avec admiration les Chrétiens du reste des hommes ; ces vertus qui ne naissent que dans le Christianisme, et qui ont toujours fait l'éloge de notre Religion. Le Fils de Dieu a eu grand soin de nous apprendre ces œuvres de miséricorde, et de nous en faire sentir l'indispensable nécessité pour le salut, en voulant que ces œuvres de charité soient regardées comme les titres sur lesquels Dieu donne la récompense ; et en se mettant lui-même à la place des pauvres à qui on a fait la charité pour

l'amour de lui : *Venez*, dit-il à ses Elus, *venez, vous qui êtes bénis de mon Pere, posséder le Royaume qui vous a été préparé dès la création du monde: parce que j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire. Je ne savois où loger, et vous m'avez recueilli chez vous. Je manquois d'habit, et vous m'en avez donné ; j'étois malade, et vous m'avez visité; j'étois en prison, et vous m'y êtes venu voir. Car je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un des plus petits de mes freres que voilà, vous me les avez faites à moi-même* (a). Faut-il de grands raisonnemens pour prouver que toutes ces bonnes œuvres ne sont pas de simple nécessité, de conseil, mais qu'elles sont nécessaires pour le salut. Dieu ne vous a pas fait riche, il ne vous a pas mis à votre aise, il ne vous a pas donné tant de biens pour vous seul. S'il n'avoit eu en vue que vous, il vous en auroit donné moins. Ces biens temporels, ces avantages humains, cette santé, ce crédit, cette autorité, sont des bienfaits qui vous ont été accordés en faveur des autres. Le partage des conditions, les faveurs temporelles, et les biens de cette vie auroient quelque chose, ce semble, de dur, et de contraire à la bonté universelle de Dieu, et à sa providence, si Dieu eût laissé les pauvres sans secours, et les malheureux sans ressources, tandis qu'il combloit de biens un si grand nombre d'indévots et d'ingrats. Mais le Seigneur ne donne du bien aux hommes qu'à titre onéreux. Il n'a donné du bien aux riches, que pour soulager les pauvres dans leur indigence ; les riches, les Grands du monde, les laïsés sont proprement, selon l'intention de la divine Providence, les tuteurs des pauvres et des malheureux. Bon Dieu, quel fonds de réflexions trouve-t-on ici pour tout le monde !

(a) *Matth.* 25.

SECOND POINT.

Considérez que ce ne sera que sur le mépris, ou du moins sur le refus de ces œuvres de miséricorde que portera la sentence de réprobation : *Allez, maudits, loin de moi dans le feu éternel, qui a été préparé pour le Démon et pour ses Anges*, dira le Souverain Juge. *Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire. Je ne savois où loger, et vous ne m'avez point recueilli chez vous. Je manquois d'habit, et vous ne m'en avez point donné. J'étois malade, et en prison, et vous ne m'avez point visité.* Voilà les motifs de cette effroyable sentence. Dieu laisse tous les autres motifs, pour ne faire mention que de ceux-ci, afin de nous faire bien entendre que sans cette vertu de miséricorde, toutes les autres vertus sont défectueuses. Eussiez-vous une pureté à l'épreuve de tout; fissiez-vous des prieres sans fin; eussiez-vous macéré votre chair par des austérités étonnantes : on ne fera point mention de tout cela, on n'aura nul égard à tout cela, si les œuvres de miséricorde vous manquent. L'amour du prochain, mais un amour compatissant, un amour bienfaisant, doit faire le caractere de distinction de tous les élus. Vous pouvez être dispensé par votre condition, par votre état, par votre âge, de travailler, de macérer votre corps, de jeûner, etc.; mais vous ne sauriez être dispensé de compatir aux miseres de vos freres. La miséricorde est un attendrissement de l'ame sur les miseres d'autrui, et un désir d'y remédier : qui peut être dispensé de cette vertu ! Voilà ce qui a porté tant de Rois, tant de Reines; voilà ce qui porte encore aujourd'hui tant de personnes chrétiennes à sanctifier leur condition, leur état et leur loisir par des œuvres de miséricorde. On a compris quelle

étoit leur nécessité et leur mérite pour être sauvé. Avons-nous la même foi et les mêmes sentimens? et s'il falloit paroître aujourd'hui ou demain devant le souverain Juge, arbitre décisif de notre sort, l'arrêt qu'il prononceroit sur notre éternelle destinée, seroit-il motivé sur cette vertu de charité?

Mon Dieu, que n'ai-je point à craindre, si les jours qui me restent sont aussi stériles en bonnes œuvres que ceux que j'ai passés jusqu'ici! Daignez, Seigneur, par votre grace, rendre ce reste de vie plus fertile: embrasez mon cœur de cette ardente charité; et puisque vous m'en faites connoître le besoin pressant, faites que je la mette en pratique.

Aspirations dévotes durant le jour.

Beati misericordes: quoniam ipsi misericordiam consequentur. Matth. 5.

Heureux ceux qui usent de miséricorde, car ils obtiendront miséricorde.

Jucundus homo qui miseretur et commodat. Psal. 111.

Qu'un homme qui compatit aux malheureux, et qui les soulage dans leurs besoins, est content!

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° La miséricorde est une compassion, une charité qu'on a envers le prochain, pour soulager ses miseres. L'Eglise divise les œuvres de miséricorde en sept spirituelles, et sept corporelles. Les œuvres de miséricorde spirituelles sont: 1.° Enseigner les ignorans. 2.° Corriger avec prudence et charité les pécheurs. 3.° Donner conseil à ceux qui en ont besoin. 4.° Consoler les affligés. 5.° Souffrir les injures et les dé-

fauts d'autrui avec patience. 6.° Pardonner de bon cœur les offenses. 7.° Prier pour les vivans et pour les morts, et pour ceux qui nous persécutent. Les œuvres de miséricorde corporelles sont : 1.° Donner à manger à ceux qui ont faim, et à boire à ceux qui ont soif. 2°. Recevoir avec joie dans sa maison les étrangers. 3.° Vêtir les nus. 4.° Visiter les malades. 5.° Visiter les prisonniers. 6.° Racheter les captifs. 7.° Ensevelir les morts. Nul qui ne puisse s'acquitter de quelques-unes de ces œuvres de charité. Appliquez-vous à remplir tous les devoirs de charité selon votre état. Personne à qui quelqu'une de ces bonnes œuvres ne convienne. Si vous ne pouvez pas ensevelir les morts, donnez de quoi les ensevelir, faites prier Dieu et dire des Messes pour les pauvres qui meurent, et qu'on laisse sans secours spirituels dans l'autre vie : faites dire des Messes pour eux. Vous ne pouvez pas loger chez vous les pauvres étrangers : donnez-leur de quoi se loger ailleurs, et Dieu vous tiendra compte de cette bonne œuvre.

2.° Vous n'avez pas de quoi donner à manger, vous n'êtes pas en état de vêtir des pauvres, vous ne pouvez pas même aller dans les hôpitaux ni dans les prisons : mais vous pouvez en quelque état que vous soyez souffrir les injures et les défauts d'autrui avec patience ; vous pouvez pardonner de bon cœur les offenses. Ces œuvres de charité se présentent à tout moment, et son fort abondantes dans tous les états. Enfin vous n'êtes pas en état d'aller visiter les pauvres malades de la Paroisse : peu de gens qui ne le puissent, sur-tout quand on fait de si longues visites inutiles, et si fréquemment. Mais qui peut dire raisonnablement qu'il ne peut pas instruire ses enfans et ses domestiques. Comprenez aujourd'hui le tort que vous avez, et la perte que vous avez faite, et prenez une résolution efficace de

ne passer aucun jour sans avoir fait quelqu'une des œuvres de miséricorde, ou spirituelles, ou corporelles. C'est là d'où dépend, pour ainsi dire, toute l'économie et le secret de la prédestination.

DIX-NEUVIEME JOUR.

SAINT JANVIER, EVÊQUE ET MARTYR, ET SES COMPAGNONS.

SAINT JANVIER étoit natif de Bénévent, d'une des plus anciennes familles du pays, puisqu'elle descendoit de ces anciens Samnites qui avoient eu si long-temps guerre avec les Romains, et qui étoient les maîtres du Duché de Bénévent, de la terre de Labour, de la Capitanate et de l'Abbruze. On ne sait rien de sûr des premieres années de notre Saint; ce qu'on sait de certain, c'est que sa famille étoit encore plus illustre par la profession qu'elle faisoit du Christianisme, que par l'éclat de son ancienne noblesse, dans un temps où les Empereurs Romains faisoient une plus cruelle guerre au nom Chrétien. Il est très-probable qu'il eut une éducation qui répondoit, et à sa Religion, et à sa naissance; ce qu'il y a de sûr, c'est que saint Janvier étoit universellement estimé comme le plus saint et le plus savant du Clergé, lorsque le Siege Episcopal de Bénévent vint à vaquer. Sa piété et son savoir ne laisserent pas long-temps délibérer sur le choix d'un Evêque : notre Saint fut choisi unanimement par tous les suffrages du peuple et du Clergé. Il ne fut pas aisé de vaincre son humilité et sa modestie. Il fallut un commandement exprès du Souverain Pontife, qui étoit alors saint Caïe ou saint Marcellin, pour l'obliger à donner son consentement.

Saint Janvier ne fut pas plutôt sur le Siege Episcopal que tout le Diocese sentit le soin particulier qu'avoit la Providence de son peuple, en lui donnant dans un temps si critique un si digne Pasteur. La charité immense du saint Prélat, son zele infatigable, et sa sollicitude Pastorale, bannirent bientôt l'indigence, consolerent les affligés, et donnerent du secours à tous les malheureux. On voyoit le saint Evêque aller chercher jusques dans les bois, ceux que la plus cruelle des persécutions avoit chassés des villes; et sa charité brilloit avec tant d'éclat, qu'elle étoit admirée des Païens même, qui charmés de sa sagesse, de ses libéralités, et de sa douceur, prenoient plaisir de converser avec lui, et de lui découvrir leurs besoins. Son zele sut si bien profiter de l'estime qu'ils avoient conçue de sa vertu, et de la confiance que les idolâtres avoient en lui, qu'il en convertit à la foi un grand nombre.

Comme la persécution étoit allumée par tout l'Empire, à cause des Edits que les Empereurs Dioclétien et Maximien avoient fait publier contre les Chrétiens, notre Saint eut de belles occasions de signaler son courage et son zele, non-seulement dans son Diocese, mais encore dans toutes les Villes voisines, qu'il parcouroit sans cesse, soit pour y assister les fidelles que l'avarice des Juges avoit dépouillés de leurs biens, soit pour encourager ceux qui étoient les plus exposés à la cruauté des tyrans, soit enfin pour y faire ses fonctions Pastorales. En parcourant ainsi en vrai Apôtre tout le pays, saint Janvier trouva à Miscene un jeune Diacre nommé Sosie, d'un mérite extraordinaire, qui servoit cette Eglise, avec lequel il lia une étroite amitié. Un jour que Sosie lisoit l'Evangile au peuple, notre Saint vit voltiger une flamme autour de sa tête; et ce présage lui fit dire dès-lors, qu'il seroit couronné du

martyre ; ce qui fut bientôt accompli. Sosie fut dénoncé peu de jours après comme Chrétien, à Draconce Gouverneur de la Campanie, qui le fit arrêter. L'ayant interrogé sur sa Religion, il fut si charmé de son air, de son esprit et de sa modestie, qu'il n'épargna ni promesses, ni menaces pour le pervertir. Mais voyant sa constance invincible à confesser Jesus-Christ, et sa foi à l'épreuve de tout, il le fit cruellement fouetter, il le fit mettre à la torture, et voyant que le saint Diacre se rioit de tous ces tourmens, il le fit conduire dans les prisons de Pouzzol, où il avoit dessein de le juger lorsqu'il y tiendroit ses audiences: Dès qu'on sut dans la Ville que le saint Martyr y étoit arrivé, il y fut visité par tous les Fidelles du lieu, et singuliérement par le Diacre Procule et deux bourgeois, Eutychés et Acuce. Draconce averti de la charité généreuse des trois derniers, se les fit amener avec saint Sosie, et ayant ordonné qu'ils fussent déchirés à coups de fouet de la maniere la plus cruelle, il les fit renfermer tous quatre dans la prison, résolu de les faire mourir le premier jour d'audience.

Saint Janvier ayant appris que le Diacre Sosie avoit été arrêté, et qu'il avoit déjà confessé la foi au milieu des tourmens en vrai héros Chrétien, vint se rendre auprès de lui, non-seulement pour l'encourager lui et ses compagnons à braver tous les tourmens pour Jesus-Christ, mais encore pour l'assister dans tous ses besoins, avec une charité héroïque : elle fut aussi bientôt récompensée. Le Gouverneur Draconce ayant été rappelé, eut pour successeur Timothée. Ce nouveau Gouverneur s'étant rendu à Nole, y entendit diverses dépositions contre les Chrétiens, et fut averti qu'un homme de Bénévent nommé Janvier, alloit souvent à Pouzzol assister ceux que son Prédécesseur avoit fait emprisonner pour crime de Religion; et que non-seulement il les

confirmoit dans leur foi, mais qu'il ensorceloit si fort les Païens, qu'il en avoit porté plusieurs à embrasser le Christianisme. Timothée prenant feu à cette déposition, donna ses ordres pour arrêter notre Saint, qui lui fut amené pieds et poings liés. Ce Gouverneur fumant de colere, lui ordonna de sacrifier sur l'heure même aux dieux. Le Saint ayant rejeté avec horreur cette proposition, fut condamné à être jeté sur le champ dans une fournaise allumée. L'ordre fut exécuté sans délai; mais Dieu renouvela en faveur de notre Saint le miracle des trois Enfans dont parle l'Ecriture. Saint Janvier trouva dans les flammes un rafraîchissement au lieu d'un feu brûlant, et il en sortit sans que ses habits eussent été endommagés, et sans avoir perdu un cheveu de sa tête. Cette merveille surprit tous les assistans. Le tyran en fut lui-même étourdi; mais attribuant ce miracle à l'art magique dont ils avoient coutume d'accuser les Chrétiens, il en devint plus furieux; et faisant mettre le Saint à la torture, par un supplice inoui lui fit arracher les nerfs, et le fit porter en prison, résolu de le faire souffrir davantage.

Les Fidelles de Bénévent ayant appris ce qui étoit arrivé à leur saint Evêque, en furent alarmés. Son Diacre Feste, et son Lecteur Didier, partirent aussitôt au nom de toute son Eglise, pour le visiter, et lui rendre leurs services. Mais Timothée n'eut pas plutôt appris leur arrivée, qu'il les fit arrêter; et les ayant fait comparoître devant son tribunal, les interrogea sur leur état, sur leur Religion, et sur le motif de leur voyage. Ils répondirent avec beaucoup de modestie et de fermeté, qu'ils étoient Chrétiens, ministres de leur saint Prélat; qu'ils étoient venus pous l'assister dans la prison, et qu'ils espéroient que Dieu leur feroit la grace de lui tenir compagnie dans les supplices. Le tyran les confronta avec

saint Janvier, qui ne craignit point de les reconnoître, et de déclarer qu'ils étoient de son Clergé. Sur cet aveu il leur fit mettre les fers aux pieds, et les obligea de marcher devant son chariot jusqu'à Pouzzol, pour y être exposés aux bêtes, avec les autres qu'il y avoit condamnés. La joie qui paroissoit sur le visage de cette glorieuse troupe de Martyrs étonnoit tous les Païens. Nos Saints ne furent pas plutôt arrivés, qu'on les produisit sur l'arene. Alors saint Janvier s'adressant à tous ses chers compagnons : Courage, mes freres, leur dit-il, voici le jour de notre triomphe ; combattons généreusement pour la foi de Jesus-Christ, et donnons hardiment notre sang pour celui à qui nous devons notre vie. Le Seigneur m'a envoyé ici, afin que le Pasteur ne fût point séparé de son troupeau, et que l'Evêque n'offrît point le sacrifice de sa vie à Jesus-Christ, sans ses ministres. Que les promesses ni les menaces ne fassent aucune impression sur nos cœurs ; gardons une fidélité inviolable à notre divin Maître ; mettons toute notre confiance en lui, et avec son secours ne craignons ni les tourmens ni la mort même. A peine le saint Martyr eut cessé de parler, qu'on lâcha toutes les bêtes contre eux en présence d'une multitude étonnante de peuple qui avoit accouru au spectacle. Les Lions, les Tigres et les Léopards qu'on avoit laissé jeûner plusieurs jours, coururent en furie sur les saints Martyrs ; mais au lieu de les dévorer, on les vit se prosterner devant eux, lécher leurs pieds comme par respect, les flatter de leur queue, sans qu'aucun osât seulement toucher leur robe. Cette merveille frappa la multitude. On entendit un bruit sourd dans tout l'amphithéâtre qui disoit que le Dieu des Chrétiens étoit le seul vrai Dieu ; qu'un miracle si visible et si surprenant ne pouvoit pas être l'effet de la magie, puisqu'avec tous leurs arts magiques, les Prêtres des Idoles n'avoient

jamais rien pu faire d'approchant. Le Gouverneur entendant ces murmures, craignit une sédition contre lui ; ce qui l'obligea de faire sortir incessamment tous les Martyrs de l'amphithéâtre, et d'ordonner qu'ils fussent menés sur l'heure même dans la place publique, pour y être tous décapités. Comme on les y conduisoit, S. Janvier passant devant le Gouverneur, demanda à Dieu que pour confondre l'obstination de ce tyran, il lui ôtât l'usage de la vue. A l'instant même Timothée devint aveugle. Ce châtiment miraculeux l'étourdit, il lui faire des réflexions qu'il avoit étouffées jusqu'alors à la vue de tous les autres événemens ; il reconnut le pouvoir des serviteurs de Jesus-Christ ; il arrêta l'exécution de la sentence qu'il avoit portée contre eux ; et s'étant fait amener notre Saint : Janvier, lui dit-il d'un ton piteux, Janvier qui adorez le Dieu tout-puissant, priez-le pour moi, et faites qu'il me rende la vue dont il m'a privé en punition de mes crimes.

Le Saint, pour montrer par un nouveau miracle la puissance du vrai Dieu, fit une seconde priere en faveur du Gouverneur, et elle fut aussi efficace que la premiere. Timothée recouvra la vue sur le champ. Cette merveille convertit le jour même cinq mille Païens. Mais les miracles convertissent peu de cœurs ambitieux. Timothée craignant que s'il épargnoit les saints Martyrs, il ne fût disgracié par l'Empereur, donna un ordre secret à ses Officiers de faire exécuter incessamment sa sentence.

Pendant qu'on conduisoit le Saint à la place Vulcaine pour y être exécuté, un bon vieillard Chrétien vint se jeter à ses pieds, et fondant en larmes, le supplia de lui donner quelque chose qui eût servi à ses usages, pour le conserver dans sa maison comme une précieuse Relique. Le Saint touché de la dévotion du saint vieillard : Je

n'ai que mon mouchoir, lui dit-il, dont j'ai encore besoin pour me bander les yeux; mais je promets de vous le donner après ma mort; vous pouvez compter sur ma promesse. Le Saint étant arrivé avec tous ses chers compagnons à la place publique, se banda lui-même les yeux avec son mouchoir; et prononçant tout haut ces paroles du Psaume trentieme: *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* Mon Sauveur Jesus-Christ, je remets mon ame entre vos mains; il eut la tête coupée avec tous ses compagnons, les saints Sosie, Feste et Procule Diacres, Didier Lecteur, Eutychés et Acuce bourgeois, le 19 Septembre vers la fin du troisieme siecle.

Les Chrétiens des villes d'où étoient les saints Martyrs, envoyerent aussitôt pour enlever leurs corps. Ceux des saints Procule, Eutychés et Acuce demeurerent à Pouzzol; ceux de S. Feste et de saint Didier furent portés à Bénévent; celui de saint Sosie à Miscene; celui de S. Janvier fut d'abord porté à Bénévent, puis au Monastere du Mont-Vierge, d'où enfin sous le Pontificat d'Alexandre IV il fut transféré à Naples, et déposé dans l'Eglise Cathédrale, où il est honoré avec beaucoup de dévotion, la ville l'ayant pris pour un de ses Patrons; et Dieu continuant de l'honorer tous les jours par un grand nombre de miracles, et singuliérement par la protection qu'on en reçoit contre les furieux embrasemens du Mont-Vesuve. Cette montagne qui n'est qu'à deux lieues et demie de Naples, jette des flammes qui font souvent d'étranges ravages. Avant l'Empire d'Auguste, il y avoit eu cinq de ces débordemens de flammes; et l'an 81 de Jesus-Christ cet embrasement ruina deux villes entieres et une grande étendue de pays; on dit que les cendres en furent portées jusques dans l'Afrique, la Syrie et l'Egypte. Ces déluges de feu sont arrivés plusieurs fois depuis; un sur-tout fut si vio-

lent, qu'on crut que la ville de Naples alloit être entiérement ruinée. Les Napolitains eurent recours à leur saint Patron. Ils porterent processionnellement les précieuses Reliques de saint Janvier, et les opposerent aux flammes qui menaçoient leur ville. A peine se fut-on approché de ces tourbillons embrasés, que ces feux horribles parurent s'arrêter tout-à-coup comme par respect à la présence de ces saintes Reliques; puis se repliant vers leur gouffre, s'éteignirent sur la montagne, laissant une épaise fumée qui disparut peu d'heures après. Le Vesuve a vomi plusieurs fois depuis quantité de flammes avec des orages de cendres qui ont jeté la terreur dans tout le pays; mais depuis que la ville de Naples possede le corps de saint Janvier, on a une forte confiance d'être à l'abri de ces incendies.

Ce qui releve encore l'éclat du culte que l'on rend à saint Janvier dans l'Eglise de Naples, c'est un miracle perpétuel qui se renouvelle toutes les fois qu'on approche de son chef une phiole pleine de son sang; car ce sang caillé et pêtri avec la terre, n'est pas plutôt rapproché de son chef, qu'il s'échauffe, devient liquide et bouillant comme un sang vivant, à la vue de tout le monde.

Ce n'est pas seulement l'Eglise Latine qui solemnise avec éclat la fête de saint Janvier et de ses compagnons; cette Fête est encore fort célebre dans l'Eglise Grecque; et l'on voit des Eglises fort anciennes dédiées à Dieu en l'honneur de saint Janvier.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, qui nos annuâ sanctorum Martyrum tuorum Januarii et sociorum ejus solemnitate lætificas: concede propitius, ut quorum gaudemus meritis, accendamur exemplis. Per Dominum nostrum, etc.

O DIEU, qui nous donnez chaque année un nouveau sujet de réjouissance dans la solemnité de vos saints Martyrs Janvier et ses compagnons; faites que comme leurs mérites nous donnent de la joie, leur exemple nous donne de la ferveur pour les imiter. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Hébreux. Chap. 10.

FRATRES: Rememoramini pristinos dies, in quibus illuminati, magnum certamen sustinuistis passionum: Et in altero quidem, opprobriis et tribulationibus spectaculum facti: in altero autem, socii taliter conversantium effecti. Nam et vinctis compassi estis, et rapinam bonorum vestrorum cum gaudio suscepistis, cognoscentes vos habere meliorem et manentem substantiam. Nolite itaque amittere confidentiam vestram, quæ magnam habet remunerationem. Patientia enim vobis necessaria est: ut voluntatem Dei facientes, reportetis promissionem. Adhuc enim modicum aliquantulum, qui venturus

MES Freres, remettez-vous en l'esprit ces premiers temps, où après avoir reçu la lumiere, vous avez soutenu de grands combats et de grandes persécutions. D'un côté servant de spectacle au monde, par les opprobres et les vexations. et de l'autre, prenant part aux peines de ceux qui étoient dans le même état: car vous avez compati à ceux qui étoient dans les fers, et vous avez souffert avec joie qu'on vous enlevât vos biens, sachant que vous avez un fonds plus riche, et toujours durable. Ne perdez donc point cette fermeté de courage que vous avez, qui sera suivie d'une si grande récompense: car la patience vous est nécessaire; afin qu'en faisant la

est, veniet, et non tardabit. Justus autem meus ex fide vivit.

volonté de Dieu, vous receviez l'effet de ses promesses. Aussi-bien ce qui reste de temps est court, et même très-court. Il viendra celui qui doit venir, et il ne tardera point; cependant le Juste qui est à moi, vit de la foi.

L'Epître aux Hébreux est un des plus beaux et des plus précieux monumens que possede l'Eglise chrétienne. La grandeur des choses, et l'importance de la matiere, y sont par-tout soutenues par la noblesse des expressions, et par l'élévation du style.

RÉFLEXIONS.

Remettez-vous en l'esprit ces premiers temps, etc. Rappelons dans notre esprit ces jours d'innocence et de ferveur, où l'esprit exempt de tous ces brouillards que les passions excitent, et le cœur à l'abri de la corruption que cause le vice, recevoit les lumieres de la foi et les impressions de la grace avec docilité et avec joie. Remontons jusqu'à ces jours calmes et sereins, où l'on goûtoit Dieu avec tranquillité, et où l'ame délivrée de tous ces préjugés qui obscurcissent la raison en affoiblissant la foi, goûtoit un plaisir exquis en pénétrant ces grandes vérités qui dégoûtent si fort des illusions du monde; Pénétré alors de ces sentimens de Religion, que de salutaires réflexions sur le caprice et les inquiétudes bizarres du cœur humain, sur la vie inutile de tant de gens, sur les fausses idées de félicité, sur les pernicieuses maximes du monde! touché alors de la foiblesse de ceux qui se laissent entraîner au torrent, combien de fois a-t-on déploré leur triste sort? combien de fois indigné de la fausse sécurité des mondains, s'est-on récrié contre leur scandaleuse licence? un jeune homme respectable alors aux libertins même par sa retenue, par sa sagesse et par sa probité, déféroit-il beaucoup à

leurs jugemens ! recherchoit-il avec beaucoup d'empressement leur approbation ! craignoit-il fort leur censure ! rougissoit-il de l'Evangile ! Quelle horreur alors de ces fêtes licencieuses, de ces parties de plaisir, d'où l'on sort toujours moins innocent ! quel éloignement de ces spectacles profanes interdits à tous les Chrétiens ! quel dégoût de tous ces divertissemens tumultueux ! quel divorce généreux et constant avec tout ce qui peut blesser la conscience ! Doux, humble, honnête, poli, officieux; car on est tout cela quand on est sincérement dévot : quelle justesse dans ses pensées ! quelle solidité dans ses raisonnemens ! quelle sagesse dans ses conseils ! quelle persévérance dans ses dévotions ! la droiture, l'affabilité, le bon esprit sont inséparables de la piété chrétienne. Cette Dame pénétrée des grandes vérités de la Religion, ne trouvoit de véritable contentement que dans les exercices d'une solide piété : estimée, louée, respectée du monde, parce qu'elle n'en suivoit point les maximes. La régularité de ses mœurs donnoit un nouveau lustre à toutes ses belles qualités. L'envie respectoit sa vertu. On la proposoit dans le monde pour modele d'une Dame chrétienne. Elle se distinguoit encore plus par sa modestie que par sa qualité. Sa dévotion prouvoit sa foi, et toute sa conduite faisoit son éloge. Mais l'air contagieux du monde et des compagnies a-t-il flétri ce lustre et cet éclat ! a-t-on avalé ce poison préparé que le monde vante sans cesse comme une boisson exquise ! S'est-on dégoûté de cette vie unie et chrétienne ! a-t-on quitté le parti de la vertu ! Bon Dieu, quel changement affreux dans l'esprit, dans le cœur, dans les manieres de la même personne ! Comparons ce que nous sommes avec ce que nous avons été ; que ces deux portraits seront peu ressemblans ! Mais doit-on se savoir bon gré de cette ressemblance ! remet-

tous-nous en l'esprit ces premieres années où nous étions si sages : le sommes-nous beaucoup depuis que nous avons quitté le parti de la vertu?

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon S. Matthieu. Chap. 24.

In illo tempore : Sedente Jesu super montem Oliveti, accesserunt ad eum Discipuli secretò, dicentes : Dic nobis, quando hæc erunt ! et quod signum adventûs tui et consummationis sæculi ! et respondens Jesus, dixit eis : Videte ne quis vos seducat. Multi enim venient in nomine meo, dicentes : Ego sum Christus, et multos seducent. Audituri enim estis prælia et opiniones prœliorum. Videte ne turbemini : oportet enim hæc fieri, sed nondum est finis. Consurget enim gens in gentem, et regnum in regnum, et erunt pestilentiæ, et fames, et terræ motus per loca. Hæc autem omnia initia sunt dolorum. Tunc tradent vos in tribulationem, et occident vos : et eritis odio omnibus gentibus propter nomen meum. Et tunc scandalizabuntur multi, et invicem tradent, et odio habebunt invicem. Et multi pseudoprophetæ surgent, et seducent multos. Et quoniam abundavit iniquitas, refrigescet cha-

En ce temps-là : Comme Jesus étoit assis sur le Mont d'Olivet, ses Disciples l'aborderent en particulier, et lui dirent : Dites-nous, quand cela arrivera-t-il ! et quel sera le signe de votre venue et de la consommation des siecles ! Jesus leur répondit : Prenez garde qu'on ne vous séduise ; car plusieurs viendront qui prendront mon nom, disant : Je suis le Christ, et ils séduiront beaucoup de gens. On vous parlera de batailles, et de bruits de batailles. Prenez garde, ne vous alarmez pas, aussi-bien faut-il que ces choses arrivent ; mais ce n'est pas là encore la fin : car les nations s'éleveront contre les nations, et les Royaumes contre les Royaumes ; et il y aura de tous côtés des pestes, des famines et des tremblemens de terre. Tout cela au reste, c'est le commencement des malheurs. Alors on vous livrera à la persécution, on vous fera mourir, et vous serez en haine à tous les peuples à cause de mon nom. Alors plusieurs viendront à tom-

ritas, multorum. Qui autem perseveravit usque in finem, hic salvus erit.

ber, les hommes se livreront, et se haïront les uns les autres. Il paroîtra beaucoup de faux Prophetes qui séduiront beaucoup de monde; et parce que l'iniquité sera venue à son comble, la charité de plusieurs se refroidira; mais celui qui aura été constant jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé.

MÉDITATION.

De la persévérance.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la persévérance finale est le souverain bonheur de l'homme, puisqu'elle lui procure la possession éternelle du souverain bien. Vivre dans l'innocence, dans la grace et l'amitié de Dieu, c'est le seul bonheur de l'homme durant cette vie: tout autre bien, tout autre plaisir n'est qu'illusion, qu'amusement; mais la persévérance dans la grace est, par rapport à nous, un bonheur parfait. Quelque fervente qu'ait été notre conversion, elle n'aura de vertu qu'autant qu'elle aura le don de persévérance; c'est proprement ce don qui donne le prix à nos bonnes œuvres; sans la persévérance, l'innocence la plus parfaite, la vertu la plus héroïque, la pénitence la plus austere, ne servent de rien. Saül avoit été choisi de Dieu par une prédilection singuliere; Salomon avoit été l'admiration de tout l'univers par sa piété et par sa sagesse; Judas étoit un des Apôtres du Sauveur, et il avoit fait même des miracles; Origene mit tout en œuvre pour donner son sang pour Jesus-Christ; Tertullien a été durant un temps un Pere de l'Eglise: tous ces grands hommes avoient bien commencé; ils avoient

même persévéré quelque temps dans l'innocence, dans la ferveur, dans tous les devoirs de la justice; ils faisoient honneur à la Religion tant qu'ils ont persévéré dans la grace : mais s'étant enfin démentis de cette exacte régularité des mœurs; s'étant lassés dans les voies de Dieu; s'étant laissés entraîner au torrent des passions et du mauvais exemple, quelle a été leur triste fin, et quelle est leur éternelle destinée? C'est la grace finale, cette finale persévérance dans la grace qui met le sceau à tout : aumônes, pénitences, bonnes œuvres, dévotion, rien ne passe jusque dans l'autre vie qui ne soit marqué à ce coin, qui ne soit scellé de ce sceau. Les Vierges peu pourvoyeuses avoient persévéré dans la pureté : cette délicate fleur ne s'étoit point fanée : elles avoient pardevers elles bien des bonnes œuvres; elles s'endorment malheureusement sur la fin du jour, elles ne perséverent pas dans ce zele ardent du salut, dans cette vigilance si nécessaire, l'Epoux arrive lorsqu'elles sont sorties; il ne les trouve pas comme les autres dans leur devoir, elles n'ont pas persévéré dans leur premiere ferveur, elles sont réprouvées. Bon Dieu! est-il possible que ces raisons, que ces leçons, que ces exemples fassent si peu d'impression sur l'esprit et le cœur de bien des gens qui se trouvent dans ce cas.

SECOND POINT.

Considérez que quoique la persévérance dans la vie de la grace soit un pur don de Dieu, le manque de persévérance dans cette grace est notre seul ouvrage. Cette vie de la grace que nous rend la pénitence, est de sa nature, aussi immortelle et aussi incorruptible que notre ame qui en est le sujet. Si contre le dessein de Dieu nous perdons cette grace, c'est à nous et non point à elle que nous devons l'imputer; et en cela consiste notre

déréglement. Instruits comme nous le sommes de la nécessité de cette persévérance finale, comment ne travaillons-nous pas pour l'obtenir ? ne devroit-on pas toute la vie faire des vœux continuels pour obtenir ce don précieux ? la persévérance finale ne devroit-elle pas être sans cesse, et l'objet de nos désirs, et la fin de nos actions, et le motif, pour ainsi dire, de toutes nos prieres ? Acquérons des trésors de mérites et de graces. Si nous avons le malheur de ne pas persévérer dans la vie de la grace jusqu'au dernier moment : si nous avons le malheur de mourir dans la disgrace de Dieu, dans le péché mortel, eussions-nous vécu dans l'innocence, dans la ferveur de la pénitence jusqu'au moment qui précede ce dernier : si nous avons le malheur de perdre cette grace décisive au dernier moment, tous ces trésors sont perdus pour nous pour toute l'éternité ; Dieu ne fait plus aucun cas de toutes nos bonnes œuvres passées. Confondus avec tous les impies et les réprouvés, on est réprouvé pour toujours et sans ressource ; et l'on ne demande pas à Dieu tous les jours cette persévérance ! et l'on ne met pas en œuvre tous les moyens pour obtenir ce don de persévérance ! et il y a un mal qu'on craigne autant que le malheur de ne pas persévérer !

Non mon Dieu, je ne craindrai rien tant désormais que ce malheur ; et je ne cesserai chaque jour de vous demander ce don de persévérance. Je n'oublierai rien, par mes soupirs, pour toucher, pour fléchir votre miséricorde, et par ma fidélité à votre grace, pour ne me rendre point indigne de ce don.

Aspirations dévotes durant le jour.

Perfice gressus meos in semitis tuis, ut non moveantur vestigia mea. Psalm. 16.

Affermissez mes pas, Seigneur, dans le chemin

qui me mene à vous, de peur que je ne vienne à chanceler.

Justificationem meam quam cœpi tenere non deseram. Job. 27.

Je suis bien résolu, Seigneur, de ne me jamais écarter, moyennant votre sainte grace, des voies de la justice que j'ai commencé de tenir.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1°. QUOIQUE nous ne puissions pas mériter la persévérance et la grace finale, nous pouvons cependant ne nous rendre pas indignes de ce précieux don. Persévérez dans la fuite du péché, dans la pratique de la vertu, dans l'innocence, et ayez une ferme confiance que Dieu couronnera une vie innocente par une sainte mort. Ayez en horreur tout ce qui peut vous faire perdre la vie de la grace. Fuyez toutes ces occasions de péché, fréquentez les Sacremens; et si vous avez le malheur de tomber dans le péché, ne passez jamais le jour sans recourir au Sacrement de pénitence. N'attendez ni jour de fête, ni jour de loisir, ni commodité. Ces délais ont été la cause funeste de la réprobation de bien des gens, qui avoient mené jusqu'alors une vie qui faisoit espérer une fin bien différente. Faites tous les jours quelque priere à Dieu, pour lui demander la grace finale. Le temps du divin sacrifice, sur-tout à l'élévation de la sainte hostie, est le plus propre pour demander et pour obtenir un si grand don. Intéressez la très-sainte Vierge pour cela; faites-lui aussi tous les jours une priere particuliere, pour obtenir par sa puissante intercession la persévérance finale. Elle l'obtient infailliblement pour tous ceux qui lui sont véritablement dévots.

2.° Regardez chaque jour comme le dernier de votre vie, et passez-le comme s'il devoit être en

effet le dernier. De toutes les pratiques de piété, c'est ici la plus efficace pour avoir le don de la persévérance. Faites vos bonnes œuvres avec le même motif. La retraite d'un jour chaque mois est encore une pratique excellente pour persévérer dans la vie de la grace. Faites dire de temps en temps quelques Messes pour un si important succès : nulle affaire si intéressante. Notre salut est notre unique affaire ; et c'est de la persévérance finale que dépend le salut.

VINGTIEME JOUR.

SAINT EUSTACHE ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

L'HISTOIRE de la vie de saint Eustache, de sa femme Théopiste et de ses deux Fils Agapitus et Théopistus, est remplie d'événemens si merveilleux, qu'on la prendroit pour une pieuse fiction, si l'on ne savoit que Dieu a pris plaisir, pour ainsi dire, de temps en temps, de manifester aux hommes, sur-tout dans ces premiers jours de l'Eglise, les trésors de sa divine Providence et de sa miséricorde, en instruisant les Fidelles par des événemens aussi instructifs que merveilleux, comme nous l'allons voir dans la vie de saint Eustache.

Eustache se nommoit Placide avant sa conversion, et selon la conjecture de Baronius, c'étoit ce même Placide dont Joseph fait mention dans les livres de la guerre des Juifs, qui étant un des premiers officiers de l'armée, se signala par mille hauts faits au fameux siege de Jérusalem, et rendit des services importans à l'Empereur Vespasien, et à son fils Tite. Placide quoique Païen avoit des mœurs peu païennes. Ennemi des dissolutions

ordinaires aux idolâtres, on ne vit jamais un Officier plus honnête, plus poli, plus modéré. On ne doute point qu'il ne fût d'une famille distinguée par son ancienne noblesse, et par les emplois militaires; son air, ses belles manieres, le rang qu'il tenoit dans les troupes, ses grands biens, le nombre de ses esclaves: tout prouve et l'éclat de sa naissance, et les services de ses ayeux. Ses belles qualités le rendoient encore plus respectable; doux, affable, ennemi des violences, bienfaisant, prodigue même à l'égard des soldats et des pauvres: on ne peut dire dans quelle estime étoit le Seigneur Placide dans toute l'armée et à la Cour. La guerre contre les Juifs ayant été si glorieusement terminée en faveur des Romains, Placide se retira à Rome. Etant un jour à la chasse, et poursuivant un cerf, il fut fort surpris de voir que cette bête étant arrivée sur un tertre, se tourna vers lui; alors il apperçut entre le bois du cerf l'image de Jesus-Christ crucifié, et en même temps il entendit une voix miraculeuse qui lui reprochant, comme à un autre Saül, l'aveuglement dans lequel il vivoit en fait de Religion, lui ordonnoit de ne plus persécuter Jesus-Christ dans la personne de ses Fidelles, et lui ordonnant de renoncer au Paganisme, lui disoit de chercher un Prêtre des Chrétiens dans Rome, par le moyen duquel il pût recevoir le Baptême et se faire Chrétien. Après quoi, ajouta-t-on, revenez dans ce lieu, et vous y apprendrez ce que vous aurez à faire.

Placide frappé d'un événement si peu attendu, se trouva tout changé sur l'heure même. La grace éclairant alors son esprit, et embrasant son cœur, il fut saisi d'horreur pour les idoles, il en sentit le ridicule et l'impiété, et se sentit embrasé du désir d'embrasser le Christianisme. A peine fut-il arrivé au logis que sa femme nommée Tatiene, d'une humeur et d'un naturel conforme à celui de

son mari, vint lui raconter un songe qu'elle avoit eu, qui se trouva tout ressemblant à la merveille qu'avoit vu et entendu Placide. Ils ne déliberent pas un moment pour exécuter les ordres du Ciel. Un saint Prêtre nommé Jean les ayant instruits avec leurs deux fils, leur donna le Baptême ; et afin qu'il ne leur restât plus rien du vieil homme, il donna le nom d'Eustache, ou d'Eustathe à Placide, celui de Théopiste à sa femme Tatiene, et celui d'Agapitus et de Théopistus à ses deux fils. Les effets du Baptême ne furent jamais plus promptement sensibles que dans ces Néophytes ; on les eût pris pour des anciens Fidelles, nourris dans les plus parfaites maximes du Christianisme, dès les premiers jours de leur conversion. Eustache ne fut pas plutôt devenu Chrétien, qu'impatient d'apprendre du Sauveur ses volontés, il se rendit avec empressement au lieu où s'étoit opérée la premiere merveille. Y étant arrivé, il se prosterne la face contre terre ; et fondant en larmes : Seigneur, s'écria-t-il, d'un ton plein de confiance, et animé d'une vive foi, voici cette brebis perdue que vous venez de tirer de l'abyme, pour la mettre dans votre bercail. Puisque votre miséricorde infinie n'a point été rebutée de mon indignité, j'espere qu'elle le sera encore moins aujourd'hui que je porte l'auguste caractere de ses enfans, et qu'elle voudra bien achever son ouvrage. Me voici prêt à vous obéir ; parlez, Seigneur, et je vous promets que j'exécuterai vos ordres sans réplique. Comme rien ne sera capable d'ébranler jamais ma foi, j'espere que vous me ferez la grace de suivre avec fidélité toutes vos maximes. A peine Eustache avoit achevé sa priere, que le Sauveur lui apparut, et après l'avoir encouragé, et fait connoître à quelle sainteté il le destinoit : Il faut, mon fils, lui dit le Seigneur, vous attendre à de rudes épreuves. Le démon mettra tout en usage pour vous décourager. Vos biens

vous seront enlevés, vos emplois vous seront ôtés; vous perdrez même votre femme, vos enfans, et vous vous trouverez réduit à la derniere misere. Ne perdez pas courage : ma grace vous soutiendra dans tous ces fâcheux accidens, et je saurai bien vous rendre le centuple. Soyez fidelle jusqu'à la mort, votre vie sera couronnée par un glorieux martyre.

Saint Eustache sentoit croître son courage à la vue de tout ce que le Ciel lui présageoit de fâcheux; aussi répondit-il en Héros Chrétien, et en serviteur fervent et fidelle. Etant de retour au logis, il raconta ingénument à sa femme tout ce que le Seigneur lui avoit fait connoître. Il trouva dans Théopiste des sentimens aussi chrétiens, et aussi généreux que les siens, et une sainte impatience de donner des preuves à Jesus-Christ de leur fidélité et de leur constance. L'épreuve ne tarda pas. Une maladie contagieuse fit périr tous leurs bestiaux qui faisoient leur plus clair revenu, et tous leurs esclaves qui étoient leurs principales richesses. La tranquillité avec laquelle nos Saints reçurent cette premiere disgrace, étonna tous ceux qui ignoroient les motifs de leur parfaite résignation. Peu de jours après on apprit que l'Empereur avoit cassé tous les Officiers qui ne se trouvoient pas employés dans l'armée. Leur constance ne se démentit pas plus dans ce second revers, leur joie même parut plus éclatante. Enfin nos Saints se voyant abandonnés peu à peu de tous leurs amis, qui ne l'étoient proprement que de leur fortune; et réduits presque à la mendicité, ils prirent le parti de quitter Rome. Chargés de leurs petits enfans, qui étoient les seuls biens que la Providence leur avoit laissés, ils se rendirent au port d'Ostie, où ayant trouvé un vaisseau qui mettoit à la voile pour l'Orient, ils s'embarquerent, et partirent pour l'Egypte.

On ne peut dire quelle fut la joie de saint Eus-

tache et de sainte Théopiste de se voir dépouillés de leurs biens, sans autre titre que celui de pauvres de Jesus-Christ, et comme bannis de toute l'Italie, qui avoit si souvent retenti des acclamations et des cris de joie qu'avoient causé les victoires remportées par le Général Placide. Mais ces consolations intérieures que le Ciel répandoit en abondance dans ces deux cœurs chrétiens, furent bientôt troublées par le plus cruel et le plus fâcheux accident qui pût arriver à ces deux grandes ames. Le maître du vaisseau, épris d'une passion violente pour la chaste Théopiste, n'eut pas plutôt touché les côtes d'Afrique, qu'il résolut de l'enlever; et sans écouter ni prieres, ni offres, ni larmes, fit mettre à terre par force Eustache et ses enfans, et ayant levé l'ancre, fit voile vers la Syrie.

L'affliction fut extrême et réciproque; saint Eustache la reçut avec soumission; et adorant la conduite que Dieu tenoit sur lui, il s'abandonne à la divine Providence. Il charge sur ses épaules ses deux fils, et marchant jour et nuit dans ces affreux déserts, il arrive au bord d'une riviere. Le trajet étoit long et périlleux, et la charge étoit trop pesante pour pouvoir passer à la nage. Dans cette perplexité où se trouvoit notre Saint, il leve les yeux au Ciel, prie le Seigneur d'avoir pitié de ces deux petits innocens, et prenant sur le champ son parti, en laisse un sur le rivage, bien résolu de venir le reprendre après le trajet, et chargé de l'autre, passe la riviere à la nage. Etant heureusement arrivé à l'autre bord, il met son fils sur le gazon, et se remet à la nage pour venir reprendre l'autre; mais Dieu, qui est toujours plus admirable dans ses Saints, permit que s'étant avancé dans la riviere, il se vit enlever ses deux enfans, l'un par un lion, et l'autre par une louve. Dans cette étrange conjoncture, saint Eustache, après avoir donné la liberté à son cœur affligé de

se soulager par les larmes : Seigneur, s'écrie-t-il, vous me les aviez donnés, vous me les avez ôtés : que votre volonté s'accomplisse. J'adore votre Providence, et je ne cesserai de bénir votre saint Nom. Vous avez permis que j'aye perdu la mere et les enfans, disposez maintenant du pere.

Saint Eustache, se voyant seul, quitta la pensée d'aller en Egypte ; et s'arrêtant dans le premier village qu'il rencontra, nommé Badise, il se donna à un riche laboureur pour cultiver ses terres. Un état si pénible et si différent de celui où il avoit vécu, ne servit qu'à le rendre encore plus Chrétien. Sa douceur charma son maître, son infatigabilité au travail gagna son cœur. Ses travaux n'altérerent point sa piété. Il avoit sans cesse l'image de Jesus-Christ en croix devant les yeux, et cette vue adoucissoit toutes ses peines. Les bénédictions que Dieu répandit sur les terres de son maître durant les quatorze ans qu'il fut à son service, faisoient dire au Laboureur qu'il avoit trouvé un trésor. Cependant la divine Providence n'avoit pas oublié ses enfans, ni sa femme. Le Pilote qui l'avoit enlevée, la voyant continuellement fondre en larmes, la respecta ; et le Ciel le punissant d'un rapt si violent, le punit deux jours après en lui ôtant la vie, sans qu'il eût osé rien attenter sur la Sainte, laquelle se trouvant libre, débarqua au premier port, et se mit au service.

Ses deux enfans n'eurent pas un sort moins heureux. Des paysans et des laboureurs ayant couru sur ces animaux leur firent lâcher leur proie, sans que ces enfans eussent reçu la moindre blessure ; touchés de leur aventure, ils en prirent soin, les éleverent avec charité, et quoique le pere et les enfans fussent peu éloignés, ils passerent ces quatorze ans sans en apprendre aucune nouvelle. Après une si dure épreuve, que notre Saint supporta avec une patience qui charma tout le Ciel, le Seigneur voulut récompenser

une vertu si héroïque, en lui rendant tout ce qu'il avoit perdu, et le couronnant du martyre.

Quelques peuples barbares ayant fait une irruption sur les terres des Romains, menaçoient tout l'Empire. L'Empereur Trajan qui avoit succédé à Nerva l'an 98, et qui avoit connu la valeur de saint Eustache, alors Placide, durant la guerre des Juifs, apprenant que cet habile Général s'étoit retiré depuis quatorze ou quinze ans, ordonna qu'on le cherchât par-tout, et promit de grandes récompenses à ceux qui lui en donneroient des nouvelles. Deux Officiers passant par le village où Eustache étoit laboureur, logerent chez son maître. Comme ils avoient servi sous lui, notre Saint les reconnut, mais l'état où il étoit les empêcha de le reconnoître. L'entretien tomba sur Placide que l'Empereur Trajan faisoit chercher par-tout; mais en parlant du mérite de ce Général, on n'oublia pas les belles qualités de sa femme Tatiene. Ce discours réveilla toute la tendresse d'un époux, et la triste aventure de la mere et des enfans se représentant vivement à l'esprit d'Eustache déguisé, le trahit par les larmes qu'il ne put dérober à ses hôtes. Un des Officiers s'en étant apperçu, le considéra de plus près, et croyant découvrir certains traits que son état présent avoit effacés à demi, il dit à l'oreille de son compagnon, que ce laboureur ressembloit à Placide. Une cicatrice qu'il avoit au cou les fit ressouvenir d'une plaie qu'il avoit reçue dans une bataille. A cette marque toutes les autres se développerent à leurs yeux : ils ne douterent plus qu'Eustache ne fût leur ancien Général, et se jetant à son cou, ils l'obligerent d'avouer qu'il étoit Placide. Il eut beau se défendre, il fallut céder à leurs prieres, et aux ordres exprès de l'Empereur, sur-tout après qu'ayant passé toute la nuit en prieres, Dieu lui eût fait connoître par une révélation, qu'il devoit rendre encore ce service à l'Empire.

Etant arrivé à Rome il fut reçu de l'Empereur avec toutes les démonstrations de bienveillance dues à sa valeur. Trajan lui rendit toutes les marques de sa premiere dignité, et le déclara Général de l'armée! Eustache s'étant mis à la tête de l'armée alla chercher l'ennemi. Il le trouva, l'attaqua, le défit, et remporta sur les ennemis de l'Empire Romain une des plus signalées victoires. Comme dans cette guerre on avoit obligé tous les villages d'Orient de fournir deux Soldats pour l'armée de l'Empereur, Agapitus et Théopistus se trouverent parmi les troupes. Comme le sang ne se dément point, le Général n'eut pas plutôt apperçu ces deux jeunes Soldats si bien faits, qu'il sentit une inclination pour eux dont il ignoroit la cause. Il les appeloit fort souvent dans sa tente. S'entretenant un jour avec un d'eux, il l'interrogea sur son pays, sur ses parens, et sur ses aventures. Comme les deux freres ne se connoissoient pas, celui-ci n'eut pas plutôt raconté ce qui lui étoit arrivé etant encore enfant, que l'autre qui étoit présent lui saute au cou, et le reconnoît pour son frere. Il raconte que c'est lui-même qui avoit été laissé sur l'autre bord, comme il avoit été sauvé par des paysans qui l'avoient nourri jusqu'à ce qu'il eût pris parti dans les troupes. Eustache écoutoit tout ceci sans dire mot, mais non pas de sang froid; son cœur touché vivement, s'expliquoit assez par ses larmes. Ne pouvant plus contenir sa joie, ni suspendre plus long-temps les sentimens de la tendresse paternelle, les embrassant tous deux : Voici, leur dit-il, mes chers enfans, voici votre pere; adorons l'aimable providence de notre Dieu, qui ne nous a tous séparés que pour nous réunir et sur la terre, et dans le Ciel après une si longue épreuve. Soyons fidelles; je ne désespere pas de trouver aussi votre mere, afin que nous ayons tous quatre la consolation de donner notre sang tous ensemble pour Jesus-Christ.

L'événement montra bientôt combien cette espérance étoit bien fondée. Comme on ne s'entretenoit dans toute l'armée que de l'heureuse aventure du Général, quelques Officiers racontoient à table un événement si surprenant dans le village et la maison où Théopiste servoit depuis seize ans en qualité de gouvernante. Le détail et les circonstances de ces événemens ne lui permirent pas de douter que les deux Soldats ne fussent ses enfans, et que le Général ne fût son mari Eustache. Dans cette pensée Théopiste prie ces Officiers de lui faire le plaisir de la présenter au Général à qui elle souhaitoit de demander une grace. Lui ayant été présentée : Je vous supplie, Seigneur, lui dit-elle les larmes aux yeux, d'avoir pitié de cette mere affligée. Je suis une Dame Romaine, qui par la plus triste de toutes les aventures ai perdu le même jour, mon époux et mes deux fils, il y a près de seize ans, sans que j'en aye pu avoir jusqu'ici aucune nouvelle. Permettez, Seigneur, qu'on fasse quelque recherche dans l'armée pour savoir si mes fils n'auroient point pris parti dans les troupes; l'un s'appeloit Agapitus, et l'autre Théopistus; l'aîné n'a que vingt-deux ans, et le cadet vingt et un.

Tandis qu'elle parloit, Eustache qui la considéroit attentivement, sentoit dans son cœur, et reconnoissoit par ses yeux que celle qui lui parloit étoit Théopiste; et l'interrompant : Par quelle aventure, lui dit-il, avez-vous perdu et votre époux, et vos enfans? Théopiste alors fondant en larmes, lui raconta son enlévement par le Pilote sur les côtes d'Afrique, et ce qui lui étoit arrivé depuis. Alors notre Saint ne pouvant plus douter, par le détail de toutes ces circonstances, que le Ciel ne lui eût rendu sa chere épouse, fait appeler ses deux fils dans sa tente, et leur présenta Théopiste : Voilà, mes enfans, leur dit-il, votre mere; et en l'embrassant : Et

voici, ma chere compagne, votre époux Eustache : rendons graces à notre Dieu d'un événement si merveilleux. Remplis d'admiration, de reconnoissance et de joie, ils remercient le Seigneur d'un miracle si marqué de la divine Providence, et après leur priere, se racontent l'un l'autre, à loisir, toute l'histoire de tant de faits surprenans. On célébra dans toute l'armée durant plusieurs jours une aventure si miraculeuse; et enfin Eustache, Théopiste et leurs fils prenant les devans, se rendent à Rome, où l'Empereur Adrien successeur de Trajan avoit mandé le Général, pour lui décerner l'honneur du triomphe. Il en fut reçu avec toute l'estime, et la reconnoissance que méritoit le service important qu'il venoit de rendre à l'Empire; et après les réjouissances publiques, l'Empereur ordonna que l'on fît un sacrifice solemnel aux dieux, en action de graces de cette victoire. Eustache n'y parut point, et ayant été mandé par l'Empereur, il lui déclara qu'il étoit Chrétien, et qu'il ne devoit rendre graces qu'au vrai Dieu, à qui seul il étoit redevable de cette victoire, Adrien, l'un des plus cruels ennemis du nom chrétien, irrité de cette réponse, commande qu'on le dépouille sur le champ de toutes les marques de sa dignité, et qu'on le mene en prison aves ses deux fils et sa femme. Toute la ville se mit en mouvement pour leur persuader de renoncer à leur Religion; et l'Empereur lui-même n'épargna ni promesses ni menaces pour pervertir Eustache. Sa constance dans la foi poussa à bout la barbarie du Tyran, qui voyant qu'il ne pouvoit point l'ébranler, le condamna à être exposé aux bêtes avec ses deux fils et sa femme. Jamais joie ne fut plus éclatante que celle que leur causa ce cruel arrêt. On vit donc celui qu'on avoit vu il n'y avoit que deux jours sur un char de triomphe au milieu des acclamations de toute la Ville, marcher en che-

mise, chargé de fer, et entrer dans l'arene pour y être dévoré des bêtes avec ses deux fils et sa femme. La joie qui paroissoit sur leur visage montroit assez qu'ils s'estimoient bien plus honorés de mourir pour Jesus-Christ, que d'entrer dans Rome en triomphe. On lâcha sur eux des lions affamés et furieux qui ne coururent aux Saints que pour se prosterner à leurs pieds, les lécher, et les flatter avec leur queue. Ce miracle frappa tous les assistans; mais l'Empereur en devint plus furieux. Comme il étoit naturellement cruel, il résolut d'effrayer tous les Chrétiens par un exemple d'une cruauté qui avoit eu peu d'exemples. On voit dans Rome un taureau de bronze d'une énorme grandeur. Ayant fait enfermer les Saints Martyrs dans cette épouvantable machine, il fit allumer dessous un grand feu, et ce fut dans cet horrible tourment que nos Saints finirent leur vie par un glorieux martyre, le 20 de Septembre l'an 120, auquel jour l'Eglise célebre avec solemnité leur fête. Il y a à Rome une magnifique Eglise en l'honneur de saint Eustache et de ses compagnons. La plus grande Paroisse de Paris est sous son nom. Une partie de ses Reliques a été apportée par l'Abbé Suger dans l'Abbaye royale de Saint-Denis. On en garde aussi une portion dans la Paroisse de Saint-Eustache.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ces grands saints.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit

DEUS, qui nos concedis sanctorum Martyrum tuorum Eustachii et sociorum ejus natalitia colere : da nobis in æterna beatitudine de eorum societate gaudere. Per Dominum, etc.

SEIGNEUR, qui nous faites la grace de célébrer la fête de vos saints Martyrs Eustache et ses compagnons, faites que nous ayons le bonheur de jouir avec eux de la joie, et de la félicité éternelle. Par N. S., etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du livre de la Sagesse. Chap. 5.

JUSTI autem in perpetuum vivent ; et apud Dominum est merces eorum, et cogitatio illorum apud Altissimum. Ideò accipient regnum decoris, et diadema speciei de manu Domini : quoniam dexterâ suâ teget eos, et brachio sancto suo defendet illos. Accipiet armaturam zelus illius, et armabit creaturam ad ultionem inimicorum. Induet pro thorace justitiam, et accipiet pro galea judicium certum. Sumet scutum inexpugnabile æquitatem.

LES Justes vivront éternellement, le Seigneur leur réserve leur récompense, et le Très-Haut a soin d'eux : ils recevront de la main du Seigneur un Royaume admirable, et un diademe éclatant de gloire ; il les protégera de sa droite, et les défendra par la force de son bras saint : son zele se revêtira de toutes ses armes, et il armera ses créatures pour se venger de ses ennemis ; il prendra la justice pour cuirasse, et pour casque l'intégrité de son jugement ; il se couvrira de l'équité comme d'un bouclier impénétrable.

Les Juifs modernes ne reconnoissent point le livre de la Sagesse comme livre canonique, parce que les sentimens dont ce livre est plein, sont trop chrétiens, et prouvent la vérité de la Religion Chrétienne. Mais les Juifs n'ont jamais été de grand poids dans l'Eglise, à cause de leur haine maligne contre notre

sainte Religion. Il suffit que les Apôtres l'ayent cité, et l'ayent mis entre les mains des Fidelles, qui l'ont depuis toujours conservé.

RÉFLEXIONS.

Les Justes vivront éternellement. Il est étonnant de voir jusqu'à quel point l'ambition porte ses vues; rien ne peut borner les désirs et les projets orgueilleux d'un cœur ambitieux. Plus il s'éleve, plus il est inquiet, et mécontent de sa place, tant qu'il en voit une plus élevée. La faim de la gloire, croît à mesure qu'il se rassasie. L'ambition est une maladie, dans laquelle plus on boit, plus on est altéré. Que ne fait pas un ambitieux pour s'immortaliser? nulle peine qu'il ne dévore, nulle difficulté qu'il ne se propose de surmonter pour arriver à ses fins. Travaux insupportables à l'armée, souplesses, déboires, bassesses à la Cour, dettes au-delà du capital, dépenses au-delà du revenu: rien n'est épargné, rien ne rebute pour se faire un nom, pour être distingué, pour s'élever sur ses égaux, pour monter même plus haut que ceux qui nous surpassent. A-t-on obtenu un emploi, on veut lui donner de l'éclat, et se donner du relief par la magnificence de son train, par la dépense d'une table splendide. A-t-on obtenu une premiere dignité dans l'Eglise, on croiroit avilir son bénéfice et sa dignité si l'on ne faisoit de la dépense plus qu'on n'a de revenu On veut briller en meubles, en équipages, en tout, excepté en vertus et en bonnes œuvres. Qui payera? ce n'est pas d'ordinaire ce qui embarrasse, ce qui inquiete une ame ambitieuse; toute son inquiétude est de trouver des gens assez simples pour être la dupe de son ambition. C'est l'amour de la gloire qui est le grand mobile d'une conduite si peu chrétienne. On aime la gloire, on cherche la gloire; quand est-ce

qu'on la cherchera où elle se trouve ? quand cessera-t-on de se décrier et de se morfondre en la cherchant où elle ne se trouva jamais ? tout ce qui disparoît aux approches de la mort, tout ce qui s'éteint au tombeau, tout ce qui ne laisse qu'un regret et un repentir eternel, est bien vain, et bien frivole. Cœurs ambitieux, voulez-vous vous immortaliser ? apprenez aujourd'hui qu'il n'y a que les Justes qui vivent éternellement. Allez fouiller dans les tombeaux des Grands ; s'ils ne sont pas Saints, vous n'y trouverez qu'une poignée de cendres dont on a horreur : les Reliques des Saints sont seules respectables. Quelle gloire reste-t-il à ceux dont les noms ont une place distinguée dans l'Histoire, s'ils ne sont pas Saints ? quelle gloire à ces hardis et magnifiques Bénéficiers, dont les créanciers maudissent la mémoire après la mort ? Bon Dieu ! quelle gloire pour eux, si pour avoir enrichi bien des malheureux, ils avoient eu l'honneur de mourir pauvres ! leur mémoire seroit en bénédiction dans tous les siecles. Quand est-ce, Seigneur, qu'une vérité qui frappe tout homme Chrétien et raisonnable, fera impression sur un cœur et un esprit chrétien ?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc.
Chap. 6.

In illo tempore : Descendens Jesus de monte, stetit in loco campestri, et turba discipulorum ejus, et multitudo copiosa plebis ab omni Judæa, et Jerusalem, et Maritima, et Tyri, et Sydonis, qui

En ce temps-là : Jesus étant descendu de la montagne, il s'arrêta dans la plaine, aussi bien que la troupe de ses Disciples, et une grande multitude de gens de toute la Judée, et de Jérusalem et du pays maritime

venerant ut audirent eum, et sanarentur à languoribus suis. Et qui vexabantur à spiritibus immundis, curabantur. Et omnis turba quærebat eum tangere : quia virtus de illo exibat, et sanabat omnes. Et ipse elevatis oculis in discipulos suos, dicebat : Beati pauperes ; quia vestrum est regnum Dei. Beati qui nunc esuritis ; quia saturabimini. Beati qui nunc fletis ; quia ridebitis. Beati eritis, cùm vos oderint homines, et cùm separaverint vos, et exprobraverint, et ejecerint nomen vestrum, tanquam malum, propter Filium hominis. Gaudete in illa die, et exultate ; ecce enim merces vestra multa est in cælo.

de Tyr et de Sydon, qui étoient venus pour l'entendre et pour être guéris de leurs maladies. Ceux-mêmes qui étoient possédés des esprits immondes en furent délivrés ; toute la troupe cherchoit à le toucher, parce qu'il sortoit de lui une vertu qui les guérissoit. Alors levant les yeux vers ses Disciples : Vous êtes heureux, leur dit-il, vous qui êtes pauvres ; car le Royaume de Dieu vous appartient. Heureux, vous qui avez faim maintenant ; car vous serez rassasiés. Heureux, vous qui pleurez maintenant ; car vous rirez. Vous serez heureux lorsqu'à cause du Fils de l'Homme vous serez haïs des hommes, qu'ils vous retrancheront de leur compagnie, qu'ils vous chargeront d'opprobres, et qu'ils rejetteront votre nom comme un nom infame. Alors réjouissez-vous, et faites éclater votre joie ; car voilà une grande récompense qui vous attend dans le Ciel.

MÉDITATION.

Combien les maximes de Jesus-Christ sont opposées à celles du monde.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est rien de si contraire et de si opposé que les maximes de Jesus-Christ et les maximes du monde : Quelle folie de vouloir les accorder !

Le monde met sa félicité dans la joie et dans l'abondance : quelle autre idée se forme-t-on

d'un homme heureux ! Jesus-Christ pense tout autrement : la pauvreté selon lui est préférable à la plus délicieuse abondance ; c'est un titre qui nous donne droit au Royaume des Cieux : ce rassasiement qui est l'apanage des Bienheureux, est le fruit de la disette présente. Jesus-Christ n'assigne point, ce semble, d'autre cause de ces torrens de joie dont il inonde l'ame de ses Elus, que les pleurs de cette vie. Heureux, vous qui pleurez maintenant ; car vous rirez. Le monde s'accommode-t-il de cette maxime ? mais en est-elle moins une des principales maximes de Jesus-Christ ?

L'esprit du monde veut qu'on se fasse un mérite d'être bien reçu dans toutes les compagnies : c'est pour cela qu'on se pare, qu'on est si gracieux, qu'on se fait tout à tous, qu'on joue ; et quel chagrin, bon Dieu, quand on n'a pas été du goût des mondains !

Jesus-Christ réprouve ce succès : vous serez heureux, dit-il, lorsque pour l'amour de moi vous serez haïs des hommes. Le monde vous apprend que pour être heureux dans le monde, il faut plaire ; et moi je vous dis, que vous ne serez heureux dans le monde, que quand pour l'amour de moi vous lui aurez déplu ; il n'est pas même possible de lui plaire sans me déplaire ; optez entre ces deux partis. Hé, mon Dieu, combien peu de gens qui déliberent ! Le monde a presque toujours la préférence. S'empresse-t-on beaucoup de ne plaire qu'à Dieu !

Que ces réflexions, mon doux Jesus, sont une grande source d'indignation contre moi-même, et de regrets ! Comment ai-je pu suivre le monde, et faire profession de vous croire ! Ayez quelque egard, je vous en supplie, à mes regrets et à mes repentirs qui sont l'effet de votre grace.

SECOND POINT.

Considérez quelle opposition plus visible et plus criante que celle qui se trouve entre l'esprit du monde et l'esprit de Jesus-Christ.

Dans le monde, c'est une condition bien à plaindre que d'être pauvre : quelle infamie d'être maltraité, de devenir la fable des mondains, d'être l'objet de leur raillerie ! Quelle mortification d'être exclu de leurs parties de plaisirs, d'être retranché de leurs assemblées ! Voilà ce qu'on appelle dans le monde malheur, adversité, disgrace. Ecoutons comme s'explique Jesus-Christ sur ce sujet.

Vous serez heureux, mes enfans, lorsque vous ne serez pas du goût des gens du monde ; heureux, lorsque votre modestie, votre recueillement, votre régularité, deviendront le sujet de leurs railleries. Vous serez heureux, lorsque les gens qui vivent selon l'esprit du monde, vous regarderont en pitié, lorsqu'ils auront votre nom en horreur, lorsqu'ils vous retrancheront de leur compagnie, lorsqu'ils vous chargeront d'opprobres. Alors réjouissez-vous, faites éclater votre joie, regardez-vous comme les plus heureux et les mieux partagés dans ce monde. En bonne foi est-ce à tous les Chrétiens que Jesus-Christ adresse ces oracles ; et avons-nous cru jusqu'ici, croyons-nous même encore que ce soient-là les vrais oracles de Jesus-Christ ?

Ces maximes seroient-elles bien reçues dans ces assemblées mondaines, parmi ces gens qui ne goûtent que les maximes du monde ? mais sont-elles du goût du moins de ceux qui menent une vie plus réglée ? Ajustons ces sentimens pratiques avec nos idées de la Religion.

Saint Eustache étoit de qualité ; l'Empereur l'avoit fait Général de ses armées ; il étoit de-

venu son favori : mais il étoit Chrétien, et comme tel il ne s'estime jamais plus heureux, que lorsqu'il se voit pour l'amour de Jesus-Christ dépouillé de tous ses biens, privé de ses emplois, disgracié, et enfin exposé au martyre. Les Saints n'ont point eu d'autres sentimens : notre conduite répond-elle à ces saintes maximes ? De bonne foi, à voir la conduite des Saints et la nôtre, diroit-on que nous sommes de la même Religion ; mais aussi avons-nous sujet d'espérer la même récompense?

Ne permettez pas, Seigneur, que ces réflexions que vous me faites faire pour me convertir, me condamnent un jour ; vos maximes sont saintes, et elles sont vraies, et je vous promets de n'en suivre jamais point d'autres ; elles seront désormais la regle de ma conduite, comme elles sont l'objet de ma foi.

Aspirations dévotes durant le jour.

Si quid patimini propter justitiam, beati. 1. Petr. 3.
Si vous souffrez quelque chose pour la justice, vous êtes heureux.

Quæ autem conventio Christi ad Belial ! Aut quæ societas luci ad tenebras ! 2. Cor. 6.
Quelle alliance, entre Jesus-Christ et Belial ? ou quel rapport de la lumiere aux ténebres ?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° NE vous contentez pas de condamner les maximes du monde, l'esprit est toujours plutôt converti que le cœur. Faites-vous une loi non-seulement de ne les jamais soutenir dans les entretiens, mais d'y renoncer véritablement dans la pratique ; et pour cela prenez une forte résolution de ne vous point trouver dans les parties de plaisirs dont l'esprit du Christianisme est toujours

banni ; de ne paroître jamais au bal ni aux spectacles ; et lorsque la nécessité ou la bienséance chrétienne vous obligeront de vous trouver à des fêtes et à des assemblées des gens du monde, paroissez-y toujours en Chrétiens.

2.° Regardez les adversités de la vie, et tous les déboires si ordinaires dans le commerce du monde ; regardez-les, dis-je, du même œil que Jesus-Christ veut qu'on les envisage, et jamais sous d'autres couleurs et dans un faux jour. Etes-vous contrarié, méprisé, maltraité, ayez d'abord en bouche cet oracle : *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis* (a). Les afflictions du temps présent n'ont aucune proportion avec la gloire qui éclatera en nous. Ou ces belles paroles de l'Apôtre saint Pierre : *Si quid patimini propter justitiam, beati* (b). Heureux ceux qui souffrent quelque chose pour l'amour de Dieu.

C'est encore une pratique de piété fort agréable au Seigneur, de dire une petite priere en action de graces, ne fût-ce qu'un *Gloria Patri*, toutes les fois qu'il nous arrive quelque chose de fâcheux, ou quelque chose qui nous humilie ; et dans ces revers de fortune, dans ces mauvais succès, dans cette dégradation de charges, dans ces humiliations si peu attendues, dites avec le Prophete : *Bonum mihi quia humiliasti me* (c). Je m'estime heureux, Seigneur, que vous m'ayez affligé, mortifié, humilié. C'est là l'esprit du Christianisme ; un véritable Chrétien ne doit pas tenir un autre langage, ni avoir d'autres sentimens sur les humiliations. Peu de gens qui en connoissent le prix et le mérite. Nulle voie plus sûre ni plus courte. Nul moyen peut-être plus efficace pour se faire saint.

(a) *Rom.* 8. (b) 3. *Pet.* 14.
(c) *Psal.* 118.

VINGT-UNIEME JOUR.

SAINT MATTHIEU, APÔTRE ET EVANGÉLISTE.

COMME le Sauveur du monde vouloit bien nous persuader qu'il étoit venu singuliérement pour sauver les pécheurs, et qu'il n'y avoit point de condition dans le monde si éloignée des voies du salut, qui ne pût espérer d'avoir part à ses miséricordes, il daigna choisir pour un de ses Apôtres un homme qui, par sa profession, paroissoit le plus indigne d'une si grande faveur.

Cet homme fut saint Matthieu, Galiléen de naissance, Juif de Religion, mais d'une profession odieuse à toute la nation Juive, car il étoit Publicain, c'est-à-dire, Receveur ou Commis pour la recette des impôts que les Romains levoient dans toutes les Provinces qui leur étoient soumises. Cette haine particuliere des Juifs contre ces Publicains ou Commis, venoit de ce qu'en qualité d'Israélites et de peuple choisi de Dieu, ils croyoient devoir être exempts de payer aucun tribut et aucun droit aux nations étrangeres. Il avoit un autre nom sous lequel il étoit moins connu : car il s'appeloit Lévi fils d'Alphée, et c'est de ce nom que l'appellent communément les autres Evangélistes, comme celui qui avoit moins de rapport à sa qualité odieuse de Commis et de Publicain. Pour lui il n'a point gardé tous ces ménagemens, il n'a dissimulé ni son nom ordinaire, ni son emploi; il ne prend jamais que le nom de Matthieu, qui étoit celui sous lequel il étoit seulement connu en qualité de Publicain dans toute la Judée. Les Juifs regardoient ces Receveurs des impôts comme des pécheurs de

profession et des scélérats qui n'avoient point de Religion, et qui rançonnoient tout le monde. C'étoit-là le métier de notre Saint avant que le Fils de Dieu lui eût dit de le suivre. Comme Capharnaüm sur le rivage de la mer de Tibériade, étoit la plus grande Ville de commerce qu'il y eût dans tout le Pays, notre Publicain y faisoit son séjour. Il avoit son bureau hors de la Ville sur un passage qui étoit près de la mer de Galilée. Jesus-Christ qui enseignoit, il y avoit plus d'un an, dans la Galilée, passant près du bureau de Matthieu, s'arrêta, et le regardant fixément, lui dit de tout quitter et de le suivre. Jamais la grace du Sauveur ne parut plus puissante qu'à cette occasion. Tout autre que le Fils de Dieu eût eu besoin de raisons bien puissantes, pour persuader à un homme avide des biens de la terre, et qui avoit si peu de Religion, de quitter un emploi qui accommodoit si fort son inclination et son amour-propre. Cependant le Sauveur ne l'eut pas plutôt regardé, et ne lui eut pas plutôt dit : Suivez-moi, que ce mot le frappa et lui changea si fort le cœur, qu'il n'hésita pas un moment à tout quitter pour le suivre. Matthieu se leve à l'heure même, suit Jesus-Christ, et se déclare hautement son Disciple. Et afin que nul ne pût douter de l'attachement qu'il avoit pour lui, il l'invite à un grand festin, et il n'épargne rien pour lui témoigner son parfait dévouement et sa reconnoissance.

La multitude des conviés étoit grande, mais ce n'étoient pour la plupart que des Publicains, et d'autres gens décriés pour leur mauvaise conduite, auxquels Jesus, comme Sauveur, donnoit volontiers accès auprès de lui, afin de les corriger et de les porter à la pénitence. Sa bienveillance sur-tout à l'égard de Matthieu déplut fort aux Scribes et aux Pharisiens, qui ne mettant point de différence entre le pécheur et le péché, haïssoient également l'un et l'autre : ils murmu-

roient ouvertement contre le Sauveur de ce qu'il mangeoit avec des pécheurs ; mais la réponse qu'il fit à leurs plaintes devoit pour jamais leur fermer la bouche. Il leur dit que c'étoit à tort qu'ils l'accusoient de favoriser les pécheurs ; que sa conduite à leur égard montroit en quel sens Dieu avoit dit par le Prophete Osée, que la charité qui compatit aux miseres du prochain, et qui tâche de les soulager, lui plaît davantage que tous les sacrifices du monde ; que si l'assistance du Médecin est nécessaire, non pas aux sains, mais aux malades, il falloit que comme Médecin des ames, il secourût particuliérement ceux dont les ames étoient le plus en danger de périr ; qu'enfin, bien qu'il fût venu pour sauver généralement tous les hommes, soit pécheurs, soit justes, sa principale intention étoit de travailler à la conversion des pécheurs, de les ramener doucement à leur devoir, de leur inspirer peu-à-peu l'horreur du vice et l'amour de la vertu. Ce discours du Sauveur charma Matthieu, et l'entretien particulier qu'il eut avec lui le gagna si fort, et l'attacha si parfaitement à Jesus-Christ, que sans vouloir retourner à son bureau, il se fit le Disciple d'un Maître si bon et si compatissant, et le compagnon inséparable de toutes ses courses.

Une conversion si miraculeuse et si inespérée fit grand bruit. On reconnut que la parole du Sauveur avoit une vertu divine, qui seule pouvoit changer si promptement les cœurs ; et la persévérance de saint Matthieu fut regardée comme un des plus grands miracles. Ce cher Disciple ne quitta plus le Sauveur, il l'accompagna dans toutes les Villes et dans tous les Bourgs où il alloit prêcher le Royaume des Cieux ; et bien loin de rougir d'avoir tout abandonné, et de s'être fait pauvre pour l'amour de lui, son plaisir étoit de paroître dans cet état humble, pauvre et mortifié, au milieu de Capharnaüm, où peu de

jours auparavant il faisoit une si belle figure. Comme son amour et son attachement pour le Sauveur ne lui permit jamais de le quitter un seul jour, nul des Disciples du Fils de Dieu ne fut un plus assidu auditeur de toutes ses instructions, ni un témoin plus présent de toutes ses merveilles.

Peu de temps après que saint Matthieu se fut mis à la suite de Jesus-Christ avec les autres Disciples, se fit l'élection de douze Apôtres, au rang desquels ce divin Sauveur lui fit l'honneur de l'élever. Il est nommé le septieme entre les Apôtres, par saint Marc et par saint Luc; pour lui il ne se met que le huitieme, c'est-à-dire, après saint Thomas, et se nomme toujours Matthieu le Publicain, par un motif d'humilité et de reconnoissance. Depuis ce temps, jusqu'après la Résurrection de Jesus-Christ, nous ne trouvons rien dans l'Evangile qui regarde en particulier la personne de ce fidelle Apôtre.

Le Sauveur du monde ayant achevé le grand ouvrage de notre rédemption, il voulut bien rester encore quarante jours sur la terre avec les Apôtres pour les instruire sur tous les Mysteres de notre Religion. Après sa glorieuse Ascension dans le Ciel, et la descente du Saint-Esprit, saint Matthieu prêcha la foi avec les autres Apôtres dans la Judée, où il resta encore environ trois ans. Avant que d'en sortir pour aller prêcher ailleurs la foi chrétienne, il fut inspiré de Dieu, et prié par les Juifs convertis, de leur laisser avant que de les quitter, une histoire ou un précis de ce qu'il leur avoit appris dans ses conversations et dans ses conférences, peut-être même que les Apôtres le jugeant le plus propre pour ce dessein, joignirent leurs prieres à celles des Fidelles. Saint Matthieu écrivit donc, avant que les Apôtres quittassent Jérusalem et se séparassent pour aller prêcher dans les Provinces:

il écrivit, dis-je, ce Livre divin auquel il donna le titre d'*Evangile*, qui signifie *bonne et heureuse nouvelle*. En effet, ce n'étoit que l'explication historique de la bonne et heureuse nouvelle que les Anges avoient annoncée aux Bergers à la naissance du Sauveur, ne contenant autre chose que ce que Jesus-Christ avoit appelé lui-même *Evangile*; c'étoit la pure doctrine de Jesus-Christ, et sa Prédication accompagnée de ses miracles, dont saint Matthieu avoit été le fidelle témoin; à quoi il avoit ajouté, pour faire une histoire réguliere de sa vie, ce qu'il avoit appris de la sainte Vierge touchant sa naissance, et ce qui l'a suivi jusqu'à son Baptême. Inspiré du Saint-Esprit, son dessein dans cet Evangile, dit saint Augustin, a été principalement de nous représenter la vie humaine que Jesus-Christ a menée parmi les hommes; au lieu que saint Jean semble ne s'être proposé que de nous démontrer la divinité du Fils de Dieu. Aussi l'Evangile selon saint Matthieu paroît plus propre pour les Fidelles en général, parce qu'il s'est arrêté particuliérement à rapporter les actions et les instructions dans lesquelles Jesus-Christ a tempéré pour ainsi dire sa sagesse et sa Majesté divine, pour rendre l'exemple de sa vie plus imitable, et plus proportionné à notre foiblesse; s'étant singuliérement attaché à ce qui regarde les mœurs. Ce fut saint Matthieu qui écrivit le premier le saint Evangile; et comme il ne composoit cet ouvrage particuliérement que pour les Juifs convertis qui l'en avoient prié, il l'écrivit en la langue des Juifs, en Hébreu, c'est-à-dire, en une langue mêlée du Syriaque et du Chaldaïque, qui étoit alors la langue vulgaire des Juifs dans la Palestine.

Cet Evangile ne fut pas plutôt entre les mains des Juifs, qu'il s'en fit plusieurs copies. Quelques-uns des Apôtres, en partant pour leur Mission, voulurent en avoir un exemplaire. Il s'en fit

même dés-lors une traduction en Grec pour l'usage des Fidelles qui ne parloient que cette langue dans les autres Provinces; et cette version fut si autorisée, qu'elle va de pair avec l'original.

Lorsqu'on trouva le corps de saint Barnabé dans l'Isle de Chypre, vers l'an 488, on trouva sur sa poitrine l'Evangile de saint Matthieu, que saint Barnabé avoit écrit de sa propre main. Il étoit écrit sur du bois de Chypre qui étoit un bois fort rare. L'Empereur Zenon qui régnoit alors, le voulut avoir, le baisa avec respect, l'enrichit d'or, et le fit garder dans ses Archives. Eusebe rapporte que saint Pantene étant allé prêcher dans les Indes, y trouva l'Evangile de saint Matthieu écrit en caracteres Hébreux, que S. Barthelemi avoit laissé aux Indiens, et saint Jérôme ajoute que saint Pantene apporta cet exemplaire dans la ville d'Alexandrie. On croit que l'original de l'Evangile de saint Matthieu écrit en Hébreu, fut conservé par les Chrétiens de la nation Juive qui étoient à Jérusalem, et qui l'emporterent avec eux à Pella où ils se retirerent avant que Jérusalem fût assiégée. La plupart de ces Juifs convertis ayant retenu une partie du Judaïsme, formerent une secte appelée la secte des Nazaréens, qui dégénéra ensuite en celle des Ebionites. Ces Nazaréens garderent l'original de l'Evangile de saint Matthieu, mais ils y ajouterent plusieurs histoires apocryphes; ce qui fut cause sans doute qu'on négligea ce texte original, et qu'on n'a conservé que la version Grecque qui n'a point été altérée.

On ne sait pas sûrement quel fut le pays où saint Matthieu alla prêcher la foi de Jesus-Christ, en quittant la Judée. Quelques-uns ont cru qu'il alla en Perse, sur-tout dans le pays des Parthes, des Medes et de Caramanie; l'opinion la plus suivie, est qu'il alla en Ethiopie. Ce qu'il y a de sûr, selon saint Clément d'Alexandrie, qui n'étoit pas éloigné des temps Apostoliques, c'est que ce

saint Apôtre menoit une vie fort austere. Il ne vivoit que de racines, de laitues et de quelques légumes, s'étant interdit durant toute sa vie l'usage de la viande et du poisson. On assure que notre Saint étant arrivé dans la ville de Nadaber en Ethiopie, il y fut reçu avec joie par cet Eunuque de la Reine de Candace, que le Diacre saint Philippe avoit baptisé. Qu'ayant trouvé dans cette ville deux fameux magiciens, nommés Zorcès et Arfaxat, qui par leurs prestiges trompoient ces pauvres idolâtres, leur causant des maladies apparentes qu'ils guérissoient ensuite par leurs enchantemens, se faisant une vaine réputation par ces faux miracles; saint Matthieu découvrit au peuple les sortileges de ces imposteurs, lesquels, pour se venger du Saint, firent venir par leur art magique deux épouvantables dragons qui jeterent la terreur dans toute la Ville. Mais saint Matthieu, par le seul signe de la Croix, rendit ces deux dragons doux comme des agneaux, et les renvoya dans leurs cavernes. Cette merveille rassura les habitans, et leur donna une grande idée de la Religion Chrétienne.

Un miracle bien plus considérable acheva de les convertir. Une des filles du Roi nommée Egipe, étant morte, ce Prince appela d'abord les deux magiciens pour la ressusciter. Ils employerent fort inutilement tous les secrets de leur art : les démons qu'ils invoquoient sans cesse ne purent jamais lui rendre la vie. Saint Matthieu ayant été appelé, n'eut pas plutôt invoqué le nom de Jesus-Christ sur le corps de la morte, qu'elle se leva pleine de vie. Un miracle si frappant fut la cause de la conversion du Roi et de toute la famille Royale, et cette conversion fut bientôt suivie de celle de toute la Cour et de presque tout le peuple. Ce qu'il y eut encore de plus consolant pour le saint Apôtre, fut la résolution que prit Iphigénie fille aînée du Roi, de consacrer à Dieu sa

virginité, après un discours qu'avoit fait le Saint sur l'excellence de l'état des Vierges. L'exemple de la Princesse ayant porté plusieurs autres filles à l'imiter, on vit bientôt une Communauté d'épouses de Jesus-Christ au milieu d'une ville qui avoit été jusques-là le centre de l'idolâtrie. Mais cette insigne merveille coûta la vie à saint Matthieu. Car le Roi étant mort, son frere nommé Hirtace s'empara du Royaume. Il crut que pour s'y maintenir il falloit épouser Iphigénie qui en étoit l'héritiere. La Princesse qui étoit une des plus belles personnes de son temps, et qui avoit juré de n'avoir jamais d'autre époux que Jesus-Christ, eut horreur de la proposition de son oncle. Le refus d'Iphigénie alluma encore plus la passion de l'usurpateur. Il crut que personne ne pouvoit avoir plus de pouvoir sur son esprit que le saint Apôtre, il le fit venir, et il voulut qu'en sa présence il persuadât la Princesse de consentir à ce mariage; mais le Saint la confirma dans son premier dessein. Hirtace en fut si irrité, que s'étant retiré brusquement dans le Palais, il ordonna qu'on allât faire mourir le Saint sur l'heure même. Les soldats qui eurent cet ordre, trouverent le saint Apôtre à l'Autel où il achevoit le divin sacrifice. Ce fut sur cet Autel même, que cette précieuse victime fut immolée à son Dieu par plusieurs coups de hache qui le couronnerent du martyre. Saint Hippolyte l'appelle l'hostie et la victime de la virginité, et le protecteur des Vierges. Il y avoit vingt-trois ans que S. Matthieu prêchoit la foi de Jesus-Christ dans l'Ethiopie, où il avoit converti un nombre prodigieux de Païens, et fondé plusieurs Eglises.

On trouve dans les Constitutions attribuées à saint Clément, que ce fut saint Matthieu qui mit en usage l'eau-bénite parmi les Fidelles; il est probable que les autres Apôtres en firent autant dans les pays où ils prêchoient. Le corps du saint

Apôtre fut conservé long-temps dans la ville de Nadaber où il avoit souffert le Martyre, jusques à ce que vers l'an 1080, il fut transporté à Salerne au Royaume de Naples, d'où son chef fut apporté en France, et on le conserve avec une grande vénération dans la Cathédrale de Beauvais; on voit aussi de ses Reliques dans celle de Chartres.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

BEATI Apostoli tui et Evangelistæ Matthæi, Domine, precibus adjuvemur: ut quod possibilitas nostra non obtinet, ejus nobis intercessione donetur. Qui vivis, etc.

ASSISTEZ-NOUS, Seigneur, par les mérites de saint Matthieu votre Apôtre et Evangéliste; afin que son intercession nous obtienne les graces que nous ne pouvons pas obtenir de nous-mêmes. Vous qui étant Dieu, vivez et régnez, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du livre d'Ezéchiel. Chap. 1.

SIMILITUDO vultûs quatuor animalium: facies hominis, et facies leonis à dextris ipsorum quatuor: facies autem bovis à sinistris ipsorum quatuor: et facies aquilæ desuper ipsorum quatuor. Facies eorum, et pennæ eorum extentæ desuper: duæ pennæ singulorum jungebantur, et duæ tegebant corpora eorum: et unumquodque eorum coram facie sua ambulabat: ubi erat

VOICI la forme qui paroissoit dans ces quatre animaux: ils avoient tous quatre une face d'homme, tous quatre à droite une face de lion; tous quatre à gauche une face de bœuf; et tous quatre au-dessus une face d'aigle. Leurs faces et leurs ailes s'étendoient en haut; ils se tenoient l'un l'autre par deux de leurs ailes, et ils couvroient leurs corps par les deux autres. Chacun d'eux marchoit devant soi

impetus Spiritûs, illuc gradiebantur: nec revertebantur cùm ambularent. Et similitudo animalium, aspectus eorum quasi carbonum ignis ardentium, et quasi aspectus lampadarum. Hæc erat visio discurrens in medio animalium, splendor ignis, et de igne fulgur egrediens. Et animalia ibant, et revertebantur in similitudinem fulguris coruscantis.

ils alloient où les emportoit l'impétuosité de l'esprit, et ils ne retournoient point lorsqu'ils marchoient : et les animaux paroissoient, à les voir, comme des charbons de feu brûlans, et comme des lampes ardentes. On voyoit courir au milieu des animaux des flammes de feu et des éclairs qui sortoient du feu ; et les animaux alloient et revenoient comme des éclairs qui brillent.

Ezéchiel étoit fils de Busi de la race Sacerdotale, natif de Sarera ; il fut emmené captif à Babylone avec Jéchonias Roi de Juda. Il ne passoit point pour Prophete lorsqu'il sortit de son pays, Dieu ne lui communiqua l'esprit de Prophétie que dans la Mésopotamie, où il fut envoyé par Nabuchodonosor. Le but principal de ses Prophéties est de consoler ses freres, compagnons de sa captivité.

RÉFLEXIONS.

Ils alloient où les emportoit l'impétuosité de l'esprit, et ils ne retournoient point lorsqu'ils marchoient. Nul homme, dit le Sauveur, qui met la main à la charrue, et regarde derriere lui, n'est propre pour le Royaume de Dieu. Quand on s'arrête dans le chemin de la vertu, on ne manque jamais de retourner en arriere ; et dès qu'on retourne, on descend bien plus bas qu'on n'étoit quand on a commencé de monter. C'est un corps massif et pesant qu'on n'a monté au haut d'une colline qu'à force de bras, et avec beaucoup de peine et de sueur : mais les cordes, les leviers, les poulies viennent-elles à rompre, ce corps entraîné par sa propre pesanteur descend vîte. Il ne part pas d'abord avec une grande impétuosité ;

ses premiers mouvemens de descente sont d'abord assez lents : mais ils ne sont pas plutôt multipliés, que l'impétuosité est horrible ; rien n'est capable de l'arrêter ; il passe impétueusement le terme d'où il étoit parti, et il ne s'arrête que dans le précipice. Voilà l'affreuse image de ceux qui, après avoir bien commencé, se lassent de bien faire : ils s'arrêtent dans les voies de la vertu, leur repos n'est pas long, ils retournent en arriere. La rechûte va toujours plus loin que la maladie. Le précipice seul arrête l'impétuosité du déréglement. Peu de gens qui deviennent véritablement deux fois dévots. Dès qu'on s'ennuie de vivre toujours sous les yeux du meilleur de tous les Peres, dès qu'on n'aime plus que sa propre liberté, on est bientôt dépaysé ; on ne s'égare jamais près, quand on s'égare de propos délibéré. Quand le cœur est déréglé, une vie unie lasse ; les passions aveuglent à mesure que les lumieres de la grace s'affoiblissent ; et l'on se dégoûte bientôt du service, quand le maître qu'on sert nous déplaît. Mais a-t-on commencé à retourner sur ses pas : on se déplaît à soi-même ; on cherche à perdre le souvenir de ce qu'on a été. De là ces légéretés puériles dans des personnes d'un âge mûr ; ces saillies des passions qu'on se repent d'avoir si long-temps domptées et resserrées ; de là ces railleries pitoyables de la vertu et de la Religion qui indignent même les plus libertins, et qui font pitié à qui a encore une teinture de Religion et de bon sens. Nulle rechûte, en fait de mœurs, qui ne porte avec soi un caractere d'infamie. Il est rare que qui est impie deux fois ne le soit pour toujours.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 9.

In illo tempore : Vidit Jesus hominem sedentem in telonio, Matthæum nomine. Et ait illi : Sequere me. Et surgens, secutus est eum. Et factum est discumbente eo in domo, ecce multi publicani et peccatores venientes, discumbebant cum Jesu et Discipulis ejus. Et videntes Pharisæi, dicebant Discipulis ejus : Quare cum Publicanis et peccatoribus manducat Magister vester ! At Jesus audiens ait : Non est opus valentibus medicus, sed malè habentibus. Euntes autem discite quid est : Misericordiam volo, et non sacrificium : non enim veni vocare Justos, sed peccatores.

En ce temps-là : Jesus vit un homme nommé Matthieu qui étoit assis au bureau des fermes, et lui dit : Suivez-moi. Il se leva, et le suivit. Il arriva ensuite que Jesus étant à table chez lui, il y vint des Publicains et des pécheurs en grand nombre, qui se mirent à table avec lui et avec ses Disciples. Ce que voyant les Pharisiens, ils disoient à ses Disciples : Pourquoi votre Maître mange-t-il avec des Publicains et des pécheurs ? Jesus entendant cela, dit : Ce n'est pas à ceux qui se portent bien qu'il faut un médecin, mais à ceux qui se portent mal. Au reste, allez apprendre ce que signifie : Je veux la miséricorde, et non pas le sacrifice : car je ne suis pas venu appeler les Justes, mais les pécheurs.

MÉDITATION.

De la fidélité à la grace de la vocation.

PREMIER POINT.

Considérez qu'on connoît peu le prix de la grace de la vocation, puisqu'il y a tant de gens qui manquent de fidélité à cette grace. C'est pourtant

celle d'où dépend en quelque manière toute l'économie de notre salut. Tous les états, toutes les conditions sont propres pour le salut, et Dieu n'appelle personne dans un état, qu'il ne lui destine tous les secours dont on a besoin dans cet état, pour arriver au terme heureux de son éternelle destinée. Dieu ayant distribué sur la terre toutes les différentes conditions, il a de toute éternité destiné à chacun sa place. Rien n'arrive dans ce monde par hasard; tout se fait par les ordres de sa sagesse infinie et de sa divine Providence. La grace donc de la vocation est cette destination que Dieu fait de chacun de nous pour chaque état, et de cet enchaînement de graces et de secours qu'il nous y prépare. C'est dans la même vue qu'il nous distribue ses talens toujours proportionnés à notre fin. Il connoît notre fond, notre humeur, notre naturel, nos passions, les dangers de l'état auquel il nous destine. Il est évident qu'un homme dans le monde a besoin de secours, et naturels et surnaturels, différens de ceux dont a besoin une personne qui est dans l'état Religieux; parmi même les différens Ordres Religieux, que de secours, que de talens, que de graces différentes! Les diverses conditions dans le monde n'ont pas besoin d'une moindre multiplicité de secours différens. La divine Providence a tout réglé. De quelle importance n'est-ce pas de conserver cette grace de sa vocation! et quelle fidélité à cette grace, si l'on vient à y manquer; si l'on embrasse un état auquel Dieu ne nous avoit pas appelé; si on a le malheur de se dégoûter de cet état; si succombant à la tentation, l'on sort de cet état, quelle suite effrayante de malheurs ne doit pas suivre de ce dérangement de la Providence!

SECOND POINT.

Considérez les effroyables suites de ce dérangement. Né avec un naturel, avec des talens, avec des inclinations propres pour l'état auquel Dieu vous avoit destiné, trouverez-vous les mêmes facilités, les mêmes avantages dans la condition à laquelle vous n'étiez pas appelé par la divine Providence? quel droit aurez-vous d'attendre ces graces de la bonté de Dieu dans un état de votre choix? C'est un membre disloqué: faut-il être surpris s'il cause de si vives douleurs n'étant pas à sa place. C'est un ouvrage hors du lieu pour lequel il étoit fait: faut-il être surpris s'il paroît inutile? Le tentateur n'a rien tant à cœur que de nous faire méprendre dans le choix de notre état; sachant bien que la réprobation est presque sûre quand on s'égare en fait de vocation. Il y a par-tout du mauvais; par-tout on trouve des pieges tendus, par-tout des écueils et des précipices. Marche-t-on sûrement quand on manque et des lumieres, et des secours que Dieu n'est pas obligé de vous donner? vous n'en eussiez pas manqué dans la condition pour laquelle vous étiez né. Vous allez dans un pays étranger; est-ce merveille si l'on a le sort de l'enfant prodigue? Il eut le bonheur de retourner dans la maison de son pere. Y a-t-il beaucoup de gens qui rentrent dans l'état qu'ils ont lâchement abandonné? mais y en a-t-il beaucoup, qui restant dans leur égarement résistent aux épouvantables tentations qui y sont si fréquentes? Le climat, l'air, le pays où vous êtes ne vaut rien pour votre santé: vous y porterez-vous bien? y jouirez-vous d'une santé parfaite? Ces personnes qui s'engagent dans un état sans vocation; ces personnes qui sortent de l'état où Dieu les avoit appelées; ces personnes, qui infidelles à la grace de la vocation, sortent

pour ainsi dire de leur air natal, feront-elles une fin heureuse? nulles raisons solides, et qui excusent, pour ainsi dire, de cette espece d'apostasie spirituelle devant Dieu. Raisons de santé, de manque de dévotion, d'esprit et de talens: raisons frivoles! A-t-on embrassé l'état Religieux pour y briller, pour s'y faire estimer, pour y occuper les premieres places? Une santé foible et ruinée menace ruine: et s'il y a danger qu'on meurt tôt, quelle meilleure raison de vivre dans un état où l'on souhaite toujours, à l'heure de la mort, de mourir. Mon Dieu, quel fonds inépuisable de regrets et de repentirs à cette derniere heure, quand on a été infidelle à la grace de sa vocation, quand on s'est égaré! quel désespoir de ne s'appercevoir de l'égarement que quand on n'est plus en état de revenir!

Préservez-moi, Seigneur, de ce malheur. Ne permettez pas que je m'égare jamais de la voie que vous m'avez montrée, et faites que je vive et que je meure saintement dans l'état où vous m'avez appelé.

Aspirations dévotes durant le jour.

Beati omnes qui timent Dominum, qui ambulant in viis ejus. Psal. 127.

Heureux ceux qui craignent le Seigneur, et qui marchent dans les voies qu'il leur a marquées.

Notam fac mihi viam in quâ ambulem. Psal. 142.

Faites-moi connoître, Seigneur, le chemin que je dois tenir pour arriver à vous.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° On peut dire que la prédestination a une grande liaison avec l'état où Dieu nous appelle. Cet enchaînement de graces, cette admirable économie de la Providence pour le salut, a un grand rapport avec la vocation. Il faut être dans l'état de vie auquel Dieu nous a destinés. Prendre un autre état, c'est se mettre dans un danger évident de se perdre. Il faut choisir un état; et que de réflexions, que de considérations, que de prieres sont nécessaires pour faire un bon choix! On prend assez toutes ces précautions quand il s'agit d'embrasser l'état Religieux, quoique ce soit le plus saint et le plus aisé pour faire son salut; mais prend-on les mêmes précautions quand il s'agit de s'embarquer dans le monde? Cependant chacun convient que le monde est une mer fameuse en naufrages, où tout est danger pour le salut, tout est écueil. Une jeune personne a-t-elle résolu d'entrer dans le cloître, bon Dieu, que d'obstacles à vaincre du côté des parens, des amis, et même des indifférens! Chacun semble se faire un plaisir, un devoir même de l'en dissuader. Que de temps ne demande-t-on pas pour y penser! avec quelle éloquence représente-t-on les difficultés, les austérités, les déboires d'un état si saint! En fait-on autant quand il s'agit de s'engager dans le monde? on ne s'avise guere de demander si on y a bien pensé: les parens, les amis seroient fort fâchés si l'on savoit qu'on délibérât sur un parti si périlleux. Comprenez aujourd'hui l'iniquité et l'irrégularité de cette conduite. Devez-vous choisir un état: pensez-y sérieusement, sur-tout si vous vous sentez porté à entrer dans le monde, et même dans l'état Ecclésiastique, où les dangers ne sont pas moindres pour bien des gens.

2.° Etes-vous engagé dans un état après y avoir bien pensé, après avoir consulté le Seigneur, après avoir pris les conseils nécessaires : ne pensez plus qu'à vous sanctifier dans l'état que vous avez embrassé, et à en remplir tous les devoirs en vrais Chrétiens. Regardez comme des tentations toutes les perplexités que le démon vous suggere. Persuadez-vous que c'est l'état où Dieu vous veut. Rejetez toutes les inquiétudes et les doutes qui sont d'ordinaire des ruses de l'ennemi de votre salut, pour vous empêcher d'en remplir les devoirs, en vous empêchant d'être tranquilles, surtout si c'est un état qui vous lie. Etudiez-en chaque jour toutes les obligations, et remplissez-les. Ce n'est pas après s'être liés à un état de vie, qu'il faut examiner si Dieu nous y appelle : ces réflexions doivent toujours précéder ce choix.

VINGT-DEUXIEME JOUR.

SAINT MAURICE ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

LE Martyre de saint Maurice et de ses compagnons a été si glorieux à l'Eglise, que plus de quatorze siecles n'en ont pu effacer la mémoire, ni affoiblir la vénération de tous les peuples envers ces grands Saints. Aussi peut-on dire qu'il n'est point d'événement plus glorieux à la foi, ni qui ait fait plus d'honneur à Jesus-Christ que le martyre de ce grand Saint, qui fut accompagné de celui de toute la légion Thébéenne, composée, selon saint Eucher, de six mille et six cents hommes.

Saint Maurice étoit premier Capitaine, ou Colonel Général d'un corps de troupes qu'on appe-

loit Légion, qui étoit alors composée de six mille et six cents hommes. Elle portoit le nom de Thébéenne; ce qui fait croire qu'elle avoit été levée dans la Thébaïde, et qu'elle n'étoit composée que de gens du pays. Elle s'étoit fait une si grande réputation dans tout l'Empire Romain, par la valeur de tous ses Officiers, et la bravoure de ses Soldats, qu'il n'y avoit point dans l'armée Romaine de corps plus formidable aux ennemis, ni plus estimé dans l'armée. Cette légion avoit son quartier dans l'Orient, c'est-à-dire, en Syrie et dans la Palestine. Les principaux Officiers, après le Colonel Général, étoient Exupere qui y faisoit la fonction de Major ou de Lieutenant-Colonel, et Candide qui y avoit un Office de Sénateur de l'armée, c'est-à-dire, de Prévôt, ou Intendant de la Légion.

Saint Maurice étant en quartier d'hiver à Jérusalem et aux environs avec sa Légion, fit connoissance avec Zambdal qui en étoit Evêque. Comme Maurice avoit de l'esprit, l'Evêque ne lui eut pas plutôt parlé dans une conversation, de l'excellence et de la sainteté de la religion Chrétienne, et des impies absurdités du paganisme, que fondant en larmes au souvenir du pitoyable aveuglement où il avoit été jusqu'alors, il remercie mille fois le Seigneur de la grace qu'il lui faisoit; et embrassant avec tendresse et avec respect l'Evêque, il le prie instamment de le préparer au Baptême.

Une pareille conquête consola merveilleusement le Prélat et tous les Chrétiens, et l'on ne peut dire quelle fut la joie de tous les Fidelles; elle fut encore bien plus grande lorsqu'on apprit que Maurice, au sortir de la conversation avec l'Evêque Zambdal, étoit allé trouver les principaux Officiers de sa Légion, et qu'il leur avoit parlé avec tant d'énergie et d'éloquence de la vérité de notre sainte Religion, que tous étoient venus sur le champ demander le Baptême.

Maurice, Exupere son Lieutenant, et Candide, ne furent pas plutôt devenus Chrétiens, qu'ils devinrent de zélés Missionnaires dans les troupes. Dieu bénit si abondamment leur zele et leur amour pour Jesus-Christ, que dans très-peu de jours toute la Légion fut Chrétienne.

Il y avoit près de deux ans que Dioclétien étoit Empereur, lorsqu'en 286 voulant remedier aux troubles des Gaules, excités par le soulevement des Bagaudes peuples de la Campanie, qui avoient pour Chefs de leur révolte Amand et Elien, il résolut de se donner un collegue avec lequel il pût partager le fardeau de l'Empire. Il choisit Maximien Hercule, homme naturellement cruel, et ennemi mortel des Chrétiens. Il se l'associa, et se déchargea sur lui de la guerre qu'il falloit faire dans les Gaules. L'armée que Maximien devoit commander ne se trouvant pas assez forte, et craignant que le nouvel Empereur ne réussit point dans sa premiere expédition, Dioclétien résolut de la fortifier de la légion Thébéenne qui passoit pour les meilleures troupes de l'Empire. Il ordonna au Colonel Maurice de partir incessamment pour l'Italie avec sa légion, pour venir joindre toute l'armée qui alloit dans les Gaules. Maurice et ses troupes, aussi prompts à obéir aux ordres de l'Empereur, que fidelles à la Religion qu'ils avoient embrassée, partirent pour l'Italie. Le zele des Officiers répondoit à leur foi; et celle des Soldats au zele des Chefs. On ne voyoit parmi eux point de plus grande émulation que celle de la vertu et de la piété Chrétienne. Ils faisoient éclater leur fidelité et leur courage dans ce qu'ils devoient, tant à Dieu et à leur Religion, qu'aux Princes qu'ils servoient, et à l'Etat, et savoient allier heureusement les exercices des armes avec la pratique des conseils et des maximes de l'Evangile.

Saint Maurice étant arrivé à Rome avec sa lé-

gion, ses premiers soins furent de voir le Pape saint Marcellin, qui les confirma tellement dans leur zele pour la foi, qu'ils lui promirent tous de perdre plutôt leur vie que de manquer de fidélité à Jesus-Christ, et de rougir de l'Evangile. Après avoir reçu les ordres de l'Empereur, ils partirent pour aller joindre l'armée. Saint Maurice ayant joint l'Empereur, passa les Alpes avec lui par le Milanez. Maximien fatigué de la marche s'arrêta à Octodure Ville des Véragres, qu'on croit être Martinach, ou Martigny en Valais, et fit camper toutes les troupes qui le suivoient dans une grande plaine. Cet Empereur aussi superstitieux qu'il étoit cruel, ordonna que toute l'armée fît des sacrifices aux dieux, pour implorer leur secours contre les ennemis de l'Empire. Saint Maurice, saint Exupere, saint Candide et tous leurs Soldats en eurent horreur; et passant Octodure allerent camper à trois lieues de-là près d'une Bourgade appelée Ternat, entre les montagnes et la riviere du Rhône, et à douze ou quinze lieues de Geneve, et assez près de la pointe Orientale du Lac, entre le Pays de Valais, la Savoye, et le Canton de Berne. Maximien en étant averti, envoya vers notre Saint, pour savoir le sujet de sa retraite. Il fut fort surpris quand il apprit que c'étoit par un motif de Religion; que Maurice étoit Chrétien, et toute la Légion Chrétienne. La colere succédant à la surprise, il entra en fureur, et jaloux de son autorité, sur-tout au commencement de son regne, il ordonna qu'on obéît sur le champ, ou que la Légion fût décimée. Cet ordre barbare ne fut pas plutôt porté aux Soldats, que tous se présenterent pour être le dixieme. Il fallut cependant exécuter l'arrêt. On tira au sort de dix un, et tous ces dixiemes furent exécutés et reçurent sur l'heure la couronne du martyre. Il eût été aisé aux troupes de défendre leurs compagnons. L'avantage du lieu étroit où ils étoient campés

leur donnoit le moyen de résister à toute l'armée. Nul n'en eut la moindre pensée. Les Officiers et les Soldats portoient envie au sort de ceux qui donnoient leur vie pour Jesus-Christ, et nul qui n'eût voulu être à leur place. Leurs désirs furent bientôt accomplis : car les bourreaux n'eurent pas plutôt raconté au Tyran avec quelle constance, et avec quelle joie ces Soldats avoient souffert la mort pour leur Dieu, et l'envie que leur portoient ceux qui restoient en vie, lesquels d'abord après l'exécution avoient fait une nouvelle protestation pour déclarer qu'ils n'obéiroient à personne qui voudroit les obliger à commettre des sacrileges; et qu'étant Chrétiens, ils ne pouvoient prendre part aux sacrileges des Païens; et qu'au reste ils étoient tous déterminés à tout souffrir plutôt que de rien faire contre la foi qu'ils avoient embrassée. On n'eut pas plutôt fait ce récit au Tyran, que transporté de rage et de fureur, il ordonna qu'on fît le jour même une nouvelle décimation de ces troupes. Dès que la nouvelle en vint au camp, ce ne fut que jubilation, que transports de joie, chacun se flattant de la gloire et du bonheur du martyre. Ce fut alors que saint Maurice comme Général leur parla avec tant d'énergie pour les animer à une si glorieuse victoire, que tous ne soupirèrent plus qu'après cet insigne bonheur. L'exécution finie, saint Maurice en qualité de Général assemble ses Soldats, et leur parle de la sorte : J'admire votre vertu, mes chers compagnons, et je bénis cent fois le Seigneur, qui vous donne une magnanimité au-dessus de toute bravoure. Votre amour pour Jesus-Christ vous donne plus de force, que la cruauté de César ne vous a donné de frayeur. Je vois bien que vous enviez le sort de vos camarades, et que vous auriez souhaité que le sort fût tombé sur vous. C'est la grace divine qui vous a inspiré ces généreux sentimens, et qui vous a empêché de faire la moindre résistance. Ayant les

armes

armes à la main, et étant aussi braves que vous êtes, il vous eût été aisé d'empêcher une si barbare boucherie. Mais vous eussiez empêché vos chers compagnons d'être Martyrs, et vous vous seriez privés vous-mêmes de la gloire de l'être. Jusques ici nous nous sommes contentés de lire dans les Actes, jusques où est allée l'intrépidité des premiers Martyrs : à présent nous voyons de nos yeux ces grands exemples. Hélas ! me voici environné de leurs saints Corps, leur sang a rejailli sur mon visage, et mes habits en sont encore teints ; pourrions-nous craindre de donner notre vie pour Jesus-Christ après un tel exemple ? nous les louons de leur fermeté, c'est une marque que nous voulons mériter les mêmes louanges. Vous savez, mes amis, qu'autrefois nous avons fait serment de défendre la République au péril de notre sang ; c'est ce que nous promîmes aux Empereurs quand nous prîmes les armes pour leur service. Cependant nous n'avions alors aucune connoissance du Royaume des Cieux ; et notre honneur seul nous eût fait prodiguer notre vie sans espérance d'aucune récompense. Seroit-il possible que nous fussions moins fidelles à Jesus-Christ qui nous promet une gloire immortelle ? nous lui avons engagé notre foi lorsque nous avons reçu le Baptême ; nous lui avons renouvelé cette promesse à Rome, entre les mains de son Vicaire, en venant ici : oserions-nous lui manquer de parole ? Il me semble de voir nos chers compagnons triomphans dans le Ciel, qui nous invitent à la même couronne. Il n'y a qu'un moment qu'ils étoient parmi nous ; et les voilà déjà en possession d'un bonheur éternel, qui ne peut plus leur être ravi par tous les Princes de la terre. Allons, allons, mes chers compagnons, offrons-nous après eux généreusement au martyre. Suivons le chemin qu'ils nous ont frayé ; ils ont été les compagnons de nos militaires travaux, imitons leur

constance dans la foi, pour être les compagnons de leur gloire. Que notre courage soit intrépide pour notre Religion ; que notre foi soit inébranlable dans les tourmens ; que notre constance soit invincible. Prions ces Soldats qui vont rendre compte à l'Empereur de leur expédition, de lui déclarer au nom de toute la Légion, qu'il n'y en a pas un parmi nous qui ne fasse gloire d'être Chrétien, et qui ne soit prêt de donner son sang pour Jesus-Christ, plutôt que d'avoir jamais part à de sacrileges sacrifices.

Saint Maurice n'eut pas plutôt achevé de parler, que tous les Officiers et les Soldats s'écrierent tout d'une voix : Nous sommes Chrétiens, et nous donnerons jusqu'à la derniere goutte de notre sang plutôt que de rien faire qui soit contraire à la Loi Chrétienne. Les bourreaux qui avoient été tous témoins de cette généreuse protestation, n'en eurent pas plutôt fait le récit à Maximien, que ce Tyran transporté de rage et de fureur, ordonna qu'on fît le jour même une nouvelle décimation de ces troupes. Dès que la nouvelle en vint au camp, ce ne fut plus qu'une joie publique, chacun se flattant que le sort tomberoit sur lui ; et tous se préparerent au martyre. On fit donc mourir encore chaque dixieme de la Légion suivant le sort ; et les bourreaux même ne purent pas s'empêcher d'être attendris quand ils virent les larmes et l'affliction de ceux dont le sort différoit le martyre. Alors saint Exupere l'un des premiers Officiers généraux, animé d'un nouveau zele pour la Religion, s'adressant au reste des Soldats : Mes amis, leur dit-il d'un ton ferme et décisif, si je tiens encore en main l'étendard de la Légion, sachez que ce n'est pas pour vous faire prendre les armes. Je viens vous animer à un autre sorte de combat, où l'on ne triomphe que par la patience. Nos Freres ont donné leur sang pour Jesus-Christ ;

j'espere que ce divin Sauveur ne désagréera pas le nôtre. Prions ces Soldats qui ont exécuté les ordres de l'Empereur, de lui présenter au nom de tous cette très-humble remontrance : Seigneur, nous sommes vos soldats, mais nous sommes en même temps serviteurs du vrai Dieu, et nous le confessons avec liberté. Nous vous devons le service militaire, et à lui l'hommage d'un cœur fidelle et innocent. Nous recevons de vous la paye, et nous tenons de lui la vie. Nous ne pouvons suivre vos ordres lorsqu'ils se trouvent contraires aux siens. C'est notre premier Maître, et le vôtre aussi, quand vous ne le voudriez pas. Tant que l'on ne demandera rien de nous qui puisse lui déplaire, nous vous serons aussi soumis que nous l'avons toujours été; mais dès que le Prince exigera de nous ce qui est défendu par la loi de Dieu, jugez vous-même, Seigneur, à qui de vous deux nous devons donner la préférence. Il nous eût été aisé de venger la mort injuste de nos compagnons : nous ne l'avons pas fait. Nous nous sommes désarmés nous-mêmes, pour vous montrer que nous voulons mourir, et non pas combattre; et que nous aimons mieux perdre la vie en conservant notre foi, que de survivre à nos compagnons en sacrifiant, par la plus indigne de toutes les lâchetés, à vos sacrileges Idoles. Les supplices ne nous effraient point. Envoyez des bourreaux pour nous immoler à notre Dieu, ils trouveront les victimes toutes prêtes; en nous ôtant une vie de quelques jours, ils nous procureront une éternité bienheureuse. En un mot nous sommes Chrétiens, et rien ne sera jamais capable d'ébranler notre foi, ni notre confiance.

Il est probable que cette résolution si généreuse fut envoyée écrite à l'Empereur. Quoi qu'il en soit, Maximien désespérant de pouvoir jamais vaincre une telle fermeté, soutenue par une

conspiration si générale, il résolut de faire périr toute la Légion, et commanda à toute l'armée de marcher contre les Thébéens, et de les tailler en pieces. Nos généreux Martyrs ne se considérant plus que comme des victimes qu'on alloit immoler au vrai Dieu, voulurent imiter leur Sauveur, qui comme un agneau se laissa égorger sans dire mot. Ils mirent tous les armes bas, à l'exemple de leur Chef. Saint Maurice, comme le premier Capitaine de cette glorieuse Légion de Martyrs, parut à la tête, et fut le premier immolé. Saint Exupere et saint Candide tomberent à ses côtés. La place fut d'abord couverte de corps; les ruisseaux de sang inonderent tout le pays voisin; on ne vit jamais un carnage pareil, sans combat, sans cris, sans plainte. Comme l'Empereur avoit donné aux soldats Païens les dépouilles des saints Martyrs; tandis qu'ils dépouilloient ces saints Corps, un soldat vétéran nommé Victor arriva, qui fut étonné de cette horrible boucherie. Ayant appris la cause de ce massacre inoui : Hélas! s'écria-t-il, que ne suis-je arrivé une heure plutôt, j'aurois eu part à leur triomphe. Ces paroles firent assez connoître qu'il étoit Chrétien; il l'avoua sans hésiter, et sur le champ il fut immolé comme les autres. Ce fut le 22 de Septembre de l'an 286, que ces six mille six cents soixante et un soldats de Jesus-Christ remporterent la palme du Martyre, au lieu qui se nommoit alors Agaune, à cause des rochers qui l'environnent, et que le martyre de ces Saints a rendu depuis si célebre dans l'Eglise, sous le nom de Saint-Maurice, où Sigismond Roi de Bourgogne fit bâtir un magnifique Monastere en l'honneur de ce Saint.

Les corps de ces saints Martyrs furent enterrés dans le lieu même de leur martyre par ceux du pays, dans de grandes fosses, où ils demeurerent jusqu'au temps des Empereurs Gratien et

Théodose, dont la découverte fut faite à saint Théodore Evêque d'Octodure, dans le diocese duquel se trouvoit Agaune. Les miracles qui se firent à la découverte de ces saintes Reliques, augmenterent la vénération qu'on avoit pour ces glorieux Martyrs, et peu de Dioceses qui ne voulussent avoir de leurs Reliques. Saint Martin fit un voyage exprès à Agaune pour en avoir, et en enrichit son Eglise. On assure que le chef de saint Maurice ayant été jeté dans le Rhône vint aborder miraculeusement à Vienne en Dauphiné, où il fut reçu avec grande vénération, et déposé dans la grande Eglise qui portoit alors le nom des saints Machabées. Il est devenu le Patron de la Ville, et la Cathédrale de cette Métropole est dédiée sous son nom.

Il n'est pas jusqu'aux armes de saint Maurice qu'on n'ait conservées avec vénération. Charles Martel voulut se servir de la lance et du casque de ce vaillant Martyr, lorsqu'il donna bataille aux Sarrasins. Les Ducs de Savoye portent toujours son Anneau qu'ils ont reçu de l'Abbé de Saint-Maurice, et se le laissent par succession les uns aux autres, comme la plus précieuse marque de leur souveraineté. Amedée VIII, surnommé le Pacifique, premier Duc de Savoye, s'étant retiré dans le Prieuré de Ripaille l'an 1434, institua l'Ordre des Chevaliers de Saint-Maurice par la dévotion particuliere qu'il avoit pour ce grand Saint, le Patron, et le Protecteur de la Savoye. Les Chevaliers portoient une Croix blanche tréflée, qu'on appeloit la Croix de Saint-Maurice. Charles Emmanuel unit à l'Ordre de Saint-Maurice celui de Saint-Lazare qui étoit plus ancien. L'Ordre de Saint-Maurice, s'étant comme éteint, fut rétabli en 1572 par une Bulle du Pape Grégoire XIII, par le zele d'Emmanuel Philibert Duc de Savoye, fort dévot à ce Saint,

Le Duc en fut déclaré le Grand-Maître; ce que le Pape Clément VIII confirma en 1603.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ces Saints.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

ANNUE, quæsumus omnipotens Deus: ut sanctorum Martyrum tuorum, Mauritii et sociorum ejus, nos lætificet festiva solemnitas: ut quorum suffragiis nitimur, eorum natalitiis gloriemur. Per Dominum, etc.

FAITES-NOUS la grace, Dieu Tout-Puissant, que nous soyons dans la joie de la solemnité de vos saints Martyrs Maurice, et ses compagnons, afin que nous nous glorifions de la naissance de ceux sur qui nous nous appuyons. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de l'Apocalypse de l'Apôtre saint Jean. Chap. 7.

IN diebus illis: Respondit unus de senioribus, et dixit mihi: Hi, qui amicti sunt stolis albis, qui sunt? et unde venerunt? Et dixi illi: Domine mi, tu scis. Et dixit mihi: Hi sunt, qui venerunt de tribulatione magna, et laverunt stolas suas, et dealbaverunt eas in sanguine Agni: ideò sunt ante thronum Dei, et serviunt ei die ac nocte in templo ejus: et qui sedet in throno, habitabit super illos. Non esurient,

EN ce temps-là: Un des vieillards prenant la parole, me dit: Qui sont ceux-ci qui sont vêtus de robes blanches; et d'où sont-ils venus? Je lui répondis: Seigneur, vous le savez. Et il me dit: Ce sont ceux qui sont venus ici après avoir passé par de grandes afflictions, et qui ont lavé, et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau; c'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu, et ils le servent jour et nuit dans son temple; et celui qui est assis sur le trône,

neque sitient ampliùs, nec cadet super illos sol, neque ullus æstus: quoniam Agnus, qui in medio throni est, reget illos, et deducet eos ad vitæ fontes aquarum, et absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum.

les couvrira comme une tente. Ils n'auront plus ni faim ni soif, et le soleil, ni aucune autre chaleur ne les incommodera plus; parce que l'Agneau qui est au milieu du trône, sera leur Pasteur, et il les conduira aux fontaines des eaux vivantes, et Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux.

Le livre de l'Apocalypse signifie révélation. *Saint Jean donne lui-même ce titre à sa Prophétie, en la commençant ainsi : La révélation de Jesus-Christ. Ce livre tout mystérieux, n'est pas moins admirable qu'il est obscur. Toutes ses paroles, dit saint Jérôme, sont des mysteres. Saint Augustin dit que l'Apocalypse est une Prophétie de ce qui devoit arriver à l'Eglise depuis l'Ascension de Jesus-Christ jusqu'à son second avénement.*

RÉFLEXIONS.

Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux. Dieu le sait faire, et il le fait toujours en Dieu. Certainement le salaire passe bien le travail, et la récompense est bien au-dessus du mérite. Que les disgraces et toutes les adversités de cette vie deviennent un digne sujet de joie dans le Ciel! qu'on regarde avec plaisir, avec une douce complaisance, ces afflictions accablantes, ces croix si pesantes, ces déboires si amers dont on a ici tant d'horreur! que les mépris, que la pauvreté, que les maladies, qua les supplices même soufferts pour Jesus-Christ, deviennent une source d'honneur, de richesses, de complaisance, de délices même dans ce doux séjour des Bienheureux! Hélas! une croix d'or, un brevet de Colonel, une pension, font regarder avec plaisir un bras em-

porté, une cicatrice qui rend difforme, une santé ruinée; et dans le Ciel de quel œil envisage-t-on tout ce qu'on a souffert pour Dieu? *Non sunt condignæ passiones hujus temporis.* C'est bien alors qu'on s'écrie avec assurance : Je suis persuadé que les afflictions qu'on a sur la terre, n'ont aucune proportion avec la gloire qui éclate en nous. C'est alors qu'on sent quel est le bonheur des Saints dans le Ciel. On comprend qu'il est tel, ce bonheur, qu'on ne peut assez dire pour le faire connoître, ni assez faire pour le mériter. Rien ne peut ici bas nous donner une juste idée des biens immenses dont les Saints jouissent dans le Ciel; mais nous ne connoissons que trop les maux dont ils sont exempts. Voulez-vous comprendre quelque chose du bonheur de l'autre vie; pensez qu'elle est affranchie de toutes les miseres de celle-ci. Douleurs, tristesses, maladies, craintes, inquiétudes, déplaisirs, chagrins : tout cela est banni du séjour des Bienheureux. Rien de fâcheux n'approche de cette sainte Cité. Une joie pure et pleine, un calme inaltérable regne dans la Jerusalem céleste. Hé, Seigneur, qui peut comprendre sur la terre les douceurs ineffables que goûtent les Elus dans le Ciel! non-seulement on y a tout ce qu'on désire, mais encore tout ce qu'il faut pour ne plus rien désirer. Le cœur est plein, l'ame est rassasiée. C'est un torrent, c'est un océan de délices pures, dont les Bienheureux sont inondés. Ce ne sont pas seulement tous les biens ensemble, c'est la source même de tous les biens, c'est la toute-puissance de Dieu, c'est la possession de Dieu même qui fait le fond de cette félicité inimaginable. Ce n'est pas proprement la joie du Seigneur qui entre dans le cœur des Saints, l'espace seroit trop étroit, elle y seroit trop resserrée pour leur faire goûter un torrent de délices; c'est l'ame des Saints qui entre, qui se perd délicieusement,

pour ainsi dire, dans la joie du Seigneur : et nous n'avons que de foibles désirs pour cette félicité sans mesure.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 21.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Cùm audieritis prælia, et seditiones, nolite terreri : oportet primùm hæc fieri, sed nondùm statim finis. Tunc dicebat illis : Surget gens contrà gentem, et regnum adversùs regnum. Et terræ motus magni erunt per loca, et pestilentiæ, et fames, terroresque de cælo et signa magna erunt. Sed ante hæc omnia injicient vobis manus suas, et persequentur, tradentes in Synagogas et custodias, trahentes ad reges et præsides, propter nomen meum : Continget autem vobis in testimonium. Ponite ergo in cordibus vestris, non præmeditari quemadmodum respondeatis. Ego enim dabo vobis os et sapientiam, cui non poterunt resistere et contradicere omnes adversarii vestri. Trademini autem à parentibus, et fratribus, et cognatis, et amicis, et morte afficient ex vobis. Et eritis odio omnibus hominibus propter nomen

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Quand vous entendrez parler de guerres et de révoltes, ne vous alarmez pas, il faut que ces choses arrivent auparavant; mais ce ne sera pas encore si-tôt la fin. Il leur disoit aussi : Les nations s'éleveront contre les nations, et les Royaumes contre les Royaumes. Il y aura de tous côtés de grands tremblemens de terre, des pestes et des famines, et il paroîtra au Ciel des phénomenes terribles et de grands prodiges : mais avant tout cela on se saisira de vous, on vous persécutera, vous livrant aux Synagogues, vous emprisonnant, vous traînant devant les Rois et devant les Gouverneurs, à cause de mon nom : et cela vous arrivera, afin que vous me serviez de témoins. Mettez-vous donc bien dans l'esprit de ne point songer par avance, comment vous devez répondre; car je vous donnerai des paroles et une sagesse à quoi tous vos ennemis ne pourront résister, ni rien opposer; vous serez livrés par votre pere

mæum : et capillus de capite vestro non peribit. In patientia vestra possidebitis animas vestras.

et votre mere, par vos freres, par vos parens et par vos amis ; ils en feront mourir quelques-uns d'entre vous ; et vous serez en haine à tout le monde à cause de mon nom ; cependant il ne se perdra pas un seul des cheveux de votre tête ; par votre patience vous serez maîtres de vos ames.

MÉDITATION.

Qu'il n'y a de vrai mal sur la terre que le péché.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'y a de vrai mal sur la terre que celui qui ne peut jamais être regardé comme un bien, qui seul nous prive du vrai bien et de la source même de tous les biens : et tel est le péché.

De quelque biais qu'on le regarde, le péché est toujours péché. Jugeons-en comme Dieu en Juge. Eternellement le péché sera l'objet de sa haine et de sa colere : éternellement il le sera de notre repentir ; et comment le peut-il être aujourd'hui de nos empressemens, et de notre complaisance ?

Tout ce que nous appelons maux sur la terre, ne sont tels qu'autant qu'ils sont les suites du péché. C'est le péché qui a inondé la terre de tant de malheurs ; c'est lui qui a allumé les feux de l'enfer ; le péché seul fait les malheureux ; la joie et la tranquillité se trouvent par-tout où règne l'innocence. Dieu étant un bien infini, Dieu étant lui même tout bien, ne sauroit communiquer autre chose. Le péché seul fait tout le mal, en nous privant de ce bien. Est-ce là l'idée qu'on a du péché ? mais le péché est-il un moin-

dre mal, en est-il moins péché, parce que nous en avons une autre idée ?.

Ces assemblées de plaisirs d'où l'innocence est toujours bannie ; ces divertissemens mondains, toujours si criminels ; ces spectacles ; ces joies profanes, source fatale de tant de désordres, tout cela prouve-t-il qu'on ait une grande horreur du péché ? et les personnes mêmes qui ne vivent pas dans de si grands déréglemens, vivent-elles toujours dans une plus grande innocence ? On se familiarise avec le péché : s'accoutumera-t-on aussi avec la peine qui doit le suivre ?

Hé, Seigneur, que j'ai mal connu jusqu'ici le péché ; mais que je le déteste ! Augmentez ma douleur, et pardonnez-moi mes péchés.

SECOND POINT.

Considérez que nous avons tort d'appeler maux ce qui peut contribuer à notre félicité. Tout peut être utile à une ame fervente, au péche près.

Les disgraces, les persécutions, les maladies, la pauvreté, la mort même, tout peut servir à nous rendre heureux, puisque tout cela peut nous servir pour nous faire Saints.

Peu de Saints qui ne doivent, pour ainsi dire, aux persécutions, à l'adversité, aux souffrances, quelque degré du moins de leur élévation dans le Ciel. Que ne doivent pas les Martyrs aux supplices ? Vos proches, vos amis vous persécuteront, dit le Sauveur ; vous n'en serez pas plus malheureux : toute la malice, toute la rage des plus cruels tyrans ne sauroit vous arracher un seul cheveu de votre tête. Quand on est agréable à Dieu, quand on est chéri de Dieu, qu'a-t-on à craindre ? Quelle erreur de regarder la haine du monde comme un mal, quand c'est parce qu'on aime Dieu, parce qu'on

sert Dieu, qu'on est haï du monde ? Quelles faveurs, quels avantages le monde ne présenta-t-il pas à saint Maurice pour le pervertir ; et au refus de toutes ces séduisantes promesses, que de cruels supplices ! Avec quel courage ce Saint méprise-t-il les caresses et les tourmens du tyran ; il trouve même un plus rude tourment dans ses caresses. Il perd la vie plutôt que de perdre l'amitié de son Dieu. Quand penserons-nous ainsi ? Quand raisonnerons-nous selon ces principes ? Le péché passe-t-il aujourd'hui pour le plus grand de tous les maux ? Est-il regardé même comme un mal par ces personnes qui se font un plaisir, un honneur même de le commettre ? On appelle un mal, une perte de bien, une affliction, une persécution, une disgrace, qui sont des sources de bénédictions, selon les desseins de la Providence : Mais regarde-t-on le péché comme un grand mal, quand on le regarde comme un moyen de faire fortune ?

Dans quel aveuglement, ô mon Dieu, ai-je vécu jusqu'ici ! pardonnez-moi mes iniquités, et daignez exaucer ma priere. Faites, Seigneur, que je souffre plutôt tous les tourmens ; faites-moi souffrir tous les maux de cette vie, plutôt que je commette jamais un seul péché.

Aspirations dévotes durant le jour.

Væ vobis viri impii, qui dereliquistis legem Domini Dei. Eccl. 41.

Malheur à vous hommes impies, qui avez abandonné la loi de votre Dieu.

Horrendum est incidere in manus Dei viventis ! Heb. 10.

Qu'il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant, et de devenir l'objet de sa colere !

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° CONCEVEZ une si grande horreur du péché que vous soyez prêts de perdre les biens, la santé, la vie même plutôt que de perdre la grace. Vous seriez bien à plaindre si vous étiez dans une autre disposition : mais parce que les meilleurs sentimens ne servent de rien, si l'on n'en vient à la pratique, toutes les fois qu'il vous arrivera quelque chose de fâcheux, ou que quelque malheur sera arrivé aux autres, prenez cette sainte coutume de vous dire à vous-même : Nul mal que le péché ; consolons-nous ; cette perte de bien ou de santé peut m'être avantageuse ; préservez-moi, Seigneur, de tout péché, je ne crains point d'autre mal.

2.° Prenez occasion de tous les fâcheux accidens qui arrivent durant la vie, pour dire à vos enfans, à vos amis, à vos domestiques, qu'il n'y a proprement qu'un seul mal à craindre sur la terre : c'est le péché. Que ce soit-là votre proverbe favori. Répétez-le sans cesse à vos enfans ; dites-vous-le cent fois le jour à vous-mêmes ; et ne vous passez pas les plus petits mensonges officieux, les restrictions mentales, qui sont de véritables mensonges déguisés, les moindres impatiences. Tout ce qui peut altérer tant soit peu la charité, vous doit être interdit. Trop d'indulgence pour vous-même, et trop peu pour les autres, est d'ordinaire une source de bien des fautes. Tout ce qui peut faire quelque tort au prochain, quelque léger qu'il soit, et tout ce qui a seulement l'ombre du péché, doit vous faire horreur. L'image seule d'un monstre affreux effraie. Répétez souvent ces belles paroles : *Malo mori quàm fœdare animam meam.* J'aime mieux mourir que de souiller jamais mon ame. Ne vous contentez pas d'avoir de l'horreur du péché, ayez-en autant des occa-

sions du péché ; fuyez-les autant que le péché même. On ne déteste pas le péché quand on n'a pas horreur de l'occasion.

VINGT-TROISIEME JOUR.

SAINT LIN, PAPE ET MARTYR.

SAINT LIN fut le premier Evêque de Rome après saint Pierre, auquel il succéda l'an 66 de Notre-Seigneur, après que le saint Apôtre eut été couronné du martyre.

Saint Lin, (dont saint Paul fait mention, écrivant à Timothée par ces paroles : Eubule, Pudent, Lin, Claudie et tous les freres vous saluent) étoit Italien, né à Volterre dans la Toscane, d'une famille noble, et distinguée par sa qualité, ses grands biens, et les premieres charges que ses ancêtres avoient possédées avec dignité dans le pays. Il étoit fils d'un Seigneur nommé Herculan, et de Claudie, dont saint Paul fait l'éloge, écrivant de sa prison à Timothée, neuf ou dix mois avant sa mort. Ce qui fait croire que toute cette illustre famille avoit embrassé le Christianisme durant les courses Apostoliques que saint Pierre et saint Paul avoient faites dans toute l'Italie.

Saint Pierre reconnut dans saint Lin un si beau naturel, une pieté si pure, si solide et si éclatante, un fonds d'esprit et de sagesse si abondant, et un zele si généreux et si à l'épreuve de tout, dans un temps où l'Eglise naissante avoit un si grand besoin de bons et de fidelles Ministres, qu'il prit un soin particulier de le former de sa main ; et en l'instruisant avec plus d'application, il en fit un des plus méritans et des plus dignes successeurs des Apôtres.

L'Eglise jouissant d'une assez douce tranquillité

sous le regne de l'Empereur Claude, et durant les dix premieres années du regne de Néron; saint Pierre profitant de ce calme, pour aller au Concile de Jérusalem vers l'an de Jesus-Christ 48, et pour faire plusieurs courses Apostoliques dans les Provinces; on croit que ne voulant point laisser son cher troupeau sans Pasteur, ordonna Evêque notre Saint, et le fit son Vicaire dans Rome avec saint Clément, durant son absence. A son retour, il reconnut bien qu'il ne s'étoit pas trompé dans l'idée qu'il avoit conçue du mérite, du zele et des grandes vertus de saint Lin. Il admira sa sollicitude Pastorale, sa prudence, sa grande charité, et toutes ses admirables qualités, qui lui gagnoient le cœur et l'estime de tous les Fidelles.

Cependant le saint Apôtre que la sollicitude Pastorale de l'Eglise universelle rendit attentif à tous ses besoins, envoya saint Lin dans les Gaules, pour y porter le flambeau de la Foi, et y défricher tant de terres incultes. Notre Saint, plein du même esprit qui animoit les Apôtres, traversa les Alpes, entra dans ces vastes contrées où l'idolâtrie régnoit; et conduit par l'Esprit-Saint qui le guidoit, cherchoit par-tout l'occasion de découvrir le trésor caché qu'il apportoit aux peuples. Arrivant donc à Besançon, ville célebre sur le Doux, aujourd'hui Capitale de la Franche-Comté, dont César fait mention dans ses Commentaires; il rencontra à quelques cents pas de la ville un Officier nommé Onosius, qui étoit Tribun de la ville, c'est-à-dire, le premier des Magistrats qui étoit établi pour garantir le peuple de l'oppression des Grands, et défendre contre les entreprises des Consuls et du Sénat la liberté du peuple. Onosius frappé de l'air, et sur-tout de la modestie de cet étranger, lui demande quel étoit son pays, sa Religion, et quel étoit le motif de son voyage. Saint Lin saisissant l'occasion de

prêcher Jesus-Christ: J'adore, lui dit-il, l'unique et seul vrai Dieu tout-puissant et éternel, Créateur de toutes choses, que je prie de vous être propice. Ce seul Dieu a un Fils unique, aussi éternel, aussi puissant que lui, lequel touché de l'aveuglement et des miseres des hommes, s'est fait homme pour le salut de ces mêmes hommes; il s'appelle Jesus-Christ, lequel a bien voulu mourir sur une Croix pour nos péchés; il est vrai qu'il a bien fait voir qu'il étoit Dieu, puisque trois jours après sa mort il s'est ressuscité lui-même. Il vit à présent dans le Ciel, et il vivra éternellement avec ceux qui ayant embrassé sa Religion, auront gardé ses commandemens, et seront morts dans l'innocence. Onosius entendant ceci, soit par légéreté ou par pitié, se mit à rire. Cependant, comme il avoit oui parler de ce Jesus crucifié, il eut la curiosité d'en apprendre à fond toute l'histoire, et offrit à notre Saint de venir loger chez lui. Saint Lin l'accepta. Le nouvel hôte gagna bientôt par sa modestie, par sa douceur et par sa sainteté l'estime et le cœur du Tribun, qui ne l'eut pas plutôt entendu parler à fond de la sainteté de notre Religion et des impies extravagance des Païens, qu'éclairé et touché par la grace du Rédempteur, il demanda le Baptême. Devenu Chrétien, il devint un des plus ardens défenseurs de la foi. Il donna une maison à notre Saint, qui en fit d'abord une petite Eglise sous le titre de la Résurrection du Sauveur, et en l'honneur de la Mere de Dieu et de S. Etienne. Le nombre des Fidelles augmentoit tous les jours par la conversion des Païens, et Besançon alloit devenir toute Chrétienne, lorsque le démon mit tout en œuvre pour arrêter de si glorieux progrès.

Les Païens faisoient une fête solemnelle en l'honneur de leurs dieux, et se préparoient pour leur offrir un grand nombre de sacrifices. Notre Saint, dont le cœur brûloit du zele de la gloire

de Dieu et du salut des ames, ne put voir ces impies préparatifs sans en avoir horreur : il se transporte sur la place, où tout le peuple étoit assemblé, vis-à-vis le temple où devoient se faire les sacrifices. Là élevant la voix : Qu'allez-vous faire, mes pauvres enfans, s'écrie-t-il ? vous allez offrir des sacrifices, et à qui ? à des idoles qui ne valent pas l'encens que vous brûlez, ni les victimes qui leur sont immolées. Quelle marque de divinité trouvez-vous dans ces troncs d'arbres ou dans ces pierres dont les ouvriers à coups de marteau ont fait des dieux, qui ne sauroient se garantir ni du feu, ni d'une chûte. Cessez d'adorer de si viles créatures. Il ne peut y avoir qu'un seul Dieu Créateur du Ciel et de la terre ; c'est ce Dieu que je vous prêche : lui seul mérite tout notre amour, tous nos respects et nos sacrifices. Cessez d'être insensés et aveugles, en devenant Chrétiens. Ces paroles qu'il prononça avec une ferveur et un zele Apostolique, furent comme un coup de foudre qui jeta par terre une des colonnes du temple, et mit en poudre l'idole qu'elle soutenoit. Un si grand prodige frappa d'étonnement et de terreur tout ce peuple, et ils alloient tous ouvrir les yeux à la lumiere de la foi, lorsque les Prêtres des idoles qui se voyoient sur le point d'être abandonnés, se mirent à crier de toutes leurs forces, que les dieux alloient abîmer le jour même toute la ville, si l'on ne vengeoit pas sur l'heure même l'injure sacrilege que venoit de leur faire, par ses enchantemens et ses sortileges, cet insigne sorcier. La terreur du peuple se changeant alors en fureur, ils se jettent sur le Saint, le meurtrissent de coups, et le chassent de la ville. Le Seigneur qui destinoit saint Lin pour succéder à saint Pierre, se contenta que ce Saint eût jeté les premiers fondemens de cette illustre Eglise, l'une des plus célebres des Gaules. Aussi Besançon a toujours honoré saint Lin comme son pre-

mier Evêque, et comme son Apôtre, de qui elle a reçu les premieres lumieres de la Foi.

Saint Lin contraint de quitter son petit troupeau, se sentit inspiré de retourner à Rome, où saint Pierre l'attendoit pour lui confier le sien. En effet, à peine y fut-il arrivé, que ce Chef des Apôtres y finit sa glorieuse carriere par la couronne du martyre, vers l'an 68. Le troupeau de la Capitale de l'Univers et de l'Eglise, ne fut pas longtemps sans Pasteur. Notre Saint fut élu de toutes les voix, comme le plus digne de tout le Clergé de Rome, pour succéder à saint Pierre en qualité de Vicaire de Jesus-Christ et de Chef visible de l'Eglise. Les grands talens qu'il avoit pour le gouvernement de l'Eglise, son expérience, sa haute piété, son érudition, son courage et son zele firent bientôt connoître que le Saint-Esprit qui gouverne l'Eglise avoit eu part à son élection. Son zele ardent pour la propagation de la foi de Jesus-Christ, son attention continuelle pour la maintenir dans toute sa pureté; sa charité universelle, qui le rendoit le pere des pauvres, le refuge des malheureux, la consolation des affligés, l'asile de tous ceux qui se trouvoient dans les adversités et dans la misere, en firent un des plus dignes successeurs de saint Pierre.

Quoique l'Eglise naissante se trouvât dans le calme dans ses premiers jours, un souverain Pontife successeur immédiat de saint Pierre, n'avoit pas peu à faire, pour former autant de parfaits Chrétiens qu'il y avoit alors de Néophytes, surtout dans cette capitale. Saint Lin fournit à tout. On le voyoit parcourir les maisons, instruire les Catéchumenes, encourager les Confesseurs, animer tous les Fidelles par ses paroles, par ses charités et par ses exemples. La moisson croissant, il fallut multiplier les ouvriers. Il consacra plusieurs Ministres des Autels, et ordonna plusieurs Evêques. Son zele pour la discipline Ecclésias-

tique répondoit à celui qu'il avoit pour la propagation de la foi. Il ordonna que les femmes n'entreroient jamais dans l'Eglise que voilées, ce que saint Pierre avoit aussi ordonné; et saint Paul ne veut pas que les femmes paroissent dans l'Eglise sans voile. Malgré ces continuelles et importantes occupations que lui donnoit la sollicitude de toute l'Eglise, c'est à lui à qui nous devons l'histoire de tout ce qui s'étoit passé entre ce saint Apôtre et Simon le Magicien. Il écrivit aussi deux livres du martyre de saint Pierre et de saint Paul, dont il avoit été témoin. Ceux qui nous restent dans le septieme tome de la Bibliotheque des Peres sont peu conformes à l'original, ayant été altérés apparemment par les hérétiques.

Ce saint Pontife, aussi distingué par sa foi et par sa piété que par la dignité de son Siege, remplissoit Rome de l'éclat de ses vertus et de ses miracles. Tout l'enfer n'eut peut-être jamais un plus redoutable ennemi. Son seul nom rendoit les démons muets, et par le signe de la croix il les obligeoit de sortir du corps de ceux qu'ils possédoient depuis plusieurs années. La mort même obéissoit à sa voix, et il ressuscita plusieurs morts durant le cours de son Pontificat aux yeux de toute la ville. Les Païens même révéroient sa haute vertu, et venoient chercher du secours dans leurs infirmités auprès du saint Pape. Saturnin, homme Consulaire qui commandoit dans Rome sous les Empereurs, voyant sa fille possédée du démon, eut recours à notre Saint, qui par le signe de la Croix, et au nom de Jesus-Christ délivra sa fille. On s'attendoit qu'un miracle si éclatant alloit convertir ce Commandant; mais les Prêtres des idoles, et les ennemis du nom Chrétien firent si fort craindre à Saturnin l'indignation et la disgrace des Empereurs, que pour n'être pas disgracié il fit couper la tête au saint Pape. On croit que ce fut vers l'an de Jesus-

Christ 78, que saint Lin remporta la couronne du martyre. Son corps fut enterré par les Chrétiens au Vatican, auprès de celui de saint Pierre.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, qui nos Beati Lini Martyris tui atque Pontificis annuâ solemnitate lætificas : concede propitius, ut cujus natalitia colimus, de ejusdem etiam protectione gaudeamus. Per Dominum, etc.

O DIEU, qui nous donnez chaque année un nouveau sujet de joie en la solemnité de votre Martyr et Pontife le Bienheureux Lin ; faites par votre bonté, qu'honorant sa naissance dans le ciel, nous ressentions avec joie les effets de sa protection sur la terre. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Épître de l'Apôtre saint Jacques. Chap. 1.

CHARISSIMI : Beatus vir, qui suffert tentationem : quoniam cùm probatus fuerit, accipiet coronam vitæ, quam repromisit Deus diligentibus se. Nemo cùm tentatur, dicat, quoniam à Deo tentatur : Deus enim intentator malorum est : ipse autem neminem tentat. Unusquisque verò tentatur à concupiscentia sua abstractus, et illectus. Deinde concupiscentia cùm conceperit, parit peccatum : peccatum verò cùm consummatum fuerit, generat mortem.

MES très-chers Freres : Heureux l'homme qui soutient de rudes épreuves, parce qu'après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de la vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment. Que nul ne dise lorsqu'il est tenté, que Dieu le tente ; car Dieu n'est pas capable de tenter pour le mal : aussi ne tente-t-il personne. Mais chacun est tenté par l'attrait et les amorces de sa propre convoitise. Ensuite la convoitise ayant conçu, enfante le péché, et le péché lorsqu'il est consommé, engendre la mort. Ne vous y trompez donc

Nolite itaque errare, fratres mei dilectissimi. Omne datum optimum, et omne donum perfectum desursum est; descendens à Patre luminum, apud quem non est transmutatio, nec vicissitudinis obumbratio. Voluntariè enim genuit nos verbo veritatis, ut simus initium aliquod creaturæ ejus.

pas, mes Freres bien-aimés. Toute faveur insigne, et tout don parfait vient d'en haut et descend du Pere des lumieres, qui ne change point, et dans qui il n'y a pas même l'ombre du changement: Car de son plein gré, il nous a engendrés par la parole de vérité, afin que nous tenions en quelque sorte le premier rang parmi ce qu'il a créé.

Saint Jacques, Evêque de Jerusalem et Apôtre, adresse son Epître à tous les Fidelles convertis du Judaïsme, qui étoient répandus dans toutes les parties du monde. On croit que ce saint Apôtre écrivit cette lettre en Grec; car il cite l'Ecriture suivant les Septante; parce que la langue Grecque étoit alors la plus universellement usitée, sur-tout dans tout l'Orient, depuis l'Empire d'Alexandre le Grand.

RÉFLEXIONS.

Chacun est tenté par l'attrait et les amorces de sa propre convoitise. Nous sommes, à proprement parler, notre premier tentateur. N'attribuons pas au démon ce qui croît dans notre fonds; notre amour-propre, notre convoitise, notre propre cœur, sont cet ennemi fin et rusé qui nous tend tant de pieges, et qui nous fait donner dans tous les pieges qu'il nous tend. La passion dominante fait toujours les premiers frais; elle gagne l'esprit et soumet le cœur, et ces deux forts subjugués, la convoitise regne avec empire. La foi a beau faire ses oppositions et ses protestations, elle est peu écoutée; la raison même fait de foibles efforts; la convoitise impose; le tumulte est trop grand, pour que la conscience se fasse entendre. La pointe des remords s'émousse contre la dureté du cœur, devenu insensible par la corruption,

Tout est révolte dans le cœur humain, dès que la convoitise regne; et voilà la source de toutes nos tentations. Il y a toujours quelque intervalle de foi et de raison, mais leur foible lueur au milieu de tant de brouillards ne sert qu'à faire entrevoir de temps en temps le malheureux état où l'on est; comme à la faveur des éclairs on apperçoit durant quelques momens le précipice, que les ténebres où l'on se trouve nous empêchent d'éviter. Voilà où l'on tombe malheureusement quand on n'a pas soin d'empêcher la convoitise de se fortifier, quand on ne dompte point de bonne heure la passion dominante. On nourrit l'amour-propre, et l'on se plaint des dégâts qu'il fait! On flatte la passion dominante, et l'on se plaint qu'elle se révolte! On attribue à la malice du démon une occasion prochaine qu'on a recherchée, un mauvais désir qui est né dans notre propre cœur, et qui est redevable de sa naissance à un regard volontaire, et à une lecture recherchée, à un entretien fait de plein gré et avec épanchement du cœur. Les passions sont des tentations continuelles, mais ces passions nous doivent tout ce qu'elles ont de force et de malice. Elles se réveillent quelquefois dans la solitude, dans le désert; elles se révoltent, quoique serrées et affoiblies par les austérités, elles conspirent par-tout notre perte. Mais il faut avouer qu'elles ne sont nulle part plus à craindre que dans les plaisirs, dans la liberté que leur donne un cœur immortifié, dans la dissipation, dans l'indévotion, dans le grand monde. Ne donnons pas lieu à la tentation; soyons continuellement en garde contre les saillies des passions; possédons notre ame dans le recueillement, dans la modestie. Que le cœur soit mortifié, que les sens soient réglés, et la tentation fera peu de progrès.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc.
Chap. 14.

In illo tempore : Dixit Jesus turbis : Si quis venit ad me, et non odit patrem suum, et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam : non potest meus esse Discipulus. Et qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse Discipulus. Quis enim ex vobis volens turrim ædificare, non priùs sedens computat sumptus, qui necessarii sunt, si habeat ad perficiendum ; ne posteaquàm posuerit fundamentum, et non potuerit perficere, omnes qui vident, incipiant illudere ei, dicentes : Quia hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare ! Aut quis Rex iturus committere bellum adversùs alium Regem, non sedens priùs cogitat, si possit cum decem millibus occurere ei, qui cum viginti millibus venit ad se ! Alioquin, adhuc illo longè agente, legationem mittens, rogat ea quæ pacis sunt. Sic ergo omnis ex vobis, qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse Discipulus.

En ce temps-là : Jesus dit au peuple qui le suivoit : Si quelqu'un vient à moi sans haïr son pere, sa mere, sa femme, ses enfans, ses freres et ses sœurs, et même sa propre personne, il ne peut être mon Disciple : Car, qui d'entre vous ayant dessein de bâtir une tour, ne se met pas auparavant à examiner la dépense qu'il faudra faire, et s'il a de quoi achever ; de peur qu'ayant jeté les fondemens, et ne pouvant achever, tous ceux qui en seront témoins ne viennent à se moquer de lui, en disant : Voilà un homme qui a commencé à bâtir, et qui n'a pu achever : ou bien, quel est le Roi qui étant sur le point de marcher pour livrer bataille à un autre Roi, ne se mette pas à penser auparavant, s'il peut avec dix mille hommes aller au-devant de celui qui vient à lui avec vingt mille ! Autrement, lorsque celui-ci est encore éloigué, il envoie une ambassade, et demande la paix. Ainsi donc, quiconque de vous ne renonce pas à tout ce qu'il possede, ne peut être mon Disciple.

MÉDITATION.

De la fin de l'Homme.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que ce n'est pas par hasard que nous sommes dans le monde. Dieu s'est proposé une fin en nous tirant du néant ; et cette fin n'est autre que sa gloire, ne nous ayant créés que pour le connoître, l'aimer et le servir. Nous glorifions Dieu en le connoissant et en l'aimant, nous lui témoignons notre amour en le servant ; nous le servons en gardant ses commandemens. Dieu pouvoit ne nous pas créer ; mais il ne pouvoit pas nous créer pour une autre fin.

Le déréglement des mœurs peut bien nous faire oublier notre devoir ; mais il ne sauroit changer notre fin derniere ; et quelque déréglé que nous puissions être, il sera toujours vrai que nous ne sommes pas dans le monde, pour y amasser de grands biens, pour y acquérir de l'honneur, pour y jouir de beaucoup de plaisirs, et pour y faire une haute fortune : nous n'y sommes que pour servir Dieu, pour l'aimer et le glorifier par notre amour.

Les Rois et les peuples, les riches et les pauvres, les jeunes et les vieux ne sont dans le monde que pour cette fin. Que les hommes soient de différente condition ; qu'il y ait de la subordination parmi les hommes ; que les uns naissent maîtres, que les autres naissent sujets ; ils sont tous pour la même fin derniere, et tous conviennent en ce point capital, qu'ils ne sont tous créés que pour connoître Dieu, pour l'aimer et pour le servir.

Qu'on

Qu'on passe sa vie, sans penser pour quelle fin on est dans ce monde ; qu'on meure sans y avoir pensé : cette vérité subsiste, et dans tous ses principes et dans toutes ses conséquences ; et il est vrai que ce libertin qui vit comme s'il n'étoit dans le monde que pour prendre ses plaisirs ; que cette personne mondaine qui a si peu de religion ; que cet homme du monde qui n'est occupé que de sa fortune : il est invariablement vrai que toutes ces personnes ne sont sur la terre que pour aimer Dieu, pour servir Dieu, pour lui plaire. Le feu n'est pas plus fait pour échauffer, ni le soleil pour éclairer, que l'homme pour servir Dieu et le glorifier. Sur cette vérité, que de réflexions ! et dans ces réflexions, quel sujet de regrets et de justes alarmes !

Mais cette vérité fondamentale de notre Religion, cette base sur quoi tout porte, subsiste-t-elle aujourd'hui parmi les mondains ? Quoi, dans ces jours de cette riante saison de plaisirs si peu chrétiens, nul chrétien qui ne soit obligé d'aimer Dieu, de servir Dieu, de glorifier Dieu, tout comme dans les jours de la pénitence ! Et que deviendront donc ces personnes qui se récrient si fort contre cette morale ? Vivent-elles selon la fin pour laquelle elles sont dans ce monde, et quel doit être le terme d'une course qui ne va pas à notre derniere fin ?

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'est point de vérité dans le Christianisme qu'on apprenne plutôt que celle de la fin de l'homme ; et il n'en est point à laquelle on pense moins, et de laquelle on soit moins touché quand on y pense. Peut-être n'en a-t-on jamais bien pénétré le sens, et beaucoup moins pénétré les conséquences. Car s'il est vrai que je ne suis dans le monde que pour servir

Dieu, il ne doit pas y avoir une seule action de ma vie qui ne se rapporte à Dieu ; et je ne sais s'il y en a une seule dans toute ma vie que j'aie faite uniquement pour Dieu.

A ne consulter que nos mœurs, nos sentimens et notre conduite, diroit-on que Dieu est notre derniere fin ? Chacun va à ses fins ; mais si Dieu n'est pas cette fin, quel sera notre terme ? Chacun va à ses fins, mais quelles sont ces fins ? C'est cet établissement, cet emploi, ce gain, ce plaisir, souvent même ce péché ; c'est cet objet de ma cupidité, de mon ambition, de ma passion dominante : voilà quelle est proprement la fin de ces intrigues, de tous ces soins, de tant de mouvemens, de cette vie dure, appliquée, tumultueuse de bien des gens ; et dans ces travaux, dans cette application, dans cette étude ingrate et laborieuse, regarde-t-on souvent le Seigneur ? consulte-t-on sa divine loi ? prend-on des mesures justes pour sa fin derniere ? Certainement, dans la plupart des entreprises et des grandes affaires du monde, Dieu n'est compté pour rien.

Est-ce Dieu qu'on cherche dans ces profanes divertissemens, dans ce jeu, dans ces assemblées où la vanité étale tout son luxe ? Est-ce Dieu qu'on cherche dans ces ambitieux projets, dans ces équipages somptueux, dans ces repas splendides ? Est-ce Dieu qu'on cherche dans ces dévotions d'éclat et de choix ? Quand la vanité, quand l'amour-propre se seront attribués, pour ainsi dire, ce qui les regarde dans toutes nos actions, Dieu trouvera-t-il ses droits dans ce qui reste ?

Est-il possible que nous nous étourdissions jusqu'à ce point que de voir de sang froid nos égaremens, et de nous y plaire ? Je ne suis dans ce monde que pour connoître, pour aimer et pour servir Dieu. Le connois-je ce Dieu dont

je viole les lois, dont je méprise depuis si long-temps les plus saintes maximes ? L'aimé-je ce Dieu à qui je déplais sans regret, que j'offense sans repentir, que je déshonore même par ma conduite ? Le sers-je ce Dieu, moi qui ne connois de maître que ma passion et le monde ?

Hommes ingrats, s'écrioit le Prophete, n'êtes-vous pas encore assez bien partagés d'avoir Dieu pour votre fin derniere ? Pourquoi voulez-vous vous partager entre Dieu et le monde ? Que conclure de ce raisonnement ? et quel sera l'effet des terribles reproches que me fait ma conscience ?

Quoi, mon Dieu, je n'étois dans ce monde que pour vous aimer et vous servir ; j'ai déjà passé et perdu la plus belle partie de ma vie, et peut-être ne vous ai-je pas aimé et servi huit jours dans toute ma vie, peut-être même pas un seul jour !

Je me tais, ô mon Dieu, couvert de confusion ; mais daignez écouter mon cœur. J'ai vécu, j'ai vieilli dans l'égarement ; mais vous, Seigneur, qui allez chercher la brebis égarée, vous ne rejetterez pas celle qui, par votre grace, vient gémir à vos pieds, et vous protester qu'elle ne veut plus servir que vous.

Aspirations dévotes durant le jour.

Notum fac mihi finem meum, ut sciam quid desit mihi. Psal. 38.

Faites-moi la grace, Seigneur, que je ne perde jamais de vue ma fin derniere, afin que je travaille désormais pour mon salut, autrement que je n'ai fait jusqu'ici.

Tuus sum ego. Psal. 118.

Je suis tout à vous, ô mon Dieu, par bien des titres ; je ne veux plus vivre désormais que pour vous.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LE fruit doit être à celui à qui est l'arbre. Nous sommes à Dieu par bien des titres, nulle de nos actions qui ne doive être pour Dieu : tout tout ce qui a une autre fin, est sans mérite. Que d'actions perdues pour l'éternité ! Il est de notre intérêt d'éviter une telle perte. Ne faisons rien que dans la vue de plaire à Dieu : proposons-nous en toutes choses sa gloire ; la nôtre se trouvera toujours avec la sienne ; on peut dire que nos intérêts sont inséparables des siens. Mais qu'il est aisé dans cette concurrence de motifs de s'y méprendre ! parce que souvent nous nous cherchons nous-mêmes, lors même que nous nous flattons de ne chercher que la gloire de Dieu.

2.° La charité, dit l'Apôtre (*a*), est patiente, elle est pleine de bonté, elle n'est point jalouse. Tout zele inquiet, aigre ou amer, tout zele accompagné d'une secrete jalousie, est un faux zele. Le caractere du vrai zele, c'est-à-dire, de celui dont Dieu est le premier mobile, c'est de panser les plaies avec de l'huile et du vin, comme le charitable Samaritain ; c'est de corriger les fautes avec douceur, d'attendre l'effet des remedes avec patience ; c'est de se réjouir véritablement du succès que Dieu donne aux travaux des autres : cette maligne tristesse qu'on sent, quand on voit que les autres travaillent avec plus de fruit que nous, est une marque sensible que nous cherchons dans nos bonnes œuvres quelque autre chose que Dieu. Si vous avez une jalousie amere, dit saint Jacques, et un esprit contentieux, ne vous en faites point accroire : car une telle sagesse n'est pas celle qui vient d'en-haut, mais c'est une sagesse terrestre, animale, diabolique. Aussi où il y a de

(a) 2. *Cor.* 13.

la jalousie, là il y a du désordre et toutes sortes d'actions perverses. Avez-vous des enfans à corriger, des domestiques à reprendre, gardez-vous bien de le faire avec hauteur, avec emportement, avec colere, ni avec aigreur; la charité est douce, et elle ne s'emporte jamais. Les marques d'une pure intention sont encore, si l'on travaille sans trouble, sans inquiétude et sans empressement; si l'on travaille avec autant d'application et de zele en secret comme en public, dans un emploi obscur comme dans les plus éclatans, au village comme dans les grandes villes, en faveur des pauvres comme en faveur des riches, aux yeux du monde ou sans témoins; si l'on travaille comme s'il n'y avoit que Dieu et nous dans le monde, et si l'on est bien aise que les autres travaillent encore plus que nous; si l'on ne s'inquiete point lorsqu'on interrompt notre travail, si l'on s'acquitte des plus petits devoirs avec autant d'ardeur et de ponctualité que des plus grands. Ces personnes religieuses sur-tout qui négligent les petites regles, sous prétexte qu'elles sont petites, ne cherchent pas purement Dieu dans l'observation des grandes. Quand on ne veut que plaire au Maître qu'on sert, on fait également bien tout ce qu'il veut.

VINGT-QUATRIEME JOUR.

LA FÊTE DE LA SAINTE VIERGE, SOUS LE TITRE DE NOTRE-DAME DE LA MERCI.

SUR le déclin de l'Empire Romain, les Goths, les Vandales, les Sueves, les Alains et les Silinges s'étant rendus maîtres de l'Espagne, s'y établirent, et se la partagerent entr'eux; les Goths à la fin en demeurerent seuls maîtres; et

Vallia Roi de ces peuples, l'an 416, après Alaric, Astaulphe et Sigeric, fut le premier qui fixa sa demeure dans cette région. Roderic ou Rodrigue, dernier Roi des Visigoths, étant secondé par son frere Cossa, attaqua Visiza, le défit, et lui ayant fait crever les yeux, se rendit maître de tout le Royaume d'Espagne. Ce Prince cruel, dont les mœurs corrompues, et la maniere dure de gouverner, révoltoient tous les esprits, viola la fille d'un des principaux Seigneurs Espagnols, nommé Julien, qui avoit grand crédit à la Cour et à l'armée. Julien étoit Comte de Ceuta, Ville capitale d'un Gouvernement des Goths d'Espagne, située sur la côte d'Afrique, proche du Détroit de Gibraltar, où les Goths possédoient quelques places. Ce Comte outré, et piqué au vif de l'affront que le Roi avoit fait à sa fille, dissimula quelque temps son déplaisir; et parce que les Arabes avoient une puissante armée en Afrique, il prit ce prétexte pour supplier le Roi de lui permettre d'aller dans son Gouvernement. Il emporta ce qu'il avoit de plus précieux, et passa à Ceuta avec sa femme; puis feignant qu'elle étoit à l'extrémité, il pria le Roi de permettre à sa fille de lui venir dire le dernier adieu. Lorsque le Comte Julien se vit en sûreté avec sa famille, il chercha les moyens de se venger du Roi, et fit part de ses ressentimens à Muça, Général de l'armée du Calife de Damas, qui étoit en Barbarie. Il lui promit non-seulement de lui remettre entre les mains les places de son Gouvernement, mais aussi de le rendre maître de toute l'Espagne, s'il vouloit lui donner des troupes. Muça lui ayant envoyé douze mille hommes, il conquit une partie de l'Espagne, et il y donna entrée aux Maures ou Arabes, qui la soumirent en peu de temps à l'obéissance du Calife. Ce fut l'an 713, que le Roi Roderic perdit la Couronne et la vie dans une bataille que les Infidelles gagnerent. Ceux-

ci obligerent bientôt les Espagnols à se retirer dans les montagnes de Léon, des Asturies et de Galice. Comme ces Infidelles étoient Mahométans, on les appeloit aussi Sarrasins, qui s'étant prodigieusement multipliés en Espagne, passerent dans la suite les Pyrénées, et s'établirent dans les Provinces du Languedoc, et firent de grands ravages en France. Charles-Martel les ayant défaits en France l'an 732, et Charlemagne les ayant battus en Espagne l'an 778, les Espagnols sortirent peu-à-peu de leurs montagnes, et dans la suite des siecles ayant conquis sur eux une partie de l'Espagne, et formé plusieurs Royaumes, les resserrerent dans la partie méridionale, où étant maîtres des ports de mer, il se maintinrent jusqu'au regne de Ferdinand Roi d'Aragon, par les secours qu'ils recevoient d'Afrique. Durant tout ce temps-là les Maures ne cesserent point de faire la guerre aux Chrétiens; qu'ils mettoient dans les fers en les faisant esclaves.

Jamais esclavage plus dur : il n'est point de barbarie qu'on n'exerçât sur eux; on voyoit plusieurs de ces Chrétiens Esclaves écorchés tout vifs, d'autres empalés, plusieurs brûlés à petit feu par la plante des pieds; un grand nombre expirer sous le bâton, et tous plus maltraités que les plus viles bêtes de charge. Un grand nombre de Chrétiens, succombant à de si cruels traitemens, renonçoient à la foi, et embrassoient le Mahométisme.

La Mere de Miséricorde, à laquelle les Espagnols ont toujours été si dévots, et laquelle, dès son vivant, avoit pris sous sa protection cette nation, lorsqu'apparoissant à l'Apôtre saint Jacques sur un pilier qu'on voit encore à Sarragosse, elle lui ordonna, selon l'ancienne tradition du pays, de bâtir en ce lieu un Oratoire en son nom, l'assurant de sa protection en faveur d'une nation qui devoit lui être très-dévote jusqu'à la fin des

siecles. La Mere de Miséricorde, dis-je, touchée de la misere de tant de pauvres Chrétiens Captifs, voulut donner des marques éclatantes de sa bonté, en instituant miraculeusement un Ordre Religieux, dont la fin fût de travailler au soulagement et à la délivrance de ces Chretiens esclaves chez les Maures. Elle choisit pour ce grand ouvrage un de ses plus grands serviteurs, ce fut Pierre Nolasque, d'une des meilleures familles du Languedoc, né l'an 1189, dans un Bourg du Diocese de Saint-Papoul, appelé le Mas des saintes Puelles, à une lieue de Castelnaudari. Ce grand serviteur de Dieu, si distingué par sa naissance, par ses grands biens et par ses grandes qualités, renonçant généreusement à tout ce que le monde lui promettoit de plus tentant, résolut de ne s'attacher qu'à Dieu, et d'employer ses biens et ses talens à son service.

Sa tendre dévotion envers la sainte Vierge, et son ardente charité pour les Chrétiens captifs sous la puissance des Maures, furent ses deux vertus favorites. On eût dit qu'il étoit né avec cette tendresse singuliere pour la Mere de Dieu, et sa compassion pour les pauvres captifs, ne le laissa point en repos, qu'il n'eût vendu tous ses biens pour les tirer de leur esclavage. On a dit dans la vie de ce Saint, que les grands succès qu'eurent les premiers essais de cette charité, l'animerent si fort, qu'ayant ajouté à ses biens diverses quêtes qu'il avoit faites auprès de ses amis, il persuada à plusieurs Gentilshommes d'une piété distinguée de se joindre à lui, pour former une pieuse société qui ne travailleroit qu'à la rédemption des Captifs, sous le titre et la protection particuliere de la sainte Vierge.

Un si saint projet eut le sort de toutes les bonnes œuvres, que le démon tâche toujours de ruiner, ou du moins de décrier par les contradictions et les médisances. Mais le Roi Jacques,

les Grands du Royaume, et tous les gens de bien, voyant eux-mêmes l'utilité de cette bonne œuvre, fermerent la bouche à l'iniquité, et dissiperent cet orage.

A peine cette pieuse assemblée de charité commençoit à répandre les effets de son zele sur les malheureux, que la sainte Vierge voulut donner à toute l'Eglise une nouvelle marque bien insigne de l'attention qu'elle a à tous nos besoins, et de sa tendre compassion pour les afflictions et les malheurs des Fidelles. Elle apparut à saint Pierre Nolasque, la nuit du premier jour d'Août de l'an 1218, dans le temps que ce saint étant en oraison, fondoit en larmes, touché extraordinairement de la dure captivité de tant de Chrétiens, qui, continuellement en danger de leur salut, gémissoient sous la tyrannie des Infidelles. La sainte Vierge comblant l'ame de son cher serviteur des plus douces consolations, lui dit qu'il ne pourroit rien faire qui fût plus agréable à son Fils et à elle, que d'établir une nouvelle Congrégation sous le titre de Notre-Dame de la Merci, dont la fin seroit de travailler à la rédemption des Chrétiens esclaves sous la domination des Maures.

Saint Pierre Nolasque frappé de cette miraculeuse vision, s'écria, prosterné en terre : Hé, qui êtes-vous, vous qui pénétrez si bien les secrets de Dieu ? et qui suis-je, pauvre pécheur, pour me charger d'une telle entreprise ? Je suis Marie Mere de Dieu, répond la sainte Vierge, qui ai porté dans mon sein et mis au monde le souverain Rédempteur de tous les hommes, et qui souhaite d'avoir une nouvelle famille dans l'Eglise qui fasse une profession singuliere de racheter les Captifs. Allez, établissez cet Ordre que je prends sous ma protection ; je saurai bien vous en faciliter les moyens, et en applanir tous les obstacles. La sainte Vierge ayant disparu, saint

Pierre se sentit animé d'une nouvelle charité et d'un nouveau zele. Persuadé de la volonté de Dieu si marquée par cette vision dont il ne pouvoit pas douter, il ne délibéra plus que sur les moyens d'exécuter une si importante entreprise. Ne voulant cependant rien faire sans le conseil de son Confesseur, qui étoit saint Raymond de Pennafort, il va le trouver, et lui raconte ingénument ce qui lui étoit arrivé durant sa priere. Saint Raymond à qui la sainte Vierge avoit révélé la même chose, lui déclare qu'il avoit eu la même vision. Confirmés l'un et l'autre dans la pensée que Dieu vouloit cet établissement, ils se rendent chez le Roi pour lui déclarer leur dessein, et le double miracle. Mais ils furent agréablement surpris, lorsque le Roi les voyant, leur raconta le premier la vision qu'il avoit eue, qui se trouva toute conforme à la leur : la sainte Vierge ne voulant pas qu'on pût révoquer en doute un si grand miracle de sa miséricorde et de sa bonté envers les Chrétiens captifs, voulut le confirmer par un triple témoignage si authentique. On ne pensa plus dès-lors qu'à préparer tout ce qui étoit nécessaire pour l'établissement d'un Ordre qu'on pouvoit appeler miraculeux, dont on doit la naissance à un si éclatant miracle.

Ce fut le jour de saint Laurent de cette même année que le Roi, accompagné de toute sa Cour et des Magistrats de Barcelone, se rendit dans l'Eglise Cathédrale, appelée de Sainte-Croix de Jérusalem, où saint Raymond étant monté en chaire, déclara devant tout le peuple ce que la Mere des Miséricordes avoit révélé au Roi, à Pierre Nolasque, et à lui-même en même temps, touchant l'institution du nouvel Ordre, sous le titre de Notre-Dame de la Merci, pour la Rédemption des Captifs. Après l'offrande, le Roi Jacques et saint Raymond présenterent St. Pierre Nolasque à Berenger de la Palu Evêque de Barce-

lone, qui le revêtit de la robe blanche et du scapulaire de l'Ordre ; et un peu avant la communion, outre les trois vœux ordinaires de Religion, le nouveau Fondateur en fit un quatrieme, par lequel lui et tous ceux de ce nouvel Institut s'obligeoient non-seulement de chercher des aumônes pour aller délivrer les Chrétiens esclaves, mais encore de se donner eux-mêmes pour leur rançon quand il en seroit besoin. Deux Gentilshommes firent profession en même temps. Le Roi donna au saint Fondateur la plus grande partie de son Palais de Barcelone, pour faire la premiere Maison de l'Ordre, et voulut que tous les Religieux portassent sur leur scapulaire les armes d'Aragon, auxquelles saint Pierre Nolasque ajouta, avec l'agrément du Roi, celles de l'Eglise Cathédrale.

Telle fut la naissance de ce saint Ordre, si respectable par sa miraculeuse Institution, et si célebre par les grands hommes qu'il a élevés pour la Rédemption de tant de Chrétiens esclaves. Le Pape Grégoire IX confirma ce saint Institut, que le Saint Siege en reconnoissance d'une si insigne et si héroïque charité, a honoré d'un grand nombre de beaux privileges. Le Martyrologe Romain annonce cette miraculeuse apparition de la Mere de Dieu le 10 jour d'Août, en ces termes : En Espagne l'Apparition de la bienheureuse Vierge Marie à saint Pierre Nolasque, à saint Raymond de Pennafort, et à Jacques Roi d'Aragon, pour leur inspirer la pensée de fonder l'Ordre de Notre-Dame de la Merci de la Rédemption des Captifs ; et l'Eglise toujours plus zélée pour honorer la Mere de Dieu, et pour augmenter tous les jours davantage son culte, la dévotion et la confiance envers cette Mere de Miséricorde dans le cœur de tous les Fidelles, a établi une fête particuliere en ce jour, pour célébrer à perpétuité la mémoire d'un si grand bienfait, en action de graces de

l'Institution d'un Ordre qui est lui-même un miracle de la plus heroïque charité chrétienne.

Il y a peu de siecles où Dieu n'ait pris soin, par quelque événement miraculeux, de persuader aux Fidelles que la protection que nous devons attendre de la glorieuse Mere de Dieu, élevée à la droite de son Fils, est tout à la fois, et la plus puissante, et celle que nous pouvons nous promettre avec plus d'assurance, si nous nous efforçons de la mériter; aussi devons-nous faire tous nos efforts pour mériter cette protection par notre confiance, par nos prieres, et par notre zele à son service. Que ne devons-nous pas faire pour elle, voyant ce qu'elle fait tous les jours pour nous! Ayant donné au monde un Médiateur qui nous a réconciliés avec son Pere Eternel, elle a ensuite coopéré en quelque maniere à l'ouvrage de notre Rédemption, en offrant son Fils, et le sacrifiant en quelque maniere pour le salut des hommes; jugeons combien elle a à cœur notre salut. On s'étonne quelquefois de ce que le Texte sacré du Nouveau Testament nous apprend si peu de choses des grandeurs de la sainte Vierge; et pour peu qu'on ait de zele, on voudroit que l'Evangile s'étendît davantage sur ses éloges. Mais voilà, disent les SS. Peres, de quoi fonder la plus grande estime. Le Saint-Esprit, disent-ils, qui n'ignoroit pas sur quel fondement il devoit établir la grandeur de son Epouse, a cru que la seule qualité de Mere de Dieu bien expliquée, suppléeroit à tous les éloges; et que faisant connoître la divinité du Fils par un long récit de miracles incontestables, on ne pourroit ensuite refuser les plus grands honneurs à celle qui seroit reconnue pour la Mere d'un tel Fils. En effet il ne faut qu'entendre ces deux termes, *Mere de Dieu*, pour y trouver de quoi satisfaire amplement le zele qu'on a pour la gloire de la sainte Vierge; et quiconque a bien pénétré le sens de

ces deux paroles, y découvre un fonds, pour ainsi dire, inépuisable de mérites, de grandeur et de confiance en sa toute-puissante intercession. Il n'y a que les hérétiques, qui n'ont jamais pu goûter une dévotion si juste, si raisonnable, si solide, laquelle a toujours été, et sera toujours une marque peu équivoque de prédestination.

La Messe de ce jour est à l'honneur de la sainte Vierge.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Deus, qui per gloriosissimam Filii tui Matrem ad liberandos Christi Fideles à potestate Paganorum, novâ Ecclesiam tuam prole amplificare dignatus es: præsta, quæsumus, ut quam piè veneramur sancti operis institutricem, ejus pariter meritis et intercessione, à peccatis omnibus et captivitate dæmonis liberemur. Per eumdem Dominum, etc.

O Dieu, qui pour délivrer les Chrétiens de la puissance des Infidelles, avez daigné accroître votre Eglise d'une nouvelle famille, par le moyen de la très-glorieuse Mere de votre Fils : nous vous supplions de nous accorder la grace d'être délivrés de tous les péchés et de la captivité du démon, par les mérites et l'intercession de celle que nous révérons avec dévotion comme l'institutrice de ce saint établissement. Par le même Jesus-Christ Notre-Seigneur, etc.

L'Epître.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 24.

Ab initio et ante sæcula creata sum, et usque ad futurum sæculum non desinam, et in habitatione sancta coram ipso ministravi. Et sic in Sion firmata sum, et in civitate sanctificata similiter requievi, et in Jerusalem potestas mea.

J'ai été créée dès le commencement, et avant les siecles; je ne cesserai point d'être dans la suite de tous les temps; et j'ai exercé devant lui mon ministere

mata sum, et in civitate sanctificatâ similiter requievi, et in Jerusalem potestas mea. Et radicavi in populo honorificato, et in parte Dei mei hæreditas illius, et in plenitudine Sanctorum detentio mea.

dans la maison sainte. J'ai été affermie dans Sion; j'ai trouvé mon repos dans la sainte Cité, et ma puissance s'est établie dans Jérusalem. J'ai pris racine dans le peuple que le Seigneur a honoré, et dont l'héritage est le partage de mon Dieu, et j'ai établi ma demeure dans l'assemblée de tous les Saints.

Il n'y a qu'à lire cette Epître, et tout le chapitre d'où elle est tirée, pour reconnoître que le Saint Esprit a voulu faire le portrait de la très-sainte Vierge en raccourci. Créée dès le commencement, c'est-à-dire, que Dieu ayant en vue avant toutes les créatures le Verbe incarné, il a eu en vue avant toutes les créatures la Mere immaculée de ce Verbe fait homme; et ainsi du reste.

RÉFLEXIONS.

Ma puissance s'est établie dans Jérusalem. J'ai pris racine dans le peuple que le Seigneur a honoré de sa bienveillance, et d'une bonté particuliere. Voilà une des raisons de ce religieux penchant qu'ont tous les vrais Fidelles pour la dévotion, le culte et la confiance envers la sainte Vierge. Cette tendre dévotion est née avec l'Eglise, et elle est inséparable de l'esprit de notre Religion. Nul Saint dans le Ciel qui n'ait été ardent et zélé serviteur de la Mere de Dieu; Marie regne et régnera toujours dans le cœur de tous les Elus de Dieu : *In electis meis mitte radices :* Prenez racine dans mes Elus. En choisissant Marie pour Mere de son Fils, Dieu l'a établie la Souveraine, la Protectrice et la Mere de tous les vrais Fidelles. C'est de là sans doute que vient cette indifférence, ce froid, cette aversion de tous les réprouvés, de tous les ennemis de la

Religion, de tous les hérétiques contre la Mere de Dieu. Son éclat les éblouit, et blesse des yeux malades. Ces ames rampantes et terrestres regardent avec peine son élévation et ses grandeurs. Les vrais Fidelles imitant les célestes Intelligences ne cessent de publier ses louanges, et reconnoissent tous qu'après Jesus-Christ, toute notre dévotion, notre vénération, notre confiance doit être en Marie. Lorsqu'Aaron l'encensoir à la main se jette au milieu du peuple qui alloit être consumé par le feu du Ciel, dit un grand Serviteur de Marie, Dieu se laisse fléchir par l'encens. Lui même dans la résolution où il est de perdre son peuple et de le punir de ses infidélités, il cherche un seul homme juste qui puisse appaiser sa colere, et il se plaint de n'en point trouver : *Quæsivi de eis virum qui interponeret sepem, et staret oppositus contra me pro terra, ne dissiparem eam; et non inveni.* Je ne suis pas surpris, ô Pere des miséricordes ! Marie n'étoit pas encore dans ce temps malheureux ; vous n'aviez pas donne au monde une si puissante Médiatrice : mais depuis que nous l'avons, combien de fois a-t-elle appaisé votre colere ! combien de fois a-t-elle arrêté votre bras ! combien de fois s'est-elle mise entre vous et le pécheur, vous présentant les larmes que le repentir nous faisoit verser, et nous obtenant le pardon de nos crimes, forçant même quelquefois, si je l'ose dire, votre Providence à faire des miracles pour nous sauver ! Heureuse donc l'ame qui a fondé son espérance sur Marie ! heureux qui plein de vénération pour le Fils a appris dès son enfance à réclamer la protection de la Mere ! qui n'a point séparé l'un de l'autre dans son cœur, et qui par un faux zele ne s'est point soustrait malheureusement un de ses secours les plus puissans et les plus efficaces que nous ayons pour nous sauver !

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc.
Chap. 11.

In illo tempore : Loquente Jesu ad turbas, extollens vocem quædam mulier de turba, dixit illi : Beatus venter, qui te portavit ; et ubera, quæ suxisti. At ille dixit : Quinimò beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.

En ce temps-là : Lorsque Jesus parloit au peuple, une femme de la troupe élevant la voix, lui dit : Heureux les flancs qui vous ont porté, et heureuses les mamelles que vous avez sucées. Mais plutôt, reprit Jesus, heureuses les personnes qui écoutent la parole de Dieu, et qui la mettent en pratique.

MÉDITATION.

Quels biens la sainte Vierge procure à ses Serviteurs.

PREMIER POINT.

Considérez ce que dit saint Antonin de la dévotion envers la sainte Vierge. Ce grand serviteur de Marie dit de la dévotion envers la Mere de Dieu, ce que Salomon dit de la Sagesse, qui selon le Saint-Esprit est le Symbole de la sainte Vierge : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa, et innumerabilis honestas per manus illius :* toutes sortes de biens me sont venus avec elle, et j'ai reçu par ses mains des honneurs et des graces sans fin. Voilà ce que tous les véritables dévots de la sainte Vierge peuvent dire. Les biens temporels ne sont biens que par analogie, ce ne sont que des biens apparens, fort superficiels, et

caduques, et toujours insuffisans. Nul qui puisse rassasier notre cœur, nul même qui ne l'altere. Les seuls vrais biens de l'homme sont les biens spirituels, biens rassasians, biens solides, biens qui le sont et dans le temps, et dans l'éternité. Telles sont les graces du Rédempteur, toutes d'un prix infini; l'innocence, la dévotion, les vertus, la victoire des passions et des tentations, les actes de vertu, le pardon des péchés, la persévérance dans le bien, la grace finale. Voilà ce qu'on doit estimer; ce sont-là les seuls biens de l'homme, seuls dignes de nos désirs et de notre ambition. Ce sont aussi les biens que nous procure la véritable dévotion envers la sainte Vierge, trésoriere et distributrice des graces du Rédempteur, comme les Saints l'appellent. En faveur de qui cette Mere de Miséricorde les répandra-t-elle, si ce n'est en faveur de ses chers enfans, de ses serviteurs fervens et fidelles? et qui peut se flatter avec plus de raison d'y avoir part, que ceux qui l'aiment avec tendresse, qui l'honorent avec zele, qui la servent avec affection et fidélité. Comme le péché éteint la dévotion envers la sainte Vierge, l'innocence la nourrit. Marie ne veut à son service que des ames pures; aussi une véritable dévotion à la sainte Vierge fut toujours une preuve peu équivoque d'une vie véritablement chrétienne; et cette vie chrétienne est le fruit de cette dévotion, et l'effet de la protection spéciale de la Mere de Dieu. *Non sic timent hostes visibiles, hostium multitudinem copiosam*, dit saint Bernard, *sicut aëreæ potestates Mariæ vocabulum, et patrocinium.* Les hommes ne craignent pas tant une multitude effroyable d'ennemis, que les Puissances des ténebres craignent le nom et la protection de Marie. Nul dévot de la sainte Vierge qui n'ait droit de se flatter de cette puissante protection; nul qui dans l'occasion n'en expérimente la puis-

sance. Bon Dieu, que la dévotion envers la sainte Vierge est d'un puissant secours contre toutes les tentations!

SECOND POINT.

Considérez que la sainte Vierge est le refuge des pécheurs; aussi leur obtient-elle le pardon de leurs péchés. Ou l'on cesse d'être dévot à Marie, ou l'on cesse d'être pécheur. Cette aimable Mere de miséricorde hait le péché, mais elle aime avec une charité ardente les pécheurs, et cet amour cause leur conversion. C'est elle qui leur obtient ces graces prévenantes, ces graces efficaces qui les portent à se convertir. Toute-puissante auprès de son cher Fils, elle n'emploie jamais son crédit avec plus de plaisir qu'en faveur de ces ames égarées. Quelle consolation pour les pécheurs de trouver auprès de Marie, non-seulement un asile sûr contre les traits de la plus juste colere de Dieu, mais encore une si puissante Avocate. De là toutes ces graces qui accompagnent la véritable conversion; de là ces miracles de conversion que les ennemis de Marie refusent de croire, mais que ses fidelles serviteurs expérimentent. Mais si elle est si favorable et si bienfaisante envers les pécheurs, que ne fait-elle pas en faveur des Justes? Que de graces, que de faveurs du Ciel ne leur obtient-elle pas? Faut-il s'étonner si les plus grands Saints de l'Eglise ont eu une si tendre et si ardente dévotion envers la sainte Vierge? et ayant envers elle une dévotion si tendre et si ardente, pouvoient-ils ne pas devenir de grands Saints? *Ego diligentes me diligo.* La sainte Vierge aime ceux qui l'aiment, selon l'expression de l'Écriture, que l'Eglise applique à la Mere de Dieu. Quelles graces, quelle protection, quelles faveurs n'ont-ils pas sujet d'attendre de cette source de bonté?

quels secours durant la vie! mais quelle protection à l'heure de la mort! Cette grace finale qu'on ne peut mériter, et qui met comme le sceau à notre prédestination; cette derniere grace, de laquelle dépend l'éternelle félicité, est le don précieux de Jesus-Christ, qu'obtient la sainte Vierge à ses serviteurs fervens et fidelles. C'est pour cela que l'Eglise lui fait, et exhorte à lui faire sans cesse cette priere : Sainte Marie Mere de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant, et à l'heure de notre mort. *Sancta Maria Mater Dei, ora pro nobis peccatoribus, nunc, et in hora mortis nostræ. Amen.*

Faites-le, Vierge sainte, priez pour moi, et sur-tout obtenez-moi la grace de vous aimer, de vous honorer, de vous servir sans relâche toute ma vie, pour obtenir par votre intercession la persévérance finale à l'heure de la mort.

Aspirations dévotes durant le jour.

Dignare me laudare te, Virgo sacrata. L'Egl. Daignez, Vierge sainte, me faire la grace de vous louer toute ma vie, et de vous aimer.

Sancta Maria, succurre miseris, juva pusillanimes, refove flebiles, ora pro populo, interveni pro Clero, intercede pro devoto femineo sexu; sentiant omnes tuum juvamen, quicumque celebrant tuam sanctam commemorationem.

Sainte Marie, assistez les malheureux, aidez notre pusillanimité, séchez nos larmes. Priez pour votre peuple, et pour tout le Clergé; intercédez pour les personnes du sexe qui vous sont consacrées. Que tous ceux enfin qui chantent sans cesse vos louanges, ressentent les doux effets de votre protection.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Si l'Eglise a trouvé dans le titre de Mere de Dieu un objet si digne de vénération pour proposer aux Fidelles, elle y a trouvé quelque chose encore de plus consolant et de plus édifiant pour nous. C'est-là qu'elle a découvert ses trésors infinis de graces qu'elle présente à ses enfans. C'est-là qu'elle a trouvé une Médiatrice toute-puissante, un asile ouvert à tous les pécheurs, une Mere pleine de tendresse, comme on a déjà dit, pour les hommes. Ayant sans cesse devant les yeux ces motifs de dévotion et de confiance, non-seulement vous devez recourir à la sainte Vierge dans toutes les occasions, mais vous devez lui donner des marques de votre zele pour son culte, de votre dévotion, et de votre amour tous les jours et à toutes les heures du jour. C'est une pratique de piété fort utile et familiere à tous ses vrais serviteurs de réciter l'*Ave Maria* toutes les fois que l'horloge sonne les heures. Ayez cette sainte pratique à cœur, elle est très-agréable à la Mere de Dieu, et d'une grande utilité à tous les Fidelles.

2.° Ayez quelque zele pour la rédemption des Chrétiens captifs. Chose étrange! les plus affligés des Fidelles sont les plus oubliés. Nulle consolation, nul secours, en Barbarie, parmi les Infidelles; captifs même parce qu'ils sont Chrétiens; dans un état capable de toucher tous les cœurs les plus durs; plus mal logés, plus maltraités que de vils animaux de charge; tout le jour à la charrue, ou à des ouvrages encore plus accablans; regardés comme des chiens; on ne leur donne le plus souvent que des restes de ce qu'on donne à ces animaux domestiques. Il ne leur est permis que de souffrir, sans avoir même la liberté de se plaindre. A toute heure en danger d'aposta-

sier; c'est même pour les obliger à quitter la Religion, à renoncer à la foi qu'on les maltraite, et tout cela sans consolation, sans secours. Nul malheureux, nul pauvre dans les Villes chrétiennes qui ne vienne lui-même nous exhiber ses besoins; nos freres esclaves sont privés de cette consolation et de ces secours. Quelle dureté de les oublier, parce qu'ils ne peuvent pas nous représenter leur misere. Ayez compassion de ces pauvres abandonnés. Vous ne sauriez faire une aumône, une charité plus chrétienne, ni qui soit plus agréable à Dieu et à la sainte Vierge. Faites des efforts de charité pour les assister. Il y a dans toutes les Villes des troncs pour recevoir vos libéralités, donnez largement; vous saurez un jour que votre aumône aura conservé la vie et la foi de quelqu'un de ces pauvres esclaves. Nulle bonne œuvre ne peut être d'un plus grand mérite auprès de Dieu.

VINGT-CINQUIEME JOUR.

SAINT FIRMIN, EVÊQUE ET MARTYR.

SAINT FIRMIN étoit de Pampelune, d'une des plus nobles familles du pays. Son pere nommé Firme, tenoit un des premiers rangs dans le Gouvernement de la Ville et du Sénat. Sa mere nommée Eugénie, n'étoit pas d'une moins illustre naissance, mais ils avoient tous deux le malheur d'être Païens comme tout le reste de la Ville, où la foi de Jesus-Christ n'avoit pas encore été prêchée. Un jour qu'ils alloient ensemble au temple de Jupiter pour y offrir leur sacrifice avec tous les citoyens, ils trouverent en chemin, par un bonheur insigne de la Providence, un Prêtre de Jesus-Christ appelé Honet, qui prêchoit au peuple

l'Evangile du salut. La curiosité les porta à s'arrêter pour entendre cet étranger. Ils furent charmés de la douceur et de la modestie du Prédicateur, et encore plus frappés des grandes vérités qu'il annonçoit au peuple. Après le Sermon, ils prierent cet étranger de venir chez eux pour leur expliquer plus à loisir ce qu'il n'avoit touché que rapidement en parlant à tout le peuple. S. Honet y consentit. Etant au logis, Firme lui demanda qui il étoit, d'où il venoit, et par quelle autorité il entreprenoit d'abolir leur ancienne Religion pour en établir une nouvelle. Saint Honet répondit généreusement qu'il étoit Chrétien, qu'il venoit de Toulouse, et qu'il avoit l'honneur d'être un des Chapelains du saint Evêque Saturnin, qui l'avoit envoyé pour venir dissiper les ténebres de l'erreur où ils vivoient, et leur apprendre le chemin de la vie éternelle. Charmé de ses entretiens, le Sénateur Firme lui témoigna l'envie qu'il avoit de voir l'Evêque Saturnin, faisant espérer qu'ils recevroient tous le Baptême. Saint Honet s'offrit de l'aller faire venir; en effet sept jours après saint Saturnin arriva à Pampelune. Le S. Evêque n'eut pas plutôt prêché publiquement Jesus-Christ, que quarante mille personnes se convertirent à la foi, à l'exemple de Firme, Fauste et Fortunat, tous trois Sénateurs et Chefs de la Ville. On bâtit une Eglise, qu'il fallut bientôt agrandir; et dans peu de temps Pampelune fut toute chrétienne. Saint Saturnin retournant à Toulouse, laissa saint Honet son disciple, pour avoir soin du nouveau troupeau, dont Firme et sa famille étoient l'ornement par leur piété et leur zele.

Firme avoit un fils nommé Firmin, qui n'avoit encore que dix ans. Voulant lui donner une sainte éducation, il le mit sous la conduite du S. Prêtre Honet, de qui le jeune Firmin avoit reçu le Baptême. Comme Firmin avoit un naturel heureux et l'esprit excellent, il fit en peu de temps de mer-

veilleux progrès sous un si habile maître. Il parut bientôt qu'il étoit né avec un penchant pour la vertu ; sa piété, sa tendre dévotion, son amour pour la pureté, firent bien voir que Dieu l'avoit choisi pour être un des ornemens de l'Eglise. Dès sa premiere jeunesse il fut admis dans le Clergé. Il n'avoit encore que dix-huit ans qu'il prêchoit avec l'admiration du public, lorsque le grand âge de saint Honet et ses infirmités ne lui permettoient point de remplir ce sacré ministere. Sa vertu croissant avec l'âge, et ses rares talens se manifestant tous les jours, ses parens résolurent de l'envoyer à Toulouse vers l'Evêque Honoré, successeur de saint Saturnin, pour être encore plus perfectionné dans l'état Ecclésiastique. L'Evêque de Toulouse fut si édifié de la vertu et du mérite extraordinaire de l'éleve de S. Honet, que connoissant ses rares qualités, il résolut de l'élever aux Ordres sacrés ; et malgre la résistance qu'apportoit son humilité, il l'ordonna Prêtre, et peu après Evêque de Pampelune ; après quoi le renvoyant en son pays : Réjouissez-vous, mon cher confrere, lui dit-il, de ce que Dieu vous a choisi pour être un vase d'élection. Devenu, par la grace du Seigneur, Pasteur des ames, rendez-vous incessamment à votre troupeau, et acquittez-vous fidellement du sacré ministere dont le Seigneur vous a honoré dans votre ordination.

On ne peut dire avec quelles marques de joie il fut reçu de son peuple. Dès qu'il fut arrivé, il commença à remplir les fonctions de son état, et il n'eut pas plutôt paru en chaire, qu'on vit bien que Dieu leur avoit donné pour Pasteur un nouvel Apôtre. Il parcourut d'abord tout son Diocese, se faisant tout à tous pour les gagner tous à Jesus-Christ. L'idolâtrie qui sembloit s'être retranchée dans ce voisinage des Pyrénées, sembloit fuir devant lui. Il détruisit un grand nombre de temples, brisa les idoles, et fit en fort peu de temps un si

grand nombre de conversions, que dans peu d'années tout le pays fut rempli de fervens Fidelles.

Son zele croissant par ses succès, la Navarre lui parut un champ trop étroit pour satisfaire son ardeur. Ayant consacré un nombre de Prêtres pour avoir soin de cette nouvelle Chrétienté, pénétré de ces paroles de Jesus-Christ, Allez, instruisez toutes les Nations; il prit la résolution d'aller porter la lumiere de la Foi chez les Païens, espérant d'y trouver le martyre. Il entra dans les Gaules où la persécution étoit furieusement allumée contre les Chrétiens; et étant arrivé à Agen, il y trouva un saint Prêtre nommé Eustache, qui l'arrêta quelque temps pour confirmer les Fidelles dans la Foi, et pour les préparer à la persécution qui se répandoit comme un feu violent dans les Gaules. Sortant d'Agen, il passa en Auvergne, bravant tous les dangers, prêchant la foi de Jesus-Christ avec une hardiesse qui étonnoit les Païens, et attaquant l'idolâtrie jusques dans les forts où elle régnoit avec plus d'empire.

Etant dans une ville d'Auvergne, il eut une célebre dispute avec deux Païens des plus considérables et des plus obstinés, nommés Arcade et Romule. Saint Firmin leur démontra d'une maniere si claire et si plausible la folie et les erreurs impies du Paganisme, et en même-temps la vérité et la sainteté de notre Religion, qu'il les convertit, et les ayant instruits, leur donna le Baptême; ce qui conquit bientôt à Jesus-Christ la plus grande partie des peuples de cette Nation. Le saint Apôtre, excité par ses conquêtes à de nouveaux travaux, vint à Angers, où dans quinze mois qu'il y demeura, il y remporta de grandes victoires sur l'Idolâtrie, et fit entrer une infinité d'ouailles choisies dans le bercail de Jesus-Christ. Rien ne pouvant arrêter ni modérer l'activité du zele de notre Saint, il n'avoit pas plutôt

conquis

conquis un peuple à Jesus-Christ, qu'il couroit à de nouvelles conquêtes. On ne peut dire ce qu'il eut à souffrir dans toutes ces courses Apostoliques. Privé de tout secours humain, accablé de fatigues, épuisé de travaux, maltraité des Païens jusqu'à être continuellement en danger de perdre la vie; rien ne fut jamais capable de mettre des bornes à son zele et à sa ferveur. Il passa de l'Anjou dans la Normandie, où il répandit de tous côtés les lumieres de la Foi, et il y fit un nombre si prodigieux de conversions, qu'on peut l'appeler avec raison l'Apôtre de cette Province, comme de beaucoup d'autres.

Comme le désir de répandre son sang pour la Foi de Jesus-Christ devenoit tous les jours plus ardent, ayant appris que le Président Valere, ennemi mortel du nom Chrétien, persécutoit les Fidelles à Beauvais avec une cruauté extraordinaire, il s'y rendit avec d'autant plus d'empressement, qu'il ne doutoit point qu'il ne dût y trouver le Martyre. En effet, il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'ayant été reconnu pour Chrétien, il fut déféré au Tyran, et par son ordre jeté dans une prison affreuse. Les incommodités qu'il y souffrit, avec les tourmens qu'on lui fit endurer, ne purent pas rassasier la faim qu'il avoit des souffrances. Il y demeura dans les fers jusqu'à la mort du Président Serge qui avoit succédé à Valere. Le Tyran étant mort, les habitans le délivrerent de prison. Saint Firmin profitant de son élargissement, prêcha publiquement la Foi de Jesus-Christ dans Beauvais, avec tant de bénédictions et de succès, qu'il y bâtit plusieurs Eglises. Ayant parcouru ensuite toute la Picardie et une partie des Pays-Bas, partout avec même zele, par-tout avec même fruit, il se rendit enfin à Amiens que le Seigneur avoit choisi pour être le terme de ses travaux Apostoliques.

Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il s'y forma un

troupeau dont il devint le premier Pasteur. Durant les trois premiers jours qu'il y prêcha, il convertit plus de trois mille personnes. Les miracles qui accompagnoient sa mission ne contribuoient pas peu à ces admirables succès. Rien ne pouvoit tenir contre les paroles de cet Apôtre. On voyoit les idoles tomber, et se briser à ses pieds. Les démons sortoient des corps des possédés à la seule présence de saint Firmin : nul malade qu'il ne guérit sur le champ, en invoquant sur eux la très-sainte Trinité ; et le nombre de ces prodiges étoit si grand, que les Païens le prenoient pour un Dieu, comme on avoit fait autrefois à l'égard de saint Paul et de saint Barnabé. Toute la ville retentissoit du nom et des merveilles du saint Evêque. Le Gouverneur de la Province, que quelques-uns nomment Julien, averti de ce qui se passoit à Amiens, fit arrêter notre Saint, et se l'étant fait amener, lui demanda au nom de qui il faisoit ces miracles. Le Saint répondit hardiment que c'étoit au nom de Jesus-Christ seul vrai Dieu, et Rédempteur de tous les hommes. Puis prenant occasion de lui parler à fond de notre sainte Religion, il le fit avec tant de force, d'éloquence et de majesté, que le Gouverneur lui-même charmé de ce qu'il entendoit, ordonna qu'on l'élargît, et qu'on le laissât libre. Le Saint ne fut pas plutôt sorti victorieux du Prétoire, qu'il se mit à prêcher dans la place même du Palais. Le Gouverneur sollicité, et effrayé même par les Seigneurs Païens qui étoient auprès de lui, ordonna qu'on s'en saisît, et qu'on le fermât dans un cachot, où le saint fut merveilleusement consolé par la connoissance que Dieu lui donna, qu'il recevroit bientôt la récompense de ses travaux, en recevant la couronne du martyre. En effet, dès le lendemain le Gouverneur craignant quelque sédition, le fit décapiter secrétement dans la prison. Ce fut le 25 de Septembre, auquel jour on célebre sa fête.

Un Seigneur nommé Fustinien que le Saint avoit converti, trouva le moyen de faire enlever son corps, et le fit enterrer dans une de ses terres, d'où quelque temps après il fut transporté dans une Eglise que le Saint avoit lui-même dédiée sous le titre de Notre-Dame. Ce saint corps y demeura inconnu plusieurs siecles. Enfin, après une longue suite d'années, les Chrétiens ne sachant plus où étoit ce précieux trésor, Salve Evêque d'Amiens, personnage d'une sainteté éminente, resolut de le découvrir, et pour cela il eut recours à la priere. Ce saint Prélat assembla donc le Clergé et le peuple, ordonna un jeûne général durant trois jours, et exhorta tout le monde à solliciter le Seigneur, pour pouvoir découvrir le corps de leur saint Apôtre. Pour lui, il résolut de passer ces trois jours en prieres jour et nuit dans l'Eglise. Dieu exauça ses vœux, car le troisieme jour avant le lever du Soleil il apperçut un rayon de lumiere qui descendant de la voûte du Presbytere, alla s'éteindre derriere le grand Autel, où il jugea que devoit être la relique. En effet, ayant fait creuser, on s'apperçut qu'à mesure qu'on tiroit la terre du creux, il sortoit une odeur merveilleuse dont toute l'Eglise étoit embaumée. Cette odeur augmentoit à mesure qu'on approchoit de ce saint Corps, qu'on trouva enfin dans ce lieu où il avoit été caché depuis près de six siecles. On assure que Dieu voulut prouver par un miracle surprenant la vérité de cette sainte Relique. Car c'est une ancienne tradition de l'Eglise d'Amiens, que quoiqu'on fût au plus fort de l'hiver quand on fit la découverte de ce saint Corps, toute la campagne reverdit, et les arbres parurent couverts de feuilles. Comme on avoit trouvé la Relique dans l'Eglise de Saint-Acheul, on ordonna une Procession générale pour la porter dans la Cathédrale. On ne vit jamais un triomphe pareil, jamais un

magnificence plus chrétienne ; et les miracles que Dieu fit par l'intercession du saint Martyr, rendirent cette pompe encore plus célebre.

La Messe à l'honneur de ce Saint, est celle qu'on dit à l'honneur d'un Saint Martyr et Pontife.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS qui nos Beati Firmini Martyris tui qtque Pontificis annuâ solemnitate lætificas : concede propitius, ut cujus natalitia colimus, de ejusdem etiam protectione gaudeamus. Per Dominum nostrum, etc.

O DIEU, qui nous donnez chaque année un nouveau sujet de joie en la solemnité de votre Martyr et Pontife le bienheureux Firmin : faites-nous la grace qu'honorant sa naissance dans le Ciel, nous nous réjouissions de sa protection sur la terre. Par N. S., etc.

L'ÉPITRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre S. Paul aux Romains. Chap. 10.

FRATRES, omnis quicumque invocaverit nomen Domini, salvus erit. Quomodo ergo invocabunt, in quem non crediderunt ! Aut quomodo credent ei, quem non audierunt ! Quomodo autem audient sinè prædicante ! Quomodo verò prædicabunt nisi mittantur ! sicut scriptum est : Quàm speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona !

MES Freres, tout homme qui invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. Or, comment invoqueront-ils celui en qui ils n'auront point cru ! ou comment croiront-ils en celui dont ils n'ont pas entendu parler ! ou comment en entendront-ils parler, sans que quelqu'un prêche ! et comment y aura-t-il des gens qui prêchent, si on ne les envoie ! selon qu'il est écrit : Quelles sont belles les démarches de ceux qui annoncent la paix, qui annoncent le bonheur !

Saint Paul ayant supposé et expressément déclaré que Jesus-Christ est mort pour tous les hommes, sans excepter un seul, depuis Adam jusqu'au dernier des mortels, et que Dieu veut sauver tous les hommes, se fait cette objection : Si pour être sauvé il faut croire en Jesus-Christ, comment croiront en Jesus-Christ ceux à qui Jesus-Christ n'a pas été prêché ! Il répond à cela, que la foi à été préchée à tout le monde ; mais que, selon Isaïe, tout le monde n'a pas été docile à la voix des Prédicateurs.

RÉFLEXIONS.

Tout homme qui invoquera le nom du Seigneur, sera sauvé. Le Salut est ici attribué à la priere, parce que c'est communément elle qui l'obtient. Elle est le premier fruit de la foi, l'instrument ordinaire dont se sert l'espérance, et comme le principe naturel qui produit la charité. Aussi est-elle l'exercice presque continuel de la Religion. En même temps qu'elle honore le Seigneur, en rendant hommage à sa bonté et à sa puissance, elle humilie l'homme par le sentiment et l'aveu de ses miseres, et elle lui attire bientôt les secours dont il a besoin : *Comment en entendront-ils parler sans que quelqu'un prêche !* Ces pensées ont dans tous les siecles fourni à l'Eglise Catholique de zélés Missionnaires, qui se sont arrachés du sein de leur patrie, pour aller porter en différens lieux la lumiere de l'Evangile ; et il a bien paru à leur courage et à leur succès, que c'étoit Dieu qui les envoyoit, et qui leur préparoit la terre où il leur commandoit de répandre la divine semence. Quelle différence des Ministres de Jesus-Christ, et de ceux de ces sociétés que l'erreur à formées. Toutes les sectes que l'esprit de parti et d'erreur caractérise, n'ont montré d'ardeur que pour grossir leur parti, et pour séduire les enfans de l'Eglise. Quel zele ont-ils en

de passer les mers pour aller chercher dans les bois, et parmi les sauvages, tant de pauvres brebis qui périssent hors du bercail? Ardens pour établir leurs erreurs dans des pays où toutes les commodités de la vie se trouvent, et où ils trouvent abondamment de quoi satisfaire les leurs: l'Iroquois, le Japonois et le Canadien n'ont jamais été l'objet de leur faux zele. C'est sans doute pour se tranquilliser sur ce manque de charité chrétienne, que la plupart des hérétiques se sont voulu persuader que Jesus-Christ n'étoit pas mort pour tous les hommes, et qu'ainsi leurs travaux seroient mal employés à aller prêcher la foi de Jesus-Christ chez les Barbares. Les Apôtres, tous les hommes Apostoliques et tous les vrais enfans de l'Eglise, persuadés que les ames de tous les hommes avoient été également rachetées par le sang de J. C., n'ont point fait de distinction du Juif d'avec le Gentil, de l'Européen d'avec l'Africain, du Scythe et du Cafre; la barbarie des peuples, les affreuses incommodités du pays, la disette universelle des besoins de la vie, rien n'a pu ralentir un zele que l'esprit de Dieu animoit. Voilà quelle a toujours été la charité des vrais enfans de l'Eglise. Le prétendu zele, ou pour mieux dire, la passion de tous les hérétiques ne s'est portée qu'à mordre, qu'à déchirer, qu'à persécuter tous ceux qui n'ont pas été de leur parti. L'indifférence avec laquelle toutes les sectes ont vu le Barbare et l'Idolâtre à l'ombre de la mort, est une preuve qu'aucune d'elles n'étoit l'Eglise universelle, seule Epouse de Jesus-Christ. *Quelles sont belles les démarches de ceux qui annoncent la paix!* Ils parurent si beaux à Jesus-Christ, les pieds de ces hommes Apostoliques, dit Origene, qu'il voulut lui-même les laver. La pureté qu'ils conservent en marchant dans la fange du monde, les fatigues continuelles

de leurs courses, la vîtesse avec laquelle ils parcourent les Provinces les plus éloignées, font cette beauté dont parlent ici le Prophete et l'Apôtre. Ces Envoyés du Seigneur, ces Anges de la terre, semblent en effet avoir des ailes aux pieds, comme les Anges que vit Ezéchiel devant le Trône de Dieu. Les travaux et les dangers de l'Apostolat ne sont pas les grandes peines des hommes Apostoliques, c'est l'endurcissement et l'opiniâtreté du pécheur; ce sont-là les seules peines dont ils se plaignent à Dieu. *Non omnes obediunt Evangelio.* Il y a plus de Chrétiens qui n'obéissent pas à l'Evangile, après y avoir cru, qu'il n'y a d'Idolâtres qui demeurent incrédules après l'avoir entendu.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 16.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Amen, Amen dico vobis : quia plorabitis, et flebitis vos. Mundus autem gaudebit : vos verò contristabimini, sed tristitia vestra vertetur in gaudium. Mulier cùm parit, tristitiam habet, quia venit hora ejus : cùm autem pepererit puerum, jam non meminit pressuræ propter gaudium, quia natus est homo in mundum. Et vos igitur nunc quidem tristitiam habetis, iterùm autem vibebo vos, et gaudebit cor vestrum : et gaudium vestrum nemo tollet à vobis.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : En vérité, en vérité je vous le dis : vous serez affligés vous autres, et vous pleurerez : pour le monde il se réjouira. Vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. Quand une femme accouche, elle souffre, parce que son temps est venu ; mais quand elle est accouchée d'un fils, de la joie qu'elle a qu'un homme soit né, elle oublie aussi-tôt ce qu'elle a souffert. De même donc vous êtes maintenant dans la tristesse, mais je vous reverrai, et vous aurez la joie dans le cœur, et personne ne vous ôtera votre joie.

MÉDITATION.

Des Assemblées mondaines.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est peut-être point d'endroit dans le monde plus funeste à l'innocence que ces assemblées où le monde met en usage tout ce qu'il a de plus séduisant, où tout tente, où tout est poison, tout est écueil, tout est danger. Les assemblées des gens du monde sont le grand théâtre du luxe, et de tout ce qu'on appelle mondanité. Chacun y joue chaque jour son rôle; et il y en a peu de ceux qui y assistent, qui n'y soient joués. Tel croit y être l'admiration du cercle, qui lui fait pitié. La dissimulation y prend le nom de bienséance à la faveur de cette politesse étudiée dont chacun se pique; une assemblée devient une vraie comédie, d'où chacun sort beaucoup satisfait de soi-même, et toujours mécontent d'autrui. Là regne un luxe poli qui devient tous les jours plus contagieux; un raffinement de plaisirs qui est si fort du goût de tout le monde; une vie molle autorisée par l'exemple; un air mondain qui impose par sa gaieté. Là regnent ces maximes du monde si contraires aux maximes de Jesus-Christ; là toutes les passions s'insinuent doucement dans le cœur, et le corrompent. Bon Dieu! quelle vertu à l'épreuve de tant de pieges! quelle innocence persévérera au milieu de tant de périls! si le monde est une grande mer pleines d'orages, on peut dire que les assemblées mondaines en sont les plus dangereux écueils. On ne s'en défie pas, parce que tout y rit, tout y paroît tranquille. Mais il y a des

tempêtes muettes ; on ne périt pas seulement par des coups de vent, les naufrages qui arrivent dans un grand calme sont les plus tristes ; et on périt toujours sans ressource quand on périt sans avoir prévu le danger, quand on périt sans bruit ; et personne ne se défie de ces assemblées ! l'esprit du monde qui y préside, y étale toutes ses maximes comme autant de lois. Quelque dures, quelque gênantes, quelque irréligieuses qu'elles soient, il n'est pas permis d'y trouver à redire. On diroit que le monde est l'idole de l'assemblée, et c'est à cette idole que des meres Chrétiennes vont chaque jour immoler leurs filles. C'est dans cette école qu'elles leur vont faire apprendre tout ce que la vanité a de plus raffiné, tout ce que l'esprit du monde a de plus malin, tout ce que les passions ont de plus sensible. Et l'on s'étonne après cela s'il y a si peu de piété, si peu de religion au milieu du Christianisme ! c'est à ces assemblées mondaines qu'on doit la perpétuité de l'esprit du monde, du relâchement et de l'irréligion.

SECOND POINT.

Considérez que ces assemblées de plaisirs, ces assemblées mondaines sont la source de bien des désordres, et l'école, pour ainsi dire, de la réprobation. On s'étonne qu'il y ait si peu de vertus chrétiennes aujourd'hui dans le monde, et qu'il y ait par-tout tant de luxe, tant de mondanité, et une corruption de mœurs si universelle ; mais quelle autre chose peut-on apprendre dans l'école de la vanité, et où on ne fait que des leçons de mondanité, et où l'on ne voit que peu de bons exemples ? Une confession faite de bonne foi, et avec douleur ; une lecture d'un livre de piété, une conversation édifiante, une exhortation pathétique, un accident qui frappe, un pieux mou-

vement de la grace, avoient ouvert les yeux à cette personne mondaine qui avoit un si grand besoin de se convertir : elle commençoit à voir avec regret le vide et le danger de ces amusemens, dont elle avoit auparavant tant de goût : effrayée, désabusée, touchée, elle avoit horreur de ses égaremens, et concluoit à la réforme, lorsque comptant trop sur son propre cœur, elle s'est engagée de nouveau dans le danger. A peine a-t-elle reparu dans ces séduisantes assemblées, que le monde a regagné ce qu'il alloit perdre. Les sens, d'intelligence avec le cœur, ont eu bientôt captivé l'esprit; en un moment toutes ces belles espérances se sont évanouies ; les liens à demi-brisés se sont repris. On y étoit entré presque converti, on en sort avec une espece de dépit contre soi-même d'avoir pensé à sa conversion ; on est fâché d'avoir été touché, et l'on se sait, pour ainsi dire, mauvais gré d'avoir été sensible aux fortes impressions de la grace. Et voilà l'effet ordinaire de ces pernicieuses assemblées, de ces conversations d'où l'on sort toujours moins innocent. Les assemblées de plaisir se font à la campagne durant la belle saison de l'automne, avec moins d'étude et moins de gêne ; mais cette liberté dégénere bientôt en licence et en libertinage. Bon Dieu, que ces visites si aisées, de bonne amitié ; que ces assemblées de jeu pour passer le temps ; que ces promenades peu gênantes, et encore moins circonspectes, sont de tristes occasions de chûtes et de déréglemens !

Mon Dieu, qui daignez par votre grande miséricorde me faire faire des réflexions si vraies, si bien fondées, faites qu'elles me soient salutaires. Une funeste expérience de tous ces dangers fait gémir bien des gens dans l'enfer : ne permettez pas que je sois du nombre, et faites que j'évite désormais tous ces dangers.

Aspirations dévotes durant le jour.

Protexisti me à conventu malignantium. Psal. 63.
Continuez, Seigneur, à me faire la grace de ne me point trouver dans ces assemblées si pernicieuses au salut.

Odivi Ecclesiam malignantium, et cum impiis non sedebo. Psal. 65.
Oui, mon Dieu, je hais le commerce des mondains, et je fais la résolution de ne me trouver jamais dans leurs assemblées.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° RIEN n'est plus séduisant que les assemblées mondaines. Tout y brille, tout y rit. La politesse y regne, une honnêteté polie et raffinée gagne le cœur; et les belles manieres que chacun s'étudie d'avoir, étouffent, préviennent même les plus justes remords. On n'y est pas dévot, il est vrai, mais on prétend y garder les plus séveres regles et tous les devoirs de la bienséance. C'est ce faux prétexte qui fait donner dans le piege tant de gens qui se flattent d'ailleurs d'être religieux. Evitez désormais cet écueil, si vous voulez éviter un funeste naufrage. Fuyez ces assemblées purement mondaines, si vous voulez mener une vie chrétienne. On ne prétend point vous interdire toutes sortes de visites; il y en a de charité, de nécessité, de bienséance. Acquittez-vous de ces devoirs, mais d'une maniere toujours chrétienne; que la modestie dans vos habits, la retenue dans vos paroles, et la piété dans toutes vos manieres vous distinguent par-tout. Mettez peu de temps dans toutes vos visites, et encore moins dans ces assemblées brillantes où vous serez obligé de vous trouver.

2.° Soyez extrêmement réservé, et en garde contre les surprises des sens et l'artifice des passions, dans tous les divertissemens que vous prenez à la campagne. L'esprit doit s'y délasser, mais le cœur ne doit jamais être en proie à l'amour-propre. Si l'on ne veille sans cesse sur soi-même, le délassement de l'esprit dégénere aisément en relâchement, et le relâchement en licence des mœurs. Les personnes qui font profession de dévotion, sont souvent la dupe de leur trop grande confiance en leur vertu. L'air de la campagne n'inspire pas toujours l'amour de la retraite. Peu de personnes dévotes qui ne se relâchent à la campagne. Fuyez-y tout ce qui peut contribuer à votre relâchement. Evitez-y ces parties de jeu trop fréquentes, ces visites trop longues, ces parties de plaisir qui ne sont jamais sans quelque danger; et bien loin d'y omettre quelques-unes de vos prieres, ou quelques-uns de vos exercices de piété, augmentez, s'il est possible, ces devoirs de Chrétien; et en interrompant durant ce temps-là vos plus sérieuses occupations, n'affoiblissez point votre dévotion par une dangereuse mollesse.

VINGT-SIXIEME JOUR.

SAINT CYPRIEN, ET SAINTE JUSTINE VIERGE, MARTYRS.

SAINT CYPRIEN étoit natif d'Antioche en Syrie, d'une famille distinguée par sa noblesse, par ses grands biens, et par son crédit, mais sur-tout par son attachement à toutes les superstitions païennes. Ses parens le dévouerent aux Démons dès l'âge de sept ans, et le firent élever dans toutes les sciences des sacrifices, de l'astrologie judiciaire, des prestiges, et de la magie. Ses

maîtres trouverent un génie supérieur dans Cyprien, et il eut une inclination si vive pour cet art diabolique, qu'il devint bientôt plus habile magicien qu'eux. Résolu de ne rien ignorer de tout ce qu'on pouvoit apprendre dans l'école des Astrologues, des Sorciers et des Devins, il passa à Athenes, à Argos, et de là en Phrygie, enchérissant sur tous les Magiciens; de sorte qu'étant reconnu pour le plus habile sorcier de toute la Grece, il étoit choisi par-tout pour présider aux sacrifices qu'on offroit aux Démons. Non content de ce qu'il avoit appris dans cet art, il passa en Egypte, et jusques dans les Indes pour en apprendre davantage; et sachant que les Chaldéens excelloient dans l'Astrologie judiciaire, il se rendit chez eux. Il se fit initier dans tous les mysteres de la secte; et se rendit par toutes sortes de sortileges le plus fameux magicien, et le plus familier avec les Démons qui eût encore été. On a horreur seulement de lire les crimes abominables où cet art le précipita. Il n'est point d'infamies, point d'abominations où il ne se plongeât, et dont il ne se fît honneur. On n'appeloit plus Cyprien que le grand maître de l'art diabolique. Il employoit pour ses opérations magiques le corps humain; hommes, femmes, enfans furent secrétement égorgés, offrant leur sang aux Démons, et cherchant dans leurs entrailles les présages de l'avenir, et les moyens de faire réussir tous ses prestiges.

Il n'y avoit que les Chrétiens sur qui il éprouvoit que ses maléfices ne pouvoient rien. Cette merveille le mit de mauvaise humeur contre eux, il mit même tout en œuvre pour les décrier, pour les persécuter; injures, calomnies atroces, affronts sanglans, il n'oublia rien pour les perdre, plaisantant sottement de leur vertu, et tournant en ridicule nos plus sacrés mysteres. Voilà quel fut Cyprien jusqu'à

l'âge de trente ans, lorsque le Pere des miséricordes le choisit comme un autre Saul, pour en faire un vase d'élection, et pour exciter la confiance des plus grands pécheurs par cet exemple.

Après toutes ces courses, Cyprien revint à Antioche, et il y fut regardé comme le chef des Magiciens. Il y avoit dans cette ville une jeune fille nommée Justine, de parens Idolâtres; son pere appelé Edese, et sa mere Clédoine, l'avoient élevée avec grand soin dans le paganisme; mais Justine qui avoit beaucoup d'esprit, n'eut pas plutôt entendu les prédications de Praylius, Diacre d'Antioche, qu'elle renonça aux extravagances et aux superstitions païennes, et s'étant convertie à la foi de Jesus-Christ, elle convertit peu après ses parens.

Justine devenue Chrétienne, devint en même-temps une des plus illustres Epouses de Jesus-Christ; elle lui consacra sa virginité, et s'étudia à acquérir toutes les vertus qui nourrissent une vertu si délicate. Il n'y avoit point dans toute la Syrie une plus rare beauté; aussi la modestie fut sa vertu favorite; elle paroissoit très-rarement en public, et toujours voilée. Toute son attention à n'être point vue, ne put pas empêcher qu'un jeune homme nommé Aglaïde l'ayant apperçue, ne fût épris de sa beauté, et ne conçût pour elle un feu criminel, qui devint bientôt la passion la plus violente. Le jeune Païen mit tout en usage pour satisfaire sa passion; mais tous ses moyens ayant été inutiles, il s'adressa à Cyprien, ne doutant point que par les moyens de ses ensorcellemens et de la magie, il ne pût venir à bout de son pernicieux dessein.

Quoique Cyprien fût lui-même embrasé d'un semblable feu pour Justine, il ne laissa pas d'agir d'abord comme s'il eût été question de servir un autre que lui. Il employa tout ce que

la magie avoit de plus fort pour charmer la Vierge de Jesus-Christ ; mais tout fut inutile. Il offrit plusieurs abominables sacrifices aux Démons, il les invoqua : ils lui promirent tout, et la Sainte fut en effet assaillie des plus terribles tentations, et effrayée par des fantômes horribles ; mais soutenue par la grace quelle mérita par ses continuelles et ferventes prieres, par d'étonnantes austérités, et sur-tout par sa confiance en la puissante protection de la sainte Vierge, à qui elle avoit été très-dévote depuis sa conversion, et qu'elle appeloit sa chere Mere, sainte Justine fut toujours victorieuse. Les Démons eurent beau employer tous leurs artifices les plus malins, paroître sous des formes horribles pour l'effrayer, mettre même sa vie en danger ; avec le seul signe de croix elle dissipa toutes leurs illusions, et mit en fuite toutes les Puissances des ténebres. Saint Grégoire marque qu'elle invoquoit sans cesse la sainte Vierge durant ces combats violens, la conjurant d'assister une vierge qui se trouvoit en danger de sa chasteté, et qu'elle en reçut une assurance de la victoire. Cyprien agité par la fureur de sa passion, et irrité de n'y voir point de remede, s'emporta contre le Démon, lui reprochant sa foiblesse : Et quoi, lui disoit-il, tu ne peux venir à bout d'une jeune fille, toi qui te vantes que rien ne peut résister à ton pouvoir, et qui fais quelquefois de si surprenantes merveilles. D'où vient ce changement ? Qui protege cette jeune fille contre toi ? Et de quelles armes se sert-elle pour rendre tous tes efforts inutiles ? Alors le Démon forcé par une vertu divine, lui confessa la vérité, et lui dit que le Dieu des Chrétiens étoit le souverain maître du Ciel, de la terre et des enfers ; que nul Démon ne pouvoit tenir contre le signe de la Croix ; que Justine le faisoit continuellement ; et que par ce signe,

dès qu'il paroissoit pour la tenter, il étoit mis en fuite. Si cela est, dit Cyprien, je suis bien fou de ne pas me vouer au service d'un Maître plus puissant que toi. Quoi, le seul signe de cette Croix sur laquelle est mort le Dieu des Chrétiens, te fais fuir ? Et que ne peut donc pas ce Dieu lui-même ! Non, je ne veux plus me servir de tes prestiges, je renonce à tous tes sortileges ; et j'espere que le Dieu de Justine sera désormais le mien.

Les Démons irrités de perdre celui par le moyen de qui ils avoient fait jusqu'alors tant de conquêtes, se saisirent de son corps, dit saint Grégoire ; mais ils furent bientôt contraints d'en sortir, par la grace de Jesus-Christ, qui se rendit le maître de son cœur. Il eut de rudes combats à soutenir contre ces ennemis de son salut, et contre lui-même, pour rompre les habitudes invétérées de son péché. Mais le Dieu de Justine, qu'il ne cessa d'invoquer depuis qu'il commença de connoître sa puissance, le rendit victorieux.

Cyprien avoit un ami nommé Eusebe qui étoit Chrétien, et qui lui avoit reproché souvent l'art infame dont il faisoit profession. Cyprien fut le trouver, et l'embrassant : Cher ami, lui dit-il fondant en larmes, j'ai reconnu enfin mes erreurs et mes égaremens ; votre Dieu que je reconnois à présent être le seul Dieu, voudroit-il bien recevoir au nombre de ses serviteurs un scélérat comme moi, et puis-je espérer d'avoir quelque part à ses miséricordes ? Eusebe agréablement frappé d'un changement si merveilleux, le félicite, l'encourage, et lui fait tout espérer de la miséricorde de Dieu, de laquelle sa conversion étoit déjà l'effet. Ce cher ami lui fut d'un grand secours durant ces premiers jours d'épreuves ; car les démons voyant que Cyprien persévéroit dans sa résolution, ils mirent en œuvre toutes leurs ruses, toutes leurs tentations, tous leurs artifices

pour le perdre. Ces esprits orgueilleux et impurs réveillerent toutes ses passions, et mirent certainement sa résolution à de terribres épreuves; mais Cyprien fortifié du secours divin, et encouragé, aidé par les sages conseils de son fidelle ami Eusebe, résista à tous leurs efforts. Il faisoit sans cesse le signe de la Croix, il avoit continuellement à la bouche et dans le cœur le nom sacré de Jesus-Christ; il ne cessoit d'invoquer l'assistance de la sainte Vierge. Les démons voyant que tous leurs artifices tomboient, s'aviserent de le tenter de désespoir, et ce ne fut pas la moindre tentation qu'il eut à combattre.

Ils lui représenterent qu'à la vérité le Dieu des Chrétiens étoit le seul vrai Dieu, mais que c'étoit un Dieu de pureté, un Dieu qui punissoit avec une sévérité extrême les moindres crimes; qu'ils étoient eux-mêmes une preuve bien éclatante de cette extrême sévérité; que pour un seul péché d'orgueil ils étoient la victime de sa colere éternelle; qu'il n'y avoit point de pardon pour lui; que le nombre, que l'énormité de ses crimes lui avoient déjà fixé une place dans le plus profond de l'enfer, et que n'y ayant plus de miséricorde à espérer, il n'avoit point d'autre parti à prendre qu'à se divertir, et à satisfaire toutes ses passions le reste de sa vie. A la vérité cette pressante tentation mit le salut de Cyprien en grand danger. Eusebe l'empêcha bien des fois de désespérer de la miséricorde de Dieu; et craignant qu'il ne succombât, il le mena à Anthime, Evêque d'Antioche. Ce saint Prélat craignit d'abord qu'il n'y eût dans ces apparences de conversion quelque supercherie, et se défia fort des larmes et des paroles du plus fameux de tous les magiciens; mais ayant entendu ce qui s'étoit passé, le motif de sa conversion, et la générosité avec laquelle il avoit résisté à toutes les épreuves, l'encouragea, l'instruisit, et le disposa à recevoir le Baptême.

Cependant sainte Justine, informée de ce qui se passoit, et de la conversion miraculeuse de Cyprien, ne cessoit de solliciter pour lui la miséricorde du Seigneur, par ses austérités et par ses ferventes prieres. Cyprien étant suffisamment instruit, et toujours confirmé dans sa conversion, porta tous ses livres de magie au saint Evêque; et pour convaincre tout le monde de la sincérité de sa conversion, il voulut les brûler lui-même en présence de tous les Fidelles. Après quoi, ayant été régénéré par le Baptême, il devint un Chrétien aussi zélé qu'il avoit été Magicien habile. Sa conversion fit grand éclat, et elle ne fit pas moins de fruit. Devenu le défenseur et le prédicateur de la foi de Jesus-Christ, il convertit en peu de temps un nombre prodigieux d'Idolâtres.

Sainte Justine eut tant de joie de cette insigne conversion, que pour en témoigner à Dieu sa reconnoissance, elle alluma une lampe, dit saint Cyprien, se fit couper les cheveux pour les offrir à Dieu, vendit tous ses ornemens, meubles, bijoux, et ce qui pouvoit lui servir de dot, et en distribua l'argent aux pauvres. Son pere et sa mere donnerent aussi à Dieu leur maison pour la convertir en une Eglise. Eusebe fut regardé dès-lors comme l'Ange du Seigneur, et à la priere de tous les Chrétiens, il fut fait Prêtre. Aglaïde, pour qui Cyprien avoit employé inutilement tant de crimes, reconnut la foiblesse et la tromperie des démons; et s'étant fait Chrétien, distribua tous ses biens aux pauvres.

Saint Cyprien fit des progrès merveilleux dans les voies de Dieu. Sa vie ne fut plus qu'un exercice continuel de la plus rigoureuse pénitence. On le voyoit quelquefois à la porte de l'Eglise, la tête couverte de cendres, prosterné à terre, priant tous les Fidelles d'implorer la miséricorde de Dieu pour lui; et pour s'humilier davantage et étouffer son orgueil naturel, il obtint avec

beaucoup de prieres qu'on lui donnât le soin de nettoyer et de balayer l'Eglise. Il vivoit avec le Prêtre Eusebe, qu'il regarda toujours comme son Pere en Jesus-Christ ; et le Seigneur qui se plaît de faire éclater les trésors de sa miséricorde sur les humbles et sur les plus grands pécheurs véritablement convertis, lui donna la grace de faire des miracles.

Naturellement éloquent et persuasif, il employa tous ses talens pour convertir à la Foi les Idolâtres. Il y réussit extraordinairement, et augmenta si fort le troupeau de Jesus-Christ, qu'on assure qu'après la mort d'Anthime il fut choisi unanimement de tous les Fidelles pour en être le Pasteur, et lui succéda dans le Siege d'Antioche. Fervent Chrétien, saint Prêtre, il devint bientôt l'exemple des Prélats, et tout le troupeau reconnut bientôt dans Cyprien un nouvel Apôtre. Son humilité l'avoit obligé de rendre publique sa confession, et cette confession, où il ne dissimuloit aucun de ses crimes, ranima la confiance des plus grands pécheurs, et servit beaucoup à la conversion des Infidelles.

Le nom de saint Cyprien, ses aventures, son zele, et les conquêtes qu'il faisoit chaque jour à Jesus-Christ, faisoient trop de bruit pour être ignorées des Empereurs. Dioclétien, qui étoit alors à Nicomédie, étant averti, et des merveilles de saint Cyprien, et de la haute sainteté de la Vierge Justine, les fit arrêter. Le Juge nommé Eutolme, Gouverneur de la Phénicie, dont la résidence ordinaire étoit à Tyr, se le fit amener, tandis qu'on arrêtoit sainte Justine à Damas, où elle s'étoit retirée avec un nombre de saintes Vierges. L'un et l'autre ayant comparu devant le Juge, répondirent avec tant de constance et de générosité, et confesserent la Foi de Jesus-Christ d'une maniere si déterminée, qu'Eutolme en fut surpris; mais ne voulant pas qu'on crût qu'il fa-

vorisoit les Chrétiens, il fit déchirer à coups de fouets sainte Justine, et en même-temps ayant fait suspendre en l'air saint Cyprien, le fit presque écorcher et déchirer jusqu'aux os avec des ongles de fer et des crochets pointus, d'une maniere qui faisoit horreur aux Païens même. Cet horrible supplice ne diminuant rien de leur fermeté, le tyran les fit mettre en prison séparément; et voyant que ni ses menaces, ni ses promesses ne pouvoient rien sur l'esprit ni sur le cœur de ces généreux Martyrs, il les fit plonger chacun dans une chaudiere d'airain remplie de poix, de graisse et de cire bouillante. La joie qui paroissoit sur le visage et dans les paroles des Martyrs, fit voir qu'ils ne sentoient aucune douleur de ce tourment; on s'apperçut même que le feu qui étoit sous la chaudiere n'avoit plus de force ni de chaleur. Cela fit croire à un Prêtre des Idoles nommé Athanase, grand sorcier, et qui avoit été autrefois compagnon de Cyprien après avoir été son Disciple, que tout ceci n'étoit que l'effet des sortileges et de la magie de son ancien maître. Il eut envie d'en faire autant, espérant de décrier par-là les merveilles de saint Cyprien, et se faire un nom et une réputation parmi le peuple. Ayant donc fait ses invocations des Démons et ses cérémonies magiques, il se glisse sous la chaudiere précipitamment; mais il ne fut pas plutôt dans le feu, qu'il fut réduit en cendres. Ce fait donna un nouveau mérite et un nouvel éclat aux merveilles de notre Saint, et fut sur le point de causer un soulevement dans la ville. Le Juge intimidé, prit le parti d'envoyer les Martyrs à Dioclétien, qui étoit alors à Nicomédie, en lui écrivant tout ce qui s'étoit passé. Dioclétien ayant lu la lettre, commanda que sans garder d'autres formalités, ni sans faire d'autres procédures, les Saints fussent sur l'heure même décapités. Ce qui fut exécuté le 26 de Septembre sur le bord de la riviere de Galius, qui passe près de la ville.

Un Chrétien nommé Théoctiste, qui s'étoit assez déclaré, en parlant à l'oreille à saint Cyprien, fut couronné de la même maniere qu'eux, ayant été condamné par la même sentence. C'étoit un marinier nouvellement débarqué en Bithynie, venu des côtes de la mer de Toscane. Ses compagnons qui étoient tous Chrétiens, apprenant ce qui étoit arrivé, vinrent enlever leurs corps malgré la vigilance des Gardes qui avoient ordre d'empêcher qu'on ne leur donnât la sépulture. Ces précieuses Reliques furent portées à Rome, où elles demeurerent long-temps cachées dans la maison d'une Dame de piété, jusqu'à ce qu'une autre Dame pieuse, nommée Rufine, de la race de l'Empereur Claude II, leur fit bâtir une petite Eglise du temps de l'Empereur Constantin, d'où elles furent enfin transportées dans l'Eglise de Saint-Jean de Latran, qu'on appeloit la Basilique de Constantin. On garde à Toulouse une portion de ces saintes Reliques.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ces Saints.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Beatorum Martyrum Cypriani, et Justinæ, nos, Domine, foveant continuata præsidia, quia non desinis propitius intueri, quos talibus auxiliis concesseris adjuvari. Per Dominum, etc.

Faites, Seigneur, que nous soyons protégés du secours continuel de vos bienheureux Martyrs Cyprien et Justine, parce que vous ne cessez jamais de regarder favorablement ceux à qui vous accordez la faveur d'être aidés d'un tel secours. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Hébreux. Chap. 10.

FRATRES : Rememoramini pristinos dies, in quibus illuminati, magnum certamen sustinuistis passionum : Et in altero quidem, opprobriis et tribulationibus spectaculum facti : in altero autem, socii taliter conversantiam effecti. Nam et vinctis compassi estis, et rapinam bonorum vestrorum cum gaudio suscepistis, cognoscentes vos habere meliorem et manentem substantiam. Nolite itaque amittere confidentiam vestram, quæ magnam habet remunerationem. Patientia enim vobis necessaria est : ut voluntatem Dei facientes, reportetis promissionem. Adhuc enim modicum aliquantulum, qui venturus est, veniet, et non tardabit. Justus autem meus ex fide vivit.

MES Freres, remettez-vous en l'esprit ces premiers temps, où après avoir reçu la lumiere, vous avez soutenu de grands combats et de grandes persécutions. D'un côté, servant de spectacle au monde, par les opprobres et les vexations, et de l'autre, prenant part aux peines de ceux qui étoient dans le même état : car vous avez compati à ceux qui étoient dans les fers, et vous avez souffert avec joie qu'on vous enlevât vos biens, sachant que vous avez un fonds plus riche, et toujours durable. Ne perdez donc point cette fermeté de courage que vous avez, qui sera suivie d'une si grande récompense : car la patience vous est nécessaire ; afin qu'en faisant la volonté de Dieu, vous receviez l'effet de ses promesses. Aussi-bien ce qui reste de temps est court, et même très-court. Il viendra celui qui doit venir, et il ne tardera point ; cependant le juste qui est à moi, vit de la foi.

Les plus anciens Peres de l'Eglise croient que saint Paul écrivant aux Hébreux cette Lettre, leur écrivit en leur propre langue, c'est-à-dire, en Hébreu ; et parce que plusieurs Juifs demeuroient dans des Provinces où la langue Grecque étoit seule en usage, saint Paul fut bien aise que saint Luc,

eu saint Clément qui écrivoit sous lui, la traduisissent en Grec. Saint Paul promet aux Hébreux de les aller voir, et de mener avec lui Timothée.

RÉFLEXIONS.

Ce qui reste de temps est court, et même très-court. Quelque longue que soit la vie, sa durée est moins qu'un instant par rapport à l'éternité : qu'est-ce que soixante et dix ans, qu'est-ce que quatre-vingt et dix ans par rapport à une durée infinie ? C'est un point, c'est moins qu'un point indivisible, comparé à tout ce vaste univers. Il viendra un temps, où ce point ajouté après chaque mille ans à un autre point, aura rempli tout ce vaste univers, et plus de dix mille espaces encore plus grands que ce vaste univers ; et l'éternité n'aura encore perdu rien de sa durée. Multipliez nombre sur nombre, durée sur durée, après avoir imaginé cette multiplicité presque infinie de siecles et de temps, dans laquelle l'esprit se perd, l'éternité n'a pas perdu un instant de sa durée infinie. Cependant le bonheur, ou le malheur infini de cette épouvantable et incompréhensible éternité, dépend du bon ou du mauvais usage qu'on fait de ce temps ; et l'on ménage peu ce temps, et l'on profite peu de ce temps, et l'on passe, et l'on perd ce temps, comme si sa perte étoit de nulle conséquence. Bon Dieu, que notre conduite prouve visiblement notre peu de foi et notre peu de religion ! Est-on jeune, on regarde devant soi une carriere dont on ne voit presque point le terme. Peu qui aillent aussi loin que l'âge le promet ; nul qui ne trouve plutôt qu'il ne pensoit sa derniere heure. Est-on avancé en âge, on compte sur un fonds de santé, qui semble ne devoir jamais s'altérer ; on fixe toujours l'époque de sa mort à un autre âge. La vieillesse ne nous rapproche même guere

de la fin de la vie. Que ce soit foiblesse d'esprit, ou foiblesse de religion, peu de vieillards qui regardent la mort comme prochaine. La maladie même ne nous fait guere dire que le temps est court. Nul qui ne pense avoir encore assez de temps; et si enfin le nombre des années, et la caducité de l'âge nous dit sans cesse malgré nous, que le temps est court; trouve-t-on beaucoup de vieillards qui se convertissent? On pense à tout ce qui peut prolonger la vie, et nullement à ce qui peut servir à sanctifier le peu qui reste de temps. On diroit que les personnes âgées craignent que, s'ils pensoient à la mort, cette pensée n'en approchât le terme. Il faut avoir vécu dans la pensée continuelle qu'on doit mourir, pour employer les derniers momens à faire une mort chrétienne. Le temps est court : donc il faut se hâter, dit le voyageur, pour arriver de jour à mon gîte. Le temps est court, dit le Marchand; donc il faut travailler sans relâche pour faire fortune. Il n'y a presque que les chrétiens qui avouant que le temps est court, ne tirent point de sage conséquence pour l'autre vie. On ne manque de bon sens et d'esprit qu'en fait de salut.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon S. Matthieu. Chap. 24.

IN illo tempore: Sedente Jesu supermontem Oliveti, accesserunt ad eum Discipuli secretò, dicentes: Dic nobis, quando hæc erunt! et quod signum adventûs tui et consummationis sæculi! et respondens Jesus, dixit eis: Videte ne quis

EN ce temps-là : Comme Jesus étoit assis sur le Mont d'Olivet, ses Disciples l'aborderent en particulier, et lui dirent : Dites-nous, quand cela arrivera-t-il ! et quel sera le signe de votre venue et de la consommation des siecles ? Jesus leur répondit :

vos

vos seducat. Multi enim venient in nomine meo, dicentes: Ego sum Christus, et multos seducent. Audituri enim estis prælia et opiniones prœliorum. Videte ne turbemini: oportet enim hæc fieri, sed nondum est finis. Consurget enim gens in gentem, et regnum in regnum, et erunt pestilentiæ, et fames, et terræ motus per loca. Hæc autem omnia initia sunt dolorum. Tunc tradent vos in tribulationem, et occident vos: et eritis odio omnibus gentibus propter nomen meum. Et tunc scandalizabuntur multi, et invicem tradent, et odio habebunt invicem. Et multi pseudoprophetæ surgent, et seducent multos. Et quoniam abundavit iniquitas, refrigescet charitas, multorum. Qui autem perseveravit usque in finem, hic salvus erit.

Prenez garde qu'on ne vous séduise; car plusieurs viendront qui prendront mon nom, disant: Je suis le Christ, et ils séduiront beaucoup de gens. On vous parlera de batailles, et de bruits de batailles. Prenez garde, ne vous alarmez pas, aussi-bien faut-il que ces choses arrivent, mais ce n'est pas là encore la fin: car les nations s'éleveront contre les nations, et les Royaumes contre les Royaumes; et il y aura de tous côtés des pestes, des famines et des tremblemens de terre. Tout cela au reste, c'est le commencement des malheurs. Alors on vous livrera à la persécution, on vous fera mourir, et vous serez en haine à tous les peuples à cause de mon nom. Alors plusieurs viendront à tomber, les hommes se livreront, et se haïront les uns les autres. Il paroîtra beaucoup de faux Prophetes qui séduiront beaucoup de monde; et parce que l'iniquité sera venue à son comble, la charité de plusieurs se refroidira; mais celui qui aura été constant jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé.

MÉDITATION.

Des fruits de Pénitence.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ combien le Sauveur du monde avoit raison de nous recommander de prendre garde qu'on ne nous séduise ; on peut dire qu'en fait de salut rien n'est plus ordinaire que de donner dans l'illusion. Notre amour-propre n'est jamais plus ingénieux que pour nous séduire ; et que fait-on pour s'empêcher d'être séduit ?

On se sert même de certains exercices de piété, de certains actes de Religion dont on s'acquitte fort superficiellement, pour s'étourdir et se tranquilliser sur bien des points qui demandent une réforme. On a péché : chacun prétend avoir fait pénitence ; et où en sont les fruits ? Toute pénitence infructueuse est nulle. En vain se flatte-t-on d'une conversion extérieure, si le cœur n'est pas converti.

Par les fruits de pénitence, on n'entend pas seulement les macérations du corps, mais principalement la mortification des passions et la réformation des mœurs ; voilà proprement les fruits que Dieu attend de notre pénitence.

L'usage des Sacremens, l'oraison, les bonnes œuvres sont de grands moyens pour arriver à la perfection ; mais tandis qu'avec de si puissans moyens on demeure toujours imparfait, toujours orgueilleux, impatient, envieux, immortifié et colere, doit-on beaucoup compter sur l'usage qu'on fait de ces moyens ?

Les austérités corporelles sont un exercice de pénitence ; mais le fruit de cette pénitence ex-

térieure doit être la victoire des passions, et la réformation des mauvaises inclinations de l'ame. Que serviroit-il d'avoir des dehors humbles et réformés, si le fiel reste dans le cœur, et si un orgueil secret est toujours la passion dominante.

Ce n'est pas assez de porter des fruits de pénitence : les adversités durant la vie sont trop ordinaires, et les croix trop communes, pour être en ce sens, des arbres tout-à-fait stériles ; mais il faut porter de dignes fruits, c'est-à-dire, de véritables fruits de pénitence, propres à être offerts au Seigneur, agréables à ses yeux, et de son goût. Ceux que j'ai portés jusqu'ici, ont-ils ces qualités ? sont-ils de cette espece ?

Ces jeûnes si mal observés, ces mortifications de si peu de durée et si légeres ; ces montres, ces apparences de repentir et de pénitence, ne sont-ce pas de ces fruits âpres d'une arriere-saison, qui n'arrivent jamais à maturité ?

Mon Dieu, qu'il est à craindre qu'à la récolte, en ce temps où vous vous faites rendre un compte si exact, et où le pere de famille examine si scrupuleusement le revenu de ses terres, nous ne nous trouvions comptables envers vous sur bien des chefs.

SECOND POINT.

Considérez qu'une pénitence sans fruit c'est une pénitence sans mérite. Combien de gens souffrent sans que Dieu leur tienne compte de leurs peines ! Il y a beaucoup de gens affligés ; mais peu de pénitens.

La vie religieuse est un exercice continuel de pénitence. Quel malheur seroit-ce d'avoir mené sans fruit une vie austere, et pénitente ? Mais quel fruit une personne religieuse qui vit dans la tiédeur et dans le relâchement, une personne religieuse toute occupée de l'esprit du monde,

peut-elle tirer de sa pénitence ? Qu'on a grand tort de ne vouloir pas goûter les fruits de la Croix qu'on porte ! On n'en souffriroit pas davantage ; on souffriroit même beaucoup moins, puisque ces fruits, quelque verts qu'ils paroissent, sont doux et d'un goût exquis. On ne la goûte pas cette douceur, parce qu'on cherche ailleurs que dans la Croix sa satisfaction.

Il n'y a personne qui n'ait beaucoup à souffrir durant cette vie. Il se trouve des croix par-tout. Ceux qui vivent le plus à leur aise n'en sont pas exempts. Ces sortes de plantes naissent par-tout. Pourquoi laissons-nous perdre le fruit qu'elles portent ! Souffrons du moins avec patience, si nous ne sommes pas assez généreux, ni assez Chrétiens pour souffrir avec joie. Unissons nos souffrances avec celles de Jesus-Christ ; acceptons-les comme des peines dues à nos péchés ? Nous n'en souffrirons pas davantage, et nos souffrances ne seront pas sans fruit, et elles feront une partie de notre pénitence.

Serions-nous fort en peine de trouver les malheureux fruits de nos passions, de nos inclinations vicieuses, de notre fond d'iniquité ? Et nous seroit-il aussi aisé de trouver les dignes fruits de notre pénitence ? Cependant le jour baisse, le temps de rendre compte approche ; nous sommes presque au bout de la carriere ; nous touchons au tombeau. Qui nous rassure ?

Quels fruits a porté notre pénitence ? Des fruits secs et amers, puisque l'onction de la grace ne les a pas rendus doux. Des fruits gâtés, puisque le chagrin et la mauvaise humeur ont peut-être accompagné notre pénitence. Des fruits inutiles, puisque la lâcheté, le retour de la passion, le défaut de persévérance ont empêché qu'ils ne vinssent à maturité : et voilà cependant toute la provision ; voilà, pour ainsi dire, toute la trompeuse décharge avec quoi l'on sort de ce monde

pour aller comparoître au tribunal terrible de la justice de Dieu !

Mon Dieu, me voici par votre infinie miséricorde, encore en état de rendre moins infructueuse ma pénitence. J'avoue que quelque rude, quelque longue qu'elle pût être, elle ne sauroit répondre à mes iniquités ; mais j'espere qu'avec le secours de votre grace, je produirai désormais des fruits de pénitence, que vous daignerez ne pas rejeter.

Aspirations dévotes durant le jour.

Laboravi in gemitu meo : lavabo per singulas noctes lectum meum, lacrymis meis stratum meum rigabo. Psal. 6.

Vous savez, Seigneur, ce que mon péché m'a déjà coûté de pleurs : je le pleurerai le reste de ma vie ; j'emploîrai même à pleurer le temps destiné à mon repos. Chaque nuit j'arroserai mon lit de mes larmes.

Domine, ante te omne desiderium meum, et gemitus meus à te non est absconditus. Psal. 37.

Vous voyez, Seigneur, les sentimens de mon cœur, et vous serez aussi témoin de mes gémissemens et de mes larmes.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Il est étonnant que ceux qui sont plus indispensablement obligés de faire pénitence, soient ceux qui en font le moins. Que de chimériques impossibilités, que de difficultés du moins insurmontables, quand il s'agit de subir une légere pénitence pour les plus énormes péchés ! Peu de femmes mondaines, peu de libertins qui puissent jeûner, guere moins qui ne prétendent même être dispensés de l'abstinence. Faut-il faire des aumônes, on a des dettes, une grande famille,

on est obéré ; faut-il aller du moins faire quelques prieres à l'Eglise, on ne peut pas, on est retenu par des visites ; en sorte qu'on diroit que les plus grands pécheurs aujourd'hui se croient presque tous dispensés de faire pénitence ; et comment peuvent-ils se flatter d'être pénitens ? Examinez si vous n'avez pas été jusqu'ici dans cette erreur. Gardez-vous bien dans le sacré tribunal de consulter jamais votre lâcheté, votre amour-propre, votre délicatesse. Regardez-vous aux pieds du Confesseur, comme aux pieds de Jesus-Christ. C'est votre Médecin : ce n'est pas à vous à vous choisir les remedes. C'est votre Juge : ce n'est pas à vous à déterminer ce que vous devez faire en satisfaction de vos péchés. Quelle marque de contrition dans toutes ces vétilleuses difficultés, dans ces vaines excuses ? Acceptez toujours avec humilité et avec soumission toutes les pénitences qu'on vous impose. Quelle proportion, bon Dieu, entre la peine et l'offense ! et si vous êtes obligé de représenter quelque chose, faites-le toujours avec tant de soumission, d'indifférence, qu'il paroisse que la Religion a encore plus de force chez vous que la nécessité et la raison.

2.° Ne croyez pas que la pénitence que le Confesseur impose pour la satisfaction des péchés, doive tenir lieu de toute autre pénitence. Celle-là ne doit être que comme les arrhes de celle-ci, puisque toute la vie d'un Chrétien, et sur-tout d'un Chrétien pécheur, doit être abondante en fruits de pénitence. Si tout le monde n'est pas en état de se macérer par de longues abstinences, et par d'autres austérités, nul qui ne puisse se mortifier. Il y a des fruits de pénitence de plus d'une espece. Il n'est rien qui ne vous puisse être une occasion de contrarier vos inclinations naturelles. L'humeur, le naturel, les passions même et l'amour-propre, peuvent servir à cette heureuse fertilité. Il n'y a point de temps, ni de lieu qui

ne nous fournisse quelque sujet de patience. On auroit grande envie de voir ou de parler en certaines circonstances ; combien utilement peut-on alors baisser les yeux, ou se taire ! Un mot dit à propos, une raillerie faite avec esprit, peut faire honneur dans la conversation ; mais ne peut-elle pas aussi être la matiere d'un beau sacrifice ! Comme la conversion du cœur, et la réformation des mœurs sont proprement de véritables fruits de pénitence, faites qu'ils paroissent dans votre modestie, dans votre modération, dans toute votre conduite : où il n'y a point de réforme, il n'y a point de fruits de pénitence, il n'y a point de conversion.

VINGT-SEPTIEME JOUR.

SAINT CÔME ET SAINT DAMIEN, MARTYRS.

SAINT CÔME et saint Damien étoient freres, natifs de la Ville d'Eges ou d'Egée en Arabie ; saint Grégoire de Tours croit qu'ils étoient freres jumaux, d'une famille noble, et considérable par les grands biens qu'ils possédoient, et encore plus par le Christianisme dont ils faisoient profession. Leur pere étant mort, leur mere nommée Théodore se trouva chargée de cinq fils ; savoir, Anthime, Leonce, Euprede, Côme et Damien, à qui cette pieuse veuve n'oublia rien pour leur donner une éducation chrétienne. La piété de la mere, sa vie sainte et féconde en bonnes œuvres, qui a obligé les Grecs de la mettre dans leur Ménologe, fit de grandes impressions sur l'esprit et sur le cœur de ses enfans. Côme et Damien, d'un naturel heureux, et d'un esprit vif et brillant, et beaucoup supérieur à celui de leurs freres, parurent plus propres pour les sciences et les beaux

arts. La mere n'épargna rien pour cultiver leur esprit et leurs talens. Les progrès merveilleux qu'ils firent dans les sciences, n'arrêterent pas ceux qu'ils faisoient dans la vertu. Leurs mœurs faisoient l'éloge de leur Religion, et les Païens même ne pouvoient s'empêcher d'admirer et d'aimer leur probité, leur désintéressement et leur innocence.

Le zele pour la Foi, toujours ingénieux, leur inspira le dessein d'étudier la médecine. Comme ils vivoient dans un pays où cette science étoit négligée, ils crurent que s'ils se rendoient habiles dans cet art, ils auroient le moyen de s'insinuer dans l'esprit des Païens, de les instruire insensiblement des avantages de notre Religion, de détruire leurs faux préjugés; et en travaillant à guérir leurs corps, de travailler encore plus utilement à guérir les maladies de l'ame.

Dieu bénit leur dessein; Côme et Damien se rendirent si habiles dans la connoissance de la nature et de la médecine, que leur réputation les rendit célebres dans tout le pays. Nul malade qui n'eût recours à eux, et qui ne crût recouvrer la santé, si nos deux Médecins leur rendoient quelques visites durant leur maladie. Les cures admirables qu'ils faisoient, les rendoient tous les jours plus célebres. Il est vrai que la sainteté des Médecins donnoit une vertu particuliere aux remedes. Le don des miracles étoit plus efficace que leurs connoissances naturelles, et nul mal si violent qui ne fût guéri: nul malade si désespéré qui ne recouvrât la santé, à la premiere visite de saint Damien ou de saint Côme.

Ils commençoient d'abord par faire une courte, mais fervente priere; ensuite ils s'informoient de la nature du mal, faisoient le signe de la Croix sur le malade, et sur l'heure même les douleurs cessoient, la fievre disparoissoit, et le malade, et souvent même les moribonds se trouvoient en

parfaite santé. Il est aisé de comprendre que ces guérisons miraculeuses faisoient des conversions nombreuses parmi les Païens. Le désir de guérir, le recouvrement de la santé, inspiroient aux Idolâtres les plus entêtés une estime singuliere pour la Religion Chrétienne. Les aveugles recouvroient la vue par le seul signe de la Croix que faisoient sur leurs yeux éteints les Médecins. Les possédés étoient délivrés ; les paralytiques guéris ; et l'on ne voyoit que des cures extraordinaires, au-dessus de l'habileté naturelle et de l'expérience. Nos Saints savoient se servir habilement de la confiance que les Païens malades avoient en eux, pour les retirer des erreurs et des impiétés du paganisme ; de sorte que les deux Médecins devinrent bientôt deux grands Apôtres. Leur désintéressement étoit si parfait et si connu, que les Grecs ont appelé nos deux Saints *Anargyres*, c'est-à-dire, *sans argent*, parce qu'ils exerçoient la profession de Médecin gratuitement, sans rien prendre de personne.

L'éclat de tant de merveilles les rendit fort célebres dans tout le pays ; mais cette haute réputation fut l'occasion de leur martyre. Les Empereurs Dioclétien et Maximien ayant résolu d'exterminer les Chrétiens, avoient envoyé le Préfet Lysias à Egée, avec ordre de n'épargner ni les supplices, ni toute la sévérité des lois, pour obliger tous ceux qui feroient profession du Christianisme de sacrifier aux dieux de l'Empire, et en cas de refus, les faire tous périr dans les tourmens. A peine ce Gouverneur fut arrivé, qu'on lui dit que les dieux n'avoient jamais eu de plus mortels ennemis que deux célebres Médecins, encore plus insignes magiciens, qui parcouroient toutes les Villes, faisant des cures étonnantes par leurs sortileges, et qui, abusant de la crédulité des peuples, faisoient autant de Chrétiens qu'ils voyoient de malades ; et que

s'ils continuoient, ils rendroient bientôt par leur art magique tout le pays Chrétien. C'étoit l'étrange prévention des Païens de regarder tous les miracles des Chrétiens comme des effets de la magie. Lysias sur ce rapport les fit saisir, et se les étant fait amener, leur dit d'un air et d'un ton capable d'intimider les plus déterminés : Vous êtes donc ces séducteurs qui alliez par les Villes et les Provinces, soulevant les Peuples par vos enchantemens contre les dieux de l'Empire, prétendant mettre en leur place, et faire adorer comme Dieu un homme pendu à une Croix par sentence du Juge ? sachez que si vous ne renoncez à ce Dieu crucifié, et si vous n'obéissez sur l'heure même aux édits des Empereurs, il n'y a point de supplices que je n'emploie pour vous réduire à votre devoir. De quel pays êtes-vous, quelle est votre profession, et quelle est votre famille ?

Seigneur, répondirent les deux Saints d'un ton ferme, mais respectueux, nous sommes freres, natifs d'Arabie, et nous avons le bonheur d'être Chrétiens avec trois de nos freres et le reste de notre famille. Nous sommes Gentilshommes, et Médecins de profession. Nous sommes incapables de séduire personne. Nous n'allons dans aucune Ville ni Province, que nous n'y soyons appelés; ce n'est point par intérêt que nous exerçons l'art de la médecine dont nous faisons profession; nous ne recevons rien de personne; mais en donnant la santé du corps aux malades plus par la vertu de Jesus-Christ que par notre science, nous tâchons en même-temps de guérir l'aveuglement et les maladies de leur ame, en leur faisant connoître qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qui est celui que nous adorons, et que tous les dieux de l'Empire ne sont que d'infames Démons qui séduisent les peuples.

Une réponse si sage étourdit le Gouverneur. Il

ne savoit s'il devoit se mettre en colere, ou louer leur modération. Les cures qu'il savoit qu'ils opéroient, étoient universellement regardées comme de vrais miracles, plutôt que des effets de leur art. La crainte cependant d'être disgracié par les Empereurs, lui fit prendre le parti de la sévérité. Il leur ordonna de faire venir leurs freres. Dès qu'ils eurent comparu devant son tribunal, il les exhorta fortement à ne se pas rendre rebelles aux ordres des Empereurs. Vous êtes de qualité, leur dit-il, vous êtes jeunes; j'ai ordre des Princes, de vous promettre de leur part leur amitié, les premieres charges de l'Empire, si vous acquiescez à leur volonté. Il faut sacrifier aux dieux, et renoncer aux incompréhensibles chimeres de votre Religion Chrétienne; ne vous obstinez pas à vous perdre vous et votre famille: il faut vivre Idolâtres, ou mourir dans les plus grands tourmens: pensez-y. Tout est pensé, répondirent nos Saints; vos supplices ne nous effraient point, nous sommes prêts à donner nôtre vie pour notre Religion: n'attendez pas de nous une autre réponse.

Lysias ne l'attendit point, il les fit mettre tous deux à la torture. Ce cruel supplice ne les effraya point. Si vous avez d'autres tourmens à nous faire souffrir, lui dirent nos deux Saints, vous n'avez qu'à les mettre en œuvre. Nous sommes sûrs que la grace de Notre-Seigneur Jesus-Christ nous les fera supporter, non-seulement avec patience, mais même avec joie. En effet, étant sortis de la torture sans aucun mal, le Gouverneur plus animé que jamais, ordonna qu'ils fussent jetés pieds et points liés dans la mer: mais un Ange ayant rompu leurs liens, les retira des eaux, et les remit sur le rivage. Le Juge frappé d'une merveille si surprenante, sembla se radoucir; il leur demanda d'un ton amical par quels sortileges ils faisoient ces merveilles.

Seigneur, lui dirent les Saints Freres, nous ignorons tout sortilege : les Démons nous craignent, bien loin de nous servir. Nous sommes Chrétiens, et ce n'est qu'au nom de Jesus-Christ et par sa protection que nous triomphons de tous vos supplices ; tous vos prétendus dieux ensemble, avec tout l'enfer, ne sauroient tenir contre le seul signe de la Croix de Jesus-Christ, en qui nous mettons toute notre vertu et notre confiance. Et moi, reprit Lysias, je mets toute la mienne en notre dieu Apollon, et en son nom je prétends faire les mêmes prodiges. Ce blasphême fut puni sur le champ. Deux démons invisibles le battirent si cruellement qu'il alloit expirer sous les coups, si nos Saints touchés de compassion ne se fussent mis en prieres, et si au nom de Jesus-Christ ils ne l'eussent délivré de ces démons. Après un si grand bienfait, les Saints profitant de cette merveille : Douterez-vous après cette grace, lui dirent-ils, de la toute-puissance de notre Dieu, et vous obstinerez-vous dans votre infidélité ? Quel pareil bienfait recevrez-vous de vos Idoles ? avez-vous jamais fait l'épreuve de leur pouvoir bienfaisant ? Renoncez donc au culte de ceux qui, encore plus foibles que vous, ne peuvent pas se délivrer eux-mêmes des supplices éternels qu'ils endurent pour leurs crimes ; ouvrez les yeux à la vérité, et reconnoissez la toute-puissance du vrai Dieu, qui seul mérite vos adorations.

Le Gouverneur demeura insensible à ces justes remontrances, et se contenta, sans rien répondre, de les faire remener en prison. Les Païens craignant que Lysias ne se fît Chrétien, lui parlerent avec tant de hardiesse, et le menacerent si fort de la colere des Empereurs, que dès le lendemain il se fit ramener nos deux Saints. Il leur demanda fiérement s'ils persistoient toujours dans leur premier entêtement, et les trouvant toujours

aussi fermes dans la Foi, il fit allumer un grand feu de sarment, dans lequel il les fit jeter; mais ils n'en furent pas plus endommagés que des autres supplices. Le Gouverneur, devenu furieux, les fit attacher chacun à un poteau, et ayant commandé quatre compagnies de soldats, il leur ordonna de décocher contre nos deux Saints toutes leurs fleches : mais la main du Seigneur qui vouloit confondre l'obstination du Tyran et de tous les Païens, les rendit invulnérables, et permit que cette nuée de dards retournât sur une multitude de spectateurs Païens à qui il en coûta la vie. Cet événement causa une émotion dans toute la Ville, qui obligea le Gouverneur de les faire décapiter sur le champ. Saint Côme et saint Damien s'étant mis en prieres, supplierent le Seigneur de vouloir bien recevoir leur sacrifice, et de ne plus empêcher par un nouveau miracle l'exécution de l'arrêt. Ils furent exaucés; car dès le premier coup ils eurent la tête coupée. Ce fut le 27 de Septembre de l'an 285, qu'ils furent couronnés du martyre. On croit que leurs trois autres freres eurent le même sort.

La plus grande partie de ces saintes Reliques furent dans la suite portées à Rome, et déposées dans une belle Eglise que saint Félix Pape, bisaïeul de saint Grégoire le Grand, fit bâtir en leur honneur. Un Gentilhomme François, nommé Jean de Beaumont, étant allé avec ses Croisés au secours de la Terre-Sainte, en rapporta ce qui y restoit des Reliques de saint Côme et saint Damien, et remit ces précieuses Reliques dans une magnifique Eglise qu'il fit bâtir en leur honneur à Luzarche; et c'est de là qu'on a tiré celles qu'on conserve à Paris et ailleurs.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ces Saints.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

PRÆSTA, quæsumus, omnipotens Deus, ut qui sanctorum Martyrum tuorum Cosmæ et Damiani natalitia colimus, à cunctis malis imminentibus eorum intercessionibus liberemur. Per Dominum, etc.

O DIEU tout-puissant, faites, s'il vous plaît, qu'en célébrant la naissance dans le Ciel de vos saints Martyrs Côme et Damien, nous soyons par leurs intercessions délivrés de tous les maux qui nous menacent. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du livre de la Sagesse. Chap. 5.

JUSTI autem in perpetuum vivent; et apud Dominum est merces eorum, et cogitatio illorum apud Altissimum. Ideò accipient regnum decoris, et diadema speciei de manu Domini: quoniam dexterâ suâ teget eos, et brachio sancto suo defendet illos. Accipiet armaturam zelus illius, et armabit creaturam ad ultionem inimicorum. Induet pro thorace justitiam, et accipiet pro galea judicium certum. Sumet scutum inexpugnabile æquitatem.

LES Justes vivront éternellement, le Seigneur leur réserve leur récompense, et le Très-Haut a soin d'eux: ils recevront de la main du Seigneur un Royaume admirable, et un diadème éclatant de gloire; il les protégera de sa droite, et les défendra par la force de son bras saint: son zele se revêtira de toutes ses armes, et il armera ses créatures pour se venger de ses ennemis; il prendra la justice pour cuirasse, et pour casque l'intégrité de son jugement; il se couvrira de l'équité comme d'un bouclier impénétrable.

Salomon prouve dans ce Livre les avantages que la Sagesse procure aux hommes, par sa propre expérience, et par celle de tous les Grands Hommes depuis Adam. On ne voit, en nul autre Livre de l'Ecriture, de plus nobles et de plus grandes idées de Dieu que dans celui-ci.

RÉFLEXIONS.

Le Très-Haut a soin d'eux. Que peut manquer à celui dont Dieu prend soin? et qu'a-t-il à craindre? Si Dieu est pour nous, disoit l'Apôtre, qui peut nous nuire? quand toute la terre conspireroit contre un homme que Dieu met sous sa protection, quand tout l'enfer se souleveroit contre lui, qu'a-t-il à craindre? Joseph est vendu à des Ismaélites par ses propres freres; il est jeté dans un cachot par le maître qui l'a acheté: qui n'auroit pas regardé comme une étrange extravagance, si quelqu'un se fût imaginé que cet étranger sans aveu, que ce vil esclave, ce prétendu criminel enfermé dans un cachot, deviendroit le Maître et la seconde personne de l'Egypte. Dieu prend soin de lui: on a beau le calomnier, l'oublier, lui faire son procès; Joseph sort de prison pour monter, pour ainsi dire, sur le trône. Quelle protection plus efficace que celle du Tout-Puissant! quel abri plus à l'épreuve de tout orage? revers de fortune, révolutions de familles et d'états, accidens affreux, événemens étranges, rien n'est capable de troubler la félicité, de ternir la gloire de celui dont Dieu a soin; et voilà le sort de l'homme juste. Les pauvres gémissent, les personnes d'une naissance obscure, d'une condition vile, d'un esprit borné, sont sans appui, vivent même dans un oubli universel: qu'ils soient amis du Très-Haut, qu'ils vivent dans l'innocence, et qu'ils soient justes, Dieu prendra soin d'eux; et malgré toute la prospérité,

l'abondance et l'éclat des Grands du monde, le sort de l'homme de bien est cent fois plus heureux : il ne tient qu'à nous d'en faire la douce expérience.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 6.

In illo tempore : Descendens Jesus de monte, stetit in loco campestri, et turba discipulorum ejus, et multitudo copiosa plebis ab omni Judæa, et Jerusalem, et Maritima, et Tyri, et Sydonis, qui venerant ut audirent eum, et sanarentur à languoribus suis. Et qui vexabantur à spiritibus immundis, curabantur. Et omnis turba quærebat eum tangere : quia virtus de illo exibat, et sanabat omnes. Et ipse elevatis oculis in discipulos suos, dicebat : Beati pauperes ; quia vestrum est regnum Dei. Beati qui nunc esuritis ; quia saturabimini. Beati qui nunc fletis ; quia ridebitis. Beati eritis, cùm vos oderint homines, et cùm separaverint vos, et exprobraverint, et ejecerint nomen vestrum, tanquam malum, propter Filium hominis. Gaudete in illa die, et exultate ; ecce enim merces vestra multa est in cœlo.

En ce temps-là : Jesus étant descendu de la montagne, il s'arrêta dans la plaine, aussi bien que la troupe de ses Disciples, et une grande multitude de gens de toute la Judée, de Jérusalem et du pays maritime de Tyr et de Sydon, qui étoient venus pour l'entendre et pour être guéris de leurs maladies. Ceux-mêmes qui étoient possédés des esprits immondes en furent délivrés ; toute la troupe cherchoit à le toucher, parce qu'il sortoit de lui une vertu qui les guérissoit. Alors levant les yeux vers ses Disciples : Vous êtes heureux, leur dit-il, vous qui êtes pauvres ; car le Royaume de Dieu vous appartient. Heureux, vous qui avez faim maintenant ; car vous serez rassasiés. Heureux, vous qui pleurez maintenant ; car vous rirez. Vous serez heureux lorsqu'à cause du Fils de l'Homme vous serez haïs des hommes, qu'ils vous retrancheront de leur compagnie, qu'ils vous chargeront d'opprobres, et qu'ils rejetteront votre nom comme un nom infame. Alors réjouissez-vous, et faites éclater votre joie ; car voilà une grande récompense qui vous attend dans le Ciel.

MÉDITATION.

De la solitude intérieure.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le seul exemple de Jesus-Christ suffit, pour nous faire comprendre les avantages et la nécessité de la solitude. Aussi nul Saint qui ne l'ait bien compris; nulle personne solidement vertueuse qui ne le comprenne. C'est sans doute pour nous en convaincre que le Sauveur du monde, qui certainement n'avoit pas besoin de s'éloigner du commerce des hommes et de la multitude pour être recueilli, s'est retiré pourtant si souvent sur la montagne et dans la solitude pour prier, ou, disons mieux, pournous apprendre que pour bien méditer, pour goûter les vérités de la Religion, pour bien prier, il faut être loin du tumulte du monde. Je la conduirai dans la solitude, dit-il, parlant de l'ame fidelle, je la conduirai dans la retraite, dans la solitude; et ce sera-là dans ce lieu de repos et de recueillement que je parlerai à son cœur, que je lui apprendrai les grands mysteres de la Religion, que je lui en découvrirai le vrai sens, que je lui ferai goûter à loisir les douceurs de la vie chrétienne. Nul des Saints qui n'ait aimé la retraite : voilà ce qui a peuplé les déserts de l'Egypte et de la Palestine, et voilà ce qui peuple encore aujourd'hui les Monasteres; mais tout le monde n'est pas appelé à être Hermite ou Religieux, il est vrai; mais la solitude ne se trouve pas seulement dans les déserts, il y a une solitude du cœur qui convient à toutes sortes de gens, et qui est de tous les états, de toutes les conditions, de tous les

âges. C'est elle qui est absolument nécessaire pour être véritablement dévot, et pour faire quelques progrès dans le chemin de la vertu. Il faut que l'ame se fasse une retraite dans son propre cœur, où l'esprit suspendant, pour ainsi dire, tout commerce avec les objets créés, et le cœur exempt du trouble et du tumulte des passions, soit tranquille. C'est dans cette tranquillité intérieure que Dieu parle à l'ame, et que l'ame écoute et entend la voix de son Dieu. Sans ce recueillement intérieur, sans cette solitude du cœur, l'ame est trop dissipée, pour entendre la voix de l'Epoux. Sur le minuit que le divin Epoux arrive, il n'y a que ces chastes, ces fidelles Epouses qui l'attendent dans le silence et le repos de la nuit, qui soient admises au divin Banquet. Bon Dieu ! que ces vérités fournissent de salutaires réflexions, et que ces réflexions sont instructives !

SECOND POINT.

Considérez que le Démon n'a point de ruse et d'artifice qui lui réussisse mieux, et qui nous nuise davantage que la dissipation intérieure ; aussi est-il l'ennemi déclaré du recueillement intérieur. Il sait bien que quelque innocent qu'on soit, quelque dévotion qu'on ait, quelque penchant qu'on sente pour les bonnes œuvres, la meilleure volonté ne fait rien, les plus grandes graces deviennent inutiles dans cette solitude intérieure, sans ce recueillement intérieur. Ces graces, qui en elles-mêmes ont tant de vertu, ne produisent rien, dès que cette semence divine tombe sur un lieu trop découvert, et où tant de gens passent ; elle est foulée aux pieds des passans, ou elle est étouffée par les mauvaises herbes. Ayez tout le zele possible pour votre perfection et pour celle des autres ; mettez en œuvre toutes les pratiques de dévotion ; ayez tous les se-

cours spirituels que vous pouvez souhaiter : tout cela est excellent ; mais tout cela vous sera peu utile sans cette solitude de l'ame. Il faut qu'elle se conserve un abri au milieu des plus bruyantes occupations, au milieu des embarras du monde. Il faut se faire un oratoire dans son propre cœur, conformément à la leçon que Jesus-Christ donna à sainte Catherine de Sienne. Toutes les méditations, les réflexions, les prieres qu'on fait dans cet Oratoire sont efficaces. Tout le monde ne peut pas aller s'ensevelir dans le désert ; tout le monde n'est pas appelé à l'état Religieux ; tout le monde ne peut pas passer ses jours dans la retraite : mais nul dans l'état Religieux, comme dans le monde, ne peut s'excuser de ce recueillement. Bon Dieu, que de trésors cachés dans cette solitude intérieure, et qu'on s'enrichit bientôt des richesses spirituelles, quand on sait trouver ce mystérieux désert ! là s'acquiert cette douceur inaltérable ; là se conserve cette pureté précieuse ; là on apprend cet esprit de piété, de mortification, de charité. C'est dans cette solitude du cœur que se trouve ce goût spirituel, qui rend le joug du Seigneur si doux et si léger ; là regne cette paix, cette charité que rien n'altere ; là la foi se fortifie, l'espérance devient tous les jours plus ferme ; là se trouve la persévérance qui couronne tout. Daignez, Seigneur, par votre miséricorde, me mettre dans cette solitude intérieure, dans laquelle je veux vivre et mourir.

Aspirations dévotes durant le jour.

Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine. Psal. 54.

Oui, mon Dieu, je me suis éloigné du tumulte, et j'ai résolu de me conserver toute ma vie une retraite dans mon cœur.

Oculi mei semper ad Dominum. Psal. 24.

C'en est fait, je ne perdrai jamais de vue le Seigneur mon Dieu.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1°. LE désert et le cloître sont des solitudes, mais ils ne sont pas toujours des lieux de retraite et de recueillement intérieur. La dissipation d'esprit et de cœur pénetre jusques dans le désert le plus affreux, et elle n'est pas toujours inconnue dans le cloître. Comme il n'y a point d'état ni de condition où l'on ne puisse vivre dans la solitude intérieure, il n'y a point aussi de désert ni de cloître où l'on ne puisse être fort dissipé. On voit des gens qui le sont naturellement partout, et qui n'ont de la dévotion que dans l'action et le tumulte; qu'il est à craindre que leur dévotion ne manque d'intérieur! Evitez ces épanchemens au-dehors, jusques dans les pratiques de dévotion les plus louables. Prêtez-vous aux bonnes œuvres; mais ne vous livrez jamais si fort à l'action, que vous ne conserviez toujours la solitude du cœur. Que de gens prennent une activité de naturel pour une ferveur de dévotion et pour un zele! Souvenez-vous que le recueillement intérieur est l'ame de la dévotion.

2.° Les personnes qui travaillent au salut du public ont besoin de cette leçon plus que les autres. On trouve de ces ouvriers apostoliques qui sont inquiets, s'ils n'ont pas à faire eux seuls ce qui passe les forces de plusieurs; mais si dans cette multiplicité infinie de bonnes œuvres, ils négligent leur intérieur, si le nombre de leurs occupations leur sert de spécieux prétextes d'être peu réguliers, de nourrir l'amour-propre, et peut-être même la vanité; de satisfaire leur sensualité, sous prétexte de conserver une santé si né-

cessaire : qu'il est à craindre qu'ils ne se perdent en sauvant les autres ! Pour vous, évitez cet écueil, travaillez avec zele, avec ferveur au salut du prochain ; mais ne négligez pas le vôtre ; conservez-vous par-tout un esprit de solitude, un esprit intérieur.

VINGT-HUITIEME JOUR.

SAINT WENCESLAS, DUC DE BOHÊME, MARTYR.

SAINT WENCESLAS étoit fils de Wratislas Duc de Boheme et de Drahomire de Luczko, petit-fils de Borivor le premier Duc Chrétien, et de la Bienheureuse Ludmille. Wratislas son pere étoit un Prince sage, vaillant, plein de probité, et fort Chrétien ; mais sa mere Drahomire étoit Païenne ; et ni les entretiens et le zele de son mari, ni ses bons exemples ne purent jamais la convertir. Elle étoit naturellement fiere, hautaine, et joignoit la cruauté et la perfidie à l'impiété. Elle avoit deux fils, Wenceslas et le puîné Boleslas. Sainte Ludmille voyant le danger qu'il y avoit de laisser l'éducation de ces deux enfans à une mere Païenne, et dont les mœurs répondoient à sa Religion, souhaita instamment d'en élever du moins un des deux auprès d'elle. On lui donna le choix, et elle demanda l'aîné, en qui elle trouvoit un merveilleux naturel et des dispositions propres à profiter d'une éducation chrétienne. Wenceslas fut donc envoyé à Pragues auprès de sa grand'mere. Cette vertueuse Princesse se chargea de lui former le cœur elle-même, et partagea le soin de son éducation avec un sage Précepteur qu'elle lui donna. C'étoit un saint Prêtre, son Chapelain, nommé Paul, qui répondit dignement

aux intentions de la Princesse dans les instructions qu'il lui donna, pour cultiver son esprit par les sciences, et son cœur par la piété.

Le jeune Prince y correspondit si bien par l'excellence de son esprit, par sa docilité, et par cette inclination naturelle qu'il avoit pour la vertu, qu'on le regarda dès-lors comme un des jeunes Princes le plus accompli qu'il y eût alors en Europe. Bien loin de l'exciter à l'étude et aux devoirs de Religion, le Précepteur étoit obligé de modérer l'ardeur qu'il avoit pour l'une et pour l'autre. S'étant rendu habile dans les Belles-Lettres, sainte Ludmille et son Précepteur convinrent de l'envoyer au College de Budecz, ville peu éloignée de Prague, où l'on élevoit beaucoup d'enfans de qualité, qui étoient tous Chrétiens, persuadés que ce n'est que dans les Colleges que regne l'émulation, et qu'il n'est rien de plus ingrat qu'une éducation particuliere et privée. Celui qui gouvernoit ce College en qualité de Principal, étoit un Prêtre de la ville de Neiss en Silésie, grand homme de bien, et aussi distingué par son savoir que par la sainteté de sa vie. Ce fut sous un si habile maître que le jeune Prince acheva ses études, en se perfectionnant dans la pratique des plus excellentes vertus. S'il s'y distingua par la pénétration et le brillant de son esprit, il s'y distingua encore plus par la pureté de ses mœurs, par sa dévotion et par son zele pour la Religion chrétienne. Il ne paroissoit en lui rien de jeune que l'âge. Modeste sans affectation, complaisant sans bassesse, retenu dans toutes ses actions, noble, grand jusques dans les exercices les plus minces; Chrétien par-tout, on le regarda dès-lors comme le modele des plus grands Princes. Sa dévotion favorite fut à Jesus-Christ dans le saint Sacrement, et une tendresse singuliere pour la sainte Vierge; c'est cette Reine des Vierges qui lui obtint un amour extrême pour la pureté:

cette vertu sembloit caractériser ce jeune Prince.

Il avoit un soin tout particulier de fuir toutes les occasions où il auroit été en danger de la perdre.

Destiné par sa naissance à avoir un jour des sujets à gouverner, il s'étudia de bonne heure à acquérir les qualités d'un bon maître. Sa modestie charmoit tout le monde, et sa douceur lui gagnoit tous les cœurs. On ne vit jamais dans un jeune Prince de plus nobles manieres, de plus belles qualités, ni des mœurs plus pures. Il étoit encore fort jeune lorsque le Duc son pere mourut; Drahomire sa mere s'empara aussitôt du Gouvernement comme Régente; et n'étant plus retenue par la considération du feu Duc, elle s'abandonna à son humeur cruelle et à sa haine contre le nom Chrétien, et se déclara contre la Religion avec une fureur démesurée. Elle commença par publier un Edit foudroyant, pour fermer toutes les Eglises, faire cesser tout exercice de la Religion, défendre aux Prêtres d'instruire les peuples, et à tous les Maîtres Chrétiens d'enseigner la jeunesse. Elle cassa tout ce que Borivor son beau-pere, et Wratislas son mari, avoient fait en faveur des Chrétiens; enfin elle interdit dans tous ses Etats tout exercice de la Religion Chrétienne. Elle déposa tous les Magistrats et les Officiers Chrétiens, et ne mit en leur place que des Païens aveuglément dévoués à ses passions et à sa tyrannie. La persécution fut si cruelle et si barbare, que tous les Idolâtres en particulier massacroient impunément tout Chrétien, sans qu'il fût permis à ceux-ci de se mettre seulement en défense; et s'il arrivoit qu'un Chrétien tuât un Païen en se défendant, on ne se contentoit pas de le faire mourir, mais cette cruelle Princesse avoit ordonné qu'on en fît mourir neuf autres; et ainsi la vie d'un coupable coûtoit celle de dix innocens.

La pieuse Ludmille affligée de tant de désordres, et ne pouvant plus voir détruire sous ses yeux une Religion que le Duc son mari, le Duc son fils et elle avoient établie avec tant de peine en Bohême, ne trouva point de meilleur moyen de remédier à tant de maux, que de faire prendre le gouvernement de l'Etat à son petit-fils Wenceslas, qui quoique fort jeune avoit toute la sagesse et l'habileté pour gouverner un peuple dont il faisoit l'admiration et les délices. Ayant été déclaré Duc par tous les Etats du pays, la joie fut universelle dans toute la Bohême; ce ne furent que feux de joie, que réjouissances partout. L'impie Drahomire haïe universellement par sa cruauté, et en exécration à cause de ses mœurs corrompues, céda sans bruit : mais pour empêcher qu'il n'arrivât de la division entre les deux freres, on fit un partage, par lequel on démembra une Province au-dessus de l'Elbe, que l'on donna à Boleslas, laquelle depuis ce temps-là fut appelée Boleslavie. L'impie Drahomire se voyant abandonnée, se rangea du parti de son cadet qu'elle avoit élevé, et qui ne valoit pas plus que la mere.

Le nouveau Duc commença d'abord par rétablir dans tous ses Etats la Religion Chrétienne, et cassa tout ce que Drahomire avoit fait pour l'anéantir; et persuadé que le moyen le plus propre pour faire fleurir la Religion, c'est l'exemple du Prince, il n'oublia rien pour réformer les mœurs par l'éclat de sa piété et de ses bons exemples. Il passoit la plus grande partie de la nuit en prieres; et tout le temps qu'il ne donnoit pas aux affaires publiques, il l'employoit à des exercices de piété. On vit d'abord régner la paix, la justice, et refleurir la Religion par-tout, par le soin qu'il eut de ne choisir que des Ministres et des Officiers d'une intégrité et d'une probité reconnue. Toute la Bohême changea bientôt de face,

face, et bénit le Seigneur de lui avoir donné un si saint Duc.

Cependant Drahomire au désespoir de voir toute la Bohême chrétienne, et d'apprendre la haute vertu du Duc son fils, comprit aisément que c'étoit-là l'effet des sages instructions et des bons conseils de Ludmille sa belle-mere. Cette mégere résolut de s'en défaire, et gagna des scélérats qui lui promirent de lui ôter la vie. Cette pieuse Princesse fut avertie que Drahomire attentoit à sa vie, et qu'elle avoit pratiqué des assassins pour la tuer; au lieu de donner ses ordres pour les faire rechercher, elle fit venir tous ses domestiques, les récompensa, et distribua aux pauvres tout ce qu'elle avoit d'argent et de meubles; puis étant entrée dans sa Chapelle, elle demeura quelque temps prosternée devant l'Autel, fit sa confession au saint Prêtre Paul son Chapelain, reçut de lui le saint Viatique, recommanda son ame à Dieu, et se remit en prieres. Tandis qu'elle s'offroit à Dieu comme une victime de la Religion, deux assassins entrerent, et se jetant avec fureur sur la Princesse, l'étranglerent avec le voile qu'elle portoit. Ainsi mourut sainte Ludmille, que l'Eglise honore comme Martyre le 16 de ce mois.

Saint Wenceslas ayant appris ce cruel assassinat, ressentit vivement la perte qu'il avait faite; il pleura une grand'mere qui l'avoit élevé avec tant de soin, et ne put se consoler que dans l'assurance qu'il avoit d'avoir dans le Ciel une puissante protectrice contre les persécutions qu'il vit bien avoir à souffrir désormais de la part d'un frere cruel, et d'une mere dénaturée. Elle ne tarda pas de lui donner des preuves de ses pernicieux desseins. Elle lui suscita un puissant ennemi; ce fut Radislas Prince de Gurime, qui entra dans ses terres avec une puissante armée, et qui méprisant la foiblesse d'un jeune Duc sans

expérience et sans secours, ne douta point que toute la Bohême ne dût être le fruit d'une seule campagne. Saint Wenceslas étonné de cette irruption, députa vers Radislas pour savoir quel sujet il avoit de lui déclarer la guerre, lui offrant toutes sortes de conditions honnêtes pour avoir la paix. Le Prince de Gurime prit cette ambassade pour une preuve de sa foiblesse et de sa timidité, et lui répondit fiérement, que la seule condition d'obtenir la paix, c'étoit de lui céder toute la Bohême.

Le Saint se voyant contraint de se défendre, met précipitamment une armée sur pied, et s'avance vers l'ennemi, qui faisoit par-tout un étrange ravage. Dès que les deux armées furent en présence, Wenceslas demanda une entrevue avec Radislas, à qui il dit, que s'il ne pouvoit espérer d'avoir la paix que par une bataille, il n'étoit pas juste de répandre tant de sang innocent; qu'étant eux deux seuls la cause ou les auteurs du différend, ils devoient aussi le terminer seuls dans un combat singulier qui décideroit de la victoire. Radislas ne put s'empêcher de regarder en pitié la proposition du jeune Prince, et de la traiter de témérité. Il l'accepta avec d'autant plus de joie qu'il se flattoit plus fiérement de la victoire; et se retirant brusquement: Allez prendre vos armes, lui dit-il d'un ton méprisant, l'affaire sera bientôt terminée.

Ils parurent tous deux sur le champ de bataille à l'heure marquée. Radislas étoit armé de toutes pieces comme un autre Goliat, portant un javelot, et une fort longue épée. Wenceslas n'avoit qu'une cuirasse fort légere, et une épée fort courte, parce que toute sa confiance étoit au secours du Ciel. Il fit le signe de la croix, comme pour commencer le combat. Radislas voulut aussi-tôt lui lancer son dard; mais il apperçut deux Anges, et entendit une voix qui

lui dit : Ne frappe pas. Alors la terreur le saisit de telle sorte qu'il jeta ses armes par terre, vint se jeter aux genoux de Wenceslas, lui demanda pardon, et se soumît à tout ce que le saint Duc victorieux voulut lui prescrire. Les deux armées ne pouvoient croire ce qu'elles voyoient; et l'on reconnut alors que Wenceslas étoit un Prince particuliérement favorisé du Ciel, que Dieu avoit sous sa protection, et qui auroit toujours dans ses intérêts le Dieu des armées.

A la vérité jamais Prince Chrétien ne mérita mieux ces insignes faveurs. Jamais Souverain ne donna des preuves plus éclatantes d'une foi plus vive, d'une charité plus ardente, ni d'une plus éminente piété. Sa dévotion envers la sainte Eucharistie ne se montroit pas seulement par son profond respect devant le Saint Sacrement, et par son assiduité au pied des Autels, passant la plus grande partie de la nuit à l'Eglise, mais encore par la vénération qu'il avoit pour tout ce qui avoit du rapport à ce divin Mystere. Il semoit de ses propres mains le bled qui devoit servir à faire le pain qu'on consacroit, et pressoit lui-même les raisins dont on faisoit le vin qui étoit destiné à l'usage du saint sacrifice. Sa dévotion à servir la Messe étoit une preuve sensible de sa vive foi; et sa tendresse pour la sainte Vierge le porta à garder toute sa vie une chasteté perpétuelle.

On auroit pu croire que sa charité pour les pauvres lui faisoit oublier ou même ravaler sa dignité de Souverain, si l'on ne savoit qu'on n'est jamais plus grand que quand on sert les pauvres. Il se déclara d'abord pour le protecteur des orphelins, et le pere des pauvres. Son plaisir étoit de se déguiser le soir; et de porter lui-même sur ses épaules des faisceaux de bois dans les maisons qui étoient dans la derniere misere. On l'a vu assister en personne aux enterremens des pauvres

gens, disant que les œuvres de miséricorde convenoient plus aux Grands qu'au peuple. Peu de jours qu'il ne fît quelque visite aux prisonniers ; il délivroit ordinairement par ses largesses ceux qui y étoient pour dettes, et consoloit merveilleusement les criminels.

L'honneur qu'il rendoit aux Evêques et aux Prêtres, les rendoit plus respectables au Public, et plus respectés. Il se découvroit toujours devant les Ministres des Autels, et ne leur parloit jamais que d'une maniere fort respectueuse. A le voir dans ses exercices de piété, on eût dit qu'il n'avoit aucun autre soin ; et quand on considéroit avec quelle application il vaquoit aux affaires de l'Etat, il semblôit que c'étoit-là son unique affaire. On ne l'appeloit que le saint Prince ; et le Duc de Bohême faisoit l'admiration de toutes les Cours. On savoit qu'il étoit aussi brave dans l'occasion, qu'il étoit dévot par-tout.

Etant obligé de se trouver à la Diete que l'Empereur Othon I.er avoit convoquée à Wormes, il y soutint parfaitement la réputation que sa vertu avoit établie par-tout. L'Empereur fut si charmé de sa haute piété, et de toutes ses rares qualités, qu'il résolut d'ériger en sa faveur le Duché de Bohême en Royaume. Le saint Duc le refusa, et se contenta d'accepter le don que lui fit l'Empereur, en délivrant la Bohême de tous subsides : cette faveur étoit trop avantageuse à ses peuples pour n'être pas de son goût. On assure qu'ayant voulu entendre un jour deux Messes, il n'arriva que tard à l'assemblée. L'Empereur, et tous les Princes de la Diete choqués de ce retardement, résolurent de le lui faire sentir, en ne se levant pas quand il entreroit dans la salle. Mais dès qu'il parut, on changea bien de sentiment ; car l'ayant apperçu au milieu de deux Anges qui portoient devant lui une croix d'or, non-seulement l'Empereur se leva de son

trône impérial, mais il alla au-devant de lui, et l'obligea de prendre après lui la premiere place. Tous les Princes lui rendirent les plus grands honneurs; et l'Empereur cherchant à lui faire plaisir, lui fit présent du bras de saint Vit, que l'on avoit apporté de France à l'Abbaye de Corbie en Saxe, et de quelques ossemens de saint Sigismond Roi de Bourgogne, auquel notre Saint avoit une particuliere dévotion. Etant de retour en Bohême, il fit bâtir à Prague une magnifique Eglise sous le nom de saint Vit, qui est aujourd'hui la Cathédrale, dans laquelle le saint Duc fit transporter le corps de sainte Ludmille sa grand'mere, qu'on trouva tout entier et sans corruption, et que Dieu honora d'un grand nombre de miracles.

Plus notre Saint étoit estimé et honoré dans toute l'Allemagne, et sur-tout en Bohême, plus la cruelle Drahomire sa mere, et son frere Boleslas étoient envenimés contre lui. Ils résolurent de le faire périr. Dans le temps qu'ils concertoient ensemble les moyens de s'en défaire, ils apprirent que Wenceslas avoit demandé au Pape des Religieux de Saint-Benoît, résolu de prendre leur habit, et d'aller avec eux finir ses jours dans un Monastere. Cette nouvelle suspendit quelque temps l'exécution de leur mauvais dessein; mais lorsqu'ils virent que l'affaire traînoit en longueur, ils résolurent de s'en défaire.

Boleslas ayant eu un fils, il invita le Duc son frere, et les Grands de Bohême à une fête qu'il donna à l'occasion de cette naissance. Quoique notre Saint eût grand sujet de se défier, il ne crut pas qu'il pût honnêtement se dispenser de cette visite. Il fut reçu avec des caresses si affectées qu'elles ne firent qu'augmenter ses justes soupçons. La magnificence du festin ne les diminua point. Il s'étoit préparé à tout événement, par une confession extraordinaire, et par la com-

munion qu'il avoit faite avant que de partir pour la Boleslavie. Sur le minuit notre Saint se leva de table pour aller à l'Eglise selon sa coutume. Sa priere fut des plus ferventes, et par un secret pressentiment de sa mort, il s'offrit à Dieu en sacrifice. Drahomire jugeant que c'étoit l'occasion qu'elle cherchoit, pressa l'impie Boleslas de la suivre. Ce cruel parricide obéit, et lorsqu'étant devant l'Autel il eût levé l'épée, l'horreur le saisit, et la lui fit tomber des mains. Les scélérats qui l'accompagnoient la lui releverent, et l'accusant de foiblesse, l'animerent à exécuter l'impie dessein pour lequel il étoit venu. Alors ce frere dénaturé lui passa l'épée à travers le corps, et le renversa mort sur la place. Son sang rejaillit contre la muraille, où on le voit encore aujourd'hui. Le meurtrier se saisit dès le lendemain des Etats du saint Duc, et signala son usurpation par une horrible persécution contre les Chrétiens, remplissant les villes de sang et de carnage. La malheureuse Drahomire ne porta pas loin l'impunité : car passant un jour dans un champ où les corps de tant de Martyrs qu'elle avoit immolés à sa fureur, et qu'elle avoit empêché d'être enterrés, étoient dispersés, la terre s'ouvrit sous ses pieds, et elle fut malheureusement engloutie, avec toute sa suite. L'impie Boleslas en fut effrayé, mais il ne fut pas converti. Les prodiges qui se faisoient au tombeau du saint Martyr augmentant ses frayeurs, il fit déterrer de nuit le saint Corps, et le fit transporter à Prague, pour être mis dans l'Eglise de saint Vit, dans l'intention que les miracles qui se feroient à son tombeau, seroient alors confondus avec ceux de saint Vit, titulaire de cette Eglise; mais Dieu confondit les vues de l'impie Boleslas. Les chevaux qui tiroient le chariot sur lequel étoit la Relique, s'arrêterent devant les prisons de Prague, et on ne put jamais les faire avancer

qu'on n'eût mis en liberté tous les prisonniers. Une autre merveille, dont une grande foule de peuples furent témoins, c'est que le cocher qui conduisoit le chariot ne put jamais faire passer les chevaux sur les deux ponts, mais les chevaux entraînant le cocher, passerent sur la riviere marchant sur les eaux à pieds secs. Tout le monde voulut voir le saint Corps. On ouvrit le cercueil, et le corps se trouva aussi entier, et aussi frais que s'il eût été encore en vie, quoiqu'il y eût trois ans depuis sa mort. Le martyre de saint Wenceslas arriva le 28 de Septembre l'an 938. L'impie Boleslas surnommé le Cruel, fut malheureux durant tout son regne. Après avoir été battu durant quatorze ans par l'Empereur Othon, il fut contraint de recevoir la paix, sous condition de satisfaire par une pénitence publique et très-humiliante pour la mort de saint Wenceslas, de payer tous les ans un tribut à l'Empereur, et de rappeler tous les Catholiques, de rebâtir toutes les Eglises ruinées, et de rétablir la Religion Chrétienne dans tous ses Etats. Il mourut misérablement encore jeune. Son fils Boleslas II dit le Pieux, se proposa son saint Oncle pour modele, et fut un des plus grands Princes de son temps.

La Messe de ce jour est à l'honneur de Saint Wenceslas Martyr.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, qui Beatum Wenceslaum per martyrii palmam à terreno principatu ad cœlestem gloriam transtulisti : ejus precibus vos ab omni adversitate custodi, et ejusdem tribue gaudere consortio. Per Dominum, etc.

O DIEU, qui par la palme du martyre avez fait passer le Bienheureux Wenceslas du Royaume de la terre à la gloire du Ciel : préservez-nous par ses prieres de toute adversité, et donnez-nous la consolation d'être les compagnons de son bonheur. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 10.

JUSTUM deduxit Dominus per vias rectas, et ostendit illi regnum Dei, et dedit illi scientiam Sanctorum : honestavit illum in laboribus, et complevit labores illius. In fraude circumvenientium illum adfuit illi, et honestum fecit illum. Custodivit eum ab inimicis, et à seductoribus tutavit illum, et certamen forte dedit illi, ut vinceret, et sciret quoniam omnium potentior est sapientia. Hæc venditum justum non dereliquit, sed à peccatoribus liberavit eum. Descenditque cum illo in foveam, et in vinculis non dereliquit eum, donec afferret illi sceptrum regni, et potentiam adversùs eos qui eum deprimebant : et men-

LE Seigneur a conduit le juste par des voies droites, et il lui a fait voir le Royaume de Dieu. Il lui a donné la science des Saints, il l'a enrichi dans ses travaux, et il lui en a fait recueillir tout le fruit : il l'a aidé contre ceux qui vouloient le surprendre par leurs tromperies, et il l'a rendu respectable. Il l'a protégé contre ses ennemis, et il l'a défendu des séducteurs, et il l'a engagé dans un rude combat, afin qu'il demeurât victorieux, et qu'il sût que la sagesse est plus puissante que toutes choses : c'est elle qui n'a point abandonné le Juste, lorsqu'il fut vendu ; mais elle l'a tiré des mains des pécheurs : elle est descendue avec lui dans la prison, et

daces ostendit, qui maculaverunt illam, et dedit illi claritatem æternam Dominus Deus noster.

elle ne l'a point quitté dans les chaînes, jusqu'à ce qu'elle lui eût mis entre les mains le sceptre royal, et qu'elle l'eût rendu maître de ceux qui l'avoient opprimé. Elle a découvert la fourberie de ceux qui l'avoient noirci par des calomnies, et le Seigneur notre Dieu lui a donné une gloire éternelle.

Salomon Auteur de ce livre s'est proposé de donner aux Païens une juste idée de l'origine et de la fin de la vraie sagesse; et il démontre qu'il n'y a de vrais sages que les véritables gens de bien, dont Dieu prend toujours un soin particulier, comme il paroît par l'admirable économie de sa Providence.

RÉFLEXIONS.

Il l'a protégé contre ses ennemis, il n'a point abandonné le Juste. Ne craignez rien, ame de peu de foi, vous feriez une grande injure à Dieu si vous vous défiiez de sa bonté, et si vous n'aviez qu'une confiance en lui chancelante; il sait mieux ce que vous pouvez, et ce que vous êtes capable de porter, que vous-même. Vous voyez assez tous les jours par l'expérience de votre foiblesse, combien vous devez être désabusée de vous-même, et de vos meilleures résolutions. A voir les sentimens où l'on est quelquefois, on croiroit que rien ne seroit capable de nous ébranler; et après avoir dit avec saint Pierre : Quand même il me faudroit mourir cette nuit avec vous, je ne vous abandonnerai point. On fait comme lui, on a peur d'une servante, et on renie lâchement le Sauveur. O que nous sommes foibles! mais autant notre misere est déplorable, autant l'expérience nous est utile, pour nous ôter tout appui et toute ressource en notre propre vertu. Connoissons ce que nous sentons, je veux dire combien nous sommes foibles; mais que cette

connoissance experimentale ne nous décourage point. Lorsque je suis foible, disoit saint Paul, c'est alors que je suis fort. Notre propre estime nous nuit plus que notre propre foiblesse : ne tentons pas Dieu, mais mettons toute notre confiance en lui ; nous ne réussissons point, parce que nous voulons être toujours les artisans de notre fortune, ou du moins les principaux acteurs de nos projets. Ne nous décourageons jamais à la vue de nos défauts ; pourvu que nous ne les aimions pas, et qu'il n'y en ait aucun que nous n'ayons un secret désir d'épargner, nos défauts ne seront jamais un obstacle à notre bonheur. Il n'y a que les réserves qui arrêtent la grace, et qui font languir une ame sans avancer jamais vers Dieu. Si vous détestez véritablement toutes vos imperfections, et que vous les abandonniez toutes à l'esprit de Dieu, il les dévorera comme le feu dévore la paille ; mais avant que de vous en délivrer, il s'en servira pour vous délivrer de vous-même ; il les emploîra à vous humilier, à vous confondre, à vous crucifier, à vous arracher toute ressource et toute confiance en vous-même. Il brûlera les verges, après vous en avoir frappé pour vous faire mourir à l'amour-propre. Soyons souples et constans sous la main de Dieu. Nos prévoyances trop inquietes sur l'avenir ne servent qu'à nous tourmenter, et à nous faire souffrir à pure perte. Heureux l'homme qui met toute sa confiance en Dieu.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 16.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me. Qui enim voluerit animam suam salvam facere, perdet eam : qui autem perdiderit animam suam propter me, inveniet eam. Quid enim prodest homini, si universum mundum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur ! Aut quam dabit homo commutationem pro anima sua ! Filius enim Hominis venturus est in gloria Patris sui cum Angelis suis, et tunc reddet unicuique secundùm opera ejus.

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Si quelqu'un veut marcher sur mes pas, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive : car qui voudra sauver sa vie la perdra, et qui l'aura perdue pour moi la retrouvera. Aussi que sert à un homme de gagner tout l'Univers s'il vient à se perdre ! ou que donnera-t-il en échange pour soi-même ! car le Fils de l'homme doit venir avec la gloire de son Pere, et accompagné de ses Anges ; et alors il rendra à chacun selon ses œuvres.

MÉDITATION.

De la confiance en Dieu.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la confiance en Dieu est une espérance ferme, et une assurance morale, que Dieu non-seulement peut faire ce que nous attendons de lui, mais qu'il en a la volonté ; qu'il nous fera trouver les moyens nécessaires pour aller à lui ; et qu'après nous avoir donné son propre Fils, et les prémices de son Esprit-Saint pour

arrhes et pour gages de notre salut, il ne peut plus rien nous refuser de ce qui est nécessaire pour faire notre salut, pourvu que nous le prions comme il faut : et en effet, puisqu'il a bien voulu livrer son propre Fils pour nous à la mort, ne sommes-nous pas bien fondés à mettre en lui toute notre confiance ? n'avons-nous pas lieu d'espérer qu'il voudra bien nous délivrer de tous les dangers, si nous lui sommes fidelles ; nous sauver, et nous conduire dans son Royaume, sans quoi toutes les autres graces nous deviendroient inutiles ? C'est à cette confiance qu'il nous exhorte lui-même dans toutes ses Ecritures ; nulle vertu à laquelle il nous exhorte plus souvent. Ayez confiance en Dieu de tout votre cœur, nous dit-il par la bouche du Sage (*a*). Considérez tout ce qu'il y a d'hommes parmi les nations, et sachez que jamais personne qui a espéré au Seigneur n'a été confondu (*b*). Qui est l'homme qui soit demeuré ferme au service de Dieu, et qui en ait été abandonné ? qui est celui qui l'a invoqué, et qui ait été méprisé de lui ? Nos peres ont espéré en vous, lui dit le Prophete (*c*), et vous les avez délivrés : ils ont crié vers vous, et vous les avez sauvés ; ils ont espéré en vous, et ils n'ont point été confondus. Abandonnez au Seigneur le soin de tout ce qui vous regarde, et lui-même vous nourrira (*d*). Jetez dans son sein toutes vos inquiétudes, dit saint Pierre, parce qu'il a soin de vous. Malheur à ceux qui manquent de cœur, dit le Sage, qui ne se fient point à Dieu, et que Dieu pour cela ne protege point. Rien n'honore Dieu davantage, que de mettre en lui toute sa confiance, et d'espérer tout de lui, lors même que tout paroît désespéré de la part de l'homme ; comme il est dit d'Abraham, qu'il espéra contre toute espérance ; et comme dit Job, que quand Dieu le tueroit, il ne laisseroit pas d'espérer en lui. Mettre toute

(a) *Prov.* 5. (b) *Eccl.* 1. (c) *Psal.* 28. (d) *Eccl.* 1.

sa confiance en Dieu, c'est rendre gloire à sa toute-puissance, à sa bonté et à sa miséricorde, et reconnoître qu'il est le principe et l'auteur de tous nos biens, et que sans lui nous ne pouvons rien, mais qu'avec lui nous pouvons tout; une foi vive, une espérance ferme, une ardente charité sont toujours inséparables de la confiance en Dieu; tout cela manque dans le défaut de confiance.

SECOND POINT.

Considérez combien il est doux de penser que pourvu qu'on cherche le Seigneur de tout son cœur, on ne manquera d'aucun bien, ni pour cette vie ni pour l'autre. Une vive confiance en Dieu, est une source féconde et toujours sûre de tous biens. On n'expérimente pas ces prompts secours, cette assistance libérale, parce qu'on n'a qu'une confiance défectueuse, foible, languissante; parce qu'on ne cherche pas Dieu de tout son cœur, et dans la vérité. On ne le cherche point de tout son cœur, lorsqu'on cherche quelque autre chose qu'on ne cherche pas pour lui, mais pour satisfaire son amour-propre, sa cupidité, sa vanité, ou quelque autre passion. On ne le cherche pas dans la vérité, lorsqu'on le cherche par une autre voie que celle que Jesus-Christ nous a tracée, par d'autres moyens que ceux qu'il nous prescrit dans l'Evangile; la bonne vie, la fidélité aux devoirs du Christianisme et aux obligations de son état, l'expérience qu'on a des miséricordes de Dieu sur soi, la vigilance et l'application à observer ses défauts et à les corriger, à s'établir dans une humilité sincere, dans le vrai amour de Dieu et du prochain; à se détacher de soi-même, et des choses de la terre; à mener une vie pure, et véritablement chrétienne: ce sont-là les fondemens de la vraie confiance chrétienne. C'est aussi cette confiance qui produit la paix de la bonne cons-

cience ; et cette paix regne sur toutes les passions, calme nos inquiétudes ; elle seule tranquillise l'ame au milieu du tumulte et des désirs auxquels nous sommes en proie. Bon Dieu ! qu'on préviendroit de vaines craintes qui nous affligent, de vrais chagrins qui nous déchirent, si la confiance en Dieu régnoit dans notre cœur. Mais pourquoi n'y regne-t-elle point ? manquons-nous de motifs pour l'avoir ? Toute notre Religion nous prêche, nous inspire cette confiance ; et rien ne peut nous rendre si heureux sur la terre que la vive confiance en Dieu.

Quel sujet n'ai-je pas de l'avoir cette entiere confiance en votre bonté, ô mon Dieu ! augmentez-là par votre grace. J'espere qu'elle sera désormais ma vertu favorite, et avec elle j'espere d'avoir toutes les autres vertus.

Aspirations dévotes durant le jour.

In te Domine speravi, non confundar in æternum. L'Eglise.

J'ai mis, Seigneur, toute ma confiance en vous, je suis sûr que je ne serai jamais confondu.

Beatus vir cujus est nomen Domini spes ejus, et non respexit in vanitates et insanias falsas! Psal. 39.

Heureux l'homme qui met toute son espérance au nom du Seigneur, et qui méprise ces vains et fragiles appuis, lesquels trompent toujours le pécheur insensé qui s'y confie !

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° ON gémit dans le monde sous le poids des miseres, des maladies, des passions et des adversités. Peu de gens qui ne se plaignent, et qui ne se croient malheureux parmi tant de traverses

qui troublent les plus beaux jours de la vie. Les plus beaux desseins échouent, les mesures prises avec le plus de sagesse manquent, rien ne réussit; pourquoi? parce qu'on manque de confiance en Dieu. On a bien recours à lui pour le succès de nos entreprises : mais le consulte-t-on le premier dans nos desseins? On fait un projet, que la passion seule et l'amour-propre enfantent; ensuite on demande à Dieu qu'il le bénisse, et l'on appelle cela confiance en Dieu : et l'on s'étonne après cela que cette fausse confiance soit infructueuse, étant si vaine. Ayez dès ce jour une confiance en Dieu parfaite, entiere pour tout ce qui vous regarde. Ne vous appuyez que sur sa miséricorde, ne comptez que sur son secours. Consultez Dieu avant que de former aucun dessein; et dans l'exécution, mettez toute votre confiance en lui. Agissez à la vérité avec autant d'application que si tout le succès dépendoit de vos soins et de votre seule industrie. Mais mettez toute votre confiance en Dieu, comme s'il n'y avoit que lui seul qui dût agir.

2.° On a besoin d'intercession auprès des Grands, et de tous ceux de qui on attend quelque grace. C'est un motif particulier de confiance en la très-sainte Vierge; après Jesus-Christ toute notre espérance, toute notre confiance doit être en la Mere de Dieu. Elle est, comme chante l'Eglise, notre espérance, notre consolation, notre vie. *Vita, dulcedo, spes nostra.* Le Fils de Dieu ne voulut faire le premier de ses miracles qu'à la priere de sa Mere; il semble même, selon les paroles de l'Evangile, que ce divin Sauveur en prévint le temps, dès que la sainte Vierge l'en eut prié. Tout cela montre avec quelle confiance nous devons nous adresser à Marie dans tous nos besoins. Renouvelez aujourd'hui toute votre confiance en cette divine Mere. Rendez-vous familiere la priere suivante.

O Domina mea sancta Maria, me in sanctam benedictam fidem tuam, in singularem custodiam, et in sinum misericordiæ tuæ hodie et quotidie, et in hora exitûs mei, animam meam, et corpus meum tibi commendo; omnem spem, et consolâtionem meam, omnes angustias, et miserias meas; vitam, et finem vitæ meæ tibi commendo, et committo, ut per tuam sanctissimam intercessionem, et per tua merita, omnia mea dirigantur, et disponantur opera secundùm tuam tuique Filii voluntatem.

Sainte Marie, ma souveraine Dame, je mets en vous, après Dieu, toute ma confiance. Je mets sous votre singuliere protection aujourd'hui, et tous les jours de ma vie, et singuliérement à l'heure de ma mort, mon ame et mon corps, et me réfugie entiérement dans le sein de votre miséricorde; vous êtes toute mon espérance et toute ma consolation après Jesus-Christ. C'est à vous que j'ai recours dans toutes mes infirmités, et dans tous les accidens fâcheux. Je vous reconnois pour l'arbitre de mes jours, et je vous recommande sur-tout la fin de ma vie; et je vous supplie de m'obtenir la grace, par votre toute-puissante intercession, et par vos mérites, que tous mes désirs désormais, et toutes mes actions soient conformes à votre sainte volonté, et à celle de votre cher Fils. Ainsi soit-il.

VINGT-NEUVIEME JOUR.

LA FÊTE DE SAINT MICHEL, ARCHANGE.

L'EGLISE célebre aujourd'hui une fête particuliere, non-seulement en l'honneur de saint Michel, mais encore en l'honneur des saints Anges: l'Office, la Messe, tout est pour honorer, par une solemnité singuliere, tous ces Esprits cé-

lestes qui s'intéressent tous à notre salut. Leur sainteté, leur excellence, les secours que tous les hommes, que tout l'univers, et en particulier toute l'Eglise, en tirent, demandent bien cette respectueuse reconnoissance; et si cette fête ne porte que le titre de saint Michel, c'est parce que cet Esprit bienheureux a toujours été reconnu pour le chef de cette milice céleste, et le protecteur particulier de l'Eglise de Jesus-Christ, comme il l'avoit été de la Synagogue.

L'Eglise nous apprend que Dieu en créant le monde, commença par créer ces célestes Intelligences, comme pour se faire une cour, et pour avoir des Ministres de ses volontés prêts à exécuter ses ordres. *Nous croyons fermement*, dit le quatrieme Concile de Latran, *qu'il n'y a qu'un seul vrai Dieu éternel et infini, lequel au commencement du temps a tiré tout ensemble du néant l'une et l'autre créatures, la spirituelle et la corporelle, l'Angélique et la mondaine; et ensuite a formé comme entre les deux la nature humaine composée de corps et d'esprit.* C'est-à-dire, que les Anges sont des substances créées purement spirituelles et intelligentes, qui ne sont pas faites pour être unies à des corps, dont elles sont entiérement indépendantes. Elles sont douées de dons plus ou moins parfaits, selon leur différent degré de perfection et d'excellence. Dieu ayant résolu de toute éternité de ne donner le Ciel aux Anges et aux Hommes que sous le titre de récompense et de couronne, créa ces Esprits célestes avec toute l'intelligence du bien et du mal, et dans une liberté parfaite. Un grand nombre se connoissant si parfaits, éblouis de leur propre excellence, au lieu de référer tout ce qu'ils avoient de bon et d'excellent à leur Créateur, mirent toute leur complaisance en eux-mêmes; enflés d'orgueil, refuserent d'obéir à Dieu, et furent précipités dans l'enfer pour être éternellement malheureux.

Les saints Anges ayant persévéré dans le bien, toujours fidelles à Dieu, humbles et obéissans à ses ordres, ils furent confirmés en graces. Habitans éternels de la céleste Jérusalem, ils sont toujours présens devant Dieu, ils le voient, ils l'adorent, ils le bénissent, et ne cessent de l'aimer d'un amour ardent et parfait. Ce sont les ministres de Dieu, toujours prêts à lui obéir, et Dieu se sert d'eux pour exécuter ses ordres par rapport aux autres créatures, et sur-tout par rapport aux hommes. Ce sont les Anges qui présentent à Dieu nos prieres. Dieu se sert d'eux pour faire connoître aux hommes ses volontés, ou pour opérer des merveilles en leur faveur, en des occasions extraordinaires. Dieu les a établis non-seulement pour être les gardiens et les protecteurs de l'Eglise, mais encore de chaque Fidelle en particulier (*a*). *L'Ange du Seigneur*, dit le Prophete, *environnera toujours les Justes et les mettra à couvert de tout péril.*

L'ancien et le nouveau Testament parlent partout de ces Esprits bienheureux, et des fonctions de leur ministere (*b*). Trois Anges sous une forme humaine apparoissent à Abraham, et lui annoncent la naissance d'un fils (*c*). L'Ange Raphaël accompagne le jeune Tobie (*d*). L'Ange Gabriel instruit Daniel de ce qui devoit arriver, et du temps auquel devoit venir le Messie. Le même Ange prédit à Zacharie la naissance de saint Jean, et il annonce à la sainte Vierge l'Incarnation du Verbe dans son sein, en la saluant pleine de grace, et Mere du Rédempteur. Ce sont les Anges qui annoncent aux Pasteurs la naissance du Sauveur du monde. Ce sont les Anges qui servent Jesus-Christ dans le désert, et qui le fortifient dans le Jardin des Olives. Ce sont les Anges qui annoncent sa Résurrection, et qui après son As-

(a) *Psal.* 33. (b) *Gen.* 12. (c) *Tob.* 5. (d) *Dan.* 9.

cension dans le Ciel prédisent son second avénement en qualité de Juge.

On sait, dit saint Grégoire, que les Anges sont divisés en trois Hiérarchies, et chaque Hiérarchie en trois Ordres. La premiere Hiérarchie est des Séraphins, des Chérubins et des Trônes; la seconde des Dominations, des Vertus et des Puissances; et la troisieme des Principautés, des Archanges et des Anges. Les Séraphins sont ceux qui sont plus enflammés de l'amour divin que les autres. Les Chérubins sont plus éclairés que les autres, à qui ils communiquent leurs lumieres et leur science. L'Ecriture sainte dit que Dieu, après avoir chassé Adam et Eve du Paradis terrestre, mit des Chérubins armés d'une épée de feu devant l'entrée, pour garder le chemin qui conduisoit à l'arbre de vie. Les Trônes sont des Esprits qui servent comme de Trône à la Majesté de Dieu. Les Vertus sont ceux qui excellent en force, pour opérer des choses miraculeuses. Les Puissances sont des Esprits qui arrêtent le pouvoir et la malice des démons, qui président aux causes inférieures, et empêchent que les qualités contraires ne ruinent l'économie du monde. On les nomme ainsi, dit saint Grégoire, à cause que ce sont elles qui montrent la toute-puissance de Dieu. Les Dominations sont des Esprits qui ont empire sur les hommes, et qui dominent sur les Anges des Ordres inférieurs. Les Principautés sont ceux qui ont un pouvoir particulier sur les Royaumes, pour les garder et les défendre. Quoique le nom d'Ange soit commun à tous les Esprits célestes, on l'attribue particuliérement à ceux qui tiennent le huitieme et le neuvieme rang dans la Hiérarchie des Esprits célestes. Le mot Ange signifie *Messager* ou *Envoyé*. On fait encore une autre différence entre les Anges et les Archanges, en ce que les Anges sont envoyés pour les choses ordinaires, et les Archanges, qui sont

d'un rang supérieur aux Anges, ne sont envoyés que pour des choses fort extraordinaires et les plus importantes; et de ce rang sont les Anges Gabriel et Raphaël, et saint Michel. *C'est en Jesus-Christ*, dit saint Paul (*a*), *que toutes choses ont été faites, celles du Ciel et celles de la terre, les visibles et les invisibles, soit Trônes, soit Dominations, soit Principautés, soit Puissances : tout a été créé en lui et par lui.* Peu de Prophetes qui ne parlent des Chérubins et des Séraphins, dit saint Grégoire. *Vous qui êtes assis et porté sur les ailes des Chérubins*, dit David. *Les Séraphins étoient autour du Trône*, dit Isaïe, *et ils se crioient l'un à l'autre, et ils disoient : Saint, Saint, Saint, est le Seigneur, le Dieu des Armées.* On trouve qu'il est parlé des Anges et des Archanges, dit saint Gregoire, presque dans toutes les pages de l'Ecriture; que si à ces huit Chœurs des Anges, vous ajoutez, dit-il, les Trônes dont saint Paul parle écrivant aux Ephésiens, vous aurez les neuf Chœurs des Anges. *Procul dubio novem esse Angelorum Ordines inveniuntur.*

Rien n'étoit plus à propos que d'établir une fête particuliere et solemnelle à l'honneur de ces Esprits célestes, qui depuis le moment après leur création sont les favoris du Très-Haut, composent sa cour dans le Ciel, et ne cessent de rendre aux hommes les services les plus importans; toujours zélés pour notre salut, toujours plus attentifs à tout ce qui peut nous être utile pour cette vie et pour l'autre. L'Eglise a établi une fête particuliere à l'honneur des Anges Gardiens le second du mois suivant; il étoit juste qu'il y en eût une particuliere pour honorer tous les saints Anges, et c'est celle qu'on célebre le vingt-neuf de Septembre.

Peu de Saints, ce semble, dont le culte soit plus ancien que celui des Anges, et singuliérement de saint Michel. Ce culte fut poussé même trop

(a) 1. *Coloss.*

loin, et dégénéra en superstition, et en une espece d'idolâtrie dès la naissance de l'Eglise. L'hérésiarque Cerinthus, aussi-bien que Simon le Magicien, selon Tertullien, saint Epiphane et Théodoret, proposerent l'honneur et la vénération des Anges comme un degré absolument nécessaire pour nous élever à Dieu, qui sans cela, disoit-il, nous seroit inaccessible; et comme une juste reconnoissance pour la loi qui fut donnée par leur entremise, et à laquelle cet hérésiarque vouloit nous assujettir. Il ne se pouvoit rien dire de plus injurieux à Jesus-Christ, qui est notre unique et véritable Médiateur envers son Pere, et le divin Libérateur qui nous a affranchis du joug de l'ancienne loi. Ce fut pour s'opposer à cette pernicieuse doctrine, que saint Paul écrivant aux Colossiens, les avertit de ne se pas laisser séduire sous les apparences d'une vertu apparente, en s'assujettissant à un culte superstitieux des Anges, et s'éloignant de Jesus-Christ, qui est lui seul le Chef et le Médiateur des Anges et des hommes envers Dieu son Pere. *Nemo vos seducat, volens in humanitate et religione Angelorum, etc.* Les Sectateurs de Cérinthe, qui selon Théodoret, s'étoient répandus dans la Phrygie et dans la Pisidie, y avoient bâti des temples en l'honneur de saint Michel, où ils portoient leur culte jusqu'à l'idolâtrie. Ces hérétiques ayant été détruits, les Catholiques, qui depuis le grand Constantin, ruinoient tous les temples dévoués aux faux dieux, conserverent ceux qui étoient dédiés à l'Archange saint Michel, parce que le culte des Anges étant très-religieux, ils se contenterent de le purger des superstitions des hérétiques.

Nous n'avons dans l'Eglise que trois Anges à qui on donne des noms particuliers; l'Archange saint Michel, saint Gabriel et saint Raphael, pour faire connoître par ces noms, dit saint Gré-

goire, leur vertu particuliere et leur caractere. Michel, dit-il, signifie Qui est-ce qui peut être semblable à Dieu ? *Michael namque, quis ut Deus* : Gabriel signifie la Force et la Puissance de Dieu ! *Gabriel autem Fortitudo Dei.* Le nom de Raphael signifie le Remede divin. *Raphael verò dicitur Medicina Dei.* Parmi tous ces Esprits célestes, saint Michel a toujours été regardé comme le Chef de la Milice céleste, et celui que les Fidelles doivent le plus religieusement honorer, à qui, pour bien des raisons, ils doivent être plus dévots. Dans le dixieme chapitre du Prophete Daniel, saint Michel est appelé le premier d'entre les principaux Chefs. *Nul ne m'assiste dans toutes ces choses, sinon Michel qui est votre Prince*, disoit l'Ange qui parloit au Prophete Daniel ; et le même Ange parlant de ce qui devoit arriver à la fin du monde : *On verra*, dit-il, *s'élever Michel le grand Prince, qui prend la défense des enfans de votre peuple.*

Long-temps avant le Prophete Daniel, saint Michel s'étoit fait connoître aux hommes, comme nous le voyons dans l'Epître de saint Jude, au sujet de la victoire qu'il remporta sur le Démon. Moyse, ce faiseur de tant de prodiges étant mort, ce Démon prévit bien qu'un peuple aussi porté à l'idolâtrie que l'étoit alors le peuple Juif, ne manqueroit pas, après lui avoir vu faire tant de miracles, de rendre à son corps des honneurs divins, et d'en faire une idole ; ce fut pour cela qu'il portoit les Israélites à lui dresser un magnifique mausolée. Mais saint Michel, comme Protecteur de ce même peuple, l'en empêcha, et fit en sorte que le tombeau de Moyse restât inconnu aux Israélites.

Saint Jean dans son Apocalypse nous fait la description d'un autre combat entre saint Michel et les mauvais Anges. Il se donna une grande bataille dans le Ciel, dit-il (*a*) ; Michel et ses

(a) *Chap.* 12.

Anges combattoient contre le Dragon, c'est-à-dire, Lucifer; et le Dragon avec ses Anges combattoient contre lui. Mais ceux-ci furent les plus foibles; et depuis ce temps-là ils ne parurent plus dans le Ciel (*a*); et ce grand Dragon, cet ancien serpent qui est appelé le Diable et Satan, qui séduit tout le monde, fut précipité dans les enfers avec tous ses Anges. Plusieurs ont pris encore pour saint Michel l'Ange qui apparut à Josué après avoir passé le Jourdain, sous la forme d'un Héros armé, prêt à aider ce Général du peuple Juif à s'assujettir les Cananéens. Etes-vous des nôtres ou des ennemis, lui dit Josué. Non, répond l'Ange, mais je suis le Prince de l'armée du Seigneur. Quelques-uns veulent aussi que ce fût l'Archange saint Michel qui apparut à Gédéon, pour le porter à délivrer le peuple d'Israël de la servitude des Madianites. Plusieurs même croient que c'est cet Esprit bienheureux qui représentoit la Majesté de Dieu dans le Buisson ardent, et sur le Mont Sinaï. Ce qui est constant, c'est que saint Michel a toujours été considéré comme le Protecteur de l'Eglise, tandis que depuis l'Ascension de Jesus-Christ dans le Ciel, nous n'avons aucune apparition particulière de l'Ange Gabriel ni de l'Ange Raphael. Il est certain que saint Michel a apparu en plusieurs endroits du monde Chrétien, et partout pour donner aux Fidelles de nouvelles preuves de sa protection pour l'Eglise. Drepanius Florus, Poëte Chrétien, parle d'une apparition de saint Michel à Rome. Celle qui se fit au Mont Gargan, Province de la Pouille, sous le Pape Gelase I, vers l'an 493, est la plus célebre, et l'Eglise en a voulu consacrer la mémoire par une fête le 8 de Mai. Le Pape Boniface III bâtit à Rome une Eglise en l'honneur de saint Michel sur le haut du Mole ou Sépulcre d'Adrien, qui

(*a*) *Apoc.* 12.

pour cette raison est appelé le *Mont Saint-Ange*. Saint Michel est encore le Protecteur de la France en particulier. Nous avons un célebre Monastere en Normandie, appelé le *Mont Saint-Michel*, bâti au milieu de la mer sur un grand rocher, ensuite d'une apparition semblable, faite à saint Aubert Evêque d'Avranches l'an 709. C'est pour reconnoître et mériter encore davantage cette ancienne protection, que l'an 1469 Louis XI institua à Amboise l'Ordre Militaire de Saint-Michel, dont le Roi est Chef, et il ordonna que les Chevaliers porteroient tous les jours un collier d'or fait en coquilles lacées l'une avec l'autre, et posées sur une chaînette d'or, d'où pend une médaille de l'Archange saint Michel, ancien Protecteur de la France.

Mais ce qui doit augmenter la dévotion et la confiance de tous les Fidelles envers saint Michel, c'est qu'il est préposé pour conduire les ames devant le terrible tribunal de Dieu, pour y être jugées au sortir de cette vie. Rien ne nous intéresse davantage que d'avoir pour protecteur spécial aupres du souverain Juge, celui qu'on peut appeler le premier Ministre du Très-Haut, celui qui est chargé de nous présenter au Seigneur dans ce moment décisif de notre sort éternel; celui entre les mains de qui, pour ainsi dire, nous rendons l'ame. C'est ici, dit l'Eglise dans l'Office du jour à l'honneur de ce grand Saint; c'est ici l'Archange Michel, *Princeps Militiæ Angelorum*, le Chef de la Milice des Anges : l'honneur qu'on lui rend attire mille bienfaits aux peuples, et son intercession nous conduit dans le Royaume des Cieux. *Cujus honor præstat beneficia populorum, et oratio perducit ad regna Cælorum.* C'est saint Michel, ajoute-t-elle, à qui Dieu a donné le soin des ames de ses Elus, pour les conduire dans le séjour des Bienheureux. *Cui tradidit Deus animas Sanctorum, ut perducat eas in regna Cælorum.*

Cælorum. En ce temps d'épreuve et de calamité, dit l'Ange qui annonçoit à Daniel ce qui devoit arriver dans la suite des temps, saint Michel le Protecteur de votre peuple et de tous les Fidelles, paroîtra pour les défendre contre l'ennemi du salut. *In tempore illo consurget Michael qui stat pro filiis vestris.* L'Archange saint Michel est venu au secours du peuple de Dieu, dit l'Ecriture sainte, et il ne cesse d'aider et de protéger tous les gens de bien. *Michael Archangelus venit in adjutorium populo Dei; stetit in auxilium pro animabus justis.* Il ne faut pas être surpris si l'on a eu de tout temps dans l'Eglise une vénération, une dévotion singuliere pour saint Michel.

Il y avoit dès le quatrieme siecle, ou du moins au commencement du cinquieme, une Eglise célebre et magnifique, à une ou deux lieues de Constantinople, nommée *Michalium*, ou l'Eglise de saint Michel, parce qu'il s'y faisoit des guérisons miraculeuses par l'intercession de ce saint Ange. Sozomene en parle comme y ayant ressenti lui-même les effets merveilleux de son crédit auprès de Dieu. Si les Anges sont nos intercesseurs, nos défenseurs, nos Avocats, dit S. Ambroise, nous devons les honorer, les invoquer, les prier, afin qu'ils ne nous refusent pas leur secours : *Sed et illi si custodiunt orationibus advocati.* On fait mention des Anges dans le Canon de la Messe et dans les Liturgies. Les Litanies qui sont comme un abrégé des prieres générales, commencent par les Anges après la sainte Vierge. Il est donc véritable dans un sens, dit un Docteur du siecle passé, que comme on faisoit la fête générale de la Trinité, du saint Sacrement, de tous les Saints, avant qu'il y en eût des fêtes particulieres instituées : aussi faisoit-on en quelque maniere la fête générale de tous les Anges par les Liturgies de

toutes les Eglises, avant qu'on leur eût fixé un jour particulier de solemnité.

Comme ce ne fut qu'à l'occasion des apparitions de saint Michel, et sur-tout de celle du Mont-Gargan, où l'on trouva une voûte dans le rocher en forme d'Eglise, que saint Michel fit connoître qu'il souhaitoit qu'elle lui fût dédiée; comme, dis-je, ce fut à l'occasion de ces apparitions et de ces temples à son honneur qu'on a établi la fête de ce jour, elle a conservé le titre de fête de Dédicace.

La Messe de ce jour est à l'honneur de saint Michel et des saints Anges.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, qui miro ordine Angelorum ministeria hominumque dispensas: concede propitius, ut à quibus tibi in Cœlo semper assistitur, ab his in terra vita nostra muniatur. Per Dominum, etc.

O DIEU, qui dispensez par un ordre merveilleux les ministeres des Anges et des hommes, accordez-nous par votre bonté que nous soyons protégés durant notre vie sur la terre, par ceux qui ne cessent jamais de vous rendre leurs services dans le Ciel. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de l'Apocalypse de S. Jean. Chap. 1.

IN diebus illis: Significavit Deus quæ oportet fieri citò, loquens per Angelum suum servo suo Joanni, qui testimonium perhibuit verbo Dei, et testimonium Jesu Christi, quæcumque

EN ces jours-là: Dieu découvrit les choses qui devoient bientôt arriver, en envoyant déclarer ces Mysteres par son Ange, à Jean son serviteur, lequel, sur tout ce qu'il a vu, a rendu témoignage à la pa-

vidit. Beatus qui legit et audit verba Prophetiæ hujus : et servat ea, quæ in ea scripta sunt : tempus enim propè est. Joannes septem ecclesiis quæ sunt in Asia. Gratia vobis, et pax ab eo qui est, et qui erat, et qui venturus est ; et à septem Spiritibus, qui in conspectu trhoni ejus sunt, et à Jesu Christo qui est testis fidelis, primogenitus mortuorum, et Princeps Regum terræ, qui dilexit nos : et lavit nos à peccatis nostris in sanguine suo.

role de Dieu, et c'est le témoignage de Jesus-Christ. Heureux celui qui lit les paroles de cette Prophétie, qui les écoute, et qui observe les choses qui y sont écrites ; car le temps est proche. Jean aux sept Eglises qui sont en Asie. Que la grace et la paix soient sur vous, de la part de celui qui est, qui étoit, qui doit venir, et des sept Esprits qui sont devant son trône, et de Jesus-Christ qui est le témoin fidelle, le premier né d'entre les morts, le Souverain d'entre les Rois de la terre, qui nous a aimés, et qui a lavé nos péchés dans son sang.

Toutes les paroles de l'Apolalyse, dit S. Jérôme, *sont autant de mysteres ; mais malgré les obscurités de ce livre, il y paroît des idées si hautes du Mystere de Jesus-Christ, de si nobles images de ses victoires, et des effets si terribles de son Jugement, que l'ame en est émue. Tout ce qu'il y a de plus vif et de plus majestueux dans la Loi et dans les Prophetes, y reçoit un nouvel éclat.*

RÉFLEXIONS.

Heureux celui qui lit les paroles de cette Prophétie, qui les écoute, et qui observe les choses qui y sont écrites. Ce n'est pas toujours par un esprit malin et captieux comme le Pharisien dont parle saint Luc, qu'on demande ce qu'il faut faire pour être sauvé, pour être Saint. *Quid faciendo vitam æternam possidebo !* Il y a bien des cœurs droits, des ames sinceres, des hommes de bonne volonté qui désirent d'apprendre la voie qui conduit à la vie ; des gens qui souhaitent de bonne foi de savoir le véritable secret du salut. *Quid*

faciendo ! On voit des ames assez innocentes qui sont dans des inquiétudes continuelles sur les routes sûres qui menent à la perfection. Ce n'est jamais assez consulté, assez cherché, assez interrogé; on s'adresse aux plus habiles directeurs, à ceux qui passent pour les plus savans Maîtres dans la spiritualité, pour apprendre cette divine science : *In libro quid scriptum est, quomodo legis !* Vous avez l'Evangile, peut-on leur dire comme à ce Docteur de la Loi; que trouvez-vous dans ce livre divin, dans cette regle sûre de mœurs, que lisez-vous dans l'Evangile ? Mettez en pratique ce que vous y lisez; ne vous contentez point de savoir ce que Jesus-Christ notre divin Maître nous a enseigné; sa doctrine en fait de mœurs n'est pas purement spéculative. Il faut croire, mais il faut vivre conformément aux vérités qu'on croit. Les préceptes ne sont pas infinis, rien n'est plus abrégé, rien n'est plus à la portée de tout le monde : *Quomodo legis !* Vous aimerez votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame, de tout votre esprit, de toutes vos forces, et le prochain comme vous-même; ces deux préceptes renferment toute la loi. Gardez ces deux Commandemens, et vous aurez la vie éternelle. Plus votre amour pour Dieu sera ardent, pur, généreux et universel, plus vous serez parfaits. Voilà la source et la base de toute la perfection, de toute la spiritualité, de la sainteté la plus éminente. Faut-il beaucoup d'étude pour apprendre ce grand secret ? Chose étrange ! on lit, on médite, on consulte, on écoute, on comprend tout ce qu'il faut faire, et l'on meurt sans avoir rien fait. Heureux celui qui lit, qui écoute et qui observe ce qui est écrit dans l'Evangile : c'est notre regle des mœurs, combien peu de gens qui vivent selon cette règle !

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 18.

In illo tempore : Accesserunt Discipuli ad Jesum, dicentes : Quis, putas, major est in regno cœlorum ! et advocans Jesus parvulum, statuit eum in medio eorum, et dixit : Amen dico vobis, nisi conversi fueritis, et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum. Quicumque ergo humiliaverit se sicut parvulus iste, hic est major in regno cœlorum. Et qui susceperit unum parvulum talem in nomine meo, me suscipit. Qui autem scandalizaverit unum de pusillis istis, qui in me credunt, expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus, et demergatur in profundum maris. Væ mundo à scandalis. Necesse est enim ut veniant scandala : verumtamen væ homini illi, per quem scandalum venit. Si autem manus tua, vel pes tuus scandalizat te, abscide eum, et projice abs te : bonum tibi est ad vitam ingredi debilem, vel claudum, quàm duas manus, vel duos pedes habentem mitti in ignem æternum. Et si oculus tuus scandalizat te, erue eum, et projice abs te : bonum tibi est cum uno oculo in vitam intrare,

En ce temps-là : Les Disciples s'approchèrent de Jesus, et lui dirent : A votre avis qui est le plus grand dans le Royaume des Cieux ! mais Jesus faisant venir un enfant, le mit au milieu d'eux, et leur dit : Je vous le dis en vérité ; si vous ne changez, et si vous ne devenez comme des enfans, vous n'entrerez point dans le Royaume des Cieux. Quiconque donc deviendra humble comme cet enfant, celui-là est le plus grand dans le Royaume des Cieux. Et celui qui recevra en mon nom un enfant tel que celui-ci, c'est moi-même qu'il reçoit ; mais si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, ce seroit un bien pour lui qu'on lui attachât au cou une meule de moulin, et qu'on le jetât au fond de la mer. Malheur au monde à cause des scandales. Car c'est une nécessité qu'il arrive des scandales ; mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive. Que si votre pied ou votre main vous est une occasion de chûte, coupez-le, et jetez-le loin de vous. Il vous est plus avantageux de parvenir à la vie étant estropié d'une main ou d'un pied, que d'être jeté dans le feu éternel ayant deux mains ou deux pieds. Et

quàm duos oculos habentem mitti in gehennam ignis. Videte ne contemnatis unum ex his pusillis : dico enim vobis, quia Angeli eorum in Cœlis semper vident faciem Patris mei, qui in Cœlis est.

si votre œil vous est une occasion de chûte, arrachez-le, et jetez le loin de vous. Il vous est plus avantageux de parvenir à la vie avec un œil seul, que d'être jeté dans l'abyme du feu ayant deux yeux. Gardez-vous bien de mépriser un seul de ces petits; car je vous dis que leurs Anges dans le Ciel voient continuellement la face de mon Pere céleste.

MÉDITATION.

De la dévotion aux saints Anges.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que les saints Anges sont ces Esprits Bienheureux, ces Ministres du Très-Haut qui composent, pour ainsi dire, sa Cour; ce sont ces créatures si excellentes, ces favoris privilégiés et confirmés en grace qui assistent sans cesse devant le trône de Dieu, uniquement occupés à l'aimer, à chanter ses louanges, à exécuter ses ordres, à faire sa volonté, à l'adorer. Jugez s'ils ne méritent pas notre culte, nos respects. Quel honneur ne rend-on pas sur la terre à ces courtisans favoris qui ont l'oreille et le cœur du Prince. Les saints Anges ont le cœur de Dieu, et étant sans cesse en sa présence, ayant et devant avoir toujours ses bonnes graces, ils en sont toujours écoutés. Mais si les saints Anges méritent nos respects et notre culte, ils ne méritent pas moins notre confiance. Tout-puissans auprès de Dieu, de quel prix est leur protection, et de quelle utilité pour les Fidelles ! autant que les Anges rebelles et réprouvés souhaitent notre perte, autant les saints Anges s'intéressent à notre salut. Avec quel plaisir et quel empressement emploient-ils

pour nous leur crédit auprès de Dieu ! avec quelle confiance ne devons-nous pas les prier, les solliciter, pour avoir les bonnes graces du Souverain Maître ! Ce sont eux qui portent nos gémissemens, nos prieres et nos offrandes jusqu'au trône de Dieu : n'est-il pas de notre intérêt de nous les rendre favorables ! On s'estime heureux à la Cour des Princes de la terre d'avoir les bonnes graces et la protection d'un favori ; quel bonheur d'avoir pour protecteur les saints Anges ! et quels services ne nous rendent-ils pas même sur la terre ! C'est à eux, après Dieu, que nous devons bien des événemens heureux. Ils nous protegent dans mille occasions périlleuses ; ils écartent mille fâcheux accidens où nous péririons malheureusement ; ils nous font éviter mille pieges imprévus que l'ennemi de notre salut nous tend sans cesse. Quels sentimens de reconnoissance, quelles actions de graces ne leur devons-nous pas pour tant de bienfaits ! et quelle ingratitude d'avoir eu jusqu'ici si peu de dévotion aux saints Anges, à qui nous avons tant d'obligation, pour qui nous devons avoir tant de respect, en qui, après Jesus-Christ et la sainte Vierge, nous devons avoir le plus de confiance.

SECOND POINT.

Considérez que l'Eglise distinguant par un culte particulier saint Michel de tous les Esprits célestes, comme le Chef de la Milice des Cieux, et le protecteur spécial des Fidelles, il est juste que nous ayons pour lui une dévotion singuliere et un culte particulier. Il est le Chef des Anges : *Princeps Angelorum.* Sa fidélité dans la révolte des Anges rebelles lui a mérité la faveur du Tout-Puissant : *Quis ut Deus !* et tandis que Lucifer, cet Ange du premier Ordre, est devenu par son orgueil le chef des Démons, et le plus grand ennemi du salut des hommes, en devenant le

plus insigne des malheureux, saint Michel est devenu le protecteur singulier des Elus de Dieu, son favori et le patron des ames fidelles. C'est lui qui préside, pour ainsi dire, au moment décisif de notre éternité. Il introduit les ames au divin tribunal, pour y recevoir du souverain Juge l'arrêt de leur sort éternel, et leur sentence définitive. Bon Dieu, que de motifs de dévotion envers ce favori du Très-Haut ! Rendons-nous favorable un favori qui a tant de crédit auprès de Dieu, et qui s'intéresse si fort pour notre salut. Quels doivent être les sentimens de regret et d'indignation dans une ame que saint Michel reçoit au sortir de son corps, lorsqu'elle pense à l'indifférence, au peu de dévotion, à l'oubli qu'elle a eu pour un Prince du Ciel à qui elle est confiée au sortir de ce monde ? mais quelle consolation, quelle confiance alors pour ceux qui lui auront été dévots ! Mais la véritable dévotion envers saint Michel, c'est d'imiter son humilité, sa fidélité, sa religion malgré le mauvais exemple. Si Dieu a puni si sévérement l'orgueil et la désobéissance des Anges, les épargnera-t-il dans les hommes ? Considérons la fidélité et la soumission de saint Michel, son zele à soutenir les intérêts de Dieu, et le bonheur qui a suivi sa victoire. Imitons sa soumission, obéissons à Dieu, combattons pour sa gloire, nous aurons part au bonheur de saint Michel. Disons avec lui : *Quis ut Deus !* y a-t-il quelqu'un qui puisse être mis en concurrence avec Dieu ? Disons-le à l'occasion du respect humain. Y a-t-il quelqu'un qui mérite notre amour et nos services comme lui ? y a-t-il quelqu'un dont les récompenses sont plus à désirer, ou les menaces plus à craindre ?

Non, mon Dieu, et je suis bien résolu dès ce moment à ne m'attacher qu'à vous, à n'aimer que vous, à ne servir désormais que vous, moyennant votre sainte grace.

Aspirations dévotes durant le jour.

Benedicite Domino omnes Angeli ejus. Psal. 102.
Anges du Seigneur, unissez-vous à moi pour le louer.

Laudate eum omnes virtutes ejus. Psal. 148.
Anges du Seigneur, célestes armées, célébrez la gloire du Tout-puissant.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Il est étonnant qu'ayant un si grand besoin de la protection des saints Anges, nous ayons envers eux si peu de dévotion, et que sachant les importans services qu'ils peuvent nous rendre, nous ne fassions rien pour mériter leur bienveillance, et pour les mettre dans nos intérêts. Ayez toute votre vie cette dévotion à cœur. Rendez tous les jours un culte religieux à ces célestes Intelligences. Ne passez aucun jour sans leur faire quelque priere. C'étoit la dévotion singuliere de l'Apôtre des Indes saint François-Xavier, de dire tous les jours neuf fois le *Gloria Patri* en l'honneur des saints Anges. Ayez la même pratique de dévotion.

2.° Honorez singuliérement saint Michel, et comme le protecteur particulier de toute l'Eglise, et comme le Chef de la Milice céleste, qui doit recevoir votre ame au sortir du corps, et la présenter au tribunal de Dieu pour être jugée. Faites-lui une priere particuliere, pour lui demander sur-tout sa protection en ce redoutable moment décisif de notre sort éternel.

TRENTIEME JOUR.

SAINT JÉRÔME, DOCTEUR DE L'EGLISE.

SAINT JÉRÔME, l'ornement du Sacerdoce, si célebre par sa haute piété, par son rare savoir, par sa profonde érudition, l'oracle du monde Chrétien, l'une des plus grandes et des plus brillantes lumieres de l'Eglise, étoit de Stridon, ville d'Illyrie, sur les confins de la Dalmatie et de la Pannonie. Il vint au monde l'an 332. Son pere nommé Eusebe, zélé Chrétien, et qui étoit aisé, eut grand soin de donner à son fils une éducation Chrétienne; et comme il trouva dans cet enfant un esprit plus vif et plus brillant qu'on ne trouve dans les enfans de son âge, il résolut de ne rien épargner pour le cultiver. Après lui avoir fait prendre les premieres teintures des langues dans son pays, il l'envoya étudier à Rome sous Donat, célebre Grammairien, sous lequel le jeune Jérôme fit de merveilleux progrès dans les Belles-Lettres. Il passa ensuite sous d'autres Maîtres, sous lesquels il apprit les beaux arts et les sciences humaines au-delà de tout ce qu'on pouvoit attendre d'un écolier. Le goût qu'il avoit pour la Rhétorique le rendit bientôt un des plus éloquens Orateurs de son temps. Sa facilité pour les langues le fit admirer, et le rendit un des plus savans hommes de son siecle. L'amour violent qu'il avoit pour l'étude, joint aux sentimens de Religion qu'on lui avoit inspirés, fut comme un frein contre la fougue des passions, qui dès son enfance étoient fort vives.

Jérôme reçut le Baptême dans un âge déjà mûr, et dès ce jour de salut il fit profession de mener une vie véritablement Chrétienne. Le désir

de se conserver dans l'innocence, l'éloigna de tout ce qui pouvoit être danger. L'abstinence, la mortification et la priere lui parurent d'abord les plus sûrs préservatifs contre la contagion. L'étude et les exercices de piété occupoient tout son temps. Il ne se contentoit pas de lire et de remarquer, il s'occupoit encore à transcrire des livres dont il se fit une Bibliotheque à son usage. Tous les Dimanches il alloit avec ses compagnons les plus vertueux, visiter les Reliques des Saints dans les Catacombes ou les caves des cimetieres d'autour de la Ville.

Pour se perfectionner dans les sciences et dans la piété, il entreprit de voyager. Il alla dans les Gaules, où il vit beaucoup de savans hommes. Il s'arrêta particuliérement à Treves. Bonose son compatriote, nourri et élevé avec lui, ne le quittoit point. A son retour des Gaules, il alla à Aquilée, où il demeura quelque temps auprès de l'Evêque Valérien, un des plus saints et des plus savans Prélats, qui se faisoit un plaisir d'attirer et de retenir le plus qu'il pouvoit auprès de lui, tous les hommes savans et vertueux qu'il pouvoit connoître. Ce fut-là qu'il lia amitié avec le Prêtre Chromace, qui succéda depuis à Valérien, avec Jovin, Eusebe, Nicetas, Chrysogone, Héliodore, et Rufin, qui devint dans la suite son plus grand adversaire.

Ayant renoncé pour Jesus-Christ à la chair et au sang, il ne pensa plus à retourner en son pays; mais il prit le parti de se retirer en Orient, qui étoit alors le pays le plus fécond en grands hommes. Ayant donc tout quitté, il partit avec le Prêtre Evagre, Innocent, Héliodore et un valet pour tous, qui n'étoit chargé que de ses livres. Il parcourut la Thrace, le Pont, la Bithynie, la Galatie, la Cappadoce et la Cilicie, et s'arrêta quelques jours à Tarse, lieu de la naissance de saint Paul, pour apprendre les

idiotismes de la langue maternelle de cet Apôtre. Etant allé ensuite à Antioche, en Syrie, il fit connoissance avec le fameux Apollinaire, dont l'hérésie n'étoit pas encore connue. Notre Saint sentant chaque jour croître son amour pour la solitude, se retira dans un désert de la Province de Chalcide, avec son cher Héliodore, Hylas et Innocent. Les douceurs que saint Jérôme trouvoit dans sa retraite, furent bientôt tempérées par la mort de ses deux compagnons, Héliodore et Hylas, et par le retour d'Innocent en Italie. Dieu mit encore sa vertu en d'autres plus fâcheuses épreuves. Il fut attaqué de diverses maladies, et ce qui lui fut beaucoup plus dur à supporter, c'est que dans les intervalles que lui laissoient ses maux, il étoit cruellement tourmenté par de violentes tentations d'impureté que lui causoient les objets qu'il avoit vus à Rome, qui se représentoient continuellement à son imagination, et par le désir involontaire, mais violent, des commodités de la vie, qu'il avoit abandonnées par un généreux sacrifice.

Voyant que ses jeûnes et ses autres austérités corporelles ne l'en délivroient point, il entreprit une étude nouvelle, mais plus pénible que les autres; cette étude fut celle de l'Hébreu, dans laquelle il prit pour maître un Juif converti. Un homme qui ne trouvoit du goût que dans la lecture de Ciceron et des meilleurs Auteurs Latins, trouvoit bien dur de se remettre à des alphabets, et de s'exercer à de rudes aspirations, et à des prononciations âpres et difficiles. Il en fut rebuté bien des fois, et la violence qu'il se fit ne contribua pas peu à une maladie qui le réduisit à l'extrémité. Il eut alors un songe où il lui sembloit qu'étant présenté au Souverain Juge, il lui reprocha d'être plus Cicéronien que Chrétien; il comprit par-là que Dieu vouloit qu'il se rendît habile dans les Langues Orientales,

comme absolument nécessaires pour bien entendre les Livres Saints, la Providence le destinant à nous donner la traduction de l'Ecriture dont se sert aujourd'hui l'Eglise.

Saint Jérôme demeura quatre ans dans ce désert, ne cessant de macérer sa chair par des jeûnes continuels, et par les plus austeres exercices de la pénitence. Mais ce qu'il eut encore de plus rude à souffrir dans cette solitude, fut la persécution des Moines schismatiques, qui le voyant inviolablement attaché à l'Eglise de Rome, n'oublioient rien pour l'inquiéter. Il fut contraint de quitter son désert. Il alla à Jérusalem, demeura quelque temps dans la campagne d'alentour, passant de solitude en solitude. Mais il s'arrêta particuliérement à Bethléem, qui eut pour lui de si grands attraits, qu'il résolut d'y fixer sa demeure. Mais il fut obligé de retourner à Antioche, ou l'Evêque Paulin qui connoissoit son rare mérite et sa haute vertu, le fit enfin résoudre de recevoir l'imposition des mains pour la Prêtrise : mais il n'y consentit qu'à condition qu'il ne seroit point attaché à aucune Eglise ; qu'il ne quitteroit point le genre de vie monastique qu'il avoit embrassé, et qu'il lui seroit libre de passer ses jours dans la retraite. Le sacerdoce redoubla sa ferveur, en donnant un nouvel éclat à sa vertu ; et il étoit difficile d'imaginer un Prêtre plus savant et plus saint, et en même temps plus mortifié et plus humble. Il étoit alors âgé d'environ 45 ans. L'amour de sa chere solitude l'attira encore à Bethléem : il y resta trois ans, uniquement appliqué à la contemplation et à l'étude de l'Ecriture sainte. La haute réputation de saint Grégoire de Nazianze, qui gouvernoit alors l'Eglise de Constantinople, le fit aller dans cette Capitale de l'Orient : il demeura quelque temps auprès de ce saint Docteur, qu'il regarda et honora toujours comme son maître.

On croit que ce fut durant son séjour dans cette Ville impériale, qu'il composa son petit traité sur la vision des Séraphins dont parle Isaïe, et qu'il mit en Latin la Chronique d'Eusebe. Après la retraite de saint Grégoire que l'amour de la paix et du repos fit renoncer à l'Evêché de Constantinople, notre Saint retourna en Palestine. Mais Paulin Evêque d'Antioche allant à Rome avec saint Epiphane, ils voulurent que saint Jérôme les y accompagnât. Il ne fut pas plutôt arrivé dans cette Capitale du monde, que le Pape saint Damase qui connoissoit son mérite, le retint auprès de lui, dans l'intention de s'en servir pour répondre aux consultations des Eglises. On ne tarda guere à connoître son mérite dans toute son étendue. La pénétration et la délicatesse de son esprit, sa profonde érudition, son rare savoir sur les matieres de Religion, son habileté dans l'intelligence des saintes Ecritures et de toutes les Langues, l'avoient déjà fait connoître dans cette Capitale de l'univers; mais lorsqu'on vit de plus près la sainteté de ses mœurs, sa modestie et son humilité, son genre de vie si austere, son recueillement intérieur, et cette tendre dévotion qui se manifestoit malgré lui à l'Autel par ses larmes continuelles, chacun s'empressa de lui témoigner sa vénération, son estime et son respect. On venoit en foule pour le voir, pour le consulter, pour l'admirer. Chacun vouloit l'avoir dans sa maison; et comme la haute piété ne régna peut-être jamais avec plus d'éclat qu'alors parmi les Dames Romaines, peu parmi elles qui n'eussent une confiance entiere en notre Saint. Parfaitement instruit combien la direction des personnes du sexe est délicate, et combien un Directeur doit être en garde contre tant d'illusions et de dangers, il se fit une loi de ne jamais regarder aucune femme en face, et d'éviter toute visite active, et toutes les conversa-

tions trop fréquentes en matiere même de piété. Il écoutoit avec une modestie charmante ce qu'on lui proposoit. Il répondoit en peu de mots, et jamais que ce qui regardoit l'affaire du salut et de la conscience. Sa scrupuleuse pudeur, et la crainte continuelle qu'il eut toujours de rallumer les feux de la tentation, ne purent point le dispenser de se charger de la direction des plus vertueuses Dames, par ordre du Pape Damase. Entre les Dames Romaines qui consultoient saint Jérôme, et qui profiterent le mieux de ses conseils, l'on distingue principalement sainte Marcelle veuve, sainte Aselle vierge, Albine mere de sainte Marcelle, sainte Lée veuve, les saintes Fabiole, Marcelline, Félicité et quelques autres dont l'Eglise a canonisé la vertu et le mérite. Mais les plus célebres de ces filles spirituelles furent sainte Paule, et ses filles Eustoquie, et Blesille, d'un mérite et d'une vertu extraordinaire, à la mort de laquelle saint Jérôme écrivit une si belle lettre à sainte Paule sa mere, et à sa sœur sainte Eustoquie, pour les consoler.

Cependant le Pape saint Damase profitant du séjour de saint Jérôme à Rome, lui fit continuer ses ouvrages sur l'Ecriture Sainte. Ils furent reçus avec tant d'applaudissement du public, qu'on ne parloit dans tout l'univers qu'avec admiration de saint Jérôme. Mais avec cette haute réputation l'on vit croître peu à peu une jalousie que son savoir avoit fait naître, et que la sainteté de sa vie alluma. La pureté de ses mœurs parut une muette censure du déréglement de plusieurs Ecclésiastiques, qui après la mort du Pape saint Damase, n'épargnerent ni médisances, ni calomnies contre notre Saint. On traita d'hypocrisie son air modeste, sa vie austere, sa piété. On donna un tour malin à sa direction; on attaqua jusqu'à sa foi et sa doctrine. Il eût été aisé à S. Jérôme, armé de son style, et encore plus de son inno-

cence, de confondre ses ennemis, et de dissiper la calomnie; mais comme il ne soupiroit qu'après sa chere retraite, il résolut de céder à l'envie; et quittant Rome, l'an 385, il alla s'embarquer à Porte, avec son jeune frere Paulinien, pour retourner en Palestine. Il aborda en l'Isle de Chypre, où il fut reçu avec joie par saint Epiphane à Salamine; puis en Syrie, où il vit Paulin à Antioche, d'où il se rendit à Jérusalem, pour passer peu après en Egypte. Etant arrivé à Alexandrie, il s'y rendit le disciple du fameux aveugle Didyme, lui qui passoit déjà pour un des plus célebres Docteurs de l'Eglise. Les contestations de l'Origénisme le firent retourner dans sa douce solitude de Bethléem, où sainte Paule et sa fille sainte Eustoquie étoient déjà arrivées. Sainte Paule y bâtit deux grands Monasteres, l'un pour des hommes, où saint Jérôme se retira; l'autre distribué en trois Communautés pour les personnes de son sexe.

Notre Saint eut la direction spirituelle des deux Maisons; il envoya son frere Paulinien vendre tout ce qui lui restoit des héritages de ses peres. Il en employa le prix à augmenter le nombre des cellules de son Monastere, pour pouvoir y recevoir plus de pélerins, et singuliérement de Religieux qui venoient de toutes parts visiter les lieux Saints. Ces exercices de piété et de charité ne faisoient point de diversion à l'étude à laquelle Dieu l'avoit appelé. Après avoir déjà enrichi l'Eglise de plusieurs ouvrages sur l'Ancien et le Nouveau Testament, et sur divers autres sujets de Mórale, il entreprit d'expliquer aussi les Epîtres de saint Paul à Philémon, aux Galates, et aux Ephésiens. En travaillant jour et nuit à instruire, et édifier les Fidelles par ses ouvrages de Morale, il n'épargnoit pas les hérétiques, dont il réfutoit les erreurs. Il écrivit deux livres de la Virginité contre Jovinien. Ses envieux l'ac-

cusant d'avoir outré la vérité, saint Jérôme fit une apologie de son Ouvrage, qui servit de défense ou d'éclaircissement. Ce fut peu après avoir publié cette apologie qu'il fit paroître son Recueil des Ecrivains Ecclésiastiques.

L'an 393 Alype de Tagaste, grand ami de saint Augustin, étant venu faire un voyage de dévotion à Jérusalem, voulut voir saint Jérôme, dont la réputation étoit répandue dans toute l'Afrique. La présence de ce grand homme augmenta l'estime qu'il en avoit. Ce qu'Alype lui raconta du mérite de saint Augustin lui fit joindre l'affection à l'estime qu'il en conçut, et ce fut le fondement de l'amitié qui les unit depuis d'une maniere si utile à toute l'Eglise.

L'Origénisme faisant alors de grands progrès en Orient, il trouva bientôt un formidable défenseur de la vérité dans saint Jérôme. Rufin, et Jean, Evêque de Jérusalem, eurent beau déguiser leurs erreurs sous les apparences de zele et de piété, saint Jérôme les démasqua, et fit sentir les égaremens d'Origene. Jean voulut s'en venger. Il persécuta à outrance notre Saint; il le menaça de l'excommunier; il lui défendit l'entrée du saint Sépulcre, et il l'eût fait envoyer en exil, sans le crédit de sainte Paule. Notre saint se plaignit à cette Sainte de l'avoir privé de la gloire d'avoir été banni pour la défense de la vérité.

Il est surprenant qu'un homme enseveli dans la solitude, accablé d'infirmités, épuisé par les jeûnes, les veilles, et par les exercices continuels de la plus austere pénitence, pût fournir aux pénibles occupations que son zele pour l'Eglise et sa grande réputation lui procurerent. Ses commentaires sur l'Ecriture sainte, ses traductions des Livres saints, lesquels l'Eglise a adoptés, ses traités dogmatiques contre les hérétiques, et singuliérement contre les Origénistes, les Pélagiens; ses seules Lettres qui valent cha-

cune un livre entier, et qui contiennent le dogme le plus pur, et la plus saine Morale de la Religion Chrétienne, auroient été plus que suffisantes pour absorber tout le temps de la plus longue vie. Sa haute réputation croissant tous les jours, on le consultoit de toutes les Provinces de l'univers; on venoit à lui comme à l'oracle de la Chrétienté; on s'adressoit à lui comme à un des plus grands et des plus saints Docteurs de l'Eglise. Les personnes même les plus qualifiées lui envoyoient leurs enfans; et ceux qui entreprenoient le voyage de la Terre sainte, mettoient au rang des premiers devoirs de leur dévotion, d'aller voir à Bethléem saint Jérôme. Parmi toutes ces saintes occupations, sa principale étude étoit celle de l'Ecriture sainte. Personne n'en connut mieux le mérite et l'importance du service qu'il rendoit à l'Eglise, que saint Augustin. Il lui en écrivit ses sentimens, et l'exhorta de continuer cet important Ouvrage sans relâche. Saint Jérôme traduisit donc de l'Hébreu en Latin tous les livres de l'Ancien Testament, les livres de Judith et de Tobie, qu'il traduisit du Chaldéen. Il avoit corrigé, à la priere du Pape Damase, le Pseautier Latin de l'ancienne version italique, sur l'édition des Septante, faite par saint Lucien. Il corrigea de même le Nouveau Testament sur le Grec; enfin, il donna de sa correction, la Version Grecque des Septante. Ses Commentaires sur l'Ecriture ne sont pas moins admirables que ses Versions; et l'Eglise a bien eu raison de dire, dans l'oraison de l'Office du jour, que Dieu l'avoit choisi pour expliquer l'Ecriture sainte.

Saint Augustin n'ayant pas approuvé le style un peu trop mordant de notre Saint, dans ses réfutations des erreurs de l'Origéniste Rufin, lui en écrivit ingénument ses sentimens; il en eut une réponse un peu vive. Mais la profonde

humilité de ces deux grands Saints, termina bientôt cette petite diversité de sentimens; et l'effet de ces légeres difficultés fut un renouvellement d'amitié, qui ne fut plus altérée le reste de leur vie.

Pélage, et Célestius son disciple, étant sortis de Rome, se retirerent, le premier en Afrique, et l'autre en Palestine, où ils commencerent de répandre leurs erreurs. Saint Jérôme eut la gloire d'écrire le premier contre cette hérésie, dans sa lettre à Cresiphon, et l'an 415, il composa un grand Ouvrage en forme de Dialogue, où il réfute vivement les erreurs de Pélage. Cet hérésiarque fut si sensible aux coups que S. Jérôme portoit à son hérésie dans cet Ouvrage, qu'encore que son nom y fût épargné, il crut devoir lever le masque, et ne plus garder de mesures avec lui. Il résolut de se venger en hérétique. Appuyé secrétement de l'Evêque Jean, qui gardoit toujours le vieux levain de l'inimitié qu'il avoit exercée autrefois contre notre Saint, Pélage communiqua sa fureur à une troupe de brigands qui vinrent fondre à Bethléem sur les monasteres qui étoient sous la direction de saint Jérôme. On y commit tous les excès qu'on peut imaginer. On pilla les deux maisons, on égorgea plusieurs personnes de l'un et de l'autre sexe. Un Diacre se trouva enveloppé dans le massacre; on y désola tout par le fer et par le feu, et saint Jérôme ne fut sauvé que par miracle. L'Evêque Jean ne survécut pas long-temps à ces excès auxquels il avoit quelque part. L'Evêque Prayle son successeur tint une conduite bien différente à l'égard de notre Saint dont il connoissoit la sainteté et le mérite : mais saint Jérôme ne jouit pas long-temps de ce repos. Il y avoit long-temps qu'il languissoit accablé de maladies et de pénitences, dont il ne relâcha rien jusqu'à la mort. Il la vit venir avec cette tranquillité, et cette joie que la sainteté seule fait goûter à cette derniere

heure. Après avoir reçu tous ses Sacremens avec une nouvelle ferveur, plein de jours et de mérites, il rendit son ame à son Créateur, le 30 de septembre de l'an 420, âgé de près de 90 ans, après en avoir passé près de 40 dans la solitude.

Toute l'Eglise fut sensible à la perte qu'elle faisoit d'un si grand homme, qui l'avoit enrichie de tant de saints et savans ouvrages qu'il avoit faits pour elle, et de tant de saints exemples qu'il lui avoit donnés. Le corps de saint Jérôme, qui n'étoit presque plus à sa mort qu'un squelette, fut enterré à Bethléem dans la grotte de son Monastere, et depuis transporté à Rome, et déposé dans l'Eglise de sainte Marie Majeure, près de la Crêche du Seigneur, où l'on a dressé un Autel en son honneur. On voit son chef dans la magnifique Eglise de Cluny. L'Eglise l'a mis au rang de ses quatre grands Docteurs, saint Grégoire Pape, saint Ambroise, saint Augustin, et saint Jérome. Son culte s'est accru en Espagne plus qu'ailleurs, par l'institution d'un Ordre Religieux de son nom, qu'on appelle encore aujourd'hui les Jérônimites.

Le Messe de ce jour est à l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

Deus, qui Ecclesiæ tuæ in exponendis sacris Scripturis Beatum Hieronimum Confessorem tuum, Doctorem maximum providere dignatus es : presta quæsumus, ut ejus suffragantibus meritis, quod ore simul et opere docuit, te adjuvante exercere valeamus. Per Dominum, etc.

O Dieu, qui pour l'exposition des saintes Ecritures avez donné à votre Eglise le le très-excellent Docteur saint Jérôme votre Confesseur : faites, s'il vous plaît, en faveur de ses mérites, que nous puissions, avec votre assistance, pratiquer les choses qu'il a enseignées par ses paroles et par ses œuvres. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître de l'Apôtre Saint Paul à Thimothée. Chap. 4.

CHARISSIME, testificor coram Deo, et Christo Jesu, qui judicaturus est vivos et mortuos, per adventum ipsius, et regnum ejus, prædica verbum, insta opportunè, importunè: argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina. Erit enim tempus, cùm sanam Doctrinam non sustinebunt, sed ad sua desideria coacervabunt sibi magistros, prurientes auribus: et à veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur. Tu verò vigila, in omnibus labora, opus fac Evangelistæ, ministerium tuum imple. Sobrius esto. Ego enim jam delibor, et tempus resolutionis meæ instat. Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. In reliquo, reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus in illa die justus Judex: non solùm autem mihi, sed et iis qui diligunt adventum ejus.

MON très-cher fils, je vous conjure devant Jesus-Christ qui doit juger les vivans et les morts : je vous en conjure par son avénement, et par son regne, prêchez la parole, pressez dans l'occasion, sans occasion : employez les réprimandes, les prieres, les menaces, sans manquer jamais de patience, ni cesser d'instruire : car un temps viendra que les hommes ne souffriront point la saine doctrine ; mais que piqués de curiosité ils chercheront maîtres sur maîtres au gré de leurs désirs ; et détournant l'oreille pour ne pas entendre la vérité, ils retourneront du côté des fables. Pour vous, soyez vigilant, supportez toutes les peines qui vous arrivent, acquittez-vous des fonctions d'un Prédicateur de l'Evangile ; remplissez votre ministere ; vivez sobrement ; car pour moi je vais être immolé, et le temps de ma mort est tout proche. J'ai combattu vaillamment, j'ai achevé ma course, j'ai été fidelle jusqu'au bout : du reste la couronne de Justice se garde pour moi, et le Seigneur me la donnera en ce jour-là, lui qui est le Juge, non-seulement à moi, mais à ceux qui souhaitent son avénement.

Saint Paul dans ce chapitre de sa seconde Lettre à son cher Timothée, lui détaille les devoirs d'un Evêque, et les qualités qu'il doit avoir. Il l'exhorte d'instruire, de corriger, de reprendre, et de ré-

primer les méchans avec ce zele qui animoit les Apôtres, dont tous les Evêques sont les Successeurs.

RÉFLEXIONS.

Un temps viendra que les hommes ne souffriront point la saine doctrine. Que sont devenus ces heureux siecles, ces beaux jours où l'esprit docile, et le cœur droit et pur, n'aimoient que la vérité, ne cherchoient que la vérité, et n'avoient du goût que pour la pure doctrine de l'Evangile? qu'est devenue cette simplicité Chrétienne, dont les plus beaux génies se faisoient honneur, et qui ennemie de tous faux préjugés, faisoit régner la foi dans toute sa pureté, au milieu même du paganisme! Ces beaux jours si sereins et si calmes ne sont plus. La corruption du cœur passe toujours jusqu'à l'esprit, et cause des brouillards épais, dont la foi et la raison même sont obscurcies. Les passions troublent tout, dès qu'elles sont en liberté, le cœur et l'esprit sont esclaves. Dès que les mœurs se corrompent, la foi s'éteint. Rien n'est plus à plaindre qu'un cœur et un esprit livrés à eux-mêmes. La piété ne s'affoiblit pas plutôt, que l'orgueil domine. On ne consulte plus que ses propres lumieres, et comme elles sont toujours foibles, toujours fort limitées, on s'égare d'abord. On ne veut plus d'autres guides dans les vérités de la Religion que son propre esprit. On veut que la raison naturelle soit toujours le garant de sa croyance; et à force de vouloir tout prouver, de vouloir que tout soit plausible, on doute de tout. Il n'est pas jusqu'aux esprits les plus bornés, jusqu'aux génies les plus minces, qui ne prétendent se faire un tribunal où ils jugent des vérités même de la Religion. Les femmes croient avoir droit à cette critique. C'est l'hérésie qui a introduit cet esprit particulier. A force de raisonner en pur Philosophe, qu'il est à craindre qu'on ne cesse de croire en Chrétien! Jamais

siecle ne fut plus fécond que le nôtre en critiques. Qu'ont produit ces recherches scrupuleuses et ces prétendues découvertes ! helas ! à répandre une espece de Pyrrhonisme parmi les Fidelles ; et en se défiant de la pieuse crédulité de nos Peres, on est devenu insensiblement incrédule sur tous les faits. Bon Dieu ! qu'est devenue cette religieuse docilité, essentielle à tous les Chrétiens ? Les plus grands génies de l'Univers, ces esprits sublimes et éclairés, ces hommes pleins de l'esprit de Dieu, dont le savoir égaloit la piété, et dont la piété étoit si fort autorisée par les miracles, se faisoient honneur de déférer à la tradition de leurs Peres. On n'est pas aujourd'hui plus éclairé, mais on est plus hardi, et moins humble. Quel fruit de toutes nos subtilités !

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 5.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Vos estis sal terræ. Quòd si sal evanuerit, in quo salietur ! Ad nihilum valet ultrà, nisi ut mittatur foràs, et conculcetur ab hominibus. Vos estis lux mundi. Non potest civitas abscondi suprà montem posita. Neque accendunt lucernam, et ponunt eam sub modio, sed super candelabrum, ut luceat omnibus qui in domo sunt. Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum, qui in cœlis est : Nolite putare quoniam veni solvere legem, aut Prophetas ; non veni solvere, sed adimplere. Amen quippe dico vobis, donec transeat

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : Vous êtes le sel de la terre ; que si le sel devient insipide, avec quoi lui donnera-t-on du goût ! Il n'est plus bon qu'à jeter dehors, et qu'à être foulé aux pieds par les hommes. Vous êtes la lumiere du monde. Une ville bâtie sur une montagne ne sauroit être cachée, et quand on allume une lampe on ne la met pas sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Que votre lumiere luise de la même sorte devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Pere qui est dans le Ciel. Ne croyez pas que je sois venu pour abolir la loi ou les Prophetes. Ce n'est pas pour les abolir que

cœlum et terra, iota unum, aut unus apex non præteribit à lege, donec omnia fiant. Qui ergo solverit unum de mandatis istis minimis, et docuerit sic homines, minimus vocabitur in regno cœlorum : Qui autem fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum.

je suis venu, mais pour les accomplir. Car je vous le dis, en vérité, avant que le Ciel et la terre viennent à manquer, tout ce qui est de la loi s'accomplira sans qu'il en manque un seul point. Celui donc qui violera un seul de ces préceptes, même des plus petits, et qui enseignera aux hommes à le faire, sera estimé le plus petit dans le Royaume des Cieux ; mais celui qui les gardera, et qui enseignera à les garder, celui-là sera estimé grand dans le Royaume des Cieux.

MÉDITATION.

Que rien ne coûte à qui aime Dieu.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que c'est une vérité de foi que le joug du Seigneur est doux : *Jugum meum suave est*, et que son fardeau est léger, *et onus meum leve*. Quand l'expérience, de l'aveu de tous les Saints, ne démontreroit pas cette vérité pratique, la parole de Jesus-Christ suffiroit pour nous persuader que nos sens se trompent, que notre raison est dans l'erreur, lorsqu'elle nous dit que le service de Dieu est pénible ; que la voie qui conduit à la vie étant aussi étroite qu'elle est, elle ne peut être que très-gênante ; que la dévotion ne se nourrit que dans l'amertume des Croix. Pénitences, mortifications, adversités, mépris, humiliations ; voilà, selon l'opinion des hommes, l'apanage des gens de bien ; et voilà ce qui effraie, ce qui rebute du service de Dieu, tant d'ames lâches. Cependant quelque universelle que soit cette opinion, quelque plausible qu'elle paroisse, quelque autorisée qu'elle soit dans le monde, elle est fausse. Le Sauveur, la Vérité éternelle, l'oracle infaillible, assure qu'il n'y a

de

de véritable douceur sur la terre que dans le service de Dieu. Rien n'est plus vrai. Mais les Croix ne naissent-elles pas dans les voies de la perfection ? la mortification n'est-elle pas inséparable de la véritable piété ? entre-t-on dans le Ciel sans violence ? Non certainement ; mais l'amour de Dieu est le principe, la base, et comme l'ame de la vertu Chrétienne ; et quand on aime Dieu, dit saint Augustin, on ne trouve rien de pesant, rien d'amer, rien de difficile : *Ubi amatur non laboratur, aut si laboratur, labor amatur.* Quand on aime Dieu, tout est doux, tout est aisé ; et s'il y a de la peine, on aime si fort cette peine qu'on seroit bien fâché d'en être exempt. Plus on souffre pour l'objet aimé, plus on trouve de plaisir et de joie dans les souffrances. Sept ans de service ne coûtent rien à Jacob quand il pense que Rachel en doit être le prix. Une longue navigation a de grandes incommodités ; l'armée a des exercices bien pénibles ; on ne défend pas un poste important sans de grands dangers. La cupidité cependant, l'honneur, la distinction, l'amour de la gloire dévorent toutes ces difficultés, tous ces dangers, tous ces travaux pénibles ; et l'on ne veut pas que l'amour de Dieu pur et sincere ait la même vertu !

SECOND POINT.

Considérez que l'amour de Dieu a le secret de charmer tout ce qu'il peut y avoir de dur et de désagréable dans la pratique de la vertu. Il adoucit les croix les plus ameres ; il rend légeres les plus pesantes ; il applanit les chemins les plus raboteux. Il faut se faire violence, dit-on, pour se faire Saint ; cela veut dire, il faut vaincre ses passions, ses inclinations, son naturel ; il faut mortifier ses sens et son amour-propre : ce sont autant d'ennemis mortels, qu'une ame généreuse et embrasée de l'amour de son Dieu est résolue de combattre. Ce n'est pas sans peine qu'on fait la guerre. La vigilance qu'il faut avoir, pour n'être pas surpris

par l'ennemi ; les travaux qu'il faut subir, pour l'attaquer, pour le défaire sont pénibles, il est vrai : mais y eut-il jamais un Général, un Soldat même victorieux, qui compte pour beaucoup ce qu'il a fallu essuyer pour combattre, pour défaire son ennemi, pour remporter une glorieuse victoire ? Avec quelle patience demeure-t-on dans une tranchée jour et nuit dans les plus rigoureuses saisons ? avec quelle fermeté soutient-on les efforts d'un bataillon, d'un parti ? avec quelle ardeur monte-t-on à l'assaut pour prendre la place ? Voilà ce que l'amour de la gloire fait trouver doux : l'amour de Dieu rend les Croix bien plus douces. Parcourez tous les états de la vie : gens d'affaires, négocians, hommes d'étude ; c'est l'amour de l'intérêt, c'est l'ambition, c'est la cupidité qui fait passer sur toutes les difficultés ; l'amour de Dieu a bien de plus forts charmes. L'envie de plaire à Dieu qu'on aime, participe en quelque maniere à la toute-puissance de l'objet aimé. Un homme qui aime Dieu, ne peut pas comprendre qu'il y ait de la peine à jeûner, à macérer son corps, à mortifier ses sens, à se faire violence, à se vaincre. Il regarde, et il a raison, la sensualité et l'amour-propre comme des ennemis déclarés de son Dieu, comme des ennemis de son salut, comme ses plus mortels ennemis ; et vous voulez qu'il trouve de la peine à les vaincre ! Parcourons en esprit tous ces déserts affreux, habités par un nombre infini de pénitens ; rassemblons toutes les austérités de tant de Saints, ajoutons-y tout ce que les Martyrs ont souffert pour la foi ; nous les entendrons tous s'écrier avec l'Apôtre : *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam promerendam.* Nulle proportion entre ce qu'on souffre et ce qu'on attend. Interrogeons tous les Saints : ce n'est que joies, que douceurs, que consolations dans l'ame de ceux qui aiment Dieu : leur cœur est inondé de ces delices spirituelles et pures. Nous ne comprenons pas ces

mysteres, parce que nous n'aimons pas Dieu.

Donnez-moi, Seigneur, cet amour généreux, cet ardent amour, et je serai bientôt persuadé que rien ne coûte à qui vous aime; et s'il y a naturellement de la peine, on sent tant de plaisir à souffrir pour l'amour de vous, qu'on ne voudroit pas pour toutes choses au monde en être exempt un seul moment.

Aspirations dévotes durant le jour.

Jubilate Deo omnis terra, servite Domino in lætitiâ. Psal. 99.

Peuples de la terre d'Israël, mettez tout votre plaisir et toute votre joie à louer et à servir le Seigneur.

Quàm magna multitudo dulcedinis tuæ quam abscondisti timentibus te. Psalm. 30.

De quelles douceurs invisibles ne comblez-vous pas ceux qui vous craignent et qui vous servent avec fidélité.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Ne dites plus qu'il en coûte beaucoup d'être Saint. Ce jargon si commun parmi les imparfaits et les mondains, prouve trop qu'on aime peu Dieu, pour ne pas faire tort à ceux qui tiennent ce langage. Les difficultés qu'on trouve au service de Dieu ne sont pas dans le service, mais dans le cœur de ceux qui se flattent de vouloir servir Dieu. Un malade épuisé est sans force; mais un homme affoibli, exténué par une fievre lente, trouve toute charge d'un poids immense, tandis qu'un homme vigoureux et en plaine santé ne trouve rien de plus léger. Le même homme malade qui ne peut pas faire deux pas sans s'essouffler, fait sans peine une lieue à pied quand il se porte bien. Profitez de ces réflexions pratiques. Aimez Dieu, et tout vous paroîtra doux, facile et aisé à son service. Aimez Dieu, et toutes les difficultés dans les voies de la perfection s'évanouiront. Que si vous trouvez les maximes de l'Evangile trop

ameres et trop rudes, concluez que votre ame est malade, et que vous n'aimez pas Dieu. Demandez sans cesse cet amour : Jesus-Christ est venu lui-même apporter sur la terre ce feu divin, et il souhaite qu'il s'allume ; c'est notre faute s'il s'est éteint dans notre cœur.

2.° Ceci ne regarde pas seulement les gens du monde ; les personnes religieuses y trouvent un fonds de réflexions qui les intéressent beaucoup. Il y en a qui trouvent le désert effroyable, et la solitude affreuse. On se promettoit une manne céleste d'un goût merveilleux, un air doux, un Ciel toujours serein, des fleuves de lait et de miel, à l'abri des ardeurs du soleil, éclairés même miraculeusement au milieu des plus épaisses ténebres ; et cependant tout le contraire arrive ; on ne sent qu'ennui et que dégoût ; cette vie unie lasse, cette ponctualité ennuie, cette continuelle dépendance révolte ; tout est insupportable et rebutant. A-t-on été trompé dans l'idée qu'on s'étoit fait de l'état Religieux ? nous en avoit-on imposé, en nous faisant un si beau portrait des douceurs de la vie Religieuse ? Nullement ; ces douceurs sont encore et plus exquises et plus abondantes qu'on ne nous les faisoit espérer ; mais elles ne sont que pour les Religieux fervens ; que pour ces ames généreuses et fidelles. Dès que la ferveur se ralentit, on perd le goût. Qu'on aime ardemment ce Dieu qu'on sert, et on trouvera tout aisé à son service. Ces Regles deviendront des sources de douceurs ; l'obéissance un fonds de tranquillité et de repos ; la pauvreté la plus rigide, un trésor inépuisable. On vit dans le relâchement, dans la tiédeur, dans la dissipation ; on regrette l'Egypte d'où l'on étoit sorti : et l'on se plaint de la pesanteur du joug et des ennuis de la solitude ! Aimez Dieu avec générosité et sans mélange, et vous ne trouverez que des torrens de consolation dans l'état Religieux.

Fin du mois de Septembre.

59056
JG-1